This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

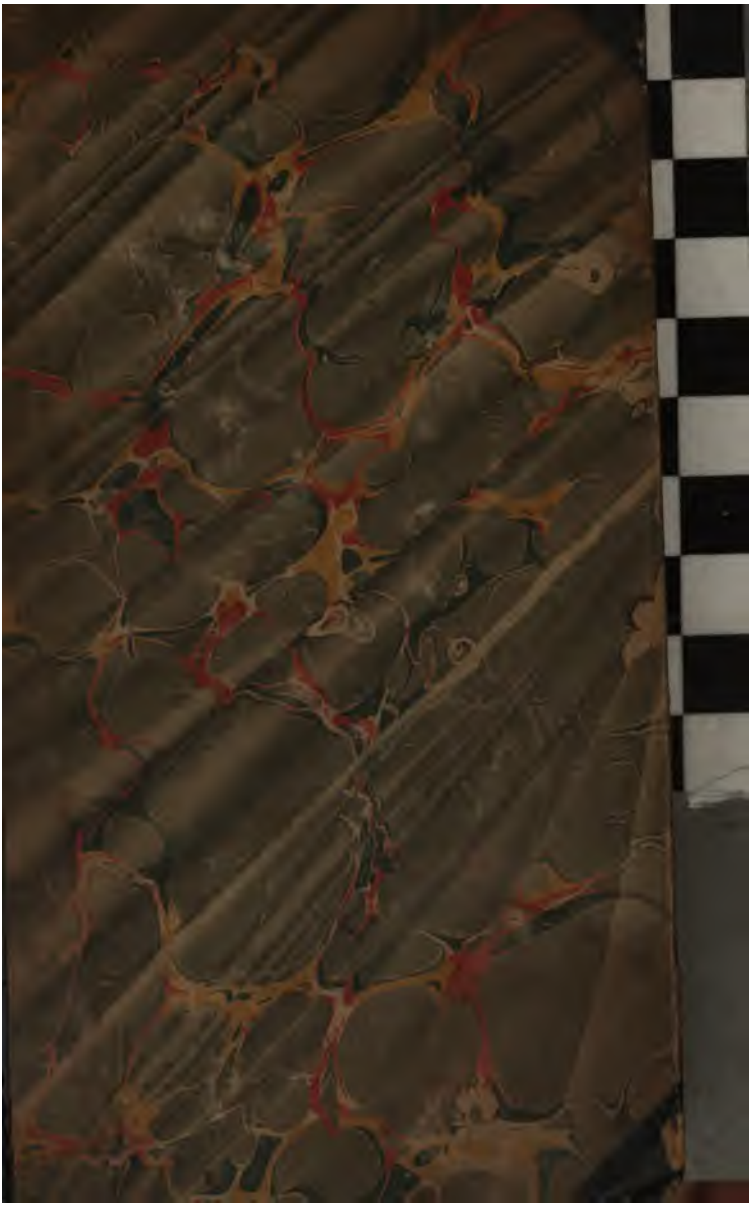
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



2231 f 32

Joanna Julia Armstrong

à l'Université d'Oxford.

ce 4 février 1914,

Edward S. Dodge

DISCOURS

SUR

L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN;

POUR expliquer la suite de la Religion et les changemens des Empires.

TOME PREMIER.

DEPUIS le commencement du monde jusqu'à l'Empire de Charlemagne.

PAR Messire JACQUES-BÉNIGNE BOSSUET, Evêque de Meaux, etc.

NOUVELLE ÉDITION.

A LYON,

Chez TOURNACHON-MOLIN, Libraire.

1805.

DISCOURS

SUR

HISTOIRE UNIVERSELLE,

A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN.

AVANT-PROPOS.

:ssein général de cet Ouvrage : sa division en trois Parties.

)UAND l'histoire seroit inutile aux au-
ɛs hommes, il faudroit la faire lire aux
inces. Il n'y a pas de meilleur moyen de
ır découvrir ce que peuvent les passions
les intérêts, les temps et les conjonc-
res, les bons et les mauvais conseils.
ɛs histoires ne sont composées que des
tions qui les occupent; et tout semble y
re fait pour leur usage. Si l'expérience
ur est nécessaire pour acquérir cette pru-
ɛnce qui fait bien régner, il n'est rien de
us utile à leur instruction que de joindre,
ıx exemples des siècles passés, les ex-
ɛriences qu'ils font tous les jours. Au lieu
ı'ordinairement ils n'apprennent qu'aux
ɛpens de leurs sujets et de leur propre
oire, à juger *des affaires dangereuses*

Dessein général de cet ouvrage.

qui leur arrivent ; par le secours de l'histoire, ils forment leur jugement, sans rien hasarder, sur les événemens passés. Lorsqu'ils voient jusqu'aux vices les plus cachés des princes, malgré les fausses louanges qu'on leur donne pendant leur vie, exposés aux yeux de tous les hommes, ils ont honte de la vaine joie que leur cause la flatterie, et ils connoissent que la vraie gloire ne peut s'accorder qu'avec le mérite.

D'alleurs, il seroit honteux, je ne dis pas à un prince, mais en général à tout honnête homme, d'ignorer le genre humain, et les changemens mémorables que la suite des temps a faits dans le monde. Si on n'apprend de l'histoire à distinguer les temps, on représentera les hommes sous la loi de nature, ou sous la loi écrite, tels qu'ils sont sous la loi évangélique ; on parlera des Perses vaincus sous Alexandre, comme on parle des Perses victorieux sous Cyrus ; on fera la Grèce aussi libre du temps de Philippe que du temps de Thémistocle, ou de Miltiade ; le peuple romain aussi fier sous les empereurs que sous les consuls ; l'église aussi tranquille sous Dioclétien que sous Constantin ; et la France, agitée des guerres civiles du temps de Charles IX et d'Henri III, aussi puissante que du temps de Louis XIV, où, réunie sous un si grand roi, seule elle triomphe de toute l'Europe.

C'est, MONSEIGNEUR, pour éviter ces inconvéniens que vous avez lu tant d'histoires anciennes et modernes. Il a fallu, avant toutes choses, vous faire lire dans *l'Ecriture* l'histoire du peuple de Dieu,

qui fait le fondement de la religion. On ne vous a pas laissé ignorer l'histoire grecque ni la romaine ; et, ce qui vous étoit plus important, on vous a montré avec soin l'histoire de ce grand royaume, que vous êtes obligé de rendre heureux. Mais, de peur que ces histoires et celles que vous avez encore à apprendre, ne se confondent dans votre esprit, il n'y a rien de plus nécessaire que de vous représenter distinctement, mais en raccourci, toute la suite des siècles.

Cette manière d'histoire universelle est, à l'égard des histoires de chaque pays et de chaque peuple, ce qu'est une carte générale à l'égard des cartes particulières. Dans les cartes particulières, vous voyez tout le détail d'un royaume, ou d'une province en elle-même : dans les cartes universelles, vous apprenez à situer ces parties du monde dans leur tout ; vous voyez ce que Paris ou l'Ile de France est dans le royaume, ce que le royaume est dans l'Europe, et ce que l'Europe est dans l'univers.

Ainsi les histoires particulières représentent la suite des choses qui sont arrivées à un peuple dans tout leur détail : mais, afin de tout entendre, il faut savoir le rapport que chaque histoire peut avoir avec les autres ; ce qui se fait par un abrégé où l'on voit, comme d'un coup d'œil, tout l'ordre des temps.

Un tel abrégé, MONSEIGNEUR, vous propose un grand spectacle. Vous voyez tous les siècles précédens se développer, pour ainsi dire, en peu d'heures, devant

vous : vous voyez comme les empires se succèdent les uns aux autres ; comme la religion, dans ses différens états, se soutient également depuis le commencement du monde jusqu'à notre temps.

C'est la suite de ces deux choses, je veux dire celle de la religion et celle des empires, que vous devez imprimer dans votre mémoire. Et comme la religion et le gouvernement politique sont les deux points sur lesquels roulent les choses humaines, voir ce qui regarde ces choses renfermé dans un abrégé, et en découvrir par ce moyen tout l'ordre et toute la suite, c'est comprendre dans sa pensée tout ce qu'il y a de grand parmi les hommes, et tenir, pour ainsi dire, le fil de toutes les affaires de l'univers.

Comme donc, en considérant une carte universelle, vous sortez du pays où vous êtes né et du lieu qui vous renferme, pour parcourir toute la terre habitable, que vous embrassez par la pensée avec toutes ses mers et tous ses pays : ainsi, en considérant l'abrégé chronologique, vous sortez des bornes étroites de votre âge, et vous vous étendez dans tous les siècles.

Mais de même que, pour aider sa mémoire dans la connoissance des lieux, on retient certaines villes principales, autour desquelles on place les autres, chacune, selon sa distance : ainsi, dans l'ordre des siècles, il faut avoir certains temps marqués par quelque grand événement auquel on rapporte tout le reste.

C'est ce qui s'appelle *époque*, d'un mot grec qui signifie s'arrêter ; parce qu'on

s'arrête là, pour considérer, comme d'un lieu de repos, tout ce qui est arrivé devant ou après; et éviter par ce moyen les anachronismes, c'est-à-dire, cette sorte d'erreur qui fait confondre les temps.

Il faut d'abord s'attacher à un petit nombre d'époques, telles que sont, dans les temps de l'histoire ancienne, Adam, ou la création; Noé, ou le déluge; la vocation d'Abraham, ou le commencement de l'alliance de Dieu avec les hommes; Moïse, ou la loi écrite; la prise de Troye; Salomon, ou la fondation du temple; Romulus, ou Rome bâtie; Cyrus, ou le peuple de Dieu délivré de la captivité de Babylonne; Scipion, ou Carthage vaincue; la naissance de JÉSUS-CHRIST; Constantin, ou la paix de l'église; Charlemagne, ou l'établissement du nouvel empire.

Je vous donne cet établissement du nouvel empire sous Charlemagne, comme la fin de l'histoire ancienne, parce que c'est là que vous verrez finir tout-à-fait l'ancien empire romain. C'est pourquoi je vous arrête à un point si considérable de l'histoire universelle. La suite vous en sera proposée dans une seconde partie, qui vous mènera jusqu'au siècle que nous voyons illustré par les actions immortelles du roi votre père, et auquel l'ardeur, que vous témoignez à suivre un si grand exemple, fait encore espérer un nouveau lustre.

Dessei ce pre discour est divi trois pa

Après vous avoir expliqué en général le dessein de cet ouvrage, j'ai trois choses à faire pour en tirer toute l'utilité que j'en espère.

Il faut, *premièrement*, que je parcoure

avec vous les époques que je vous propose; et que, vous marquant en peu de mots les principaux événemens qui doivent être attachés à chacune d'elles, j'accoutume votre esprit à mettre ces événemens dans leur place, sans y regarder autre chose que l'ordre des temps. Mais, comme mon intention principale est de vous faire observer, dans cette suite des temps, celle de la religion, et celle des grands empires; après avoir fait aller ensemble, selon le cours des années, les faits qui regardent ces deux choses, je reprendrai en particulier, avec les réflexions nécessaires, premièrement ceux qui nous font entendre la durée perpétuelle de la religion, et enfin ceux qui nous découvrent les causes des grands changemens arrivés dans les empires.

Après cela, quelque partie de l'histoire ancienne que vous lisiez, tout vous tournera à profit. Il ne passera aucun fait dont vous n'apperceviez les conséquences. Vous admirerez la suite des conseils de Dieu dans les affaires de la religion : vous verrez aussi l'enchaînement des affaires humaines ; et par-là vous connoîtrez avec combien de réflexions et de prévoyance elles doivent être gouvernées.

PREMIÈRE PARTIE DE CE DISCOURS.

Les époques, ou la suite des temps.

LA première époque vous présente d'abord un grand spectacle : Dieu qui crée le ciel et la terre par sa parole, et qui fait l'homme à son image. C'est par où commence Moïse, le plus ancien des historiens, le plus sublime des philosophes, et le plus sage des législateurs. I. Epoque. *Adam, création.* 1. à mon

Il pose ce fondement, tant de son histoire que de sa doctrine, et de ses lois. Après, il nous fait voir tous les hommes renfermés en un seul homme, et sa femme même tirée de lui ; la concorde des mariages et la société du genre humain établie sur ce fondement ; la perfection et la puissance de l'homme, tant qu'il porte l'image de Dieu en son entier ; son empire sur les animaux ; son innocence tout ensemble et sa félicité dans le paradis, dont la mémoire s'est conservée dans l'âge d'or des poëtes, le précepte divin donné à nos premiers parens ; la malice de l'esprit tentateur, et son apparition sous la forme du serpent ; la chûte d'Adam et d'Eve, funeste à toute leur postérité ; le premier homme justement puni dans tous ses enfans, et le genre humain maudit de Dieu ; la première promesse de la rédemption, et la victoire future des hommes sur le démon qui les a perdus. *Ans du monde.* 1.

Ans du monde. *Ans dev. J. C.*

PRÈS DU DÉLUGE, se rangent le décroissement de la vie humaine, le changement dans le vivre, et une nouvelle nourriture substituée aux fruits de la terre; quelques préceptes donnés à Noé de vive voix seulement; la confusion des langues arrivée à la tour de Babel, premier monument de l'orgueil et de la foiblesse des hommes; le partage des trois enfans de Noé, et la première distribution des terres.

II. Epoque. *Noé, ou le déluge.*
2. âge du monde.
1656. 2348.
1657. 2347.
1757. 2247.

La mémoire de ces trois premiers auteurs des nations et des peuples s'est conservée parmi les hommes. Japhet, qui a peuplé la plus grande partie de l'Occident, y est demeuré célèbre sous le nom fameux de Japet. Cham et son fils Chanaam n'ont pas été moins connus parmi les Egyptiens et les Phéniciens; et la mémoire de Sem a toujours duré dans le peuple Hébreu qui en est sorti.

Un peu après ce premier partage du genre humain, Nemrod, homme farouche, devient par son humeur violente, le premier des conquérans; et telle est l'origine des conquêtes. Il établit son royaume à Babylone, au même lieu où la tour avoit été commencée, et déjà élevée fort haut, mais non pas autant que le souhaitoit la vanité humaine. Environ dans le même temps, Ninive fut bâtie, et quelques anciens royaumes établis. Ils étoient petits dans ces premiers temps, et on trouve dans la seule Egypte quatre dynasties ou principautés, celle de Thèbes, celle de Thin, celle de Memphis, et celle de Tunis; c'étoit la capitale de la basse Egypte. *On peut* aussi rapporter à ce temps les

Gen. X. 9. 10. 11.

1771. 2233. *Porphyr. ap. Symp. lib. II. de calo.*

commencemens des lois et de la police des Egyptiens, celui de leurs pyramides qui durent encore, et celui des observations astronomiques, tant de ces peuples, que des Chaldéens. Aussi voit-on remonter jusqu'à ce temps, et pas plus haut, les observations que les Chaldéens, c'est-à-dire, sans contestation, les premiers observateurs des astres, donnèrent dans Babylone à Callisthène pour Aristote. *Ans du monde.*

Tout commence : il n'y a point d'histoire ancienne où il ne paroisse, non-seulement dans ces premiers temps, mais long-temps après, des vestiges manifestes de la nouveauté du monde. On voit les lois s'établir, les mœurs se polir, et les empires se former. Le genre humain sort peu à peu de l'ignorance ; l'expérience l'instruit, et les arts sont inventés ou perfectionnés. A mesure que les hommes se multiplient, la terre se peuple de proche en proche : on passe les montagnes et les précipices ; on traverse les fleuves, et enfin les mers ; et on établit de nouvelles habitations. La terre, qui n'étoit au commencement qu'une forêt immense, prend une autre forme ; les bois abattus font place aux champs, aux pâturages, aux hameaux, aux bourgades, et enfin aux villes. On s'instruit à prendre certains animaux, à apprivoiser les autres, et à les accoutumer au service. On eut d'abord à combattre les bêtes farouches. Les premiers héros se signalèrent dans ces guerres. Elles firent inventer les armes, que les hommes tournèrent après contre leurs semblables. Nemrod, le premier guerrier et le premier conquérant, est *Gen. X.*

Ans du monde. *Ans dev. J. C.* appelé dans l'Écriture un fort chasseur. Avec les animaux, l'homme sut encore adoucir les fruits et les plantes ; il plia jusqu'aux métaux à son usage, et peu-à-peu il y fit servir toute la nature. Comme il étoit naturel que le temps fît inventer beaucoup de choses, il devoit aussi en faire oublier d'autres, du moins à la plupart des hommes. Ces premiers arts, que Noé avoit conservés, et qu'on voit aussi toujours en vigueur dans les contrées où se fit le premier établissement du genre humain, se perdirent à mesure qu'on s'éloigna de ce pays. Il falloit, ou les rapprendre avec le temps, ou que ceux qui les avoient conservés les reportassent aux autres. C'est pourquoi on voit tout venir de ces terres toujours habitées, où les fondemens des arts demeurèrent en leur entier ; et là même on apprenoit tous les jours beaucoup de choses importantes. La connoissance de Dieu et la mémoire de la création s'y conserva, mais elle alloit s'affoiblissant peu à peu. Les anciennes traditions s'oublioient et s'obscurcissoient ; les fables, qui leur succédèrent, n'en retenoient plus que de grossières idées ; les fausses divinités se multiplioient ; et c'est ce qui donna lieu à la vocation d'Abraham.

III. Epoque. *La vocation d'Abraham, ou le commencement du peuple de Dieu et de l'alliance.* 3. âge du monde. QUATRE CENT VINGT-SIX ans après le déluge, comme les peuples marchoient chacun en sa voie, et oublioient celui qui les avoit faits, ce grand Dieu, pour empêcher le progrès d'un si grand mal, au milieu de la corruption, commença à se séparer un peuple élu. Abraham fut choisi pour être la tige et le père

de tous les croyans. Dieu l'appela dans la terre de Chanaam, où il vouloit établir son culte, et les enfans de ce patriarche qu'il avoit résolu de multiplier comme les étoiles du ciel, et comme le sable de la mer. A la promesse qu'il lui fit de donner cette terre à ses descendans, il joignit quelque chose de bien plus illustre; et ce fut cette grande bénédiction qui devoit être répandue sur tous les peuples du monde en Jésus-Christ sorti de sa race. C'est ce Jésus-Christ qu'Abraham honore en la personne du grand pontife Melchisedech qui le représente; c'est à lui qu'il paye la dîme du butin qu'il avoit gagné sur les rois vaincus; et c'est par lui qu'il est béni. Dans des richesses immenses, et dans une puissance qui égaloit celle des Rois, Abraham conserva les mœurs antiques; il mena toujours une vie simple et pastorale, qui toutefois avoit sa magnificence, que ce patriarche faisoit paroître principalement en exerçant l'hospitalité envers tout le monde. Le ciel lui donna des hôtes; les anges lui apprirent les conseils de Dieu; il y crut, et parut en tout plein de foi et de piété. De son temps, Inachus, le plus ancien de tous les rois connus par les Grecs, fonda le royaume d'Argos. Après Abraham, on trouve Isaac son fils, et Jacob son petit-fils, imitateurs de sa foi et de sa simplicité dans la même vie pastorale. Dieu leur réitère aussi les mêmes promesses qu'il avoit faites à leur père, et les conduit comme lui en toutes choses. Isaac bénit Jacob, au préjudice d'Esaü son frère aîné; et, trompé en apparence, en effet il exécute les con-

Ans du monde. *A. J.*

2083. 19

Heb. VI. 2. 3. et s.

2148. 18

Ans du monde. Ans dev. J.C.

seils de Dieu. Jacob, que Dieu protégeoit,
excella en tout au-dessus d'Esaü. Un ange,
contre qui il eut un combat plein de mys-
2245. 1759. tères, lui donna le nom d'Israël, d'où ses
enfans sont appelés les Israëlites. De lui
nâquirent les douze patriarches, pères des
douze tribus du peuple Hébreu ; entr'au-
tres, Lévi, d'où devoient sortir les minis-
tres des choses sacrées ; Juda, d'où devoit
sortir, avec la race royale, le Christ roi
des rois, et seigneur des seigneurs ; et
Joseph, que Jacob aima plus que tous ses
autres enfans. Là, se déclarent de nou-
veaux secrets de la providence divine. On
y voit, avant toutes choses, l'innocence
et la sagesse du jeune Joseph toujours enne-
mie des vices, et soigneuse de les réprimer
dans ses frères ; ses songes mystérieux et
prophétiques ; ses frères jaloux, et la jalou-
sie, cause pour la seconde fois d'un parri-
cide ; la vente de ce grand homme ; la
fidélité qu'il garde à son maître, et sa chas-
teté admirable ; les persécutions qu'elle lui
attire ; sa prison et sa constance ; ses pré-
dictions ; sa délivrance miraculeuse ; cette
2376. 1728. fameuse explication des songes de Pharaon ;
le mérite d'un si grand homme reconnu ;
2287. 1717. son génie élevé et droit, et la protection
2289. 1715. de Dieu qui le fait dominer partout où il
2289. 1706. est ; sa prévoyance, ses sages conseils,
et son pouvoir absolu dans le royaume
de la basse Égypte ; par ce moyen le salut
de son père Jacob, et de sa famille. Cette
famille chérie de Dieu s'établit ainsi dans
cette partie de l'Égypte dont Tunis étoit
la capitale, et dont les rois prenoient tous le
nom de Pharaon. Jacob meurt ; et un peu

devant sa mort, il fait cette célèbre prophétie où, découvrant à ses enfans l'état de leur postérité, il découvre en particulier à Juda les temps du Messie qui devoit sortir de sa race. La maison de ce patriarche devient un grand peuple en peu de temps : cette prodigieuse multiplication excite la jalousie des Egyptiens : les Hébreux sont injustement haïs et impitoyablement persécutés : Dieu fait naître Moïse, leur libérateur, qu'il délivre des eaux du Nil, et le fait tomber entre les mains de la fille de Pharaon : elle l'élève comme son fils, et le fait instruire dans toute la sagesse des Egyptiens. En ce temps, les peuples d'Egypte s'établirent en divers endroits de la Grèce. La colonie, que Cécrops amena d'Egypte, fonda douze villes, ou plutôt douze bourgs, dont il composa le royaume d'Athènes, et où il établit, avec les lois de son pays, les Dieux qu'on y adoroit. Un peu après arriva le déluge de Deucalion dans la Thessalie, confondu par les Grecs avec le déluge universel. Hellen, fils de Deucalion, régna en Phtie, pays de la Thessalie, et donna son nom à la Grèce. Ses peuples, auparavant appelés Grecs, prirent toujours depuis le nom d'Hellènes, quoique les Latins leur aient conservé leur ancien nom. Environ dans le même temps, Cadmus, fils d'Agenor, transporta en Grèce une colonie de Phéniciens, et fonda la ville de Thèbes dans la Béotie : les Dieux de Syrie et de Phénicie entrèrent avec lui dans la Grèce. Cependant Moïse s'avançoit en âge. A quarante ans il mé-

Ans du monde.

2316. 1

2433. 1

2448. 1

Marm Arund. Æra A

Ans du monde. Ans dev. J.C.

prisa les richesses de la cour d'Egypte : et, touché des maux de ses frères les Israëlites, il se mit en péril pour les soulager. Ceux-ci, loin de profiter de son zèle et de son courage, l'exposèrent à la fureur de Pharaon, qui résolut sa perte. Moïse se sauva d'Egypte en Arabie, dans la terre de Madian, où sa vertu, toujours secourable aux oppressés, lui fit trouver une retraite assurée. Ce grand homme perdant l'espérance de délivrer son peuple, ou attendant un meilleur temps, avoit passé

2473. 1531.

2513. 1461.

40 ans à paître les troupeaux de son beau-père Jéthro, quand il vit dans le désert le buisson ardent, et entendit la voix du Dieu de ses pères qui le renvoyoit en Egypte pour tirer ses frères de la servitude. Là paroissent l'humilité, le courage et les miracles de ce divin législateur, l'endurcissement de Pharaon, et les terribles châtimens que Dieu lui envoie ; la Pâque, et le lendemain le passage de la mer rouge ; Pharaon et les Egyptiens ensevelis dans les eaux, et l'entière délivrance des Israëlites.

IV. Epoque. *Moïse, ou la loi écrite.*

LES TEMPS de la loi écrite commencent. Elle fut donnée à Moïse, 430 ans

4. âge du monde. 2513. 1491.

après la vocation d'Abraham, 856 ans après le déluge, et la même année que le peuple Hébreu sortit d'Egypte. Cette date est remarquable, parce qu'on s'en sert pour désigner tout le temps qui s'écoule depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ. Tout ce temps est appelé le temps de la loi écrite, pour le distinguer du temps précédent qu'on appelle le temps de la loi de nature, où les hommes n'avoient pour se gouverner

que la raison naturelle et les traditions de leurs ancêtres. *Ans du monde. Av. J.*

Dieu donc ayant affranchi son peuple de la tyrannie des Egyptiens, pour le conduire en la terre où il veut être servi; avant que de l'y établir, lui propose la loi selon laquelle il y doit vivre. Il écrit de sa propre main sur deux tables qu'il donne à Moïse, au haut du mont Sinaï, le fondement de cette loi, c'est-à-dire, le décalogue, ou les dix commandemens, qui contiennent les premiers principes du culte de Dieu et de la société humaine. Il dicte au même Moïse les autres préceptes, par lesquels il établit le tabernacle, figure du temps futur; l'arche ou Dieu se montroit présent par ses oracles, et où les tables de la loi étoient renfermées : l'élévation d'Aaron frère de Moïse; le souverain sacerdoce, ou le pontificat, dignité unique donnée à lui et à ses enfans; les cérémonies de leur sacre, et la forme de leurs habits mystérieux; les fonctions des prêtres, enfans d'Aaron; celles des Lévites, avec les autres observances de la religion; et, ce qu'il y a de plus beau, les règles des bonnes mœurs, la police et le gouvernement de son peuple élu, dont il veut être lui-même le législateur. Voilà ce qui est marqué par l'époque de la loi écrite. Après, on voit le voyage continué dans le désert; les révoltes, les idolâtries, les châtimens, les consolations du peuple de Dieu, que ce législateur tout-puissant forme peu à peu par ce moyen; le sacre d'Eléazar, souverain pontife, et la mort de son père Aaron; le zèle de Phinées

Heb. IX. 23.

2551. 14

Ans du monde. Ans dev. J.C. fils d'Eléazar, et le sacerdoce assuré à ses descendans, par une promesse particulière. Durant ces temps, les Egyptiens continuent l'établissemeut de leurs colonies en divers endroits, principalement dans la Grèce, où Danaüs Egyptien se fait roi d'Argos, et dépossède les anciens rois venus d'Inachus. Vers la fin des voyages du peuple de Dieu dans le désert, on voit commencer les combats, que les prières de Moïse rendent heureux. Il meurt, et laisse aux Israëlites toute leur histoire,
2553. 1451. qu'il avoit soigneusement digérée dès l'origine du monde jusqu'au temps de sa mort. Cette histoire est continuée par l'ordre de Josué et de ses successeurs. On la divisa depuis en plusieurs livres; et c'est de là que nous sont venus le livre de Josué, le livre des Juges, et les quatre livres des Rois. L'histoire que Moïse avoit écrite, et où toute la loi étoit renfermée, fut aussi partagée en cinq livres, qu'on appelle Pentateuque, et qui sont le fondement
2559. 1445. de la religion. Après la mort de l'homme
2599. 1405. de Dieu, on trouve les guerres de Josué,
2679. 1325. la conquête et le partage de la Terre Sain-
2682. 1322. te, et les rébellions du peuple châtié et rétabli à diverses fois. Là se voient les victoires d'Othoniel, qui le délivre de la tyrannie de Chusan, roi de Mésopotamie, et 80 ans après celle d'Aod sur Egion, roi de Moab. Environ dans ce temps, Pélops Phrygien, fils de Tantale, règne dans le Péloponnèse, et donne son nom à cette fameuse contrée. Bel, roi des Chaldéens, reçoit de ces peuples les honneurs divins. *Les Israëlites* ingrats retombent dans la

servitude. Jabin, roi de Chanaam, les assujettit; mais Débora la prophétesse, qui jugeoit le peuple, et Barac, fils d'Abinoëm, défont Sifara, général des armées de ce roi. Trente ans après, Gédéon, victorieux sans combattre, poursuit et abbat les Madianites. Abimelec, son fils, usurpe l'autorité par le meurtre de ses frères, l'exerce tyranniquement, et la perd enfin avec la vie. Jephté ensanglante sa victoire par un sacrifice qui ne peut être excusé que par un ordre secret de Dieu, sur lequel il ne lui a pas plu de nous rien faire connoître. Durant ce siècle, il arrive des choses très-considérables parmi les Gentils. Car, en suivant la supputation d'Hérodote, qui paroît la plus exacte, il faut placer en ces temps, 514 ans devant Rome, et du temps de Débora, Ninus fils de Bel, et la fondation du premier empire des Assyriens. Le siége en fut établi à Ninive, ville ancienne et déjà célèbre, mais ornée et illustrée par Ninus. Ceux qui donnent 1300 ans aux premiers Assyriens ont leur fondement dans l'antiquité de la ville; et Hérodote, qui ne leur en donne que 500, ne parle que de la durée de l'empire qu'ils ont commencé, sous Ninus fils de Bel, à étendre dans la haute Asie. Un peu après, et durant le règne de ce conquérant, on doit mettre la fondation, ou le renouvellement de l'ancienne ville de Tyr, que la navigation et ses colonies rendent si célèbre. Dans la suite, et quelque temps après Abimelec, on trouve les fameux combats d'Hercule, fils d'Amphytrion, et ceux de Thésée, roi d'Athènes, qui ne fit qu'une seule ville des

Ans du monde.	*Ans dev. J.C.*
2699.	1305.
2719.	1285.
2759.	1245.
2768.	1236.
2817.	1187.
	Herod. l. 1. c. 6.
2737.	1267.
	Gen. X. XI.
	Jos. XIX. 29. Joseph. Ant. 8. 2.
2752.	1252.

Ans du monde. *Ans dev. J.C.*

douze bourgs de Cécrops, et donna u
meilleure forme au gouvernement d
Athéniens. Durant le temps de Jephte
pendant que Sémiramis, veuve de Nin
et tutrice de Ninyas, augmentoit l'empi
des Assyriens par ses conquêtes, la c
lébre ville de Troie, déjà prise une fois p
les Grecs sous Laomédon son troisième ro
fut réduite en cendre, encore par les Grec
2820. 1184. sous Priam, fils de Laomédon, après un siè
de dix ans.

CETTE ÉPOQUE de la ruine
Troye, arrivée environ l'an 308 après
sortie d'Egypte, et 1164 ans après le d
luge, est considérable, tant à cause
V. Epoque. l'importance d'un si grand événemen
La prise de Troie. célébré par les deux plus grands poëtes
la Grèce et de l'Italie, qu'à cause qu'
4. âge du monde. peut rapporter à cette date ce qu'il y a
plus remarquable dans les temps appel
2820. 1184. fabuleux ou héroïques ; fabuleux, à cau
des fables dont les histoires de ces tem
sont enveloppées; héroïques, à cause de ce
que les poëtes ont appelé les enfans d
Dieux, et les héros. Leur vie n'est p
éloignée de cette prise. Car, du temps
Laomédon père de Priam, paroissent to
les héros de la Toison d'or, Jason, Hercul
Orphée, Castor et Pollux, et les autr
qui vous sont connus ; et du temps de Pria
même, durant le dernier siège de Troy
on voit les Achille, les Agamemnon, l
Ménélas, les Ulysse, Hector, Sarpéd
fils de Jupiter, Enée fils de Vénus, que l
Romains reconnaissent pour leur fond
teur, et tant d'autres, dont des familles illu
tres et des nations entières ont fait gloire

descendre. Cette époque est donc propre pour rassembler ce que les temps fabuleux ont de plus certain et de plus beau. Mais ce qu'on voit dans l'histoire sainte est en toutes façons plus remarquable : la force prodigieuse d'un Samson, et sa foiblesse étonnante ; Héli, souverain pontife, vénérable par sa piété, et malheureux par le crime de ses enfans ; Samuel, juge irréprochable, et prophète choisi de Dieu pour sacrer les rois ; Saül, premier roi du peuple de Dieu, ses victoires, sa présomption à sacrifier sans les prêtres, sa désobéissance mal excusée par le prétexte de la religion, sa réprobation, et sa chûte funeste. En ce temps, Codrus, roi d'Athènes, se dévoua à la mort pour le salut de son peuple, et lui donna la victoire par sa mort. Ses enfans Médon et Nilée disputèrent entr'eux le royaume. A cette occasion, les Athéniens abolirent la royauté, et déclarèrent Jupiter le seul roi du peuple d'Athènes. Ils créèrent des gouverneurs, ou présidens perpétuels, mais sujets à rendre compte de leur administration. Ces magistrats furent appelés Archontes. Médon, fils de Codrus, fut le premier qui exerça cette magistrature, et elle demeura longtemps dans sa famille. Les Athéniens répandirent leurs colonies dans cette partie de l'Asie Mineure qui fut appelée Ionie. Les colonies Æoliennes se firent à peu-près dans le même temps, et toute l'Asie mineure se remplit de villes Grecques. Après Saül, paroît un David, cet admirable berger, vainqueur du fier Goliat, et de tous les ennemis du peuple de Dieu ; grand

Ans du monde.

2887. 1
2889. 1
2909. 1
2949. 1

Ans du monde. *Ans dev. J. C.*

roi, grand conquérant, grand prophète, digne de chanter les merveilles de la toute-puissance divine; homme enfin selon le cœur de Dieu, comme il le nomme lui-même; et qui, par sa pénitence, a fait même tourner son crime à la gloire de son créateur. A ce pieux guerrier succéda son fils Salomon, sage, juste, pacifique, dont les mains, pures de sang, furent jugées dignes de bâtir le temple de Dieu.

2970. 1034.
2990. 1014.
2992. 1012.

VI. Epoque. *Salomon ou le temple achevé.*

CE FUT ENVIRON l'an 3000 du monde, le 488 depuis la sortie d'Egypte; et, pour ajuster les temps de l'histoire sainte avec ceux de la profane, 180 ans après la prise de Troye, 250 devant la fondation de Rome, et 1000 ans devant Jésus-Christ, que Salomon acheva ce merveilleux édifice. Il en célébra la dédicace avec une piété et une magnificence extraordinaire. Cette célèbre action est suivie des autres merveilles du règne de Salomon, qui finit par de honteuses foiblesses. Il s'abandonne à l'amour des femmes; son esprit baisse, son cœur s'affoiblit, et sa piété dégénère en idolâtrie. Dieu, justement irrité, l'épargne en mémoire de David son serviteur; mais il ne voulut pas laisser son ingratitude entièrement impunie: il partagea son royaume après sa mort, et sous son fils Roboam. L'orgueil brutal de ce jeune prince lui fit perdre dix tribus, que Jéroboam sépara de leur Dieu et de leur roi. De peur qu'ils ne retournassent au roi de Juda, il défendit d'aller sacrifier au temple de Jérusalem, et il érigea ses veaux d'or, auxquels il donna le nom du *Dieu d'Israël*, afin que le changement pa-

6. âge du monde.
3000. 1005.
3001. 1004.
3029. 975.

rût moins étrange. la même raison lui fit retenir la loi de Moïse, qu'il interprétoit à sa mode ; mais il en faisoit observer presque toute la police, tant civile que religieuse, de sorte que le Pentateuque demeura toujours en vénération dans les Tribus séparées. *Ans du monde.* *Ans dev. J.C.* 3. *Reg.XII.* 32.

Ainsi fut élevé le royaume d'Israël contre le royaume de Juda. Dans celui d'Israël triomphèrent l'impiété et l'idolâtrie. La religion, souvent obscurcie dans celui de Juda, ne laissa pas de s'y conserver. En ces temps, les rois d'Egypte étoient puissans. Les quatre royaumes avoient été réunis sous celui de Thèbes. On croit que Sésostris, ce fameux conquérant des Egyptiens, est le Sésac, roi d'Egypte, dont Dieu se servit pour châtier l'impiété de Roboam. Dans le règne d'Abiam, fils de Roboam, on voit la fameuse victoire que la piété de ce prince lui obtint sur les tribus schismatiques. Son fils Asa, dont la piété est louée dans l'Ecriture, y est marqué comme un homme qui songeoit plus, dans ses maladies, au secours de la médecine, qu'à la bonté de son Dieu. De son temps, Amri, roi d'Israël, bâtit Samarie, où il établit le siége de son royaume. Ce temps est suivi du règne admirable de Josaphat, où fleurissent la piété, la justice, la navigation, et l'art militaire. Pendant qu'il faisoit voir au royaume de Juda un autre David, Achab et sa femme Jésabel, qui régnoient en Israël, joignoient à l'idolâtrie de Jéroboam toutes les impiétés des Gentils. Ils périrent tous deux misérablement. Dieu qui avoit supporté leurs idolâtries, résolut

3033. 971.
3087. 917.
3080. 924.
3090. 914.
3105. 899.

Ans de venger sur eux le sang de Naboth, qu'ils avoient fait mourir, parce qu'il avoit refusé, comme l'ordonnoit la loi de Moise, de leur vendre à perpétuité l'héritage de ses pères. Leur sentence leur fut prononcée par la bouche du prophète Elie. Achab fut tué quelque temps après, malgré les précautions qu'il prenoit pour se sauver. Il faut placer vers ce temps la fondation de Carthage, que Didon, veuve de Tyr, bâtit en un lieu où, à l'exemple de Tyr, elle pouvoit trafiquer avec avantage, et aspirer à l'empire de la mer. Il est malaisé de marquer le temps où elle se forma en république; mais le mélange des Tyriens et des Africains fit qu'elle fut tout ensemble guerrière et marchande. Les anciens historiens, qui mettent son origine devant la ruine de Troie, peuvent faire conjecturer que Didon l'avoit plutôt augmentée et fortifiée, qu'elle n'en avoit posé les fondemens. Les affaires changèrent de face dans le royaume de Juda. Athalie, fille d'Achab et de Jésabel, porta avec elle l'impiété dans la maison de Josaphat. Joram, fils d'un prince si pieux, aima mieux imiter son beau-père que son père. La main de Dieu fut sur lui. Son règne fut court, et sa fin fut affreuse. Au milieu de ces châtimens, Dieu faisoit des prodiges inouïs, même en faveur des Israélites qu'il vouloit rappeler à la pénitence. Ils virent sans se convertir, les merveilles d'Elie d'Elisée, qui prophétisèrent durant les règnes d'Achab et de cinq de ses successeurs. En ce temps, Homère fleurit, Hésiode florissoit trente ans avant lui.

3116. 888.

3119. 885.

Marm. Arund.

III

mœurs antiques qu'ils nous représentent, et les vestiges qu'ils gardent encore, avec beaucoup de grandeur, de l'ancienne simplicité, ne servent pas peu à nous faire entendre les antiquités beaucoup plus reculées, et la divine simplicité de l'écriture. Il y eut des spectacles effroyables dans les royaumes de Juda et d'Israël. Jésabel fut précipitée du haut d'une tour, par ordre de Jéhu. Il ne lui servit de rien de s'être parée : Jéhu la fit fouler aux pieds des chevaux. Il fit tuer Joram, roi d'Israël, fils d'Achab : toute la maison d'Achab fut exterminée, et peu s'en fallut qu'elle n'entraînât celle des rois de Juda dans sa ruine. Le roi Ochosias, fils de Joram roi de Juda, et d'Athalie, fut tué dans Samarie avec ses frères, comme allié et ami des enfans d'Achab. Aussi-tôt que cette nouvelle fut portée à Jérusalem, Athalie résolut de faire mourir tout ce qui restoit de la famille royale, sans épargner ses enfans, et de régner par la perte de tous les siens. Le seul Joas, fils d'Ochosias, enfant encore au berceau, fut dérobé à la fureur de son aïeule. Jésabeth, sœur d'Ochosias et femme de Joïada souverain pontife, le cacha dans la maison de Dieu, et sauva ce précieux reste de la maison de David. Athalie, qui le crut tué avec tous les autres, vivoit sans crainte. Lycurgue donnoit des lois à Lacédémone. Il est repris de les avoir faites toutes pour la guerre à l'exemple de Minos, dont il avoit suivi les institutions, et d'avoir peu pourvu à la modestie des femmes, pendant que, pour faire des soldats, il obligeoit les hommes à *une vie si laborieuse* et si tem-

Ans du monde. *An J. C*

3120. 88

Plat. de leg. lib. I. VIII. d

Arist. poli lib. II. c.

Ans dev. J.C. pérante. Rien ne remuoit en Judée contre Athalie : elle se croyoit affermie par un règne de six ans. Mais Dieu lui nourrissoit un vengeur dans l'asile sacré de son temple.

67 Quand il eut atteint l'âge de sept ans, Joïada le fit connoître à quelques-uns des principaux chefs de l'armée royale, qu'il avoit soigneusement ménagés ; et, assisté des Lévites, il sacra le jeune roi dans le temple. Tout le peuple reconnut sans peine l'héritier de David et de Josaphat. Athalie, accourue au bruit pour dissiper la conjuration fut arrachée de l'enclos du temple, et reçut le traitement que ses crimes méritoient. Tant que Joïada vécut, Joas fit garder la loi de Moïse. Après la mort de ce saint pontife, corrompu par les flatteries de ses courtisans, il s'abandonna avec eux à l'idolâtrie. Le pontife Zacharie, fils de Joïada voulut les reprendre ; et Joas, sans se souvenir de ce qu'il devoit à son père,

3164. 840. le fit lapider. La vengeance suivit de près. L'année suivante, Joas, battu par les Sy-

3165. 839. riens, et tombé dans le mépris, fut assas-

3179. 825. siné par les siens ; et Amasias, son fils, meilleur que lui, fut mis sur le trône. Le royaume d'Israël, abattu par les victoires des rois de Syrie et par les guerres civiles, reprenoit ses forces sous Jéroboam II ; plus pieux que ses prédécesseurs. Ozias, autrement nommé Azarias, fils d'Amasias,

3194. 801. ne gouvernoit pas avec moins de gloire le royaume de Juda. C'est ce fameux Ozias frappé de la lèpre, et tant de fois repris dans l'écriture, pour avoir, en ses derniers jours, osé entreprendre sur l'office sacerdotal ; et, contre la défense de la loi, avoir

i-même offert de l'encens sur l'autel des parfums. Il fallut le séquestrer, tout roi qu'il étoit, selon la loi de Moïse; et Joatham, son fils, qui fut depuis son successeur, gouverna sagement le royaume. Sous le règne d'Ozias, les saints prophètes, dont les principaux en ce temps furent Osée et Isaïe, commencèrent à publier leurs prophéties par écrit, et dans des livres particuliers, dont ils déposoient les originaux dans le temple, pour servir de monument à la postérité. Les prophéties de moindre étendue, et faites seulement de vive voix, s'enregistroient, selon la coutume, dans les archives du temple, avec l'histoire du temps. Les jeux Olympiques, institués par Hercule, et long-temps discontinués, furent rétablis. De ce rétablissement sont venues les olympiades, par où les Grecs comptoient les années. A ce terme finissent les temps que Varron nomme fabuleux, parce que, jusqu'à cette date, les histoires profanes sont pleines de confusion et de fables; et commencent les temps historiques, où les affaires du monde sont racontées par des relations plus fidèles et plus précises. La première olympiade est marquée par la victoire de Corèbe. Elles se renouveloient tous les cinq ans, et après quatre ans révolus. Là, dans l'assemblée de toute la Grèce, à Pise premièrement, et dans la suite à Elide, se célébroient ces fameux combats, où les vainqueurs étoient couronnés avec des applaudissemens incroyables. Ainsi les exercices étoient en honneur, et la Grèce devenoit tous les jours plus forte et *plus polie*. *L'Italie* étoit en-

Ans du monde. 3228. 7

Osée I. Is. I. 1.

Ans du monde. *Ans dev. J.C.* core presque toute sauvage. Les rois Latins, de la postérité d'Enée, régnoient à Albe. Phul étoit roi d'Assyrie. On le croit père de Sardanapale, appelé, selon la coutume des Orientaux, Sardan Pul, c'est-à-dire, Sardan fils de Phul. On croit aussi

3233. 771. que ce Phul, ou Pul a été le roi de Ninive, qui fit pénitence avec tout son peuple, à la prédication de Jonas. Ce prince, attiré par les brouilleries du royaume d'Israël, venoit l'envahir : mais, appaisé par Manahem, il l'affermit dans le trône qu'il venoit d'usurper par violence, et reçut en reconnoissance un tribut de mille talens. Sous son fils Sardanapale, et après Alcmæon, dernier archonte perpétuel des Athéniens, ce peuple, que son humeur conduisoit insensiblement à l'état populaire, diminua le pouvoir de ses magistrats, et réduisit à dix ans l'administration des archontes. Le premier de cette sorte fut Charops. Romulus et Remus, sortis des anciens rois d'Albe par leur mère Ilia, rétablirent dans le royaume d'Albe leur grand père Numitor, que son frère Amulius en avoit dépossédé, et incontinent après ils fondèrent Rome, pendant que Joatham régnoit en Judée.

VII. Epoq. *Romulus, ou Rome fond.* 3250. 754. CETTE VILLE, qui devoit être la maîtresse de l'univers, et dans la suite le siège principal de la religion, fut fondée sur la fin de la troisième année de la VI.e olympiade, 430 ans environ après la prise de Troye, de laquelle les Romains croyoient que leurs ancêtres étoient sortis, et 753 ans devant Jésus-Christ. Romulus, nourri durement avec des bergers, et

Ans de Rome 1. *f.* 748.

toujours dans les exercices de la guerre, consacra cette ville au dieu de la guerre, qu'il disoit son père. Vers les temps de la naissance de Rome, arriva, par la mollesse de Sardanapale, la chute du premier empire des Assyriens. Les Mèdes peuples belliqueux, animés par les discours d'Arbace, leur gouverneur, donnèrent à tous les sujets de ce prince efféminé l'exemple de le mépriser. Tout se révolta contre lui; et il périt enfin dans sa ville capitale, où il se vit contraint à se brûler lui-même avec ses femmes, ses eunuques, et ses richesses. Des ruines de cet empire on voit sortir trois grands royaumes. Arbace ou Orbace, que quelques-uns appellent Pharnace, affranchit les Mèdes, qui, après une assez longue anarchie, eurent des rois très-puissans. Outre cela, incontinent après Sardanapale, on voit paroître un second royaume des Assyriens, dont Ninive demeura la capitale, et un royaume de Babylone. Ces deux derniers royaumes ne sont pas inconnus aux auteurs profanes, et sont célèbres dans l'histoire sainte. Le second royaume de Ninive est fondé par Thilgath ou Théglath, fils de Phalasar appelé pour cette raison Théglathphalasar, à qui on donne aussi le nom de Ninus le jeune. Baladan, que les Grecs nomment Bélésis, établit le royaume de Babylone, où il est connu sous le nom de Nabonassar. De là l'ère de Nabonassar, célèbre chez Ptolomée et les anciens astronomes, qui comptoient leurs années par le règne de ce prince. Il est bon d'avertir ici que ce mot d'ère signifie un dénombrement d'années

Ans de Rome. *An J.*

7. 747

Ans de Rome. Ans dev. J. C. commencé à un certain point que quelque grand événement fait remarquer. Achaz roi de Juda, impie et méchant, pressé par
14. 740. Rasin roi de Syrie, et par Phacée fils de Romélias, roi d'Israël, au lieu de recourir à Dieu qui lui suscitoit ces ennemis pour le punir, appela Thégathphalasar, premier roi d'Assyrie ou de Ninive, qui réduisit à l'extrémité le royaume d'Israël, et détruisit tout-à-fait celui de Syrie : mais en même temps il ravagea celui de Juda qui avoit imploré son assistance. Ainsi les rois d'Assyrie apprirent le chemin de la Terre-Sainte, et en résolurent la conquête. Ils commen-
33. 721. cèrent par le royaume d'Israël, que Salmanassar, fils et successeur de Thaglathphalasar, détruisit entièrement. Osée, roi d'Israël, s'étoit fié au secours de Sabacon, autrement nommé Sua ou Sous, roi d'Ethiopie, qui avoit envahi l'Egypte. Mais ce puissant conquérant ne put le tirer des mains de Salmanassar. Les dix tribus où le culte de Dieu s'étoit éteint, furent transportées à Ninive; et, dispersées parmi les Gentils, s'y perdirent tellement, qu'on ne peut plus en découvrir aucune trace. Il en reste quelques-uns, qui furent mêlés parmi les Juifs, et firent une petite partie du
39. 715. royaume de Juda. En ce temps arriva la mort de Romulus. Il fut toujours en guerre, et toujours victorieux : mais, au milieu des guerres, il jeta les fondemens de la religion et des lois. Une longue
40. 714. paix donna moyen à Numa, son successeur, d'achever l'ouvrage. Il forma la religion, et adoucit les mœurs farouches du peuple Romain. De son temps, les colo-

nies venues de Corinthe et de quelques autres villes de Grèce, fondèrent Syracuse en Sicile, Crotone, Tarente, et peut-être quelques autres villes dans cette partie de l'Italie, à qui de plus anciennes colonies Grecques, répandues dans tout le pays, avoient déjà donné le nom de grande Grèce. Cependant Ezéchias, le plus pieux et le plus juste de tous les rois après David, régnoit en Judée. Sennachérib, fils et successeur de Salmanassar, l'assiégea dans Jérusalem avec une armée immense; elle périt en une nuit par la main d'un Ange. Ezéchias, délivré d'une manière si admirable, servit Dieu, avec tout son peuple, plus fidèlement que jamais. Mais après la mort de ce prince, et sous son fils Manassès, le peuple ingrat oublia Dieu, et les désordres s'y multiplièrent. L'état populaire se formoit alors parmi les Athéniens, et ils commencèrent à choisir les archontes annuels, dont le premier fut Créon. Pendant que l'impiété s'augmentoit dans le royaume de Juda, la puissance des rois d'Assyrie, qui devoient en être les vengeurs, s'accrut sous Asaradon, fils de Sennachérib. Il réunit le royaume de Babylone à celui de Ninive, et égala dans la grande Asie la puissance des premiers Assyriens. Sous son règne, les Cuthéens, peuples d'Assyrie, depuis appelés Samaritains, furent envoyés pour habiter Samarie. Ceux-ci joignirent le culte de Dieu avec celui des idoles; et obtinrent d'Asaradon un prêtre Israélite qui leur apprit le service du Dieu du pays, c'est-à-dire, les observances de la loi de Moïse. Dieu

Ans de Rome.	Ans dev. J. C.
44.	710.
56.	698.
67.	687
73.	681.
77.	677.
4. Reg. XVII. 24. 1. Esd. IV. 2.	

Ans de Rome. *Ans dev. J. C.*

ne voulut pas que son nom fût entièrement aboli dans une terre qu'il avoit donné à son peuple, et il y laissa sa loi en témoignage. Mais leur prêtre ne leur donna que les livres de Moïse, que les dix tribus révoltées avoient retenus dans leur schisme. Les écritures, composées depuis par les prophètes qui sacrifioient dans le temple, étoient détestées parmi eux; et c'est pourquoi les Samaritains ne reçoivent encore aujourd'hui que le Pentateuque.

4. Reg. XVII. 27. 28. etc.

Pendant qu'Assaraddon et les Assyriens s'établissoient si puissamment dans la grande Asie, les Mèdes commençoient aussi à se rendre considérables. Déjocès, leur premier roi, nommé Arphadax dans l'Ecriture, fonda la superbe ville d'Ecbatanes, et jeta les fondemens d'un grand empire. Ils l'avoient mis sur le trône pour couronner ses vertus, et mettre fin aux désordres que l'anarchie causoit parmi eux. Conduits par un si grand roi, ils se soutenoient contre leurs voisins, mais ils ne s'étendoient pas. Rome s'accroissoit, mais foiblement. Sous Tullus Hostilius, son troisième roi, et par le fameux combat des Horaces et des Curiaces, Albe fut vaincue et ruinée : ses citoyens, incorporés à la ville victorieuse, l'aggrandirent et la fortifièrent. Romulus avoit pratiqué le premier ce moyen d'augmenter la ville, où il reçut les Sabins et les autres peuples vaincus. Ils oublioient leur défaite, et devenoient des sujets affectionnés. Rome, en étendant ses conquêtes, régloit sa milice; et ce fut sous Tullus Hostilius qu'elle commença à apprendre cette belle discipline, qui la rendit

Herod. lib. I. c. 27.

13. 671.

3. 671.

dans la suite maîtresse de l'univers. Le royaume d'Egypte, affoibli par ses longues divisions, se rétablissoit sous Psammétique. Ce prince, qui devoit son salut aux Ioniens et aux Cariens, les établit dans l'Egypte fermée jusqu'alors aux étrangers. A cette occasion, les Egyptiens entrèrent en commerce avec les Grecs; et depuis ce temps aussi, l'histoire d'Egypte, jusques-là mêlée de fables pompeuses par l'artifice des prêtres, commence, selon Hérodote, à avoir de la certitude. Cependant les rois d'Assyrie devenoient de plus en plus redoutables à tout l'Orient. Saosduchin, fils d'Asaraddon, appelé Nabuchodonosor dans le livre de Judith, défit en bataille rangée Arphaxad, roi des Mèdes. Enflé de ce succès, il entreprit de conquérir toute la terre. Dans ce dessein, il passa l'Euphrate, et ravagea tout jusqu'en Judée. Les Juifs avoient irrité Dieu, et s'étoient abandonnés à l'idolâtrie à l'exemple de Manassés; mais ils avoient fait pénitence avec ce prince. Dieu le prit aussi en sa protection. Les conquêtes de Nabuchodonosor, et d'Holoferne son général, furent tout-à-coup arrêtées par la main d'une femme. Déjocès, quoique battu par les Assyriens, laissa son royaume en état de s'accroître sous ces successeurs. Pendant que Phraorte son fils, et Cyaxare fils de Phraorte, subjuguoient la Perse, et poussoient leurs conquêtes dans l'Asie mineure jusqu'aux bords de l'Halys, la Judée vit passer le règne détestable d'Amon, fils de Manassès; et Josias fils d'Amon, sage dès-l'enfance, travailloit à réparer les désordres causés

Ans de Rome. *Av. J.*

Herod. lib. II. c. 95.

97. 65

98. 65

111. 64

113. 64

Ans de Rome. Ans dev. J. C. par l'impiété des rois ses prédécesseurs. Rome, qui avoit pour roi Ancus Martius, domptoit quelques Latins, sous sa conduite; et, continuant à se faire des citoyens de ses ennemis, elle les renfermoit dans ses murailles. Ceux de Veies, déjà affoiblis
128. 626. par Romulus, firent de nouvelles pertes. Ancus poussa ses conquêtes jusqu'à la mer voisine, bâtit la ville d'Ostie à l'embouchure du Tibre. En ce temps, le royaume de Babylonne fut envahi par Nabopalassar. Ce traître, que Chinaladan, autrement Sarac, avoit fait général de ses armées contre Cyaxare roi des Médes, se joignit avec Astiage fils de Ciaxare; prit Chinaladan dans Ninive, détruisit cette grande ville si long-temps maîtresse de l'Orient, et se mit sur le trône de son maître. Sous
130. 624. un prince si ambitieux Babylone s'énorgueillit. La Judée, dont l'impiété croissoit sans mesure, avoit tout à craindre. Le saint
144. 610. roi Josias suspendit pour un peu de temps, par son humilité profonde, le châtiment que son peuple avoit mérité: mais le mal s'augmenta sous ses enfans. Nabuchodonosor II, plus terrible que son père Nabopolas-
147. 607. sar, lui succéda. Ce prince, nourri dans l'orgueil, et toujours exercé à la guerre, fit des conquêtes prodigieuses en Orient et en Occident: et Babylone menaçoit toute la terre de la mettre en servitude. Ses ménaces eurent bientôt leur effet à l'égard du peuple de Dieu. Jérusalem fut abandonnée à ce superbe vainqueur, qui la prit par trois fois: la première, au commencement de son règne, et à la quatrième année du règne de Joakim; d'où commencent les 70 ans de la captivité de Ba-

bylone, marqués par le prophète Jérémie ; la seconde, sous Jéchonias ou Joachin, fils de Joakim ; et la dernière, sous Sédécias, où la ville fut renversée de fond en comble, le temple réduit en cendre, et le roi mené captif à Babylone, avec Saraïa souverain pontife, et la meilleure partie du peuple. Les plus illustres de ces captifs furent les prophètes Ezéchiel et Daniel. On compte aussi parmi eux les trois jeunes hommes que Nabuchodonosor ne put forcer à adorer sa statue, ni les consumer par les flammes. La Grèce étoit florissante, et ses sept sages se rendoient illustres. Quelques temps devant la dernière désolation de Jérusalem, Solon, l'un de ces sept sages, donnoit des lois aux Athéniens, et établissoit la liberté sur la justice : les Phocéens d'Ionie menoient à Marseille leur première colonie. Tarquin l'ancien, roi de Rome, après avoir subjugué une partie de la Toscane, et orné la ville de Rome par des ouvrages magnifiques, acheva son règne. De son temps, les Gaulois, conduits par Bellovèse, occupèrent dans l'Italie tous les environs du Pô ; pendant que Segovèse son frère mena bien avant dans la Germanie un autre essaim de la nation. Servius Tullius, successeur de Tarquin, établit le cens, ou le dénombrement des citoyens distribués en certaines classes, par où cette grande ville se trouva réglée comme une famille particulière. Nabuchodonosor embellissoit Babylone, qui s'étoit enrichie des dépouilles de Jérusalem et de l'Orient. Elle n'en jouit pas long-temps.

Ans de Rome.	Ans av. J. C.
Jer. XXV. 11. 12. XXIX. 10.	
155.	599.
156.	598.
160.	594.
176.	578
388.	556.
192.	562.

Ans de Rome. Ans dev. J. C.

Ce roi, qui l'avoit ornée avec tant de magnificence, vit en mourant la perte prochaine de cette superbe ville. Son fils Evil-

Abyd. apud. Eus. lib. IX. Præp. ev. c. ult.

médorac, que ses débauches rendoient odieux, ne dura guère, et fut tué par Nériglissor son beau-frère qui usurpa le

194. 560. royaume. Pisistrate usurpa aussi dans Athènes l'autorité souveraine, qu'il sut conserver trente ans durant parmi beaucoup de vicissitudes, et qu'il laissa même à ses enfans. Nériglissor ne put souffrir la puissance des Mèdes, qui s'agrandissoient en Orient, et leur déclara la guerre. Pendant qu'Astyage, fils de Cyaxare I, se préparoit à la résistance, il mourut, et laissa cette guerre à soutenir à Cyaxare II, son fils,

195. 559. appelé, par Daniel, Darius le Méde. Celui-ci nomma, pour général de son armée, Cyrus, fils de Mandane sa sœur, et de Cambyse roi de Perse, sujet à l'empire des Mèdes. La réputation de Cyrus, qui s'étoit signalé en diverses guerres sous Astyage son grand-père, réunit la plupart des rois d'Orient sous les étendards de Cyaxare. Il prit, dans sa ville capitale, Crœsus roi de Lydie, et jouit de ses richesses immenses : il dompta les autres alliés des rois de Babylone ; et étendit sa

206. 548. domination non seulement sur la Syrie,

211. 543. mais encore bien avant dans l'Asie mineure. Enfin il marcha contre Babylone :

216. 538. il la prit, et la soumit à Cyaxare son oncle, qui, n'étant pas moins touché de sa fidélité que de ses exploits, lui donna sa fille unique et son héritière en mariage.

217. 537. Dans le règne de Cyaxare, Daniel, déjà *honoré*, sous les règnes précédens, de

plusieurs célestes visions, où il vit passer devant lui, en figures si manifestes, tant de rois, et tant d'empires, apprit, par une nouvelle révélation, ces septante fameuses semaines, où les temps du Christ et la destinée du peuple juif sont expliqués. C'étoit des semaines d'années, si bien qu'elles contenoient 490 ans; et cette manière de compter étoit ordinaire aux Juifs, qui observoient la septième année, aussi bien que le septième jour, avec un repos religieux. Quelque temps après cette vision, Cyaxare mourut, aussi bien que Cambyse, père de Cyrus; et ce grand homme, qui leur succéda, joignit le royaume de Perse, obscur jusqu'alors, au royaume des Mèdes, si fort augmenté par ses conquêtes. Ainsi il fut maître paisible de tout l'Orient, et fonda le plus grand empire qui eût été dans le monde. Mais, ce qu'il faut le plus remarquer pour la suite de nos époques, c'est que ce grand conquérant, dès la première année de son règne, donna son décret pour rétablir le temple de Dieu en Jérusalem, et les Juifs dans la Judée.

Ans de Rome. *A de J.*

218. 53

Il faut un peu s'arrêter en cet endroit, qui est le plus embrouillé de toute la chronologie ancienne, par la difficulté de concilier l'histoire profane avec l'histoire sainte. Vous aurez, sans doute, MONSEIGNEUR, déjà remarqué que ce que je raconte de Cyrus est fort différent de ce que vous en avez lu dans Justin; qu'il ne parle point du second royaume des Assyriens, ni de ces fameux rois d'Assyrie et de Babylone, si célèbres

Ans de Rome. *Ans dev. J. C.* dans l'histoire sainte ; et qu'enfin mon récit ne s'accorde guère avec ce que nous raconte cet auteur des trois premières monarchies ; de celle des Assyriens, finie en la personne de Sardanapale ; de celle des Mèdes, finie en la personne d'Astyage, grand-père de Cyrus ; et de celle des Perses, commencée par Cyrus, et détruite par Alexandre.

Vous pouvez joindre à Justin, Diodore, avec la plupart des auteurs Grecs et Latins, dont les écrits nous sont restés, qui racontent ces histoires d'une autre manière que celle que j'ai suivie.

Hieron. in Dan. Pour ce qui regarde Cyrus, les auteurs profanes ne sont point d'accord sur son histoire ; mais j'ai cru devoir plutôt suivre Xénophon, avec saint Jérôme, que Ctésias, auteur fabuleux, que la plupart des Grecs ont copié, comme Justin et les Latins ont fait les Grecs ; et plutôt même qu'Hérodote, quoiqu'il soit très-judicieux. Ce qui m'a déterminé à ce choix, c'est que l'histoire de Xénophon, plus suivie et plus vraisemblable en elle-même, a encore cet avantage, qu'elle est plus conforme à l'Ecriture, qui, par son antiquité, et par le rapport des affaires du peuple Juif avec celles de l'Orient, mériteroit d'être préférée à toutes les histoires grecques, quand d'ailleurs on ne saurait pas qu'elle a été dictée par le saint-Esprit.

Plat. in Tim. Quant aux trois premières monarchies, ce qu'en ont écrit la plupart des Grecs a paru douteux aux plus sages de la Grèce. Platon fait voir en général, sous le nom des prêtres d'Egypte, que les Grecs igno-

roient profondément les antiquités, et Aristote a rangé parmi les conteurs de fables, ceux qui ont écrit les Assyriaques. *Arist. P. V. 10.*

C'est que les Grecs on écrit tard, et que, voulant divertir par les histoires anciennes la Grèce toujours curieuse, ils les ont composées sur des mémoires confus; qu'ils se sont contentés de mettre dans un ordre agréable, sans trop se soucier de la vérité.

Et certainement la manière dont on arrange ordinairement les trois premières monarchies, est visiblement fabuleuse. Car, après qu'on a fait périr sous Sardanapale l'empire des Assyriens, on fait paroître sur le théâtre les Mèdes, et puis les Perses, comme si les Mèdes avoient succédé à toute la puissance des Assyriens, et que les Perses se fussent établis en ruinant les Mèdes.

Mais au contraire, il est certain que, lorsqu'Arbace révolta les Mèdes contre Sardanapale, il ne fit que les affranchir, sans leur soumettre l'empire d'Assyrie. Hérodote, suivi en cela par les plus habiles chronologistes, fait paroître leur premier roi Dejocès 50 ans après leur révolte, et il est d'ailleurs constant, par le témoignage uniforme de ce grand Historien et de Xénophon, pour ne point ici parler des autres, que, durant les temps qu'on attribue à l'empire des Mèdes, il y avait en Assyrie des rois très-puissans que tout l'Orient redoutoit, et dont Cyrus abattit l'empire par la prise de Babylone. *Herod. l. c. 25. 27.* *Herod. l. Xenoph. rop. V. etc.*

Si donc la plupart des Grecs, et les Latins qui les ont suivis, ne parlent point

de ces rois Babyloniens, s'ils ne donnent aucun rang à ce grand royaume parmi les premières monarchies dont ils racontent la suite; enfin, si nous ne voyons presque rien dans les ouvrages de ces fameux rois, Téglathphalasar, Salmanasar, Sennachérib, Nabuchodonosor, et de tant d'autres si renommés dans l'Ecriture et dans les histoires Orientales; il le faut attribuer, ou à l'ignorance des Grecs, plus éloquens dans leurs narrations, que curieux dans leurs recherches, ou à la perte que nous avons faite de ce qu'il y avait de plus recherché et de plus exact dans leurs histoires.

Herod. l. 1. c. 18. 47. En effet, Hérodote avait promis une histoire particulière des Assyriens, que nous n'avons pas, soit qu'elle ait été perdue, ou qu'il n'ait pas eu le temps de la faire; et on peut croire d'un historien si judicieux, qu'il n'y auroit pas oublié les rois du second empire des Assyriens; puisque même Sennachérib, qui en étoit l'un, se trouve encore nommé dans les livres que nous avons de ce grand auteur, comme roi des Assyriens et des Arabes.

Herod. l. II. 1. 91.

Strab. l. XV Strabon, qui vivoit du temps d'Auguste, rapporte ce que Mégastène, auteur ancien, et voisin des temps d'Alexandre, avait laissé par écrit sur les fameuses conquêtes de Nabuchodonosor, roi des Chaldéens, à qui il fait traverser l'Europe, pénétrer l'Espagne, et porter ses armes jusqu'aux colonnes d'Hercule. Ælien nomme Tilgamus, roi d'Assyrie, c'est-à-dire, sans difficulté, le Tilgath ou la Téglath de *l'histoire* sainte; et nous avons dans Pto-

Ælian. lib. XII. hist. ani. c. 21.

lomée un dénombrement des princes qui ont tenu les grands empires, parmi lesquels se voit une longue suite de rois d'Assyrie inconnus aux Grecs, et qu'il est aisé d'accorder avec l'histoire sacrée.

Si je voulois rapporter ce que nous racontent les annales des Syriens, un Bérose, un Abydénus, un Nicolas de Damas, je ferois un trop long discours. Josèphe et Eusèbe de Césarée nous ont conservé les précieux fragmens de tous ces auteurs, et d'une infinité d'autres qu'on avoit entiers de leur temps, dont le témoignage confirme ce que nous dit l'écriture sainte touchant les antiquités orientales, et en particulier touchant les histoires Assyriennes. *Joseph. Antiq. l. IX. c. ult. et X. ch. 1 lib. I. cont. Ap. Euseb. præp. evang. IX.*

Pour ce qui est de la monarchie des Mèdes, que la plupart des historiens profanes mettent la seconde dans le dénombrement des grands empires, comme séparée de celle des Perses : il est certain que l'écriture les unit toujours ensemble ; et vous voyez, MONSEIGNEUR, qu'outre l'autorité des livres saints, le seul ordre des faits montre que c'est à cela qu'il s'en faut tenir.

Les Mèdes, avant Cyrus, quoique puissans et considérables, étoient effacés par la grandeur des rois de Babylone. Mais Cyrus ayant conquis leur royaume par les forces réunies des Mèdes et des Perses, dont il est ensuite devenu le maître, par une succession légitime, comme nous l'avons remarqué après Xénophon ; il paroît que le grand empire dont il a été le fondateur, a dû prendre son nom des deux

nations ; de sorte que celui des Mèdes et celui des Perses ne sont que la même chose, quoique la gloire de Cyrus y ait fait prévaloir le nom des Perses.

On peut encore penser qu'avant la guerre de Babylone, les rois des Mèdes ayant étendu leurs conquêtes du côté des colonies Grecques de l'Asie mineure, ont été par ce moyen, célèbres parmi les Grecs, qui leur ont attribué l'empire de la grande Asie, parce qu'ils ne connaissent qu'eux de tous les rois d'Orient. Cependant les rois de Ninive et de Babylone, plus puissans, mais plus inconnus à la Grèce, ont été presque oubliés dans ce qui nous reste d'histoires Grecques ; et tout le temps qui s'est écoulé depuis Sardanapale jusqu'à Cyrus a été donné aux Mèdes seuls.

Ainsi il ne faut plus tant se donner de peine à concilier en ce point, l'histoire profane avec l'histoire sacrée. Car, quant à ce qui regarde le premier royaume des Assyriens, l'écriture n'en dit qu'un mot en passant, et ne nomme ni Ninus fondateur de cet empire, ni, à la réserve de Phul, aucun de ses successeurs ; parce que leur histoire n'a rien de commun avec celle du peuple de Dieu. Pour les seconds Assyriens, la plupart des Grecs ou les ont entièrement ignorés ; ou, pour ne les avoir pas assez connus, ils les ont confondus avec les premiers.

Quand donc on objectera ceux des auteurs Grecs qui arrangent à leur fantaisie les trois premières monarchies, et qui font succéder les Mèdes à l'ancien empire d'Assyrie, sans parler du nouveau, que

l'écriture fait voir si puissant, il n'y a qu'à répondre qu'ils n'ont point connu cette partie de l'histoire, et qu'ils ne sont pas moins contraires aux plus curieux et aux mieux instruits des auteurs de leur nation, qu'à l'écriture.

Et, ce qui tranche en un mot toute la difficulté, les auteurs sacrés, plus voisins par les temps et par les lieux des royaumes d'Orient, écrivant d'ailleurs l'histoire d'un peuple dont les affaires sont si mêlées avec celles de ces grands empires, quand ils n'auroient que cet avantage, pourroient faire taire les Grecs et les Latins qui les ont suivis.

Si toutefois on s'obstine à soutenir cet ordre célèbre des trois premières monarchies, et que, pour garder aux Mèdes seuls le second rang qui leur est donné, on veuille leur assujettir les rois de Babylone, en avouant toutefois qu'après environ cent ans de sujétion, ceux-ci se sont affranchis par une révolte : on sauve en quelque façon la suite de l'histoire sainte, mais on ne s'accorde guère avec les meilleurs historiens profanes, auxquels l'histoire sainte est plus favorable, en ce qu'elle unit toujours l'empire des Mèdes à celui des Perses.

Il reste encore à vous découvrir une des causes de l'obscurité de ces anciennes histoires. C'est que comme les rois d'Orient prenoient plusieurs noms, ou, si vous voulez, plusieurs titres, qui ensuite leur tenaient lieu de nom propre, et que les peuples les traduisoient, ou les prononçoient différemment, selon les divers

idiomes de chaque langue ; des histoires si anciennes, dont il reste si peu de bons mémoires, ont dû être par-là fort obscurcies. La confusion des noms en aura sans doute beaucoup mis dans les choses mêmes et dans les personnes ; et de-là vient la peine qu'on a de situer, dans l'histoire grecque, les rois qui ont eu le nom d'Assuérus, autant inconnu aux Grecs que connu aux Orientaux.

Qui croiroit en effet que Cyaxare fut le même nom qu'Assuérus, composé du mot *Ky*, c'est-à-dire, Seigneur, et du mot *Axare*, qui revient manifestement à Axuérus, ou Assuérus ? Trois ou quatre princes ont porté ce nom, quoiqu'ils en eussent encore d'autres. Si on n'étoit averti que Nabuchodonosor, Nabuchodrosor, et Nabocolassar, ne sont que le même nom, ou que le nom du même homme, on auroit peine à le croire ; et cependant la chose est certaine. Sargon est Sennachérib ; Ozias est Azarias, Sédéchias est Mathanias, Joachas s'appeloit aussi Sellum,
l. Esd. IV. l. 10. Asaraddon, qu'on prononce indifféremment Esar-Haddon, ou Asorhaddan est nommé Asénaphar par les Cuthéens ; et, par une bizarrerie dont on ne sait point l'origine, Sardanapale se trouve nommé par les Grecs, Tonos Concoléros. On pourroit vous faire une grande liste des Orientaux, dont chacun a eu, dans les histoires, plusieurs noms différens ; mais il suffit d'être instruit en général de cette coutume. Elle n'est pas inconnue aux Latins, parmi lesquels les titres et les adoptions ont multiplié les noms en tant de

sortes. Ainsi le titre d'Auguste et celui d'Africain sont devenus les noms propres de César Octavien et des Scipions ; ainsi les Nérons ont été Césars. La chose n'est pas douteuse, et une plus longue discussion d'un fait si constant vous est inutile.

Je ne prétends plus, MONSEIGNEUR, vous embarrasser, dans la suite, des difficultés de chronologie, qui vous sont très-peu nécessaires. Celle-ci étoit trop importante pour ne la pas éclaircir en cet endroit ; et, après vous en avoir dit ce qui suffit à notre dessein, je reprends la suite de nos époques.

CE FUT DONC 218 ans après la fondation de Rome, 536 ans avant JÉSUS-CHRIST, après les 70 ans de la captivité de Babylone, et la même année que Cyrus fonda l'empire des Perses, que ce prince, choisi de Dieu pour être le libérateur de son peuple, et le restaurateur de son temple, mit la main à ce grand ouvrage. Incontinent après la publication de son ordonnance, Zorobabel, accompagné de Jésus fils de Josédec, souverain pontife ramena les captifs, qui rebâtirent l'autel et posèrent les fondemens du second temple. Les Samaritains, jaloux de leur gloire, voulurent prendre part à ce grand ouvrage ; et, sous prétexte qu'ils adoroient le Dieu d'Israël, quoiqu'ils en joignissent le culte à celui de leurs faux Dieux, ils prièrent Zorobabel de leur permettre de rebâtir avec lui le temple de Dieu. Mais les enfans de Juda, qui détestoient leur culte mêlé, rejettèrent leur *proposition*. Les Samari-

VIII. Epoque. *Cyrus, ou les Juifs rétablis.*

6. âge du monde. *Ans de Rome.* *Ans de J. C.*

218. 536.

219. 535.

1. *Esd. IV.* 2. 3.

Ans de Rome. Ans dev. J.C.

presque prise, elle fut sauvée par la valeur d'Horatius Coclès. Les Romains firent des prodiges pour leur liberté : Scévola, jeune citoyen, se brûla la main qui avoit manqué Porsenna; Clélie, une jeune fille, étonna ce prince par sa hardiesse : Porsenna laissa Rome en paix, et les Tarquins demeurèrent sans ressource. Hippias, pour qui Darius se déclara, avoit de meilleures espérances Toute la Perse se remuoit en sa faveur, et Athènes étoit menacée d'une grande guerre. Durant que Darius en faisoit les préparatifs, Rome, qui s'étoit si bien défendue contre les étrangers, pensa périr par elle-même : la jalousie s'étoit réveillée entre les patriciens et le peuple : la puissance consulaire, quoique déjà modérée par la loi de P. Valérius, parut encore excessive à ce peuple trop jaloux de sa liberté. Il se retira au Mont-Aventin : les conseils violens furent inutiles : le peuple ne put être ramené que par les paisibles remontrances de Ménénius Agrippa; mais il fallut trouver des tempéramens, et donner au peuple des tribuns pour le défendre contre les consuls. La loi qui établit cette nouvelle magistrature, fut appelée la loi sacrée, et ce fut là que commencèrent les tribuns du peuple. Darius avoit enfin éclaté contre la Grèce. Son gendre Mardonius, après avoir traversé l'Asie, croyoit accabler les Grecs par le nombre de ses soldats : mais Miltiade défit cette armée immense, dans la plaine de Marathon, avec dix mille Athéniens. Rome battoit tous ses ennemis aux environs, et

254. 500.

261. 493.

264. 490.

et sembloit n'avoir à craindre que d'elle-même. Coriolan, zélé patricien, et le plus grand de ses capitaines, chassé, malgré ses services, par la faction populaire, médita la ruine de sa patrie, mena les Volsques contre elle, la réduisit à l'extrémité, et ne put être appaisé que par sa mère. La Grèce ne jouit pas long-temps du repos que la bataille de Marathon lui avoit donné. Pour venger l'affront de la Perse et de Darius, Xerxès son fils et son successeur, et petit-fils de Cyrus par sa mère Atosse, attaqua les Grecs avec onze cent mille combattans (d'autres disent dix-sept cent mille) sans compter son armée navale de douze cents vaisseaux. Léonidas roi de Sparte, qui n'avoit que trois cents hommes, lui en tua vingt mille au passage des Thermopyles, et périt avec les siens. Par les conseils de Thémistocle Athénien, l'armée navale de Xerxès est défaite la même année près de Salamine. Ce prince repasse l'Hellespont avec frayeur et un an après, son armée de terre, que Mardonius commandoit, est taillée en pièces auprès de Platée, par Pausanias roi de Lacédémone, et par Aristide Athénien, appelé le juste. La bataille se donna le matin; et le soir de cette fameuse journée, les Grecs Ioniens, qui avaient secoué le joug des Perses, leur tuèrent trente mille hommes dans la bataille de Mycale, sous la conduite de Léotychidès. Ce général, pour encourager ses soldats, leur dit que Mardonius venoit d'être défait dans la Grèce. La nouvelle se trouva véritable, ou par un effet *prodigieux de la* renommée,

Ans de Rome.	*A de J.*
265.	48
266.	48
274.	48
275.	4

Ans de Rome. *Ans dev. J. C.*

ou plutôt par une heureuse rencontre ; et tous les Grecs de l'Asie mineure se mirent en liberté. Cette nation remportoit par-tout de grands avantages ; et un peu auparavant, les Carthaginois, puissans alors, furent battus dans la Sicile, où ils vouloient étendre leur domination à la sollicitation des Perses. Malgré ce mauvais succès, ils ne cessèrent depuis de faire de nouveaux desseins sur une île si commode à leur assurer l'empire de la mer, que leur républi-

277. 477. que affectoit. La Grèce le tenoit alors, mais elle ne regardoit que l'Orient et les

278. 476. Perses. Pausanias venoit d'affranchir l'île de Cypre de leur joug, quand il conçut le dessein d'asservir son pays. Tous ses projets furent vains, quoique Xerxès lui promit tout : le traître fut trahi par celui

280. 474. qu'il aimoit le plus, et son infâme amour

Arist. Polit. V. 10. lui coûta la vie. La même année Xerxès fut tué par Artaban son capitaine des gardes, soit que ce perfide voulût occuper le trône de son maître, ou qu'il craignît les rigueurs d'un prince dont il n'avait pas exécuté assez promptement les ordres cruels. Artaxerxe à la longue main, son fils, commença son règne, et reçut peu de temps après une lettre de Thémistocle, qui, proscrit par ses citoyens, lui offroit ses ser-

281. 473. vices contre les Grecs. Il sut estimer autant qu'il devoit un capitaine si renommé,

287. 467. *1. Esd. VII. VIII.* et lui fit un grand établissement malgré la jalousie des Satrapes. Ce roi magnanime protégea le peuple Juif ; et dans sa vingtième année, que les suites rendent mémorable, il permit à Néhémias de rétablir

300. *454.* *2. Esd. II.* Jérusalem avec ses murailles. Ce décret

d'Artaxerxe diffère de celui de Cyrus, en ce que celui de Cyrus regardoit le temple, et celui-ci est fait pour la ville. A ce décret prévu par Daniel, et marqué dans sa prophétie, les 490 ans de ses semaines commencent. Cette importante date a de solides fondemens. Le bannissement de Thémistocle est placé dans la chronique d'Eusèbe, à la dernière année de la 76.e olympiade, qui revient à l'an 280 de Rome. Les autres chronologistes le mettent un peu au-dessous : la différence est petite, et les circonstances du temps assurent la date d'Eusèbe. Elles se tirent de Thucydide, historien très-exact : et ce grave auteur, contemporain presque, aussi bien que concitoyen de Thémistocle, lui fait écrire sa lettre au commencement du règne d'Artaxerxe. Cornelius Népos, auteur ancien, et judicieux autant qu'élégant, ne veut pas qu'on doute de cette date après l'autorité de Thucydide : raisonnement d'autant plus solide, qu'un autre auteur, plus ancien encore que Thucydide, s'accorde avec lui. C'est Charon de Lampsaque, cité par Plutarque ; et Plutarque ajoute lui-même que les annales, c'est-à-dire, celles de Perse, sont conformes à ces deux auteurs. Il ne les suit pourtant pas, mais il n'en dit aucune raison ; et les historiens qui commençent huit ou neuf ans plus tard le règne d'Artaxerxe, ne sont ni du temps, ni d'une si grande autorité. Il paroît donc indubitable qu'il faut en placer le commencement vers la fin de la 76.e olympiade, et approchant de l'année 280 de Rome, *par où la 20.e année* de ce prince

Ans de Rome. *Ans dev. J. C.*

Dan. IX. 25.

Thucyd. l. 1.

Corn. Nep. in Themist.

Plut. in Themist.

Ans de Rome. *Ans dev. J. C.*

doit arriver vers la fin de la 81.e olympiade, et environ l'an 300 de Rome. Au reste ceux qui rejettent plus bas le commencement d'Artaxerxe, pour concilier les auteurs, sont réduits à conjecturer que son père l'avoit du moins associé au royaume quand Thémistocle écrivit sa lettre; et, en quelque façon que ce soit, notre date est assurée. Ce fondement étant posé, le reste du compte est aisé à faire, et la suite le rendra sensible. Après le décret d'Artaxerxe, les Juifs travaillèrent à rétablir leur ville et ses murailles, comme Daniel l'avoit prédit. *Dan. IX. 25.* Néhémias conduisit l'ouvrage avec beaucoup de prudence et de fermeté, au milieu de la résistance des Samaritains, des Arabes et des Ammonites. Le peuple fit un effort, et Eliasib souverain pontife l'anima par son exemple. Cependant les nouveaux magistrats qu'on avoit donné au peuple Romain augmentoient les divisions de la ville; et Rome, formée sous des rois, manquoit des lois nécessaires à la bonne constitution d'une république. La réputation de la Grèce, plus célèbre encore par son Gouvernement que par ses victoires, excita les Romains à se régler sur son

302. 452. exemple. Ainsi ils envoyèrent des députés pour rechercher les lois des villes de Grèce

303. 451. et sur-tout celles d'Athènes, plus conformes à l'état de leur république. Sur ce modèle, dix magistrats absolus, qu'on créa l'année d'après sous le nom de décem-

304. 450. virs, rédigèrent les lois des XII tables, qui sont le fondement du droit Romain. Le peuple ravi de l'équité avec laquelle ils les composèrent, leur laissa empiéter le

pouvoir suprême, dont ils usèrent tyranniquement. Il se fit alors de grands mouvemens par l'intempérance d'Appius Clodius un des décemvirs, et par le meurtre de Virginie, que son père aima mieux tuer de sa propre main que de la laisser abandonnée à la passion d'Appius. Le sang de cette seconde Lucrèce réveilla le peuple Romain, et les décemvirs furent chassés. Pendant que les lois Romaines se formaient sous les décemvirs, Esdras docteur de la loi, et Néhémias gouverneur du peuple de Dieu nouvellement rétabli dans la Judée, réformoient les abus et faisoient observer la loi de Moïse qu'ils observoient les premiers. Un des principaux articles de leur réformation fut d'obliger tout le peuple, et principalement les prêtres, à quitter les femmes étrangères qu'ils avoient épousées contre le défense de la loi. Esdras mit en ordre les livres saints, dont il fit une exacte révision; et ramassa les anciens mémoires du peuple de Dieu, pour en composer les deux livres des Paralipomènes ou Chroniques, auxquels il ajouta l'histoire de son temps, qui fut achevée par Néhémias. C'est par leurs livres que se termine cette longue histoire que Moïse avoit commencée, et que les auteurs suivans continuèrent sans interruption jusqu'au rétablissement de Jérusalem. Le reste de l'histoire sainte n'est pas écrit dans la même suite. Pendant qu'Esdras et Néhémias faisoient la dernière partie de ce grand ouvrage, Hérodote, que les auteurs profanes appellent le père de l'histoire, commençoit à écrire. Ainsi les derniers

305.

2. *Esd.* 3
Deutero
XXXII

auteurs de l'histoire sainte se rencontrent avec le premier auteur de l'histoire grecque ; et, quand elle commence, celle du peuple de Dieu, à la prendre seulement depuis Abraham, enfermoit déjà quinze siècles. Hérodote n'avoit garde de parler des Juifs dans l'histoire qu'il nous a laissée ; et les Grecs n'avoient besoin d'être informés que des peuples que la guerre, le commerce, ou un grand éclat leur faisoit connoître. La Judée, qui commençoit à peine à se relever de sa ruine, n'attiroit pas les regards. Ce fut dans des temps si malheureux que la langue Hébraïque cessa d'être vulgaire. Durant la captivité, et ensuite par le commerce qu'il fallut avoir avec les Chaldéens, les Juifs apprirent la langue Chaldaïque, fort approchante de la leur, et qui avoit presque le même génie. Cette raison leur fit changer l'ancienne figure des lettres Hébraïques, et ils écrivirent l'Hébreu avec les lettres des Chaldéens plus usitées parmi eux, et plus aisées à former. Ce changement fut aisé entre deux langues voisines, dont les lettres étoient de même valeur, et ne différoient que dans la figure. Depuis ce temps, on ne trouve l'écriture sainte, parmi les Juifs, qu'en lettres Chaldaïques ; mais les Samaritains retinrent toujours l'ancienne manière de l'écrire. Leurs descendans ont persévéré dans cet usage jusqu'à nos jours ; et nous ont par ce moyen conservé le Pentateuque, qu'on appelle Samaritain, en anciens caractères Hébraïques, tels qu'on les trouve dans les médailles, et dans tous les monumens des siècles passés.

Les Juifs vivoient avec douceur sous l'autorité d'Artaxerxe. Ce prince, réduit par Cimon fils de Miltiade, général des Athéniens, à faire une paix honteuse, désespéra de vaincre les Grecs par la force, et ne songea plus qu'à profiter de leurs divisions. Il en arriva de grandes entre les Athéniens et les Lacédémoniens. Ces deux peuples, jaloux l'un de l'autre, partagèrent toute la Grèce. Périclès, Athénien, commença la guerre du Peloponnèse, durant laquelle Théramène, Trasybule, et Alcibiade, Athéniens, se rendent célèbres. Brasidas et Myndare, Lacédémoniens y meurent en combattant pour leur pays. Cette guerre dura 27 ans, et finit à l'avantage de Lacédémone, qui avoit mis dans son parti Darius nommé le bâtard, fils et successeur d'Artaxerxe. Lysandre, général de l'armée navale des Lacédémoniens, prit Athènes, et en changea le gouvernement. Mais la Perse s'aperçut bientôt qu'elle avoit rendu les Lacédémoniens trop puissans. Ils soutinrent le jeune Cyrus, dans sa révolte contre Artaxerxe son aîné, appelé Mnémon, à cause de son excellente mémoire, fils et successeur de Darius. Ce jeune prince, sauvé de la prison et de la mort par sa mère Parysatis, songe à la vengeance, gagne les satrapes par ses agrémens infinis, traverse l'Asie mineure, va présenter la bataille au roi son frère dans le cœur de son empire, le blesse de sa propre main; et, se croyant trop tôt vainqueur, périt par sa témérité. Les dix mille Grecs qui le servoient font cette retraite étonnante

Ans de Rome. *J.*

323. 4

350. 4

353. 4

Ans de Rome. *Ans dev. J. C.*

où commandoit à la fin Xénophon, grand philosophe et grand capitaine, qui en a écrit l'histoire. Les Lacédémoniens continuoient à attaquer l'empire des Perses,

358. 396. qu'Agésilas, roi de Sparte, fit trembler dans l'Asie mineure : mais les divisions de la Grèce le rappelèrent en son pays. En ce temps, la ville de Veïes, qui égaloit presque la gloire de Rome, après un siége de dix ans et beaucoup de divers succès, fut prise par les Romains, sous la conduite de Camille : sa générosité lui fit encore une autre conquête. Les Falisques qu'il assiégeoit se donnèrent à lui, touchés de ce qu'il leur avoit renvoyé leurs enfans, qu'un maître d'école lui avoit livrés. Rome ne vouloit pas vaincre par des trahisons, ni profiter de la perfidie d'un lâche qui abusoit de l'obéissance d'un

360. 394. âge innocent. Un peu après, les Gaulois Sénonois entrèrent en Italie, et assiégèrent Clusium. Les Romains perdirent contre eux la fameuse bataille d'Allia. Leur

363. 391. ville fut prise et brûlée. Pendant qu'ils

364. 390. se défendoient dans le capitole, leurs affaires furent rétablies par Camille, qu'ils avoient banni. Les Gaulois demeurèrent sept mois maîtres de Rome ; et, appelés ailleurs par d'autres affaires, ils se retirèrent chargés de butin. Durant les brouilleries de la Grèce, Epaminondas, Thé-

Polyb. l. 1. c. 6. lib. II, c. 18. 22.

383. 371. bain, se signala par son équité et par sa modération, autant que par ses victoires. On regarde qu'il avoit pour règle de ne mentir jamais, même en riant. Ses grandes actions éclatent dans les dernières années de Mnémon, et dans les premières

d'Ochus. Sous un si grand capitaine, les Thébains sont victorieux, et la puissance de Lacédémone est abattue. Celle des rois de Macédoine commence avec Philippe, père d'Alexandre le grand. Malgré les oppositions d'Ochus et d'Arsès son fils, rois de Perse, et malgré les difficultés plus grandes encore que lui suscitoit, dans Athènes, l'éloquence de Démosthène, puissant défenseur de la liberté; ce prince, victorieux durant vingt ans, assujétit toute la Grèce, où la bataille de Chéronée, qu'il gagna sur les Athéniens et sur leurs alliés, lui donna une puissance absolue. Dans cette fameuse bataille, pendant qu'il rompoit les Athéniens, il eut la joie de voir Alexandre, à l'âge de dix-huit ans, enfoncer les troupes Thébaines de la discipline d'Epaminondas, entr'autres la troupe sacrée qu'on appeloit des amis, qui se croyoit invincible. Ainsi, maître de la Grèce, et soutenu par un fils d'une si grande espérance, il conçut de plus hauts desseins, et ne conçut rien moins que la ruine des Perses, contre lesquels il fut déclaré capitaine général. Mais leur perte étoit réservée à Alexandre. Au milieu des solennités d'un nouveau mariage, Philippe fut assassiné par Pausanias, jeune homme de bonne maison, à qui il n'avoit pas rendu justice. L'eunuque Bagoas tua, dans la même année, Arsès roi de Perse, et fit régner à sa place Darius, fils d'Arsame, surnommé Codomanus. Il mérite, par sa valeur, qu'on se rangé à l'opinion, d'ailleurs la plus vraisemblable, qui le fait sortir de la famille royale. Ainsi deux rois

Ans de Rome.

395.

415.

417.

418.

Ans de Rome. *Ans dev. J. C.*

courageux commencèrent ensemble leur règne, Darius fils d'Arsame, et Alexandre, fils de Philippe. Ils se regardoient d'un œil jaloux, et sembloient nés pour se disputer l'empire du monde. Mais Alexandre voulut s'affermir avant que d'entreprendre son rival. Il vengea la mort de son père; il
419. 333. dompta les peuples rebelles qui méprisoient sa jeunesse; il battit les Grecs, qui tentèrent vainement de secouer le joug, et ruina Thèbes, où il n'épargna que la maison et les descendans de Pindare, dont la Grèce admiroit les odes. Puissant et victorieux il marche, après tant d'exploits, à la tête
420. 334. des Grecs contre Darius, qu'il défait en
421. 333. trois batailles rangées; entre triomphant
423. 331. dans Babylone et dans Suse; détruit Per-
424. 330. sépolis, ancien siége des rois de Perse;
427. 327. pousse ses conquêtes jusqu'aux Indes, et vient mourir à Babylone, âgé de trente-trois ans.

430. 324. De son temps, Manassès, frère de
421. 333. Jaddus, souverain pontife, excita des brouilleries parmi les Juifs. Il avait épousé la fille de Sanaballat, Samaritain, que Darius avoit fait Satrape de ce pays. Plutôt que de répudier cette étrangère, à quoi le conseil de Jérusalem et son frère Jaddus vouloient l'obliger, il embrassa le schisme des Samaritains. Plusieurs Juifs, pour éviter de pareilles censures, se joignirent à lui. Dès-lors il résolut de bâtir un temple, près de Samarie sur la montagne de Garizin, que les Samaritains croyoient bénite, et de s'en faire le pontife. Son beau-père, très-accrédité auprès de Darius, l'assura de la protection

de ce prince, et les suites lui furent encore plus favorables. Alexandre s'éleva : Sanaballat quitta son maître, et mena des troupes au victorieux, durant le siége de Tyr. Ainsi il obtint tout ce qu'il voulut : le temple de Garizim fut bâti, et l'ambition de Manassès fut satisfaite. Les Juifs cependant, toujours fidèles aux Perses, refusèrent à Alexandre le secours qu'il leur demandoit. Il alloit à Jérusalem, résolu de se venger ; mais il fut changé à la vue du souverain pontife, qui vint au-devant de lui avec les sacrificateurs revêtus de leurs habits de cérémonie, et précédés de tout le peuple habillé de blanc. On lui montra des prophéties qui prédisoient ses victoires : c'étoit celles de Daniel. Il accorda aux Juifs toutes leurs demandes, et ils lui gardèrent la même fidélité qu'ils avoient toujours gardée aux rois de Perse. *Ans de Rome.* 422.

Durant ses conquêtes, Rome étoit aux mains avec les Samnites, ses voisins, et avoit une peine extrême à les réduire, malgré la valeur et la conduite de Papyrius Cursor, le plus illustre de ses généraux. Après la mort d'Alexandre, son empire fut partagé. Perdiccas, Ptolomée fils de Lagus, Antigonus, Séleucus, Lysimaque, Antipater, et son fils Cassander ; en un mot tous ses capitaines, nourris dans la guerre sous un si grand conquérant, songèrent à s'en rendre maîtres par les armes : ils immolèrent à leur ambition toute la famille d'Alexandre, son frère, sa mère, ses femmes, ses enfans, et jusqu'à ses sœurs : on ne vit que des batailles sanglantes et d'effroyables révolu- 428.429. 430. 430.436 443. 44

Ans de Rome. *Ans dev. J. C.*

tions. Au milieu de tant de désordres, plusieurs peuples de l'Asie mineure et du voisinage s'affranchirent, et formèrent les royaumes de Pont, de Bithynie, et de Pergame. La bonté du pays les rendit ensuite riches et puissans. L'Arménie secoua aussi, dans le même temps, le joug des Macédoniens, et devint un grand royaume. Les deux Mithridate, père et fils, fondèrent celui de Cappadoce. Mais les deux plus puissantes monarchies qui se sont élevées alors, furent celles d'Egypte, fondée par Ptolomée, fils de Lagus, d'où viennent les Lagides; et celle d'Asie ou de Syrie, fondée par Séleucus, d'où viennent les Séleucides. Celle-ci comprenoit

431. 323. outre la Syrie, ces vastes et riches pro-
442. 312. vinces de la haute Asie, qui composoient l'empire des Perses : ainsi tout l'Orient reconnut la Grèce, et en apprit le langage. La Grèce elle-même étoit opprimée par les capitaines d'Alexandre. La Macédoine, son ancien royaume, qui donnait des maîtres à l'Orient, étoit en proie au premier venu. Les enfans de

458. 296. Cassander se chassèrent les uns les autres
460. 294. de ce royaume. Pyrrhus, roi des Epiro-
465. 289. tes, qui en avoit occupé une partie, fut
468. 286. chassé par Démétrius-Poliorcète, fils d'An-
473. 281. tigonus, qu'il chassa aussi à son tour; il
474. 280. est lui-même chassé encore une fois par Lysimaque, et Lysimaque par Séleucus, que Ptolomée Céraunus, chassé d'Egypte par son père Ptolomée I, tua en traître, malgré ses bienfaits. Ce perfide n'eut pas

475. 275. plutôt envahi la Macédoine, qu'il fut attaqué par les Gaulois, et périt dans un

combat qu'il leur donna. Durant les troubles de l'Orient, ils vinrent dans l'Asie mineure, conduits par leur roi Brennus, et s'établirent dans la Gallogrèce ou Galatie, nommée ainsi de leur nom, d'où ils se jettèrent dans la Macédoine qu'ils ravagèrent, et firent trembler toute la Grèce. Mais leur armée périt dans l'entreprise sacrilège du temple de Delphes. Cette nation remuait par-tout, et partout elle étoit malheureuse. Quelques années devant l'affaire de Delphes, les Gaulois d'Italie, que leurs guerres continuelles et leurs victoires fréquentes rendoient la terreur des Romains, furent excités contr'eux par les Samnites, les Brutiens et les Etruriens. Ils remportèrent d'abord une nouvelle victoire ; mais ils en souillèrent la gloire en tuant des ambassadeurs. Les Romains indignés marchent contr'eux, les défont, entrent dans leurs terres où ils fondent une colonie, les battent encore deux fois, en assujettissent une partie, et réduisent l'autre à demander la paix. Après que les Gaulois d'Orient eurent été chassés de la Grèce, Antigonus-Gonatas, fils de Démétrius-Poliorcète, qui régnoit depuis douze ans dans la Grèce, mais fort peu paisible, envahit sans peine la Macédoine. Pyrrhus étoit occupé ailleurs. Chassé de ce royaume, il espéra de contenter son ambition par la conquête de l'Italie, où il fut appelé par les Tarentins. La bataille que les Romains venoient de gagner sur eux et sur les Samnites ne leur laissoit que cette ressource. Il remporta, contre les Romains, des victoires qui le

Ans de Rome.	Ans J. C.
475.	278.
471.	283.
472.	282.
477.	277.
474.	280.
475.	279.

Polyb. lib. II. 20.

Samnites, leurs alliés. Ceux-ci, après 72
. C. ans de guerre continuelle, furent forcés
à subir le joug des Romains. Tarente
les suivit de près; les peuples voisins ne
tinrent pas : ainsi tous les anciens peu-
ib.1. ples d'Italie furent subjugués. Les Gaulois,
souvent battus, n'osoient remuer. Après
480 ans de guerre, les Romains se vi-
rent les maîtres en Italie, et commen-
cèrent à regarder les affaires du dehors.
Ils entrèrent en jalousie contre les Car-
thaginois, trop puissans dans leur voisinage
par les conquêtes qu'ils faisoient dans la
Sicile, d'où ils venoient d'entreprendre
sur eux et sur l'Italie, en secourant les
Tarentins. La République de Carthage te-
noit les deux côtés de la mer Méditer-
ranée. Outre celle d'Afrique, qu'elle pos-
sédoit presque toute entière, elle s'étoit
étendue du côté d'Espagne par le détroit.
Maîtresse de la mer et du commerce,
elle avoit envahi les îles de Corse et de
Sardaigne. La Sicile avoit peine à se dé-
fendre, et l'Italie étoit menacée de trop
près pour ne pas craindre. De-là les guer-
res Puniques, malgré les traités mal ob-
490. 264. servés de part et d'autre. La première
apprit aux Romains à combattre sur la
494. 260. mer. Ils furent maîtres d'abord dans un
art qu'ils ne connoissoient pas; et le con-
495. 259. sul Duilius, qui donna la première ba-
258. 255. taille navale, la gagna. Régulus soutint
cette gloire, et aborda en Afrique, où il
eut à combattre ce prodigieux serpent,
contre lequel il fallut employer toute son
armée. Tout cède : Carthage, réduite à
l'extrémité, ne se sauve que par le secour

de Xantippe, Lacédémonien. Le général Romain est battu et pris; mais sa prison le rend plus illustre que ses victoires. Renvoyé sur sa parole, pour ménager l'échange des prisonniers, il vient soutenir, dans le sénat, la loi qui ôtoit toute espérance à ceux qui se laissoient prendre, et retourne à une mort assurée. Deux épouvantables naufrages contraignirent les Romains d'abandonner, de nouveau, l'empire de la mer aux Carthaginois. La victoire demeura long-temps douteuse entre les deux peuples, et les Romains furent prêts à céder : mais ils réparèrent leur flotte. Une seule bataille décida, et le consul Lutatius acheva la guerre. Carthage fut obligée à payer tribut, et à quitter, avec la Sicile, toutes les îles qui étoient entre la Sicile et l'Italie. Les Romains gagnèrent cette île toute entière, à la réserve de ce qu'y tenoit Hiéron, roi de Syracuse, leur allié. Après la guerre achevée, les Carthaginois pensèrent périr par le soulèvement de leur armée. Ils l'avaient composée, selon leur coutume, de troupes étrangères, qui se révoltèrent pour leur paie. Leur cruelle domination fit joindre à ces troupes mutinées, presque toutes les villes de leur empire; et Carthage, étroitement assiégée, étoit perdue sans Amilcar, surnommé Barcas. Lui seul avoit soutenu la dernière guerre. Ses citoyens lui dûrent encore la victoire qu'ils remportèrent sur les rebelles : il leur en coûta la Sardaigne, que la révolte de leur garnison ouvrit aux Romains. De peur de s'embarrasser avec

Ans de Rome.	Ans dev. J. C.
499.	255.
513.	241.
516.	238.

Polyb. lib. I. c. 62. 63. lib. II. c. 1.

Polib. lib. I. 79. 83. 88.

Ans de Rome. *Ans dev. J. C.*

eux dans une nouvelle querelle, Carthage céda, malgré elle, une île si importante, et augmenta son tribut. Elle songeoit à rétablir en Espagne son empire ébranlé par la révolte : Amilcar passa dans cette province, avec son fils Annibal âgé de neuf ans, et y mourut dans une bataille. Durant neuf ans qu'il y fit la guerre avec autant d'adresse que de valeur, son fils se formoit sous un si grand capitaine, et tout ensemble il concevait une haine implacable contre les Romains. Son allié, Asdrubal, fut donné pour successeur à son père. Il gouverna sa province avec beaucoup de prudence, et y bâtit Carthage la neuve qui tenoit l'Espagne en sujétion. Les Romains étoient occupés dans la guerre contre Teuta, reine d'Illyrie, qui exerçoit impunément la piraterie sur toute la côte. Enflée du butin qu'elle faisoit sur les Grecs et sur les Epirotes, elle méprisa les Romains, et tua leur ambassadeur. Elle fut bientôt accablée : les Romains ne lui laissèrent qu'une petite partie de l'Illyrie, et gagnèrent l'île de Corfou, que cette reine avoit usurpée. Ils se firent alors respecter en Grèce, par une solennelle ambassade ; et ce fut la première fois qu'on y connut leur puissance. Les grands progrès d'Asdrubal leur donnoient de la jalousie ; mais les Gaulois d'Italie les empêchoient de pourvoir aux affaires d'Espagne. Il y avoit quarante-cinq ans qu'ils demeuroient en repos. La jeunesse, qui s'étoit élevée durant ce temps, ne songeoit plus aux pertes passées, et commençoit à menacer

524. 230.

525. 229.
526. 228.

Polyb. lib. II. 12. 22.

Id. cod. libr. 21.

ans la bataille ; Anérostatus, un autre
se tua lui-même. Les Romains victo-
passèrent le Pô pour la première fois,
is d'ôter aux Gaulois les environs de
uve, dont ils étoient en possession
s tant de siècles. La victoire les suivit
out : Milan fut pris ; presque tout le
fut assujetti. En ce temps Asdrubal
ut ; et Annibal, quoiqu'il n'eût en- 534. 220.
que 25 ans, fut mis à sa place. Dès-
n prévit la guerre. Le nouveau gou-
ur entreprit ouvertement de dompter
agne, sans aucun respect des traités.
a alors écouta les plaintes de Sagonte, 335. 219.
alliée. Les ambassadeurs Romains vont
rthage. Les Carthaginois rétablis n'é-
t plus d'humeur à céder. La Sicile
de leurs mains, la Sardaigne injuste-
éloignée, et le tribut augmenté,
tenoient au cœur. Ainsi la faction, qui

Ans de Rome. *Ans dev. J. C.*

Démocrite, Empedocle, Parménides; Anaxagore, qui, un peu avant la guerre du Péloponnèse, fit voir le monde construit par un esprit éternel : Socrate qui, un peu après, ramena la philosophie à l'étude des bonnes mœurs, et fut le père de la philosophie morale ; Platon, son disciple, chef de l'académie ; Aristote, disciple de Platon, et précepteur d'Alexandre, chef des Péripatéticiens ; sous les successeurs d'Alexandre, Zénon nommé Cittien, d'une ville de l'île de Cypre où il étoit né, chef des Stoïciens ; et Epicure, Athénien, chef des philosophes qui portent son nom ; si toutefois on peut nommer philosophes ceux qui nioient ouvertement la providence, et qui, ignorant ce que c'est que le devoir, définissoient la vertu par le plaisir. On peut compter parmi les plus grands philosophes, Hippocrate, le père de la médecine, qui éclata au milieu des autres dans ces heureux temps de la Grèce. Les Romains avoient dans le même temps une autre espèce de philosophie, qui ne consistoit point en disputes, ni en discours, mais dans la frugalité, dans la pauvreté, dans les travaux de la vie rustique, et dans ceux de la guerre, où ils faisoient leur gloire de celle de leur patrie et du nom Romain : ce qui les rendit enfin maîtres de l'Italie et de Carthage.

XX. Epoq. *Scipion, ou Carthage vaincue.*

552. 202.

L'AN 552 de la fondation de Rome, environ 250 ans après la fondation de la monarchie des Perses, et 202 ans avant Jésus-Christ, Carthage fut assujettie aux Romains. Annibal ne laissoit pas sous main de leur susciter des ennemis partout

	Ans de Rome.	Ans dev. J. C.
ouvoit : mais il ne fit qu'entraîner		
amis anciens et nouveaux dans		
de sa patrie et dans la sienne.		
victoires du consul Flaminius,		
roi de Macédoine, allié des Car-	556.	198.
s, fut abbatu ; les rois de Macé-	558.	196.
duits à l'étroit, et la Grèce affran-		
leur joug. Les Romains entrepri-		
faire périr Annibal, qu'ils trou-		
encore redoutable après sa perte.		
id capitaine, réduit à se sauver de	559.	195.
ys remua l'Orient contr'eux, et		
urs armes en Asie. Par ses puissans	561.	193.
mens, Antiochus surnommé le		
roi de Syrie, devint jaloux de leur		
ce, et leur fit la guerre : mais il ne		
s, en la faissant, les conseils d'An-		
qui l'y avoit engagé. Battu par mer		
erre il reçut la loi que lui imposa		
il Lucius Scipio frère de Scipion		
n, et il fut renfermé dans le mont		
Annibal, réfugié chez Prusias roi	572.	132.
ynie, échappa aux Romains par		
on. Ils sont redoutés par toute la		
et ne veulent plus souffrir d'autre		
ce que la leur. Les rois étoient obli-		
leur donner leurs enfans pour ôtage		
foi. Antiochus, depuis appelé		
s ou Epiphanes, second fils d'An-		
le grand, roi de Syrie, demeura		
mps à Rome en cette qualité :		
ır la fin du règne de Séleucus Phi-		
son frère aîné, il fut rendu ; et		
nains voulurent avoir à sa place	578.	176.
ius Soter fils du roi, alors âgé de	579.	175.
. Dans ce contre-temps, Séleucus		
; et Antiochus usurpa le royaume		

Ans de Rome. Ans dev. J. C. sur son neveu. Les Romains étoient appliqués aux affaires de la Macédoine, où Persée inquiétoit ses voisins, et ne vouloit plus s'en tenir aux conditions imposées au
581. 173. roi Philippe son père. Ce fut alors que commencèrent les persécutions du peuple de Dieu. Antiochus l'illustre regnoit comme un furieux : il tourna toute sa fureur contre les Juifs, et entreprit de ruiner le
583. 171. temple, la loi de Moïse, et toute la nation. L'autorité des Romains l'empêcha de se rendre maître de l'Egypte. Ils faisoient la guerre à Persée, qui plus prompt à entreprendre qu'à exécuter, perdoit ses alliés par son avarice, et ses armées par
586. 168. sa lâcheté. Vaincu par le consul Paul Emile, il fut contraint de se livrer entre ses mains. Gentius roi de l'Illyrie, son allié, abattu en trente jours par le préteur Anicius, venoit d'avoir un sort semblable. Le royaume de Macédoine, qui avoit duré 700 ans, et avoit près de 200 ans donné des maîtres non seulement à la Grèce, mais encore à tout l'Orient, ne fut plus qu'une province Romaine. Les fureurs d'Antiochus s'augmentoient contre le peuple de Dieu. On voit paroître alors la résistance de Mathatias sacrificateur, de la race de Phinées, et imitateur de son zéle; les ordres qu'il donne en mourant pour le sa-
587. 167. lut de son peuple : les victoires de Judas
588. 169. le Machabée, son fils, malgré le nombre infini de ses ennemis; l'élévation de la famille des Asmonéens, ou des Machabées; la nouvelle dédicace du temple, que les
589. 165. gentils avoient profané : le pontificat de
599. 164. *Judas*, et la gloire du sacerdoce retablie; la

la mort d'Antiochus digne de son impiété et de son orgueil ; sa fausse conversion durant sa dernière maladie, et l'implacable colère de Dieu sur ce roi superbe. Son fils Antiochus Eupator, encore en bas âge, lui succéda sous la tutelle de Lysias son gouverneur. Durant cette minorité, Démétrius Soter, qui étoit en ôtage à Rome, crut se pouvoir rétablir ; mais il ne put obtenir du sénat d'être renvoyé dans son royaume : la politique Romaine aimoit mieux un roi enfant. Sous Antiochus Eupator, la persécution du peuple de Dieu, et les victoires de Judas le Machabée continuent. La division se met dans le royaume de Syrie. Démétrius s'échappe de Rome ; les peuples le reconnoissent ; le jeune Antiochus est tué avec Lysias son tuteur. Mais les Juifs ne sont pas mieux traités sous Démétrius que sous ses prédécesseurs ; il éprouve le même sort : ses généraux sont battus par Judas le Machabée : et la main du superbe Nicanor, dont il avoit si souvent menacé le temple, y est attachée. Mais un peu après, Judas, accablé par la multitude, fut tué en combattant avec une valeur étonnante. Son frère Jonathas succéde à sa charge, et soutient sa réputation. Réduit à l'extrémité, son courage ne l'abandonna pas. Les Romains, ravis d'humilier les rois de Syrie, accordèrent aux Juifs leur protection ; et l'alliance que Judas avoit envoyé leur demander fut accordée, sans aucun secours toutefois : mais la gloire du nom Romain ne laissoit pas d'être un grand support au *peuple* affligé. Les trou-

An de Rome.	*Ans dev. J. C.*
591.	163
592.	162
593.	16

Ans de Rome. Ans dev. J. C.

bles de la Syrie, croissoient tous les jours. Alexandre Balas, qui se vantoit d'être fils
600. 154. d'Antiochus l'illustre, fut mis sur le trône par ceux d'Antioche. Les rois d'Egypte, perpétuels ennemis de la Syrie, se mêloient dans ses divisions pour en profiter. Ptolomée Philométor soutint Balas. La
604. 150. guerre fut sanglante : Démétrius Soter y fut tué ; et ne laissa, pour venger sa mort, que deux jeunes princes encore en bas âge, Démetrius Nicator, et Antiochus Sidétès. Ainsi l'usurpateur demeura paisible, et le roi d'Egypte lui donna sa fille Cléopatre en mariage. Balas, qui se crut au-dessus de tout, se plongea dans la débauche, et s'attira le mépris de tous ses sujets. En
504. 150. ce temps, Philométor jugea le fameux procès que les Samaritains firent aux Juifs.
2. Mac. VI. 2. Joseph. Ant. XII. 7. Ces schismatiques, toujours opposés au peuple de Dieu, ne manquoient point de se joindre à leurs ennemis ; et, pour plaire
587. 167. à Antiochus l'illustre leur persécuteur, ils avoient consacré leur temple de Garizim à Jupiter hospitalier. Malgré cette profanation, ces impies ne laissèrent pas de soutenir quelque temps après à Alexandrie, devant Ptolomée Philométor, que ce temple devoit l'emporter sur celui de Jérusalem. Les parties contestèrent devant
Joseph. Ant. lib. XIII. c. 6. le roi, et s'engagèrent de part et d'autre, à peine de la vie, à justifier leurs prétentions par les termes de la loi de Moïse.
Ibid. Les Juifs gagnèrent leur cause, et les Samaritains furent punis de mort, selon la convention. Le même roi permit à Onias de la race sacerdotale, de bâtir en Egypte le temple d'Héliopolis, sur le modèle de

celui de Jérusalem : entreprise qui fut condamnée par tout le conseil des Juifs, et jugée contraire à la loi. Cependant Carthage remuoit, et souffroit avec peine les lois que Scipion l'Africain lui avoit imposées. Les Romains résolurent sa perte totale, la troisième guerre Punique fut entreprise. Le jeune Démétrius Nicator, sorti de l'enfance, songeoit à se rétablir sur le trône de ses ancêtres, et la mollesse de l'usurpateur lui faisoit tout espérer. A son approche, Balas se troubla : son beau-père Philométor se déclara contre lui : parce que Balas ne voulut pas lui laisser prendre son royaume : l'ambitieuse Cléopatre sa femme le quitta pour épouser son ennemi ; et il périt enfin de la main des siens après la perte d'une bataille. Philométor mourut peu de jours après, des blessures qu'il y reçut : et la Syrie fut délivrée de deux ennemis. On vit tomber en ce même temps deux grandes villes. Carthage fut prise et réduite en cendres par Scipion Æmilien, qui confirma par cette victoire le nom d'Africain dans sa maison, et se montra digne héritier du grand Scipion son aïeul. Corinthe eut la même destinée, et la république des Achéens périt avec elle. Le consul Mummius ruina de fond en comble cette ville, la plus voluptueuse de la Grèce, et la plus ornée. Il en transporta à Rome les incomparables statues, sans en connoître le prix : Les Romains ignoroient les arts de la Grèce, et se contentoient de savoir la guerre, la Politique et l'agriculture. Durant les troubles de Syrie, les Juifs se

Ans de Rome. *J.*

606. 1

608. 1

Ans de Rome. *Ans dev. J. C.*

fortifièrent: Jonathas se vit recherché des deux partis, et Nicator victorieux le traita de frère. Il en fut bientôt récompensé.

611. 143. Dans une sédition, les Juifs accourus le tirèrent d'entre les mains des rebelles. Jonathas fut comblé d'honneur : mais quand le roi se crut assuré, il reprit les desseins de ses ancêtres, et les Juifs furent tourmentés comme auparavant. Les troubles de Syrie recommencèrent : Diodote surnommé Tryphon, éleva un fils de Balas, qu'il nomma Antiochus le dieu, et lui servit de tuteur pendant son bas âge. L'orgueil de Démétrius souleva les peuples:

612. 148. toute la Syrie étoit en feu : Jonathas sut profiter de la conjoncture, et renouvela l'alliance avec les Romains. Tout lui succédoit, quand Tryphon, par un manquement de parole, le fit périr avec ses enfans. Son frère Simon, le plus prudent et le plus heureux des Machabées, lui succéda ; et les Romains les favorisèrent, comme ils avoient fait ses prédécesseurs. Tryphon ne fut pas moins infidèle à son pupille Antiochus, qu'il l'avoit été à Jonathas. Il fit mourir cet enfant par le moyen des médecins, sous prétexte de le faire tailler de la pierre qu'il n'avoit pas, et se rendit maître d'une partie du royaume. Simon prit le parti de Démétrius Nicator roi légitime : et après avoir obtenu de lui la liberté de son pays, il la soutint par les armes contre le rebelle Tryphon. Les Syriens furent chassés de la citadelle qu'ils

612. 142. tenoient dans Jérusalem ; et ensuite de toutes les places de la Judée. Ainsi les *Juifs*, affranchis du joug des gentils par

la valeur de Simon, accordèrent les droits royaux à lui et à sa famille; et Démétrius Nicator consentit à ce nouvel établissement. Là, commence le nouveau royaume du peuple de Dieu, et la principauté des Asmonéens, toujours jointe au souverain sacerdoce. En ces temps l'empire des Parthes s'étendit sur la Bactrienne et sur les Indes, par les victoires de Mithridate, le plus vaillant des Arsacides. Pendant qu'il s'avançoit vers l'Euphrate, Démétrius Nicator, appelé par les peuples de cette contrée que Mithridate venoit de soumettre, espéroit de réduire à l'obéissance les Parthes, que les Syriens traitoient toujours de rebelles. Il remporta plusieurs victoires; et prêt à retourner dans la Syrie pour y accabler Tryphon, il tomba dans un piége qu'un général de Mithridate lui avoit tendu: ainsi il demeura prisonnier des Parthes. Tryphon, qui se croyoit assuré par le malheur de ce prince, se vit tout d'un coup abandonné des siens. Ils ne pouvoient plus souffrir son orgueil. Durant la prison de Démétrius leur roi légitime, ils se donnèrent à sa femme Cléopatre et à ses enfans: mais il fallut chercher un défenseur à ces princes, encore en bas âge. Ce soin regardoit naturellement Antiochus Sidétès, frère de Démétrius: Cléopatre le fit reconnoître dans tout le royaume. Elle fit plus: Phraate, frère et successeur de Mithridate, traita Nicator en roi, et lui donna sa fille Rodogune en mariage. En haine de cette rivale, Cléopatre, à qui elle ôtoit la couronne avec son mari, épousa Antiochus

Ans du monde. *Ans J. d.*

613. 14

614. 1

615. 1

Ans de Rome. Ans dev. J. C.

Sidétès, et se résolut à regner par toutes sortes de crimes. Le nouveau roi attaqua Tryphon; Simon se joignit à lui dans cette entreprise; et le tyran, forcé dans toutes
619. 135. ses places, finit comme il le méritoit: Antiochus, maître du royaume, oublia bientôt les services que Simon lui avoit rendus dans cette guerre, et le fit périr. Pendant qu'il ramassoit, contre les Juifs, toutes les forces de la Syrie, Jean Hyrcan fils de Simon, succéda au pontificat de son père; et tout le peuple se soumit à lui. Il soutint le siége dans Jérusalem avec beaucoup de valeur: et la guerre qu'Antiochus méditoit contre les Parthes pour délivrer son frère captif, lui fit accorder aux Juifs des conditions supportables. En même temps que cette paix se conclut; les Romains, qui commençoient à être trop riches, trouvèrent de redoutables ennemis dans la multitude effroyable de leurs esclaves. Eunus, esclave lui-même, les souleva en Sicile; et il fallut employer à les réduire tou-
621. 133. te la puissance Romaine. Un peu après, la succession d'Attalus roi de Pergame, qui fit, par son testament, le peuple Romain son héritier, mit la division dans la ville. Les troubles des Gracques commencèrent. Le séditieux tribunat de Tibérius Gracchus, un des premiers hommes de Rome, le fit périr; tout le sénat le tua par la main de Scipion Nasica, et ne vit que ce moyen d'empêcher la dangereuse distribution d'argent dont cet éloquent tribun flattoit le peuple. Scipion Æmilien rétablissoit la discipline militaire; et ce grand homme, qui avoit détruit Carthage, ruina encore,

en Espagne, Numance, la seconde terreur des Romains. Les Parthes se trouvèrent foibles contre Sidétès : ses troupes, quoique corompues par un luxe prodigieux, eurent un succès surprenant. Jean Hyrcan qui l'avoit suivi dans cette guerre avec ses Juifs, y signala sa valeur, et fit respecter la religion Judaïque, lorsque l'armée s'arrêta pour lui donner le loisir de célébrer le jour du repos. Tout cédoit, et Phraate vit son empire réduit à ses anciennes limites : mais loin de désespérer de ses affaires, il crut que son prisonnier lui serviroit à les rétablir, et à envahir la Syrie. Dans cette conjoncture, Démétrius éprouva un sort bizarre. Il fut souvent relâché, et autant de fois retenu, suivant que l'espérance ou la crainte prévaloient dans l'esprit de son beau-frère : enfin un moment heureux, ou Phraate ne vit de ressource que dans la diversion qu'il vouloit faire en Syrie par son moyen, le mit tout-à-fait en liberté. A ce moment, le sort tourna. Sidétès, qui ne pouvoit soutenir ses effroyables dépenses que par des rapines insupportables, fut accablé tout d'un coup par un soulèvement général des peuples ; et périt avec son armée tant de fois victorieuse. Ce fut en vain que Phraate fit courir après démétrius. Il n'étoit plus temps ; ce prince étoit rentré dans son royaume. Sa femme Cléopatre, qui ne vouloit que régner, retourna bientôt avec lui : et Rodogune fut oubliée. Hyrcan profita du temps ; il prit Sichem aux Samaritains, et renversa de fond en comble le temple de Garizim, deux cents ans après qu'il avoit

Ans de Rome. 622. 624.

Ans de Rome. *Ans dev. J. C.*

été bâti par Sanaballat. Sa ruine n'empêcha pas les Samaritains de continuer leur culte sur cette montagne, et les deux peuples demeurèrent irréconciliables. L'année
625. 129. d'après, toute l'Idumée unie par les victoires d'Hyrcan au royaume de Judée, reçut la loi de Moïse, avec la circoncision. Les Romains continuèrent leur protection à Hyrcan, et lui firent rendre les
626. 128. villes que les Syriens lui avoient ôtées. L'orgueil et les violences de Démétrius Nicator, ne laissèrent pas la Syrie longtemps tranquille. Les peuples se révoltèrent. Pour entretenir leur révolte, l'E-
629. 125. gypte ennemie leur donna un roi : Ce fut Alexandre Zébina fils de Balas. Démétrius fut battu : et Cléopatre, qui crut régner plus absolument sous ses enfans que sous son mari, le fit périr. Elle ne traita pas mieux son fils aîné Séleucus, qui vouloit régner malgré elle. Son second fils Antiochus, appelé Grypus, avoit défait
630. 124. les rebelles et revenoit victorieux. Cléo-
633. 121. patre lui présenta, en cérémonie, la coupe empoisonnée, que son fils, averti de ses desseins pernicieux lui fit avaler. Elle laissa en mourant, une semence éternelle de divisions entre les enfans qu'elle avoit eus des deux frères Démétrius Nicator, et Antiochus Sidétès. La Syrie, ainsi agitée, ne fut plus en état de troubler les Juifs, Jean Hyrcan prit Samarie, et ne put convertir les Samaritains. Cinq ans après, il mourut. La Judée demeura paisible à ses deux enfans Aristobule et Alexandre Jan-
645. 109. née, qui regnèrent l'un après l'autre, *sans* être incommodés des rois de Syrie.

Les Romains laissoient ce riche royaume se consumer par lui-même, et s'étendoient du côté de l'Occident. Durant les guerres de Démétrius Nicator et de Zébina, ils commencèrent à s'étendre au-delà des Alpes; et Sextius vainqueur des Gaulois nommés Saliens, établit dans la ville d'Aix une colonie qui porte encore son nom. Les Gaulois se défendoient mal. Fabius dompta les Allobroges et tous les peuples voisins: et la même année que Grypus fit boire à sa mère le poison qu'elle lui avoit préparé, la Gaule Narbonoise, réduite en province, reçut le nom de province Romaine. Ainsi l'empire Romain s'agrandissoit, et occupoit peu à peu toute la terre et toutes les mers du monde connu. Mais, autant que la face de la république paroissoit belle au dehors par les conquêtes, autant étoit-elle défigurée par l'ambition désordonnée de ses citoyens, et par ses gueres intestines. Les plus illustres des Romains devinrent les plus pernicieux au bien public. Les deux Gracques, en flattant le peuple, commencèrent des divisions qui ne finirent qu'avec la république. Caïus, frère de Tibérius ne put souffrir qu'on eut fait mourir un si grand homme d'une manière si tragique. Animé à la vengeance par des mouvemens qu'on crut inspirés par l'ombre de Tibérius, il arma tous les citoyens les uns contre les autres; et, à la veille de tout détruire, il périt d'une mort semblable à celle qu'il vouloit venger. L'argent faisoit tout à Rome. Jugurtha, roi de Numidie, souillé du meurtre de ses frères, que le peuple Romain protégeoit, se défendit plus

Ans de Rome.	*Ans dev. J. C.*
650.	104.
651.	103.
629.	125.
630.	124.
631.	123.
633.	121.
635 640 641.	

Ans de Rome.	*Ans dev. J. C.*	
		long-temps par ses largesses que par ses armes ; et Marius, qui acheva de le vaincre, ne put parvenir au commandement,
648.	106.	qu'en animant le peuple contre la no-
651.	103.	blesse. Les esclaves armèrent encore une fois dans la Sicile, et leur seconde révolte ne coûta pas moins de sang aux Romains
652.	102.	que la première. Marius battit les Theutons, les Cimbres et les autres peuples du Nord qui pénétroient dans les Gaules,
654.	100.	dans l'Espagne et dans l'Italie. Les victoires, qu'il en remporta, furent une occasion de proposer de nouveaux partages de terres : Métellus, qui s'y opposoit, fut contraint de céder au temps ; et les divisions ne furent éteintes que par le sang de Saturninus, tribun du peuple. Pendant
660.	94.	que Rome protégeoit la Cappadoce contre
666.	88.	
668.	86.	Mithridate, roi de Pont et qu'un si grand ennemi cédoit aux forces Romaines, avec
673.	91.	la Grèce qui étoit entrée dans ses intérêts ; l'Italie, exercée aux armes par tant de guerres soutenues ou contre les Romains, ou avec eux, mit leur empire en péril, par une révolte universelle. Rome se vit déchirée, dans les mêmes temps,
666, 677 et suiv.		par les fureurs de Marius et de Sylla, dont l'un avoit fait trembler le Midi et le Nord, et l'autre étoit le vainqueur de
672.	82.	la Grèce et de l'Asie. Sylla qu'on nom-
675.	79.	moit l'heureux, le fut trop contre sa patrie, que sa dictature tyrannique mit en servitude. Il put bien quitter volontairement la souveraine puissance ; mais il ne put empêcher l'effet du mauvais exemple. Chacun voulut dominer. Sertorius, zélé partisan de Marius, se cantonna dans l'Es-

pagne, et se ligua avec Mithridate. Contre un si grand capitaine, la force fut inutile; et Pompée ne put réduire ce parti qu'en y mettant la division. Il n'y eut pas jusqu'à Spartacus, gladiateur, qui ne crut pouvoir aspirer au commandement. Cet esclave ne fit pas moins de peine aux préteurs et aux consuls, que Mithridate en faisoit à Lucullus. La guerre des gladiateurs devint redoutable à la puissance Romaine : Crassus avoit peine à la finir, et il fall t envoyer contr'eux le grand Pompée. Lucullus prenoit le dessus en Orient. Les Romains passèrent l'Euphrate ; mais leur général, invincible contre l'ennemi, ne put tenir dans le devoir ses propres soldats. Mithridate, souvent battu sans jamais perdre courage, se relevoit, et le bonheur de Pompée sembloit nécessaire à terminer cette guerre. Il venoit de purger les mers des pirates qui les infestoient depuis la Syrie jusqu'aux colonnes d'Hercule, quand il fut envoyé contre Mithridate. Sa gloire parut alors élevée au comble. Il acheva de soumettre ce vaillant roi, l'Arménie où il s'étoit réfugié, l'Ibérie et l'Albanie qui le soutenoient, la Syrie déchirée par ses factions, la Judée où la division des Asmonéens ne laissa à Hircan II, fils d'Alexandre Jannée, qu'un ombre de puissance, et enfin tout l'Orient. Mais il n'eût pas eu où triompher de tant d'ennemis, sans le consul Cicéron, qui sauvoit la ville des feux que lui préparoit Catilina, suivi de la plus illustre noblesse de Rome. Ce redoutable parti fut ruiné par l'éloquence de Cicéron, plutôt que par les armes de C. Antonius.

Ans de Rome.	*Ans dev. J. C.*
680.	74.
681.	73.
683.	71.
686.	68.
687.	67.
689.	65.
691.	63.

Ans du monde. Ans dev. J. C.

son collégue. La liberté du peuple Romain n'en fut pas plus assurée. Pompée regnoit dans le sénat, et son grand nom le rendoit
696. 58. et suiv. maître absolu de toutes les délibérations. Jules César, en domptant les Gaules, fit à sa patrie la plus utile conquête qu'elle eût jamais faite. Un si grand service le mit en état d'établir sa domination dans son pays. Il voulut premièrement égaler, et ensuite surpasser Pompée. Les immenses richesses de Crassus lui firent croire qu'il pourroit partager la gloire de ces deux grands hommes, comme il partageoit leur autorité. Il
700. 54. entreprit témérairement la guerre contre
701. 53. les Parthes, funeste à lui et à sa patrie. Les Arsacides vainqueurs insultèrent, par de cruelles railleries, à l'ambition des Romains et à l'avarice insatiable de leur général. Mais la honte du nom Romain ne fut pas le plus mauvais effet de la défaite de Crassus. Sa puissance contrebalançoit celle de Pompée et de César qu'il tenoit unis comme malgré eux. Par sa mort, la digue qui les retenoit, fut rompue. Les deux
705. 49. rivaux, qui avoient en main toutes les forces de la république, décidèrent leur querelle à Pharsale, par une bataille sanglante. César victorieux parut, en un moment,
706. 48. par tout l'univers, en Egypte, en Asie,
707. 47. en Mauritanie, en Espagne : vainqueur de
708. 46. tous cotés, il fut reconnu comme maître
709. 45. à Rome et dans tout l'empire. Brutus et
710. 44. Cassius crurent affranchir leurs citoyens
711. 43. en le tuant comme un tyran, malgré sa clémence. Rome retomba entre les mains de Marc Antoine, de Lépide, et du

jeune César Octavien, petit neveu de Jules César, et son fils par adoption, trois insupportables tyrans, dont le triumvirat et les proscriptions font encore horreur en les lisant. Mais elles furent trop violentes pour durer long-temps. Ces trois hommes partagent l'empire. César garde l'Italie; et changeant incontinent en douceur ses premières cruautés, il fait croire qu'il y a été entraîné par ses collégues. Les restes de la république périssent avec Brutus et Cassius.

Ans de Rome. 712. *Ans J. C.* 42.

Antoine et César, après avoir ruiné Lépide, se tournent l'un contre l'autre. Toute la puissance Romaine se met sur la mer. César gagne la bataille Actiaque: les forces de l'Egypte et de l'Orient, qu'Antoine menoit avec lui sont dissipées; tous ses amis l'abandonnent, et même sa Cléopatre, pour laquelle il s'étoit perdu. Hérode Iduméen, qui lui devoit tout, est contraint de se donner au vainqueur; et se maintient par ce moyen, dans la possession du royaume de Judée, que la foiblesse du vieux Hyrcan avoit fait perdre entièrement aux Asmonéens. Tout cède à la fortune de César; Alexandrie lui ouvre ses portes; l'Egypte devient une province Romaine: Cléopatre, qui désespère de la pouvoir conserver, se tue elle-même après Antoine; Rome tend les bras à César, qui demeure, sous le nom d'Auguste et sous le titre d'empereur, seul maître de tout l'empire. Il dompte, vers les Pyrénées, les Cantabres et les Asturiens révoltés; l'Ethiopie lui demande la paix; les Parthes épouvantés lui renvoient les étendards pris sur Crassus, avec tous les prisonniers

719. 36.
722. 32.
723. 31.
724. 30.
727. 27.
730. 24.
732. 22.
734. 20.
739. 15.
732. 12.
747. 7.

Ans du monde. *Ans dev. J.C.* Romains : les Indes recherchent son alliance ; ses armes se font sentir aux Rhétes ou Grisons, que leurs montagnes ne peuvent défendre ; la Pannonie le reconnoît ; la Germanie le redoute, et le Véser reçoit ses lois. Victorieux par mer et
753. par terre, il ferme le temple de Janus.
754. Tout l'univers vit en paix sous sa puissance, et Jésus-Christ vient au monde.

X Epoque. Naissance de J. C. 7 et dernier âge du monde. Nous voilà enfin arrivés à ces temps, tant désirés par nos pères de la venue du Messie. Ce nom veut dire le Christ ou l'Oint du Seigneur, et Jésus-Christ le mérite comme pontife, comme roi, et comme prophète. On ne convient pas de l'année précise où il vint au monde : et on convient que sa vraie naissance devance, de quelques années, notre ère vulgaire,
1. que nous suivrons pourtant, avec tous les autres, pour une plus grande commodité. Sans disputer davantage sur l'année de la naissance de notre Seigneur, il suffit que nous sachions qu'elle est arrivée environ l'an 4,000 du monde. Les uns la mettent un peu auparavant, les autres un peu après, et les autres précisément en cette année : diversité qui provient autant de l'incertitude des années du monde, que de celle du la naissance de notre Seigneur. Quoiqu'il en soit, ce fut environ ce temps, 1,000 ans après la dédicace du temple, et l'an 754 de Rome, que Jésus-Christ, fils de Dieu dans l'éternité, fils d'Abraham et de David dans le temps, naquit d'une Vierge. Cette époque est la plus considérable de toutes, non seulement par l'importance d'un si grand événement, mais encore parce que

c'est celle d'où il y a plusieurs siècles que les chrétiens commencent à compter leurs années. Elle a encore ceci de remarquable, qu'elle concourt, à peu près, avec le temps ou Rome retourne à l'état monarchique, sous l'empire paisible d'Auguste. Tous les arts fleurirent de son temps; et la poésie latine fut portée à sa dernière perfection par Virgile et par Horace, que ce prince n'excita pas seulement par ses bienfaits, mais encore en leur donnant un libre accès auprès de lui. La naissance de Jésus-Christ fut suivie de près de la mort d'Hérode. Son royaume fut partagé entre ses enfans, et le principal partage ne tarda pas à tomber entre les mains des Romains. Auguste acheva son règne avec beaucoup de gloire. Tibère, qu'il avoit adopté, lui succéda sans contradiction, et l'empire fut reconnu pour héréditaire dans la maison des Césars. Rome eut beaucoup à souffrir de la cruelle politique de Tibère: le reste de l'empire fut assez tranquille. Germanicus, neveu de Tibère, appaisa les armées rebelles, refusa l'empire, battit le fier Arminius, poussa ses conquêtes jusqu'à l'Elbe; s'étant attiré, avec l'amour de tous les peuples, la jalousie de son oncle, ce barbare le fit mourir ou de chagrin, ou par le poison. A la quinzième année de Tibère, saint Jean-Baptiste paroît; Jésus-Christ se fait baptiser par ce divin précurseur: le Père éternel reconnoît son fils bien-aimé par une voix qui vient d'en haut: le saint Esprit descend sur le Sauveur, sous la figure pacifique d'une colombe: toute la Trinité se manifeste.

Ans de Jés.-Chr.

8.
14.
16.
17.
19.
23.
30.

Ans de Jés.-Christ. La commence, avec la 70.e semaine de Daniel, la prédication de Jésus-Christ. Cette dernière semaine étoit la plus importante et la plus marquée. Daniel l'avoit séparée des autres, comme la semaine où l'alliance devoit être confirmée, et au milieu de laquelle les anciens sacrifices devoient perdre leur vertu. Nous la pouvons appeler la semaine des mystères. Jésus-Christ y établit sa mission et sa doctrine, par des miracles innombrables, et ensuite par sa mort. Elle arriva la quatrième année de son ministère, qui fut aussi la quatrième année de la dernière semaine de Daniel: et cette grande semaine se trouve, de cette sorte, justement coupée au milieu par cette mort.

Dan.IX.27.

33.

Ainsi le compte des semaines est aisé à faire, ou plutôt il est tout fait. Il n'y a qu'à ajouter à 453 ans, qui se trouveront depuis l'an 300 de Rome et le 20.e d'Artaxerxe, jusqu'au commencement de l'ère vulgaire, les 30 ans de cette ère qu'on voit aboutir à la quinzième année de Tibère, et au baptême de notre Seigneur: il se fera de ces deux sommes 483 ans. Des sept ans qui restent encore pour en achever 490, le quatrième, qui fait le milieu, est celui où Jésus-Christ est mort; et tout ce que Daniel a prophétisé est visiblement renfermé dans le terme qu'il s'est prescrit. On n'auroit pas même besoin de tant de justesse; et rien ne force à prendre, dans cette extrême rigueur, le milieu marqué par Daniel. Les plus difficiles se contenteroient de le trouver, en quelque

point que ce fût, entre les deux extrémités : ce que je dis afin que ceux qui croiroient avoir des raisons pour mettre un peu plus haut ou un peu plus bas le commencement d'Artaxerxe, ou la mort de notre Seigneur, ne se gênent pas dans leur calcul ; et que ceux qui voudroient tenter d'embarrasser une chose claire par des chicanes de chronologie, se défassent de leur inutile subtilité. *An de Jés.-Christ.*

Les ténèbres qui couvrirent toute la face de la terre en plein midi, et au moment que Jésus-Christ fut crucifié, sont prises pour une éclipse ordinaire par les auteurs païens, qui ont remarqué ce mémorable événement. Mais les premiers chrétiens, qui en ont parlé aux Romains comme d'un prodige marqué non seulement par leurs auteurs, mais encore par les registres publics, ont fait voir, que, ni au temps de la pleine lune où Jésus-Christ étoit mort, ni dans toute l'année où cette éclipse est observée, il ne pouvoit en être arrivé aucune qui ne fût surnaturelle. Nous avons les propres paroles de Phlégon affranchi d'Adrien, citées dans un temps où son livre étoit entre les mains de tout le monde, aussi-bien que les histoires Syriaques de Thallus qui l'a suivi ; et la quatrième année de la 202 olympiade marquée dans les annales de Phlégon, est celle de la mort de notre Seigneur. *Mat. XXV. 45. Phleg. 13. Olymp. Th. hist. 3. Tertull. Apol. 21. Or. 2. contra Cels. et Tr. 35. in Math. Euseb. et Hieron. in Chron. Jul. Afric. ibid.*

Pour achever les mystères, Jésus-Christ sort du tombeau le troisième jour ; il apparoît à ses disciples : il monte aux cieux en leur présence ; il leur envoie le saint Esprit ; l'Église se forme : la persécution com-

Ans de Jés.-Christ.

mence ; saint Etienne est lapidé ; saint Paul est converti. Un peu après Tibère meurt. Caligula son petit neveu, son fils par adoption, et son successeur, étonne l'univers par sa folie cruelle et brutale : il se fait adorer, et ordonne que sa statue soit placée dans le temple de Jérusalem. Chéréas délivse le monde de ce monstre. Claudius règne malgré sa stupidité. Il est deshonoré par Messaline sa femme, qu'il redemande après l'avoir fait mourir. On le remarie avec Agrippine fille de Germanicus. Les Apôtres tiennent le concile de Jérusalem, où saint Pierre parle le premier, comme il fait par-tout ailleurs. Les Gentils convertis y sont affranchis des cérémonies de la loi. La sentence en est prononcée au nom du saint Esprit et de l'Eglise. Saint Paul et saint Barnabé portent le décret du concile aux églises, et enseignent aux fidèles à s'y soumettre. Telle fut la forme du premier concile. Le stupide empereur déshérita son fils Britannicus, et adopta Néron fils d'Agrippine. En récompense, elle empoisonna ce trop facile mari. Mais l'empire de son fils ne lui fut pas moins funeste à elle-même, qu'à tout le reste de la république. Corbulon fit tout l'honneur de ce règne par les victoires qu'il remporta sur les Parthes et sur les Arméniens. Néron commença dans le même temps la guerre contre les Juifs et la persécution contre les chrétiens. C'est le premier empereur qui ait persécuté l'Eglise. Il fit mourir à Rome saint Pierre et saint Paul. Mais comme dans le même temps il persécutoit tout le genre humain, on se révolta contre lui de

37. 40. 41. 48. 49. *Act. XV.* 50. *Act. XVI.* 4 54. 58. 60. 61. 63. *etc.* 66. 67. 68.

côtes : il apprit que le sénat l'avoit
mné, et se tua lui-même. Chaque
s fit un empereur : la querelle se dé-
auprès de Rome, et dans Rome
s, par d'effroyables combats. Galba,
n et Vitellius y périrent : l'empire
s se reposa sous Vespasien. Mais les
furent réduits à l'extrémité : Jérusa-
fut prise et brûlée. Tite, fils et
sseur de Vespasien, donna au monde
courte joie : et ses jours, qu'il cro-
perdus quand ils n'étoient pas mar-
de quelque bienfait, se précipitèrent
vîte. On vit revivre Néron en la
nne de Domitien. La persécution se
ıvela. Saint Jean, sorti de l'huile
lante, fut relégué dans l'Ile de Pat-
où il écrivoit son Apocalypse. Un peu
s, il écrivit son Evangile, âgé de 90
et joignit la qualité d'évangéliste à
d'apôtre et de prophète. Depuis ce
ıs, les chrétiens furent toujours per-
tés, tant sous les bons que sous les
vais empereurs. Ces persécutions se
ient, tantôt par les ordres des em-
urs, et par la haine particulière des
istrats, tantôt par le soulèvement des
ples, et tantôt par des décrets pro-
ıés authentiquement dans le sénat sur
rescrits des princes, ou en leur pré-
ıce. Alors la persécution étoit plus uni-
elle et plus sanglante ; et ainsi la
ıe des infidèles, toujours obstinée à
re l'Eglise, s'excitoit de temps en
ps elle-même à de nouvelles fureurs.
it par ce renouvellement de violence
les historiens ecclésiastiques comp-

Ans de Jés.-Christ.

70.
79.
93.
95.

Ans de Jés.-Christ.

tent dix persécutions sous dix empereurs. Dans de si longues souffrances, les chrétiens ne firent jamais la moindre sédition. Parmi tous les fidèles, les évêques étoient toujours les plus attaqués. Parmi toutes les églises, l'église de Rome fut persécutée avec le plus de violence; et trente papes confirmèrent, par leur sang, l'évangile qu'ils annonçoient à toute la terre. Domitien est tué : l'empire commence à respirer sous Nerva. Son grand
96. âge ne lui permet pas de rétablir les affaires: mais, pour faire durer le repos public, il choisit Trajan pour son suc-
97. cesseur. L'empire, tranquille au dedans,
98. et triomphant au dehors, ne cesse d'admirer un si bon prince. Aussi avoit-il pour maxime qu'il falloit que ses citoyens le trouvassent tel qu'il eût voulu trouver l'empereur s'il eût été simple citoyen. Ce prince dompta les Daces et Décébale leur roi; étendit ses conquêtes en Orient; donna un roi aux Parthes, et
102. leur fit craindre la puissance Romaine :
106. heureux que l'yvrognerie et ses infâmes
115. 116. amours, vices si déplorables dans un si grand prince, ne lui aient rien fait en-
117. treprendre contre la justice. A des temps si avantageux pour la république, succédèrent ceux d'Adrien mêlés de bien et
120. 126. de mal. Ce prince maintint la discipline
123. 127. militaire, vécut lui-même militairement et avec beaucoup de frugalité, soulagea les provinces, fit fleurir les arts, et la Grèce qui en étoit la mère. Les barbares furent tenus en crainte par ses armes
130. *et* par son autorité. Il rebâtit Jérusalem

à qui il donna son nom, et c'est de-là que lui vient le nom d'Ælia; mais il en bannit les Juifs toujours rebelles à l'empire. Ces opiniâtres trouvèrent en lui un impitoyable vengeur. Il déshonora par ses cruautés et par ses amours monstrueuses un règne si éclatant. Son infâme Antinoüs dont il fit un dieu, couvre de honte toute sa vie. L'empereur sembla réparer ses fautes, et rétablir sa gloire effacée, en adoptant Antonin le pieux qui adopta Marc-Aurèle le sage et le philosophe. En ces deux princes paroissent deux beaux caractères. Le père, toujours en paix, est toujours prêt, dans le besoin, à faire la guerre: et le fils est toujours en guerre, toujours prêt à donner la paix à ses ennemis et à l'empire. Son père Antonin lui avoit appris qu'il valoit mieux sauver un seul citoyen, que de défaire mille ennemis. Les Parthes et les Marcomans éprouvèrent la valeur de Marc-Aurèle: les derniers étoient des Germains que cet empereur achevoit de dompter quand il mourut. Par la vertu des deux Antonins, ce nom devint les délices des Romains. La gloire d'un si beau nom ne fut effacée, ni par la mollesse de Lucius Vérus frère de Marc-Aurèle et son collégue dans l'empire, ni par les brutalités de Commode son fils et son successeur. Celui-ci, indigne d'avoir un tel père, en oublia les enseignemens et les exemples. Le sénat et les peuples le détestent: ses plus assidus courtisans et sa maîtresse le firent mourir. Son successeur Pertinax vigoureux défenseur de la discipline militaire,

Ans de Jés.-Christ.

135.
131.
138.
139. 161.
162. 169.
180.
192. 193.

Ans de Jés.-Christ.

se vit immolé à la fureur des soldats licentieux, qui l'avoient un peu auparavant élevé malgré lui à la souveraine puissance. L'empire, mis à l'encan par l'armée,
194. 195. trouva un acheteur. Le jurisconsulte Didius
198. *etc.* Julianus hasarda ce hardi marché : il lui
207. 209. en coûta la vie : Sévère Africain le fit mourir, vengea Pertinax, passa d'Orient en Occident, triompha en Syrie, en Gaule et dans la grande Bretagne. Rapide conquérant, il égala César pas ses victoires : mais il n'imita pas sa clémence. Il ne put
208. mettre la paix parmi ses enfans. Bassien ou Caracalla son fils aîné, faux imitateur d'Alexandre, aussitôt après la mort de son père, tua son frère Géta, empereur
211. 212. comme lui, dans le sein de Julie leur mère commune, passa sa vie dans la cruauté et dans le Carnage, et s'attira à lui-même une mort tragique. Sévère lui avoit gagné le cœur des soldats et des peuples, en lui donnant le nom d'Antonin ; mais il n'en sut pas soutenir la gloire.
218. Le Syrien Héliogabale, ou plutôt Alagabale son fils, ou du moins réputé pour tel, quoique le nom d'Antonin lui eût donné d'abord le cœur des soldats et la victoire sur Macrin, devint aussitôt après, par ses infamies, l'horreur du genre humain et se perdit lui-même. Alexandre
222. Sévère fils de Mamée, son parent et son successeur, vécut trop peu pour le bien du monde. Il se plaignoit d'avoir plus de peine à contenir ses soldats qu'à vaincre ses ennemis. Sa mère, qui le gouvernoit, fut cause de sa perte, comme elle l'a-
235. voit été de sa gloire. Sous lui Artaxerxe

1, tua son maître Artaban, dernier *Ans de Jés.-Christ.*
s Parthes, et rétablit l'empire des
en Orient.
es temps, l'Eglise encore naissante 233.
soit toute la terre, et non seule- *Tert. adv.*
'Orient où elle avoit commencé, *Jud. 7. Apol.*
lire, la Palestine, la Syrie, l'E- 37.
l'Asie mineure, et la Grèce; mais
dans l'Occident, outre l'Italie, les
s nations des Gaules, toutes les
es d'Espagne, l'Afrique, la Ger-
, la grande Bretagne dans les en-
impénétrables aux armes Romaines;
ore hors de l'empire, l'Arménie, la
les Indes, les peuples les plus bar-
les Sarmates, les Daces, les Scy-
les Maures, les Gétuliens, et jus-
îles les plus inconnues. Le sang
martyrs la rendoit féconde. Sous 107.
, saint Ignace, évêque d'Antioche
posé aux bêtes farouches. Marc-Au-
malheureusement prévenu des ca-
s dont on chargeoit le christianisme, 163.
urir saint Justin le philosophe, et
giste de la religion chrétienne. Saint 167.
rpe évêque de Smyrne, disciple de
Jean, à l'âge de 80 ans, fut condamné
i sous le même prince. Les saints
e de Lyon et de Vienne endurèrent 177.

Ans de Jés.-Christ.

se rallentissoit. Dans une extrême disette d'eau que Marc-Aurèle souffrit en Germanie, une légion chétienne obtint une pluie, capable d'étancher la soif de son armée, et accompagnée de coups de foudres qui épouvantèrent ses ennemis. Le nom de foudroyante fut donné ou confirmé à la légion par ce miracle. L'empereur en fut touché, et écrivit au sénat en faveur des chrétiens. A la fin ses devins lui persuadèrent d'attribuer à ses dieux et à ses prières un miracle que les païens ne s'avisoient pas seulement de souhaiter. D'autres causes suspendoient ou adoucissoient quelquefois la persécution pour un peu de temps; mais la superstition, vice que Marc-Aurèle ne put éviter, la haine publique, et les calomnies qu'on imposoit aux Chrétiens, prévaloient bientôt. La fureur des païens se rallumoit, et tout l'empire ruisseloit du sang des martyrs. La doctrine accompagnoit les souffrances. Sous Sévère, et un peu après, Tertullien, prêtre de Carthage, éclaira l'Eglise par ses écrits, la défendit par une admirable apologétique, et la quitta enfin, aveuglé par une orgueuilleuse sévérité, et séduit par les visions du faux prophète Montanus. A peu près dans le même temps, le saint prêtre Clément Alexandrin déterra les antiquités du Paganisme, pour le confondre. Origène fils du saint martyr Léonide, se rendit célèbre par toute l'église dès sa première jeunesse, et enseigna de grandes vérités qu'il mêloit de beaucoup d'erreurs. Le philosophe Ammonius fit servir à la religion la philosophie Platonicienne, et s'attira

211

le respect même des Païens. Cepen- *Ans de Jés.-Chris*
les Valentiniens, les Gnostiques, et
res sectes impies combattoient l'évan-
par de fausses traditions : saint Irénée
oppose la tradition et l'autorité des
es apostoliques, sur-tout de celle de
e, fondée par les apôtres saint Pierre
aint Paul, et la principale de toutes. *Iren. lib. II*
ullien fait la même chose. L'Eglise 1. 2. 3.
ébranlée ni par les hérésies, ni par *De præs. advers. Hæ*
chismes, ni par la chûte de ses doc- c. 36.
s les plus illustres. La sainteté de ses
rs est si éclatatante, qu'elle lui attire
louanges de ses ennemis.

es affaires de l'empire se brouilloient
e terrible manière. Après la mort
exandre, le tyran Maximin, qui l'a- 235.
tué, se rendit le maître, quoique de
Gothique. Le sénat lui opposa quatre
ereurs, qui périrent tous en moins de
c ans. Parmi eux étoient les deux Gor- 236. 23
s père et fils, chéris du peuple Ro- 238.
n. Le jeune Gordien, leur fils, quoi-
dans une extrême jeunesse, il montrât
sagesse consommée, défendit à peine
tre les Perses l'empire affoibli par tant 242.
livisions. Il avoit repris sur eux beau-
p de places importantes. Mais Philippe 244.
be tua un si bon prince ; et, de peur 245.
re accablé par deux empereurs que le
at élut l'un après l'autre, il fit une paix
iteuse avec Sapor, roi de Perse. C'est
premier des Romains qui ait abandonné
traité quelques terres de l'empire.
dit qu'il embrassa la religion chrétienne
s un temps où tout à coup il parut
illeur ; et il *est vrai qu'il* fut favorable

Ans de Jés.-Christ.

aux chrétiens. En haine de cet empereur, Déce, qui le tua, renouvela la persécution avec plus de violence que jamais. L'Eglise s'étendit de tous côtés principalement dans les Gaules; et l'empire perdit bientôt Déce qui le défendoit vigoureusement. Gallus et Volusien passèrent bien vîte : Emilien ne fit que paroître : la souveraine puissance fut donnée à Valérien, et ce vénérable vieillard y monta par toutes les dignités. Il ne fut cruel qu'aux chrétiens. Sous lui, le pape saint Etienne, et saint Cyprien, évêque de Carthage, malgré toutes leurs disputes, qui n'avoient point rompu la communion, reçurent tous deux la même couronne. L'erreur de saint Cyprien, qui rejetoit le baptême donné par les hérétiques, ne nuisit ni à lui, ni à l'Eglise. La tradition du saint Siége se soutint par sa propre force contre les spécieux raisonnemens et contre l'autorité d'un si grand homme, encore que d'autres grands hommes défendissent la même doctrine. Une autre dispute fit plus de mal. Sabellius confondit ensemble les trois Personnes divines, et ne connut en Dieu qu'une seule personne, sous trois noms. Cette nouveauté étonna l'Eglise, et saint Denys, évêque d'Alexandrie, découvrit au Pape saint Sixte II les erreurs de cet hérésiarque. Ce saint pape suivit de près au martyr saint Etienne son prédécesseur : il eut la tête tranchée, et laissa un plus grand combat à soutenir à son diacre saint Laurent. C'est alors qu'on voit commencer l'inondation des barbares. Les Bourguignons et d'autres peuples Ger-

Eus. lib. VI. c. 39.

249.

Greg. Tur. lib. I. Hist. Franc. 18.

251.

254.

257.

258.

259.

257.

Eus. Hist. Ec. lib. VII. c. 6.

256.

mains, les Goths autrefois appelés les Gètes, et d'autres peuples qui habitoient vers le Pont-Euxin, et au-delà du Danube, entrèrent dans l'Europe : l'Orient fut envahi par les Scythes Asiatiques et par les Perses. Ceux-ci défirent Valérien, qu'ils prirent ensuite par une infidélité ; et, après lui avoir laissé achever sa vie dans un pénible esclavage, ils l'écorchèrent, pour faire servir sa peau déchirée de monument à leur victoire. Gallien, son fils et son collégue, acheva de tout perdre par sa mollesse. Trente tyrans partagèrent l'empire. Odenat, roi de Palmyre, ville ancienne, dont Salomon est le fondateur, fut le plus illustre de tous : il sauva les provinces d'Orient des mains des barbares, et s'y fit reconnoître. Sa femme Zénobie marchoit avec lui à la tête des armées qu'elle commanda seule après sa mort, et se rendit célèbre par toute la terre, pour avoir joint la chasteté avec la beauté, et le savoir avec la valeur. Claudius II, et Aurélien après lui, rétablirent les affaires de l'empire. Pendant qu'ils abattaient les Goths avec les Germains par des victoires signalées, Zénobie conservoit à ses enfans les conquêtes de leur père. Cette princesse penchoit au Judaïsme. Pour l'attirer, Paul de Samosate évêque d'Antioche, homme vain et inquiet, enseigna son opinion Judaïque sur la personne de Jésus-Christ, qu'il ne faisoit qu'un pur homme. Après une longue dissimulation d'une si nouvelle doctrine, il fut convaincu et condamné au concile d'Antioche. La reine Zénobie *soutint la guerre* contre Aurélien,

An de Jés.-Chr.
258. 260. 261. 264. 268. 270. 273. 274.

Eus. H. Eccl. VI. 27. et seq. Athan. solit. Theb. II. h. fab. 8. Niceph. VI. c. 2.

Ans de Jés.-Christ. qui ne dédaigna pas de triompher d'une femme si célèbre. Parmi de perpétuels combats, il sut faire garder aux gens de guerre la discipline Romaine ; et montra qu'en suivant les anciens ordres et l'ancienne frugalité, on pouvoit faire agir de grandes armées au dedans et au dehors, sans être à charge à l'empire. Les Francs commençoient alors à se faire craindre. C'étoit une ligue de peuples Germains, qui habitoient le long du Rhin. Leur nom montre qu'ils étoient unis par l'amour de la liberté. Aurélien les avoit battus étant particulier, et les tint en crainte étant empereur. Un tel prince se fit haïr par ses actions sanguinaires. Sa colère trop redoutée lui causa la mort. Ceux qui se croyoient en péril le prévinrent, et son secrétaire menacé se mit à la tête de la conjuration. L'armée qui le vit périr par la conspiration de tant de chefs, refusa d'élire un empereur, de peur de mettre sur le trône un des assassins d'Aurélien : et le sénat, rétabli dans son ancien droit, élut Tacite. Ce nouveau prince étoit vénérable par son âge et par sa vertu ; mais il devint odieux par les violences d'un parent à qui il donna le commandement de l'armée, et périt avec lui dans une sédition le sixième mois de son règne. Ainsi son élévation ne fit que précipiter le cours de sa vie. Son frère Florien prétendit à l'empire par droit de succession, comme le plus proche héritier. Ce droit ne fut pas reconnu : Florien fut tué, et Probus forcé par les soldats à recevoir l'empire, encore qu'il les menaçât de les faire vivre dans l'ordre. Tout fle-

Hist. Aug. Aurel. c. 7. Flor. c. 2. Prob. c. 11. 12. Firm. etc. 13.

275.

276.

277.

chit sous un si grand capitaine : les Germains et les Francs, qui vouloient entrer dans les Gaules, furent repoussés ; et, en Orient aussi bien qu'en Occident, tous les barbares respectèrent les armes Romaines. Un guerrier si redoutable aspiroit à la paix, et fit espérer à l'empire de n'avoir plus besoin de gens de guerre. L'armée se vengea de cette parole, et de la règle sévère que son empereur lui faisoit garder. Un moment après, étonnée de la violence qu'elle exerça sur un si grand prince, elle honora sa mémoire, et lui donna pour successeur Carus qui n'étoit pas moins zélé que lui pour la discipline. Ce vaillant prince vengea son prédécesseur, et réprima les barbares à qui la mort de Probus avoit rendu le courage. Il alla en Orient combattre les Perses avec Numérien son second fils, et opposa aux ennemis, du côté du nord son fils aîné Carinus qu'il fit César. C'étoit la seconde dignité, et le plus proche degré pour parvenir à l'empire. Tout l'Orient trembla devant Carus : la Mésopotamie se soumit, les Perses divisés ne purent lui résister. Pendant que tout lui cédoit, le ciel l'arrêta par un coup de foudre. A force de le pleurer, Numérien fut prêt à perdre les yeux. Que ne fait pas dans les cœurs l'envie de régner ? Loin d'être touché de ses maux, son beau-père Aper le tua : mais Dioclétien vengea sa mort, et parvint enfin à l'empire qu'il avoit désiré avec tant d'ardeur. Carinus se réveilla malgré sa mollesse, et battit Dioclétien ; mais, en poursuivant les fuyards,

An de Jés.-Chri
278.
280.
282.
283.
284.
285.

Ans de Jés.-Christ. il fut tué par un des siens, dont il avoit corrompu la femme. Ainsi l'empire fut défait du plus violent et du plus perdu de tous les hommes. Dioclétien gouverna
286. avec vigueur, mais avec une insupportable vanité. Pour résister à tant d'ennemis qui s'élevoient de tous côtés au dedans et au dehors, il nomma Maximien empereur avec lui, et sut néanmoins se conserver
291. l'autorité principale. Chaque empereur fit un César. Constantius Chlorus et Galérius furent élevés à ce haut rang. Les quatre princes soutinrent à peine le fardeau de tant de guerres. Dioclétien fuit Rome qu'il trouvoit trop libre, et s'établit à Nicomédie, où il se fit adorer à la mode
297. des Orientaux. Cependant les Perses, vaincus par Galérius, abandonnèrent aux Romains de grandes provinces et des royaumes entiers. Après de si grands succès, Galerius ne veut plus être sujet, et dédaigne le nom de César. Il commence par intimider Maximien. Une longue maladie avoit fait baisser l'esprit de Dioclétien; et Galérius, quoique son gendre, le força de quitter l'empire. Il fallut que Maximien suivît son exemple. Ainsi l'empire vint entre les mains de Constantius Chlorus et de Galérius; et deux nouveaux Césars, Sévère et Maximin, furent créés en leurs places par les empereurs qui se déposoient. Les Gaules, l'Espagne et la grande Bretagne furent heureuses, mais trop peu de temps, sous Constantin Chlorus. Ennemi des exactions, et accusé, par-là, de ruiner le fisc, il montra qu'il avoit des trésors immenses dans la

Euseb. hist. lib. VIII. 13. *Orat. Const. ad. Sanct. cœt.* 25. *Lact. de mort. persec. c.* 17. 18.
304.

bonne volonté de ses sujets. Le reste de l'empire souffroit beaucoup sous tant d'empereurs et tant de Césars; les officiers se multiplioient avec les princes : les dépenses et les exactions étoient infinies. Le jeune Constantin, fils de Constantius Chlorus, se rendoit illustre; mais il se trouvoit entre les mains de Galérius. Tous les jours cet empereur, jaloux de sa gloire, l'exposoit à de nouveaux périls. Il lui falloit combattre les bêtes farouches par une espèce de jeu; mais Galérius n'étoit pas moins à craindre qu'elles. Constantin, échappé de ses mains, trouva son père expirant. En ce temps, Maxence, fils de Maximien et gendre de Galérius, se fit empereur à Rome, malgré son beau-père; et les divisions intestines se joignirent aux autres maux de l'état. L'image de Constantin, qui venoit de succéder à son père, portée à Rome, selon la coutume; y fut rejetée, par les ordres de Maxence. La réception des images étoit la forme ordinaire de reconnaître les nouveaux princes. On se prépare à la guerre de tous côtés. Le César Sévère que Galérius envoya contre Maxence, le fit trembler dans Rome. Pour se donner de l'appui dans sa frayeur, il rappela son père Maximien. Le vieillard ambitieux quitta sa retraite, où il n'étoit qu'à regret, et tâcha en vain de retirer Dioclétien, son collégue, du jardin qu'il cultivoit à Salone. Au nom de Maximien, empereur pour la seconde fois, les soldats de Sévère le quittent. Le vieil empereur le fait tuer; et en même temps pour s'appuyer *contre* Galérius, il donne

Ans de Jés.-Chr

Lact. Ib.

306.

Lact. mort.per. c. 26. 27

307.

Ans de Jés.-Christ. à Constantin sa fille Fauste. Il fallut aussi de l'appui à Galérius, après la mort de Sévère : c'est ce qui le fit résoudre à nommer Licinius empereur : mais ce choix piqua Maximin qui, en qualité de César se croyoit plus proche du suprême honneur. Rien ne put lui persuader de se soumettre à Licinius, et il se rendit indépendant dans l'Orient. Il ne restoit presque à Galérius que l'Illyrie, où il s'étoit retiré après avoir été chassé d'Italie. Le reste de l'Occident obéissoit à Maximien, à son fils Maxence, et à son gendre Constantin. Mais il ne vouloit non plus, pour compagnons de l'empire, ses enfans que les étrangers. Il tâcha de chasser de Rome son fils Maxence, qui le chassa lui-même. Constantin, qui le reçut dans les Gaules, ne le trouva pas moins perfide. Après divers attentats, Maximien fit un dernier complot, où il crut avoir engagé sa fille Fauste contre son mari. Elle le trompoit; et Maximien, qui pensoit avoir tué Constantin, en tuant l'eunuque qu'on avoit mis dans son lit, fut contraint de se donner la mort à lui-même. Une nouvelle guerre s'allume; et Maxence, sous prétexte de venger son père, se déclare contre Constantin, qui marche à Rome avec ses troupes. En même temps il fait renverser les statues de Maximien : celles de Dioclétien, qui y étoient jointes, eurent le même sort. Le repos de Dioclétien fut troublé de ce mépris; et il mourut, quelque temps après autant de chagrin que de vieillesse.

Lact. ibid. 28. 29. 30. 31. 32.

310.

Lact. ibid. 24. 43.

312.

En ces temps, Rome, toujours enne-

mie du christianisme, fit un dernier effort pour l'éteindre, et acheva de l'établir. Galérius, marqué par les historiens comme l'auteur de la dernière persécution, deux ans devant qu'il eût obligé Dioclétien à quitter l'empire, le contraignit à faire ce sanglant édit, qui ordonnoit de persécuter les chrétiens plus violemment que jamais. Maximien, qui les haïssoit, et n'avoit jamais cessé de les tourmenter, animoit les magistrats et les bourreaux : mais sa violence, quelque extrême qu'elle fût, n'égaloit point celle de Maximien et de Galérius. on inventoit tous les jours de nouveaux supplices. La pudeur des vierges chrétiennes n'étoit pas moins attaquée que leur foi. On recherchoit les livres sacrés avec des soins extraordinaires, pour en abolir la mémoire ; et les chrétiens n'osoient les avoir dans leurs maisons, ni presque les lire. Ainsi, après trois cents ans de persécution, la haine des persécuteurs devenoit plus âpre. Les chrétiens les lassèrent par leur patience. Les peuples, touchés de leur sainte vie, se convertissoient en foule. Galérius désespéra de les pouvoir vaincre. Frappé d'une maladie extraordinaire, il révoqua ses édits, et mourut de la mort d'Antiochus, avec une aussi fausse pénitence. Maximin continua la persécution : mais Constantin le grand, prince sage et victorieux, embrassa publiquement le christianisme.

Ans de Jés.-Christ.

Euse. VIII. Hist. Ec. 16. de v. Const. l. 57.

Lact. de mort. persec. 9. et seq.

302.

311.

312.

CETTE CÉLÈBRE DÉCLARATION de Constantin arriva l'an 312 de notre Seigneur. Pendant qu'il assiégeoit Maxence dans Rome, une croix lumineuse lui parut

IX. Epoque. *Constantin, ou la paix de l'église.*

Ans de Jés.-Christ.

en l'air devant tout le monde, avec une inscription qui lui promettoit la victoire : la même chose lui est confirmée dans un songe. Le lendemain, il gagna cette célè-
313. bre bataille qui défit Rome d'un tyran, et l'église d'un persécuteur. La croix fut étalée comme la défense du peuple Romain et de tout l'empire. Un peu après, Maximin fut vaincu par Licinius, qui étoit d'accord avec Constantin, et il fit une fin semblable à celle de Galérius. La paix fut donnée à l'Eglise. Constantin la combla d'honneurs et de biens. La victoire le suivit par-tout : et les barbares furent réprimés, tant par lui que par ses enfans.
315. Cependant Licinius se brouille avec lui et renouvelle la persécution. Battu par mer et par terre, il est contraint de quitter l'empire, et enfin de perdre la vie. En ce
324. temps, Constantin assembla à Nicée, en
325. Bithinie, le premier concile général, où 318 évêques, qui représentoient toute l'église, condamnèrent le prêtre Arius, ennemi de la divinité du fils de Dieu, et dressèrent le symbole où la consubstantialité du père et du fils est établie. Les prêtres de l'église Romaine, envoyés par le pape saint Sylvestre, précédèrent tous les évêques dans cette assemblée ; et un ancien auteur Grec compte, parmi les légats du Saint Siége, le célèbre Osius, évêque de Cordoue, qui présida au concile. Constantin y prit sa séance, et en reçut les décisions comme un oracle du ciel. Les Ariens cachèrent leurs erreurs,
326. et rentrèrent dans ses bonnes graces, en dissimulant. Pendant que sa valeur main-

Gel. Cyr. hist. Conc. Nic. lib. II. 6. 27.

1 christianisme, fit un dernier effort *Ans de Jés.-Christ.*
'éteindre, et acheva de l'établir.
us, marqué par les historiens comme
r de la dernière persécution, deux *Euse. VIII. Hist. Ec. 16. de v. Const. l. 57.*
evant qu'il eût obligé Dioclétien à
l'empire, le contraignit à faire ce
it édit, qui ordonnoit de persécuter *Lact. de mort. persec. 9. et seq.*
rétiens plus violemment que jamais.
lien, qui les haïssoit, et n'avoit ja- 302.
cessé de les tourmenter, animoit les
rats et les bourreaux : mais sa vio-
, quelque extrême qu'elle fût, n'éga-
oint celle de Maximien et de Galérius.
ventoit tous les jours de nouveaux
ces. La pudeur des vierges chrétien-
toit pas moins attaquée que leur foi.
cherchoit les livres sacrés avec des
extraordinaires, pour en abolir la
ire ; et les chrétiens n'osoient les
dans leurs maisons, ni presque les
Ainsi, après trois cents ans de persé-
1, la haine des persécuteurs devenoit
âpre. Les chrétiens les lassèrent par
patience. Les peuples, touchés de
ainte vie, se convertissoient en foule.
ius désespéra de les pouvoir vaincre. 311.
é d'une maladie extraordinaire, il
ua ses édits, et mourut de la mort
iochus, avec une aussi fausse péni-
. Maximin continua la persécution :
Constantin le grand, prince sage et 312.
rieux, embrassa publiquement le chris-
ıme.

:TTE CÉLÈBRE DÉCLARATION de IX. Epoque. *Constantin, ou la paix de l'église.*
tantin arriva l'an 312 de notre Sei-
r. Pendant qu'il assiégeoit Maxence
Rome, une croix lumineuse lui parut

Ans de Jés.-Christ. que Constance combattoit. Alors l'église admira les longues souffrances de saint Athanase, patriarche d'Alexandrie, et défenseur du concile de Nicée. Chassé de son siége par Constance, il fut rétabli canoniquement par le pape saint Jules I, dont Constant appuya le décret. Ce bon prince ne dura guère. Le tyran Magnence le tua par trahison : mais tôt après, vaincu par Constance, il se tua lui-même. Dans la bataille où ses affaires furent ruinées, Valens, évêque arien, secrètement averti par ses amis; assura Constance que l'armée du tyran étoit en fuite, et fit accroire au foible empereur qu'il le savoit par révélation. Sur cette fausse révélation, Constance se livre aux ariens. Les évêques orthodoxes sont chassés de leurs siéges : toute l'église est remplie de confusion et de trouble : la constance du pape Libère cède aux ennuis de l'exil : les tourmens font succomber le vieil Osius, autrefois le soutien de l'église : le concile de Rimini, si ferme d'abord, fléchit à la fin par surprise et par violence : rien ne se fait dans les formes; l'autorité de l'empereur est la seule loi. Mais les ariens, qui font tout par-là, ne peuvent s'accorder entr'eux, et changent tous les jours leur symbole : la foi de Nicée subsiste : saint Athanase et saint Hilaire évêque de Poitiers, ses principaux défenseurs, se rendent célèbres par toute la terre. Pendant que l'empereur Constance, occupé des affaires de l'arianisme, faisoit négligemment celles de l'empire, les Perses remportèrent de grands avantages. Les Allemands et les

Socr. Hist. Eccl. II. 15. *Soz. III.* 8.

341. 350. 351. 353. 357. 359. 367. 358.

Francs tentèrent, de toutes parts, l'entrée des Gaules : Julien, parent de l'empereur, les arrêta et les battit. L'empereur lui-même défit les Sarmates, et marcha contre les Perses. Là paroît la révolte de Julien contre l'empereur, son apostasie, la mort de Constance, le règne de Julien, son gouvernement équitable, et le nouveau genre de persécution qu'il fit souffrir à l'église. Il en entretint les divisions : il exclut les chrétiens non seulement des honneurs, mais des études ; et en imitant la sainte discipline de l'église, il crut tourner contr'elle ses propres armes. Les supplices furent ménagés, et ordonnés sous d'autres prétextes que celui de la religion. Les chrétiens demeurèrent fidèles à leur empereur. Mais la gloire, qu'il cherchoit trop, le fit périr ; il fut tué dans la Perse, où il s'étoit engagé témérairement. Jovien son successeur, zélé chrétien, trouva les affaires désespérées, et ne vécut que pour conclure une paix honteuse. Après lui Valentinien fit la guerre en grand capitaine : il y mena son fils Gratien dès sa première jeunesse, maintint la discipline militaire, battit les barbares, fortifia les frontières de l'empire, et protégea en Occident la foi de Nicée. Valens son frère, qu'il fit son collégue, la persécutoit en Orient ; et, ne pouvant gagner ni abbatre saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, il désespéroit de le pouvoir vaincre. Quelques ariens joignirent de nouvelles erreurs aux anciens dogmes de la secte. Aërius, prêtre arien, est noté dans les écrits des saints pères comme l'auteur d'une nouvelle hérésie, pour avoir égalé la prêtrise à l'épiscopat,

Ans de Jés.-Chris

359. 360. 361. 363. 364. 366. 367 368. 370. etc. 371.

Ans de Jés.-Christ.

et avoir jugé inutiles les prières et les oblations que toute l'Eglise faisoit pour les morts. Une troisième erreur de cet hérésiarque, étoit de compter, parmi les servitudes de la loi, l'observance de certains jeûnes marqués, et de vouloir que le jeûne fût toujours libre. Il vivoit encore quand saint Epiphane se rendit célèbre par son histoire des hérésies, où il est réfuté avec tous les autres. Saint Martin fut fait évêque de Tours, et remplit tout l'univers du bruit
371. de sa sainteté et de ses miracles, durant sa vie, et après sa mort. Valentinien mourut après un discours violent qu'il fit aux ennemis de l'empire : son impétueuse colère, qui le faisoit redouter des autres, lui fut fatale à lui-même. Son sucesseur Gratien vit sans envie l'élévation de son jeune frère Valentinien II, qu'on fit empereur, encore qu'il n'eût que neuf ans. Sa mère Justine, protectrice des ariens, gouverna durant son bas âge. On voit ici, en peu d'années,
377. de merveilleux événemens : la révolte des Goths contre Valens : ce prince quitter
378. les Perses, pour réprimer les rebelles : Gratien accourir à lui, après avoir remporté une victoire signalée sur les Allemands. Valens, qui veut vaincre seul, précipite le combat, où il est tué auprès
379. d'Andrinople. Les Goths victorieux le brûlent dans un village où il s'étoit retiré. Gratien accablé d'affaires, associe à l'empire le grand Théodose, et lui laisse l'Orient. Les Goths sont vaincus ; tous les barbares sont tenus en crainte : et, ce que Théodose n'estimoit pas moins, les héré-

Epiph. hær. 73. Aug. hær. 53

tiques Macédoniens, qui nioient la divi-

nité du saint Esprit, sont condamnés au concile de Constantinople. Il ne s'y trouva que l'église Grecque. Le consentement de tout l'Occident, et du pape saint Damase, le fit appeler second concile général. Pendant que Théodose gouvernoit avec tant de force et tant de succès, Gratien, qui n'étoit pas moins vaillant ni moins pieux, abandonné de ses troupes, toutes composées d'étrangers, fut immolé au tyran Maxime. L'église et l'empire pleurèrent ce bon prince. Le tyran régna dans les Gaules, et sembla se contenter de ce partage. L'impératrice Justine publia, sous le nom de son fils, des édits en faveur de l'arianisme. Saint Ambroise, évêque de Milan, ne lui opposa que la sainte doctrine, les prières, et la patience; et sut par de telles armes, non-seulement conserver à l'église les basiliques que les hérétiques vouloient occuper, mais encore lui gagner le jeune empereur. Cependant Maxime remue; et Justine ne trouve rien de plus fidèle que le saint évêque, qu'elle traitoit de rebelle. Elle l'envoie au tyran, que ses discours ne peuvent fléchir. Le jeune Valentinien est contraint de prendre la fuite, avec sa mère. Maxime se rend maître à Rome, où il rétablit les sacrifices des faux dieux, par complaisance pour le sénat, presque encore tout païen. Après qu'il eut occupé tout l'Occident, et dans le temps qu'il se croyoit le plus paisible, Théodose, assisté des Francs, le défit dans la Pannonie, l'assiégea dans Aquilée, et le laissa tuer par ses soldats. Maître absolu des deux empires, il rendit celui d'Occident à Valentinien, qui

Ans de Jés.-Chri
381.
383.
386. 38
388.

Ans de Jés.-Christ.

ne le garda pas long-temps. Ce jeune prince éleva et abaissa trop Arbogaste, un capitaine des Francs, vaillant, désintéressé ;
392. mais capable de maintenir, par toutes sortes de crimes, le pouvoir qu'il s'étoit acquis sur les troupes. Il éleva le tyran Eugène, qui ne savoit que discourir ; et tua Valentinie, qui ne vouloit plus avoir pour maître le superbe Franc. Ce coup détestable fut fait dans les Gaules, auprès de Vienne. Saint Ambroise, que le jeune empereur avoit mandé pour recevoir de lui le baptême, déplora sa perte, et espéra bien de son salut. Sa mort ne demeura
394. pas impunie. Un miracle visible donna la victoire à Théodose sur Eugène, et sur les faux dieux dont ce tyran avoit rétabli le culte. Eugène fut pris : il fallut le sacrifier à la vengeance publique, et abattre la rebellion par sa mort. Le fier Arbogaste se tua lui-même, plutôt que d'avoir recours à la clémence du vainqueur, que tout le reste des rebelles venoit d'éprouver. Théodose, seul empereur, fut la joie et l'admiration de tout l'univers. Il appuya la religion, il fit taire les hérétiques, il abolit les sacrifices impurs des païens ; il corrigea la mollesse, et réprima les dépenses superflues. Il avoua humblement ses fautes, et il en fit pénitence. Il écouta saint Ambroise, célèbre docteur de l'église
390. qui le reprenoit de sa colère, seul vice d'un si grand prince. Toujours victorieux, jamais il ne fit la guerre que par nécessité.
395. Il rendit les peuples heureux, et mourut en paix, plus illustre par sa foi que par
386. 387. ses victoires. De son temps, saint Jérôme,

prêtre ; retiré dans la sainte grotte de Béthléem, entreprit des travaux immenses pour expliquer l'Ecriture, en lut tous les interprètes, déterra toutes les histoires saintes et profanes qui la peuvent éclaircir, et composa, sur l'original Hébreu, la version de la Bible que toute l'Eglise a reçue sous le nom de *vulgate*. L'empire, qui paroissoit invincible sous Théodose, changea tout-à-coup sous ses deux fils. Arcade eut l'Orient, et Honorius l'Occident. Tous deux gouvernés par leurs ministres, ils firent servir leur puissance à des intérêts particuliers. Rufin et Eutrope, successivement favoris d'Arcade, et aussi méchans l'un que l'autre, périrent bientôt ; et les affaires n'en allèrent pas mieux sous un prince foible. Sa femme Eudoxe lui fit persécuter saint Jean Chrisostôme ; patriarche de Constantinople, et la lumière de l'Orient. Le pape saint Innocent, et tout l'Occident, soutinrent ce grand évêque contre Théophile, patriarche d'Alexandrie, ministre des violences de l'impératrice. L'occident étoit troublé par l'inondation des barbares. Radagaise, Goth et païen, ravagea l'Italie. Les Vandales, nation Gothique et arienne, occupèrent une partie de la Gaule, et se répandirent dans l'Espagne. Alaric, roi des Visigoths, peuples ariens, contraignit Honorius à lui abandonner ces grandes provinces déjà occupées par les Vandales, Stilicon, embarrassé de tant de barbares, les bat, les ménage, s'entend, et rompt avec eux, sacrifie tout à son intérêt, et conserve néanmoins l'empire qu'il avoit dessein d'u-

Ans de Jés.-Chr

395.
399.
403. 4
406. et sui

Ans de Jés.-Christ.

surper. Cependant Arcade mourut, et crut l'Orient si dépourvu de bons sujets, qu'il mit son fils Théodose, âgé de huit ans, sous
408. la tutelle d'Isdegerde, roi de Perse. Mais Pulchérie, sœur du jeune empereur, se trouva capable des grandes affaires. L'empire de Théodose se soutint par la prudence et par la piété de cette princesse. Celui d'Honorius sembloit proche de sa ruine. Il fit mourir Stilicon, et ne sut pas remplir la place d'un si habile ministre. La révolte
409. de Constantin, la perte entière de la Gaule
410. et de l'Espagne, la prise et le sac de Rome par les armes d'Alaric et des Visigoths, furent la suite de la mort de Stilicon. Ataulphe, plus furieux qu'Alaric, pilla Rome de nouveau, et il ne songeoit qu'à abolir le nom Romain; mais, pour le bonheur de l'empire, il prit Placidie, sœur de l'empereur. Cette princesse captive, qu'il épousa, l'adoucit. Les Goths traitèrent avec
413. les Romains, et s'établirent en Espagne
414. 415. en se réservant, dans les Gaules, les provinces qui tiroient vers les Pyrénées. Leur roi Vallia conduisit sagement ces grands desseins. L'Espagne montra sa constance; et sa foi ne s'altéra pas sous la domination de ces ariens. Cependant les Bourguignons, peuples Germains, occupèrent le voisinage du Rhin, d'où peu à peu ils gagnèrent le pays qui porte encore leur nom. Les Francs ne s'oublièrent pas. Résolus de faire de nouveaux efforts pour
420. s'ouvrir les Gaules, ils élevèrent à la royauté Pharamond, fils de Marcomir; et la monarchie de France, la plus ancienne et *la plus* noble de toutes celles qui sont au

commença sous lui. Le malheu- *Ans de Jés.-Chris*
norius mourut sans enfans, et
urvoir à l'empire. Théodose nom- 423.
reur son cousin Valentinien III, 424.
Placidie et de Constance son se-
ri; et le mit, durant son bas âge, 412. 41
utelle de sa mère, à qui il donna
l'impératrice. En ces temps, Cé-
t Pélage nièrent le péché origi-
la grace, par laquelle nous som-
étiens. Malgré leurs dissimulations. 416.
iles d'Afrique les condamnèrent. 417.
es saint Innocent et saint Zozyme,
ape saint Célestin suivit depuis,
ent sa condamnation, et l'éten-
ar tout l'univers. Saint Augustin
t ces dangereux hérétiques, et
oute l'Eglise par ses admirables
Le même père, secondé de saint
son disciple ferma la bouche aux
élagiens qui attribuoient le com-
ent de la justification et de la foi
les forces du libre arbitre. Un siè-
malheureux à l'empire, et où il
tant d'hérésies, ne laissa pas d'être
t au christianisme. Nul trouble ne
a; nulle hérésie ne le corrompit.
e, féconde en grands hommes, con-
toutes les erreurs. Après les per-
ns, Dieu se plut à faire éclater la
de ses martyrs: toutes les histoi-
tous les écrits sont pleins des mi-
que leur secours imploré et leurs
ux honorés opéroient par toute la 426.
Vigilance, qui s'opposoit à des sen- *Hyer. con Vigil. Ge nat. dese*
si reçus, réfuté par saint Jérôme,
a *sans suite. La foi* chrétienne s'af- Ecc.

Ans de Jés.-Christ.

fermissoit et s'étendoit tous les jours. Mais l'empire d'Occident n'en pouvoit plus. Attaqué par tant d'ennemis, il fut encore
427. affoibli par les jalousies de ses généraux. Par les artifices d'Aétius, Boniface, comte d'Afrique, devint suspect à Placidie. Le comte maltraité fit venir d'Espagne Genséric et les Vandales que les Goths en chassoient, et se repentit trop tard de les avoir appelés, l'Afrique fut ôtée à l'empire. L'Église souffrit des maux infinis par la violence de ces ariens, et vit couronner
429. une infinité de martyrs. Deux furieuses hérésies s'élevèrent. Nestorius, patriarche de Constantinople, divisa la personne de JÉSUS-CHRIST : et, vingt ans après, Eutichès, abbé, en confondit les deux
430. natures. Saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, s'opposa à Nestorius, qui fut
431. condamné par le pape saint Célestin. Le concile d'Éphèse, troisième général, en exécution de cette sentence, déposa Nestorius, et confirma le décret de saint Célestin, que les évêques du concile appellent leur père dans leur définition. La sainte vierge fut reconue pour mère de Dieu, et la doctrine de saint Cyrille fut célébrée par toute la terre. Théodose, après quelques embarras, se soumit au
448. concile, et bannit Nestorius. Eutychès, qui ne put combattre cette hérésie qu'en se jetant dans un autre excès, ne fut pas moins fortement rejeté. Le pape saint Léon le grand le condamna, et le réfuta tout ensemble par une lettre qui fut révé-
451. rée dans tout l'univers. Le concile de Chalcédoine, quatrième général, où ce grand

Part. II. Conc. Eph. act. I. Sent. depos. Nest.

tenoit la première place, autant par ctrine que par l'autorité de son siége, ématisa Eutichès et Dioscore pa- he d'Alexandrie, son protecteur. La du concile à saint Léon fait voir que ɔe y présidoit, par ses légats, comme ef à ses membres. L'empereur Mar- ıssista lui-même à cette grande as- ée, à l'exemple de Constantin, et ɔut les décisions avec le même res- Un peu auparavant, Pulchérie l'avoit à l'empire, en l'épousant. Elle fut nue pour impératrice après la mort de rère, qui n'avoit point laissé de fils. il falloit donner un maître à l'empire : tu de Marcien lui procura cet honneur. nt le temps de ces deux conciles, doret, évêque de Cyr, se rendit cé- : et sa doctrine seroit sans tache, si crits violens, qu'il publia contre saint le, n'avoient eu besoin de trop grands cissemens. Il les donna de bonne foi, : compté parmi les évêques ortho- . Les Gaules commençoient à re- ître les Francs. Aétius les avoit dé- s contre Pharamond et contre Clo- le chevelu. Mais Mérovée fut plus ux, et y fit un plus solide établisse- , à peu près dans le même temps que nglois, peuples Saxons, occupèrent nde Bretagne. Ils lui donnèrent leur , et y fondèrent plusieurs royaumes. ndant les Huns, peuples des Palus ides, désolèrent tout l'univers, avec armée immense, sous la conduite d'At- leur roi, le plus affreux de tous les mes. *Aétius, qui défit dans les* Gau-

Ans de Jés.-Christ

Rel. S. Syn Ch. ad Leon Conc. P. 3

An de Jés.-Christ.

les, ne put l'empêcher de ravager l'Italie. Les Iles de la mer Adriatique servirent de retraite à plusieurs contre sa fureur.

452. Venise s'éleva au milieu des eaux. Le pape saint Léon, plus puissant qu'Aétius et que les armées Romaines, se fit respecter par ce roi barbare et paien, et sauva Rome du pillage. Mais elle y fut exposée bientôt après, par les débauches de son empereur Valentinien. Maxime, dont il avoit violé

454. 455. la femme, trouva moyen de le perdre, en dissimulant sa douleur, et se faisant un mérite de sa complaisance. Par ses conseils trompeurs, l'aveugle empereur fit mourir Aétius, le seul rempart de l'empire. Maxime, auteur du meurtre, en inspire la vengeance aux amis d'Aétius, et fait tuer l'empereur. Il monte sur le trône par ces degrés, et contraint l'impératrice Eudoxe, fille de Théodose le jeune, à l'épouser. Pour se tirer de ses mains, elle ne craignit point de se mettre en celles de Genséric. Rome est en proie au barbare : le seul saint Léon l'empêche d'y mettre tout à feu et à sang ; le peuple déchire Maxime : et ne reçoit dans ses maux que cette triste consolation. Tout se brouille en Occident : on y voit plusieurs empereurs s'élever, et tomber presque en même-temps. Majorien fut le plus illustre ; Avitus soutint mal sa réputation, et se sauva par un évê-

456. ché. On ne put plus défendre les Gaules

457. contre Mérovée, ni contre Childéric son fils ; mais le dernier pensa périr par ses débauches. Si ses sujets le chassèrent, un fidèle ami, qui lui resta, le fit rappeler. Sa valeur le fit craindre de ses ennemis ;

et ses conquêtes s'étendirent bien avant dans les Gaules. L'empire d'Orient étoit paisible sous Léon Thracien, successeur de Marcien, et sous Zénon, gendre et successeur de Léon. La révolte de Basilisque, bientôt opprimé, ne causa qu'une courte inquiétude à cet empereur. Mais l'empire d'Occident périt sans ressource. Auguste, qu'on nomme Augustule, fils d'Oreste, fut le dernier empereur reconnu à Rome; et, incontinent après, il fut dépossédé par Odoacre, roi des Hérules. C'étoient des peuples venus du Pont-Euxin, dont la domination ne fut pas longue. En Orient, l'empereur Zénon entreprit de se signaler d'une manière inouie. Il fut le premier des empereurs qui se mêla de régler les questions de la foi. Pendant que les demi-Eutychiens s'opposoient au concile de Chalcédoine, il publia contre le concile son Hénotique, c'est-à-dire, son décret d'union détesté par les catholiques et condamné par le pape Félix III. Les Hérules furent bientôt chassés de Rome par Théodoric, roi des Ostrogoths, c'est-à-dire, Goths orientaux, qui fonda le royaume d'Italie, et laissa, quoiqu'arien, un assez libre exercice à la religion catholique. L'empereur Anastase la troubloit en Orient. Il marcha sur les pas de Zénon son prédécesseur, et appuya les hérétiques. Par-là il aliéna les esprits des peuples, et ne put jamais les gagner, même en ôtant des impôts fâcheux. L'Italie obéissoit à Théodoric. Odoacre, pressé dans Ravenne, tâcha de se sauver par un traité, que Théodoric n'observa pas; et les Hérules furent contraints de

Ans de Jés.-Christ.

453.
455.
474.
475.
476.
482.
483.
490. 491.
492.
493.

tout abandonner. Théodoric, outre l'Italie, tenoit encore la Provence. De son
Ans de Jés.-Christ.
temps, saint Benoît, retiré en Italie dans
494. un désert, commençoit, dès ses plus tendres années, à pratiquer les saintes maximes dont il composa depuis cette belle règle que tous les moines d'Occident reçurent avec le même respect que les moines d'Orient ont pour celle de saint Basile. Les Romains achevèrent de perdre les Gaules, par les victoires de Clovis, fils de Childéric. Il gagna aussi sur les Alle-
495. mands la bataille de Tolbiac, par le vœu qu'il fit d'embrasser la religion chrétienne, à laquelle Clotilde sa femme ne cessoit de le porter. Elle étoit de la maison des rois de Bourgogne, et catholique zélée, encore que sa famille et sa nation fut arienne. Clovis, instruit par saint Vaast, fut baptisé à Reims, avec ses français, par saint Remy évêque de cette ancienne métropole. Seul de tous les princes du monde, il soutint la foi catholique, et mérita le ti-
506. tre de *très-chrétien* à ses successeurs. Par
507. la bataille où il tua, de sa propre main, Alaric roi des Visigoths, Tolose et l'Aquitaine furent jointes à son royaume. Mais
508. la victoire des Ostrogoths l'empêcha de tout prendre jusqu'aux Pyrénées; et la fin
510. de son règne ternit la gloire des commencemens. Ses quatre enfans partagèrent le royaume, et ne cessèrent d'entreprendre les uns sur les autres. Anastase mourut frappé du foudre. Justin, de basse nais-
518. sance, mais habile et très-catholique, fut fait empereur par le sénat. Il se soumit avec tout son peuple, aux décrets du pape

saint

saint Hormisdas, et mit fin aux troubles de l'église d'Orient. De son temps, Boëce, homme célèbre par sa doctrine aussi bien que par sa naissance, et Symmaque son beau-père, tous deux élevés aux charges les plus éminentes, furent immolés aux jalousies de Théodoric, qui les soupçonna, sans sujet, de conspirer contre l'état. Le roi troublé de son crime, crut voir la tête de Symmaque dans un plat qu'on lui servoit, et mourut quelque temps après. Amalasonte, sa fille, et mère d'Atalaric qui devenoit roi par la mort de son aïeul, est empêchée par les Goths de faire instruire le jeune prince comme méritoit sa naissance; et, contrainte de l'abandonner aux gens de son âge, elle voit qu'il se perd, sans pouvoir y apporter de remède. L'année d'après, Justin mourut, après avoir associé à l'empire son neveu Justinien, dont le long règne est célèbre par les travaux de Tribonien, compilateur du droit romain, et par les exploits de Bélisaire et de l'eunuque Narsès. Ces deux fameux capitaines réprimèrent les Perses, défirent les Ostrogoths et les Vandales, rendirent à leur maître l'Afrique, l'Italie et Rome. Mais l'empereur, jaloux de leur gloire, sans vouloir prendre part à leurs travaux, les embarrassoit toujours plus qu'il ne leur donnoit d'assistance. Le royaume de France s'augmentoit. Après une longue guerre, Childebert et Clotaire, enfans de Clovis, conquirent le royaume de Bourgogne; et, en même temps, immolèrent à leur ambition les enfans mineurs de leur frère Clodomir, dont ils *partagèrent* entr'eux

Ans de Jés.-Chris
526.
527.
529. 530. *et*
533. 53
552. 55
552.

le royaume. Quelque temps après, et pendant que Bélisaire attaquoit si vive-
rist. ment les Ostrogoths, ce qu'ils avoient dans les Gaules fut abandonné aux Français. La France s'étendoit alors beaucoup au-delà du Rhin; mais les partages des princes, qui faisoient autant de royaumes, l'empêchoient d'être réunie sous une même domination. Ses principales parties furent la Neustrie, c'est-à-dire, la France occidentale; et l'Austrasie, c'est-à-dire, la
553. France orientale. La même année que Rome fut reprise par Narsès, Justinien fit tenir à Constantinople le cinquième concile général, qui confirma les précédens, et condamna quelques écrits favorables à Nestorius. C'est ce qu'on appeloit les trois chapitres, à cause des trois auteurs, déjà morts il y avoit long-temps, dont il s'agissoit alors. On condamna la mémoire et les écrits de Théodore évêque de Mopsueste, une lettre d'Ibas évêque d'Édesse, et, parmi les écrits de Théodore, ceux qu'il avoit composés contre saint Cyrille. Les livres d'Origène, qui troubloient tout l'Orient depuis un siècle, furent aussi réprouvés. Ce concile, commencé avec de
555. mauvais desseins, eut une heureuse conclusion, et fut reçu du saint siége qui s'y étoit opposé d'abord. Deux ans après le concile, Narsès, qui avoit ôté l'Italie aux Goths, la défendit contre les Français, et remporta une pleine victoire sur Bucelin, général des troupes d'Austrasie. Malgré tous ses avantages, l'Italie ne demeura
68. guère aux empereurs. Sous Justin II, neveu de Justinien, et après la mort de Nar-

sés, le royaume de Lombardie fut fondé par Alboin. Il prit Milan et Pavie; Rome et Ravenne se sauvèrent à peine de ses mains; et les Lombards firent souffrir aux Romains des maux extrêmes. Rome fut mal secourue par ses empereurs, que les Avares, nation Scytique, les Sarrasins peuples d'Arabie, et les Perses plus que tous les autres tourmentoient de tous côtés en Orient. Justin, qui ne croyoit que lui-même et ses passions, fut toujours battu par les Perses et par leur roi Chosroës. Il se troubla de tant de pertes, jusqu'à tomber en phrénésie. Sa femme Sophie soutint l'empire. Le malheureux prince revint trop tard à son bon sens, et reconnut en mourant la malice de ses flatteurs. Après lui, Tibère II, qu'il avoit nommé empereur, réprima les ennemis, soulagea les peuples, et s'enrichit par ses aumônes. Les victoires de Maurice Cappadocien, général de ses armées, firent mourir de dépit le superbe Chosroës. Elles furent récompensées de l'empire que Tibère lui donna, en mourant, avec sa fille Constantine. En ce temps l'ambitieuse Frédégonde, femme du roi Chilpéric I, mettoit toute la France en combustion, et ne cessoit d'exciter des guerres cruelles entre les rois français. Au milieu des malheurs de l'Italie, et pendant que Rome étoit affligée d'une peste épouvantable, saint Grégoire le grand fut élevé, malgré lui, sur le siége de saint Pierre. Ce grand pape appaise la peste par ses prières; instruit les empereurs, et, tout ensemble, leur fait rendre l'obéissance qui leur est due, console l'*Afrique, et la fortifie*; confirme

Ans de Jés.-Chris.

570. 57
574.

579.

580.

581.
583.

590.

ns le Christ. en Espagne les Visigoths convertis de l'arianisme, et Récarède le catholique, qui venoit de rentrer au sein de l'église; convertit l'Angleterre : réforme la discipline dans la France, dont il exalte les rois toujours orthodoxes au-dessus de tous les rois de la terre ; fléchit les Lombards ; sauve Rome et l'Italie, que les empereurs ne pouvoient aider ; réprime l'orgueil naissant des patriarches de Constantinople ; éclaire toute l'église par sa doctrine ; gouverne l'Orient et l'Occident, avec autant de vigueur que d'humilité ; et donne au monde un parfait modèle du gouvernement ecclésiastique. L'histoire de l'église n'a rien de plus beau que l'entrée du saint moine
597. Augustin dans le royaume de Cant, avec
. lib. I. quarante de ses compagnons, qui, précédés de la croix et de l'image du grand roi notre seigneur Jésus-Christ faisoient des vœux solennels pour la conversion de l'Angleterre. Saint Grégoire, qui les avoit envoyés, les instruisoit par des lettres véritablement apostoliques, et appre-
r. lib. 9. noit à saint Augustin à trembler parmi les
3. ind. 4 miracles continuels que Dieu faisoit par son ministère. Berthe princesse de France, attira au christianisme le roi Edhilbert son mari. Les rois de France et la reine Brunehault protégèrent la nouvelle mission. Les évêques de France entrèrent dans cette bonne œuvre ; et ce furent eux qui, par
601. l'ordre du pape, sacrèrent saint Augustin.
604. Le renfort que saint Grégoire renvoya au nouvel évêque, produisit de nouveaux fruits, et l'église anglicane prit sa forme.

L'empereur Maurice, ayant éprouvé la

fidélité du saint pontife, se corrigea par ses avis, et reçut de lui cette louange si digne d'un prince chrétien que la bouche des hérétiques n'osoit s'ouvrir de son temps. Un si pieux empereur fit pourtant une grande faute. Un nombre infini de Romains périrent entre les mains des barbares, faute d'être rachetés à un écu par tête. On voit, incontinent après, les remords du bon empereur; la prière qu'il fait à Dieu de le punir en ce monde, plutôt qu'en l'autre; la révolte de Phocas, qui égorge à ses yeux toute sa famille; Maurice tué le dernier, et ne disant autre chose, parmi tous ses maux, que ce verset du psalmiste: *Vous êtes juste, ô Seigneur, et tous vos jugemens sont droits.* Phocas, élevé à l'empire par une action si détestable, tâcha de gagner les peuples, en honorant le saint siége dont il confirma les priviléges. Mais sa sentence étoit prononcée. Héraclius, proclamé empereur par l'armée d'Afrique, marcha contre lui. Alors Phocas éprouva que souvent les débauches nuisent plus aux princes que les cruautés; et Photin, dont il avoit débauché la femme, le livra à Héraclius qui le fit tuer, la France vit, un peu après, une tragédie bien plus étrange. La reine Brunehault, livrée à Clotaire II, fut immolée à l'ambition de ce prince; sa mémoire fut déchirée: et sa vertu, tant louée par le pape saint Gregoire, a peine encore à se défendre. L'empire cependant étoit désolé. Le roi de Perse, Chosroës II, sous prétexte de venger Maurice, avoit entrepris de perdre Phocas. Il poussa ses conquêtes *sous Héraclius.* On vit l'empe-

Ans de Jés.-Christ.

601.

602.

Psalm. 118

606.

610.

614.

Ans de Jés.-Christ.

reur battu, et la vraie croix enlevée par les infidèles; puis, par un retour admirable, Héraclius cinq fois vainqueur; la
620. 621. Perse pénétrée par les Romains; Chosroës
622. 623. tué par son fils; et la sainte croix reconquise. Pendant que la puissance des Perses étoit si bien réprimée, un plus grand mal
625. 626. s'éleva contre l'empire et contre toute la
628. chrétienté. Mahomet s'érigea en prophète parmi les Sarrasins: il fut chassé de la Méque par les siens. A sa fuite commence la fameuse Hégyre, d'où les Mahométans comptent leurs années. Ce faux prophète donna ses victoires pour toute marque de sa mission. Il soumit en neuf ans, toute l'Arabie, de gré ou de force, et jeta les
629. fondemens de l'empire des Califes. A ces maux se joignit l'hérésie des Monothélites, qui, par une bizarrerie presque inconcevable, en reconnoissant deux natures en notre Seigneur, n'y vouloient reconnoître qu'une seule volonté. L'homme, selon eux, n'y vouloit rien; et il n'y avoit en Jésus-Christ que la seule volonté du Verbe. Ces hérétiques cachoient leur venin sous des paroles ambigues: un faux amour de la paix leur fit proposer qu'on
633. ne parlât ni d'une ni de deux volontés. Ils imposèrent, par ces artifices, au pape Honorius I, qui entra avec eux dans un dangereux ménagement, et consentit au silence où le mensonge et la vérité fu-
639. rent également supprimés. Pour comble de malheur, quelque temps après, l'empereur Héraclius entreprit de décider la question de son autorité, et proposa son ecthèse, ou exposition, favorable aux

Monothélites : mais les artifices des hérétiques furent enfin découverts. Le pape Jean IV condamna l'ecthèse. Constant, petit fils d'Héraclius, soutint l'édit de son aieul par le sien, appelé type. Le saint siége et le pape Théodore s'opposent à cette entreprise : le pape saint Martin I assemble le concile de Latran, où il anathématise le type et le chefs des Monothélites. Saint Maxime, célèbre par tout l'Orient pour sa piété et pour sa doctrine, quitte la cour infectée de la nouvelle hérésie, reprend ouvertement les empereurs qui avoient osé prononcer sur les questions de la foi et souffre des maux infinis pour la religion catholique. Le pape traîné d'exil en exil, et toujours durement traité par l'empereur, meurt enfin parmi les souffrances, sans se plaindre ni se relâcher de ce qu'il doit à son ministère. Cependant la nouvelle église anglicane, fortifiée par les soins des papes Boniface V et Honorius, se rendoit illustre par toute la terre. Les miracles y abondoient avec les vertus, comme dans les temps des apôtres; et il n'y avoit rien de plus éclatant que la sainteté de ses rois. Éduin embrassa; avec tout son peuple, la foi qui lui avoit donné la victoire sur ses ennemis, et convertit ses voisins. Oswalde servit d'interprète aux prédicateurs de l'évangile; et, renommé par ses conquêtes, il leur préféra la gloire d'être chrétien. Les Merciens furent convertis par le roi de Northumbelland Osuin : leurs voisins et leurs successeurs suivirent leurs pas; et leurs bonnes œuvres furent immenses. Tout périssoit en

A d Jés.-C

640.

648.

649.

650.

654.

627.

634.

635.

Ans de Jés.-Christ.

Orient. Pendant que les empereurs se consument dans des disputes de religion et inventent des hérésies, les Sarrasins pénètrent l'empire ; ils occupent la Syrie et
634. 635. 636. la Palestine ; la sainte cité leur est assujétie ;
637. la Perse leur est ouverte par ses divisions, et ils prennent ce grand royaume sans résistance. Ils entrent en Afrique, en état d'en faire bientôt une de leurs provinces :
647. l'île de Chypre leur obéit ; et ils joignent,
648. en moins de trente ans, toutes ces conquêtes à celles de Mahomet. L'Italie, toujours malheureuse et abandonnée, gémissoit sous les armes des Lombards. Constant désespéra de les chasser, et se
663. résolut à ravager ce qu'il ne put défendre. Plus cruel que les Lombards mêmes, il ne vint à Rome que pour en piller les trésors : les églises ne s'en sauvèrent pas.
668. il ruina la Sardaigne et la Sicile ; et, de
671. venu odieux à tout le monde, il périt
672. de la main des siens. Sous son fils Cons-
678. tantin Pogonat, c'est-à-dire, le barbu, les Sarrasins s'emparèrent de la Cilicie et de la Lycie. Constantinople assiégée ne fut sauvée que par un miracle. Les Bulgares, peuples venus de l'embouchure du Volga, se joignirent à tant d'ennemis, dont l'empire étoit accablé, et occupèrent cette partie de la Thrace appelée depuis Bulgarie, qui étoit l'ancienne Mysie. L'église anglicane enfantoit de nouvelles églises ; et saint Wilfrid évêque d'Yorck, chassé
680. de son siége convertit la Frise. Toute l'église reçut une nouvelle lumière par le concile de Constantinople, sixième général, où le pape saint Agathon présida par

ses légats, et expliqua la foi catholique par une lettre admirable. Le concile frappa d'anathême une évêque célèbre par sa doctrine, un patriarche d'Alexandrie, quatre patriarches de Constantinople, c'est-à-dire, tous les auteurs de la secte des monothélites; sans épargner le pape Honorius, qui les avoit ménagés. Après la mort d'Agathon, qui arriva durant le concile, le pape saint Léon II en confirma les décisions, et en reçut tous les anathêmes. Constantin Pogonat imitateur du grand Constantin et de Marcien, entra au concile à leur exemple; et comme il y rendit les mêmes soumissions, il y fut honoré des mêmes titres d'orthodoxe, de religieux, de pacifique empereur et de restaurateur de la religion. Son fils Justinien II lui succéda, encore enfant. De son temps, la foi s'étendoit et éclatoit vers le Nord. Saint Kilien, envoyé par le pape Conon, prêcha l'évangile dans la Franconie. Du temps du pape Serge, Céadual, un des rois d'Angleterre, vint reconnoître en personne l'église romaine, d'où la foi avoit passé en son île; et, après avoir reçu le baptême par les mains du pape, il mourut selon qu'il l'avoit lui-même désiré. La maison de Clovis étoit tombée dans une foiblesse déplorable; de fréquentes minorités avoient donné occasion de jeter les princes dans une mollesse dont ils ne sortoient point étant majeurs. De-là sort une longue suite de rois fainéans, qui n'avoient que le nom de roi, et laissoient tout le pouvoir aux maires du palais. Sous ce titre, Pépin Héristel gou-

Ans de Jés.-Christ

685. 686. 689. 693. 695.

Ans de Jés.-Christ. verna tout, et eléva sa maison à de plus hautes espérances. Par son autorité, et après le martyre de saint Vigbert, la foi s'établit dans la Frise, que la France venoit d'ajouter à ses conquêtes. Saint Swibert, saint Willebrod, et d'autres hommes apostoliques répandirent l'évangile dans les provinces voisines. Cependant la minorité de Justinien s'étoit heureusement passée; les victoires de Léonce avoient abattu les Sarrasins, et rétabli la gloire de
694. l'empire en Orient. Mais ce vaillant ca-
696. pitaine, arrêté injustement, et relâché mal-à-propos, coupa le nez à son maître, et le chassa. Ce rebelle souffrit un pareil trai-
702. tement de Tibère, nommé Absimare, qui
711. lui-même ne dura guère. Justinien rétabli fut ingrat envers ses amis; et, en se vengeant de ses ennemis, il s'en fit de plus redoutables, qui le tuèrent. Les images de Philippique son successeur ne furent pas reçues dans Rome; à cause qu'il favorisoit les Monothélites, et se déclaroit ennemi
713. du concile sixième. On élut à Constantinople Anastase II, prince catholique, et on créva les yeux à Philippique. En ce temps les débauches du roi Roderic ou Rodrigue firent livrer l'Espagne aux Maures; c'est ainsi qu'on appeloit les Sarrasins d'Afrique. Le comte Julien, pour venger sa fille dont Roderic abusoit, appela ces infidèles. Ils viennent avec des troupes immenses: ce roi périt: l'Espagne est soumise, et l'empire des Goths y est éteint. L'église d'Espagne fut mise alors à une nouvelle épreuve: mais, comme elle s'étoit conservée sous les ariens, les Maho-

métans ne purent l'abattre. Ils la laissèrent d'abord avec assez de liberté : mais, dans les siècles suivans, il fallut soutenir de grands combats ; et la chasteté eut ses martyrs, aussi bien que la foi, sous la tyrannie d'une nation aussi brutale qu'infidèle. L'empereur Anastase ne dura guère. L'armée força Théodose III à prendre la pourpre. Il fallut combattre : le nouvel empereur gagna la bataille, et Anastase fut mis dans un monastère. Les Maures, maîtres de l'Espagne, espéroient s'étendre bientôt au-delà des Pyrénées : mais Charles Martel, destiné à les réprimer, s'étoit élevé en France ; et avoit succédé, quoique bâtard, au pouvoir de son père Pepin Héristel, qui laissa l'Austrasie à sa maison comme une espèce de principauté souveraine, et le commandement en Neustrie par la charge de maire du palais. Charles réunit tout par sa valeur. Les affaires d'Orient étoient brouillées. Léon Isaurien, préfet d'Orient, ne reconnut pas Théodose, qui quitta sans répugnance l'empire qu'il n'avoit accepté que par force ; et retiré à Ephèse ne s'occupa plus que des véritables grandeurs. Les Sarrasins reçurent de grands coups durant l'empire de Léon. Ils levèrent honteusement le siége de Constantinople. Pelage, qui se cantonna dans les montagnes d'Asturie avec ce qu'il y avoit de plus résolu parmi les Goths, après une victoire signalée, opposa à ces infidèles un nouveau royaume, par lequel ils devoient un jour être chassés de l'Espagne. Malgré les efforts et l'armée immense d'Abdérame leur général, Charles

Ans de Jés.-Chri

715.

716.

718.

719.

725.

Ans de Jés.-Christ. Martel gagna sur eux la fameuse bataille de Tours. Il y périt un nombre infini de ces infidèles ; et Abdérame lui-même y demeura sur la place. Cette victoire fut suivie d'autres avantages, par lesquels Charles arrêta les Maures, et étendit le royaume jusqu'aux Pyrénées. Alors les Gaules n'eurent presque rien qui n'obéit aux Français ; et tous reconnoissoient Charles Martel. Puissant en paix, en guerre, et maître absolu du royaume, il régna sous plusieurs rois qu'il fit et défit à sa fantaisie, sans oser prendre ce grand titre. La jalousie des seigneurs Français vouloit
723. être ainsi trompée. La religion s'établissoit en Allemagne. Le prêtre saint Boniface convertit ces peuples, et en fut fait évêque par le pape Grégoire II qui l'y avoit envoyé. L'empire étoit alors assez paisible : mais Léon y mit le trouble pour long-temps. Il entreprit de renverser comme des idoles
726. les images de JÉSUS-CHRIST et de ses saints. Comme il ne put attirer à ses sentimens saint Germain patriarche de Constantinople, il agit de son autorité ; et, après une ordonnance du sénat, on lui vit d'abord briser une image de JÉSUS-CHRIST, qui étoit posée sur la grande porte de l'église de Constantinople. Ce fut par-là que commencèrent les violences des Iconoclastes, c'est-à-dire, des brise-images. Les autres images, que les empereurs, les évêques, et tous les fidèles avoient érigées depuis la paix de l'église dans les lieux publics et particuliers, furent aussi abattues. A ce spectacle le peuple s'émut. Les statues de l'empereur furent renversées en di-

vers endroits. Il se crut outragé en sa personne : on lui reprocha un semblable outrage qu'il faisoit à JÉSUS-CHRIST et à ses saints, et que, de son aveu propre, l'injure faite à l'image rétomboit sur l'original. L'Italie passa encore plus avant : l'impiété de l'empereur fut cause qu'on lui refusa les tributs ordinaires. Luitprand, roi des Lombards, se servit du même prétexte pour prendre Ravenne, résidence des exarques. On nommoit ainsi les gouverneurs que les empereurs envoyoient en Italie. Le pape Grégoire II s'opposa au renversement des images : mais, en même-temps, il s'opposoit aux ennemis de l'empire, et tâchoit de retenir les peuples dans l'obéissance. La paix se fit avec les Lombards, et l'empereur exécuta son décret contre les images plus violemment que jamais. Mais le célèbre Jean de Damas lui déclara qu'en matière de religion il ne connoissoit de décrets que ceux de l'église, et souffrit beaucoup. L'empereur chassa de son siége le patriarche saint Germain, qui mourut en exil, âgé de 90 ans. Un peu après, les Lombards reprirent les armes ; et, dans les maux qu'ils faisoient souffrir au peuple romain, ils ne furent retenus que par l'autorité de Charles Martel, dont le pape Gregoire II avoit imploré l'assistance. Le nouveau royaume d'Espagne, qu'on appeloit dans ces premiers temps le royaume d'Oviède, s'augmentoit par les victoires et par la conduite d'Alphonse gendre de Pélage, qui, à l'exemple de Récarède dont il étoit descendu, prit le nom de catholique. *Léon* mourut, et laissa

Ans de Jés.-Chri

730.

739. 74(

Ans de Jés.-Christ. l'empire, aussi bien que l'église, dans une grande agitation. Artabaze, préteur d'Arménie, se fit proclamer empereur au lieu
471. de Constantin Copronyme fils de Léon, et rétablit les images. Après la mort de Charles Martel, Luitprand menaça Rome de nouveau : l'exarcat de Ravenne fut
742. 743. en péril, et l'Italie dut son salut à la prudence du pape saint Zacharie. Constantin, embarrassé dans l'Orient, ne songeoit qu'à s'établir ; il battit Artabaze, prit Cons-
747. tantinople, et la remplit de supplices. Les deux enfans de Charles Martel, Carloman et Pépin, avoient succédé à la puissance de leur père : mais Carloman, dégoûté du siècle, au milieu de sa grandeur et de ses victoires, embrassa la vie monastique. Par ce moyen, son frère Pépin réunit en sa personne toute la puissance. Il sut la soutenir par un grand mérite, et prit le dessein de s'élever à la royauté. Childéric, le plus
752. misérable de tous les princes, lui en ouvrit le chemin, et joignit à la qualité de fainéant celle d'insensé. Les Français, dégoûtés de leurs fainéans, et accoutumés depuis tant de temps à la maison de Charles Martel féconde en grands hommes, n'étoient plus embarrassés que du serment qu'ils avoient prêté à Childéric. Sur la réponse du pape Zacharie, ils se crurent libres, et d'autant plus dégagés du serment qu'ils avoient prêté à leur roi, que lui et ses devanciers sembloient, depuis deux cents ans, avoir renoncé au droit qu'ils avoient de leur commander, en laissant attacher tout le pouvoir à la charge de maire du palais. Ainsi Pépin fut mis sur le trône,

et le nom de roi fut réuni avec l'autorité. Le pape Etienne II trouva, dans le nouveau roi, le même zèle que Charles Martel avoit eu pour le saint siége contre les Lombards. Après avoir vainement imploré le secours de l'empereur, il se jeta entre les bras des Français. Le roi le reçut en France avec respect, et voulut être sacré et couronné de sa main. En même-temps, il passa les Alpes, délivra Rome et l'exarcat de Ravenne, et réduisit Astolphe roi des Lombards à une paix équitable. Cependant l'empereur faisoit la guerre aux images. Pour s'appuyer de l'autorité ecclésiastique, il assembla un nombreux concile à Constantinople. On n'y vit pourtant point paroître selon la coutume, ni les légats du saint siége, ni les évêques, ou les légats des autres siéges patriarcaux. Dans ce concile, non seulement on condamna comme idolâtrie tout l'honneur rendu aux images en mémoire des originaux, mais encore on y condamna la sculpture et la peinture comme des arts détestables. C'étoit l'opinion des Sarrasins, dont on disoit que Léon avoit suivi les conseils quand il renversa les images. Il ne parut pourtant rien contre les reliques. Le concile de Copronyme ne défendit pas de les honorer, et il frappa d'anathême ceux qui refusoient d'avoir recours aux prières de la sainte Vierge et des saints. Les catholiques persécutés pour l'honneur qu'ils rendoient aux images, répondoient à l'empereur qu'ils aimoient mieux endurer toute sorte d'extrémités, que de ne pas honorer Jésus-Christ jusques dans son ombre. Cependant Pépin repassa

An de Jés.-C. 753.

754.

Conc. II. act.

Ibid. d. Pseudos P.

Ibid. P. Cosyn. C. Can. t. XI.

Ans de Jés.-Christ.

les Alpes, et châtia l'infidèle Astolphe
refusoit d'exécuter le traité de paix. L
glise romaine ne reçut jamais un plus b
755. don que celui que lui fit alors ce pi
prince. Il lui donna les villes reconqui
sur les Lombards, et se moqua de Cop
nyme qui les redemandoit, lui qui n'a
pu les défendre. Depuis ce temps, les e
pereurs furent peu reconnus dans Rom
ils y devinrent méprisables par leur foibl
se, et odieux par leurs erreurs. Pépin y
regardé comme protecteur du peuple
main et de l'église romaine. Cette qua
devint comme héréditaire à sa maison
aux rois de France. Charlemagne, fils
Pépin, la soumit avec autant de cour
que de piété, le pape Adrien eut reco
772. à lui contre Didier roi des Lombards,
avoit pris plusieurs villes, et ménaç
toute l'Italie. Charlemagne passa les Alp
Tout fléchit : Didier fut livré : les r
Lombards, ennemis de Rome et des
773. pes, furent détruits : Charlemagne se
774. couronner roi d'Italie, et prit le titre
roi des Français et des Lombards.
même temps, il exerça dans Rome mê
l'autorité souveraine en qualité de patri
et confirma au saint siége les donations
roi son père. Les empereurs avoient pe
à résister aux Bulgares, et soutenoient
780. nement contre Charlemagne les Lomba
dépossédés. La querelle des images dur
toujours. Léon IV, fils de Copronym
sembloit d'abord s'être adouci : mais
renouvela la persécution aussitôt qu'il
crut le maître. Il mourut bientôt. Son
Constantin âgé de dix ans lui succéda,

régna sous la tutelle de l'impératrice Irène sa mère. Alors les choses commencèrent à changer de face. Paul, patriarche de Constantinople déclara sur la fin de sa vie qu'il avoit combattu les images contre sa conscience, et se retira dans un monastère, où il déplora, en présence de l'impératrice, le malheur de l'église de Constantinople séparée des quatre siéges patriarcaux, et lui proposa la célébration d'un concile universel comme l'unique remède d'un si grand mal. Taraise son successeur soutint que la question n'avoit pas été jugée dans l'ordre, parce qu'on avoit commencé par une ordonnance de l'empereur, qu'un concile tenu contre les formes avoit suivi; au lieu qu'en matière de religion, c'est au concile à commencer, et aux empereurs à appuyer le jugement de l'église. Fondé sur cette raison, il n'accepta le patriarcat qu'à condition qu'on tiendroit le concile universel; il fut commencé à Constantinople, et continué à Nicée. Le pape y envoya ses légats : le concile des Iconoclastes fut condamné: ils sont détestés comme gens qui, à l'exemple des Sarrasins, accusoient les chrétiens d'idolâtrie. On décida que les images seroient honorés en mémoire et pour l'amour des originaux; ce qui s'appelle dans le concile *culte relatif*, *adoration et salutation honoraire*, qu'on oppose *au culte suprême, et à l'adoration de latrie, ou d'entière sujétion*, que le concile réserve à Dieu seul. Outre les légats du saint siége, et la présence du patriarche de Constantinople, il y parut des légats des autres siéges patriarcaux oppri-

Ans de Jés.-Christ 784.

787. *Conc. Nic. II. act.* 7.

més alors par les infidèles. Quelques-uns leur ont contesté leur mission : mais ce qui n'est pas contesté, c'est que, loin de les désavouer, tous ces siéges ont accepté le concile sans qu'il y paroisse de contradiction, et il a été reçu par toute l'église. les Français, environnés d'idolâtres ou de nouveaux chrétiens dont ils craignoient de brouiller les idées, et d'ailleurs embarrassés du terme équivoque d'adoration, hésitèrent long-temps. Parmi toutes les images, ils ne vouloient rendre d'honneur qu'à celle de la croix, absolument différente des figures que les païens croyoient pleines de divinité. Ils conservèrent pourtant en lieu honorable, et même dans les églises, les autres images, et détestèrent les Iconoclastes. Ce qui resta de diversité ne fit aucun schisme. Les Français connurent enfin que les pères de Nicée ne demandoient, pour les images, que le même genre de culte, toutes proportions gardées, qu'ils rendoient eux-mêmes aux reliques, au livre de l'évangile, et à la croix ; et ce concile fut honoré par toute la chrétienté sous le nom de septième concile général.

Ainsi nous avons vu les sept conciles généraux, que l'Orient et l'Occident, l'église Grecque et l'église Latine, reçoivent avec une égale révérence. Les empereurs convoquoient ces grandes assemblées, par l'autorité souveraine qu'ils avoient sur tous les évêques, ou du moins sur les principaux, d'où dépendoient tous les autres, et qui étoient alors sujets de l'empire. Les voitures publiques leur étoient fournies ar

l'ordre des princes. Ils assembloient les conciles en Orient, où ils faisoient leur résidence, et y envoyoient ordinairement des commissaires pour maintenir l'ordre. Les évêques ainsi assemblés portent avec eux l'autorité du saint-Esprit et la tradition des églises. Dès l'origine du christianisme, il y avoit trois siéges principaux qui précédoient tous les autres; celui de Rome, celui d'Alexandrie et celui d'Antioche. Le concile de Nicée avoit approuvé que l'évêque de la cité sainte eût le même rang. Le second et le quatrième concile élevèrent le siége de Constantinople, et voulurent qu'il fût le second. Ainsi il se fit cinq siéges que, dans la suite des temps, on appela patriarcaux. La préséance leur étoit donnée dans le concile. Entre ces siéges, le siége de Rome étoit toujours regardé comme le premier, et le concile de Nicée régla les autres sur celui-là. Il y avoit aussi des évêques métropolitains, qui étoient les chefs des provinces et qui précédoient les autres évêques. On commença assez tard à les appeler archevêques; mais leur autorité n'en étoit pas moins reconnue. Quand le concile étoit formé, on proposoit l'Ecriture sainte; on lisoit les passages des anciens pères témoins de la tradition: c'étoit la tradition qui interprétoit l'écriture: on croyoit que son vrai sens étoit celui dont les siècles passés étoient convenus, et nul ne croyoit avoir droit de l'expliquer autrement. Ceux qui refusoient de se soumettre aux décisions du concile étoient frappés d'anathême. Après avoir expliqué la foi, *on régloit la discipline* ecclésiasti-

Conc. N Can. 7.
Conc. C. I C. 3.
Conc. Ch ced. Can.
Conc. N Can.

Ans de Jés.-Christ.

que, et on dressoit les canons, c'
à-dire, les règles de l'église. On cro
que la foi ne changeoit jamais; et qu'enc
que la discipline pût recevoir divers ch
gemens, selon les temps et selon les lie
il falloit tendre, autant qu'on pouvo
à une parfaite imitation de l'antiquité.
reste, les papes n'assistèrent que par l
légats aux premiers conciles généraux
mais ils en approuvèrent expressémen
doctrine, et il n'y eut dans l'église qu'
seule foi.

787. Constantin et Irène firent religieusen
exécuter les décrets du VII concile; r
le reste de leur conduite ne se soutint
Le jeune prince, à qui sa mère fit épo
une femme qu'il n'aimoit point, s'
portait à des amours deshonnêtes;
las d'obéir aveuglement à une mère
impérieuse, il tâchoit de l'éloigner
affaires où elle se maintenoit malgré

793. Alphonse le chaste regnoit en Espa
La continence perpétuelle que garda
prince lui mérita ce beau titre, et le re
digne d'affranchir l'Espagne de l'ini
tribut de cent filles, que son oncle M
regat avoit accordé aux Maures. Soixa
dix mille de ces infidèles tués dans
bataille, avec Mugait leur général, fi
voir la valeur d'Alphonse. Constantin
choit aussi de se signaler contre les Bu
res; mais les succès ne répondoient

795. à son attente. Il détruisit à la fin to
pouvoir d'Irène, et, incapable de se
verner lui-même autant que de sou
l'empire d'autrui, il répudia sa femme

796. rie, pour épouser Théodote, qui étc

elle. Sa mère irritée fomenta les troubles que causa un si grand scandale. Constantin périt par ses artifices. Elle gagna le peuple en modérant les impôts, et mit dans ses intérêts les moines avec le clergé, par une piété apparente. Enfin elle fut reconnue seule impératrice. Les Romains méprisèrent ce gouvernement, et se tournèrent à Charlemagne, qui subjuguoit les Saxons, réprimoit les Sarrasins, détruisoit les hérésies, protégeoit les papes, attiroit au christianisme les nations infidèles, rétablissoit les sciences et la discipline ecclésiastique, assembloit de fameux conciles où sa profonde doctrine étoit admirée, et faisoit ressentir non seulement à la France et à l'Italie, mais à l'Espagne, à l'Angleterre, à la Germanie, et par-tout, les effets de sa piété et de sa justice. *Ans de Jés.-Chri.*

ENFIN l'an 800 de notre Seigneur, ce grand protecteur de Rome et de l'Italie, où, pour mieux dire, de toute l'église et de toute la chrétienté, élu empereur par les Romains sans qu'il y pensât, et couronné par le pape Léon III qui avoit porté le peuple romain à ce choix, devint le fondateur du nouvel empire et de la grandeur temporelle du saint siége. XII. Epo *Charlem gne, ou l' tablisseme du nou empire.* 800.

VOILA, MONSEIGNEUR, les douze époques que j'ai suivies dans cet abrégé. J'ai attaché à chacune d'elles les faits principaux qui en dépendent. Vous pouvez maintenant, sans beaucoup de peine, disposer, selon l'ordre des temps, les grands événemens de l'histoire ancienne, et les ranger, pour ainsi dire, chacun sous son étendard.

Je n'ai pas oublié dans cet abrégé cette célèbre division que font les chronologistes de la durée du monde en sept âges. Le commencement de chaque âge nous sert d'époque : s'y j'y en mele quelques autres, c'est afin que les choses soient plus distinctes, et que l'ordre des temps se développe devant vous avec moins de confusion.

Quand je vous parle de l'ordre des temps, je ne prétends pas, MONSEIGNEUR, que vous vous chargiez scrupuleusement de toutes les dates ; encore moins que vous entriez dans toutes les disputes des chronologistes, où, le plus souvent il ne s'agit que de peu d'années. La chronologie contentieuse, qui s'arrête scrupuleusement à ces minuties, a son usage sans doute : mais elle n'est pas votre objet, et sert peu à éclairer l'esprit d'un grand prince. Je n'ai point voulu rafiner sur cette discussion des temps ; et, parmi les calculs déjà faits, j'ai suivi celui qui m'a paru le plus vraisemblale, sans m'engager à le garantir.

Que, dans la supputation qu'on fait des années, depuis le temps de la création jusqu'à Abraham, il faille suivre les septante qui font le monde plus vieux, ou l'Hébreu qui le fait plus jeune de plusieurs siècles, encore que l'autorité de l'original Hébreu semble devoir l'emporter, c'est une chose si indifférente en elle-même, que l'église, qui a suivi avec saint Jérôme, la supputation de l'Hébreu dans notre vulgate, a laissé celle des septante dans son martyrologe. En effet, qu'importe à l'histoire

de diminuer ou de multiplier des siècles vides, où aussi bien l'on n'a rien à raconter ? N'est-ce pas assez que les temps, où les dates sont importantes, ayent des caractères fixes, et que la distribution en soit appuyée, sur des fondemens certains ? Et quand même, dans ces temps, il y auroit de la dispute pour quelques années, ce ne seroit presque jamais un embarras. Par exemple, qu'il faille mettre de quelques années plutôt ou plus tard, ou la fondation de Rome, ou la naissance de Jésus-Christ ; vous avez pu reconnoître que cette diversité ne fait rien à la suite des histoires ni à l'acomplissement des conseils de Dieu. Vous devez éviter les anachronismes qui brouillent l'ordre des affaires, et laisser disputer des autres entre les savans.

Je ne veux pas non plus charger votre mémoire du compte des olympiades, quoique les Grecs, qui s'en servent, les rendent nécessaires à fixer les temps. Il faut savoir ce que c'est, afin d'y avoir recours dans le besoin ; mais, au reste, il suffira de vous attacher aux dates que je vous propose, comme les plus simples et les plus suivies, qui sont celles du monde jusqu'à Rome, celles de Rome jusqu'à Jésus-Christ, et celles de Jésus-Christ dans toute le suite.

Mais le vrai dessein de cet abrégé n'est pas de vous expliquer l'ordre des temps ; quoiqu'il soit absolument nécessaire pour lier toutes les histoires et en montrer le rapport. Je vous ai dit, MONSEIGNEUR, que mon principal objet est de vous faire

considérer dans l'ordre des temps la s
du peuple de Dieu et celle des gr
empires.

Ces deux choses roulent ensemble
ce grand mouvement des siècles où
ont, pour ainsi dire, un même cours :
il est besoin, pour les bien entendre
les détacher quelquefois l'une de l'au
et de considérer tout ce qui convie
chacune d'elles.

SECONDE PARTIE.

La suite de la Religion.

I. *La création, et les premiers temps.*

SUR-TOUT, la religion et la suite du peuple de Dieu, considérée de cette sorte, est le plus grand et le plus utile de tous les objets qu'on puisse proposer aux hommes. Il est beau de se remettre devant les yeux les états différens du peuple de Dieu sous la loi de nature et sous les patriarches; sous Moïse et sous la loi écrite; sous David et sous les prophètes; depuis le retour de la captivité jusqu'à Jésus-Christ, et enfin sous Jésus-Christ même, c'est-à-dire, sous la loi de grace et sous l'évangile; dans les siècles qui ont attendu le Messie, et dans ceux où il a paru; dans ceux où le culte de Dieu a été réduit à un seul peuple, et dans ceux où, conformément aux anciennes prophéties, il a été répandu par toute la terre: dans ceux enfin où les hommes, encore infirmes et grossiers, ont eu besoin d'être soutenus par des récompenses et des châtimens temporels: et dans ceux où les fidèles, mieux instruits, ne doivent plus vivre que par la foi, attachée aux biens éternels, et souffrant, dans l'espérance de les posséder, tous les maux qui peuvent exercer leur patience.

Assurément, MONSEIGNEUR, on ne *peut rien concevoir* qui soit plus digne

de Dieu, que de s'être premièrement c
un peuple qui fût un exemple pal
de son éternelle providence; un p
dont la bonne ou la mauvaise fortun
pendît de la piété, et dont l'état r
témoignage à la sagesse et à la justic
celui qui le gouvernoit. C'est par où
a commencé, et c'est ce qu'il a fait
dans le peuple Juif. Mais, après avoi
bli par tant de preuves sensibles ce
dement immuable, que lui seul y co
à sa volonté tous les événemens de l
présente, il étoit temps d'élever les
mes à de plus hautes pensées, et
voyer Jésus-Christ, à qui il étoit ré
de découvrir, au nouveau peuple ra
de tous les peuples du monde, les se
de la vie future.

Vous pourrez suivre aisément l'his
de ces deux peuples, et remarquer
me Jésus-Christ fait l'union de l'un
l'autre: puisqu'ou attendu, ou donn
a été dans tous les temps la consol
et l'espérance des enfans de Dieu.

Voilà donc la religion toujours un
me, ou plutôt toujours la même dès
rigine du monde; on y a toujours rec
le même Dieu comme auteur, et le m
Christ comme sauveur du genre hu

Ainsi vous verrez qu'il n'y a rie
plus ancien parmi les hommes que l
ligion que vous professez, et que ce
pas sans raison que vos ancêtres ont
leur plus grande gloire à en être les
tecteurs.

Quel témoignage n'est-ce pas d
vérité, de voir que, dans le tem

les histoires profanes n'ont à nous conter que des fables, ou tout au plus des faits confus et à demi oubliés, l'Ecriture, c'est-à-dire, sans contestation, le plus ancien livre qui soit au monde, nous ramène, par tant d'événemens précis, et par la suite même des choses, à leur véritable principe, c'est-à-dire, à Dieu, qui a tout fait; et nous marque si distinctement la création de l'univers, celle de l'homme en particulier, le bonheur de son premier état les causes de ses misères et de ses foiblesses, la corruption du monde et le déluge, l'origine des arts et celle des nations, la distribution des terres, enfin la propagation du genre humain, et d'autres faits de même importance, dont les histoires humaines ne parlent qu'en confusion, et nous obligent à chercher ailleurs les sources certaines?

Que si l'antiquité de la religion lui donna tant d'autorité, sa suite, continuée sans interruption et sans altération durant tant de siècles, et malgré tant d'obstacles survenus, fait voir manifestement que la main de Dieu la soutient.

Qu'y a-t-il de plus merveilleux que de la voir toujours subsister sur les mêmes fondemens dès le commencement du monde, sans que ni l'idolâtrie et l'impiété qui l'environnoit de toutes parts, ni les tyrans qui l'ont persécutée, ni les hérétiques et les infidèles qui ont tâché de la corrompre, ni les lâches qui l'ont trahie, ni ses sectateurs indignes qui l'ont déshonorée par leurs crimes, ni enfin la longueur du temps qui seule suffit pour abattre toutes

les choses humaines, aient jamais été capables, je ne dis pas de l'éteindre, mais de l'altérer ?

Si maintenant nous venons à considérer quelle idée cette religion dont nous révérons l'antiquité, nous donne de son objet, c'est-à-dire, du premier être, nous avouerons qu'elle est au-dessus de toutes les pensées humaines, et digne d'être regardée comme venue de Dieu même.

Le Dieu qu'ont toujours servi les Hébreux et les Chrétiens n'a rien de commun avec les divinités pleines d'imperfection, et même de vice, que le reste du monde adoroit. Notre Dieu est un, infini, parfait, seul digne de venger les crimes, et de couronner la vertu, parce qu'il est seul la sainteté même.

Il est infiniment au-dessus de cette cause première et de ce premier moteur que les philosophes ont connu, sans toutefois l'adorer. Ceux d'entr'eux qui ont été le plus loin nous ont proposé un Dieu qui trouvant une matière éternelle et existante par elle-même, aussi-bien que lui, l'a mise en œuvre, et l'a façonnée comme un artisan vulgaire, contraint dans son ouvrage par cette matière et par ses dispositions qu'il n'a pas faites : sans jamais pouvoir comprendre que, si la matière est d'elle-même, elle n'a pas dû attendre sa perfection d'une main étrangère ; et que si Dieu est infini et parfait, il n'a eu besoin, pour faire tout ce qu'il vouloit, que de lui-même et de sa volonté *toute-puissante*. Mais le Dieu de nos pères, *le Dieu* d'Abraham, le Dieu dont Moïse

nous a écrit les merveilles, n'a pas seulement arrangé le monde : il l'a fait tout entier dans sa matière et dans sa forme. Avant qu'il eût donné l'être, rien ne l'avoit que lui seul. Il nous est représenté comme celui qui fait tout, et qui fait tout par sa parole, tant à cause qu'il fait tout par raison, qu'à cause qu'il fai tout sans peine, et que, pour faire de si grands ouvages, il ne lui en coûte qu'un seul mot, c'est-à-dire, qu'il ne lui en coûte que de le vouloir.

Et, pour suivre l'histoire de la création, puisque nous l'avons commencée, Moïse nous a enseigné que ce puissant architecte, à qui les choses coûtent si peu, a voulu les faire à plusieurs reprises, et créer l'univers en six jours, pour montrer qu'il n'agit pas avec une nécessité, par une impétuosité aveugle, comme se le sont imaginés quelques philosophes. Le soleil jette d'un seul coup, sans se retenir, tout ce qu'il a de rayons : mais Dieu, qui agit par intelligence et avec une souveraine liberté, applique sa vertu où il lui plaît et autant qu'il lui plaît : et comme, en faisant le monde par sa parole; il montre que rien ne le peine; en le faisant à plusieurs reprises, il fait voir qu'il est maître de sa matière, de son action, de toute son entreprise; et qu'il n'a, en agissant, d'autre règle que sa volonté toujours droite par elle-même.

Cette conduite de Dieu nous fait voir aussi que tout sort immédiatement de sa main. Les peuples et les philosophes, qui ont cru que la *terre, mêlée* avec l'eau, et

aidée, si vous voulez, de la chaleur du soleil, avoit produit d'elle-même, par sa propre fécondité, les plantes et les animaux, se sont trop grossièrement trompés. L'écriture nous a fait entendre que les élémens sont stériles, si la parole de Dieu ne les rend féconds. Ni la terre, ni l'eau, ni l'air n'auroient jamais eu les plantes ni les animaux que nous y voyons, si Dieu, qui en avoit fait et préparé la matière, ne l'avoit encore formée par sa volonté toute-puissante, et n'avoit donné à chaque chose les semences propres pour se multiplier dans tous les siècles.

Ceux qui voient les plantes prendre leur naissance et leur accroissement par la chaleur du soleil, pourroient croire qu'il en est le créateur. Mais l'écriture nous fait voir la terre revêtue d'herbes et de toutes sortes de plantes avant que le soleil ait été créé, afin que nous concevions que tout dépend de Dieu seul.

Il plut à ce grand ouvrier de créer la lumière avant même que de la réduire à la forme qu'il lui a donnée dans le soleil et dans les astres; parce qu'il vouloit nous apprendre que ces grands et magnifiques luminaires, dont on nous a voulu faire des divinités, n'avoient par eux-mêmes ni la matière précieuse et éclatante dont ils ont été composés, ni la forme admirable à laquelle nous les voyons réduits.

Enfin le récit de la création, tel qu'il est fait par Moïse, nous découvre ce grand secret de la véritable philosophie, qu'en Dieu seul réside la fécondité et la puissance absolue. Heureux, sage, tout-puissant;

seul suffisant à lui-même, il agit sans nécessité, comme il agit sans besoin; jamais contraint ni embarrassé par sa matière, dont il fait ce qu'il veut, parce qu'il lui a donné par sa seule volonté, le fonds de son être. Par ce droit souverain, il la tourne, il la façonne, il la meut sans peine : tout dépend immédiatement de lui. Et si, selon l'ordre établi dans la nature, une chose dépend de l'autre; par exemple, la naissance et l'accroissement des plantes de la chaleur du soleil; c'est à cause que ce même Dieu, qui a fait toutes les parties de l'univers, a voulu les lier les unes aux autres, et faire éclater sa sagesse par ce merveilleux enchaînement.

Mais tout ce que nous enseigne l'écriture sainte sur la création de l'univers, n'est rien en comparaison de ce qu'elle dit de la création de l'homme.

Jusques ici Dieu avoit tout fait en commandant : *Que la lumière soit ; que le firmament s'étende au milieu des eaux ; que les eaux se retirent ; que la terre soit découverte, et qu'elle germe ; qu'il y ait de grands luminaires qui partagent le jour et la nuit ; que les oiseaux et les poissons sortent du sein des eaux ; que la terre produise les animaux selon leurs espèces différentes.* Mais, quand il s'agit de produire l'homme, Moïse lui fait tenir un nouveau langage : *Faisons l'homme*, dit-il, *à notre image et ressemblance.* *Genes.* 1 *Ibid.* 26.

Ce n'est plus cette parole impérieuse et dominante; c'est une parole plus douce, quoique non moins efficace. Dieu tient conseil en lui-*même*; Dieu s'excite lui-mê-

me, comme pour nous faire voir que l'ouvrage qu'il va entreprendre surpasse tous les ouvrages qu'il avoit faits jusqu'alors.

Faisons l'homme. Dieu parle en lui-même ; il parle à quelqu'un fait comme lui, à quelqu'un dont l'homme est la créature et l'image ; il parle à un autre lui-même ; il parle à celui par qui toutes choses ont été faites, à celui qui dit, dans son évangile : *Tout ce que le père fait, le fils le fait semblablement.* En parlant à son fils, ou avec son fils, il parle en même-temps avec l'Esprit tout-puissant égal et coéternel à l'un et à l'autre.

Jean, V. 19.

C'est une chose inouie, dans tout le langage de l'Ecriture, qu'un autre que Dieu ait parlé de lui-même en nombre pluriel : *Faisons.* Dieu même, dans l'Ecriture ne parle ainsi que deux ou trois fois ; et ce langage extraordinaire commence à paroître lorsqu'il s'agit de créer l'homme.

Quand Dieu change de langage, et en quelque façon de conduite, ce n'est pas qu'il change en lui-même : mais il nous montre qu'il va commencer, suivant des conseils éternels, un nouvel ordre de choses.

Ainsi l'homme, si fort élevé au-dessus des autres créatures dont Moïse nous avoit décrit la génération, est produit d'une façon toute nouvelle. La Trinité commence à se déclarer, en faisant la créature raisonnable, dont les opérations intellectuelles sont une image imparfaite de ces éternelles opérations, par lesquelles Dieu est fécond en lui-même.

La parole de conseil, dont Dieu se

sert, marque que la créature qui va être faite est la seule qui peut agir par conseil et par intelligence. Tout le reste n'est pas moins extraordinaire. Jusques-là, nous n'avions point vu, dans l'histoire de la Genèse, le doigt de Dieu appliqué sur une matière corruptible. Pour former le corps de l'homme, lui-même prend de la terre, et cette terre, arrangée sous une telle main, reçoit la plus belle figure qui ait encore paru dans le monde. *Genes.*

Cette attention particulière, qui paroît en Dieu quand il fait l'homme, nous montre qu'il a pour lui un égard particulier, quoique d'ailleurs tout soit conduit immédiatement par sa sagesse.

Mais la manière, dont il produit l'ame, est beaucoup plus merveilleuse. Il ne la tire point de la matière; il l'inspire d'en haut: c'est un souffle de vie qui vient de lui-même.

Quand il créa les bêtes, il dit: *Que l'eau produise les poissons;* et il créa de cette sorte les monstres marins, et toute ame vivante et mouvante qui devoit remplir les eaux. Il dit encore: *Que la terre produise toute ame vivante, les bêtes à quatre pieds, et les reptiles.* *Gen. I. 2.*

C'est ainsi que devoient naître ces ames vivantes d'une vie brute et bestiale, à qui Dieu ne donne pour toute action que des mouvemens dépendans du corps. Dieu les tire du sein des eaux et de la terre. Mais cette ame, dont la vie devoit être une imitation de la sienne; qui devoit vivre, comme lui, de raison et d'intelligence; qui lui devoit être unie en le contemplant et en

l'aimant; et qui, pour cette raison, étoit faite à son image; ne pouvoit être tirée de la matière. Dieu, en façonnant la matière, peut bien former un beau corps; mais, en quelque sorte qu'il la tourne et la façonne, jamais il n'y trouvera son image et sa ressemblance. L'ame, faite à son image, et qui peut être heureuse en le possédant, doit être produite par une nouvelle création: elle doit venir d'en haut; et c'est ce que signifie ce *souffle de vie*, que Dieu tire de sa bouche.

Genes. II. 7.

Souvenons-nous que Moïse propose aux hommes charnels, par des images sensibles, des vérités pures et intellectuelles. Ne croyons pas que Dieu souffle à la manière des animaux. Ne croyons pas que notre ame soit un air subtil, ni une vapeur déliée. Le souffle que Dieu inspire, et qui porte en lui-même l'image de Dieu, n'est ni air, ni vapeur. Ne croyons pas que notre ame soit une portion de la nature divine, comme l'ont rêvé quelques philosophes. Dieu n'est pas un tout qui se partage. Quand Dieu auroit des parties, elles ne seroient pas faites: car le créateur, l'être incréé ne seroit pas composé de créatures. L'ame est faite, est tellement faite, qu'elle n'est rien de la nature divine, mais seulement une chose faite à l'image et ressemblance de la nature divine, une chose qui doit toujours demeurer unie à celui qui l'a formée; c'est ce que veut dire ce souffle divin, c'est ce que nous représente cet esprit de vie.

Voilà donc l'homme formé. Dieu forme encore de lui la compagne qu'il lui veut

donner. Tous les hommes naissent d'un seul mariage, afin d'être à jamais, quelque dispersés et multipliés qu'ils soient, une seule et même famille.

Nos premiers parens, ainsi formés, sont mis dans ce jardin délicieux, qui s'appelle le paradis. Dieu se devoit à lui-même de rendre son image heureuse.

Il donne un précepte à l'homme, pour lui faire sentir qu'il a un maître ; et un précepte attaché à une chose sensible, parce que l'homme étoit fait avec des sens ; un précepte aisé, parce qu'il vouloit lui rendre la vie commode, tant qu'elle seroit innocente.

L'homme ne garde pas un commandement d'une si facile observance. Il écoute l'esprit tentateur, et il s'écoute lui-même, au lieu d'écouter Dieu uniquement. Sa perte est inévitable : mais il la faut considérer dans son origine, aussi bien que dans ses suites.

Dieu avoit fait au commencement ses anges, esprit purs et séparés de toute matière. Lui, qui ne fait rien que de bon, les avoit tous créés dans la sainteté ; et ils pouvoient assurer leur félicité, en se donnant volontairement à leur créateur. Mais tout ce qui est tiré du néant est défectueux. Une partie de ces anges se laissa séduire à l'amour propre. Malheur à la créature qui se plaît en elle-même, et non pas en Dieu ! Elle perd en un un moment, tous ses dons. Etrange effet du péché ! ces esprits lumineux devinrent esprits de ténèbres : ils n'eurent plus de lumières qui ne se tournassent en ruses malicieuses. Une malignę

envie prit en eux la place de la charité ; leur grandeur naturelle ne fut plus qu'orgueil ; leur félicité fut changée en la triste consolation de se faire des compagnons dans leur misère, et leurs bienheureux exercices au misérable emploi de tenter les hommes. Le plus parfait de tous, qui avoit aussi été le plus superbe, se trouva le plus malfaisant, comme le plus malheureux. L'homme, *que Dieu avoit mis un peu au dessous des anges*, en l'unissant à un corps, devint à un esprit si parfait un objet de jalousie : il voulut l'entraîner dans sa rebellion, pour ensuite l'envelopper dans sa perte. Ecoutons comme il lui parle, et pénétrons le fond de ses artifices. Il s'adresse à Eve, comme à la plus foible ; mais, en la personne d'Eve, il parle à son mari aussi-bien qu'à elle. *Pourquoi Dieu vous a-t-il fait cette défense ?* S'il vous a fait raisonnables, vous devez savoir la raison de tout : ce fruit n'est pas un poison ; *Vous n'en mourrez pas.* Voilà par où commence l'esprit de révolte. On raisonne sur le précepte, et l'obéissance est mise en doute. *Vous serez comme des dieux*, libres et indépendans, heureux en vous-mêmes, sages par vous-mêmes : *vous saurez le bien et le mal* ; rien ne vous sera impénétrable. C'est par ces motifs que l'esprit s'élève contre l'ordre du créateur, et au dessus de la règle. Eve, à demi gagnée, regarda le fruit ; dont la beauté promettoit *un goût excellent*. Voyant que Dieu avoit uni en l'homme l'esprit et le corps, elle crut qu'en faveur de l'homme il pourroit bien encore avoir attaché aux plantes des vertus sur-

Ps. VIII.

Gen. III. 1.

Ibid. 4.

Ibid. 5.

Ibid. 6.

naturelles, et des dons intellectuels aux objets sensibles. Après avoir mangé de ce beau fruit, elle en présenta elle-même à son mari. Le voilà dangereusement attaqué. L'exemple et la complaisance fortifient la tentation : il entre dans les sentimens du tentateur si bien secondé ; une trompeuse curiosité, une flatteuse pensée d'orgueil, le secret plaisir d'agir de soi-même et selon ses propres pensées, l'attire et l'aveugle ; il veut faire une dangereuse épreuve de sa liberté ; et il goûte, avec le fruit défendu, la pernicieuse douceur de contenter son esprit : les sens mêlent leur attrait à ce nouveau charme ; il les suit ; il s'y soumet, et il s'en fait le captif, lui qui en étoit le maître.

En même temps, tout change pour lui. La terre ne lui rit plus comme auparavant ; il n'en aura plus rien que par un travail opiniâtre : le ciel n'a plus cet air serein : les animaux, qui lui étoient tous, jusqu'aux plus odieux et aux plus farouches, un divertissement innocent, prennent pour lui des formes hideuses : Dieu, qui avoit *Gen. III.* tout fait pour son bonheur, lui tourne, en un moment, tout en supplice. Il se fait peine à lui même, lui qui s'étoit tant aimé. La rebellion de ses sens lui fait remarquer en lui, je ne sais quoi de honteux. Ce n'est plus ce premier ouvrage du créateur où tout étoit beau ; le péché a fait un nouvel ouvrage qu'il faut cacher. L'homme ne peut plus supporter sa honte, et voudroit pouvoir la couvrir à ses propres yeux. Mais Dieu lui devient encore plus insupportable. Ce grand Dieu, qui l'avoit fait à sa

ressemblance, et qui lui avoit donné des sens comme un secours nécessaire à son esprit, se plaisoit à se montrer à lui sous une forme sensible : l'homme ne peut plus souffrir sa présence. Il cherche le fond des forêts pour se dérober à celui qui faisoit auparavant tout son bonheur. Sa conscience l'accuse, avant que Dieu parle. Ses malheureuses excuses achèvent de le confondre. Il faut qu'il meure : le remède d'immortalité lui est ôté ; et une mort plus affreuse, qui est celle de l'ame, lui est figurée par cette mort corporelle à laquelle il est condamné.

Ibid. 8.

Mais voici notre sentence prononcée dans la sienne. Dieu, qui avoit résolu de récompenser son obéissance dans toute sa postérité, aussi-tôt qu'il s'est révolté, le condamne, et le frappe, non-seulement en sa personne, mais encore dans tous ses enfans, comme dans la plus vive et la plus chère partie de lui-même : nous sommes tous maudits dans notre principe ; notre naissance est gâtée et infectée dans sa source.

N'examinons point ici ces règles terribles de la justice divine, par lesquelles la race humaine est maudite dans son origine. Adorons les jugemens de Dieu, qui regarde tous les hommes comme un seul homme dans celui dont il veut tous les faire sortir. Regardons-nous aussi comme dégradés dans notre père rebelle, comme flétris à jamais par la sentence qui le condamne, comme bannis avec lui et exclus du paradis où il devoit nous faire naître.

Les règles de la justice humaine nous peuvent aider à entrer dans les profon-

deurs de la justice divine, dont elles sont une ombre : mais elles ne peuvent pas nous découvrir le fond de cet abyme. Croyons que la justice aussi bien que la miséricorde de Dieu ne veulent pas être mesurées sur celles des hommes, et qu'elles ont toutes deux des effets bien plus étendus et bien plus intimes.

Mais, pendant que les rigueurs de Dieu sur le genre humain nous épouvantent, admirons comme il tourne nos yeux à un objet plus agréable. Sous la figure du serpent, dont le rampement tortueux étoit une vive image des dangereuses insinuations et des détours fallacieux de l'esprit malin, Dieu fait voir à Eve notre mère son ennemi vaincu, et lui montre cette semence bénite par laquelle son vainqueur devoit avoir la tête écrasée, c'est-à-dire, devoit voir son orgueil dompté et son empire abattu par toute la terre. *Gen. III* 14. 15.

Cette semence bénite étoit Jésus-Christ, fils d'une vierge ; ce Jésus-Christ en qui seul Adam n'avoit point péché, parce qu'il devoit sortir d'Adam d'une manière divine, conçu non de l'homme, mais du saint Esprit.

Mais, avant que de nous donner le Sauveur, il falloit que le genre humain connut, par une longue expérience, le besoin qu'il avoit d'un tel secours. L'homme fut donc laissé à lui-même : ses inclinations se corrompirent, ses débordemens allèrent à l'excès, et l'iniquité couvrit toute la face de la terre.

Alors Dieu médita une vengeance dont il voulut *que le souvenir* ne s'éteignit ja-

mais parmi les hommes ; c'est celle du déluge universel, dont en effet la mémoire dure encore dans toutes les nations, aussi-bien que celle des crimes qui l'ont attiré.

Que les hommes ne pensent plus que le monde va tout seul, et que ce qui a été sera toujours comme de lui-même. Dieu, qui a tout fait et par qui tout subsiste, va noyer tous les animaux avec tous les hommes, c'est-à-dire, qu'il va détruire la plus belle partie de son ouvrage.

Il n'avoit besoin que de lui-même pour détruire ce qu'il avoit fait d'une parole ; mais il trouve plus digne de lui de faire servir ses créatures d'instrument à sa vengeance, et il appelle les eaux pour ravager la terre couverte de crimes.

Il s'y trouva pourtant un homme juste. Dieu, avant que de le sauver du déluge des eaux, l'avoit préservé par sa grace du déluge de l'iniquité. Sa famille fut réservée pour repeupler la terre, qui n'alloit plus être qu'une immense solitude. Par les soins de cet homme juste, Dieu sauve les animaux, afin que l'homme entende qu'ils sont faits pour lui, et soumis à son empire par leur créateur.

Le monde se renouvelle, et la terre sort encore une fois du sein des eaux ; mais, dans ce renouvellement, il demeure une impression éternelle de la vengeance divine. Jusqu'au déluge, toute la nature étoit plus forte et plus vigoureuse. Par cette immense quantité d'eaux que Dieu amena sur la terre, et par le long séjour qu'elles y firent, les sucs qu'elle enfermoit furent altérés ; l'air chargé d'une humidité exces-

sive, fortifia les principes de la corruption; et, la première constitution de l'univers se trouvant affoiblie, la vie humaine, qui se poussoit jusqu'à près de mille ans, se diminua peu à peu; les herbes et les fruits n'eurent plus leur première force, et il fallut donner aux hommes une nourriture plus substantielle dans la chair des animaux.

Ainsi devoient disparoître et s'effacer peu à peu les restes de la première institution; et la nature changée avertissoit l'homme que Dieu n'étoit plus le même pour lui, depuis qu'il avoit été irrité par tant de crimes.

Au reste, cette longue vie des premiers hommes, marquée dans les annales du peuple de Dieu, n'a pas été inconnue aux autres peuples, et leurs anciennes traditions en ont conservé la mémoire. La mort, qui s'avançoit, fit sentir aux hommes une vengeance plus prompte; et comme, tous les jours, ils s'enfonçoient de plus en plus dans le crime, il falloit qu'ils fussent aussi, pour ainsi parler, tous les jours plus enfoncés dans le supplice.

Manet. H
Hestiæ. M
Damas.
in. pud.
cpit. ant
4. Hesio
Op. et di

Le seul changement des viandes leur pouvoit marquer combien leur état alloit s'empirant; puisqu'en devenant plus foibles, ils devenoient, en même-temps, plus voraces et plus sanguinaires.

Avant le temps du déluge, la nourriture que les hommes prenoient sans violence dans les fruits qui tomboient d'eux-mêmes, et dans les herbes qui aussi-bien séchoient si vîte, étoit sans doute quelque reste de la première innocence, et de la douceur

à laquelle nous étions formés. Maintenant pour nous nourrir, il faut répandre du sang, malgré l'horreur qu'il nous cause naturellement; et tous les raffinemens dont nous nous servons pour couvrir nos tables, suffisent à peine à nous déguiser les cadavres qu'il nous faut manger pour nous assouvir.

Mais ce n'est là que la moindre partie de nos malheurs. La vie, déjà raccourcie, s'abrège encore par les violences qui s'introduisent dans le genre humain. L'homme, qu'on voyoit dans les premiers temps épargner la vie des bêtes, s'est accoutumé à n'épargner plus la vie de ses semblables. C'est en vain que Dieu défendit, aussitôt après le déluge, de verser le sang humain; en vain pour sauver quelque vestige de la première douceur de notre nature, en permettant de manger de la chair des bêtes, il en avoit réservé le sang. Les meurtres se multiplièrent sans mesure. Il est vrai qu'avant le déluge Caïn avoit sacrifié son frère à sa jalousie. Lamech, sorti de Caïn, avoit fait le second meurtre; et on peut croire qu'il s'en fit d'autres, après ces damnables exemples. Mais les guerres n'étoient pas encore inventées. Ce fut après le déluge que parurent ces ravageurs de provinces, que l'on a nommés conquérans, qui, poussés par la seule gloire du commandement, ont exterminé tant d'innocens. Nemrod, maudit rejeton de Cham, maudit par son père, commença à faire la guerre, seulement pour s'établir un empire. Depuis ce temps, l'ambition s'est *jouée* sans aucune borne de la vie des

Gen. IX. 4.

Gen. IV. 8.

Ibid. 23.

Genes. X. 9.

hommes : ils en sont venus à ce point de s'entretuer sans se haïr : le comble de la gloire et le plus beau de tous les arts a été de se tuer les uns les autres.

Voilà les commencemens du monde, tels que l'histoire de Moïse nous les représente : commencemens heureux d'abord, pleins ensuite de maux infinis : par rapport à Dieu qui fait tout, toujours admirables ; tels enfin que nous apprenons, en les repassant dans notre esprit, à considérer l'univers et le genre humain toujours sous la main du Créateur, tiré du néant par sa parole, conservé par sa bonté, gouverné par sa sagesse, puni par sa justice, délivré par sa miséricorde, et toujours assujéti à sa puissance.

Ce n'est pas ici l'univers tel que l'ont conçu les philosophes ; formé, selon quelques-uns, par un concours fortuit des premiers corps ; ou qui, selon les plus sages, a fourni sa matière à son auteur : qui par conséquent n'en dépend ni dans le fond de son être, ni dans son premier état, et qui l'astreint à certaines lois que lui-même ne peut violer.

Moïse, et nos anciens pères dont Moïse a recueilli les traditions, nous donnent d'autres pensées. Le Dieu qu'il nous a montré a bien une autre puissance : il peut faire et défaire ainsi qu'il lui plaît ; il donne des lois à la nature, et les renverse quand il veut.

Si, pour se faire connoître dans le temps que la plupart des hommes l'avoient oublié, il a fait des miracles étonnans, et a forcé la *nature* à sortir de ses lois les

plus constantes, il a continué par là à montrer qu'il en étoit le maître absolu, et que sa volonté est le seul lien qui entretient l'ordre du monde.

C'est justement ce que les hommes avoient oublié : la stabilité d'un si bel ordre ne servoit plus qu'à leur persuader que cet ordre avoit toujours été, et qu'il étoit de soi-même ; par où ils étoient portés à adorer ou le monde en général, ou les astres, les élémens, et enfin tous ces grands corps qui le composent. Dieu donc a témoigné au genre humain une bonté digne de lui, en renversant dans des occasions éclatantes cet ordre qui, non-seulement ne les frappoit plus, parce qu'ils y étoient accoutumés, mais encore qui les portoit, tant ils étoient aveugles, à imaginer hors de Dieu l'éternité et l'indépendance.

L'histoire du peuple de Dieu, attestée par sa propre suite : et par la religion tant de ceux qui l'ont écrite que de ceux qui l'on conservée avec tant de soin, a gardé, comme dans un fidèle registre, la mémoire de ces miracles ; et nous donne par-là l'idée véritable de l'empire suprême de Dieu maître tout-puissant de ses créatures, soit pour les tenir sujettes aux lois générales qu'il a établies, soit pour leur en donner d'autres quand il juge qu'il est nécessaire de réveiller par quelque coup surprenant le genre humain endormi.

Voilà le Dieu que Moïse nous a proposé dans ses écrits comme le seul qu'il falloit servir : voilà le Dieu que les patriarches ont adoré avant Moïse : en un mot, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; à qui

notre père Abraham a bien voulu immoler son fils unique; dont Melchisédech, figure de Jésus-Christ, étoit le pontife; à qui notre père Noé a sacrifié en sortant de l'arche; que le juste Abel avoit reconnu en lui offrant ce qu'il avoit de plus précieux; que Seth, donné à Adam à la place d'Abel, avoit fait connoître à ses enfans appelés aussi les enfans de Dieu, qu'Adam même avoit montré à ses descendans comme celui des mains duquel il s'étoit vu récemment sorti, et qui seul pouvoit mettre fin aux maux de sa malheureuse postérité.

La belle philosophie que celle qui nous donne des idées si pures de l'auteur de notre être! La belle tradition que celle qui nous conserve la mémoire de ses œuvres magnifiques! Que le peuple de Dieu est saint, puisque, par une suite non interrompue depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours, il a toujours conservé une tradition et une philosophie si sainte!

II. *Abraham, les patriarches.*

Mais comme le peuple de Dieu a pris sous le patriarche Abraham une forme plus réglée, il est nécessaire, MONSEIGNEUR, de vous arrêter un peu sur ce grand homme.

Il naquit environ trois cent cinquante ans après le déluge, dans un temps où la vie humaine, quoique réduite à des bornes plus étroites, étoit encore très-longue. Noé ne faisoit que de mourir, Sem son fils aîné vivoit encore, et Abraham a pu passer avec lui presque toute sa vie.

Représentez-vous donc le monde encore nouveau, et encore, pour ainsi dire, tout trempé des eaux du déluge, lorsque

les hommes, si près de l'origine des choses n'avoient besoin, pour connoître l'unité de Dieu et le service qui lui étoit dû, que de la tradition qui s'en étoit conservée depuis Adam, et depuis Noé, tradition d'ailleurs si conforme aux lumières de la raison, qu'il sembloit qu'une vérité si claire et si importante ne pût jamais être obscurcie, ni oubliée parmi les hommes. Tel est le premier état de la religion, qui dure jusqu'à Abraham, où, pour connoître les grandeurs de Dieu, les hommes n'avoient à consulter que leur raison et leur mémoire.

Mais la raison étoit foible et corrompue; et, à mesure qu'on s'éloignoit de l'origine des choses, les hommes brouilloient les idées qu'ils avoient reçues de leurs ancêtres. Les enfans, indociles ou mal appris n'en vouloient plus croire leurs grands-pères décrépits, qu'ils ne connoissoient qu'à peine après tant de générations; le sens humain abruti ne pouvoit plus s'élever aux choses intellectuelles; et les hommes ne voulant plus adorer que ce qu'ils voyoient, l'idolâtrie se répandoit par tout l'univers.

L'esprit, qui avoit trompé le premier homme, goûtoit alors tout le fruit de sa séduction, et voyoit l'effet entier de cette parole: *Vous serez comme des dieux.* Dès le moment qu'il la proféra, il songeoit à confondre en l'homme l'idée de Dieu avec celle de la créature, et à diviser un nom dont la majesté consiste à être incommunicable. Son projet lui réussissoit. Les hommes, ensevelis dans la chair et

le sang avoient pourtant conservé une
obscure de la puissance divine, qui se
noit par sa propre force; mais qui,
illée avec les images venues par leurs
, leur faisoit adorer toutes les choses
l paroissoit quelque activité et quel-
puissance. Ainsi le soleil et les astres
e faisoient sentir de si loin, le feu et
lémens dont les effets étoient si uni-
ls, furent les premiers objets de l'ado-
n publique. Les grands rois, les grands
uérans qui pouvoient tout sur la terre,
s auteurs des inventions utiles à la
humaine, eurent bientôt après les
eurs divins. Les hommes portèrent
eine de s'être soumis à leurs sens : les
décidèrent de tout, et firent, malgré
aison, tous les dieux qu'on adora sur
rre.

ue l'homme parut alors éloigné de sa
nière institution ! et que l'image de
ı y étoit gâtée ! Dieu pouvoit-il l'a-
fait avec ces perverses inclinations qui
déclaroient tous les jours de plus en
? Et cette pente prodigieuse qu'il
t à s'assujettir à tout autre chose qu'à
seigneur naturel, ne montroit-elle pas
visiblement la main étrangère, par
elle l'œuvre de Dieu avoit été si pro-
ément altérée dans l'esprit humain,
peine pouvoit-on y en reconnoître
que trace ? Poussé par cette aveugle
ression qui le dominoit, il s'enfonçoit
; l'idolâtrie, sans que rien le pût re-
r. Un si grand mal faisoit des progrès
nges. De peur qu'il n'infectât tout le
e *humain, et n'éteignît* tout-à-fait la

connaissance de Dieu, ce grand Dieu appela d'en haut son serviteur Abraham, dans la famille duquel il vouloit établir son culte, et conserver l'ancienne croyance, tant de la création de l'univers, que de la providence particulière avec laquelle il gouverne les choses humaines.

Abraham a toujours été célèbre dans l'Orient. Ce n'est pas seulement les Hébreux qui le regardent comme leur père. Les Iduméens se glorifient de la même origine. Ismaël fils d'Abraham est connu parmi les Arabes comme celui d'où ils sont sortis. La circoncision leur est demeurée comme la marque de leur origine; et ils l'ont reçue de tout temps, non pas au huitième jour, à la manière des Juifs, mais à treize ans, comme l'Ecriture nous apprend qu'elle fut donnée à leur père Ismaël: coutume qui dure encore parmi les Mahométans. D'autres peuples Arabes se ressouviennent d'Abraham et de Cétura, et ce sont les mêmes que l'Ecriture fait sortir de ce mariage. Ce patriarche étoit Chaldéen; et ces peuples renommés pour leurs observations astronomiques, ont compté Abraham comme un de leurs plus savans observateurs. Les historiens de Syrie l'ont fait roi de Damas, quoiqu'étranger, et venu des environs de Babylone; et ils racontent qu'il quitta le royaume de Damas pour s'établir dans le pays des Chananéens, depuis appelé Judée. Mais il vaut mieux remarquer ce que l'histoire du peuple de Dieu nous rapporte de ce grand homme. Nous avons vu qu'Abraham suivoit le genre de vie que suivirent

Gen. XVI. XVII.
Gen. XVII. 25.
Joseph. ant. I. 13.
Gen. XXV.
Alex. Pol. Apud. Jos. ant. l. 16.
Beros. Hecat. Eup. Alex. Polyb. et al. apud Jos. ant. l. 8. et Euseb. præp. ev. IX. 16. 17. 18. 19. 20. et XIII. 11.
Nic. Dam. lib. IV. hist. univ. in excerpt. Vales. p. 491. et ap. Jos. ant. l. 8. et Euseb. præp. ev. IX. 16.

rent les anciens hommes avant que tout l'univers eût été réduit en royaumes. Il regnoit dans sa famille, avec laquelle il embrassoit cette vie pastorale tant renommée pour sa simplicité et son innocence ; riche en troupeaux, en esclaves, et en argent, mais sans terres et sans domaine ; et toutefois il vivoit dans un royaume étranger, respecté, et indépendant comme un prince. Sa piété et sa droiture, protégée de Dieu lui attiroit ce respect. Il traitoit d'égal avec les rois qui recherchoient son alliance ; et c'est de-là qu'est venue l'ancienne opinion qui l'a lui-même fait roi. Quoique sa vie fût simple et pacifique, il savoit faire la guerre, mais seulement pour défendre ses alliés opprimés. Il les défendit, et les vengea par une victoire signalée ; il leur rendit toutes leurs richesses reprises sur leurs ennemis, sans réserver autre chose que la dîme qu'il offrit à Dieu, et la part qui appartenoit aux troupes auxiliaires qu'il avoit menées au combat. Au reste, après un si grand service, il refusa les présens des rois avec une magnanimité sans exemple, et ne put souffrir qu'aucun homme se vantât d'avoir enrichi Abraham. Il ne vouloit rien devoir qu'à Dieu qui le protégeoit, et qu'il suivoit seul avec une foi et une obéissance parfaite.

Gen. XIII etc. *Gen. XIV XXI. 22. 27. XXIII. 6.* *Gen. XIV.*

Guidé par cette foi, il avoit quitté sa terre natale, pour venir au pays que Dieu lui montroit. Dieu, qui l'avoit appelé, et qui l'avoit rendu digne de son alliance, la conclut à ces conditions.

Il lui déclara qu'il seroit le Dieu de lui

Genes. XII. XVII.

et de ses enfans : c'est-à-dire, qu'il seroit leur protecteur, et qu'ils le serviroient comme le seul Dieu Créateur du ciel et de la terre.

Ibid. Il lui promit une terre (ce fut celle de Chanaan) pour servir de demeure fixe à sa postérité, et de siége à la religion.

Genes. XII. 2. *XV.* 4. 5. *XVII.* 19. Il n'avoit point d'enfans, et sa femme Sara étoit stérile. Dieu lui jura : par soi-même, et par son éternelle vérité, que de lui et de cette femme, naîtroit une race qui égaleroit les étoiles du ciel et le sable de la mer.

Mais voici l'article le plus mémorable de la promesse divine. Tous les peuples se précipitoient dans l'idolâtrie. Dieu promit au saint patriarche qu'en lui et en sa semence toutes ces nations aveugles, qui oublioient leur créateur, seroient bénites, c'est-à-dire, rappelées à sa connoissance, où se trouve la véritable bénédiction.

Genes. XII. 3. *XVIII.* 18

Par cette parole, Abraham est fait le père de tous les croyans, et sa postérité est choisie pour être la source d'où la bénédiction doit s'étendre par toute la terre.

En cette promesse étoit enfermée la venue du Messie tant de fois prédit à nos pères, mais toujours prédit comme celui qui devoit être le sauveur de tous les gentils et de tous les peuples du monde.

Ainsi ce germe béni, promis à Eve, devint aussi le germe et le rejeton d'Abraham.

Gen. XVII. Tel est le fondement de l'alliance ; telles en sont les conditions. Abraham en reçut la marque dans la circonsion ; cérémo-

nie dont le propre effet étoit de marquer que ce saint homme appartenoit à Dieu avec toute sa famille.

Abraham étoit sans enfans quand Dieu commença à bénir sa race. Dieu le laissa plusieurs années sans lui en donner. Après il eut Ismaël, qui devoit être père d'un grand peuple, mais non pas de ce peuple élu tant promis à Abraham. Le père du peuple élu devoit sortir de lui et de sa femme Sara, qui étoit stérile. Enfin treize ans après Ismaël, il vint cet enfant désiré : il fut nommé Isaac, c'est-à-dire, *ris*, enfant de joie, enfant de miracle, enfant de promesse, qui marque, par sa naissance, que les vrais enfans de Dieu naissent de la grace.

Genes. XII. XV. 2. XVI. 3. 4. XVII. 20. XXI. 13.

Gen. XXI. 2.

Il étoit déjà grand ce bénit enfant, et dans un âge où son père pouvoit espérer d'en avoir d'autres enfans, quand tout-à-coup Dieu lui commanda de l'immoler. A quelles épreuves la foi est-elle exposée ! Abraham mena Isaac à la montagne que Dieu lui avoit montrée ; et il alloit sacrifier ce fils en qui seul Dieu lui promettoit de le rendre père et de son peuple et du Messie. Isaac présentoit le sein à l'épée que son père tenoit toute prête à frapper. Dieu, content de l'obéissance du père et du fils, n'en demanda pas davantage. Après que ces deux grands hommes ont donné au monde une image si vive et si belle de l'oblation volontaire de Jésus-Christ, et qu'ils ont goûté en esprit les amertumes de sa croix, ils sont jugés vraiment dignes d'être ses ancêtres. La fidélité d'*Abraham fait que* Dieu lui con-

Gen. XXII.

Gen. XXII. 28.

firme toutes ses promesses ; et bénit, de nouveau, non seulement sa famille, mais encore, par sa famille, toutes les nations de l'univers.

En effet, il continua sa protection à Isaac son fils, et à Jacob son petit-fils. Ils furent ses imitateurs, attachés comme lui à la croyance ancienne, à l'ancienne manière de vie, qui étoit la vie pastorale, à l'ancien gouvernement du genre humain où chaque père de famille étoit prince dans sa maison. Ainsi, dans les changemens qui s'introduisoient tous les jours parmi les hommes, la sainte antiquité revivoit dans la religion et dans la conduite d'Abraham et de ses enfans.

Gen. XXV. 11, XXVI. 4 XXVIII. 14 Aussi Dieu réitéra-t-il à Isaac et à Jacob les mêmes promesses qu'il avoit faites à Abraham ; et comme il s'étoit appelé le Dieu d'Abraham, il prit encore le nom de Dieu d'Isaac, et de Dieu de Jacob.

Sous sa protection, ces trois grands hommes commencèrent à demeurer dans la terre de Chanaan, mais comme des *Act. VII. 5.* étrangers, sans y posséder *un pied de terre*, jusqu'à ce que la famine attira Jacob en Egypte, où ses enfans multipliés devinrent bientôt un grand peuple, comme Dieu l'avoit promis.

Au reste, quoique ce peuple, que Dieu faisoit naître dans son alliance, dût s'étendre par la génération, et que la bénédiction dût suivre le sang, ce grand Dieu ne laissa pas d'y marquer l'élection de sa grace. Car, après avoir choisi Abraham du milieu des nations, parmi les enfans d'Abraham, il choisit Isaac ; et, des deux

jumeaux d'Isaac, il choisit Jacob, à qui il donna le nom d'Israël.

Jacob eut douze enfans, qui furent les douze patriarches auteurs des douze tribus. Tous devoient entrer dans l'alliance : mais Juda fut choisi parmi tous ses frères pour être le père des rois d'Israël, et le père du Messie tant promis à ses ancêtres.

Le temps devoit venir que dix tribus étant retranchées du peuple de Dieu pour leur infidélité, la postérité d'Abraham ne conserveroit son ancienne bénédiction, c'est-à-dire, la religion, la terre de Chanaan, et l'espérance du Messie, qu'en la seule tribu de Juda, qui devoit donner le nom au reste des Israëlites qu'on appela Juifs, et à tout le pays qu'on nomma Judée.

Ainsi l'élection divine paroît toujours, même dans ce peuple charnel, qui devoit se conserver par la propagation ordinaire.

Jacob vit en esprit le secret de cette élection. Comme il étoit prêt à expirer, et que ses enfans autour de son lit demandoient la bénédiction d'un si bon père, Dieu lui découvrit l'état des douze tribus quand elles seroient dans la terre promise : il l'expliqua en peu de paroles, et ce peu de paroles renferme des mystères innombrables. *Gen. XLI.*

Quoique tout ce qu'il dit des frères de Juda soit exprimé avec une magnificence extraordinaire, et renferme un homme transporté hors de lui-même par l'esprit de Dieu : quand il vient à Juda, il s'élève encore plus haut. *Juda*, dit-il, *tes frères te loueront ; ta main sera sur le col de tes enne-* *Ibid.* 8.

mis ; les enfans de ton père se prosterneront devant toi. Juda est un jeune lion. Mon fils, tu es allé au butin. Tu t'es reposé comme un lion et comme une lionne. Qui osera le réveiller ? Le sceptre (c'est-à-dire l'autorité) *ne sortira point de Juda, et on verra toujours des capitaines et des magistrats, ou des juges nés de sa race, jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé, et qui sera l'attente des peuples ;* ou, comme porte une autre leçon qui, peut-être, n'est pas moins ancienne, et qui au fond ne diffère pas de celle-ci, *jusqu'à ce que vienne celui à qui les choses sont réservées ;* et le reste comme nous venons de le rapporter.

La suite de la prophétie regarde à la lettre la contrée que la tribu de Juda devoit occuper dans la terre sainte. Mais les dernières paroles que nous avons vues, en quelque façon qu'on les veuille prendre, ne signifient autre chose que celui qui devoit être l'envoyé de Dieu, le ministre et l'interprète de ses volontés, l'accomplissement de ses promesses, et le roi du nouveau peuple, c'est-à-dire, le Messie ou l'Oint du Seigneur.

Jacob n'en parle expressément qu'au seul Juda, dont ce Messie devait naître : il comprend, dans la destinée de Juda seul, la destinée de toute la nation, qui, après sa dispersion devoit voir les restes des autres tribus réunies sous les étendards de Juda.

Tous les termes de la prophétie sont clairs : il n'y a que le mot de sceptre que l'usage de notre langue nous pourroit faire prendre pour la seule royauté ; au lieu que,

dans la langue sainte, il signifie, en général, la puissance, l'autorité, la magistrature. Cet usage du mot de sceptre se trouve à toutes les pages de l'écriture : il paroît même manifestement dans la prophétie de Jacob ; et le patriarche veut dire qu'aux jours du Messie toute autorité cessera dans la maison de Juda, ce qui emporte la ruine totale d'un état.

Ainsi les temps du Messie sont marqués ici par un double changement. Par le premier, le royaume de Juda et du peuple juif est menacé de sa dernière ruine. Par le second, il doit s'élever un nouveau royaume, non pas d'un seul peuple, mais de tous les peuples, dont le Messie doit être le chef et l'espérance.

Dans le style de l'écriture, le peuple juif est appelé en nombre singulier, et par excellence, *le peuple*, ou *le peuple de Dieu* ; et, quand on trouve *les peuples*, ceux qui sont exercés dans les écritures entendent les autres peuples qu'on voit aussi promis au Messie dans la prophétie de Jacob. *Is. LXV. 2. Rom. X. 2. Is. II. 2. XLIX. 6. LI. 4. 5. 6.*

Cette grande prophétie comprend en peu de paroles toute l'histoire du peuple juif et du Christ qui lui est promis. Elle marque toute la suite du peuple de Dieu, et l'effet en dure encore.

Aussi ne prétends-je pas vous en faire un commentaire : vous n'en aurez pas besoin, puisqu'en remarquant simplement la suite du peuple de Dieu, vous verrez le sens de l'oracle se développer de lui-même, et que les seuls événemens en seront les interprètes.

III. *Moïse, la loi écrite, et l'introduction du peuple dans la terre promise.*

Après la mort de Jacob, le peuple de Dieu demeura en Egypte, jusqu'au temps de la mission de Moïse, c'est-à-dire : environ deux cents ans.

Ainsi il se passa quatre cent trente ans avant que Dieu donnât à son peuple la terre qu'il lui avoit promise.

Il vouloit accoutumer ses élus à se fier à sa promesse, assurés qu'elle s'accomplit tôt ou tard, et toujours dans les temps marqués par son éternelle providence.

Genes. XV. 16. Les iniquités des Amorrhéens, dont il leur vouloit donner et la terre et les dépouilles, n'étoient pas encore, comme il le déclare à Abraham, au comble où il les attendoit, pour les livrer à la dure et impitoyable vengeance qu'il vouloit exercer sur eux par les mains de son peuple élu.

Ibid. Il falloit donner à ce peuple le temps de se multiplier, afin qu'il fut en état de remplir la terre qui lui étoit destinée, et de l'occuper par force, en exterminant ses habitans maudits de Dieu. Il vouloit qu'ils éprouvassent en Egypte une dure et insupportable captivité, afin qu'étant délivrés par des prodiges inouis, ils aimassent leur libérateur, et célébrassent éternellement ses miséricordes.

Voilà l'ordre des conseils de Dieu, tels que lui-même nous les a révélés, pour nous apprendre à le craindre, à l'adorer, à l'aimer, à l'attendre avec foi et patience.

Le temps étant arrivé, il écoute les cris de son peuple cruellement affligé par les Egyptiens, et il envoie Moïse pour délivrer ses enfans de leur tyrannie.

Exod. III. Il se fait connoître à ce grand homme

plus qu'il n'avoit jamais fait à aucun homme vivant. Il lui apparoît d'une maniere également magnifique et consolante : il lui déclare qu'il est celui qui est. Tout ce qui est devant lui n'est qu'une ombre. *Je suis*, dit-il, *celui qui suis* : l'être et la perfection m'appartiennent à moi seul. Il prend un nouveau nom qui désigne l'être et la vie en lui, comme dans leur source ; et c'est ce grand nom de Dieu terrible, mystérieux, incommunicable, sous lequel il veut dorénavant être servi. *Ibid.* 14.

Je ne vous raconterai pas en particulier les plaies de l'Egypte, ni l'endurcissement de Pharaon, ni le passage de la mer rouge, ni la fumée, les éclairs, la trompette résonnante, le bruit effroyable qui parut au peuple sur le mont Sinaï. Dieu y gravoit de sa main sur deux tables de pierre les préceptes fondamentaux de la religion et de la société : il dictoit le reste à Moïse à haute voix. Pour maintenir cette loi dans sa vigueur, il eut ordre de former une assemblée vénérable de septante conseillers, qui pouvoit être appelée le sénat du peuple de Dieu, et le conseil perpétuel de la nation. Dieu parut publiquement, et fit publier sa loi en sa présence, avec une démonstration étonnante de sa majesté et de sa puissance. *Ex.* XXI *et Num.* X

Jusques-là Dieu n'avoit rien donné par écrit qui put servir de règle aux hommes. Les enfans d'Abraham avoient seulement la circoncision, et les cérémonies qui l'accompagnoient, pour marquer l'alliance que Dieu avoit contractée avec cette race élue. Ils étoient séparés par cette marque

des peuples qui adoroient les fausses divinités : au reste, ils se conservoient dans l'alliance de Dieu par le souvenir qu'ils avoient des promesses faites à leurs pères, et il étoient connus comme un peuple qui servoit le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Dieu étoit si fort oublié, qu'il falloit le discerner par le nom de ceux qui avoient été ses adorateurs, et dont il étoit aussi le protecteur déclaré.

Ce grand Dieu ne voulut point abandonner plus long-temps à la seule mémoire des hommes les mystères de la religion et de son alliance. Il étoit temps de donner de plus fortes barrières à l'idolâtrie qui innondoit tout le genre humain, et achevoit d'y éteindre les restes de la lumière naturelle.

L'ignorance et l'aveuglement s'étoient prodigieusement accrus depuis le temps d'Abraham. De son temps, et un peu après, la connoissance de Dieu paroissoit encore dans la Palestine et dans l'Egypte. Melchisédec, roi de Salem, étoit *le pontife du Dieu très-haut, qui a fait le ciel et la terre* Abimelec roi de Gérare, et son successeur du même nom, craignoient Dieu, juroient en son nom, et admiroient sa puissance. Les menaces de ce grand Dieu étoient redoutées par Pharaon roi d'Egypte : mais, dans le temps de Moïse, ces nations s'étoient perverties. Le vrai Dieu n'étoit plus connu en Egypte comme le Dieu de tous les peuples de l'univers, mais *comme le Dieu des Hébreux*. On adoroit jusqu'aux bêtes et jusqu'aux reptiles. Tout étoit dieu, excepté Dieu même ;

Gen. XIV. 18. 19.
Gen. XXI. 22. 22. *XXVI.* 28. 29.
Genes. XII. 27. 18.
Exod. V. 1. 2. 3. *IX.* 1. *etc.*
Exod. VIII. 26.

et le monde que Dieu avoit fait pour manifester sa puissance, sembloit être devenu un temple d'idoles. Le genre humain s'égara jusqu'à adorer ses vices et ses passions; et il ne faut pas s'en étonner. Il n'y avoit point de puissance plus inévitable, ni plus tyrannique que la leur. L'homme, accoutumé à croire divin tout ce qui étoit puissant, comme il se sentoit entraîné au vice par une force invincible, crut aisément que cette force étoit hors de lui, et s'en fit bientôt un dieu. C'est par-là que l'amour impudique eut tant d'autels; et que des impuretés, qui font horreur, commencèrent à être mêlées dans les sacrifices. *Levit.* 2. 3.

La cruauté y entra en même-temps. L'homme coupable, qui étoit troublé, par le sentiment de son crime, et regardoit la divinité comme ennemie, crut ne pouvoir l'appaiser par les victimes ordinaires. Il fallut verser le sang humain avec celui des bêtes: une aveugle frayeur poussoit les pères à immoler leur enfans; et à les brûler à leurs dieux au lieu d'encens. Ces sacrifices étoient communs dès le temps de Moïse, et ne faisoient qu'une partie de ces horribles iniquités des Amorrhéens, dont Dieu commit la vengeance aux Israélites.

Mais ils n'étoient pas particuliers à ces peuples. On sait que, dans tous les peuples du monde, sans en excepter aucun, les hommes ont sacrifié leurs semblables; et il n'y a point eu d'endroits sur la terre où on n'ait servi de ces tristes et affreuses divinités, dont la haine implacable pour le genre humain exigeoit de telles victimes. *Herod. l. Cæst de Gall. Diod. l. I Pl. l. X Ath. l. Porph. abst. l. Jorn. de Get. etc.*

Au milieu de tant d'ignorance, l'homme vint à adorer jusqu'à l'œuvre de ses mains. Il crut pouvoir renfermer l'esprit divin dans des statues; et il oublia si profondément que Dieu l'avoit fait, qu'il crut à son tour pouvoir faire un dieu. Qui le pourroit croire, si l'expérience ne nous faisoit voir qu'une erreur si stupide et si brutale n'étoit pas seulement la plus universelle, mais encore la plus enracinée et la plus incorrigible parmi les hommes? Ainsi il faut reconnoître à la confusion du genre humain, que la première des vérités; celle que le monde prêche, celle dont l'impression est la plus puissante, étoit la plus éloignée de la vue des hommes. La tradition qui la conservoit dans leurs esprits, quoique claire encore, et assez présente, si on y eût été attentif, étoit prête à s'évanouir; des fables prodigieuses, et aussi pleines d'impiété que d'extravagance, prenoient sa place. Le moment étoit venu où la vérité, mal gardée dans la mémoire des hommes, ne pouvoit plus se conserver sans être écrite: et Dieu ayant résolu d'ailleurs de former son peuple à la vertu par des lois plus expresses et en plus grand nombre, il résolut en même-temps de les donner par écrit.

Moïse fut appelé à cet ouvrage. Ce grand homme recueillit l'histoire des siècles passés; celle d'Adam, celle de Noé, celle d'Abraham, celle d'Isaac, celle de Jacob, celle de Joseph, ou plutôt celle de Dieu même et de ses faits admirables.

Il ne lui fallut pas déterrer de loin les traditions de ses ancêtres. Il naquit cent

ans après la mort de Jacob. Les vieillards de son temps avaient pu converser plusieurs années avec ce saint patriarche : la mémoire de Joseph, et des merveilles que Dieu avoit faites par ce grand ministre des rois d'Egypte, étoit encore récente. La vie de trois ou quatre hommes remontoit jusqu'à Noé, qui avoit vu les enfans d'Adam ; et touchoit, pour ainsi parler, à l'origine des choses.

Ainsi les traditions anciennes du genre humain, et celles de la famille d'Abraham, n'étoient pas mal-aisées à recueiller ; la mémoire en étoit vive ; et il ne faut pas s'étonner si Moïse, dans sa Genèse, parle des choses arrivées dans les premiers siècles comme de choses constantes, dont même on voyoit encore, et dans les peuples voisins, et dans la terre de Chanaan, des monumens remarquables.

Dans le temps qu'Abraham, Isaac et Jacob avoient habité cette terre, ils y avoient érigé par-tout des monumens des choses qui leur étoient arrivées. On y montroit encore les lieux où ils avoient habité ; les puits qu'ils avoient creusés dans ces pays secs, pour abreuver leur famille et leurs troupeaux : les montagnes où ils avoient sacrifié à Dieu, et où il leur étoit apparu ; les pierres qu'ils avoient dressées où entassées pour servir de mémorial à la postérité ; les tombeaux où reposoient leurs cendres bénites. La mémoire de ces grands hommes étoit récente, non seulement dans tout le pays, mais encore dans tout l'Orient, où plusieurs nations

célèbres n'ont jamais oublié qu'elles venoient de leur race.

Ainsi, quand le peuple Hébreu entra dans la terre promise, tout y célébroit leurs ancêtres; et les villes et les montagnes, et les pierres mêmes y parloient de ces hommes merveilleux, et des visions étonnantes par lesquelles Dieu les avoit confirmés dans l'ancienne et véritable croyance.

Ceux qui connoissent tant soit peu les antiquités, savent combien les premiers temps étoient curieux d'ériger et de conserver de tels monumens, et combien la postérité retenoit soigneusement les occasions qui les avoient fait dresser. C'étoit une des manières d'écrire l'histoire. On a depuis façonné et poli les pierres; et les statues ont succédé, après les colonnes, aux masses grossières et solides que les premiers temps érigeoient.

On a même de grandes raisons de croire que, dans la lignée où s'est conservée la connoissance de Dieu, on conservoit aussi par écrit des mémoires des anciens temps. Car les hommes n'ont jamais été sans ce soin. Du moins est-il assuré qu'il se faisoit des cantiques que les pères apprenoient à leurs enfans; cantiques qui, se chantant dans les fêtes et dans les assemblées, y perpétuoient la mémoire des actions les plus éclatantes des siècles passés.

De là est née la poésie, changée dans la suite en plusieurs formes, dont la plus ancienne se conserve encore dans les odes et dans les cantiques employés par tous les anciens; et encore à présent par les

peuples qui n'ont pas l'usage des lettres, à louer la divinité et les grands hommes.

Le style de ces cantiques, hardi, extraordinaire, naturel toutefois en ce qu'il est propre à représenter la nature dans ses transports, qui marche pour cette raison par de vives et impétueuses saillies, affranchi des liaisons ordinaires que recherche le discours uni, renfermé d'ailleurs dans des cadences nombreuses qui en augmentent la force, surprend l'oreille, saisit l'imagination, émeut le cœur, et s'imprime plus aisément dans la mémoire.

Parmi tous les peuples du monde, celui où de tels cantiques ont été le plus en usage, a été le peuple de Dieu. Moïse en marque un grand nombre, qu'il désigne par les premiers vers, parce que le peuple savoit le reste. Lui-même en a fait deux de cette nature. Le premier nous met devant les yeux le passage triomphant de la mer rouge, et les ennemis du peuple de Dieu, les uns déjà noyés, et les autres à demi vaincus par la terreur. Par le second, Moïse confond l'ingratitude du peuple, en célébrant les bontés et les merveilles de Dieu. Les siècles suivans l'ont imité. C'était Dieu et ses œuvres merveilleuses qui faisoient le sujet des odes qu'ils ont composées : Dieu les inspiroit lui-même ; et il n'y a proprement que le peuple de Dieu où la poésie soit venue par enthousiasme.

Num. XX 14. 17. 27. *etc. Exod. X*

Deuter XXXII.

Jacob avoit prononcé, dans ce langage mystique, les oracles qui contenoient la destinée de *ses enfans ;* afin que chaque

tribu retînt plus aisément ce qui la touc
et apprit à louer celui qui n'étoit pas n
magnifique dans ses prédictions, que
à les accomplir.

Voilà les moyens dont Dieu s'est
pour conserver jusqu'à Moïse la mén
des choses passées. Ce grand hom
instruit par tous ces moyens, et éleve
dessus par le saint-Esprit, a écrit les
vres de Dieu avec une exactitude et
simplicité qui attire la croyance et l'a
ration, non pas à lui, mais à Dieu m

Il a joint aux choses passées, qui
tenoient l'origine et les anciennes t
tions du peuple de Dieu, les merve
que Dieu faisoit actuellement pour sa
livrance. De cela il n'allégue point
Israélites d'autres témoins que leurs y
Moïse ne leur conte point des choses
se soient passées dans des retraites i
nétrables, et dans des antres profo
il ne parle point en l'air : il particula
et circonstancie toutes choses, comm
homme qui ne craint point d'être dém
Il fonde toutes leurs lois et toute leu
publique sur les merveilles qu'ils ont
Ces merveilles n'étoient rien moins
la nature changée tout-à-coup en diffé
tes occasions, pour les délivrer, et
punir leurs ennemis ; la mer séparé
deux ; la terre entr'ouverte ; un pain
leste, des eaux abondantes tirées des
chers par un coup de verge ; le ciel
leur donnoit un signal visible pour mar
leur marche, et d'autres miracles sembl
qu'ils ont vu durer quarante ans.

Le peuple d'Israël n'étoit pas plus

gent ni plus subtil que les autres peu-
, qui, s'étant livrés à leurs sens, ne
oient concevoir un Dieu invisible.
contraire, il était grossier et rebelle
nt ou plus qu'aucun autre peuple. Mais
Dieu, invisible dans sa nature, se ren-
tellement sensible par de continuels
icles, et Moïse les inculquoit avec tant
orce, qu'à la fin ce peuple charnel se
a toucher de l'idée si pure d'un Dieu
faisoit tout par sa parole, d'un Dieu
n'étoit qu'esprit, que raison et intelli-
e.

e cette sorte, pendant que l'idolâtrie,
ort augmentée depuis Abraham, cou-
t toute la face de la terre, la seule
érité de ce patriarche en étoit exempte.
rs ennemis leur rendoient ce témoi-
ge; et les peuples, où la vérité de la
ition n'étoit pas encore tout-à-fait étein-
s'écrioient avec étonnement : *On ne point d'idole en Jacob ; on n'y voit t de présages superstitieux ; on n'y point de divinations, ni de sortilèges : un peuple qui se fie au Seigneur son , dont la puissance est invincible.* *Num* XXIII. 22. 23.

our imprimer dans les esprits l'unité
Dieu, et la parfaite uniformité qu'il
andoit dans son culte, Moïse répète
ent que, dans la terre promise, ce
u unique choisiroit un lieu dans lequel
se feroient les fêtes, les sacrifices,
out le service public. En attendant ce
désiré, durant que le peuple erroit
le désert, Moïse construisit le taber-
le, temple portatif, où les enfans d'Is-
présentoient leurs vœux au Dieu qui *Deut.* XIV. XVI. *etc.*

avoit fait le ciel et la terre, et qui ne dédaignoit pas de voyager, pour ainsi dire, avec eux, et de les conduire.

Sur ce principe de religion, sur ce fondement sacré étoit bâtie toute la loi; loi sainte, juste, bienfaisante, honnête, sage, prévoyante et simple, qui lioit la société des hommes entr'eux par la sainte société de l'homme avec Dieu.

A ces saintes institutions, il ajouta des cérémonies majestueuses, des fêtes qui rappeloient la mémoire des miracles par lesquels le peuple d'Israël avait été délivré; et, ce qu'aucun autre législateur n'avoit osé faire, des assurances précises que tout leur réussiroit tant qu'ils vivroient soumis à la loi, au lieu que leur désobéissance seroit suivie d'une manifeste et inévitable vengeance. Il fallait être assuré de Dieu pour donner ce fondement à ses lois; et l'événement a justifié que Moïse n'avoit pas parlé de lui-même.

Deuteron. XXVII. XXVIII. etc.

Quant à ce grand nombre d'observances dont il a chargé les Hébreux, encore que maintenant elles nous paroissent superflues, elles étoient alors nécessaires pour séparer le peuple de Dieu des autres peuples; et servoient comme de barrière à l'idolâtrie, de peur qu'elle n'entraînât ce peuple choisi avec tous les autres.

Pour maintenir la religion et toutes les traditions du peuple de Dieu, parmi les douze tribus, une tribu est choisie, à laquelle Dieu donne en partage, avec les dîmes et les oblations, le soin des choses sacrées. Lévi et ses enfans sont eux-mêmes consacrés à Dieu comme la dîme de

tout le peuple. Dans Lévi, Aaron est choisi pour être souverain pontife; et le sacerdoce est rendu héréditaire dans sa famille.

Ainsi les autels ont leurs ministres; la loi a ses défenseurs particuliers; et la suite du peuple de Dieu est justifiée par la succession de ses pontifes, qui va, sans interruption, depuis Aaron le premier de tous.

Mais, ce qu'il y avoit de plus beau dans cette loi, c'est qu'elle préparoit la voie à une loi plus auguste, moins chargée de cérémonies et plus féconde en vertus.

Moïse, pour tenir le peuple dans l'attente de cette loi, leur confirme la venue de ce grand prophète qui devait sortir d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. *Dieu*, dit-il, *vous suscitera, du milieu de votre nation et du nombre de vos frères, un prophète semblable à moi. Ecoutez-le.* Ce prophète semblable à Moïse, législateur comme lui, qui peut-il être sinon le Messie, dont la doctrine devoit un jour régler et sanctifier tout l'univers? *Deutero XVIII. 18.*

Jusqu'à lui il ne devoit point s'élever, en tout Israël, un prophète semblable à Moïse, à qui Dieu parlât face à face, et qui donnât des lois à son peuple. Aussi, jusqu'aux temps du Messie, le peuple, dans tous les temps et dans toutes les difficultés, ne se fonde que sur Moïse. Comme Rome révéroit les lois de Romulus, de Numa, et des douze tables; comme Athènes recouroit à celles de Solon; comme Lacédemone conservoit et respectoit celles de Lycurgue: le peuple Hébreu alléguoit sans cesse celles de Moïse. Au reste, le législateur *y avoit si bien* réglé toutes *Deuteron XXXIV. 10.*

choses, que jamais on n'a eu besoin d'y rien changer. C'est pourquoi le corps du droit Judaïque n'est pas un recueil de diverses lois faites dans des temps et dans des occasions différentes. Moïse, éclairé de l'esprit de Dieu, avait tout prévu. On ne voit point d'ordonnances ni de David, ni de Salomon, ni de Josaphat, ou d'Ezéchias, quoique tous très-zélés pour la justice. Les bons princes n'avoient qu'à faire observer la loi de Moïse, et se contentoient d'en recommander l'observance à leurs successeurs. Y ajouter, ou en retrancher un seul article, étoit un attentat que le peuple eût regardé avec horreur. On avoit besoin de la loi à chaque moment, pour régler non-seulement les fêtes, les sacrifices, les cérémonies, mais encore toutes les autres actions publiques et particulières, les jugemens, les contrats, les mariages, les successions, les funérailles, la forme même des habits, et, en général, tout ce qui regarde les mœurs. Il n'y avoit point d'autre livre où on étudiât les préceptes de la bonne vie. Il falloit le feuilleter et le méditer nuit et jour, en recueillir des sentences, les avoir toujours devant les yeux. C'étoit là que les enfans apprenoient à lire. La seule règle d'éducation qui étoit donnée à leurs parens étoit de leur apprendre, de leur inculquer, de leur faire observer cette sainte loi, qui seule pouvoit les rendre sages dès l'enfance. Ainsi elle devoit être entre les mains de tout le monde. Outre la lecture assidue que chacun en devoit faire en particulier, on en faisoit tous les sept ans, dans l'année solennelle

3. *Reg. II.* et. *Deut. IV.* 3. *XII.* 32. *etc.*

de la rémission et du repos, une lecture publique et comme une nouvelle publication, à la fête des tabernacles, où tout le peuple étoit assemblé durant huit jours. Moïse fit déposer, auprès de l'arche, l'original de Deutéronome : c'étoit un abrégé de toute la loi. Mais, de peur que, dans la suite des temps, elle ne fut altérée par la malice ou par la négligence des hommes ; outre les copies qui couroient parmi le peuple, on en faisoit des exemplaires authentiques, qui, soigneusement revus et gardés par les prêtres et les lévites, tenoient lieu d'originaux. Les rois (car Moïse avoit bien prévu que ce peuple voudroit enfin avoir des rois comme tous les autres) les rois, dis-je, étoient obligés par une loi expresse du Deutéronome, à recevoir des mains des prêtres un de ces exemplaires si religieusement corrigés, afin qu'ils le transcrivissent, et le lussent toute leur vie. Les exemplaires, ainsi revus par autorité publique, étoient en singulière vénération à tout le peuple : on les regardoit comme sortis immédiatement des mains de Moïse, aussi purs et aussi entiers que si Dieu les lui avoit dictés. Un ancien volume de cette sévère et religieuse correction ayant été trouvé dans la maison du Seigneur, sous le règne de Josias, et peut-être étoit-ce l'original même que Moïse avoit fait mettre auprès de l'arche, excita la piété de ce saint roi, et lui fut une occasion de porter ce peuple à la pénitence. Les grands effets qu'a opéré, dans tous les temps, la lecture publique de cette loi, sont innombrables. *En un mot, c'étoit* un livre parfait,

Deuteron. XXXI. 10. 2. *Esd.* VIII 17. 18.

Deut. XXX. 26.

Deut. XVII 28.

4. *Reg.* XXII. 8. *etc.* 2. *Paralip.* XXXIV. 14. *etc.*

qui, étant joint par Moïse à l'histoir
peuple de Dieu, lui apprenoit, tout
semble, son origine, sa religion, sa pol
ses mœurs, sa philosophie, tout ce
sert à régler la vie, tout ce qui uni
forme la société, les bons et les mau
exemples, la récompense des uns, et
châtimens rigoureux qui avoient suivi
autres.

Par cette admirable discipline, un
ple sorti d'esclavage, et tenu quarante
dans un désert, arrive tout formé
Deuteron. terre qu'il doit occuper. Moïse le r
XXXI. à la porte; et, averti de sa fin procha
il commet ce qui reste à faire à Jo
Mais, avant que de mourir, il compos
Deuteron. long et admirable cantique qui comm
XXXII. par ces paroles : *O cieux écoutez ma v*
que la terre prête l'oreille aux paroles de
bouche. Dans ce silence de toute la nat
il parle d'abord au peuple avec une f
inimitable; et, prévoyant ses infidéli
il lui en découvre l'horreur. Tout
coup il sort de lui-même, comme t
vant tout discours humain au-dessous
sujet si grand : il rapporte ce que Dieu
et le fait parler avec tant de hauteu
tant de bonté, qu'on ne sait ce qu'il
pire le plus, ou la crainte et la confus
ou l'amour et la confiance.

Deuteron. Tout le peuple apprit par cœur ce c
XXXI. 19. cantique, par ordre de Dieu et de M
22. Ce grand homme, après cela, mo
content, comme un homme qui n'
rien oublié pour conserver parmi les
la mémoire des bienfaits et des préc
de Dieu. Il laissa ses enfans au milie

leurs citoyens, sans aucun distinction et sans aucun établissement extraordinaire. Il a été admiré non-seulement de son peuple, mais de tous les peuples du monde; et aucun législateur n'a jamais eu un si grand nom parmi les hommes.

On tient qu'il a écrit le livre de Job. La sublimité des pensées et la majesté du style rendent cette histoire digne de Moïse. De peur que les Hébreux ne s'énorgueillissent, en s'attribuant à eux seuls la grace de Dieu; il étoit bon de leur faire entendre que ce grand Dieu avoit ses élus, même dans la race d'Esaü. Quelle doctrine étoit plus importante? Et quel entretien plus utile pouvoit donner Moïse au peuple affligé dans le désert, que celui de la patience de Job, qui, livré entre les mains de Satan pour être exercé par toutes sortes de peines, se voit privé de ses biens, de ses enfans et de toute consolation sur la terre; incontinent après, frappé d'une horrible maladie, et agité au-dedans par la tentation du blasphême et du désespoir: qui néanmoins, en demeurant ferme, fait voir qu'une ame fidèle, soutenue du secours divin, au milieu des épreuves les plus effroyables et malgré les plus noires pensées que l'esprit malin peut suggérer, sait non seulement conserver une confiance invincible; mais encore s'élever, par ses propres maux, à la plus haute contemplation; et reconnoître, dans les peines qu'elle endure, avec le néant de l'homme, le suprême empire de Dieu et sa sagesse infinie? Voilà ce qu'enseigne le livre *de Job. Pour garder le* caractère du

Job. XIII 25. *XIV*. 14 15. *XVI*. 21 *XIX*. 25. *etc*

temps, on voit la foi du saint homm
ronnée par des prospérités tempor
mais cependant le peuple de Dieu ap
à connoître quelle est la vertu des
frances, et à goûter la grace qui
un jour être attachée à la croix.

Exod.II.10. 11. 15. Moïse l'avoit goûtée, lorsqu'il p
les souffrances et l'ignominie qu'il
subir avec son peuple, aux délices et

Hebr.XI.24. 25. 26. bondance de la maison du roi d'E
Dès lors, Dieu lui fit goûter les opp
de Jésus-Christ. Il les goûta encore d
tage dans sa fuite précipitée, et dan
exil de quarante ans. Mais il avala ju
fond le calice de Jésus-Christ, lor

Num. XIV. 10. choisi pour sauver ce peuple, il lui en
supporter les révoltes continuelles,
vie étoit en péril. Il apprit ce qu'il en
à sauver les enfans de Dieu, et fit
de loin ce qu'une plus haute délivranc
voit un jour coûter au sauveur du mon

Ce grand homme n'eut pas mêm
consolation d'entrer dans la terre pro
il la vit seulement du haut d'une mont

Num. XX. 12. et n'eut point de honte d'écrire qu'
étoit exclu par un péché qui, tout
qu'il paroît, mérita d'être châtié si
rement dans un homme dont la grace
si éminente. Moïse servit d'exemple
sévère jalousie de Dieu, et au juge
qu'il exerce avec une si terrible exact
sur ceux que ses dons obligent à u
délité plus parfaite.

Mais un plus haut mystère nous est
tré dans l'exclusion de Moïse. Ce
législateur, qui ne fait, par tant de
veilles, que de conduire les enfans de

dans le voisinage de leur terre, nous sert lui-même de preuve que *sa loi ne mène rien à la perfection ;* et que, sans nous pouvoir donner l'accomplissement des promesses, elle nous les fait *saluer de loin*, ou nous conduit, tout au plus, comme à la porte de notre héritage. C'est un Josué, c'est un Jésus, car c'étoit le vrai nom de Josué ; qui par ce nom et par son office représentoit le sauveur du monde : c'est cet homme si fort au-dessous de Moïse en toutes choses, et supérieur seulement par le nom qu'il porte : c'est lui, dis-je, qui doit introduire le peuple de Dieu dans la terre sainte. *Num. VI* 19. *Ibid. XI.*

Par les victoires de ce grand homme, devant qui le Jourdain retourne en arrière, les murailles de Jéricho tombent d'elles-mêmes, et le soleil s'arrête au milieu du ciel : Dieu établit ses enfans dans la terre de Chanaam, dont il chasse, par même moyen, des peuples abominables. Par la haine qu'il donnoit pour eux à ses fidèles, il leur inspiroit un extrême éloignement de leur impiété ; et le châtiment qu'il en fit par leur ministère les remplit eux-mêmes de crainte pour la justice divine dont ils exécutoient les décrets. Une partie de ces peuples que Josué chassa de leur terre s'établirent en Afrique, où on trouva, long-temps après, dans une inscription ancienne, le monument de leur fuite et des victoires de Josué. Après que ces victoires miraculeuses eurent mis les Israëlites en possession de la plus grande partie de la terre promise à leurs pères, Josué, et Eléasar souverain pontife, *avec les chefs des douze* *Procop II. de b Vend.* *Jos. XI XIV. et*

Num. XXVI 53. XXXIV 17. tribus, leur en firent le partage, selon la loi de Moïse, et assignèrent à la tribu de Juda le premier et le plus grand lot. Dès le temps de Moïse, elle s'étoit élevée au-dessus des autres en nombre, en courage et en dignité. Josué mourut, et le peuple continua la conquête de la terre sainte. Dieu voulut que la tribu de Juda marchât à la tête, et déclara qu'il avoit livré le pays entre ses mains. En effet, elle défit les Chananéens, et prit Jérusalem, qui devoit être la cité sainte et la capitale du peuple de Dieu. C'étoit l'ancienne Salem, où Melchisédec avoit régné du temps d'Abraham; Melchisédec, *ce roi de justice* (car c'est ce que veut dire son nom) et en même-temps *roi de paix*, puisque *Salem* veut dire *paix*; qu'Abraham avoit reconnu pour le plus grand pontife qui fût au monde, comme si Jérusalem eût été dès-lors destinée à être une ville sainte et le chef de la religion. Cette ville fut donnée d'abord aux enfans de Benjamin, qui, foibles et en petit nombre, ne purent chasser les Jébuséens, anciens habitans du pays, et demeurèrent parmi eux. Sous les juges, le peuple de Dieu est diversement traité, selon qu'il fait bien ou mal. Après la mort des vieillards qui avoient vu les miracles de la main de Dieu, la mémoire de ces grands ouvrages s'affoiblit, et la pente universelle du genre humain entraîne le peuple à l'idolâtrie. Autant de fois qu'il y tombe, il est puni; autant de fois qu'il se repent il est délivré. La foi de la providence et la vérité des promesses et des menaces de Moïse se confirme de plus en

Jos. XIV. XV. *Num.* II. 3. 9. VII. 12. X. 14. 1. *Par.* V. 2. *Jud.* I. 1. 2. *Ibid.* 4. 8. *Hebr.* VII. *Jud.* I. 21.

plus dans le cœur des vrais fidèles. Mais Dieu en préparoit encore de plus grands exemples. Le peuple demanda un roi, et Dieu lui donna Saül, bientôt réprouvé pour ses péchés : il résolut enfin d'établir une famille royale d'où le messie sortiroit, et il la choisit dans Juda. David, un jeune berger sorti de cette tribu, le dernier des enfans de Jessé, dont son père ni sa famille ne connoissoit pas le mérite, mais que Dieu trouva selon son cœur, fut sacré par Samuel dans Bethléem sa patrie. 8. *Reg.* xi

Ici le peuple de Dieu prend une forme plus auguste. La royauté est affermie dans la maison de David. Cette maison commence par deux rois de caractère différent, mais admirables tous deux. David, belliqueux et conquérant, subjugue les ennemis du peuple de Dieu, dont il fait craindre les armes par tout l'Orient ; et Salomon, renommé par sa sagesse au-dedans et au-dehors, rend ce peuple heureux par une paix profonde. Mais la suite de la religion nous demande ici quelques remarques particulières sur la vie de ces deux grands rois. IV. *David, rois et prophètes*

David régna d'abord sur Juda, puissant et victorieux ; et ensuite il fut reconnu par tout Israël. Il prit sur les Jébuséens la forteresse de Sion, qui étoit la citadelle de Jérusalem. Maître de cette ville, il y établit, par ordre de Dieu, le siége de la royauté et celui de la religion. Sion fut sa demeure ; il battit autour, et la nomma la cité de David. Joab, fils de sa sœur, bâtit le reste de la ville ; et Jérusalem prit une nouvelle forme. Ceux de Juda occupèrent *tout le pays : et Benjamin*, petit 2. *Reg.* 6. 7. 8. 9. 1. *Par.* x 9. 7. 8. 1. *Par.* i 16.

en nombre, y demeura mêlé avec eux.

L'Arche d'alliance bâtie par Moïse, où Dieu reposoit sur les Chérubins, et où les deux tables du décalogue étoient gardées, n'avoit point de place fixe. David la mena en triomphe dans Sion, qu'il avoit conquise par le tout-puissant secours de Dieu, afin que Dieu régnât dans Sion, et qu'il y fût reconnu comme le protecteur de David, de Jérusalem et de tout le royaume. Mais le tabernacle où le peuple avoit servi Dieu dans le désert, étoit encore à Gabaon; et c'étoit là que s'offroient les sacrifices, sur l'autel que Moïse avoit élevé. Ce n'étoit qu'en attendant qu'il y eût un temple où l'autel fut réuni avec l'arche, et où se fit tout le service. Quand David eut défait tous ses ennemis, et qu'il eut poussé les conquêtes du peuple de Dieu jusqu'à l'Euphrate; paisible et victorieux, il tourna toutes ses pensées à l'établissement du culte divin: et sur la même montagne où Abraham, prêt à immoler son fils unique, fut retenu par la main d'un ange; il désigna, par ordre de Dieu, le lieu du temple.

2. Reg. IV. 16.

1. Par. XVI. 39. XXI. 29.

3. Reg. VIII. 1. Par. XVIII

2. Reg. XXIV. 25. 1. Par. XXI. XXII. et seq. Joseph. Ant. VII. 10.

Il en fit tous les desseins; il en amassa les riches et précieux matériaux; il y destina les dépouilles des peuples et des rois vaincus. Mais ce temple, qui devoit être disposé par le conquérant, devoit être construit par le pacifique. Salomon le bâtit sur le modèle du tabernacle. L'autel des holocaustes, l'autel des parfums, le chandelier d'or, les tables des pains de proposition, tout le reste des meubles sacrés du temple, fut pris sur des pièces semblables

3. Reg. VI. VII. VIII. 2. Par. III. IV. V. VI. VII.

que Moïse avoit fait faire dans le désert. Salomon n'y ajouta que la magnificence et la grandeur. L'arche que l'homme de Dieu avoit construite fut posée dans le saint des saints, lieu inaccessible, symbole de l'impénétrable majesté de Dieu et du ciel interdit aux hommes jusqu'à ce que Jésus-Christ leur en eût ouvert l'entrée par son sang. Au jour de la dédicace du temple, Dieu y parut dans sa majesté. Il choisit ce lieu, pour y établir son nom et son culte. Il y eut défense de sacrifier ailleurs. L'unité de Dieu fut démontrée par l'unité de son temple. Jérusalem devint une cité sainte, l'image de l'église où Dieu devoit habiter comme dans son véritable temple, et du ciel où il nous rendra éternellement heureux par la manifestation de sa gloire.

Après que Salomon eût bâti le temple, il bâtit encore le palais des rois, dont l'architecture étoit digne d'un si grand prince. Sa maison de plaisance, qu'on appela le bois du Liban, étoit également superbe et délicieuse. Le palais, qu'il éleva pour la reine, fut une nouvelle décoration à Jérusalem. Tout étoit grand dans ces édifices; les salles, les vestibules, les galeries; les promenoirs, le trône du roi, et le tribunal où il rendoit la justice; le cèdre fut le seul bois qu'il employa dans ces ouvrages. Tout y reluisoit d'or et de pierreries. Les citoyens et les étrangers admiroient la majesté des rois d'Israël. Le reste répondoit à cette magnificence, les villes, les arsenaux, les chevaux, les chariots, la garde du prince. Le commerce, la navigation *et le bon ordre*, avec une paix

3. *Reg.* V X.

3. *Reg.* 2. *Par.* V IX.

profonde, avoient rendu Jérusalem la plus riche ville de l'Orient. Le royaume étoit tranquille et abondant : tout y représentoit la gloire céleste. Dans les combats de David, on voyoit les travaux par lesquels il la falloit mériter ; et on voyoit, dans le règne de Salomon, combien la jouissance en étoit paisible.

Au reste, l'élévation de ces deux grands rois, et de la famille royale, fut l'effet d'une élection particulière. David célèbre lui-même la merveille de cette élection par ces paroles : *Dieu a choisi les princes dans la tribu de Juda. Dans la maison de Juda, il a choisi la maison de mon père. Parmi les enfans de mon père, il lui a plu de m'élire roi sur tout son peuple d'Israël ; et, parmi mes enfans (car le Seigneur m'en a donné plusieurs) il a choisi Salomon, pour être assis sur le trône du Seigneur et régner sur Israël.*

1. *Paralip.* XXVIII. 4. 5.

Cette élection divine avoit un objet plus haut que celui qui paroît d'abord. Ce messie, tant de fois promis comme le fils d'Abraham, devoit aussi être le fils de David et de tous les rois de Juda. Ce fut en vue du Messie, et de son règne éternel, que Dieu promit à David que son trône subsisteroit éternellement. Salomon, choisi pour lui succéder, étoit destiné à représenter la personne du Messie. C'est pourquoi Dieu dit de lui : *Je serai son père, et il sera mon fils* ; chose qu'il n'a jamais dite, avec cette force, d'aucun roi ni d'aucun homme.

2. *Reg.* VII. 1.

1. *Par.* XXII. 10.

Aussi, du temps de David, et sous les rois ses enfans, le mystère du Messie se

déclare-t-il plus que jamais, par des prophéties magnifiques et plus claires que le soleil.

David l'a vu de loin, et l'a chanté dans ses psaumes avec une magnificence que rien n'égalera jamais. Souvent il ne pensoit qu'à célébrer la gloire de Salomon son fils; et, tout d'un coup ravi hors de lui-même et transporté bien loin au-delà, il a vu celui *qui est plus que Salomon en gloire* aussi bien qu'*en sagesse*. Le Messie lui a paru assis sur un trône plus durable que le soleil et que la lune. Il a vu à ses pieds *toutes les nations* vaincues, en ensemble *bénites en lui*, conformément à la promesse faite à Abraham. Il a élevé sa vue plus haut encore : il l'a vu *dans les lumières des saints et devant l'aurore, sortant éternellement du sein* de son père, *pontife éternel*, et sans successeur, ne succédant aussi à personne, créé extraordinairement, non selon l'ordre d'Aaron, mais *selon l'ordre de Melchisédec*, ordre nouveau que la loi ne connoissoit pas. Il l'a vu *assis à la droite de Dieu*, regardant du plus haut des cieux *ses ennemis abbatus*. Il est étonné d'un si grand spectacle; et, ravi de la gloire de son fils, il l'appele, *son seigneur*.

Matth. VI. 29. XII. 42. *Ps.* LXXI. 5. 11. 17.

Psalm. CIX.

Il l'a vu *Dieu, que Dieu avoit oint* pour le faire régner sur toute la terre *par sa douceur, par sa vérité et par sa justice*. Il a assisté en esprit au conseil de Dieu, et a oui, de la propre bouche du père éternel, cette parole qu'il adresse à son fils unique : *Je t'ai engendré aujourd'hui*; à laquelle Dieu joint la promesse d'un empire *perpétuel, qui s'étendra sur tous les*

Ps. XLIV. 3. 4. 5. 6. 7. 8.

Psal. II. 7. 8.

Ibid. 1. 2. 4. 9. *gentils, et n'aura point d'autres bornes que celles du monde. Les peuples frémissent en vain : les rois et les princes font des complots inutiles.* Le Seigneur se rit du haut des cieux de leurs projets insensés, et établit malgré eux l'empire de son Christ. Il *Ibid.* 10. *etc.* l'établit sur eux-mêmes ; et il faut qu'ils soient les premiers sujets de ce Christ dont ils vouloient secouer le joug. Et, encore que le règne de ce grand Messie soit souvent prédit dans les écritures sous des idées magnifiques, Dieu n'a point caché à David les ignominies de ce béni fruit de ses entrailles. Cette instruction étoit nécessaire au peuple de Dieu. Si ce peuple, encore infirme, avoit besoin d'être attiré par des promesses temporelles, il ne falloit pourtant pas lui laisser regarder les grandeurs humaines comme sa souveraine félicité et comme son unique récompense : c'est pourquoi Dieu montre de loin ce Messie, tant promis et tant désiré, le modèle de la perfection et l'objet de ses complaisances, abymé dans la douleur. La croix paroît à David comme le trône véritable de ce *Ps.* XXI. 17. 18. 19. nouveau roi. Il voit *ses mains et ses pieds percés, tous ses os marqués sur sa peau,* par tout le poids de son corps violemment *Ps.* LXVIII 22. suspendu ; *ses habits partagés, sa robe je-* *Ps.* XXI. 8. 13. 14. 17. 21. 22. *tée au sort, sa langue abreuvée de fiel et de vinaigre, ses ennemis frémissant autour de lui et s'assouvissant de son sang.* Mais il voit en même temps les glorieuses suites *Ibid.* 26. 27. *et seq.* de ses humiliations ; *tous les peuples de la terre se ressouvenir de leur Dieu,* oublié depuis tant de siècles ; *les pauvres venir* les premiers *à la table* du Messie, et en-

suite *les riches et les puissans ; tous l'adorer et le bénir* : lui présidant *dans la grande* et nombreuse *église*, c'est-à-dire, dans l'assemblée des nations converties, et *y annonçant à ses frères le nom de Dieu* et ses vérités éternelles. David, qui a vu ces choses, a reconnu, en les voyant, que le royaume de son fils n'étoit pas de ce monde. Il ne s'en étonne pas, car il sait que le monde passe ; et un prince, toujours si humble sur le trône, voyoit bien qu'un trône n'étoit pas un bien où se dussent terminer ses espérances.

Les autres prophètes n'ont pas moins vu le mystère du Messie. Il n'y a rien de grand ni de glorieux qu'ils n'aient dit de son règne. L'un voit *Bethléem, la plus petite ville de Juda*, illustrée par sa naissance ; *Mich.* V. et en même temps, élevé plus haut, il voit un autre naissance par laquelle *il sort de toute éternité* du sein de son père : l'autre voit la virginité de sa mère, *un Emmanuel, un Dieu avec nous* sortir de ce *Is.* VII. sein virginal, et un enfant *admirable* qu'il appelle *Dieu*. Celui-ci le voit entrer *dans son temple*, cet autre le voit *glorieux dans son tombeau* où la mort a été vaincue. En publiant ses magnificences, ils ne taisent pas ses opprobres. Ils l'ont vu *vendu à son peuple* ; ils ont su le nombre et l'emploi des *trente pièces d'argent dont il a été acheté*. En même-temps qu'ils l'ont vu *grand et élevé*, ils l'ont vu *méprisé et méconnoissable au milieu des hommes ; l'étonnement du monde*, autant par sa bassesse que par sa grandeur ; *le dernier des hommes ; l'homme de douleurs chargé de tous nos péchés ;*

Id. IX. *Mal.* III. *Is.* XI. LIII. 9. *Zach.* XI. 12. 13. *Is.* LII. LIII.

bienfaisant, et méconnu ; défiguré par ses plaies, et par-là guérissant les nôtres ; traité comme un criminel ; mené au supplice avec des méchans ; et se livrant, comme Dan. IX. *un agneau* innocent, paisiblement *à la mort ; une longue postérité naître de lui* par ce moyen, et la vengeance déployée sur son peuple incrédule. Afin que rien ne manquât à la prophétie, ils ont compté les années jusqu'à sa venue ; et, à moins que de s'aveugler, il n'y a plus moyen de le méconnoître.

Non seulement les prophètes voyoient JÉSUS-CHRIST, mais encore ils en étoient la figure, et représentoient ses mystères, principalement celui de la croix. Presque tous, ils ont souffert persécution pour la justice, et nous ont figuré dans leurs souffrances l'innocence et la vérité persécutée en notre Seigneur. On voit Elie et Elisée toujours menacés. Combien de fois Isaïe a-t-il été la risée du peuple et des rois, qui, à la fin, comme porte la tradition constante des Juifs, l'ont immolé à leur fureur ? Zacharie fils de Joïada est lapidé : Ezéchiel paroît toujours dans l'affliction ; les maux de Jérémie sont continuels et inexplicables ; Daniel se voit deux fois au milieu des lions. Tous ont été contredits et maltraités ; et tous nous ont fait voir, par leur exemple, que, si l'infirmité de l'ancien peuple demandoit en général d'être soutenue par des bénédictions temporelles, néanmoins les forts d'Israël, et les hommes d'une sainteté extraordinaire, étoient nourris dès-lors du pain d'affliction, et buvoient par avance, pour se sanctifier, dans le calice préparé au fils de Dieu ; ca-

lice d'autant plus rempli d'amertume, que la personne de Jésus-Christ étoit plus sainte.

Mais, ce que les prophètes ont vu le plus clairement, et ce qu'ils ont aussi déclaré dans les termes les plus magnifiques, c'est la bénédiction répandue sur les Gentils par le Messie. *Ce rejeton de Jessé* et de David a paru au saint prophète Isaïe, *comme un signe* donné de Dieu *aux peuples et aux Gentils, afin qu'ils l'invoquent.* L'homme de douleur, dont les plaies *devoient faire notre guérison*, étoit choisi *pour laver les Gentils par une sainte aspersion*, qu'on reconnoît dans son sang et dans le baptême. *Les rois*, saisis de respect en sa présence, *n'osent ouvrir la bouche devant lui. Ceux qui n'ont jamais ouï parler de lui le voient; et ceux à qui il étoit inconnu sont appelés pour le contempler.* C'est *le témoin donné aux peuples; c'est le chef et le précepteur des Gentils.* Sous lui *un peuple inconnu se joindra au peuple de Dieu, et les Gentils y accourront de tous côtés.* C'est *le juste de Sion qui s'élèvera comme une lumière; c'est son Sauveur qui sera allumé comme un flambeau. Les Gentils verront ce juste, et tous les rois connoîtront cet homme tant célèbre dans les prophéties de Sion.*

Is. XI. 1 — *Id.* LII. 1 — 14. 15. LI — *Id.* LV. 4 — *Id.* LX 1. 2.

Le voici mieux décrit encore, et avec un caractère particulier. Un homme d'une douceur admirable, singulièrement *choisi de Dieu, et l'objet de ses complaisances, déclare aux Gentils leur jugement; les îles attendent sa loi.* C'est ainsi que les Hébreux appellent l'Europe et les pays éloignés. *Il ne fera aucun bruit*: à peine l'entendra-t-on, tant il sera doux et paisible. *Il ne*

Id. XL 1. 2. 3. 4. 5 — XLIX. 6

foulera pas aux pieds un roseau brisé, ni n'éteindra un reste fumant de toile brûlée. Loin d'accabler les infirmes et les pécheurs, sa voix charitable les appelera, et sa main bienfaisante sera leur soutien. *Il ouvrira les yeux des aveugles, et tirera les captifs de leur prison.* Sa puissance ne sera pas moindre que sa bonté. Son caractère essentiel est de joindre ensemble la douceur avec l'efficace : c'est pourquoi cette voix si douce passera en un moment d'une extrémité du monde à l'autre; et, sans causer aucune sédition parmi les hommes, elle excitera toute la terre. *Il n'est ni rebutant, ni impétueux;* et celui que l'on connoissoit à peine, quand il étoit dans la Judée, ne sera pas seulement le fondement *de l'alliance du peuple*, mais encore *la lumière de tous les Gentils.* Sous son règne admirable, *les Assyriens et les Egyptiens ne feront plus avec les Israélites qu'un même peuple de Dieu.* Tout devient Israël, tout devient saint. Jérusalem n'est plus une ville particulière; c'est l'image d'une nouvelle société où tous les peuples se rassemblent : l'Europe, l'Afrique et l'Asie reçoivent des prédicateurs dans lesquels *Dieu a mis son signe, afin qu'ils découvrent sa gloire aux Gentils.* Les élus jusques alors appelés du nom d'Israël, *auront un autre nom* où sera marqué l'accomplissement des promesses, et un *amen* bienheureux. *Les prêtres et les lévites*, qui jusqu'alors sortoient d'Aaron, *sortiront do énavant du milieu de la Gentilité.* Un nouveau sacrifice, plus pur et plus agréable que les anciens, sera substitué à leur place; et on

Is. XIX. 24. 25.

Is. LX. 1. 2. 3. 4. 11. LXI. 1. 2. 3. 11. LXII. 1. 2. 11. XLV. 1. 2. 15. 16. LXVI. 19. 20. 21.

Malach. I. 10. 41.

saura pourquoi David avoit célébré un pontife d'un nouvel ordre. *Le juste descendra du ciel comme une rosée, la terre produira son germe, et ce sera le Sauveur avec lequel on verra naître la justice.* Le ciel et la terre s'uniront pour produire, comme par un commun enfantement, celui qui sera tout ensemble céleste et terrestre : de nouvelles idées de vertu paroîtront au monde dans ses exemples et dans sa doctrine ; et la grace qu'il répandra les imprimera dans les cœurs. Tout change pas sa venue : et Dieu *jure par lui-même que tout genou fléchira devant lui, et que toute langue reconnoîtra sa souveraine puissance.* *Psalm.* CI *Is.* XLV. 23. 24.

Voilà une partie des merveilles que Dieu a montrées aux prophètes sous les rois enfans de David, et à David avant tous les autres. Tous ont écrit par avance l'histoire du fils de Dieu, qui devoit aussi être fait le fils d'Abraham et de David. C'est ainsi que tout est suivi dans l'ordre des conseils divins. Ce Messie, montré de loin comme le fils d'Abraham, est encore montré de plus près comme le fils de David. Un empire éternel lui est promis : la connoissance de Dieu répandue par tout l'univers est marquée comme le signe certain et comme le fruit de sa venue ; la conversion des Gentils, et la bénédiction de tous les peuples du monde, promise depuis si long-temps à Abraham, à Isaac et à Jacob, est de nouveau confirmée, et tout le peuple de Dieu vit dans cette attente.

Cependant Dieu continue à le gouverner d'une manière admirable. Il fait un nouveau pacte avec David, et s'oblige de *2. Reg.* VI 8. *et seq.*

3. *Reg.* IX. 4. *et seq.* 2. *Par.* VII. 17. *et seq.* le protéger, lui et les rois ses descendans, s'ils marchent dans les préceptes qu'il leur a donnés par Moïse : sinon, il leur dénonce de rigoureux châtimens. David, qui s'oublie pour un peu de temps, les éprouve le premier; mais, ayant réparé sa faute par sa pénitence, il est comblé de biens, et proposé comme le modèle d'un roi accompli. Le trône est affermi dans sa maison. Tant que Salomon son fils imite sa piété, il est heureux : il s'égare dans sa vieillesse; et Dieu, qui l'épargne pour l'amour de son serviteur David, lui dénonce qu'il le punira en la personne de son fils. Ainsi il fait voir aux pères que, selon l'ordre secret de ses jugemens, il fait durer après leur mort leurs récompenses ou leurs châtimens; et il les tient soumis à ses lois par leur intérêt le plus cher, c'est-à-dire, par l'intérêt de leur famille. En exécution de ses décrets, Roboam, téméraire par lui-même, est livré à un conseil insensé : son royaume est diminué de dix tribus. Pendant que ces deux tribus rebelles et schismatiques se séparent de leur Dieu et de leur roi, les enfans de Juda, fidèles à Dieu et à David qu'il avoit choisi, demeurent dans l'alliance et dans la foi d'Abraham. Les Lévites se joignent à eux avec Benjamin : le royaume du peuple de Dieu subsiste, par leur union, sous le nom du royaume de Juda; et la loi de Moïse s'y maintient dans toutes ses observances. Malgré les idolâtries et la corruption effroyable des dix tribus séparées, Dieu se souvient de son alliance avec Abraham, Isaac et Jacob. Sa loi ne s'éteint pas parmi ces rebelles :

2. *Reg.* XI. XII. *et seq.*

23. *Reg.* XI.

3. *Reg.* XII.

il ne cesse de les rappeler à la pénitence par des miracles innombrables, et par les continuels avertissemens qu'il leur envoie par ses prophètes. Endurcis dans leur crime, il ne les peut plus supporter, et les chasse de la terre promise, sans espérance d'y être jamais rétablis. *4. Re. XVII. et seq.*

Cependant l'histoire de Tobie, arrivée en ce même-temps et durant les commencemens de la captivité des Israélites, nous fait voir la conduite des élus de Dieu qui restèrent dans les tribus séparées. Ce saint homme, en demeurant parmi eux avant la captivité, sut non seulement se conserver pur des idolâtries de ses frères, mais encore pratiquer la loi et adorer Dieu publiquement dans le temple de Jérusalem, sans que les mauvais exemples ni la crainte l'en empêchassent. Captif et persécuté à Ninive, il persista dans sa piété avec sa famille ; et la manière admirable dont lui et son fils sont récompensés de leur foi, même sur la terre, montre que, malgré la captivité et la persécution, Dieu avoit des moyens secrets de faire sentir à ses serviteurs les bénédictions de la loi, en les élevant toutefois, par les maux qu'ils avoient à souffrir, à de plus hautes pensées. Par les exemples de Tobie et par ses saints avertissemens, ceux d'Israël étoient excités à reconnoître, du moins sous la verge, la main de Dieu qui les châtioit ; mais presque tous demeuroient dans l'obstination. Ceux de Juda, loin de profiter des châtimens d'Israël, en imitent les mauvais exemples. Dieu ne cesse de les avertir par ses prophètes, qu'il leur envoie coup *Tob. 1. 6. 7.* *Ibid. 11 21. 22.* *4. Re. XVII. 1 XXIII. 27.*

2. Paralip. XXXVI. 15. Jer. XXIX. 19. sur coup, *s'éveillant la nuit et se levant dès le matin*, comme il dit lui-même, pour marquer se soins paternels. Rebuté de leur ingratitude, il s'émeut contr'eux, et les menace de les traiter comme leurs frères rebelles.

Il n'y a rien de plus remarquable, dans l'histoire du peuple de Dieu, que ce ministère des phrophètes. On voit des hommes séparés du reste du peuple par une vie retirée et par un habit particulier : ils ont des demeures où on les voit vivre dans un espèce de communauté, sous un supérieur que Dieu leur donnoit. Leur vie pauvre et pénitente étoit la figure de la mortification qui devoit être annoncée sous l'évangile. Dieu se communiquoit à eux d'une façon particulière, et faisoit éclater aux yeux du peuple cette merveilleuse communication ; mais jamais elle n'éclatoit avec tant de force que durant les temps de désordre où il sembloit que l'idolâtrie alloit abolir la loi de Dieu. Durant ces temps malheureux, les prophètes faisoient retentir de tous côtés, et de vive voix, et par écrit, les menaces de Dieu, et le témoignage qu'ils rendoient à sa vérité. Les écrits qu'ils faisoient étoient entre les mains de tout le peuple, et soigneusement conservés, en mémoire perpétuelle aux siècles futurs. Ceux du peuple qui demeuroient fidèles à Dieu s'unissoient à eux, et nous voyons même qu'en Israël, où régnoit l'idolâtrie, ce qu'il y avoit de fidèles célébroit avec les prophètes le sabbat et les fêtes établies par la loi de Moïse. C'étoit eux qui encourageoient les gens de bien à demeurer fermes dans l'alliance. Plusieurs

1. Reg. XXVIII. 14. 3. Reg. XIX. 19. 4. Reg. I. 8. Is. XX. 2. Zach. XIII. 5. 1. Reg. X. 10. XIX. 19. 26. 3. Reg. XVIII. 4. Reg. II. 3. 15. 18. 19. 25. IV. 30. 38. VI. 1. 2.

Ex. XVII. 14. Is. XXX. 8. XXXIV. 16. Jer. XXII. 30. XXVI. 7. 2. Paralip. XXXVI. 22. 1. Esdr. I. 1. Dan. IX. 2. 4. Reg. IV. 23.

ıx ont souffert la mort, et on a vu, à
r exemple, dans les temps les plus mau-
ı, c'est-à-dire, dans le règne même de
nassés, une infinité de fidèles répandre 4. *Reg.* X
r sang pour la vérité, en sorte qu'elle 16.
pas été un seul moment sans témoi-
ıge.

ıinsi la société du peuple de Dieu sub-
oit toujours : les prophètes y demeu-
ent; un grand nombre de fidèles per-
oit hautement dans la loi de Dieu avec
: et avec *les prêtres enfans de Sadoc*,
, comme dit Ezéchiel, *dans les temps* *Ezech.* XLIV. 1
ıarement, *avoient toujours observé les*
ímonies du sanctuaire.

Cependant, malgré les prophètes, mal-
les prêtres fidèles, et le peuple uni
c eux dans l'observance de la loi, l'i-
âtrie, qui avoit ruiné Israël, entraînoit
vent, dans Juda même, et les princes
le gros du peuple. Quoique les rois
ıliassent le Dieu de leurs pères, il sup-
ta long-temps leurs iniquités, à cause
David son serviteur. David est toujours
sent à ses yeux. Quand les rois enfans
David suivent les bons exemples de
r père, Dieu fait des miracles surpre-
s en leur faveur; mais ils sentent,
nd ils dégénèrent, la force invincible
sa main, qui s'appesantit sur eux. Les
ı d'Egypte, les rois de Syrie, et sur-
t les rois d'Assyrie et de Babylone,
vent d'instrument à sa vengeance. L'im-
té s'augmente, et Dieu suscite en Orient
roi plus superbe et plus redoutable que
s ceux qui avoient paru jusqu'alors : c'est *Jer.* XX
buchodonosor roi de Babylone, le plus etc.

Ezech. XXVI. *etc.* terrible des conquérans. Il le montre de loin aux peuples et aux rois, comme le vengeur destiné à les punir. Il approche, et la frayeur marche devant lui. Il prend une première fois Jérusalem, et transporte à Babylone une partie de ses habitans. Ni ceux qui restent dans le pays, ni ceux qui sont transportés, quoiqu'avertis, les uns par Jérémie, et les autres par Ezéchiel, ne font pénitence. Ils préfèrent à ces saints prophètes *des prophètes qui leur prêchoient des illusions*, et les flattoient dans leurs crimes. Le vengeur revient en Judée, et le joug de Jérusalem est aggravé; mais elle n'est pas tout-à-fait détruite. Enfin l'iniquité vient à son comble; l'orgueil croît avec la foiblesse; et Nabuchodonosor met tout en poudre.

4. *Reg.* XXIV. 1. 2. *Paralip.* XXXVI.

Jér. XIV. 14.

1. *Reg.* XXV

4. *Reg.* LXI. 7. 8. Dieu n'épargna pas son sanctuaire. Ce beau temple, l'ornement du monde, qui devoit être éternel si les enfans d'Israël eussent persévéré dans la piété, fut consumé par le feu des Assyriens. C'étoit en vain que les Juifs disoient sans cesse, *le temple de Dieu, le temple de Dieu, le temple de Dieu est parmi nous*, comme si ce temple sacré eut dû les protéger tout seul. Dieu avoit résolu de leur faire voir qu'il n'étoit point attaché à un édifice de pierre, mais qu'il vouloit trouver des cœurs fidèles. Ainsi il détruisit le temple de Jérusalem, il en donna le trésor au pillage, et tant de riches vaisseaux, consacrés par des rois pieux, furent abandonnés à un roi impie.

Jerem. VII.

Mais la chûte du peuple de Dieu devoit être l'instruction de tout l'univers. Nous

voyons, en la personne de ce roi impie, et ensemble victorieux, ce que c'est que les conquérans. Ils ne sont, pour la plupart, que des instrumens de la vengeance divine. Dieu exerce par eux sa justice, puis il l'exerce sur eux-mêmes. Nabuchodonosor, revêtu de la puissance divine, et rendu invincible par ce ministère, punit tous les ennemis du peuple de Dieu. Il ravage les Iduméens, les Ammonites et les Moabites; il renverse les rois de Syrie; l'Egypte, sous le pouvoir de laquelle la Judée avoit tant de fois gémi, est la proie de ce roi superbe, et lui devient tributaire; sa puissance n'est pas moins fatale à la Judée même, qui ne sait pas profiter des délais que Dieu lui donne. Tout tombe, tout est abattu par la justice divine, dont Nabuchodonosor est le ministre: il tombera à son tour; et Dieu, qui emploie la main de ce prince pour châtier ses enfans et abattre ses ennemis, le réserve à sa propre main toute-puissante. *4. Reg. XXIV. 7.*

Il n'a pas laissé ignorer à ses enfans la destinée de ce roi qui les châtioit, et de l'empire des Chaldéens, sous lequel ils devoient être captifs. De peur qu'ils ne fussent surpris de la gloire des impies et de leur règne orgueilleux, les prophètes leur en dénonçoient la courte durée. Isaïe, qui a vu la gloire de Nabuchodonosor et son orgueil insensé long-temps avant sa naissance, a prédit sa chute soudaine et celle de son empire. Babylone n'étoit presque rien, quand ce prophète a vu sa puissance, et, un peu après, sa ruine. Ainsi les révolutions des villes et des empires *Is. XIII XIV. XXI XLV. XLVI. XLVII XLVIII*

qui tourmentoient le peuple de Dieu, ou profitoient de sa perte, étoient écrites dans ses prophéties. Ces oracles étoient suivis d'une prompte exécution : et les Juifs, si rudement châtiés, virent tomber avant eux, ou avec eux, ou un peu après, selon les prédictions de leurs prophètes, non seulement Samarie, Idumée, Gaza, Ascalon, Damas, les villes des Ammonites et des Moabites, leurs perpétuels ennemis ; mais les capitales des grands empires ; mais Tyr, la maîtresse de la mer ; mais Thanis ; mais Memphis ; mais Thèbes à cent portes, avec toutes les richesses de son Sésostris : mais Ninive même, le siége des rois d'Assyrie ses persécuteurs ; mais la superbe Babylone, victorieuse de toutes les autres, et riche de leurs dépouilles.

Il est vrai que Jérusalem périt en même temps par ses péchés ; mais Dieu ne la laissa pas sans espérance. Isaïe, qui avoit prédit sa perte, avoit vu son glorieux rétablissement, et lui avoit même nommé Cyrus son libérateur ; deux cents ans avant qu'il fut né. Jérémie, dont les prédictions avoient été si précises pour marquer à ce peuple ingrat sa perte certaine, lui avoit promis son retour après soixante-dix ans de captivité. Durant ces années, ce peuple abattu étoit respecté dans ses prophètes : ces captifs prononçoient aux rois et aux peuples leurs terribles destinées. Nabuchodonosor, qui vouloit se faire adorer, adore lui-même Daniel, étonné des secrets divins qu'il lui découvroit : il apprend de lui sa sentence bientôt suivie de l'exécution. Ce prince victorieux triomphoit dans Babylo-

Is. XLIV. XLV.

Jer. XXV. 11 12. XXIX. 10.

Dan. II. 46. *Dan.* IV. 3.

Ibid. 26.

e, dont il fit la plus grande ville, la plus
rte et la plus belle que le soleil eût jamais
ue. C'étoit là que Dieu l'attendoit pour *Jer.*XXVII.
oudroyer son orgueil. Heureux et invul-
érable, pour ainsi parler, à la tête de ses
rmées et durant tout le cours de ses con-
uêtes, il devoit périr dans sa maison, selon
'oracle d'Ezéchiel. Lorsqu'admirant sa *Ezech.*XXI.
randeur et la beauté de Babylone, il s'é- 30.
ève au-dessus de l'humanité, Dieu le frap-
e, lui ôte l'esprit, et le range parmi les
êtes. Il revient au temps marqué par Da- *Dan.*IV.31.
niel, et reconnoît le Dieu du ciel qui lui
voit fait sentir sa puissance; mais ses suc-
esseurs ne profitent pas de son exemple.
Les affaires de Babylone se brouillent; et
le temps marqué par les prophéties pour le
rétablissement de Juda arrive parmi tous
ces troubles. Cyrus paroît à la tête des Mè- *Herod.lib.I.*
des et des Perses : tout cède à ce redouta- *Xenop.* li.
ble conquérant. Il s'avance lentement vers III. *etc. Pæ-*
les Chaldéens, et sa marche est souvent *dag.*
interrompue. Les nouvelles de sa venue *Jerem.* LI.
viennent de loin à loin, comme avoit pré- 46.
dit Jérémie : enfin il se détermine. Baby- *Herod.lib.*I.
lone, souvent menacée par les prophètes, *Xenoph.lib.*
et toujours superbe et impénitente, voit VII.*Pædag*
arriver son vainqueur qu'elle méprise. Ses
richesses, ses hautes murailles, son peuple *Aristot.* III.
innombrable, sa prodigieuse enceinte qui *Polit.* 3.
enfermoit tout un grand pays, comme l'at-
testent tous les anciens, et ses provisions
infinies, lui enflent le cœur. Assiégée durant
un long-temps sans sentir aucune incom-
modité, elle se rit de ses ennemis et des
fossés que Cyrus creusoit autour d'elle : on
n'y parle que de festins et de réjouissances.

Dan. V. Son roi Baltazar, petit-fils de Nabuchodonosor, aussi superbe que lui, mais moins habile, fait une fête solennelle à tous les seigneurs. Cette fête est célébrée avec des excès inouis. Baltazard fait apporter les vaisseaux sacrés enlevés du temple de Jérusalem, et mêle la profanation avec le luxe. La colère de Dieu se déclare : une main céleste écrit des paroles terribles sur la muraille de la salle où se faisoit le festin. Daniel en interprête le sens, et ce prophète, qui avoit prédit la chute funeste de l'aïeul, fait voir encore au petit-fils la foudre qui va partir pour l'accabler. En exécution du décret de Dieu, Cyrus se fait tout-à-coup une ouverture dans Babylone. L'Euphrate, détourné dans les fossés qu'il lui préparoit depuis si long-temps, lui découvre son lit immense : il entre par ce passage imprévu. Ainsi fut livrée en proie *aux Mèdes, et aux Perses, et à Cyrus*, comme avoient dit les prophètes, *cette superbe Babylone.* Ainsi périt avec elle le royaume des Chaldéens, qui avoit détruit tant d'autres royaumes, *et le marteau, qui avoit brisé tout l'univers, fut brisé lui-même.* Jérémie l'avoit bien prédit. Le seigneur *rompit la verge dont il avoit frappé tant de nations.* Isaïe l'avoit prévu. Les peuples, accoutumés au joug des rois Chaldéens, les voient eux-mêmes sous le joug : *Vous voilà*, dirent-ils, *blessés comme nous : Vous êtes devenus semblables à nous, vous qui disiez dans votre cœur : J'élèverai mon trône au dessus des astres, et je serai semblable au très-Haut.* C'est ce qu'avoit prononcé le même Isaïe. *Elle tombe, elle tombe*, comme

Is. XIII. 17. XXI. 2. XLV. XLVI. XLVII.

Jerem. LI. 11. 28.

Is. XIV. 16. 17.

Jerem. L. 23. *Is.* XIV. 5. 6.

Ibid. 10.

Is. XXI. 9.

l'avoit dit ce prophète, *cette grande Babylone, et ses idoles sont brisées. Bel est renversé; et Nabo* son grand dieu, d'où les rois prenoient leur nom, *tombe par terre :* car les Perses leurs ennemis, adorateurs du soleil, ne souffroient point les idoles ni les rois qu'on avoit fait dieux. Mais comment périt cette Babylone ? comme les prophètes l'avoient déclaré. *Ses eaux furent desséchées*, comme avoit prédit Jérémie, pour donner passage à son vainqueur. Enivrée, endormie, trahie par sa propre joie, selon le même prophète, elle se trouva au pouvoir de ses ennemis, *et prise comme dans un filet, sans le savoir.*

Id. XLVI. 1. — *Jer.* L. 38. LI. 36. — *Id.* L. 24. LI. 39. 57.

On passe tous ses habitans au fil de l'épée : car *les Mèdes* ses vainqueurs, comme avoit dit Isaïe, *ne cherchoient ni l'or ni l'argent*, mais la vengeance, mais à assouvir leur haine par la perte d'un peuple cruel, que son orgueil faisoit l'ennemi de tous les peuples du monde. *Les courriers venoient, l'un sur l'autre, annoncer au roi que l'ennemi entroit dans la ville :* Jérémie l'avoit ainsi marqué. Ses astrologues, en qui elle croyoit, et qui lui promettoient un empire éternel, *ne purent la sauver de son vainqueur.* C'est Isaïe et Jérémie qui l'annoncent d'un commun accord. Dans cet effroyable carnage, les Juifs avertis de loin, échappèrent seuls au glaive du victorieux. Cyrus, devenu par cette conquête le maître de tout l'Orient, reconnoît, dans ce peuple tant de fois vaincu, je ne sais quoi de divin. Ravi des oracles qui avoient prédit ses victoires, il avoue qu'il doit son empire *au Dieu du ciel* que les Juifs servoient, et signale

Is. XIII. 15. 16. 17. 18. — *Jer.* L. 35. 36. 37. 42. — *Jer.* LI. 31. — *Ps.* XLVII. 12. 13. 14. 15. — *Jerem.* L. 36. — *Is.* XLVIII. 20. — *Jer.* L. 8. 28. LI. 6. 10. 50. *etc.* — 2. *Paralip.* XXXVI. 22. — 1. *Esdr.* I. 2.

la première année de son règne par le rétablissement de son temple et de son peuple.

Qui n'admireroit ici la providence divine si évidemment déclarée sur les Juifs et sur les Chaldéens, sur Jérusalem et sur Babylone ! Dieu les veut punir toutes deux ; et, afin qu'on n'ignore pas que c'est lui seul qui le fait, il se plaît à le déclarer par cent prophéties. Jérusalem et Babylonne, toutes deux menacées dans le même temps et par les mêmes prophètes, tombent l'une après l'autre dans le temps marqué. Mais Dieu découvre ici le grand secret des deux châtimens dont il se sert : un châtiment de rigueur sur les Chaldéens ; un châtiment paternel sur les Juifs, qui sont ses enfans. L'orgueil des Chaldéens (c'est le caractère de la nation et l'esprit de tout cet empire) est abattu sans retour. *Jer.* L. 31. 32. 40. *Is.* XIII. 19. *Le superbe est tombé, et ne se relèvera pas*, disoit Jérémie : et Isaïe devant lui, *Babylone la glorieuse, dont les Chaldéens insolens s'énorgueillissoient, a été faite comme Sodome et comme Gomorrhe*, à qui Dieu n'a laissé aucune ressource. Il n'en est pas ainsi des Juifs : Dieu les a châtiés comme des enfans désobéissans, qu'il remet dans leur devoir par le châtiment ; et puis, touché de leurs larmes, il oublie leurs fautes. *Jer.* XLVI. 28. *Ne crains point, ô Jacob*, dit le Seigneur, *parce que je suis avec toi. Je te châtierai avec justice, et je ne te pardonnerai pas comme si tu étois innocent ; mais je ne te détruirai pas comme je détruirai les nations parmi lesquelles je t'ai dispersé.* C'est pourquoi Babylone, ôtée pour ja-

mais

mais aux Chaldéens, est livré à un autre peuple; et Jérusalem, rétablie par un changement merveilleux, voit revenir ses enfans de tous côtés.

Ce fut Zorobabel, de la tribu de Juda et du sang des rois, qui les ramena de captivité. Ceux de Juda reviennent en foule, et remplissent tout le pays. Les dix tribus dispersées se perdent parmi les gentils, à la réserve de ceux, qui, sous le nom de Juda et réunis sous ses étendards, rentrèrent dans la terre de leurs pères.

Cependant l'autel se redresse, le temple se rebâtit, les murailles de Jérusalem sont relevées. La jalousie des peuples voisins est reprimée par les rois de Perse devenus les protecteurs du peuple de Dieu. Le pontife rentre en exercice avec tous les prêtres qui prouvèrent leur descendance par les registres publics : les autres sont rejetés. Esdras, prêtre lui-même et docteur de la loi, et Néhémias gouverneur réforment tous les abus que la captivité avoit introduits, et font garder la loi dans sa pureté. Le peuple pleure avec eux les transgressions qui lui avoient attiré ces châtimens, et reconnoît que Moïse les avoit prédits. Tous ensemble lisent dans les saints livres les menaces de l'homme de Dieu; ils en voient l'accomplissement : l'oracle de Jérémie, et le retour tant promis après les 70 ans de captivité, les étonnent et les consolent : ils adorent les jugemens de Dieu; et, réconciliés avec lui, ils vivent en paix. 3. *Esd.* II. 62. 1. *Esdr.* I. 8. VIII. IX. 2. *Esdr.* I. 1.

Dieu, qui fait tout en son temps, avoit choisi celui-ci *pour faire cesser* les voies

extraordinaires, c'est-à-dire, les prophéties, dans son peuple désormais assez instruit. Il restoit environ cinq cents ans jusques aux jours du Messie. Dieu donna à la majesté de son fils de faire taire les prophètes durant tout ce temps, pour tenir son peuple en attente de celui qui devoit être l'accomplissement de tous leurs oracles.

Mais, vers la fin des temps où Dieu avoit résolu de mettre fin aux prophéties, il sembloit qu'il vouloit répandre toutes ses lumières, et découvrir tous les conseils de sa providence : tant il exprima clairement les secrets des temps à venir.

Dan. II. III. V. VIII. 27. Durant la captivité, et sur-tout vers les temps qu'elle alloit finir, Daniel, révéré pour sa piété, même par les rois infidèles, et employé pour sa prudence aux plus grandes affaires de leur état, vit par *Id.* II. VII. VIII. X. XI. ordre, à diverses fois et sous des figures différentes, quatre monarchies sous lesquelles devoient vivre les Israélites. Il les *Id.* VII. 6. VIII. 21. 22. marque par leurs caractères propres. On voit passer, comme un torrent, l'empire d'un roi des Grecs : c'étoit celui d'Alexandre. Par sa chute, on voit établir un autre empire moindre que le sien, et affoibli *Id.* VIII. 22. par ses divisions. C'est celui de ses successeurs, parmi lesquels il y en a quatre marqués dans la prophétie. Antipater, Séleucus, Ptolomée et Antigonus sont visiblement désignés. Il est constant par l'histoire qu'ils furent plus puissans que les autres, et les seuls dont la puissance ait *Id.* XI. passé à leurs enfans. On voit leurs guerres, leurs jalousies, et leurs alliances trompeuses ; la dureté et l'ambition des rois de

Syrie ; l'orgueil et les autres marques qui désignent Antiochus l'illustre, implacable ennemi du peuple de Dieu ; la brièveté de son règne, et la prompte punition de ses excès. On voit naître enfin sur la fin, et comme dans le sein de ces monarchies, le règne *du fils de l'homme.* A ce nom vous reconnoissez Jésus-Christ ; mais ce règne du fils de l'homme est encore appelé *le règne des saints du très-Haut.* Tous les peuples sont soumis à ce grand et pacifique royaume : l'éternité lui est promise, et il doit être le seul *dont la puissance ne passera pas à un autre empire.* *Dan.* II. 44. VII. 14. 27.

Quand viendra ce fils de l'homme, et ce Christ tant désiré, et comment il accomplira l'ouvrage qui lui est commis, c'est-à-dire, la rédemption du genre humain, Dieu le découvre manifestement à Daniel. Pendant qu'il est occupé de la captivité de son peuple dans Babylone, et des soixante-dix ans dans lesquels Dieu avoit voulu la renfermer, au milieu des vœux qu'il fait pour la délivrance de ses frères, il est tout-à-coup élevé à des mystères plus hauts. Il voit un autre nombre d'années, et une autre délivrance bien plus importante. Au lieu des septante années prédites par Jérémie, il voit septante semaines, à commencer depuis l'ordonnance donnée par Artaxerxe à la longue main, la vingtième année de son règne, pour rebâtir la ville de Jérusalem. Là est marquée en termes précis, sur la fin de ces semaines, *la rémission des péchés, le règne éternel de la justice, l'entier accomplissement des prophéties, et l'onction du saint des saints.* *Dan.* IX. 23. *etc.* *Ibid.* 24.

Le Christ doit faire sa charge, et paroître comme *conducteur* du peuple *après* 69 *semaines. Après* 69 *semaines* (car le prophète le répète encore) *le Christ doit être mis à mort* : il doit mourir de mort violente ; il faut qu'il soit immolé, pour accomplir les mystères. Une semaine est marquée entre les autres, et c'est la dernière et la soixante-dixième : c'est celle où le Christ sera immolé, où *l'alliance sera confirmée, et au milieu de laquelle l'hostie et les sacrifices seront abolis ;* sans doute par la mort du Christ : car c'est ensuite de la mort du Christ que ce changement est marqué. *Après cette mort du Christ et l'abolition des sacrifices*, on ne voit plus qu'horreur et confusion : on voit *la ruine de la cité sainte et du sanctuaire ; un peuple et un capitaine qui vient pour tout perdre ; l'abomination dans le temple ; la dernière et irrémédiable désolation* du peuple ingrat envers son Sauveur.

Ibid. 25. 26. *Ibid.* 27. *Ibid.* 26. 27.

Nous avons vu que ces semaines, réduites en semaines d'années, selon l'usage de l'écriture, font 490 ans, et nous mènent précisément depuis la vingtième année d'Artaxerxe à la dernière semaine ; semaine pleine de mystères, où Jésus-Christ immolé met fin, par sa mort, aux sacrifices de la loi, et en accomplit les figures. Les doctes font de différentes supputations pour faire quadrer ce temps au juste. Celle que je vous ai proposée est sans embarras. Loin d'obscurcir la suite de l'histoire des rois de Perse, elle l'éclaircit ; quoiqu'il n'y auroit rien de fort surprenant, quand il se trouveroit quelque incertitude

dans les dates de ces princes : et huit ou neuf ans, au plus, dont on pourroit disputer sur un compte de 490 ans, ne feront jamais une importante question. Mais pourquoi discourir davantage ? Dieu a tranché la difficulté, s'il y en avoit, par une décision qui ne souffre aucune réplique. Un événement manifeste nous met au-dessus de tous les raffinemens des chronologistes ; et la ruine totale des Juifs, qui a suivi de si près la mort de notre-Seigneur, fait entendre aux moins clairvoyans l'accomplissement de la prophétie.

Il ne reste plus qu'à vous en faire remarquer une circonstance. Daniel nous découvre un nouveau mystère. L'oracle de Jacob nous avoit appris que le royaume de Juda devoit cesser à la venue du Messie ; mais il ne nous disoit pas que cette mort seroit la cause de la chute de ce royaume. Dieu a révélé ce secret important à Daniel ; et il lui découvre, comme vous voyez, que la ruine des Juifs sera la suite de la mort du Christ et de leur méconnoissance. Marquez, s'il vous plaît, cet endroit ; la suite des événemens vous en fera bientôt un beau commentaire.

Vous voyez ce que Dieu montra au prophète Daniel, un peu devant les victoires de Cyrus et le rétablissement du temple. Du temps qu'il se bâtissoit, il suscita les prophètes Aggée et Zacharie ; et, incontinent après, il envoya Malachie, qui devoit fermer les prophéties de l'ancien peuple.

Que n'a pas vu Zacharie ? On diroit que le livre des décrets divins ait été ou-

vert à ce prophète, et qu'il y ait lu toute l'histoire du peuple de Dieu depuis la captivité.

Zach. XIV. Les persécutions des rois de Syrie, et les guerres qu'ils font à Juda, lui sont découvertes dans toute leur suite. Il voit Jérusalem prise et saccagée; un pillage effroyable et des désordres infinis; le peuple en fuite dans le désert, incertain de sa condition, entre la mort et la vie; à la veille de sa dernière désolation, une nouvelle lumière lui paroître tout-à-coup. Les ennemis sont vaincus, les idoles sont renversées dans toute la terre sainte : on voit la paix et l'abondance dans la ville et dans le pays, et le temple est révéré dans tout l'Orient.

Zach. XIV. 14. Une circonstance mémorable de ces guerres est révélée au prophète; c'est que Jérusalem devoit être trahie par ses enfans, et que, parmi ses ennemis, il se trouveroit beaucoup de Juifs.

Zach. IX. X. *Zach.* X. 16. *Ibid.* 11. Quelquefois il voit une longue suite de prospérités : Juda est rempli de force; les royaumes qui l'ont oppressé sont humiliés; les voisins qui n'ont cessé de le tourmenter

Zach. IX. 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. sont punis; quelques-uns sont convertis, et incorporés au peuple de Dieu. Le prophète voit ce peuple comblé des bienfaits divins, parmi lesquels il leur compte le triomphe aussi modeste que glorieux *du roi pauvre, du roi pacifique, du roi sauveur, qui entre, monté sur un âne dans sa ville de Jérusalem.*

Zach. XI. Après avoir raconté les prospérités, il reprend, dès l'origine, toute la suite des maux. Il voit tout d'un coup le feu dans

le temple ; tout le pays ruiné avec la ville capitale ; des meurtres, des violences, un roi qui les autorise. Dieu a pitié de son peuple abandonné ; il s'en rend lui-même le pasteur, et sa protection le soutient. A la fin il s'allume des guerres civiles, et les affaires vont en décadence. Le temps de ce changement est désigné par un caractère certain ; et trois princes dégradés en un même mois en marquent le commencement. *Zach.* XI. 8.

Au milieu de ces malheurs, paroît encore un plus grand malheur. Un peu après ces divisions et dans le temps de la décadence, Dieu *est acheté trente deniers* par son peuple ingrat ; et le prophète voit tout jusques *au champ du potier ou du sculpteur* auquel cet argent est employé. De là suivent d'extrêmes désordres parmi les pasteurs du peuple ; enfin ils sont aveuglés, et leur puissance est détruite. *Ibid.* 15. 16. 17.

Que dirai-je de la merveilleuse vision de Zacharie, qui voit *le pasteur frappé et les brebis dispersées ?* Que dirai-je *du regard que le peuple jette sur son Dieu qu'il a percé*, et des larmes que lui fait verser une mort plus lamentable que celle d'un fils unique et que celle de Josias ? Zacharie a vu toutes ces choses : mais ce qu'il a vu de plus grand, *c'est le Seigneur envoyé par le Seigneur pour habiter dans Jérusalem, d'où il appelle les Gentils pour les agréger à son peuple, et demeurer au milieu d'eux.* *Zach.* XIII. 7. *Zach.* XII. 10. *Zach.* II. 8. 9. 10. 11.

Aggée dit moins de choses ; mais ce qu'il dit est surprenant. Pendant qu'on bâtit le second temple, et que les vieillards qui avoient vu le premier fondent en lar- 2. *Esdr.* III. 12.

mes, en comparant la pauvreté de ce dernier édifice avec la magnificence de l'autre; le prophète, qui voit plus loin, publie la gloire du second temple, et le préfère au premier. Il explique d'où viendra la gloire de cette nouvelle maison : c'est que *le désiré des Gentils arrivera ;* ce Messie, promis depuis deux mille ans et dès l'origine du monde, comme le Sauveur des Gentils, paroîtra dans ce nouveau temple. *La paix y sera établie ; tout l'univers ému* rendra témoignage à la venue de son rédempteur, il n'y a plus *qu'un peu de temps* à l'attendre, et les temps destinés à cette attente sont dans leur dernier période.

Agg. II. 7. 8. 9. 10.

Enfin le temple s'achève ; les victimes y sont immolées ; mais les Juifs avares y offrent des hosties défectueuses. Malachie, qui les en reprend, est élevé à une plus haute considération ; et, à l'occasion des offrandes immondes des Juifs, il voit l'*offrande* toujours *pure* et jamais souillée *qui sera présentée à Dieu*, non plus seulement comme autrefois dans le temple de Jérusalem, mais *depuis le soleil levant jusqu'au couchant ;* non plus par les Juifs, mais *par les Gentils*, parmi lesquels il prédit *que le nom de Dieu sera grand.*

Mal. I. 11.

Il voit aussi comme Aggée, la gloire du second temple, et le Messie qui l'honore de sa présence : mais il voit, en même-temps, que le Messie est le Dieu à qui ce temple est dédié. *J'envoie mon ange*, dit le Seigneur, *pour me préparer les voies ; et incontinent vous verrez arriver dans son saint temple le Seigneur que vous cherchez, et l'ange de l'alliance* que vous *désirez*.

Mal. III. 1.

Un ange est un envoyé : mais voici un envoyé d'une dignité merveilleuse ; un envoyé qui a un temple, un envoyé qui est Dieu, et qui entre dans le temple comme dans sa propre demeure ; un envoyé désiré par tout le peuple, qui vient faire une nouvelle alliance, et qui est appelé, pour cette raison, l'ange de l'alliance ou du testament.

C'étoit donc dans le second temple que ce Dieu, envoyé de Dieu, devoit paroître ; mais un autre envoyé précède, et lui prépare les voies. Là nous voyons le Messie précédé par son précurseur. Le caractère de ce précurseur est encore montré au prophète. Ce doit être un nouvel Elie, remarquable par sa sainteté, par l'austérité de sa vie, par son autorité et par son zèle. *Mal.* III. 1. IV. 6.

Ainsi le dernier prophète de l'ancien peuple marque le premier prophète qui devoit venir après lui, c'est-à-dire, cet *Elie*, précurseur du Seigneur qui devoit paroître. Jusqu'à ce temps, le peuple de Dieu n'avoit point à attendre de prophétie ; la loi de Moïse lui devoit suffire : et c'est pourquoi Malachie finit par ces mots : *Souvenez-vous de la loi que j'ai donnée sur le mont Horeb à Moïse mon serviteur, pour tout Israël. Je vous enverrai le prophète Elie, qui unira les cœurs des pères avec le cœur des enfans*, qui montrera à ceux-ci ce qu'ont attendu les autres. *Mal.* IV. 5. 6.

A cette loi de Moïse, Dieu avoit joint les prophètes qui avoient parlé en conformité, et l'histoire du peuple de Dieu faite par les *mêmes prophètes*, dans la-

quelle étoient confirmées, par des expériences visibles, les promesses et les menaces de la loi. Tout étoit soigneusement écrit; tout étoit digéré par l'ordre des temps, et voilà ce que Dieu laissa pour l'instruction de son peuple, quand il fit cesser les prophéties.

V. *Les temps du second temple.*

De telles instructions firent un grand changement dans les mœurs des Israélites. Ils n'avoient plus besoin ni d'apparition, ni de prédiction manifeste, ni de ces prodiges inouis que Dieu faisoit si souvent pour leur salut. Les témoignages qu'ils avoient reçus leur suffisoient; et leur incrédulité, non-seulement convaincue par l'événement, mais encore si souvent punie, les avoit enfin rendus dociles.

C'est pourquoi, depuis ce temps, on ne les voit plus retourner à l'idolâtrie, à laquelle ils étoient si étrangement portés. Ils s'étoient trop mal trouvés d'avoir rejeté le dieu de leurs pères. Ils se souvenoient toujours de Nabuchodonosor, et de leur ruine si souvent prédite dans toutes ses circonstances, et toutefois plutôt arrivée qu'elle n'avoit été crue. Ils n'étoient pas moins en admiration de leur rétablissement fait, contre toute apparence, dans le temps et par celui qui leur avoit été marqué. Jamais ils ne voyoient le second temple sans se souvenir pourquoi le premier avoit été renversé, et comment celui-ci avoit été rétabli : ainsi ils se confirmoient dans la foi de leurs écritures, auxquelles tout leur état rendoit témoignage.

On ne vit plus parmi eux de faux prophètes. Ils s'étoient défait, tout ensemble,

de la pente qu'ils avoient à les croire, et de celle qu'ils avoient à l'idolâtrie. Zacharie avoit prédit, par un même oracle, que ces deux choses leur arriveroient. Sa prophétie eut un manifeste accomplissement. Les faux prophètes cessèrent sous le second temple : le peuple, rebuté de leurs tromperies, n'étoit plus en état de les écouter. Les vrais prophètes de Dieu étoient lus et relus sans cesse : il ne leur falloit point de commentaires ; et les choses qui arrivoient tous les jours, en exécution de leurs prophéties, en étoient de trop fidèles interprètes. *Zach.* XIII. 2. 3. 4. 5. 6.

En effet, tous leurs prophètes leur avoient promis une paix profonde. On lit encore avec joie la belle peinture que font Isaïe et Ezéchiel des bienheureux temps qui devoient suivre la captivité de Babylone. Toutes les ruines sont réparées, les villes et les bourgades sont magnifiquement rebâties ; le peuple est innombrable, les ennemis sont à bas ; l'abondance est dans les villes et dans la campagne ; on y voit la joie, le repos, et enfin tous les fruits d'une longue paix. Dieu promet de tenir son peuple dans une durable et parfaite tranquillité. Ils en jouirent sous les rois de Perse. Tant que cet empire se soutint, les favorables décrets de Cyrus, qui en étoit le fondateur, assurèrent le repos des Juifs. Quoiqu'ils aient été menacés de leur dernière ruine sous Assuérus, quel qu'il soit, Dieu, fléchi par leurs larmes, changea tout-à-coup le cœur du roi, et tira une vengeance éclatante d'Aman leur ennemi. Lors de cette conjoncture, qui *Is.* XLI. 11. 12. 13. XLIII. 18. 19. XLIX. 18. 19. 20. 21. LII. 1. 2. 7. LIV. LV. *etc.* *Ezech.* XXXVI. XXXVIII. 11. 12. 13. 14. *Jer.* XLVI. 27. *Esth.* IV. V. VII. VIII. IX.

Jer. XXVII. 12. 17. XL. 9. *Bar.* I. 11. 12.

passa si vîte, ils furent toujours sans crainte. Instruits par leurs prophètes à obéir aux rois à qui Dieu les avoit soumis, leur fidélité fut inviolable. Aussi furent-ils toujours doucement traités. A la faveur d'un tribut assez léger qu'ils payoient à leurs souverains, qui étoient plutôt leurs protecteurs que leurs maîtres, ils vivoient selon leurs propres lois. La puissance sacerdotale fut conservée en son entier : les pontifes conduisoient le peuple : le conseil public, établi premièrement par Moïse, avoit toute son autorité ; et ils exerçoient entr'eux la puissance de vie et de mort, sans que personne se mêlât de leur conduite. Les rois l'ordonnoient ainsi. La ruine de l'empire des Perses ne changea point leurs affaires. Alexandre respecta leur temple, admira leurs prophéties, et augmenta leurs priviléges. Ils eurent un peu à souffrir sous ses premiers successeurs. Ptolomée fils de Lagus surprit Jérusalem, et emmena en Egypte cent mille captifs : mais il cessa bientôt de les haïr. Lui-même les fit citoyens d'Alexandrie, capitale de son royaume ; ou plutôt il leur confirma le droit qu'Alexandre leur y avoit déjà donné ; et ne trouvant rien dans tout son état de plus fidèle que les Juifs, il en remplit ses armées, et leur confia ses places les plus importantes. Si les Lagides les considérèrent, ils furent encore mieux traités des Séleucides, sous l'empire desquels ils vivoient. Séleucus Nicanor, chef de cette famille, les établit dans Antioche ; et Antiochus le dieu, son petit-fils, les ayant fait recevoir dans toutes les villes de l'Asie

1. *Esd.* VII. 25. 26. *Joseph. ant.* XI. 8. 2. *cont. Ap.*

Id. ant. XII. 1. 2. 3. *cont. Ap.*

Id. ant. XII. 1. 2. *cont. Ap*

mineure ; nous les avons vus se répandre dans toute la Grèce, y vivre selon leur loi, et y jouir des mêmes droits que les autres citoyens, comme ils faisoient dans Alexandrie et dans Antioche. Cependant leur loi est tournée en grec, par les soins de Ptolomée Philadelphe, roi d'Egypte. La religion Judaïque est connue parmi les Gentils, le temple de Jérusalem est enrichi par les dons des rois et des peuples, les Juifs vivent en paix et en liberté sous la puissance des rois de Syrie, et ils n'avoient guère goûté une telle tranquillité sous leurs propres rois. *Joseph. Prae. ant. et l. XI. 1. et 2. con. Ap.*

Elle sembloit devoir être éternelle, s'ils ne l'eussent eux-mêmes troublée par leurs dissensions. Il y avoit trois cents ans qu'ils jouissoient de ce repos tant prédit par leurs prophètes, quand l'ambition et les jalousies, qui se mirent parmi eux, les perdirent. Quelques-uns des plus puissans trahirent leur peuple pour flatter les rois ; ils voulurent se rendre illustres à la manière des Grecs, et préférèrent cette vaine pompe à la gloire solide que leur acquéroit parmi les citoyens l'observance des lois de leurs ancêtres. Ils célébrèrent des jeux comme les Gentils. Cette nouveauté éblouit les yeux du peuple, et l'idolâtrie, revêtue de cette magnificence, parut belle à beaucoup de Juifs. A ces changemens, se mêlèrent les disputes pour le souverain sacerdoce, qui étoit la dignité principale de la nation. Les ambitieux s'attachoient aux rois de Syrie pour y parvenir, et cette dignité sacrée fut le prix de la flatterie de ces courtisans. Les jalousies et les divisions 1. *Mach.* 12. 13. *et* 2. *Mach.* IV. 1. *etc.* 14. 15. 16. *etc.*

Dan. VII. 24. 25. VIII. 9. 10. 11. 12. 23. 24. 25. *Polyp. lib.* XXVI. *et* XXXI *in excerp. et ap. Ath. lib.* X.

des particuliers ne tardèrent pas à causer, selon la coutume, de grands malheurs à tout le peuple. Antiochus l'illustre, roi de Syrie, conçut le dessein de perdre ce peuple divisé, pour profiter de ses richesses. Ce prince parut alors avec tous les caractères que Daniel avoit marqués : ambitieux, avare, artificieux, cruel, insolent, impie, insensé, enflé de ses victoires, et puis irrité de ses pertes. Il entre dans Jérusalem, en état de tout entreprendre : les factions des Juifs, et non pas ses propres forces,

Dan. VIII. 24.

l'enhardissoient ; et Daniel l'avoit ainsi prévu. Il exerce des cruautés inouies : son orgueil l'emporte aux derniers excès, et il vomit des blasphêmes contre le très-Haut, comme l'avoit prédit le même pro-

Dan. VII. 8. 11. 25. VIII. 25.

phète. En exécution de ces prophéties, et à cause des péchés du peuple, la force

Dan. VIII. 11. 12. 13. 14.

lui est donnée contre le sacrifice perpétuel. Il profane le temple de Dieu, que les rois ses ancêtres avoient révéré : il le pille, et répare par les richesses qu'il y trouve, les ruines de son trésor épuisé. Sous pré-

1. *Mach.* I. 43. 46. 57. 2. *Mach.* VI. 1. 2.

texte de rendre conformes les mœurs de ses sujets, et en effet pour assouvir son avarice en pillant toute la Judée, il ordonne aux Juifs d'adorer les mêmes dieux que les Grecs : sur-tout, il veut qu'on adore Jupiter Olympien, dont il place l'idole dans le temple même ; et plus impie que Nabuchodonosor, il entreprend de détruire les fêtes, la loi de Moïse, les sacrifices, la religion, et tout le peuple. Mais les succès de ce prince avoient leurs bornes marquées par les prophéties. Mathatias s'oppose à ses violences, et réunit les gens

de bien. Judas Machabée son fils, avec une poignée de gens, fait des exploits inouis, et purifie le temple de Dieu, trois ans et demi après sa profanation, comme avoit prédit Daniel. Il poursuit les Iduméens et tous les autres gentils qui se joignoient à Anthiochus; et, leur ayant pris leurs meilleures places, il revient victorieux et humble, tel que l'avoit vu Isaïe, chantant les louanges de Dieu qui avoit livré en ses mains les ennemis de son peuple, et encore tout rouge de leur sang. Il continue ses victoires, malgré les armées prodigieuses des capitaines d'Antiochus. Daniel n'avoit donné que six ans à ce prince impie pour tourmenter le peuple de Dieu; et voilà qu'au terme préfix il apprend à Ecbatane les faits héroïques de Judas. Il tombe dans une profonde mélancolie, et meurt, comme avoit prédit le saint prophète, misérable, mais non de main d'homme, après avoir reconnu, mais trop tard, la puissance du Dieu d'Israël.

Dan. VII. 25. XII. 7. 11. *Joseph. Ptol. lib. de bell. Jud. et lib.* I. 1. VI. 11. *Is.* LXIII. 1. *Mach.* IV. 25. V. 3. 26. 28. 30. 54. *Dan.* VIII. 14. 1. *Mach.* VI. 2. IX. *Dan.* VIII. 25.

Je n'ai plus besoin de vous raconter de quelle sorte ses successeurs poursuivirent la guerre contre la Judée, ni la mort de Judas son libérateur, ni les victoires de ses deux frères Jonathas et Simon, successivement souverains pontifes, dont la valeur rétablit la gloire ancienne du peuple de Dieu. Ces trois grands hommes virent les rois de Syrie et tous les peuples voisins conjurés contre eux; et, ce qui étoit de plus déplorable, ils virent, à diverses fois, ceux de Juda même armés contre leur patrie et contre Jérusalem: chose inouie jusqu'alors, *mais expressément* marquée par

Zachar. XIV. 4. les prophètes. Au milieu de tant de maux, la confiance qu'ils eurent en Dieu les rendit intrépides et invincibles. Le peuple fut toujours heureux sous leur conduite ; et enfin, du temps de Simon, affranchi du joug des gentils, il se soumit à lui et à ses enfans, du consentement des rois de Syrie.

2 *Mach.* I. 12. IX. XI. 20. 21. 22. XVI. 2. *Mach.* IV. 22. *et seq.*

Mais l'acte par lequel le peuple de Dieu transporte à Simon toute la puisance publique, et lui accorde les droits royaux, est remarquable. Le décret porte *qu'il en jouira lui et sa postérité jusqu'à ce qu'il vienne un fidèle et véritable prophète.*

1. *Mach.* XIV. 41.

Le peuple, accoutumé dès son origine à un gouvernement divin, et sachant que depuis le temps que David avoit été mis sur le trône par ordre de Dieu, la souveraine puissance appartenoit à sa maison, à qui elle devoit être à la fin rendue au temps du Messie, mit expressément cette restriction au pouvoir qu'il donna à ses pontifes, et continua de vivre sous eux dans l'espérance de ce Christ tant de fois promis.

C'est ainsi que ce royaume absolument libre usa de son droit, et pourvut à son gouvernement. La postérité de Jacob, par la tribu de Juda et par les restes qui se rangèrent sous ses étendards, se conserva en corps d'état, et jouit indépendamment et paisiblement de la terre qui lui avoit été assignée.

En vertu du décret du peuple dont nous venons de parler, Jean Hyrcan, fils de Simon, succéda à son père. Sous lui les Juifs s'agrandissent par des conquêtes considérables. Ils soumettent Samarie (Ezé-

chiel et Jérémie l'avoient prédit) ; ils dom- *Ezech.* XVI. 53. 54. 55. 61. *Jer.* XXXI. 5
ptent les Iduméens, les Philistins, et les Ammonites leurs perpétuels ennemis ; et ces peuples embrassent leur religion (Zacharie l'avoit marqué). Enfin, malgré la haine et la jalousie des peuples qui les environnent, sous l'autorité de leurs pontifes qui deviennent enfin leurs rois, ils fondent le nouveau royaume des Asmonéens ou des Machabées, plus étendu que jamais, si on excepte les temps de David et de Salomon.

1. *Mach.* X. 30. *Joseph. ant.* XIII. 8. 17. 18. *Zach.* IX. 1. 2. *et seq.*

Voilà en quelle manière le peuple de Dieu subsista toujours parmi tant de changemens ; et ce peuple, tantôt châtié, et tantôt consolé dans ses disgraces, par les différens traitemens qu'il reçoit selon ses mérites, rend un témoignage public à la providence qui régit le monde.

Mais, en quelque état qu'il fût, il vivoit toujours en attente des temps du Messie, où il attendoit de nouvelles graces plus grandes que toutes celles qu'il avoit reçues, et il n'y a personne qui ne voie que cette foi du Messie et de ses merveilles, qui dure encore aujourd'hui parmi les Juifs, leur est venue de leurs patriarches et de leurs prophètes, dès l'origine de leur nation. Car, dans cette longue suite d'années où eux-mêmes reconnoissoient que, par un conseil de la providence, il ne s'élevoit plus parmi eux aucun prophète, et que Dieu ne leur faisoit point de nouvelles prédictions ni de nouvelles promesses, cette foi du Messie qui devoit venir étoit plus vive que jamais. Elle se trouva si bien établie, quand le second temple fut

Joseph. I. cont. Apion.

bâti, qu'il n'a plus fallu de prophète pour y confirmer le peuple. Ils vivoient sous la foi des anciennes prophéties qu'ils avoient vu s'accomplir si précisément à leurs yeux en tant de chefs : le reste, depuis ce temps, ne leur a jamais paru douteux ; et ils n'avoient point de peine à croire que Dieu, si fidèle en tout, n'accomplit encore, en son temps, ce qui regardoit le Messie, c'est-à-dire, la principale de ses promesses et le fondement de toutes les autres.

En effet toute leur histoire, tout ce qui leur arrivoit de jour en jour, n'étoit qu'un perpétuel développement des oracles que le Saint-Esprit leur avoit laissés. Si, rétablis dans leur terre après la captivité, ils jouirent durant 300 ans d'une paix profonde ; si leur temple fut révéré et leur religion honorée dans tout l'Orient ; si enfin leur paix fut troublée par leurs dissensions ; si ce superbe roi de Syrie fit des efforts inouis pour les détruire ; s'il prévalut quelque temps : si, un peu après, il fut puni ; si la religion Judaïque et tout le peuple de Dieu fut élevé avec un éclat plus merveilleux que jamais, et le royaume de Juda accru sur la fin des temps par de nouvelles conquêtes : vous avez vu, MONSEIGNEUR, que tout cela se trouvoit écrit dans leurs prophéties. Oui, tout y étoit marqué, jusqu'au temps que devoient durer les persécutions, jusqu'aux lieux où se donnèrent les combats, jusqu'aux terres qui devoient être conquises.

Je vous ai rapporté en gros quelque chose de ces prophéties : le détail seroit la matière d'un plus long discours. Je ne

veux vous donner ici qu'une première teinture de ces vérités importantes, qu'on reconnoît d'autant plus qu'on entre plus avant dans le particulier. Je remarquerai seulement ici que les prophéties du peuple de Dieu ont eu, durant tous ces temps, un accomplissement si manifeste, que depuis, quand les païens même, quand un Porphyre, quand un Julien l'apostat, ennemis d'ailleurs des écritures, ont voulu donner des exemples de prédictions prophétiques, ils les ont été chercher parmi les Juifs.

Porph. de abst. lib. IV. Id. Porph. et Jul. apud. Cyr. l. V. et VI. in Julian

Et je puis même vous dire avec vérité que, si durant cinq cents ans le peuple de Dieu fut sans prophète, tout l'état de ces temps étoit prophétique : l'œuvre de Dieu s'acheminoit, et les voies se préparoient insensiblement à l'entier accomplissement des anciens oracles.

Le retour de la captivité de Babylone n'étoit qu'une ombre de la liberté et plus grande et plus nécessaire que le Messie devoit apporter aux hommes captifs du péché. Le peuple dispersé en divers endroits, dans la haute Asie, dans l'Asie mineure, dans l'Egypte, dans la Grèce même, commençoit à faire éclater parmi les gentils le nom et la gloire du Dieu d'Israël. Les écritures, qui devoient un jour être la lumière du monde, furent mises dans la langue la plus connue de l'univers : leur antiquité est reconnue. Pendant que le temple est révéré, et les écritures répandues parmi les gentils, Dieu donne quelque idée de leur conversion future, et en jette de loin les fondemens.

Ce qui se passoit même parmi les Grecs

étoit une espèce de préparation à la connoissance de la vérité. Leurs philosophes connurent que le monde étoit régi par un Dieu bien différent de ceux que le vulgaire adoroit, et qu'ils servoient eux-mêmes avec le vulgaire. Les histoires Grecques font foi que cette philosophie venoit d'Orient et des endroits où les Juifs avoient été dispersés. Mais, de quelqu'endroit qu'elle soit venue, une vérité si importante répandue parmi les gentils, quoique combattue, quoique mal suivie, même par ceux qui l'enseignoient, commençoit à réveiller le genre humain; et fournissoit, par avance des preuves certaines à ceux qui devoient un jour le tirer de son ignorance.

Comme toutefois la conversion de la gentilité étoit une œuvre réservée au Messie, et le propre caractère de sa venue, l'erreur et l'impiété prévaloient par-tout. Les nations les plus éclairées et les plus sages, les Chaldéens, et les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs, les Romains, étoient les plus ignorans et les plus aveugles sur la religion: tant il est vrai qu'il y faut être élevé par une grace particulière et par une sagesse plus qu'humaine. Qui oseroit raconter les cérémonies des dieux immortels et leurs mystères impurs? Leurs amours, leurs cruautés, leurs jalousies et tous leurs autres excès, étoient le sujet de leurs fêtes, de leurs sacrifices, des hymmes qu'on leur chantoit, et des peintures que l'on consacroit dans les temples. Ainsi le crime étoit adoré, et reconnu nécessaire au culte des Dieux. Le plus grave des phi-

Plat. de Leg. VI.

es défend de boire avec excès, si ce
dans les fêtes de Bacchus et à l'hon-
le ce dieu. Un autre après avoir sévè-
it blamé toutes les images malhon- *Arist. Polit.* VII.
, en excepte celles des dieux qui
oient être honorés par ces infamies.
ne peut lire, sans étonnement, les *Baruch.* VI. 13. 42. 43. *Herod. lib.* I. *Strabo. l.* 15.
neurs qu'il falloit rendre à Venus, et
prostitutions qui étoient établies pour
lorer. La Grèce, toute polie et toute
ge qu'elle étoit, avoit reçu ces mystères
ominables. Dans les affaires pressantes,
s particuliers et les républiques vouoient
Vénus des courtisanes; et la Grèce ne *Athen. lib.* XIII.
ougissoit pas d'attribuer son salut aux
prières qu'elles faisoient à leur déesse.
Après la défaite de Xerxès, et de ses for-
midables armées, on mit dans le temple un
tableau où étoient représentés leurs vœux
et leurs processions, avec cette inscription
de Simonides poëte fameux: *Celles-ci ont prié la déesse Vénus qui, pour l'amour d'elles, a sauvé la Grèce.*

S'il falloit adorer l'amour, ce devoit être du moins l'amour honnête : mais il n'en étoit pas ainsi. Solon, qui le pourroit croire! et qui attendoit d'un si grand nom une si grande infamie! Solon, dis-je, éta- *Ibid.* blit à Athènes le temple de Vénus la prostituée, ou de l'amour impudique. Toute la Grèce étoit pleine de temples consacrés à ce dieu, et l'amour conjugal n'en avoit pas un dans tout le pays.

Cependant ils détestoient l'adultère dans les hommes et dans les femmes; la société conjugale étoit sacrée parmi eux. Mais, quand *ils s'appliquoient* à la religion, ils

parroissoient comme possédés par un esprit étranger, et leur lumière les abandonnoit.

La gravité Romaine n'a pas traité la religion plus sérieusement, puisqu'elle consacroit à l'honneur des dieux les impuretés du théâtre et les sanglans spectacles des gladiateurs, c'est-à-dire, tout ce qu'on pouvoit imaginer de plus corrompu et de plus barbare.

Mais je ne sais si les folies ridicules, qu'on mêloit dans la religion, n'étoient pas encore plus pernicieuses, puisqu'elles lui attiroient tant de mépris. Pouvoit-on garder le respect qui est dû aux choses divines, au milieu des impertinences que contoient les fables, dont la représentation ou le souvenir faisoient une si grande partie du culte divin? Tout le service public n'étoit qu'une continuelle profanation, ou plutôt une dérision du nom de Dieu : il falloit bien qu'il y eût quelque puissance ennemie de ce nom sacré, qui, ayant entrepris de le ravilir, poussât les hommes à l'employer dans les choses si méprisables, et même à le prodiguer à des sujets indignes.

Il est vrai que les philosophes avoient à la fin reconnu qu'il y avoit un autre Dieu que ceux que le vulgaire adoroit : mais ils n'osoient l'avouer. Au contraire, Socrate donnoit pour maxime qu'il falloit que chacun suivit la religion de son pays. Platon son disciple, qui voyoit la Grèce et tous les pays du monde remplis d'un culte insensé et scandaleux, ne laisse pas de poser comme un fondement de sa république, *qu'il ne faut jamais rien chan-*

Xenoph. mem. lib. I. *Pl. de leg.* V.

ger dans la religion qu'on trouve établie, et que c'est avoir perdu le sens que d'y penser. Des philosophes si graves, et qui ont dit de si belles choses sur la nature divine, n'ont osé s'opposer à l'erreur publique, et on désespéré de la pouvoir vaincre. Quand Socrate fut accusé de nier les dieux que le public adoroit, il s'en défendit comme d'un crime : et Platon, en parlant du Dieu qui avoit formé l'univers, dit qu'il est difficile de le trouver, et qu'il est défendu de le déclarer au peuple. Il proteste de n'en parler jamais qu'en énigme, de peur d'exposer une si grande vérité à la moquerie.

Apol. Soc. apud. Plat. et Xenoph.

Epist. 2. ad. Dionys.

Dans quel abyme étoit le genre humain, qui ne pouvoit supporter la moindre idée du vrai Dieu ! Athènes, la plus polie et la plus savante de toutes les villes Gréques, prenoit pour athées ceux qui parloient des choses intellectuelles ; et c'est une des raisons qui avoit fait condamner Socrate. Si quelques philosophes osoient enseigner que les statues n'étoient pas des dieux, comme l'entendoit le vulgaire, ils se voyoient contraints de s'en dédire : encore, après cela, étoient-ils bannis comme des impies, par sentence de l'aréopage. Toute la terre étoit possédée de la même erreur ; la vérité n'y osoit paroître. Ce grand Dieu, créateur du monde n'avoit de temple ni de culte qu'en Jérusalem. Quand les gentils y envoyoient leurs offrandes, ils ne faisoient autre honneur au Dieu d'Israël, que de le joindre aux autres dieux. La seule Judée connoissoit sa sainte et sévère jalousie, et

Diog. Laërt lib. II. Soc. III. Plat.

Id. lib. II. Stilp.

savoit que partager la religion entre lui et les autres dieux, étoit la détruire.

Cependant, à la fin des temps, les Juifs mêmes qui le connoissoient, et qui étoient les dépositaires de la religion, commencèrent, tant les hommes vont toujours affoiblissant la vérité, non point à oublier le Dieu de leurs pères, mais à mêler dans la religion des superstitions indignes de lui. Sous le règne des Asmonéens, dès le temps de Jonathas, la secte des pharisiens commença parmi les Juifs. Ils s'acquirent d'abord un grand crédit par la pureté de leur doctrine et par l'observance exacte de la loi: joint que leur conduite étoit douce, quoique régulière, et qu'ils vivoient entr'eux en grande union. Les récompenses et les châtimens de la vie future, qu'ils soutenoient avec zèle, leur attiroient beaucoup d'honneur. A la fin, l'ambition se mit parmi eux. Ils voulurent gouverner, et en effet ils se donnèrent un pouvoir absolu sur le peuple: ils se rendirent les arbitres de la doctrine et de la religion, qu'ils tournèrent insensiblement à des pratiques superstitieuses, utiles à leur intérêt et à la domination qu'ils vouloient établir sur les consciences; et le vrai esprit de la loi étoit prêt à se perdre.

Joseph. ant. XIII. 9.

Ibid. 18.

Id. lib. II. *de bell. Jud.*

A ces maux se joignit un plus grand mal, l'orgueil et la présomption; mais une présomption qui alloit à s'attribuer à soi-même le don de Dieu. Les Juifs, accoutumés à ses bienfaits et éclairés depuis tant de siècles de sa connoissance, oublièrent que sa bonté seule les avoit séparés des autres peuples, et regarderent

sa

sa grace comme une dette. Race élue et toujours bénie depuis deux mille ans, ils se jugèrent les seuls dignes de connoître Dieu, et se crurent d'une autre espèce que les autres hommes qu'ils voyoient privés de sa connoissance. Sur ce fondement, ils regardèrent les gentils avec un insupportable dédain. Etre sorti d'Abraham selon la chair, leur paroissoit une distinction qui les mettoit naturellement au-dessus de tous les autres; et, enflés d'une si belle origine, ils se croyoient saints par nature, et non par grace: erreur qui dure encore parmi eux. Ce fut les pharisiens, qui, cherchant à se glorifier de leurs lumières et de l'exacte observance des cérémonies de la loi, introduisirent cette opinion vers la fin des temps. Comme ils ne songeoient qu'à se distinguer des autres hommes ils multiplièrent sans bornes les pratiques extérieures, et débitèrent toutes leurs pensées, quelque contraires qu'elles fussent à la loi de Dieu, comme des traditions authentiques.

Encore que ces sentimens n'eussent point passé, par décret public, en dogme de la synagogue, ils se couloient insensiblement parmi le peuple, qui devenoit inquiet, turbulent et séditieux. Enfin les divisions, qui doivent être, selon leurs prophètes, le commencement de leur décadence, éclatèrent à l'occasion des brouilleries survenues dans la maison des Asmonéens. Il y avoit à peine soixante ans jusqu'à Jésus-Christ, quand Hyrcan et Aristobule, enfans d'Alexandre Jannée, eurent guerre pour le sacerdoce, auquel la royauté étoit

Zach. XI. 7. 8. *etc.*

Josep. a XIV. 3. X

vid, d'une manière plus haute que les Juifs charnels ne l'entendoient, et pour prêcher la doctrine que Dieu avoit résolu de faire annoncer à tout l'univers. Cet admirable enfant, appelé par Isaïe le Dieu fort, le père du siècle futur et l'auteur de la paix, naît d'une vierge à Bethléem, et il y vient reconnaître l'origine de sa race. Conçu du Saint-Esprit, saint par sa naissance, seul digne de réparer le vice de la nôtre, il reçoit le nom de Sauveur, *Matth.* I. 21. parce qu'il devoit nous sauver de nos péchés. Aussi-tôt après sa naissance, une nouvelle étoile, figure de la lumière qu'il devoit donner aux Gentils, se fait voir en Orient : et amène au Sauveur, encore enfant, les prémices de la Gentilité convertie. Un peu après, ce Seigneur tant désiré vient à son saint temple, où Siméon le regarde, non seulement comme *Luc.* II. 32. *la gloire d'Israël*, mais encore comme *la lumière des nations infidèles.* Quand le temps de prêcher son évangile approcha, saint Jean-Baptiste, qui lui devoit préparer les voies, appela tous les pécheurs à la pénitence, et fit retentir de ses cris tout le désert où il avoit vécu, dès ses premières années, avec autant d'austérité que d'innocence. Le peuple, qui depuis cinq cents ans n'avoit point vu de prophète, reconnut ce nouvel Elie, tout prêt à le prendre pour le Sauveur, tant sa sainteté *Jean.* I. 27. paroissoit grande ; mais lui-même il montroit au peuple celui dont *il étoit indigne de délier les souliers.* Enfin Jésus-Christ commence à prêcher son évangile, et à révéler les secrets qu'il voyoit de toute

éternité au sein de son père. Il pose les fondemens de son église par la vocation de douze pêcheurs; et met saint Pierre à la tête de tout le troupeau, avec une prérogative si manifeste, que les évangélistes, qui, dans le dénombrement qu'ils font des apôtres, ne gardent aucun ordre certain, s'accordent à nommer saint Pierre devant tous les autres, comme le premier. Jésus-Christ parcourut toute la Judée, qu'il remplit de ses bienfaits; secourable aux malades; miséricordieux envers les pécheurs, dont il se montre le vrai médecin par l'accès qu'il leur donne auprès de lui; faisant ressentir aux hommes une autorité et une douceur qui n'avoit jamais paru qu'en sa personne. Il annonce de hauts mystères; mais il les confirme par de grands miracles. Il commande de grandes vertus; mais il donne, en même temps, de grandes lumières, de grands exemples et de grandes graces. C'est par là aussi qu'il paroît *plein de grace et de vérité, et nous recevons tout de sa plénitude.*

Matth. X. 2. *Marc.* III. 16 *Luc.* VI. 14. *Act.* I. 13. *Matth.* XVI. 18.

Joan. I. 14. 15. 16.

Tout se soutient en sa personne; sa vie, sa doctrine, ses miracles. La même vérité y reluit par-tout : tout concourt à y faire voir le maître du genre humain, et le modèle de la perfection.

Lui seul, vivant au milieu des hommes et à la vue de tout le monde, à pu dire; sans craindre d'être démenti : *Qui de vous me reprendra du péché?* Et encore : *Je suis la lumière du monde; ma nourriture est de faire la volonté de mon père; celui qui m'a envoyé est avec moi, et ne me laisse*

Joan. VIII. 46. *Ibid.* 12. 29. IV. 34.

pas seul, parce que je fais toujours ce qui lui plaît.

Ses miracles sont d'un ordre particulier et d'un caractère nouveau. Ce ne sont point *des signes dans le ciel*, tels que les Juifs le demandoient : il les fait presque tous sur les hommes mêmes, et pour guérir leurs infirmités. Tous ses miracles tiennent plus de la bonté que de la puissance, et ne surprennent pas tant les spectateurs qu'ils les touchent dans le fond du cœur. Il les fait avec empire : les démons et les maladies lui obéissent : à sa parole les aveugles nés reçoivent la vue, les morts sortent du tombeau, et les péchés sont remis. Le principe en est en lui-même; ils coulent de source : *Je sens*, dit-il, *qu'une vertu est sortie de moi.* Aussi personne n'en avoit-il fait, ni de si grands, ni en si grand nombre; et toutefois il promet que ses disciples feront, en son nom, encore *de plus grandes choses* : tant est féconde et inépuisable la vertu qu'il porte en lui-même.

Matth. XVI. 1.

Luc. VI. 19. VII. 46.

Joan. XIV. 12.

Qui n'admireroit la condescendance avec laquelle il tempère la hauteur de sa doctrine? C'est du lait pour les enfans, et, tout ensemble, du pain pour les forts. On le voit plein des secrets de Dieu; mais on voit qu'il n'en est pas étonné, comme les autres mortels à qui Dieu se communique. Il en parle naturellement, comme étant né dans ce secret et dans cette gloire; et *ce qu'il a sans mesure*, il le répand, avec mesure, afin que notre foiblesse le puisse porter.

Joan. III. 34.

Quoiqu'il soit envoyé pour tout le mon-

, il ne s'adresse d'abord qu'aux bre-
perdues de la maison d'Israël, aux-
alles il étoit si principalement en-
yé : mais il prépare la voie à la con-
rsion des Samaritains et des Gentils. Une
mme Samaritaine le reconnoît pour le *Joan.* IV. 21.
hrist que sa nation attendoit aussi bien que 25.
elle des Juifs, et apprend de lui le mys-
ère du culte nouveau qui ne seroit plus
attaché à un certain lieu. Une femme *Matth.* XV.
Chananéenne et Idolâtre lui arrache, pour
ainsi dire, quoique rebutée, la guérison
de sa fille. Il reconnoît, en divers en- *Matth.* VIII
droits, les enfans d'Abraham dans les Gen- 10. 11.
tils ; et parle de sa doctrine comme de-
vant être prêchée, contredite et reçue
par toute la terre. Le monde n'avoit ja-
mais rien vu de semblable, et ses Apô-
tres en sont étonnés. Il ne cache point
aux siens les tristes épreuves par lesquelles
ils devoient passer. Il leur fait voir les
violences et la séduction employées con-
tr'eux, les persécutions, les fausses doc-
trines, les faux frères, la guerre au-dedans
et au-dehors, la foi épurée par toutes ces
épreuves, à la fin des temps, l'affoiblis-
sement de cette foi et le rétablissement de
la charité parmi ses disciples ; au milieu *Matth.*
de tant de périls, son église et la vérité XVI. 18.
toujours invincibles.

Voici donc une nouvelle conduite et
un nouvel ordre de choses. On ne parle
plus aux enfans de Dieu de récompenses
temporelles ; Jésus-Christ leur montre une
vie future ; et, les tenant suspendus dans
cette attente, il leur apprend à se déta-
cher de toutes les *choses sensibles*. La croix

Matth. XI. 12. et la patience deviennent leur partage sur la terre, *et le ciel* leur est proposé comme devant *être emporté de force.* Jésus-Christ, qui montre aux hommes cette nouvelle voie, y entre le premier : il prêche des vérités pures qui étourdissent les hommes grossiers et néanmoins superbes : il découvre l'orgueil caché et l'hypocrisie des Pharisiens et des docteurs de la loi, qui la corrompoient par leurs interprétations. Au milieu de ces reproches, il honore leur ministère, et *la chaire de Moïse où ils sont assis.* Il fréquente le temple, dont il fait respecter la sainteté, et renvoie aux prêtres les lépreux qu'il a guéris. Par-là il apprend aux hommes comment ils doivent reprendre et réprimer les abus, sans préjudice du ministère établi de Dieu ; et montre que le corps de la synagogue subsistoit malgré la corruption des particuliers. Mais elle penchoit visiblement à sa ruine. Les Pontifes et les Pharisiens animoient contre Jésus-Christ le peuple Juif, dont la religion se tournoit en superstition. Ce peuple ne peut souffrir le Sauveur du monde, qui l'appelle à des pratiques solides, mais difficiles. Le plus saint et le meilleur de tous les hommes, la sainteté et la bonté même, devient le plus envié et le plus haï. Il ne se rebute pas, et ne cesse de faire du bien à ses citoyens ; mais il voit leur ingratitude, il en prédit le châtiment avec larmes, et dénonce à Jérusalem sa chute prochaine. Il prédit aussi que les Juifs, ennemis de la vérité qu'il leur annonçoit, seroient livrés à l'erreur, et deviendroient

Matth. XXIII. 2.

le jouet des faux prophètes. Cependant la jalousie des Pharisiens et des prêtres le mène à un supplice infâme : ses disciples l'abandonnent ; un d'eux le trahit ; le premier et le plus zélé de tous le renie trois fois. Accusé devant le conseil, il honore jusqu'à la fin le ministère des prêtres, et répond, en termes précis, au pontife qui l'interrogeoit juridiquement. Mais le moment étoit arrivé où la Synagogue devoit être réprouvée. Le pontife, et tout le conseil, condamne Jésus-Christ, parce qu'il se dit le Christ fils de Dieu. Il est livré à Ponce Pilate, président Romain : son innocence est reconnue par son juge, que la politique et l'intérêt font agir contre sa conscience : le juste est condamné à mort : le plus grand de tous les crimes donne lieu à la plus parfaite obéissance qui fut jamais. Jésus, maître de sa vie et de toutes choses, s'abandonne volontairement à la fureur des méchans, et offre le sacrifice qui devoit être l'expiation du genre humain. A la croix, il regarde dans les prophéties ce qui lui restoit à faire ; il l'achève, et dit enfin : *Tout est consommé.* A ce mot, tout change dans le monde : la loi cesse ; ses figures passent ; ses sacrifices sont abolis par une oblation plus parfaite. Cela fait, Jésus-Christ expire avec un grand cri : toute la nature s'émeut : le centurion qui le gardoit, étonné d'une telle mort, s'écrie qu'il est vraiment le fils de Dieu, et les spectateurs s'en retournent frappant leur poitrine. Au troisième jour, il ressuscite ; il paroît aux siens qui l'avoient abandonné ; *Joan.* XIX. 30.

et qui s'obstinoient à ne pas croire sa résurrection. Ils le voient, ils lui parlent, ils le touchent, ils sont convaincus. Pour confirmer la foi de sa résurrection, il se montre à diverses fois et en diverses circonstances. Ses disciples le voient en particulier, et le voyent aussi tous ensemble : il paroît une fois à plus cinq cents hommes assemblés. Un apôtre, qui l'a écrit, assure que la plupart d'eux vivoient encore dans le temps qu'il l'écrivoit. Jésus-Christ ressuscité donne à ses apôtres tout le temps qu'il veulent pour le bien considérer : et, après s'être mis entre leurs mains en toutes les manières qu'ils le souhaitent, en sorte qu'il ne puisse plus leur rester le moindre doute, il leur ordonne de porter témoignage de ce qu'ils ont vu, de ce qu'ils ont ouï, et de ce qu'ils ont touché. Afin qu'on ne puisse douter de leur bonne foi, non plus que de leur persuasion, il les oblige à sceller leur témoignage de leur sang. Ainsi leur prédication est inébranlable ; le fondement en est un fait positif, attesté uniquement par ceux qui l'ont vu. Leur sincérité est justifiée par la plus forte épreuve qu'on puisse imaginer, qui est celle des tourmens et de la mort même. Telles sont les instructions que reçurent les apôtres. Sur ce fondement, douze pêcheurs entreprennent de convertir le monde entier, qu'ils voyoient si opposé aux lois qu'ils avoient à leur prescrire, et aux vérités qu'ils avoient à leur annoncer. Ils ont ordre de commencer par Jérusalem, et, de là, de se répandre par toute la terre, pour *instruire*

1. *Cor.* XV. 6.

Luc. XXIV. 47. *Act.* I. 8.

toutes les nations, et les baptiser au nom du Père, et du Fils, et du saint-Esprit. Jésus-Christ leur promet *d'être avec eux jusqu'à la consommation des siècles;* et assure, par cette parole, la perpétuelle durée du ministère ecclésiastique. Cela dit, il monte aux cieux en leur présence. *Matth.* XXVIII. 20.

Les promesses vont être accomplies : les prophéties vont avoir leur dernier éclaircissement. Les Gentils sont appelés à la connoissance de Dieu par les ordres de Jésus-Christ ressuscité : une nouvelle cérémonie est instituée pour la régénération du nouveau peuple ; les fidèles apprennent que le vrai Dieu, le Dieu d'Israël, ce Dieu un et invisible auquel ils sont consacrés par le baptême, est, tout ensemble, Père, Fils, et saint Esprit.

Là donc nous sont proposées les profondeurs incompréhensibles de l'être divin, et la grandeur ineffable de son unité, et les richesses infinies de cette nature, plus féconde encore au-dedans qu'au dehors, capable de se communiquer, sans division, à trois personnes égales.

Là, sont expliqués les mystères qui étoient enveloppés ; et comme scellés dans les anciennes écritures. Nous entendons le secret de cette parole, *Faisons l'homme à notre image ;* et la Trinité, marquée dans la création de l'homme, est expressément déclarée dans sa régénération. *Genes.* I.

Nous apprenons ce que c'est que cette Sagesse *conçue*, selon Salomon, *devant tous les temps dans le sein de Dieu ;* Sagesse qui fait toutes ses délices, et par qui sont *Prov.* VI 22.

ordonnés tous ses ouvrages. Nous savons qui est celui que David a vu *engendré devant l'aurore* ; et le nouveau Testament nous enseigne que c'est le verbe, la parole intérieure de Dieu, et sa pensée éternelle, qui est toujours dans son sein, et par qui toutes choses ont été faites.

Ps. CIX.

Par là nous répondons à la mystérieuse question qui est proposée dans les Proverbes : *Dites-moi le nom de Dieu, et le nom de son Fils, si vous le savez.* Car nous savons que ce nom de Dieu, si mystérieux et si caché, est le nom de Père entendu en ce sens profond qui le fait concevoir dans l'éternité. Père d'un Fils égal à lui, et que le nom de son Fils est le nom de Verbe; Verbe qu'il engendre éternellement en se contemplant lui-même, qui est l'expression parfaite de sa vérité, son image, son Fils unique, *l'éclat de sa clarté, et l'empreinte de sa substance.*

Prov. XXX. 4.

Hebr. I. 3.

Avec le Père et le Fils nous connoissons aussi le saint-Esprit, l'amour de l'un et de l'autre, et leur éternelle union. C'est cet Esprit qui fait les prophètes, et qui est en eux pour leur découvrir les conseils de Dieu, et les secrets de l'avenir; Esprit dont il est écrit : *Le Seigneur m'a envoyé et son Esprit*, qui est distingué du Seigneur, et qui est aussi le Seigneur même, puisqu'il envoie les prophètes, et qu'il leur découvre les choses futures. Cet Esprit qui parle aux prophètes, et qui parle par les prophètes, est uni au Père et au Fils, et intervient avec eux dans la consécration du nouvel homme.

Is. XVVIII. 16.

Ainsi le Père, le Fils, et le saint-Esprit, un seul Dieu en trois personnes, montré plus obscurément à nos pères, est clairement révélé dans la nouvelle alliance. Instruits d'un si haut mystère, et étonnés de sa profondeur incompréhensible, nous couvrons notre face devant Dieu avec les chérubins que vit Isaïe, et nous adorons avec eux celui qui est trois fois saint. *Is.* VI.

C'étoit au Fils unique *qui étoit dans le sein du Père*, et qui, sans en sortir, venoit à nous; c'étoit à lui à nous découvrir pleinement ces admirables secrets de la nature divine que Moïse et les prophètes n'avoient qu'effleurés. *Joan.* I. 18

C'étoit à lui à nous faire entendre d'où vient que le Messie, promis comme un homme qui devoit sauver les autres hommes, étoit en même-temps montré comme Dieu en nombre singulier, et absolument à la manière dont le Créateur nous est désigné : et c'est aussi ce qu'il a fait, en nous enseignant que, quoique fils d'Abraham, *il étoit devant qu'Abraham fût fait; qu'il est descendu du ciel, et toutefois qu'il est au ciel;* qu'il est Dieu, fils de Dieu, et tout ensemble homme, fils de l'homme; le vrai Emmanuel; Dieu avec nous; en un mot le Verbe fait chair, unissant en sa personne la nature humaine avec la divine, afin de réconcilier toutes choses en lui-même. *Joan.* VIII 58. *Id.* III. 13

Ainsi nous sont révélés les deux principaux mystères, celui de la Trinité, et celui de l'Incarnation. Mais celui qui nous les a révélés nous en fait trouver l'image en nous-mêmes, afin qu'ils nous soient

toujours présens, et que nous reconnoissions la dignité de notre nature.

En effet, si nous imposons silence à nos sens, et que nous nous renfermions pour un peu de temps au fond de notre ame, c'est-à-dire, dans cette partie où la vérité se fait entendre, nous y verrons quelque image de la Trinité que nous adorons. La pensée que nous sentons naître comme le germe de notre esprit, comme le fils de notre intelligence, nous donne quelque idée du fils de Dieu conçu éternellement dans l'intelligence du Père céleste. C'est pourquoi ce fils de Dieu prend le nom de Verbe, afin que nous entendions qu'il naît dans le sein du Père, non comme naissent les corps, mais comme naît dans notre ame cette parole intérieure que nous y sentons quand nous contemplons la vérité.

Greg.Naz. Orat. 36. Aug.de Trinit.IX.4.et seq. et in Joan.evang Tr.I.etc.de civit.XI.26. 27. 28.

Mais la fécondité de notre esprit ne se termine pas à cette parole intérieure, à cette parole intellectuelle, à cette image de la vérité qui se forme en nous. Nous aimons et cette parole intérieure et l'esprit où elle naît; et, en l'aimant, nous sentons en nous quelque chose qui ne nous est pas moins précieux que notre esprit et notre pensée, qui est le fruit de l'un et de l'autre, qui les unit, qui s'unit à eux, et ne fait avec eux qu'une même vie.

Ainsi autant qu'il se peut trouver de rapport entre Dieu et l'homme, ainsi, dis-je, se produit en Dieu l'amour éternel qui sort du Père qui pense, et du *Fils* qui est sa pensée, pour faire, avec lui

et sa pensée, une même nature également heureuse et parfaite.

En un mot, Dieu est parfait; et son Verbe, image vivante d'une vérité infinie, n'est pas moins parfait que lui; et son amour, qui, sortant de la source inépuisable du bien, en a toute la plénitude, ne peut manquer d'avoir une perfection infinie. Et, puisque nous n'avons point d'autre idée de Dieu que celle de la perfection, chacune de ces trois choses, considérée en elle-même, mérite d'être appelée Dieu : mais, parce que ces trois choses conviennent nécessairement à une même nature, ces trois choses ne sont qu'un seul Dieu.

Il ne faut donc rien concevoir d'inégal, ni de séparé dans cette Trinité adorable; et quelque incompréhensible que soit cette égalité, notre ame, si nous l'écoutons, nous en dira quelque chose.

Elle est : et, quand elle sait parfaitement ce qu'elle est, son intelligence répond á la vérité de son être; et, quand elle aime son être avec son intelligence autant qu'ils méritent d'être aimés; son amour égale la perfection de l'un et de l'autre. Ces trois choses ne se séparent jamais, et s'enferment l'une l'autre : nous entendons que nous sommes, et que nous aimons, et nous aimons à être et à entendre. Qui le peut nier, s'il s'entend lui-même? Et non-seulement une de ces choses n'est pas meilleure que l'autre, mais les trois ensemble ne sont pas meilleures qu'une d'elles en particulier, puisque chacune enferme le tout, et que dans les *Aug. loc. ci*

trois consiste la félicité et la dignité de la nature raisonnable. Ainsi, et infiniment au-dessus, est parfaite, inséparable, une en son essence, et enfin égale en tout sens, la Trinité que nous servons, et à laquelle nous sommes consacrés par notre baptême.

Mais nous-mêmes, qui sommes l'image de la Trinité, nous-mêmes, à un autre égard, nous sommes encore l'image de l'Incarnation.

Aug. Ep. III *ad Volus. c.* 3. *de Civ.* X. 29. *Cyr. Ep. ad. Vel. p.* III. *Conc. Eph. etc. Symb. Ath. etc.*

Notre ame, d'une nature spirituelle et incorruptible, a un corps corruptible qui lui est uni; et, de l'union de l'un et de l'autre, résulte un tout, qui est l'homme, esprit et corps tout ensemble, incorruptible et corruptible, intelligent et purement brute. Ces attributs conviennent au tout, par rapport à chacune de ses deux parties : ainsi le Verbe divin, dont la vertu soutient tout, s'unit d'une façon particulière, ou plutôt il devient lui-même, par une parfaite union, ce Jésus-Christ fils de Marie; ce qui fait qu'il est Dieu et homme tout ensemble, engendré dans l'éternité, et engendré dans le temps; toujours vivant dans le sein du Père, et mort sur la croix pour nous sauver.

Mais où Dieu se trouve mêlé, jamais les comparaisons tirées des choses humaines ne sont qu'imparfaites. Notre ame n'est pas devant notre corps, et quelque chose lui manque lorsqu'elle en est séparée. Le Verbe, parfait en lui-même dès l'éternité, ne s'unit à notre nature que pour l'honorer. Cette ame qui préside au corps, et y fait divers changemens,

elle-même en souffre à son tour. Si le corps est mu au commandement et selon la volonté de l'ame, l'ame est troublée, l'ame est affligée, et agitée en mille manières, ou fâcheuses, ou agréables, suivant les dispositions du corps; ensorte que, comme l'ame élève le corps à elle en le gouvernant, elle est abaissée au-dessous de lui par les choses qu'elle en souffre. Mais, en Jésus-Christ, le Verbe préside à tout, le Verbe tient tout sous sa main. Ainsi l'homme est élevé, et le Verbe ne se rabaisse par aucun endroit: immuable et inaltérable, il domine, en tout et par tout, la nature qui lui est unie.

De là vient qu'en Jésus-Christ l'homme, absolument soumis à la direction intime du Verbe qui l'élève à soi, n'a que des pensées et des mouvemens divins. Tout ce qu'il pense, tout ce qu'il veut, tout ce qu'il dit, tout ce qu'il cache au-dedans, tout ce qu'il montre au-dehors, est animé par le Verbe, conduit par le Verbe, digne du Verbe, c'est-à-dire, digne de la raison même, de la sagesse même, et de la vérité même. C'est pourquoi tout est lumière en Jésus-Christ; sa conduite est une règle: ses miracles sont des instructions; ses paroles sont esprit et vie.

Il n'est pas donné à tous de bien entendre ces sublimes vérités, ni de voir parfaitement en lui-même cette merveilleuse image des choses divines, que saint Augustin et les autres pères ont cru si certaine. Les sens nous gouvernent trop;

et notre imagination, qui se veut mêler dans toutes nos pensées, ne nous permet pas toujours de nous arrêter sur une lumière si pure. Nous ne nous connoissons pas nous-mêmes ; nous ignorons les richesses que nous portons dans le fond de notre nature ; et il n'y a que les yeux les plus épurés qui les puissent apercevoir. Mais, si peu que nous entrions dans ce secret, et que nous sachions remarquer en nous l'image des deux mystères qui sont le fondement de notre foi, c'en est assez pour nous élever au-dessus de tout, et rien de mortel ne nous pourra plus toucher.

Aussi Jésus-Christ nous appelle-t-il à une gloire immortelle ; et c'est le fruit de la foi que nous avons pour les mystères.

Ce Dieu-Homme, cette vérité et cette sagesse incarnée qui nous fait croire de si grandes choses sur sa seule autorité, nous en promet dans l'éternité la claire et bienheureuse vision, comme la récompense certaine de notre foi.

De cette sorte, la mission de Jésus-Christ est relevée infiniment au-dessus de celle de Moïse.

Moïse étoit envoyé pour réveiller, par des récompenses temporelles, les hommes sensuels et abrutis. Puisqu'ils étoient devenus tout corps et tout chair, il les falloit d'abord prendre par les sens, leur inculquer par ce moyen la connoissance de Dieu, et l'horreur de l'idolâtrie, à laquelle le genre humain avoit une inclination si prodigieuse.

Tel étoit le ministère de Moïse : il

it réservé à Jésus-Christ d'inspirer à omme des pensées plus hautes ; et de i faire connoître, dans une pleine évi- nce, la dignité, l'immortalité, et la fé- cité éternelle de son ame.

Durant le temps d'ignorance, c'est-à- ire, durant le temps qui a précédé Jé- us-Christ, ce que l'ame connoissoit de a dignité et de son immortalité l'induisoit le plus souvent à erreur. Le culte des hommes morts faisoit presque tout le fond de l'idolâtrie : presque tous les hommes sacrifioient aux mânes, c'est-à-dire, aux ames des morts. De si anciennes erreurs nous font voir, à la vérité, combien étoit ancienne la croyance de l'immorta- lité de l'ame, et nous montrent qu'elle doit être rangée parmi les premières tra- ditions du genre humain. Mais l'homme, qui gâtoit tout, en avoit étrangement abusé, puisqu'elle le portoit à sacrifier aux morts. On alloit même jusqu'à cet excès de leur sacrifier des hommes vivans : on tuoit leurs esclaves et même leurs femmes, pour les aller servir dans l'autre monde. Les Gaulois le pratiquoient avec beaucoup d'autres peuples ; et les Indiens, marquée par les auteurs païens parmi les premiers défenseurs de l'immortalité de l'ame, ont aussi été les premiers à intro- duire sur la terre, sous prétexte de re- ligion, ces meurtres abominables. Les mêmes Indiens se tuoient eux-mêmes pour avancer la félicité de la vie future ; et ce déplorable aveuglement dure encore au- jourd'hui parmi ces peuples : tant il est dangereux d'enseigner la vérité dans un

Cæs. d Gal. V

autre ordre que celui que Dieu a suivi ; et d'expliquer clairement à l'homme tout ce qu'il est, avant qu'il ait connu Dieu parfaitement.

C'étoit faute de connoître Dieu, que la plupart des philosophes n'ont pu croire l'ame immortelle sans la croire une portion de la divinité, une divinité elle-même, un être éternel, incréé aussi bien qu'incorruptible, et qui n'avoit non plus de commencement que de fin. Que dirai-je de ceux qui croyoient la transmigration des ames : qui les faisoient rouler des cieux à la terre, et puis de la terre aux cieux, des animaux dans les hommes, et des hommes dans les animaux ; de la félicité à la misère, et de la misère à la félicité, sans que ces révolutions eussent jamais ni de terme, ni d'ordre certain : combien étoit obscurcie la justice, la providence, la bonté divine, parmi tant d'erreurs ! Et qu'il étoit nécessaire de connoître Dieu, et les règles de sa sagesse, avant que de connoître l'ame et sa nature immortelle !

C'est pourquoi la loi de Moïse ne donnoit à l'homme qu'une première notion de la nature de l'ame et de sa félicité. Nous avons vu l'ame au commencement faite par la puissance de Dieu, aussi bien que les autres créatures ; mais avec ce caractère particulier, qu'elle étoit faite à son image et par son souffle, afin qu'elle entendit à qui elle tient par son fonds, et qu'elle ne se crut jamais de même nature que les corps, ni formée par leur concours. Mais les suites de cette doctrine, et les mer-

veilles de la vie future, ne furent pas alors universellement développées : et c'étoit au jour du Messie que cette grande lumière devoit paroître à découvert.

Dieu en avoit répandu quelques étincelles dans les anciennes écritures. Salomon avoit dit que, *comme le corps retourne à la terre d'où il est sorti, l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné.* Les patriarches et les prophètes ont vécu dans cette espérance ; et Daniel avoit prédit qu'il viendroit un temps *où ceux qui dorment dans la poussière s'éveilleroient, les uns pour la vie éternelle, et les autres pour une éternelle confusion, afin de voir toujours.* Mais, en même-temps que ces choses lui sont révélées, il lui est ordonné de celler *le livre, et de le tenir fermé jusqu'au temps ordonné de Dieu*, afin de nous faire entendre que la pleine découverte de ces vérités étoit d'un autre saison et d'un autre siècle.

Eccl. XII. 7.

Dan. XII. 3.

Ibid. 9.

Encore donc que les Juifs eussent dans leurs écritures quelques promesses des félicités éternelles, et que, vers les temps du Messie où elles devoient être déclarées, ils en parlassent beaucoup davantage, comme il paroît par les livres de la Sagesse et des Machabées : toutefois cette vérité faisoit si peu un dogme universel de l'ancien peuple, que les Saducéens, sans la reconnoître, non-seulement étoient admis dans la synagogue, mais encore élevés au sacerdoce. C'est un des caractères du peuple nouveau, de poser pour fondement de la religion la foi de la vie fu-

ture ; et ce devoit être le fruit de la venue du Messie.

C'est pourquoi, non content de nous avoir dit qu'une vie éternellement bienheureuse étoit réservée aux enfans de Dieu, il nous a dit en quoi elle consistoit.

Joan. XVII. La vie bienheureuse est d'être avec lui dans la gloire de Dieu son père : la vie bienheureuse est de voir la gloire qu'il a dans le sein du père dès l'origine du monde : la vie bienheureuse est que Jésus-Christ soit en nous comme dans ses membres, et que, l'amour éternel que le père a pour son fils s'étendant sur nous ; il nous comble des mêmes dons : la vie bienheureuse, en un mot, est de connoître le seul vrai Dieu et Jésus-Christ qu'il a envoyé ; mais le connoître de cette manière qui s'appelle la claire vue, *la vue face à face* et à découvert, la vue qui réforme en nous et y achève l'image de Dieu, selon ce que dit saint Jean : *Que nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est.*

I. Cor. XIII. 12.

Joan. I. ep. 3.

Cette vue sera suivie d'un amour immense, d'une joie inexplicable et d'un triomphe sans fin. Un *alleluia* éternel et un *amen* éternel, dont on entend retentir la céleste Jérusalem, font voir toutes les misères bannies et tous les désirs satisfaits ; il n'y a plus qu'à louer la bonté divine.

Apoc. VII. 12. XIX. 1. 3. 4. 5. 6.

Avec de si nouvelles récompenses, il falloit que Jésus-Christ proposât aussi de nouvelles idées de vertu, des pratiques plus parfaites et plus épurées. La fin de la religion, l'ame des vertus et l'abrégé de la loi, c'est la charité. Mais, jusqu'à Jésus-Christ, on peut dire que la per-

et les effets de cette vertu n'étoient
tièrement connus. C'est Jésus-Christ
ment qui nous apprend à nous con-
de Dieu seul. Pour établir le règne
charité et nous en découvrir tous
voirs, il nous propose l'amour de
jusqu'à nous haïr nous-mêmes, et
uter, sans relâche, le principe de
tion que nous avons tous dans le
Il nous propose l'amour du pro-
jusqu'à étendre sur tous les hom-
ette inclination bienfaisante, sans en
er nos persécuteurs. Il nous pro-
la modération des désirs sensuels,
retrancher tout-à-fait nos propres
res, c'est-à-dire, ce qui tient le plus
nt et le plus intimement à notre
Il nous propose la soumission aux
de Dieu, jusqu'à nous réjouir des
nces qu'il nous envoie. Il nous pro-
'humilité, jusqu'à aimer les oppro-
our la gloire de Dieu, et à croire que
njure ne peut nous mettre si bas de-
s hommes, que nous ne soyons en-
lus bas devant Dieu par nos péchés.
fondement de la charité, il per-
me tous les états de la vie humaine.
par là que le mariage est réduit à

des autres, et dévoués à leur bien ; les inférieurs reconnoissent l'ordre de Dieu dans les puissances légitimes, lors même qu'elles abusent de leur autorité : cette pensée adoucit les peines de la sujétion ; et, sous des maîtres fâcheux, l'obéissance n'est plus fâcheuse au vrai chrétien.

A ces préceptes, il joint des conseils de perfection éminente : renoncer à tout plaisir ; vivre dans le corps, comme si on étoit sans corps ; quitter tout ; donner tout aux pauvres, pour ne posséder que Dieu seul ; vivre de peu, et presque de rien, et attendre ce peu de la providence divine.

Mais la loi la plus propre à l'évangile est celle de porter sa croix. La croix est la vraie épreuve de la foi, le vrai fondement de l'espérance, le parfait épurement de la charité, en un mot le chemin du ciel. Jésus-Christ est mort à la croix ; il a porté sa croix toute sa vie ; c'est à la croix qu'il veut qu'on le suive, et il met la vie éternelle à ce prix. Le premier à qui il promet, en particulier, le repos du siècle futur, est un compagnon de sa croix : *Tu seras*, lui dit-il, *aujourd'hui avec moi en paradis.* Aussi-tôt qu'il fut à la croix, le voile qui couvroit le sanctuaire fut déchiré du haut en bas, et le ciel fut ouvert aux ames saintes. C'est au sortir de la croix, et des horreurs de son supplice, qu'il parut à ses apôtres, glorieux et vainqueur de la mort, afin qu'ils comprissent que c'est par la croix qu'il devoit entrer dans sa gloire, et qu'il ne montroit point d'autre voie à ses enfans.

Luc. XXIII. 43.

Ainsi

Ainsi fut donnée au monde, en la personne de Jésus-Christ, l'image d'une vertu accomplie, qui n'a rien, et n'attend rien sur la terre ; que les hommes ne récompensent que par de continuelles persécutions ; qui ne cesse de leur faire du bien ; et à qui ses propres bienfaits attirent le dernier supplice. Jésus-Christ meurt sans trouver ni reconnoissance dans ceux qu'il oblige, ni fidélité dans ses amis, ni équité dans ses juges. Son innocence, quoique reconnue, ne le sauve pas : son père même, en qui seul il avoit mis son espérance, retire toutes les marques de sa protection : le juste est livré à ses ennemis, et il meurt abandonné de Dieu et des hommes.

Mais il falloit faire voir à l'homme de bien que, dans les plus grandes extrémités, il n'a besoin ni d'aucune consolation humaine, ni même d'aucune marque sensible du secours divin : qu'il aime seulement et qu'il se confie, assuré que Dieu pense à lui sans lui en donner aucune marque, et qu'une éternelle félicité lui est réservée. *Soc. apu. Plat. Dia II. de Rep.*

Le plus sage des philosophes, en cherchant l'idée de la vertu, a trouvé que comme, de tous les méchans, celui-là seroit le plus méchant, qui sauroit si bien couvrir sa malice qu'il passât pour homme de bien, et jouît, par ce moyen, de tout le crédit que peut donner la vertu : ainsi le plus vertueux devoit être, sans difficulté, celui à qui sa vertu attire, par sa perfection, la jalousie de tous les hommes ; ensorte qu'il n'ait pour lui que sa conscience, et qu'il se voie exposé à toutes sortes d'injures, jusqu'à être mis sur la croix,

sans que sa vertu lui puisse donner ce foible secours de l'exempter d'un tel supplice. Ne semble-t-il pas que Dieu n'ait mis cette merveilleuse idée de vertu dans l'esprit d'un philosophe, que pour la rendre effective dans la personne de son fils; et faire voir que le juste a une autre gloire, un autre repos, enfin un autre bonheur que celui qu'on peut avoir sur la terre?

Etablir cette vérité, et la montrer accomplie si visiblement en soi-même, aux dépens de sa propre vie, c'étoit le plus grand ouvrage que pût faire un homme; et Dieu l'a trouvé si grand, qu'il l'a réservé à ce Messie tant promis, à cet homme qu'il a fait la même personne avec son fils unique.

En effet, que pouvoit-on réserver de plus grand à un Dieu venant sur la terre? et qu'y pouvoit-il faire de plus digne de lui, que d'y montrer la vertu dans toute sa pureté, et le bonheur éternel où la conduisent les maux les plus extrêmes?

Mais, si nous venons à considérer ce qu'il y a de plus haut et de plus intime dans le mystère de la croix, quel esprit humain le pourra comprendre? Là nous sont montrées des vertus que le seul homme-Dieu pouvoit pratiquer. Quel autre pouvoit, comme lui, se mettre à la place de toutes les victimes anciennes, les abolir en leur substituant une victime d'une dignité et d'un mérite infini, et faire que désormais il n'y eût plus que lui seul à offrir à Dieu? Tel est l'acte de religion que Jésus-Christ exerce à la croix. Le Père éternel pouvoit-il trouver, ou parmi les anges,

u parmi les hommes, une obéissance égale celle que lui rend son fils bien aimé, lorsue, rien ne lui pouvant arracher la vie, l la donna volontairement, pour lui comlaire ? Que dirai-je de la parfaite union de ous ses désirs avec la divine volonté, et le l'amour par lequel il se tient uni à *Dieu, ui étoit en lui, se réconciliant le monde ?* Dans cette union incompréhensible, il embrasse tout le genre humain ; il pacifie le ciel et la terre ; il se plonge, avec une ardeur immense, dans ce déluge de sang, où il *devoit être baptisé* avec tous les siens, et faire sortir de ses plaies *le feu* de l'amour divin *qui devoit embraser toute la terre.* Mais voici ce qui passe toute intelligence : la justice pratiquée par ce Dieu-homme qui se laisse condamner par le monde, afin que le monde demeure éternellement condamné par l'énorme iniquité de ce jugement. *Maintenant le monde est jugé, et le prince de ce monde va être chassé*, comme le prononce Jésus-Christ lui-même. L'enfer, qui avoit subjugué le monde, le va perdre : en attaquant l'innocent, il sera contraint de lâcher les coupables qu'il tenoit captifs : la malheureuse *obligation*, par laquelle nous étions livrés aux anges rebelles, *est anéantie* : Jésus-Christ *l'a attachée à la croix*, pour y être effacée de son sang : l'enfer dépouillé gémit : la croix est un lieu de triomphe à notre Sauveur ; et les puissances ennemies suivent, en tremblant, le char du vainqueur. Mais un plus grand triomphe paroît à nos yeux : la justice divine est elle-même vaincue ; le *pécheur, qui lui étoit dû* comme sa vic-

2. *Cor.* V. 19.

Luc. XII. 49. 50.

Joan. XII. 31.

Col. II. 13. 14. 15.

time, est arrachée de ses mains. Il a trouvé une caution capable de payer pour lui un prix infini. Jésus-Christ s'unit éternellement les élus pour qui il se donne : ils sont ses membres et son corps ; le Père éternel ne les peut plus regarder qu'en leur chef : ainsi il étend sur eux l'amour infini qu'il a pour son fils. C'est son fils lui-même qui le lui demande ; il ne veut pas être séparé des hommes, qu'il a rachetés : *O mon père, je veux*, dit-il, *qu'ils soient avec moi* ; ils seront remplis de mon esprit ; ils jouiront de ma gloire ; ils partageront avec moi jusqu'à mon trône.

Joan. XVII. 24. 25. 26.

Apoc. III. 21.

Après un si grand bienfait, il n'y a plus que des cris de joie qui puissent exprimer nos reconnoissances. *O merveille !* s'écrie un grand philosophe et un grand martyr ; *ô échange incompréhensible, et surprenant artifice de la sagesse divine !* Un seul est frappé, et tous sont délivrés. Dieu frappe son fils innocent, pour l'amour des hommes coupables ; et pardonne aux hommes coupables, pour l'amour de son fils innocent. *Le juste paye ce qu'il ne doit pas, et acquitte les pécheurs de ce qu'ils doivent. Car qu'est-ce qui pouvoit mieux couvrir nos péchés que sa justice ! Comment pouvoit être mieux expiée la rebellion des serviteurs, que par l'obéissance du fils ! L'iniquité de plusieurs est cachée dans un seul juste, et la justice d'un seul fait que plusieurs sont justifiés.* A quoi donc ne devons-nous pas prétendre ? *Celui qui nous a aimés, étant pécheurs, jusqu'à donner sa vie pour nous, que nous refusera-t-il après qu'il nous a réconciliés* et justifiés par son sang ? Tout

Just. epist. ad Diognet.

Rom. V. 6. 7. 8. 9. 10.

est à nous par Jésus-Christ ; la grace, la sainteté, la vie, la gloire, la béatitude : le royaume du fils de Dieu est notre héritage ; il n'y a rien au-dessus de nous, pourvu seulement que nous ne nous ravissions pas nous-mêmes.

Pendant que Jésus-Christ comble nos désirs et surpasse nos espérances, il consomme l'œuvre de Dieu commencée sous les patriarches et dans la loi de Moïse.

Alors Dieu vouloit se faire connoître par des expériences sensibles : il se montroit magnifique en promesses temporelles ; bon, en comblant ses enfans des biens qui flattent les sens ; puissant, en les délivrant des mains de leurs ennemis ; fidèle, en les amenant dans la terre promise à leurs pères ; juste, par les récompenses et les châtimens qu'il leur envoyoit manifestement, selon leurs œuvres.

Toutes ces merveilles préparoient les voies aux vérités que Jésus-Christ venoit enseigner. Si Dieu est bon jusqu'à nous donner ce que demandent nos sens, combien plutôt nous donnera-t-il ce que demande notre esprit fait à son image ? S'il est si tendre et si bienfaisant envers ses enfans, renfermera-t-il son amour et ses libéralités dans ce peu d'années qui composent notre vie ? Ne donnera-t-il à ceux qu'il aime qu'une ombre de félicité et qu'une terre fertile en grains et en huile ? N'y aura-t-il point un pays où il répande avec abondance les biens véritables ?

Il y en aura un sans doute, et Jésus-Christ nous le vient montrer. Car enfin le tout-puissant n'auroit fait que des ouvrages

peu dignes de lui, si toute sa magnificence ne se terminoit qu'à des grandeurs exposées à nos sens infirmes. Tout ce qui n'est pas éternel ne répond ni à la majesté d'un Dieu éternel, ni aux espérances de l'homme à qui il a fait connoître son éternité: et cette immuable fidélité, qu'il garde à ses serviteurs, n'aura jamais un objet qui lui soit proportionné, jusqu'à ce qu'elle s'étende à quelque chose d'immortel et de permanent.

Heb. XI. 8. 9. 10. 13. 14. 15. 16. Il falloit donc qu'à la fin Jésus-Christ nous ouvrît les yeux pour y découvrir à notre foi *cette cité permanente* où nous devons être recueillis après cette vie. Il nous fait voir que si Dieu prend, pour son titre éternel, le nom de Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, c'est à cause que ces saints hommes sont toujours vivans devant lui. *Dieu n'est pas le Dieu des morts:* il n'est pas digne de lui de ne faire, comme les hommes, qu'accompagner ses amis jusqu'au tombeau, sans leur laisser au-delà aucune espérance; et ce lui seroit une honte de se dire avec tant de force le Dieu d'Abraham, s'il n'avoit fondé dans le ciel une cité éternelle où Abraham et ses enfans pussent vivre heureux.

Matt. XXII. 32. *Luc.* XX. 38.

C'est ainsi que les vérités de la vie future nous sont développées par Jésus-Christ. Il nous les montre, même dans la loi. La vraie terre promise, c'est le royaume céleste. C'est après cette bienheureuse patrie que soupiroient Abraham, Isaac et Jacob: la Palestine ne méritoit pas de terminer tous leurs vœux,

Heb. XI. 14. 15. 16.

ai d'être le seul objet d'une si longue attente de nos pères.

L'Egypte d'où il faut sortir, le désert où il faut passer, la Babylonne dont il faut rompre les prisons pour entrer ou pour retourner en notre patrie, c'est le monde, avec ses plaisirs et ses vanités : c'est-là que nous sommes vraiment captifs et errans, séduits par le péché et ses convoitises. Il nous faut secouer ce joug pour trouver, dans Jérusalem et dans la cité de notre Dieu, la liberté véritable, et un sanctuaire, *non fait de main d'homme*, où la gloire du Dieu d'Israël nous apparoisse. 2. *Cor.* V

Par cette doctrine de Jésus-Christ, le secret de Dieu nous est découvert, la loi est toute spirituelle, ses promesses nous introduisent à celles de l'évangile, et y servent de fondement. Une même lumière nous paroît par tout : elle se lève sous les patriarches : sous Moïse et sous les prophètes, elle s'accroît : Jésus-Christ, plus grand que les patriarches, plus autorisé que Moïse, plus éclairé que tous les prophètes, nous la montre dans sa plénitude.

A ce Christ, à cet Homme-Dieu, à cet homme qui tient sur la terre, comme parle saint Augustin, la place de la vérité, et la fait voir personnellement résidente au milieu de nous; à lui, dis-je, étoit réservé de nous montrer toute vérité, c'est-à-dire, celle des mystères, celle des vertus, et celle des récompenses que Dieu a destinées à ceux qu'il aime.

C'étoit de telles grandeurs que les Juifs devoient chercher en leur Messie. Il n'y a rien de si grand que de porter en soi-mê-

me, et de découvrir aux hommes la vérité toute entière, qui les nourrit, qui les dirige, et qui épure leurs yeux jusqu'à les rendre capables de voir Dieu.

Dans le temps que la vérité devoit être montrée aux hommes avec cette plénitude, il étoit aussi ordonné qu'elle seroit annoncée par toute la terre, et dans tous les temps. Dieu n'a donné à Moïse qu'un seul peuple, et un temps déterminé : tous les siècles et tous les peuples du monde sont donnés à Jésus-Christ : il a ses élus par tout ; et son église, répandue dans tout l'univers, ne cessera jamais de les enfanter. *Allez*, dit-il, *enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du saint-Esprit, et leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé, et voilà je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles.*

Matth. XXVIII. 19. 20.

VII. *La descente du Saint-Esprit ; l'établissement de l'église ; les jugemens de Dieu sur les Juifs et sur les gentils.*

Pour répandre dans tous les lieux et dans tous les siècles de si hautes vérités, et pour y mettre en vigueur, au milieu de la corruption, des pratiques si épurées, il falloit une vertu plus qu'humaine. C'est pourquoi Jésus-Christ promet d'envoyer le Saint-Esprit pour fortifier ses apôtres, et animer éternellement le corps de l'église.

Cette force du Saint-Esprit, pour se déclarer davantage, devoit paroître dans l'infirmité. *Je vous enverrai*, dit Jésus-Christ à ses apôtres, *ce que mon père a promis*, c'est-à-dire, le Saint-Esprit : en attendant, *tenez-vous en repos* dans Jérusalem ; n'entreprenez rien, *jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut.*

Luc. XXIV. 49.

Pour se conformer à cet ordre, ils demeurent enfermés quarante jours : le Saint-Esprit descend au temps arrêté, les langues de feu, tombées sur les disciples de Jésus-Christ, marquent l'efficace de leur parole ; la prédication commence ; les apôtres rendent témoignage à Jésus-Christ ; ils sont prêts à tout souffrir pour soutenir qu'ils l'ont vu ressuscité. Les miracles suivent leurs paroles ; en deux prédications de saint Pierre, huit mille Juifs se convertissent ; et, pleurant leur erreur, ils sont lavés dans le sang qu'ils avoient versé.

Ainsi l'église est fondée dans Jérusalem, et parmi les Juifs, malgré l'incrédulité du gros de la nation. Les disciples de Jésus-Christ font voir au monde une charité, une force, et une douceur qu'aucune société n'avoit jamais eue. La persécution s'élève ; la foi s'augmente ; les enfans de Dieu apprennent de plus en plus à ne désirer que le ciel. Les Juifs par leur malice obstinée, attirent la vengeance de Dieu, et avancent les maux extrêmes dont ils étoient ménacés ; leur état et leurs affaires empirent. Pendant que Dieu continue à en séparer un grand nombre qu'il range parmi ses élus, saint Pierre est envoyé pour baptiser Corneille, centurion romain. Il apprend, premièrement par une céleste vision, et après par expérience, que les gentils sont appelés à la connoissance de Dieu. Jésus-Christ, qui les vouloit convertir, parle d'en haut à saint Paul, qui en devoit être le docteur ; et, par un miracle inoui jusqu'alors, de persécuteur, il le fait non seulement défenseur, mais zélé pré-

dicateur de la foi : il lui découvre le secret profond de la vocation des gentils par la réprobation des Juifs ingrats, qui se rendent de plus en plus indignes de l'évangile. Saint Paul tend les mains aux gentils : il traite avec une force merveilleuse ces importantes questions, *si le Christ devoit souffrir ; et s'il étoit le premier qui devoit annoncer la vérité au peuple et aux gentils, après être ressuscité des morts :* il prouve l'affirmative, par Moïse et par les prophètes ; et appelle les idolâtres à la connoissance de Dieu, au nom de Jésus-Christ ressuscité. Ils se convertissent en foule : saint Paul fait voir que leur vocation est un effet de la grace, qui ne distingue plus ni Juifs ni gentils. La fureur et la jalousie transporte les Juifs : ils font des complots terribles contre saint Paul, outrés principalement de ce qu'il prêche les gentils, et les amène au vrai Dieu : il les livre enfin aux Romains, comme ils leur avoient livré Jésus-Christ. Tout l'empire s'émeut contre l'église naissante ; et Néron, persécuteur de tout le genre humain, fut le premier persécuteur des fidèles. Ce tyran fit mourir saint Pierre et saint Paul. Rome est consacrée par leur sang ; et le martyre de S. Pierre, prince des apôtres, établit dans la capitale de l'empire le siége principal de la religion. Cependant le temps approchoit où la vengeance divine devoit éclater sur les Juifs impénitens : le désordre se met parmi eux ; un faux zèle les aveugle, et les rend odieux à tous les hommes : leurs faux prophètes les enchantent par les promesses d'un règne imaginaire. Séduits par leurs tromperies,

Act. XXVI. 23.

ils ne peuvent plus souffrir aucun empire légitime, et ne donnent aucune borne à leurs attentats. Dieu les livre au sens réprouvé. Ils se révoltent contre les Romains, qui les accablent; Tite même, qui les ruine, reconnoît qu'il ne fait que prêter sa main *à Dieu irrité contr'eux*. Adrien achève de les exterminer. Ils périssent avec toutes les marques de la vengeance divine : chassés de leur terre, et esclaves par tout l'univers, ils n'ont plus ni temple, ni autel, ni sacrifice, ni pays; et on ne voit en Juda aucune forme de peuple.

Phil. Apol. lib. VI. *Joseph. bel. Jud.* VII. 16.

Dieu cependant avoit pourvu à l'éternité de son culte; les gentils ouvrent les yeux, et s'unissent en esprit aux Juifs convertis. Ils entrent par ce moyen dans la race d'Abraham; et devenus ses enfans par la foi, ils héritent des promesses qui lui avoient été faites. Un nouveau peuple se forme; et le nouveau sacrifice, tant célébré par les prophètes, commence à s'offrir par toute la terre.

Ainsi fut accompli de point en point l'ancien oracle de Jacob : Juda est multiplié dès le commencement plus que tous ses frères; et, ayant toujours conservé une certaine prééminence, il reçoit enfin la royauté comme héréditaire. Dans la suite, le peuple de Dieu est réduit à sa seule race; et, renfermé dans sa tribu, il prend son nom. En Juda se continue ce grand peuple promis à Abraham, à Isaac et à Jacob; en lui se perpétuent les autres promesses, le culte de Dieu, le temple, les sacrifices, la possession de la terre promise, qui ne s'appelle plus que la Judée. Malgré leurs

divers états, les Juifs demeurent toujours en corps de peuple réglé, et de royaume usant de ses lois. On y voit naître toujours ou des rois, ou des magistrats et des juges, jusqu'à ce que le Messie vienne : il vient, et le royaume de Juda peu à peu tombe en ruine. Il est détruit tout-à-fait, et le peuple juif est chassé sans espérance de la terre de ses pères. Le Messie devient l'attente des nations, et il règne sur un nouveau peuple.

Mais, pour garder la succession et la continuité, il falloit que ce nouveau peuple fut enté, pour ainsi dire, sur le premier, et, comme dit saint Paul, *l'olivier sauvage sur le franc olivier, afin de participer à sa bonne sève.* Aussi est-il arrivé que l'église, établie premièrement parmi les Juifs, a reçu enfin les gentils, pour faire avec eux un même arbre, un même corps, un même peuple, et les rendre participans de ses graces et de ses promesses.

Rom. XI. 17.

Ce qui arrive après cela aux Juifs incrédules, sous Vespasien et sous Tite, ne regarde plus la suite du peuple de Dieu. C'est un châtiment des rebelles, qui, par leur infidélité envers la semence promise à Abraham et à David, ne sont plus Juifs ni fils d'Abraham que selon la chair, et renoncent à la promesse par laquelle les nations devoient être bénites.

Ainsi cette dernière et épouvantable désolation des Juifs n'est plus une transmigration, comme celle de Babylonne ; ce n'est pas une suspension du gouvernement et de l'état du peuple de Dieu, ni du service solennel de la religion ; le

nouveau peuple, déjà formé et continué avec l'ancien en Jésus-Christ, n'est pas transporté ; il s'étend et se dilate, sans interruption, depuis Jérusalem où il devoit naître, jusqu'aux extrémités de la terre. Les gentils agrégés aux Juifs deviennent dorénavant les vrais Juifs, le vrai royaume de Juda opposé à cet Israël schismatique et retranché du peuple de Dieu, le vrai royaume de David, par l'obéissance qu'ils rendent aux lois et à l'évangile de Jésus-Christ fils de David.

Après l'établissement de ce nouveau royaume, il ne faut pas s'étonner si tout périt dans la Judée. Le second temple ne servoit plus de rien ; depuis que le Messie y eut accompli ce qui étoit marqué par les prophéties. Ce temple avoit eu la gloire que lui étoit promise, quand le désiré des nations y étoit venu. La Jérusalem visible avoit fait ce qui lui restoit à faire, puisque l'église y avoit pris sa naissance, et que de-là elle étendoit tous les jours ses branches par toute la terre. La Judée n'est plus rien à Dieu ni à la religion, non plus que les Juifs ; et il est juste qu'en punition de leur endurcissement, leurs ruines soient dispersées par toute la terre.

C'est ce qui leur devoit arriver au temps du Messie, selon Jacob, selon Daniel, selon Zacharie, et selon tous leurs prophètes : mais, comme ils doivent revenir un jour à ce Messie qu'ils ont méconnu, et que le Dieu d'Abraham n'a pas encore épuisé ses miséricordes sur la race, quoiqu'infidèle, de ce patriarche, il a trouvé

Osée III. 4 *Is.* LIX. 2 *Rom.* XI. 1 21. *etc.*

un moyen, dont il n'y a dans le monde que ce seul exemple, de conserver les Juifs hors de leur pays et dans leur ruine, plus long-temps même que les peuples qui les ont vaincus. On ne voit plus aucun reste, ni des anciens Assyriens, ni des anciens Mèdes, ni des anciens Perses, ni des anciens Grecs, ni même des anciens Romains. La trace s'en est perdue, et ils se sont confondus avec d'autres peuples. Les Juifs, qui ont été la proie de ces anciennes nations si célèbres dans les histoires, leur ont survécu; et Dieu, en les conservant, nous tient en attente de ce qu'il veut faire encore des malheureux restes d'un peuple autrefois si favorisé. Cependant leur endurcissement sert au salut des gentils, et leur donne cet avantage de trouver en des mains non suspectes les écritures qui ont prédit Jésus-Christ et ses mystères. Nous voyons entr'autres choses, dans ces écritures, et l'aveuglement et les malheurs des Juifs qui les conservent si soigneusement. Ainsi nous profitons de leur disgrace : leur infidélité fait un des fondemens de notre foi; ils nous apprennent à craindre Dieu, et nous sont un spectacle éternel des jugemens qu'il exerce sur ses enfans ingrats, afin que nous apprenions à ne nous point glorifier des graces faites à nos pères.

Is. VI. LII. LIII. LXV. *Dan.* IX. *Matt.* XIII. *Jos.* XII. *Act* XXVIII. *Rom.* XI.

Un mystère si merveilleux, et si utile à l'instruction du genre humain, mérite bien d'être considéré. Mais nous n'avons pas besoin des discours humains pour l'entendre : le Saint-Esprit a pris soin de nous l'expliquer par la bouche de saint Paul; et

Rom. XI. 1. *etc.*

je vous prie d'écouter ce que cet apôtre en a écrit aux Romains.

Après avoir parlé du petit nombre de Juifs qui avoit reçu l'évangile, et de l'aveuglement des autres, il entre dans une profonde considération de ce que doit devenir un peuple honoré de tant de graces; et nous découvre tout ensemble le profit que nous tirons de leur chute, et les fruits que produira un jour leur conversion. *Les Juifs sont-ils donc tombés*, dit-il, *pour ne se relever jamais ! A Dieu ne plaise. Mais leur chute a donné occasion au salut des gentils, afin que le salut des gentils leur causât une émulation* qui les fit rentrer en eux-mêmes. *Que si leur chute a été la richesse des gentils* qui se sont convertis en si grand nombre, *quelle grace ne verrons-nous pas reluire quand ils retourneront avec plénitude ! Si leur réprobation a été la réconciliation du monde, leur rappel ne sera-t-il pas une résurrection de mort à vie ? Que si les premices tirées de ce peuple sont saintes, la masse l'est aussi; si la racine est sainte, les rameaux le sont aussi; et si quelques-unes des branches ont été retranchées, et que toi, gentil, qui n'étois qu'un olivier sauvage, tu aies été enté parmi les branches qui sont demeurées sur l'olivier franc, en sorte que tu participes au suc découlé de sa racine, garde-toi de t'élever contre les branches naturelles. Que si tu t'élèves, songes que ce n'est pas toi qui portes la racine, mais que c'est la racine qui te porte. Tu diras peut-être : Les branches naturelles ont été coupées, afin que je fusse enté en leur place. Il est vrai; l'incrédulité a causé ce retran-* *Ibid.* 11. et

chement, et c'est ta foi qui te sou
Prends donc garde de ne t'enfler pas,
demeure dans la crainte : car, si Die
pas épargné les branches naturelles : tu
craindre qu'il ne t'épargne encore moi

Qui ne tremblerait, en écoutant
paroles de l'apôtre ? Pouvons-nous
pas épouvantés de la vengeance qui éc
depuis tant de siècles, si terriblemen
les Juifs ; puisque saint Paul nous aver
la part de Dieu, que notre ingratitude
attirera un semblable traitement ?
écoutons la suite de ce grand my
L'apôtre continue à parler aux gentil
Ibid. 22. et seq. vertis. *Considérez*, leur dit-il, *la clé*
et la sévérité de Dieu ; sa sévérité
ceux qui sont déchus de sa grace ; et s
mence envers vous, si toutefois vou
meurez fermes en l'état où sa bonté
a mis : autrement, vous serez retra
comme eux. Que s'ils cessent d'être
dules, ils seront entés de nouveau ;
que Dieu, qui les a retranchés, *est*
puissant pour les faire encore repr
Car, si vous avez été détachés de l'o
sauvage, où la nature vous avoit fai
tre, pour être entés dans l'olivier
contre l'ordre naturel, combien plus
lement les branches naturelles de l'o
même seront-elles entées sur leur p
tronc ? Ici l'apôtre s'élève au-dessu
tout ce qu'il vient de dire ; et, en
dans les profondeurs des conseils de I
Ibid. 25. et seq. il poursuit ainsi son discours : *Je ne*
pas, mes frères, que vous ignori
mystère, afin que vous appreniez à ne
sumer pas de vous-mêmes. C'est q

ie des Juifs est tombée dans l'aveugle-
t, afin que la multitude des Gentils
it cependant dans l'église, et qu'ainsi
Israël fût sauvé, selon qu'il est écrit :
ortira de Sion un libérateur qui ban- Is. LIX.
l'impiété de Jacob, et voici l'alliance
je ferai avec eux lorsque j'aurai effacé
s péchés.

e passage d'Isaïe, que saint Paul cite selon les septante, comme il avoit outumé, à cause que leur version étoit nue par toute la terre, est encore fort dans l'original et pris dans toute uite. Car le prophète y prédit, avant es choses, la conversion des Gentils ces paroles : *Ceux d'Occident crai-* Ibid. 20.
nt le nom du Seigneur, et ceux d'O-
t verront sa gloire. Ensuite, sous la re *d'un fleuve rapide poussé par un vent ueux*, Isaïe voit de loin les persécu- s qui feront croître l'église. Enfin le t Esprit lui apprend ce que devien- nt les Juifs, et lui déclare *que le Sau-*
viendra à Sion, et s'approchera de Ibid. 20.
de Jacob, qui alors se convertiront
eurs péchés ; et voici, dit le Seigneur,
iance que je ferai avec eux. Mon es-
qui est en toi, ô prophète, *et les*
les que j'ai mises en ta bouche, de-
reront éternellement non seulement dans
ouche, mais encore dans la bouche de
enfans, maintenant et à jamais, dit
eigneur.

nous fait donc voir clairement qu'a- la conversion des Gentils, le Sau- que Sion avoit méconnu, et que les ns de Jacob avoient rejeté, se tour-

nera vers eux, effacera leurs péchés, et leur rendra l'intelligence des prophéties qu'ils auront perdue pendant un long-temps, pour passer successivement et de main en main, dans toute la postérité, et n'être plus oubliée.

Ainsi les Juifs reviendront un jour, et ils reviendront pour ne s'égarer jamais; mais ils ne reviendront qu'après *que l'Orient et l'Occident*, c'est-à-dire, tout l'univers, auront été remplis de la crainte et de la connoissance de Dieu.

Le saint Esprit fait voir à saint Paul que ce bienheureux retour des Juifs sera l'effet de l'amour que Dieu a eu pour leurs pères. C'est pourquoi il achève ainsi
Rom. XI. 28. etc. son raisonnement : *Quant à l'évangile*, dit-il, *que nous vous prêchons maintenant, les Juifs sont ennemis pour l'amour de vous :* si Dieu les a réprouvés, ça été, ô Gentils ! pour vous appeler : *mais, quant à l'élection*, par laquelle ils étoient choisis dès le temps de l'alliance jurée avec Abraham, *ils lui demeurent toujours chers, à cause de leurs pères : car les dons et la vocation de Dieu sont sans repentance. Et comme vous ne croyiez point autrefois, et que vous avez maintenant obtenu miséricorde à cause de l'infidélité des Juifs*, Dieu ayant voulu vous choisir pour les remplacer ; *ainsi les Juifs n'ont point cru que Dieu vous ait voulu faire miséricorde, afin qu'un jour ils la reçoivent : car Dieu a tout renfermé dans l'incrédulité, pour faire miséricorde à tous*, et afin que tous connussent le besoin qu'ils ont de sa grace. *O profondeur des trésors de la sagesse et*

de la science de Dieu ! Que ses jugemens sont incompréhensibles ! et que ses voies sont impénétrables ! Car qui a connu les desseins de Dieu, ou qui est entré dans ses conseils ? Qui lui a donné le premier, pour en tirer récompense ? puisque c'est de lui, et par lui, et en lui, que sont toutes choses. La gloire lui en soit rendue durant tous les siècles.

Voilà ce que dit saint Paul sur l'élection des Juifs, sur leur chute, sur leur retour, et enfin sur la conversion des Gentils, qui sont appelés pour tenir leur place, et pour les ramener, à la fin des siècles, à la bénédiction promise à leurs pères, c'est-à-dire, au Christ qu'ils ont renié. Ce grand apôtre nous fait voir la grace qui passe de peuple en peuple, pour tenir tous les peuples dans la crainte de la perdre ; et nous en montre la force invincible, en ce qu'après avoir converti les idolâtres, elle se réserve, pour dernier ouvrage, de convaincre l'endurcissement et la perfidie Judaïque.

Par ce profond conseil de Dieu, les Juifs subsistent encore au milieu des nations, où ils sont dispersés et captifs : mais ils subsistent avec le caractère de leur réprobation, déchus visiblement par leur infidélité des promesses faites à leurs pères, bannis de la terre promise, n'ayant même aucune terre à cultiver, esclaves par-tout où ils sont ; sans honneur, sans liberté, sans aucune figure de peuple.

Ils sont tombés en cet état, trente-huit ans après qu'ils ont eu crucifié Jésus-Christ, et après avoir employé à per-

sécuter ses disciples le temps qui leur avoit été laissé pour se reconnoître. Mais pendant que l'ancien peuple est réprouvé pour son infidélité, le nouveau peuple s'augmente tous les jours parmi les Gentils : l'alliance, autrefois faite avec Abraham, s'étend, selon la promesse, à tous les peuples du monde qui avoient oublié Dieu. L'église chrétienne appelle à lui tous les hommes ; et, tranquille durant plusieurs siècles parmi des persécutions inouies, elle leur montre à ne point attendre leur félicité sur la terre.

C'étoit là, MONSEIGNEUR, le plus digne fruit de la connoissance de Dieu, et l'effet de cette grande bénédiction que le monde devoit attendre par Jésus-Christ. Elle alloit se répandant tous les jours de famille en famille et de peuple en peuple : les hommes ouvroient les yeux de plus en plus, pour connoître l'aveuglement où l'idolâtrie les avoit plongés : et malgré toute la puissance Romaine, on voyoit les chrétiens, sans révolte, sans faire aucun trouble, et seulement en souffrant toutes sortes d'inhumanités, changer la face du monde, et s'étendre par tout l'univers.

La promptitude inouie, avec laquelle se fit ce grand changement, est un miracle visible. Jésus-Christ avoit prédit que son évangile seroit bientôt prêché par toute la terre : cette merveille devoit arriver incontinent après sa mort ; et il avoit dit qu'*après qu'on l'auroit élevé de terre*, c'est-à-dire, qu'on l'auroit attaché à la croix, *il attireroit à lui toutes choses.*

Joan. VIII. 28. XII. 32.

pôtres n'avoient pas encore achevé
:ourse, et saint Paul disoit déjà aux
ains *que leur foi étoit annoncée dans le monde.* Il disoit aux Colossiens
'évangile étoit ouï *de toute créature toit sous le ciel ; qu'il étoit prêché, fructifioit, qu'il croissoit par tout ers.* Une tradition constante nous
:nd que saint Thomas le porta aux
, et les autres en d'autres pays
nés. Mais on n'a pas besoin des his-
pour confirmer ces vérités : l'effet
, et on voit assez avec combien de
saint Paul applique aux apôtres ce
ge du psalmiste : *leur voix s'est fait dre par toute la terre, et leur parole portée jusqu'aux extrémités du monde.*
leurs disciples, il n'y avoit presque
de pays si reculé et si inconnu où l'é-
le n'eût pénétré. Cent ans après Jé-
:hrist, saint Justin comptoit déjà, par-
es fidèles, beaucoup de nations sau-
, et jusqu'à ces peuples vagabonds
rroient deçà et delà, sur des chariots,
avoir de demeure fixe. Ce n'étoit point
aine exagération ; c'étoit un fait cons-
et notoire, qu'il avançoit en présence
mpereurs et à la face de tout l'univers.

Irénée vient un peu après ; et on
croître le dénombrement qui se fai-
des églises. Leur concorde étoit ad-
ble : ce qu'on croyoit dans les Gau-
dans les Espagnes, dans la Germa-
on le croyoit dans l'Egypte et dans
ent; et, comme *il n'y avoit qu'un e soleil dans tout l'univers, on voyoit toute l'église, depuis une extrémité*

Rom. I. 8.

Coloss. 1. 6. 23.

Greg. Na Orat. 25.

Rom. X. 1

Just. Apo 2. *et adve Tryphon.*

Iren. I. 2.

Ibid.

du monde à l'autre, la même lumière de la vérité.

Si peu qu'on avance, on est étonné des progrès qu'on voit. Au milieu du troisième siècle, Tertullien et Origène font voir dans l'église des peuples entiers, qu'un peu devant on n'y mettoit pas. Ceux qu'Origène exceptoit, qui étoient les plus éloignés du monde connu, y sont mis un peu après par Arnobe. Que pouvoit avoir vu le monde, pour se rendre si promptement à Jésus-Christ ? S'il a vu des miracles, Dieu s'est mêlé visiblement dans cet ouvrage; et, s'il se pouvoit faire qu'il n'en eût pas vu, *ne seroit-ce pas un nouveau miracle*, plus grand et plus incroyable que ceux qu'on ne veut pas croire, *d'avoir converti le monde sans miracle*, d'avoir fait entrer tant d'ignorans dans des mystères si hauts, d'avoir inspiré à tant de savans une humble soumission, *et d'avoir persuadé tant de choses incroyables à des incrédules?*

Tertul. adv. Jud. 7. Apol. 7. Orig. Tr. 28. in Matth. hom. 1. in Ezech. Arn. lib. II.

Aug. XXI. de civit. 7. XXII. 5.

Mais le miracle des miracles, si je puis parler de la sorte, c'est qu'avec la foi des mystères, les vertus les plus éminentes et les pratiques les plus pénibles se sont répandues par toute la terre. Les disciples de Jésus-Christ l'ont suivi dans les voies les plus difficiles. Souffrir tout pour la vérité a été, parmi ses enfans, un exercice ordinaire; et, pour imiter leur Sauveur, ils ont couru aux tourmens avec plus d'ardeur que les autres n'ont fait aux délices. On ne peut compter les exemples, ni des riches qui se sont appauvris pour aider les pauvres, ni des pauvres qui ont pré-

féré la pauvreté aux richesses ; ni des vierges qui ont imité, sur la terre, la vie des anges ; ni des pasteurs charitables qui se sont fait tout à tous, toujours prêts à donner à leur troupeau, non seulement leurs veilles et leurs travaux, mais leurs propres vies. Que dirai-je de la pénitence et de la mortification ! Les juges n'exercent pas plus sévèrement la justice sur les criminels, que les pécheurs pénitens l'ont exercée sur eux-mêmes. Bien plus, les innocens ont puni en eux, avec une rigueur incroyable, cette pente prodigieuse que nous avons au péché. La vie de saint Jean-Baptiste, qui parut si surprenante aux Juifs, est devenue commune parmi les fidèles ; les déserts ont été peuplés de ses imitateurs : et il y a eu tant de solitaires, que des solitaires plus parfaits ont été contraints de chercher des solitudes plus profondes ; tant on a fui le monde, tant la vie contemplative a été goûtée.

Tels étoient les fruits précieux que devoit produire l'évangile. L'église n'est pas moins riche en exemples qu'en préceptes ; et sa doctrine a paru sainte, en produisant une infinité de saints. Dieu, qui sait que les plus fortes vertus naissent parmi les souffrances, l'a fondée par le martyre ; et l'a tenue, durant trois cens ans, dans cet état, sans qu'elle eût un seul moment pour se reposer. Après qu'il eût fait voir, par une si longue expérience, qu'il n'avait pas besoin du secours humain ni des puissances de la terre pour établir son église, il y appela enfin les empereurs ; et fit, du grand Constantin, un protec-

teur déclaré du Christianisme. Depuis ce temps, les rois ont accouru de toutes parts à l'église ; et tout ce qui étoit écrit dans les prophéties, touchant sa gloire future, s'est accompli aux yeux de toute la terre.

Que si elle a été invincible contre les efforts du dehors, elle ne l'est pas moins contre les divisions intestines. Ces hérésies, tant prédites par Jésus-Christ et par ses apôtres, sont arrivées ; et la foi, persécutée par les empereurs, souffroit en même temps des hérétiques une persécution plus dangereuse. Mais cette persécution n'a jamais été plus violente que dans le temps où l'on vit cesser celles des païens. L'enfer fit alors ses plus grands efforts pour détruire par elle-même cette église, que les attaques de ses ennemis déclarés avoient affermie. A-peine commençoit-elle à respirer par la paix que lui donna Constantin ; et voilà qu'Arius, ce malheureux prêtre, lui suscite de plus grands troubles qu'elle n'en avoit jamais soufferts. Constance, fils de Constantin, séduit par les Ariens dont il autorise le dogme, tourmente les catholiques par toute la terre ; nouveau persécuteur du Christianisme, et d'autant plus redoutable, que sous le nom de Jésus-Christ, il fait la guerre à Jésus-Christ même. Pour comble de malheurs, l'église, ainsi divisée, tombe entre les mains de Julien l'Apostat, qui met tout en œuvre pour détruire le Christianisme, et n'en trouve point de meilleur moyen que de fomenter les factions dont il étoit déchiré. Après lui, vient un Valens, autant attaché aux

Ariens

Ariens que Constance, mais plus violent. D'autres empereurs protègent d'autres hésies avec une pareille fureur. L'église apprend, par tant d'expériences, qu'elle n'a pas moins à souffrir sous les empereurs chrétiens qu'elle avoit souffert sous les empereurs infidèles ; et qu'elle doit verser du sang pour défendre non-seulement tous le corps de sa doctrine, mais encore chaque article particulier. En effet, il n'y en a aucun qu'elle n'ait vu attaqué par ses enfans. Mille sectes et mille hérésies sorties de son sein se sont élevées contre elle. Mais, si elle les a vu s'élever selon les prédictions de Jésus-Christ, elle les a vu tomber toutes selon ses promesses, quoique souvent soutenues par les empereurs et par les rois. Ses véritables enfans ont été, comme dit saint Paul, reconnus par cette épreuve ; la vérité n'a fait que se fortifier quand elle a été contestée, et l'église est demeurée inébranlable.

VIII. *Réflexions particulières sur le châtiment des Juifs, et sur les prédictions de Jésus-Christ qui l'avoient marqué.*

Pendant que j'ai travaillé à vous faire voir sans interruption la suite des conseils de Dieu dans la perpétuité de son peuple, j'ai passé rapidement sur beaucoup de faits qui méritent des réflexions profondes. Qu'il me soit permis d'y revenir, pour ne vous laisser pas perdre de si grandes choses.

Et premièrement, MONSEIGNEUR, je vous prie de considérer avec une attention plus particulière la chute des Juifs, dont toutes les circonstances rendent témoignage à l'évangile. Ces circonstances nous sont expliquées par des auteurs infidèles ;

par des Juifs, et par des Païens, qui, sans entendre la suite des conseils de Dieu, nous ont raconté les faits importans par lesquels il lui a plu de la déclarer.

Nous avons Josephe, auteur Juif, historien très-fidèle, et très-instruit des affaires de sa nation, dont aussi il a illustré les antiquités par un ouvrage admirable. Il a écrit la dernière guerre, où il a péri, après avoir été présent à tout, et y avoir lui-même servi son pays avec un commandement considérable.

Les Juifs nous fournissent encore d'autres auteurs très-anciens, dont vous verrez les témoignages. Ils ont d'anciens commentaires sur les livres de l'écriture, et entr'autres les paraphrases Chaldaïques qu'ils impriment avec leurs bibles. Ils ont leur livre qu'ils nomment Talmud, c'est-à-dire, doctrine, qu'ils ne respectent pas moins que l'écriture elle-même. C'est un ramas des traités et des sentences de leur anciens maîtres; et encore que les parties dont ce grand ouvrage est composé ne soient pas toutes de la même antiquité, les derniers auteurs qui y sont cités ont vécu dans les premiers siécles de l'église. Là, parmi une infinité de fables impertinentes qu'on voit commencer pour la plupart après les temps de notre Seigneur, on trouve de beaux restes des anciennes traditions du peuple Juif, et des preuves pour le convaincre.

Et d'abord il est certain, de l'aveu des Juifs, que la vengeance divine ne s'est jamais plus terriblement, ni plus manifeste-

ment déclarée, qu'elle fit dans leur dernière désolation.

C'est une tradition constante attestée dans leur Talmud, et confirmée par tous leurs rabbins, que, quarante ans avant la ruine de Jérusalem, ce qui revient à peu près au temps de la mort de Jésus-Christ, on ne cessoit de voir dans le temple des choses étranges. Tous les jours il y paroissoit de nouveaux prodiges, de sorte qu'un fameux rabbin s'écria un jour : *O temple, ô temple, qu'est-ce qui t'émeut ! et pourquoi te fais-tu peur à toi-même !* *R. Johanan, fils de Zacai. Tr. de fest. expiat.*

Qu'y a-t-il de plus marqué que ce bruit affreux qui fut ouï par les prêtres dans le sanctuaire le jour de la pentecôte, et cette voix manifeste qui sortit du fond de ce lieu sacré, *Sortons d'ici, sortons d'ici !* Les saints anges, protecteurs du temple, déclarèrent hautement qu'ils l'abandonnoient ; parce que Dieu, qui y avoit établi sa demeure durant tant de siècles, l'avoit réprouvé.

Josephe et Tacite même ont raconté ce prodige. Il ne fut apperçu que des prêtres. Mais voici un autre prodige qui a éclaté aux yeux de tout le peuple, et jamais aucun autre peuple n'avoit rien vu de semblable. *Quatre ans devant la guerre déclarée, un paysan*, dit Josephe, *se mit à crier : Une voix est sortie du côté de l'Orient ; une voix est sortie du côté de l'Occident ; une voix est sortie du côté des quatre vents ; voix contre Jérusalem et contre le temple ; voix contre les nouveaux mariés et les nouvelles mariées ; voix contre tout le peuple.* Depuis ce temps, ni jour, ni nuit *Josep. l. VII. de bell. Jud. c. 12. Tacit. hist. lib. V. c. 13.* *Lib. VII. de bell. Jud. cap. 12.*

il ne cessa de crier : *Malheur, malheur à Jérusalem !* Il redoubloit ses cris, les jours de fête. Aucune autre parole ne sortit jamais de sa bouche : ceux qui le plaignoient : ceux qui le maudissoient, ceux qui lui donnoient ses nécessités, n'entendirent jamais de lui que cette terrible parole, *Malheur à Jérusalem !* Il fut pris, interrogé et condamné au fouet par les magistrats : à chaque demande et à chaque coup, il répondoit, sans jamais se plaindre, *Malheur à Jérusalem !* Renvoyé comme un insensé, il couroit tout le pays, en répétant sans cesse sa triste prédiction. Il continua durant sept ans, à crier de cette sorte, sans se relâcher et sans que sa voix s'affoiblit. Au temps du dernier siége de Jérusalem, il se renferma dans la ville, tournant infatigablement autour des murailles, et criant de toute sa force, *Malheur au temple ! malheur à la ville ! Malheur à tout le peuple !* A la fin il ajouta, *Malheur à moi-même !* et en même temps il fut emporté d'un coup de pierre lancée par une machine.

Ne diroit-on pas, MONSEIGNEUR, que la vengeance divine s'étoit comme rendue visible en cet homme, qui ne subsistoit que pour prononcer ses arrêts ; qu'elle l'avoit rempli de sa force, afin qu'il pût égaler les malheurs du peuple par ses cris ; et qu'enfin il devoit périr, par un effet de cette vengeance qu'il avoit si long-temps annoncée, afin de la rendre plus sensible et plus présente, quand il en seroit, non seulement le prophète et le temoin, mais encore la victime ?

Ce prophète des malheurs de Jérusalem s'appeloit Jésus. Il sembloit que le

nom de Jésus, nom de salut et de paix, devoit tourner, aux Juifs qui le mépriſoient en la personne de notre Sauveur, à un funeste présage; et que, ces ingrats ayant rejeté un Jésus qui leur annonçoit la grace, la miséricorde et la vie, Dieu leur envoyoit un autre Jésus qui n'avoit à leur annoncer que des maux irrémédiables et l'inévitable décret de leur ruine prochaine.

Pénétrons plus avant dans les jugemens de Dieu sous la conduite de ses écritures. Jérusalem et son temple ont été deux fois détruits; l'une par Nabuchodonosor, l'autre par Tite. Mais, en chacun de ces deux temps, la justice de Dieu s'est déclarée par les mêmes voies, quoique plus à découvert dans le dernier.

Pour mieux entendre cet ordre des conseils de Dieu, posons, avant toutes choses, cette vérité si souvent établie dans les saintes lettres; que l'un des plus terribles effets de la vengeance divine est lorsqu'en punition de nos péchés précédens elle nous livre à notre sens réprouvé : en sorte que nous sommes sourds à tous les sages avertissemens, aveugles aux voies de salut qui nous sont montrées; prompts à croire tout ce qui nous perd, pourvu qu'il nous flatte; et hardis à tout entreprendre, sans jamais mesurer nos forces avec celles des ennemis que nous irritons.

Ainsi périrent la première fois, sous la main de Nabuchodonosor roi de Babylone, Jérusalem et ses princes. Foibles et toujours battus par ce roi victorieux,

ils avoient souvent éprouvé qu'ils ne faisoient contre lui que de vains efforts, et avoient été obligés à lui jurer fidélité. Le prophète Jérémie leur déclaroit, de la part de Dieu, que Dieu même les avoit livrés à ce prince, et qu'il n'y avoit de salut pour eux qu'à subir le joug. Il disoit à Sédécias roi de Judée, et à tout son peuple : *Soumettez-vous à Nabuchodonosor roi de Babylone, afin que vous viviez ; car pourquoi voulez-vous périr, et faire de cette ville une solitude ?* Ils ne crurent point à sa parole. Pendant que Nabuchodonosor les tenoit étroitement enfermés par les prodigieux travaux dont il avoit entouré leur ville, ils se laissoient enchanter par leurs faux prophètes qui leur remplissoient l'esprit de victoires imaginaires, et leur disoient au nom de Dieu, quoique Dieu ne les eût point envoyés : *J'ai brisé le joug du roi de Babylone : vous n'avez plus que deux ans à porter ce joug ; et après vous verrez ce prince contraint à vous rendre les vaisseaux sacrés qu'il a enlevés du temple.* Le peuple, séduit par ces promesses, souffroit la faim et la soif et les plus dures extrémités ; et fit tant, par son audace insensée, qu'il n'y eut plus pour lui de miséricorde. La ville fut renversée, le temple fut brûlé, tout fut perdu.

2. *Paralip.* XXXVI. 13.

Jerem. XXVII. 12. 17.

Jerem. XXVIII. 2. 3.

4. *Reg.* XXV.

A ces marques, les Juifs connurent que la main de Dieu étoit sur eux. Mais, afin que la vengeance divine leur fût aussi manifeste, dans la dernière ruine de Jérusalem, qu'elle l'avoit été dans la première, on a vu, dans l'une et dans

l'autre, la même séduction, la même témérité et le même endurcissement.

Quoique leur rébellion eût attiré sur eux les armes Romaines, et qu'ils secouassent témérairement un joug sous lequel tout l'univers avoit ployé, Tite ne vouloit pas les perdre: au contraire, il leur fit souvent offrir le pardon, non seulement au commencement de la guerre, mais encore lorsqu'ils ne pouvoient plus échapper de ses mains. Il avoit déjà élevé, autour de Jérusalem, une longue et vaste muraille munie de tours et de redoutes aussi fortes que la ville même, quand il leur envoya Josephe leur concitoyen, un de leurs capitaines, un de leurs prêtres, qui avoit été pris dans cette guerre en défendant son pays. Que ne leur dit-il pas, pour les émouvoir? Par combien de fortes raisons les invita-t-il à rentrer dans l'obéissance? Il leur fit voir le ciel et la terre conjurés contr'eux, leur perte inévitable dans la resistance, et tout ensemble leur salut dans la clémence de Tite. *Sauvez*, leur disoit-il, *la cité sainte ; sauvez-vous vous-mêmes ; sauvez ce temple, la merveille de l'univers, que les Romains respectent, et que Tite ne voit périr qu'à regret.* Mais le moyen de sauver des gens si obstinés à se perdre? Séduits par leurs faux prophètes, ils n'écoutoient pas ces sages discours. Ils étoient réduits à l'extrémité : la faim en tuoit plus que la guerre, et les mères mangeoient leurs enfans. Tite, touché de leurs maux, prenoit ses dieux à témoin qu'il n'étoit pas cause de leur perte. Du- *Joseph. de bell. 4.*

rant ces malheurs, ils ajoutoient foi aux fausses prédictions qui leur promettoient l'empire de l'univers. Bien plus : la ville étoit prise ; le feu y étoit déjà de tous côtés ; et ces insensés croyoient encore les faux prophètes qui les assuroient que le jour du salut étoit venu, afin qu'ils résistassent toujours, et qu'il n'y eût plus pour eux de miséricorde. En effet, tout fut massacré ; la ville fut renversée de fond en comble ; et, à la réserve de quelques restes de tours que Tite laissa pour servir de monument à la postérité, il n'y demeura pas pierre sur pierre.

Joseph. b. II.

Vous voyez donc, MONSEIGNEUR, éclater sur Jérusalem la même vengeance qui avoit autrefois paru sous Sédécias. Tite n'est pas moins envoyé de Dieu que Nabuchodonosor : les Juifs périssent de la même sorte. On voit dans Jérusalem la même rebellion, la même famine les mêmes extrémités, les mêmes voies de salut ouvertes, la même séduction, le même endurcissement, la même chute ; et afin que tout soit semblable, le second temple est brûlé, sous Tite, le même mois et le même jour que l'avoit été le premier sous Nabuchodonosor : il falloit que tout fût marqué, et que le peuple ne pût douter de la vengeance divine.

Ibid. 9. 10.

Il y a pourtant, entre ces deux chutes de Jérusalem et des Juifs, de mémorables différences ; mais qui toutes vont à faire voir, dans la dernière, une justice plus rigoureuse et plus déclarée. Nabuchodonosor fit mettre le feu dans le temple : Tite n'oublia rien pour le sauver ;

quoique ses conseillers lui représentassent que, tant qu'il subsisteroit, les Juifs, qui y attachoient leur destinée, ne cesseroient jamais d'être rebelles. Mais le jour fatal étoit venu, c'étoit le dixième d'août, qui avoit déjà vu brûler le temple de Salomon. Malgré les défenses de Tite prononcées devant les Romains et devant les Juifs, et malgré l'inclination naturelle des soldats qui devoit les porter plutôt à piller qu'à consumer tant de richesses : un soldat, poussé, dit Josephe, par *une inspiration divine*, se fait lever par ses compagnons à une fenêtre, et met le feu dans ce temple auguste. Tite accourt ; Tite commande qu'on se hâte d'éteindre la flamme naissante. Elle prend partout en un instant, et cet admirable édifice est réduit en cendres. *Ibid.* *Ibid.*

Que si l'endurcissement des Juifs sous Sédécias étoit l'effet le plus terrible et la marque la plus assurée de la vengeance divine, que dirons-nous de l'aveuglement qui a paru du temps de Tite ? Dans la première ruine de Jérusalem, les Juifs s'entendoient du moins entr'eux ; dans la dernière, Jérusalem, assiégée par les romains, étoit déchirée par trois factions ennemies. Si la haine qu'elles avoient toutes pour les Romains alloit jusqu'à la fureur, elles n'étoient pas moins acharnées les unes contre les autres : les combats du dehors coûtoient moins de sang aux Juifs que ceux du dedans. Un moment après les assauts soutenus contre l'étranger, les citoyens recommençoient leur guerre intestine : la violence *Joseph.* VI. VII.

et le brigandage regnoient partout dans la ville. Elle périssoit ; elle n'étoit plus qu'un grand champ couvert de corps morts ; et les chefs des factions y combattoient pour l'empire. N'étoit-ce pas une image de l'enfer, où les damnés ne se haissent pas moins les uns les autres qu'ils haissent les démons qui sont leurs ennemis communs, et où tout est plein d'orgueil, de confusion et de rage ?

Confessons donc, MONSEIGNEUR, que la justice que Dieu fit des Juifs par Nabuchodonosor, n'étoit qu'une ombre de celle dont Tite fut le ministre. Quelle ville a jamais vu périr onze cent mille hommes, en sept mois de temps et dans un seul siége ? C'est ce que virent les Juifs au dernier siége de Jérusalem. Les Chaldéens ne leur avoient rien fait souffrir de semblable. Sous les Chaldéens, leur captivité ne dura que soixante-dix ans : il y a seize cents ans qu'ils sont esclaves par tout l'univers ; et ils ne trouvent encore aucun adoucissement à leur esclavage.

Il ne faut plus s'étonner si Tite, victorieux, après la prise de Jérusalem, ne vouloit pas recevoir les congratulations des peuples voisins, ni les couronnes qu'ils lui envoyoient pour honorer sa victoire. Tant de mémorables circonstances, la colère de Dieu si marquée, et sa main qu'il voyoit encore si présente, le tenoient dans un profond étonnement ; et c'est ce qui lui fit dire ce que vous avez ouï, qu'il n'étoit pas le vainqueur, qu'il n'étoit qu'un foible instrument de la vengeance divine.

Il n'en savoit pas tout le secret : l'heu-

re n'étoit pas encore venue où les empereurs devoient reconnoître Jésus-Christ. C'étoit le temps des humiliations et des persécutions de l'église. C'est pourquoi Tite, assez éclairé pour connoître que la Judée périssoit par un effet manifeste de la justice de Dieu, ne connut pas quel crime Dieu avoit voulu punir si terriblement. C'étoit le plus grand de tous les crimes ; crime jusques alors inoui, c'est-à-dire, le déicide, qui aussi a donné lieu à une vengeance dont le monde n'avoit vu encore aucun exemple.

Mais, si nous ouvrons un peu les yeux, et si nous considérons la suite des choses, ni ce crime des Juifs, ni son châtiment ne pourront nous être cachés.

Souvenons-nous seulement de ce que Jésus-Christ leur avoit prédit. Il avoit prédit la ruine entière de Jérusalem et du temple. *Il n'y restera pas*, dit-il, *pierre sur pierre.* Il avoit prédit la manière dont cette ville ingrate seroit assiégée, et cette effroyable circonvallation qui la devoit environner: il avoit prédit, cette faim horrible qui devoit tourmenter ses citoyens, et n'avoit pas oublié les faux prophètes par lesquels ils devoient être séduits. Il avoit averti les Juifs que le temps de leur malheur étoit proche : il avoit donné les signes certains qui devoient en marquer l'heure précise : il leur avoit expliqué la longue suite de crimes qui devoit leur attirer un tel châtiment : en un mot, il avoit fait toute l'histoire du siége et de la désolation de Jérusalem. *Matth.* XXIV. 1 *Marc.* X 1. 2. *Luc.* X 5. 6.

Et remarquez, MONSEIGNEUR, qu'il

leur fit ces prédictions vers le temps de sa passion, afin qu'ils connussent mieux la cause de tous leurs maux. Sa passion approchoit, quand il leur dit : *La sagesse divine vous a envoyé des prophètes, des sages et des docteurs; vous en tuerez les uns, vous en crucifierez les autres; vous les flagellerez dans vos synagogues; vous les persécuterez de ville en ville, afin que tout le sang innocent qui a été répandu sur la terre retombe sur vous, depuis le sang d'Abel le juste, jusques au sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez massacré entre le temple et l'autel. Je vous dis en vérité, toutes ces choses viendront sur la race qui est à présent. Jérusalem, Jérusalem qui tues les prophètes, et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfans comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes; et tu ne l'as pas voulu ! Le temps approche que vos maisons demeureront désertes.*

Matth. XXIII. 34. *&c.*

Voilà l'histoire des Juifs. Ils ont persécuté leur Messie, en sa personne et en celle des siens : ils ont remué tout l'univers contre ses disciples, et ne les ont laissé en repos dans aucune ville : ils ont armé les Romains et les Empereurs contre l'église naissante : ils ont lapidé saint Etienne ; tué les deux Jacques, que leur sainteté rendoit vénérables même parmi eux ; immolé saint Pierre et saint Paul, par le glaive et par les mains des gentils. Il faut qu'ils périssent. Tant de sang, mêlé à celui des prophètes qu'ils ont massacrés, crie vengeance devant Dieu : *leurs maisons, et leur ville va être deserte :* leur désolation ne sera pas

moindre que leur crime : Jésus-Christ les en avertit : le temps est proche : *toutes ces choses viendront sur la race qui est à présent ;* et encore *: cette génération ne passera pas sans que ces choses arrivent ;* c'est-à-dire, que les hommes qui vivoient alors en devoient être les témoins. *Matt.* XXI 34. *Marc.* XI 30. *Luc.* XI 32.

Mais écoutons la suite des prédictions de notre Sauveur. Comme il faisoit son entrée dans Jérusalem quelques jours avant sa mort, touché des maux que cette mort devoit attirer à cette malheureuse ville, il la regarde en pleurant : *Ah !* dit-il, ville infortunée, *si tu connoissois, du moins en ce jour qui t'est encore donné* pour te repentir, *ce qui te pourroit apporter la paix ! Mais maintenant tout ceci est caché à tes yeux. Viendra le temps que tes ennemis t'environneront de tranchées, et t'enfermeront, et te serreront de toutes parts, et te détruiront entièrement toi et tes enfans, et ne laisseront en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps auquel Dieu t'a visité.* *Luc.* XI 41.

C'étoit marquer assez clairement et la manière du siége et les derniers effets de la vengeance. Mais il ne falloit pas que Jésus allât au supplice sans dénoncer à Jérusalem combien elle seroit un jour punie de l'indigne traitement qu'elle lui faisoit. Comme il alloit au Calvaire, portant sa croix sur ses épaules *il étoit suivi d'une grande multitude de peuple et de femmes qui se frappoient la poitrine et qui déploroient sa mort. Il* s'arrêta, se tourna vers elles et leur dit ces mots : *Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfans ; car le temps s'approche au-* *Luc.* XXII 27.

quel on dira : Heureuses les stériles ! heureuses les entrailles qui n'ont point porté d'enfans , et les mammelles qui n'en ont point nourri ! Ils commenceront alors à dire aux montagnes, tombez sur nous ; et aux collines , couvrez-nous. Car si le bois vert est ainsi traité , que sera-ce du bois sec ? Si l'innocent, si le juste souffre un si rigoureux supplice , que doivent attendre les coupables ?

Jérémie a-t-il jamais plus amèrement déploré la perte des Juifs ? Quelles paroles plus fortes pouvoit employer le Sauveur pour leur faire entendre leurs malheurs et leur désespoir, et cette horrible famine funeste aux enfans, funeste aux mères qui voyoient sécher leurs mammelles, qui n'avoient plus que des larmes à donner à leurs enfans , et qui mangèrent le fruit de leurs entrailles ?

IX.

Deux mémorables prédictions de notre Seigneur sont expliquées , et leur accomplissement est justifié par l'histoire.

Telles sont les prédictions qu'il a faites à tout le peuple. Celles qu'il fit en particulier à ses disciples méritent encore plus d'attention. Elles sont comprises dans ce long et admirable discours, où il joint ensemble la ruine de Jérusalem avec celle de l'univers. Cette liaison n'est pas sans mystère, et en voici le dessein.

Mat. XXIV. *Marc.* XIII. *Luc.* XXI.

Jérusalem , cité bienheureuse que le Seigneur avoit choisie , tant qu'elle demeura dans l'alliance et dans la foi des promesses , fut la figure de l'église et la figure du ciel où Dieu se fait voir à ses enfans. C'est pourquoi nous voyons souvent les prophètes joindre , dans la suite du même discours , ce qui regarde Jérusalem à ce qui regarde l'église et à ce qui

regarde la gloire céleste. C'est un des secrets des prophéties, et une des clefs qui en ouvrent l'intelligence : mais Jérusalem réprouvée, et ingrate envers son Sauveur, devoit être l'image de l'enfer. Ses perfides citoyens devoient représenter les damnés ; et le jugement terrible que Jésus-Christ devoit exercer sur eux étoit la figure de celui qu'il exercera sur tout l'univers, lorsqu'il viendra à la fin des siècles, en sa majesté, juger les vivans et les morts. C'est une coutume de l'écriture, et un des moyens dont elle se sert pour imprimer les mystères dans les esprits, de mêler, pour notre instruction, la figure à la vérité. Ainsi notre Seigneur a mêlé l'histoire de Jérusalem désolée avec celle de la fin des siècles, et c'est ce qui paroît dans le discours dont nous parlons.

Ne croyons pas toutefois que ces choses soient tellement confondues que nous ne puissions discerner ce qui appartient à l'une et à l'autre. Jésus-Christ les a distinguées par des caractères certains que je pourrois aisément marquer, s'il en étoit question. Mais il me suffit de vous faire entendre ce qui regarde la désolation de Jérusalem et des Juifs.

Les apôtres (c'étoit encore au temps de la passion) assemblés autour de leur maître, lui montroient le temple et les bâtimens d'alentour : ils en admiroient les pierres, l'ordonnance, la beauté, la solidité ; et il leur dit : *Voyez-vous ces grands bâtimens ? Il n'y restera pas pierre sur pierre.* Etonnés de cette parole, ils lui demandent le temps d'un événement si terrible ; et lui

Mat. XXI. 1. 2. *Marc.* XI. 1. 2. *Luc.* X. 5. 6.

qui ne vouloit pas qu'il fussent surpris dans Jérusalem lorsqu'elle seroit saccagée (car il vouloit qu'ils y eût dans le sac de cette ville une image de la dernière séparation des bons et des mauvais), commença à leur raconter tous les malheurs, comme il devoient arriver, l'un après l'autre.

Mat. XXIV. 7. *Marc.* XIII. 8. Premièrement, il leur marque *des pestes, des famines, et des tremblemens de terre*: et les histoires font foi que jamais ces choses n'avoient été plus fréquentes ni plus remarquables qu'elles le furent durant ces temps. Il ajoute qu'il y auroit par tout l'univers : *des troubles, des bruits de guerre, des guerres sanglantes ; que toutes les nations se soulèveroient les unes contre le autres* : et qu'on verroit toute la terre dans l'agitation. Pouvoit-il mieux nous représenter les dernières années de Néron, lors que tout l'empire Romain, c'est-à-dire, tout l'univers, si paisible depuis la victoire d'Auguste et sous la puissance des empereurs, commença à s'ébranler ; et qu'on vit les Gaules, les Espagnes, tous les royaumes dont l'empire étoit composé, s'émouvoir tout à coup ; quatre empereurs s'élever presque en même-temps contre Néron, et les uns contre les autres ; les cohortes prétoriennes, les armées de Syrie, de Germanie, et toutes les autres qui étoient répandues en Orient et en Occident, s'entrechoquer, et traverser sous la conduite de leurs empereurs, d'une extrémité du monde à l'autre, pour décider leurs querelles par de sanglantes batailles ?

Luc. XXI. 9. *Mat.* XXIV. 6. 7. *Marc.* XIII. 7. *Luc.* XXI. 9. 10.

Mat. XXIV 6. 8. Voilà de grands maux, dit le fils de Dieu ; *mais ce ne sera pas encore la fin.* Les Juifs

souffriront, comme les autres, dans cette commotion universelle du monde ; mais il leur viendra, bientôt après, des maux plus particuliers, *et ce ne sera ici que le commencement de leurs douleurs.* *Marc.* XIII. 7. 8. *Luc.* XXI. 9.

Il ajoute que son église, toujours affligée depuis son premier établissement, verroit la persécution s'allumer contr'elle plus violente que jamais, durant ces temps. Vous avez vu que Néron, dans ses dernières années, entreprit la perte des chrétiens, et fit mourir saint Pierre et saint Paul. Cette persécution, excitée par les jalousies et les violences des Juifs, avançoit leur perte, mais elle ne marquoit pas encore le terme précis. *Mat.* XXIV. 9. *Marc.* XIII. 9. *Luc.* XXI. 12.

La venue des faux Christs et des faux prophètes sembloit être un plus prochain acheminement à la dernière ruine : car la destinée ordinaire de ceux qui refusent de prêter l'oreille à la vérité est d'être entraînés à leurs pertes par des prophètes trompeurs. Jésus-Christ ne cache pas à ses apôtres que ce malheur arriveroit aux Juifs. *Il s'élèvera*, dit-il, *un grand nombre de faux prophètes qui séduiront beaucoup de monde ;* et encore : *Donnez-vous de garde des faux Christs et des faux prophètes.* *Mat.* XXIV 11. *Mat.* XXIV. 23. 24. *Marc.* XIII. 22. 23. *Luc.* 21. 8.

Qu'on ne dise pas que c'étoit une chose aisée à deviner à qui connoissoit l'humeur de la nation : car, au contraire, je vous ai fait voir que les Juifs, rebutés de ces séducteurs qui avoient si souvent causé leur ruine, et sur-tout dans le temps de Sédécias, s'en étoient tellement désabusés qu'ils cessèrent de les écouter. Plus

de cinq cents ans se passèrent sans qu'il parût aucun faux prophète en Israël. Mais l'enfer, qui les inspire, se réveilla à la venue de Jésus-Christ : et Dieu qui tient en bride, autant qu'il lui plaît, les esprits trompeurs, leur lâcha la main; afin d'envoyer, dans le même temps, ce supplice aux Juifs et cette épreuve à ses fidèles. Jamais il ne parut tant de faux prophètes que dans les temps qui suivirent la mort de notre Seigneur. Sur-tout vers le temps de la guerre Judaïque, et sous le règne de Néron qui la commença, Josephe nous fait voir une infinité de ces imposteurs qui attiroient le peuple au désert par de vains prestiges et des secrets de magie, leur promettant une prompte et miraculeuse délivrance. C'est aussi pour cette raison que le désert est marqué, dans les prédictions de notre Seigneur, comme un des lieux où seroient cachés ces faux libérateurs que vous avez vus à la fin entraîner le peuple dans la dernière ruine. Vous pouvez croire que le nom de Christ, sans lequel il n'y a avoit point de délivrance parfaite pour les Juifs, étoit mêlé dans ces promesses imaginaires; et vous verrez dans la suite de quoi vous en convaincre.

Joseph. ant. XX. 6. *de bell.* II. 22.

Mat. XXIV. 16.

La Judée ne fut pas la seule province exposée à ces illusions. Elles furent communes dans tout l'empire. Il n'y a aucun temps où toutes les histoires nous fassent paroître un plus grand nombre de ces imposteurs qui se vantent de prédire l'avenir et trompent les peuples par leurs prestiges. Un Simon le magicien, un

Elymas, un Apollonius Tyaneus, un nombre infini d'autres enchanteurs, marqués dans les histoires saintes et profanes, s'élevèrent durant ce siècle où l'enfer sembloit faire ses derniers efforts pour soutenir son empire ébranlé. C'est pourquoi Jésus-Christ remarque en ce temps, principalement parmi les Juifs, ce nombre prodigieux de faux prophètes. Qui considèrera de près ses paroles, verra qu'ils devoient se multiplier devant et après la ruine de Jérusalem, mais vers ces temps; et que ce seroit alors que la séduction, fortifiée par de faux miracles et par de fausses doctrines, seroit tout ensemble si subtile et si puissante, que *les élus mêmes, s'il étoit possible, y seroient trompés.* *Mat.* XXVI. 24. *Marc.* XIII. 22.

Je ne dis pas qu'à la fin des siècles il ne doive encore arriver quelque chose de semblable et de plus dangereux; puisque même nous venons de voir que ce qui se passe dans Jérusalem est la figure manifeste de ces derniers temps: mais il est certain que Jésus-Christ nous a donné cette séduction comme un des effets sensibles de la colère de Dieu sur les Juifs, et comme un des signes de leur perte. L'événement a justifié sa prophétie: tout est ici attesté par des témoignages irréprochables. Nous lisons la prédiction de leurs erreurs dans l'évangile; nous en voyons l'accomplissement dans leurs histoires, et sur-tout dans celle de Josephe.

Après que Jésus-Christ a prédit ces choses, dans le dessein qu'il avoit de tirer les siens des malheurs dont Jérusa-

lem étoit menacée, il vient aux signes prochains de la dernière désolation de cette ville.

Dieu ne donne pas toujours à ses élus de semblables marques. Dans ces terribles châtimens qui font sentir sa puissance à des nations entières, il frappe souvent le juste avec le coupable ; car il a de meilleurs moyens de les séparer, que ceux qui paroissent à nos sens. Les mêmes coups, qui brisent la paille, séparent le bon grain ; l'or s'épure dans le même feu où la paille est consumée ; et, sous les mêmes châtimens par lesquels les méchans sont exterminés, les fidèles se purifient. Mais, dans la désolation de Jérusalem, afin que l'image du jugement dernier fût plus expresse, et la vengeance divine plus marquée sur les incrédules, il ne voulut pas que les Juifs qui avoient reçu l'évangile fussent confondus avec les autres ; et Jésus-Christ donna à ses disciples des signes certains auxquels ils pussent connoître quand il seroit temps de sortir de cette ville réprouvée. Il se fonda, selon sa coutume, sur les anciennes prophéties, dont il étoit l'interprète aussi bien que la fin ; et, repassant sur l'endroit où la dernière ruine de Jérusalem fut montrée si clairement à Daniel, il dit ces paroles : *Quand vous verrez l'abomination de la désolation que Daniel a prophétisée, que celui qui lit entende ; quand vous la verrez établie dans le lieu saint*, ou comme il est porté dans saint Marc, *dans le lieu où elle ne doit pas être ; alors* que ceux qui *sont dans la Ju-*

Aug. l. de civ. Dei. c. 8.

Mat. XXIV 15.

Marc. XIII. 14.

dée s'enfuient dans les montagnes. Saint Luc raconte la même chose en d'autres termes : *Quand vous verrez les armées entourer Jérusalem, sachez que sa désolation est proche : alors que ceux qui sont dans la Judée se retirent dans les montagnes.* Luc. XX 20. 21.

Un des évangélistes explique l'autre ; et, en conférant ces passages, il nous est aisé d'entendre que cette abomination prédite par Daniel est la même chose que les armées autour de Jérusalem. Les saints pères l'ont ainsi entendu, et la raison nous en convainc. Orig. T 29. in Ma Aug. ep. 8 ad Hesych

Le mot d'*abomination*, dans l'usage de la langue sainte, signifie idole, et qui ne sait que les armées romaines portoient, dans leurs enseignes, les images de leurs dieux, et de leurs Césars qui étoient les plus respectés de tous leurs dieux ? Ces enseignes étoient aux soldats un objet de culte. Et, parce que les idoles, selon les ordres de Dieu, ne devoient jamais paroître dans la terre sainte, les enseignes romaines en étoient bannies. Aussi voyons-nous dans les histoires que, tant qu'il a resté aux Romains tant soit peu de considération pour les Juifs, jamais ils n'ont fait paroître les enseignes romaines dans la Judée. C'est pour cela que Vitellius, quand il passa dans cette province pour porter la guerre en Arabie, fit marcher ses troupes sans enseignes ; car on révéroit encore alors la religion Judaïque, et on ne vouloit point forcer ce peuple à souffrir des choses si *contraires à sa loi.* Mais, au temps de Joseph. ant XVIII. c. 7

la dernière guerre Judaïque, on peut bien croire que les Romains n'épargnèrent pas un peuple qu'ils vouloient exterminer. Ainsi, quand Jérusalem fut assiégée, elle étoit environnée d'autant d'idoles qu'il y avoit d'enseignes romaines; et l'abomination ne parut jamais tant *où elle ne devoit pas être*, c'est-à-dire, dans la terre sainte et autour du temple.

Est-ce donc là, dira-t-on, ce grand signe que Jésus-Christ devoit donner? Etoit-il temps de s'enfuir, quand Tite assiégea Jérusalem, et qu'il enferma de si près les avenues qu'il n'y avoit plus moyen de s'échapper? C'est ici qu'est la merveille de la prophétie. Jérusalem a été affligée deux fois en ces temps: la première, par Cestius gouverneur de Syrie, l'an 58 de notre Seigneur; la seconde par Tite, quatre ans après, c'est-à-dire, l'an 72. Au dernier siége, il n'y avoit plus moyen de se sauver. Tite faisoit cette guerre avec trop d'ardeur: il surprit toute la nation renfermée dans Jérusalem, durant la fête de Pâques, sans que personne échapât; et cette effroyable circonvallation qu'il fit autour de la ville ne laissoit plus d'espérance à ses habitans. Mais il n'y avoit rien de semblable dans le siége de Cestius. Il étoit campé à 50 stades, c'est-à-dire, à six milles de Jérusalem: son armée se répandoit tout autour, mais sans y faire de tranchées; et il faisoit la guerre si négligemment, qu'il manqua l'occasion de prendre la ville, dont la terreur, les séditions, et même ses intelligences, lui

Joseph. II. de bell. Jud. c. 23. 24. Id. l. VI. VII.

Joseph. l. II. c. 23. 24.

ouvroient les portes. Dans ce temps, loin que la retraite fût impossible, l'histoire marque expressément que plusieurs Juifs se retirèrent. C'étoit donc alors qu'il falloit sortir ; c'étoit le signal que le fils de Dieu donnoit aux siens. Aussi a-t-il distingué très-nettement les deux siéges : l'un où *la ville seroit entourée de fossés et de forts* ; alors il n'y auroit plus que la mort pour tous ceux qui y étoient enfermés : l'autre, où elle seroit seulement *enceinte de l'armée* ; et plutôt investie qu'assiégée dans les formes, c'est alors *qu'il falloit fuir et se retirer dans les montagnes.*

Joseph. ibid.

Luc. XIX. 42.

Luc. XXI. 20. 21.

Les chrétiens obéirent à la parole de leur maître. Quoiqu'il y en eût des milliers dans Jérusalem et dans la Judée, nous ne lisons, ni dans Josephe, ni dans les autres histoires, qu'il s'en soit trouvé aucun dans la ville quand elle fut prise. Au contraire, il est constant, par l'histoire écclésiastique et par tous les monumens de nos ancêtres, qu'ils se retirèrent à la petite ville de Pella, dans un pays de montagnes, auprès du désert, aux confins de la Judée et de l'Arabie.

Euseb. III. *hist. eccl. c.* 5. *Epiph. hær.* VII. *Nazaræorum. et lib. de pond. et mens.*

On peut connoître par-là combien précisément ils avoient été avertis : et il n'y a rien de plus remarquable que cette séparation des Juifs incrédules d'avec les Juifs convertis au christianisme ; les uns étant demeurés dans Jérusalem pour y subir la peine de leur infidélité ; et les autres s'étant retirés, comme Loth sorti de Sodôme, dans une petite ville où ils considéroient, avec tremblement les ef-

fets de la vengeance divine, dont Dieu avoit bien voulu les mettre à couvert.

Outre les prédictions de Jésus-Christ, il y eut des prédictions de plusieurs de ses disciples; entr'autres celles de saint Pierre et de saint Paul. Comme on traînoit au supplice ces deux fidèles témoins de Jésus-Christ ressuscité, ils dénoncèrent aux Juifs, qui les livroient aux gentils, leur perte prochaine. Ils leur dirent *que Jérusalem alloit être renversée de fond en comble; qu'ils périroient de faim et de désespoir; qu'ils seroient bannis à jamais de la terre de leurs pères, et envoyés en captivité par toute la terre; que le terme n'étoit pas loin: et que tous ces maux leur arriveroient pour avoir insulté, avec tant de cruelles railleries, au bien-aimé fils de Dieu, qui s'étoit déclaré à eux par tant de miracles.* La pieuse antiquité nous a conservé cette prédiction des apôtres, qui devoit être suivie d'un si prompt accomplissement. Saint Pierre en avoit fait beaucoup d'autres, soit par une inspiration particulière, soit en expliquant les paroles de son maître; et Phlégon auteur païen, dont Origène produit le témoignage, a écrit que tout ce que cet apôtre avoit prédit s'étoit accompli de point en point.

Lact. div. Instit. lib. IV. c. 21.

Phleg. lib. 13. et 14. Chron. apud. Orig. lib. 2. contr. Cels.

Ainsi rien n'arrive aux Juifs qui ne leur ait été prophétisé. La cause de leur malheur nous est clairement marquée dans le mépris qu'ils ont fait de Jésus-Christ et de ses disciples. Le temps des graces étoit passé, et leur perte étoit inévitable.

C'étoit donc en vain, MONSEIGNEUR, que

que Tite vouloit sauver Jérusalem et le temple : la sentence étoit partie d'en haut, il ne devoit plus y rester pierre sur pierre. Que si un empereur romain tenta vainement d'empêcher la ruine du temple, un autre empereur romain tenta encore plus vainement de le rétablir. Julien l'apostat, après avoir déclaré la guerre à Jésus-Christ, se crut assez puissant pour anéantir ses prédictions. Dans le dessein qu'il avoit de susciter de tous côtés des ennemis aux chrétiens, il s'abaissa jusqu'à rechercher les Juifs, qui étoient le rebut du monde. Il les excita à rebâtir le temple ; il leur donna des sommes immenses, et les assista de toute la force de l'empire. *Amm. Marc. l. XXIII. init.*

Ecoutez quel en fut l'événement, et voyez comme Dieu confond les princes superbes. Les saints pères et les historiens ecclésiastiques le rapportent d'un commun accord, et le justifient par des monumens qui restoient encore dans leurs temps. Mais il falloit que la chose fût attestée par les païens mêmes. Ammian Marcelin, gentil de religion et zélé défenseur de Julien, l'a racontée en ces termes : *Pendant qu'Alpius, aidé du gouverneur de la province, avançoit l'ouvrage autant qu'il pouvoit ; de terribles globes de feu sortirent des fondemens, qu'ils avoient auparavant ébranlés par des secousses violentes ; les ouvriers, qui recommencèrent souvent l'ouvrage, furent brûlés à diverses reprises, le lieu devint inaccessible, et l'entreprise cessa.* *Ibid.*

Les auteurs ecclésiastiques, plus exacts à représenter un événement si mémora-

ble, joignirent le feu du ciel au feu de la terre. Mais enfin la parole de Jésus-Christ demeura ferme. Saint Jean Chrysostome s'écrie : *Il a bâti son église sur la pierre, rien ne l'a pu renverser : il a renversé le temple ; rien ne l'a pu relever. Nul ne peut abattre ce que Dieu élève : nul ne peut relever ce que Dieu abbat.*

Orat. in Jud.

Ne parlons plus de Jérusalem ni du temple. Jetons les yeux sur le peuple même, autrefois le temple vivant du Dieu des armées, et maintenant l'objet de sa haine. Les Juifs sont plus abbatus que leur temple et que leur ville. L'esprit de vérité n'est plus parmi eux : la prophétie y est éteinte : les promesses sur lesquelles ils appuyoient leur espérance, se sont évanouies : tout est renversé dans ce peuple, *et il n'y reste plus pierre sur pierre.*

Et voyez jusqu'à quel point ils sont livrés à l'erreur. Jésus-Christ leur avoit dit : *Je suis venu à vous au nom de mon père, et vous ne m'avez pas reçu ; un autre viendra en son nom, et vous le recevrez.* Depuis ce temps, l'esprit de séduction règne tellement parmi eux, qu'ils sont prêts encore à chaque moment à s'y laisser emporter. Ce n'étoit pas assez que les faux prophètes eussent livré Jérusalem entre les mains de Tite ; les Juifs n'étoient pas encore bannis de la Judée, et l'amour qu'ils avoient pour Jérusalem en avoit obligé plusieurs à choisir leur demeure parmi ses ruines. Voici un faux Christ qui va achever de les perdre. Cinquante ans après la prise de Jérusa-

Joan. V. 43.

lem, dans le siècle de la mort de notre Seigneur, l'infâme Barchochébas, un voleur, un scélérat, parce que son nom signifioit le fils de l'étoile, se disoit l'étoile de Jacob prédite au livre des Nombres, et se porta pour le Christ. Akibas, le plus autorisé de tous les rabbins, et à son exemple tous ceux que les Juifs appeloient leurs sages, entrèrent dans son parti, sans que l'imposteur leur donnât aucune autre marque de sa mission, sinon qu'Akibas disoit que le Christ ne pouvoit pas beaucoup tarder. Les Juifs se revoltèrent par tout l'empire Romain, sous la conduite de Barchochébas qui leur promettoit l'empire du monde. Adrien en tua six cent mille : le joug de ces malheureux s'appesantit, et ils furent bannis pour jamais de la Judée.

Num. XXIV. 17. *Euseb. hist. eccl.* IV. 6. 8.

Talm. Hier. tract. de jej. ctin vet. com. sup. Lam. Jer. Maim. l. de jure reg. c. 12.

Qui ne voit que l'esprit de séduction s'est saisi de leur cœur ? *L'amour de la vérité, qui leur apportoit le salut, s'est éteint en eux; Dieu leur a envoyé une efficace d'erreur qui les fait croire au mensonge.* Il n'y a point d'imposture si grossière qui ne les séduise. De nos jours, un imposteur s'est dit le Christ en Orient : tous les Juifs commençoient à s'attrouper autour de lui : nous les avons vus, en Italie, en Hollande, en Allemagne, et à Metz, se préparer à tout vendre et à tout quitter pour le suivre. Ils s'imaginoient déjà qu'ils alloient devenir les maîtres du monde, quand ils apprirent que leur Christ s'étoit fait turc, et avoit abandonné la loi de Moïse.

Thess. II. 12.

X.

Il ne faut pas s'étonner qu'ils soient *La suite des*

erreurs des Juifs, et la manière dont ils expliquent les prophéties.

tombés dans de tels égaremens, ni que la tempête les ait dissipés après qu'ils ont eu quitté leur route. Cette route leur étoit marquée dans leurs prophéties, principalement dans celles qui désignoient le temps du Christ. Ils ont laissé passer ces précieux momens sans en profiter: c'est pourquoi on les voit ensuite livrés au mensonge, et ils ne savent plus à quoi se prendre.

Donnez-moi encore un moment pour vous raconter la suite de leurs erreurs, et tous les pas qu'ils ont faits pour s'enfoncer dans l'abyme. Les routes par où on s'égare tiennent toujours au grand chemin; et, en considérant où l'égarement a commencé, on marche plus surement dans la droite voie.

Nous avons vu, MONSEIGNEUR, que deux prophéties marquoient aux Juifs le temps du Christ; celle de Jacob, et celle de Daniel. Elles marquoient toutes deux la ruine du royaume de Juda au temps que le Christ viendroit. Mais Daniel expliquoit que la totale destruction de ce royaume devoit être une suite de la mort du Christ: et Jacob disoit clairement que, dans la décadence du royaume de Juda, le Christ qui viendroit alors seroit *l'attente des peuples;* c'est-à-dire, qu'il en seroit le libérateur, et qu'il se feroit un nouveau royaume composé non plus d'un seul peuple, mais de tous les peuples du monde. Les paroles de la prophétie ne peuvent avoir d'autre sens, et c'étoit la tradition constante des Juifs qu'elles devoient s'entendre de cette sorte.

e-là cette oppinion répandue parmi anciens rabbins, et qu'on voit encore leur Talmud, que, dans le temps le Christ viendroit, il n'y auroit plus magistrature, de sorte qu'il n'y avoit de plus important pour connoître le ıs de leur Messie, que d'observer d ils tomberoient dans cet état malheux. *Gen. 7 sanhed. XI.*

ı effet, ils avoient bien commencé; ils n'avoient eu l'esprit occupé des leurs mondaines qu'ils vouloient er dans le Messie, afin d'y avoir sous son empire, ils n'auroient pu ɔnnoître Jésus-Christ. Le fondement ı avoient posé étoit certain: car aussique la tyrannie du premier Hérode, ı changement de la république Judaïqui arriva de son temps, leur eut voir le moment de la décadence ıuée dans la prophétie, ils ne douıt point que le Christ ne dût venir, ı'on ne vît bientôt ce nouveau roıe où devoient se réunir tous les les.

ıe des choses qu'ils remarquèrent que la puissance de vie et de mort, fut ôtée. C'étoit un grand change:, puisqu'elle leur avoit toujours été ervée jusqu'alors, à quelque domiın qu'ils fussent soumis, et même Babylone pendant leur captivité. toire de Susanne le fait assez voir, c'est une tradition constante parmi Les rois de Perse, qui les rétabli, leur laissèrent cette puissance par décret exprès que nous avons remar- *Talm. II Tr. Sanh* *Dan. X*

1. Esd. VII. 25. 26. qué en son lieu ; et nous avons vu aussi que les premiers Séleucides avoient plutôt augmenté que restreint leurs privilèges. Je n'ai pas besoin de parler ici encore une fois du règne des Machabées, où ils furent non seulement affranchis, mais puissans et redoutables à leurs ennemis. Pompée qui les affoiblit à la manière que nous avons vue, content du tribut qu'il leur imposa, et de les mettre en état que le peuple Romain en pût disposer dans le besoin, leur laissa leur prince avec toute la jurisdiction. On sait assez que les Romains en usoient ainsi, et ne touchoient point au gouvernement du dedans, dans les pays à qui ils laissoient leurs rois naturels.

Enfin, les Juifs sont d'accord qu'ils perdirent cette puissance de vie et de mort, seulement quarante ans avant la désolation du second temple ; et on ne peut douter que ce ne soit le premier Hérode qui ait commencé à faire cette plaie à leur liberté. Car depuis que, pour se venger du sanhédrin, où il avoit été obligé de comparoître lui-même avant qu'il fût roi, et ensuite pour s'attirer toute l'autorité à lui seul, il eut attaqué cette assemblée, qui étoit comme le sénat fondé par moïse, et le conseil perpétuel de la nation où la suprême jurisdiction étoit exercée ; peu à peu ce grand corps perdit son pouvoir ; et il lui en restoit bien peu quand Jésus-Christ vint au monde. Les affaires empirèrent sous les enfans d'Hérode, lorsque le royaume d'Archélaüs, dont Jérusalem étoit la ca-

Joseph. ant. XVI. 17.

pitale, réduit en province Romaine, fut gouverné par des présidens que les empereurs envoyoient. Dans ce malheureux état, les Juifs gardèrent si peu la puissance de vie et de mort, que, pour faire mourir Jésus-Christ, qu'à quelque prix que ce fût ils vouloient perdre, il leur fallut avoir recours à Pilate; et ce foible gouverneur leur ayant dit qu'ils le fissent mourir eux-mêmes, ils répondirent tous d'une voix: *Nous n'avons pas le pouvoir de faire mourir personne.* Aussi fut-ce par les mains d'Hérode qu'ils firent mourir saint Jacques, frère de saint Jean, et qu'ils mirent saint Pierre en prison. Quand ils eurent résolu la mort de saint Paul, ils le livrèrent entre les mains des Romains comme ils avoient fait Jésus-Christ; et le vœu sacrilège de leurs faux zélés qui jurèrent de ne boire ni manger jusqu'à ce qu'ils eussent tué ce saint apôtre, montre assez qu'ils se croyoient déchus du pouvoir de le faire mourir juridiquement. Que s'ils lapidèrent saint Etienne, ce fut tumultuairement, et par un effet de ces emportemens séditieux que les Romains ne pouvoient pas toujours réprimer dans ceux qui se disoient alors les zélateurs. On doit donc tenir pour certain, tant par ces histoires que par le consentement des Juifs, et par l'état de leurs affaires, que, vers les temps de notre Seigneur, et sur-tout dans ceux où il commença d'exercer son ministère, ils perdirent entièrement l'autorité temporelle. Ils ne purent voir cette perte, sans se souvenir

Joan. XVIII. 31. *Act.* XII. 2. 3.

Act. XX. XXIV.

Act. VII. 57.

de l'ancien oracle de Jacob, qui leur prédisoit que, dans le temps du Messie, il n'y auroit plus parmi eux ni puissance, ni autorité, ni magistrature. Un de leurs plus anciens auteurs le remarque : et il a raison d'avouer que le sceptre n'étoit plus alors dans Juda, ni l'autorité dans les chefs du peuple ; puisque la puissance publique leur étoit ôtée ; et que, le sanhédrin étant dégradé, les membres de ce grand corps n'étoient plus considérés comme juges, mais comme simples docteurs. Ainsi, selon eux-mêmes il étoit temps que le Christ parût. Comme ils voyoient ce signe certain de la prochaine arrivée de ce nouveau roi, dont l'empire devoit s'étendre sur tous les peuples, ils crurent qu'en effet il alloit paroître. Le bruit s'en répandit aux environs ; et on fut persuadé dans tout l'Orient qu'on ne seroit pas long-temps sans voir sortir de Judée ceux qui régneroient sur toute la terre.

Tract. voc. magna Gen. seu comm. in Gen.

Suet. Vesp. Tacit. lib. V. hist. c. 13. Joseph. de bel. Jud. VII. 12. Hegesib. de excid. Jer. V. 44.

Tacite et Suétone rapportent ce bruit comme établi par une opinion constante, et par un ancien oracle qu'on trouvoit dans les livres sacrés du peuple Juif. Josephe récite cette prophétie dans les mêmes termes, et dit, comme eux, qu'elle se trouvoit dans les saints livres. L'autorité de ces livres, dont on avoit vu les prédictions si visiblement accomplies en tant de rencontres, étoit grande dans tout l'Orient ; et les Juifs, plus attentifs que les autres à observer des conjonctures qui étoient principalement écrites pour leur instruction, reconnurent le temps

du Messie, que Jacob avoit marqué dans leur décadence. Ainsi les réflexions qu'ils firent sur leur état furent justes; et, sans se tromper sur les temps du Christ, ils connurent qu'il devoit venir dans le temps qu'il vint en effet. Mais, ô foiblesse de l'esprit humain! et vanité, source inévitable d'aveuglement! l'humilité du Sauveur cacha à ces orgueilleux les veritables grandeurs qu'ils devoient chercher dans leur Messie. Ils vouloient que ce fût un roi semblable aux rois de la terre. C'est pourquoi les flatteurs du premier Hérode, éblouis de la grandeur et de la magnificence de ce prince, qui, tout tyran qu'il étoit, ne laissa pas d'enrichir la Judée, dirent qu'il étoit lui-même ce roi tant promis. C'est aussi ce qui donna lieu à la secte des Hérodiens, dont il est tant parlé dans l'évangile, et que les païens ont connue, puisque Perse et son scholiaste nous apprennent, qu'encore du temps de Néron, la naissance du roi Hérode étoit célébrée par ses sectateurs avec la même solennité que le sabat. Josephe tomba dans une semblable erreur. Cet homme *instruit*, comme il dit lui-même, *dans les prophéties Judaïques, comme étant prêtre et sorti de la race sacerdotale*, reconnut à la vérité que la venue de ce roi, promis par Jacob, convenoit aux temps d'Hérode, où il nous montre lui-même, avec tant de soin, un commencement manifeste de la ruine des Juifs. Mais, comme il ne vit rien dans sa nation qui remplît ces ambitieuses idées qu'elle avoit conçues de son,

Epiph. lib. I. hær. 20. Herodian.

Matt. XXII. 6. Marc. III. 6. XII. 13. Pers. et vet. schol. sat. V. 11. 180.

Joseph. de bell. Jud. III. 14.

Christ, il poussa un peu plus avant le temps de la prophétie, et, l'appliquant à Vespasien, il assura que *cet oracle de l'écriture signifioit ce prince déclaré empereur de la Judée.*

Lib. III. de bell. Jud. 14. VII. 12.

C'est ainsi qu'il détournoit l'écriture sainte pour autoriser sa flatterie : aveugle, qui transportoit aux étrangers l'espérance de Jacob et de Juda ; qui cherchoit en Vespasien le fils d'Abraham et de David ; et attribuoit à un prince idolâtre le titre de celui dont les lumières devoient retirer les gentils de l'idolâtrie.

La conjoncture des temps le favorisoit. Mais, pendant qu'il attribuoit à Vespasien ce que Jacob avoit dit du Christ, les zélés qui défendoient Jérusalem se l'attribuoient à eux-mêmes. C'est sur ce seul fondement qu'ils se promettoient l'empire du monde, comme Josephe le raconte ; plus raisonnables que lui, en ce que du moins ils ne sortoient pas de la nation pour chercher l'accomplissement des promesses faites à leurs pères.

Josep. l. VII. de bell. Jud.

Comment n'ouvroient-ils pas les yeux au grand fruit que faisoit dès-lors parmi les gentils la prédication de l'évangile, et à ce nouvel empire que Jésus-Christ établissoit par toute la terre ? Qu'y avoit-il de plus beau qu'un empire, où la piété regnoit, où le vrai Dieu triomphoit de l'idolâtrie, où la vie éternelle étoit annoncée aux nations infidèles ; et l'empire même des Césars n'étoit-il pas une vaine pompe en comparaison de celui-ci ; Mais cet empire n'étoit pas assez éclatant aux yeux du monde.

Qu'il faut être désabusé des grandeurs humaines pour connoître Jésus-Christ ! Les Juifs connurent le temps ; les Juifs voyoient les peuples appelés au Dieu d'Abraham, selon l'oracle de Jacob, par Jésus-Christ et par ses disciples : et toutefois ils le méconnurent : ce Jésus qui leur étoit déclaré par tant de marques. Et, encore que, durant sa vie et après sa mort, il confirmât sa mission par tant de miracles, ces aveugles le rejettèrent ; parce qu'il n'avoit en lui que la solide grandeur destituée de tout l'appareil qui frappe les sens, et qu'il venoit plutôt pour condamner que pour couronner leur ambition aveugle.

Et toutefois, forcés par les conjonctures et les circonstances du temps, malgré leur aveuglement, ils sembloient quelquefois sortir de leurs préventions. Tout se disposoit tellement, du temps de notre Seigneur, à la manifestation du Messie, qu'ils soupçonnèrent que saint Jean-Baptiste le pouvoit bien être. Sa manière de vie austère, extraordinaire, étonnante, les frappa ; et, au défaut des grandeurs du monde, ils parurent vouloir d'abord se contenter de l'éclat d'une vie si prodigieuse. La vie simple et commune de Jésus-Christ rebuta ces esprits grossiers autant que superbes, qui ne pouvoient être pris que par les sens, et qui d'ailleurs éloignés d'une conversion sincère, ne vouloient rien admirer que ce qu'ils regardoient comme inimitable. De cette sorte, saint Jean-Baptiste, qu'on jugea digne d'être le Christ, n'en fut pas cru *Luc.* III. *Joan.* I. 20.

quand il montra le Christ véritable ; et Jésus-Christ, qu'il falloit imiter quand on y croyoit, parut trop humble aux Juifs pour être suivi.

Cependant l'impression qu'ils avoient conçue, que le Christ devoit paroître en ce temps, étoit si forte qu'elle demeura près d'un siècle parmi eux. Ils crurent que l'accomplissement des prophéties pouvoit avoir une certaine étendue, et n'étoit pas toujours toute renfermée dans un point précis ; de sorte que, près de cent ans, il ne se parloit parmi eux que des faux Christs qui se faisoient suivre, et des faux prophètes qui les annonçoient. Les siècles précédens n'avoient rien vu de semblable ; et les Juifs ne prodiguèrent le nom de Christ, ni quand Judas le Machabée remporta sur leur tyran tant de victoires, ni quand son frère Simon les affranchit du joug des gentils, ni quand le premier Hyrcan fit tant de conquêtes. Les temps et les autres marques ne convenoient pas, et ce n'est que dans le siècle des Jésus-Christ qu'on a commencé à parler de tous ces Messies. Les samaritains, qui lisoient dans le Pentateuque la prophétie de Jacob, se firent des Christs aussi bien que les Juifs ; et, un peu après Jésus-Christ, ils reconnurent leur Dosithée. Simon le magicien, de même pays, se vantoit aussi d'être le fils de Dieu ; et Ménandre son disciple se disoit le Sauveur du monde. Dès le vivant de Jésus-Christ, la Samaritaine avoit cru que le Messie *alloit venir* : tant il étoit constant dans la nation, et parmi tous ceux qui

Orig. tract. 27. in Matt. tom. 14. in Joan. 1. cont. Cels. Iren. I. 20. 21. ebxetat. Joan. IV. 25.

lisoient l'ancien oracle de Jacob, que le Christ devoit paroître dans ces conjonctures.

Quand le terme fut tellement passé qu'il n'y eut plus rien à attendre, et que les Juifs eurent vu par expérience que tous les Messies qu'ils avoient suivis, loin de les tirer de leurs maux, n'avoient fait que les y conduire davantage : alors ils furent long-temps sans qu'il parût parmi eux de nouveaux Messies ; et Barchochébas est le dernier qu'ils aient reconnu pour tel dans ces premiers temps du christianisme. Mais l'ancienne impression ne put être entièrement effacée. Au lieu de croire que le Christ avoit paru, comme ils avoient fait encore au temps d'Adrien ; sous les Antonins ses successeurs, ils s'avisèrent de dire que leur Messie étoit au monde, bien qu'il ne parût pas encore, parce qu'il attendoit le prophète Elie qui devoit venir le sacrer. Ce discours étoit commun parmi eux dans le temps de saint Justin; et nous trouvons aussi, dans leur Talmud, la doctrine d'un de leurs maîtres des plus anciens, qui disoit *que le Christ étoit venu, selon qu'il étoit marqué dans les prophètes ; mais qu'il se tenoit caché, quelque part à Rome, parmi les pauvres mendians.*

Just. adv Tryph.

R. Juda filius Levi. Gen. Sun XI.

Une telle rêverie ne put pas entrer dans les esprits ; et les Juifs, contraints enfin d'avouer que le Messie n'étoit pas venu dans le temps qu'ils avoient raison de l'attendre selon leurs anciennes prophéties, tombèrent dans un autre abyme. Peu s'en fallut qu'ils ne renonçassent à

R. Hillel. l. Is. Abrau. de cap. fidei.

l'espérance de leur Messie, qui leur manquoit dans le temps ; et plusieurs suivirent un fameux rabbin, dont les paroles se trouvent encore conservées dans le Talmud. Celui-ci, voyant le terme passé de si loin, conclut que *les Israëlites n'avoient plus de Messie à attendre, parce qu'il leur avoit été donné en la personne du roi Ezéchias.*

A la vérité, cette opinion, loin de prévaloir parmi les Juifs, y a été détestée. Mais, comme ils ne connoissent plus rien dans les temps qui leur sont marqués par leurs prophéties, et qu'ils ne savent par où sortir de ce labyrinthe il[illegible] fait un article de foi de cette parole que nous lisons dans le Talmud, *Tous les termes, qui étoient marqués pour la venue du Messie, sont passés* ; et ont prononcé, d'un commun accord, *Maudits soient ceux qui supputeront les temps du Messie !* comme on voit dans une tempête qui a écarté le vaisseau trop loin de sa route, le pilote désespéré abandoner son calcul, et aller où le mène la hasard.

Gem. San. c. XI. Mases Maimon. in Epit. Talm. Is. Abrau. de cap. fidei.

Depuis ce temps, toute leur étude a été d'éluder les prophéties où le temps du Christ étoit marqué. Ils ne se sont pas souciés de renverser toutes les traditions de leurs pères, pourvu qu'ils pussent ôter aux chrétiens ces admirables prophéties : et ils en sont venus jusqu'à dire que celle de Jacob ne regardoit pas le Christ.

Gem. Tr. san. c. XI.

Mais leurs anciens lives les démentent. Cette prophétie est entendue du Messie dans le Talmud ; et la manière dont

nous l'expliquons se trouve dans leurs paraphrases, c'est-à-dire, dans les commentaires les plus authentiques et les plus respectés qui soient parmi eux.

Paraph. Onkelos. Johan. et Jeros. [illegible] lyg. Aug.

Nous y trouvons, en propres termes, que la maison et le royaume de Juda, auquel se devoit réduire un jour toute la postérité de Jacob et tout le peuple d'Israël, produisoit toujours *des juges et des magistrats* jusqu'à la venue du Messie; sous lequel il se formeroit un royaume composé de tous les peuples.

C'est le témoignage que rendoient encore aux Juifs, dans le premier temps du christianisme, leurs plus célèbres docteurs et les plus reçues. L'ancienne tradition, si ferme et si établie, ne pouvoit être abolie d'abord; et, quoique les Juifs n'appliquassent pas à Jésus-Christ la prophétie de Jacob, ils n'avoient encore osé nier qu'elle ne convînt au Messie. Ils n'en sont venus à cet excès que longtemps après, et lorsque, pressés par les chrétiens, ils ont enfin apperçu que leur propre tradition étoit contre eux.

Pour la prophétie de Daniel où la venue du Christ étoit renfermée dans le terme de 490 ans, à compter depuis la vingtième année d'Artaxerxe à la longue main : comme ce terme menoit à la fin du quatrième millenaire du monde, c'étoit aussi une tradition très-ancienne parmi les Juifs que le Messie paroîtroit vers la fin de ce quatrième millenaire, et environ deux mille ans après Abraham. Un Elie, dont le nom est grand parmi les Juifs, quoique ce ne soit pas le pro-

Gem. T San. c. X.

phète, l'avait ainsi enseigné avant la naissance de Jésus-Christ ; et la tradition s'en est conservée dans le livre du Talmud. Vous avez vu ce terme accompli à la venue de notre Seigneur, puisqu'il a paru en effet environ deux mille ans après Abraham et vers l'an 4,000 du monde. Cependant les Juifs ne l'ont pas connu ; et, frustrés de leur attente, ils ont dit que leurs péchés avoient retardé le Messie qui devoit venir. Mais cependant nos dates sont assurées de leur aveu propre ; et c'est un trop grand aveuglement de faire dépendre des hommes un terme que Dieu a marqué si précisément dans Daniel.

C'est encore pour eux un grand embarras de voir que ce prophète fasse aller le temps du Christ avant celui de la ruine de Jérusalem ; de sorte que, ce dernier temps étant accompli, celui qui le précède le doit être aussi.

Josephe s'est ici bien trompé grossièrement. Il a bien compté les semaines qui devoient être suivies de la désolation du peuple Juif ; et, les voyant accomplies dans le temps que Tite mit le siége devant Jérusalem, il ne douta point que le moment de la perte de cette ville ne fût arrivé. Mais il ne considéra pas que cette désolation devoit être précédée de la venue du Christ et de sa mort ; de sorte qu'il n'entendit que la moitié de la prophétie.

Antiq. X. c. *lt. de b. ll. ud.* VII. 4.

Les Juifs qui sont venus après lui ont voulu suppléer à ce défaut. Ils nous ont forgé un Agrippa descendu d'Hérode, que les Romains, disent-ils, ont fait

mourir un peu devant la ruine de Jérusalem ; et ils veulent que cet Aprippa, Christ par son titre de roi, soit le Christ dont il est parlé par Daniel : nouvelle preuve de leur aveuglement. Car, outre que cet Agrippa ne peut être ni le juste, ni le saint des saints, ni la fin des prophéties, tel que devoit être le Christ que Daniel marquoit en ce lieu ; outre que le meurtre de cet Agrippa, dont les Juifs étoient innocens, ne pouvoit pas être la cause de leur désolation, comme devoit être la mort du Christ de Daniel : ce que disent ici les Juifs est une fable. Cet Agrippa, descendu d'Hérode, fut toujours du parti des Romains : il fut toujours bien traité par leurs empereurs, et régna dans un canton de la Judée, long-temps après la prise de Jérusalem, comme l'atteste Josephe et les autres contemporains.

Josep. l. VII de bell. Jud Justus Tïl bibl. Phot. cod. 33.

Ainsi tout ce qu'inventent les Juifs, pour éluder les prophéties, les confond. Eux-mêmes ils ne se fient pas à des inventions si grossières et leur meilleure défense est dans cette loi qu'ils ont établie de ne supputer plus les jours du Messie. Par-là ils ferment les yeux volontairement à la vérité, et renoncent aux prophéties où le saint-Esprit a lui-même compté les années. Mais, pendant qu'ils y renoncent, ils les accomplissent, et font voir la vérité, de ce qu'elles disent de leur aveuglement et de leur chute.

Qu'ils répondent ce qu'ils voudront aux prophéties : la désolation qu'elles prédisoient leur est arrivée dans le temps

marqué ; l'événement est plus fort que toutes leurs subtilités ; et, si le Christ n'est venu dans cette fatale conjoncture, les prophètes, en qui ils espèrent, les ont trompés.

Et, pour achever de les convaincre, remarquez deux circonstances qui ont accompagné leur chute et la venue du Sauveur du monde : l'une, que la succession des pontifes, perpétuelle et inaltérable depuis Aaron, finit alors ; l'autre, que la distinction des tribus et des familles, toujours conservée jusqu'à ce temps, périt, de leur aveu propre.

Cette distinction étoit nécessaire jusqu'au temps du Messie. De Levi devoient naître les ministres des choses sacrées ; d'Aaron devoient sortir les prêtres et les pontifes ; de Juda devoit sortir le Messie même. Si la distinction des familles n'eut subsisté jusqu'à la ruine de Jérusalem, et jusqu'à la venue de Jésus-Christ, les sacrifices Judaïques auroient péri devant le temps, et David eût été frustré de la gloire d'être reconnu pour le père du Messie. Le Messie est-il arrivé ? le sacerdoce nouveau, selon l'ordre de Melchisédech, a-t-il commencé en sa personne ? et la nouvelle royauté qui n'étoit pas de ce monde a-t-elle paru ? on n'a plus besoin d'Aaron, ni de Lévi, ni de Juda, ni de David, ni de leurs familles. Aaron n'est plus nécessaire dans un temps où les sacrifices devoient
Dan. IX. 27. cesser selon Daniel : la maison de David et de Juda a accompli sa destinée lorsque le Christ de Dieu en est sorti : et, comme si les Juifs renonçoient eux-mê-

mes à leur espérance, ils oublient précisément en ce temps la succession des familles jusqu'alors si soigneusement et si religieusement retenue.

N'omettons pas une des marques de la venue du Messie, et peut-être la principale si nous la savons bien entendre, quoiqu'elle fasse le scandale et l'horreur des Juifs. C'est la rémission des péchés annoncée au nom d'un Sauveur souffrant, d'un Sauveur humilié et obéissant jusqu'à la mort. Daniel avoit marqué, parmi ses semaines, la semaine mystérieuse que nous avons observée, où le Christ devoit être immolé, où l'alliance devoit être confirmée par sa mort, où les anciens sacrifices devoient perdre leur vertu. Joignons Daniel avec Isaïe : nous trouverons tout le fond d'un si grand mystère ; nous verrons *l'homme de douleurs, qui est chargé des iniquités de tout le peuple, qui donne sa vie pour le péché, et le guérit par ses plaies.* *Dan.* IX. 26 27. *Is.* LIII.

Ouvrez les yeux, incrédules : N'est-il pas vrai que la rémission des péchés vous a été prêchée au nom de Jésus-Christ crucifié ? S'étoit-on jamais avisé d'un tel mystère ? Quelqu'autre que Jésus-Christ, ou devant lui, ou après, s'est-il glorifié de laver les péchés par son sang ? Se sera-t-il fait crucifier exprès pour acquérir un vain honneur, et accomplir en lui-même une si funeste prophétie ? Il faut se taire, et adorer dans l'évangile une doctrine qui ne pourroit pas même venir dans la pensée d'aucun homme, si elle n'étoit véritable.

L'embarras des Juifs est extrême dans

cet endroit : ils trouvent dans leurs écritures trop de passages où il est parlé des humiliations de leur Messie. Que deviendront donc ceux où il est parlé de sa gloire et de ses triomphes ? Le dénouement naturel est qu'il viendra aux triomphes par les combats, et à la gloire par les souffrances. Chose incroyable ! les Juifs ont mieux aimé admettre deux Messies. Nous voyons dans leur Talmud, et dans d'autres livres d'une pareille antiquité, qu'ils attendent un Messie souffrant, et un Messie plein de gloire : l'un mort et ressuscité ; l'autre toujours heureux et toujours vainqueur : l'un à qui conviennent tous les passages où il est parlé de foiblesse ; l'autre à qui conviennent tous ceux où il est parlé de grandeur : l'un enfin fils de Joseph, car on n'a pu lui dénier un des caractères de Jésus-Christ qui a été réputé fils de Joseph ; et l'autre fils de David : sans jamais vouloir entendre que ce Messie, fils de David, devoit, selon David, *boire du torrent* avant que *de lever la tête :* c'est-à-dire, être affligé avant que d'être *triomphant*, comme le dit lui-même le fils de David : *O insensés et pesans de cœur, qui ne pouvez croire ce qu'ont dit les prophètes, ne falloit-il pas que le Christ souffrît ces choses, et qu'il entrât dans sa gloire par ce moyen ?*

Tr. Succeet. Comm. sive Perek. sup. Cant. c. 7. v. 3.

Ps. CIX.

Luc. XXIV. 25. 26.

Au reste, si nous entendons du Messie ce grand passage où Isaïe nous représente si vivement *l'homme de douleurs frappé pour nos péchés* et défiguré *comme un lépreux*, nous sommes encore soutenus

Is. LIII.

ette explication, aussi bien que dans les autres, par l'ancienne tradition ifs; et, malgré leurs préventions, le re tant de fois cité de leur Talmud enseigne que ce *lépreux chargé des s du peuple sera le Messie.* Les dou- du Messie, qui lui seront causées nos péchés, sont célèbres dans le e endroit et dans les autres livres des s. Il est souvent parlé de l'entrée i humble que glorieuse, qu'il devoit e dans Jérusalem, monté sur un âne; cette célèbre prophétie de Zacharie est appliquée. De quoi les Juifs ont-à se plaindre? Tout leur étoit marqué termes précis dans leurs prophètes; ur ancienne tradition avoit conservé explication naturelle de ces célèbres pro- héties: il n'y a rien de plus juste que e reproche que leur fait le Sauveur du monde: *Hypocrites, vous savez juger par les vents et par ce qui vous paroît dans le ciel, si le temps sera serein ou pluvieux; et vous ne savez pas connoître, à tant de signes qui vous sont donnés, le temps où vous êtes!*

Gem. Tr. sans. f. XI. *Ibid.*

Ibid.

Matt. XVI. 2. 3. 4. *Luc.* XXII. 56.

Concluons donc que les Juifs ont eu véritablement raison de dire que *tous les termes de la venue du Messie sont passés.* Juda n'est plus un royaume ni un peuple: d'autres peuples ont reconnu le Messie qui devoit être envoyé. Jésus-Christ a été montré aux gentils: à ce signe, ils ont accouru au Dieu d'Abraham; et la bénédiction de ce patriarche s'est répandue par toute la terre. L'homme de douleurs a été prêché, et la rémission des péchés

a été annoncée par sa mort. Toutes les semaines se sont écoulées ; la désolation du peuple et du sanctuaire, juste punition de la mort du Christ, a eu son dernier accomplissement ; enfin le Christ a paru avec tous les caractères que la tradition des Juifs y reconnoissoit ; et leur incrédulité n'a plus d'excuse.

Aussi voyons-nous, depuis ce temps, des marques indubitables de leur réprobation. Après Jésus-Christ, ils n'ont fait que s'enfoncer de plus en plus dans l'ignorance et dans la misère : d'où la seule extrémité de leurs maux, et la honte d'avoir été si souvent en proie à l'horreur, les fera sortir ; ou plutôt la bonté de Dieu, quand le temps arrêté par sa providence pour punir leur ingratitude et dompter leur orgueil sera accompli.

Cependant ils demeurent la risée des peuples et l'objet de leur aversion ; sans qu'une si longue captivité les fasse revenir à eux, encore qu'elle dût suffire pour les convaincre. Car enfin, comme leur dit saint Jérôme : *Qu'attends-tu, ô Juif incrédule ? Tu as commis plusieurs crimes durant le temps des juges : ton idolâtrie t'a rendu l'esclave de toutes les nations voisines ; mais Dieu a eu bientôt pitié de toi, et n'a pas tardé à t'envoyer des sauveurs. Tu as multiplié tes idolâtries sous tes rois ; mais les abominations où tu es tombé sous Achaz et sous Manassès n'ont été punies que par 70 ans de captivité. Cyrus est venu ; et il t'a rendu ta patrie, ton temple et tes sacrifices. A la fin tu as été accablé par Vespasien et par Tite. Cinquante ans*

Hier. ep. ad Dar. tom. 3. Epist.

après, Adrien a achevé de t'exterminer ; et il y a quatre cents ans que tu demeures dans l'oppression. C'est ce que disoit saint Jérôme. L'argument s'est fortifié depuis, et douze cents ans ont été ajoutés à la désolation du peuple juif. Disons-lui donc, au lieu de quatre cents ans, que seize siècles ont vu durer sa captivité, sans que son joug devienne plus léger. *Qu'as tu fait, ô peuple ingrat ! Esclave dans tous les pays et de tous les princes, tu ne sers point les dieux étrangers. Comment Dieu, qui t'avoit élu, t'a-t-il oublié ! Et que sont devenues ses anciennes miséricordes ! Quel crime, quel attentat, plus grand que l'idolâtrie, te fait sentir un châtiment que jamais tes idolâtries ne t'avoient attiré ! Tu te tais ! Tu ne peux comprendre ce qui rend Dieu si inexorable ! Souviens-toi de cette parole de tes pères, son sang soit sur nous et sur nos enfans ; et encore, nous n'avons point de roi que César. Le Messie ne sera pas ton roi ; garde bien ce que tu as choisi : demeure l'esclave de César et des rois, jusqu'à ce que la plénitude des gentils soit entrée, et qu'enfin tout Israël soit sauvé.* *Matth.* XXVII. 26. *Joan.* XIX. 15. *Rom.* 15.

XI. *Réflexions particulières sur la conversion des gentils. Profond conseil de Dieu, qui les vouloit convertir par la croix de Jésus-Christ. Raisonnement de saint*

Cette conversion des gentils étoit la seconde chose qui devoit arriver au temps du Messie, et la marque la plus assurée de sa venue. Nous avons vu comme les prophètes l'avoient clairement prédite, et leurs promesses se sont vérifiées dans les temps de notre Seigneur. Il est certain qu'alors seulement, et ni plutôt ni plus tard ce que les philosophes n'ont osé tenter, ce que les prophètes ni le peuple juif, lorsqu'il a été le plus protégé et le plus fidèle,

Paul sur cette manière de les convertir.

n'ont pu faire, douze pêcheurs, envoyés par Jésus-Christ et témoins de sa résurrection, l'ont accompli. C'est que la conversion du monde ne devoit être l'ouvrage, ni des philosophes, ni même des prophètes : il étoit réservé au Christ, et c'étoit le fruit de sa croix.

Il falloit à la vérité que ce Christ et ses apôtres sortissent des Juifs, et que la prédication de l'évangile commençât à Jérusalem. *Une montagne élevée devoit paroître dans les derniers temps*, selon Isaïe : c'étoit l'église chrétienne. *Tous les gentils y devoient venir, et plusieurs peuples devoient s'y assembler. En ce jour, le Seigneur devoit seul être élevé, et les idoles devoient être tout-à-fait brisées.* Mais Isaïe, qui a vu ces choses, a vu aussi, en même temps, que *la loi qui devoit juger les gentils sortiroit de Sion ; et que la parole du Seigneur qui devoit corriger les peuples, sortiroit de Jérusalem ;* ce qui a fait dire au Sauveur *que le salut devoit venir des Juifs.* Et il étoit convenable que la nouvelle lumière, dont les peuples plongés dans l'idolâtrie, devoient un jour être éclairés, se répandît par tout l'univers, du lieu où elle avoit toujours été. C'étoit en Jésus-Christ fils de David et d'Abraham que toutes les nations devoient être bénies et sanctifiées. Nous l'avons souvent remarqué. Mais nous n'avons pas encore observé la cause pour laquelle ce Jésus souffrant, ce Jésus crucifié et anéanti, devoit être le seul auteur de la conversion des gentils, et le seul vainqueur de l'idolâtrie.

Is. II. 2. *Ibid.* 2. 3. *Ibid.* 17. 18. *Ibid.* 3. 4. *Joan.* IV. 22.

Saint Paul nous a expliqué ce grand mystère

mystère au premier chapitre de la première épître aux Corinthiens ; et il est bon de considérer ce bel endroit dans toute sa suite. *Le Seigneur*, dit-il, *m'a envoyé prêcher l'évangile, non par la sagesse et par le raisonnement humain, de peur de rendre inutile la croix de Jésus-Christ : car la prédication du mystère de la croix est folie à ceux qui périssent, et ne paroît un effet de la puissance de Dieu qu'à ceux qui se sauvent, c'est-à-dire, à nous. En effet, il est écrit : Je détruirai la sagesse des sages, et je rejetterai la science des savans. Où sont maintenant les sages ? où sont les docteurs ? Que sont devenus ceux qui recherchoient les sciences de ce siècle ? Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse de ce monde ?* Sans doute, puisqu'elle n'a pu tirer les hommes de leur ignorance. Mais voici la raison que saint Paul en donne : C'est que *Dieu voyant que le monde, avec la sagesse humaine, ne l'avoit point reconnu par les ouvrages de sa sagesse*, c'est-à-dire, par les créatures qu'il avoit si bien ordonnées, il a pris une autre voie ; et *a résolu de sauver ses fidèles par la folie de la prédication*, c'est-à-dire, par le mystère de la croix, où la sagesse humaine ne peut rien comprendre.

1. Cor. I. 17-18. 19. 20. Is. XXIX. 14. XXXIII. 18. 1. Cor. I. 21.

Nouveau et admirable dessein de la divine providence ! Dieu avoit introduit l'homme dans le monde, où, de quelque côté qu'il tournât les yeux, la sagesse du créateur reluisoit dans la grandeur, dans la richesse et dans la disposition d'un si bel ouvrage. L'homme cependant l'a méconnu : les créatures, qui se présen-

toient pour élever notre esprit plus haut, l'ont arrêté : l'homme aveugle et abruti les a servies ; et, non content d'adorer l'œuvre des mains de Dieu, il a adoré l'œuvre de ses propres mains. Des fables, plus ridicules que celles que l'on conte aux enfans, ont fait sa religion. Il a oublié la raison : Dieu la lui veut faire oublier d'un autre sorte. Un ouvrage dont il entendoit la sagesse ne l'a point touché : un autre ouvrage lui est présenté, où son raisonnement se perd, et où tout lui paroît folie ; c'est la croix de Jésus-Christ. Ce n'est point en raisonnant qu'on entend ce mystère ; c'est *en captivant son intelligence sous l'obéissance de la foi*, c'est *en détruisant les raisonnemens humains et toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu.*

2. *Cor.* X. 4. 5.

En effet, que comprenons-nous dans ce mystère, où le Seigneur de gloire est chargé d'opprobres ; où la sagesse divine est traitée de folie ; où celui, qui, assuré en lui-même de sa naturelle grandeur, *n'a pas cru s'attribuer trop quand il s'est dit égal à Dieu, s'est anéanti lui-même jusqu'à prendre la forme d'esclave et à subir la mort de la croix* ? Toutes nos pensées se confondent ; et, comme disoit saint Paul, il n'y a rien qui paroisse de plus insensé à ceux qui ne sont pas éclairés d'en haut.

Phil. II. 7. 8.

Tel étoit le remède que Dieu préparoit à l'idolâtrie. Il connoissoit l'esprit de l'homme : et il savoit que ce n'étoit pas par raisonnement qu'il falloit détruire une erreur que le raisonnement n'avoit pas éta-

blie. Il y a des erreurs où nous tombons en raisonnant ; car l'homme s'embrouille souvent à force de raisonner. Mais l'idolâtrie étoit venue par l'extrémité opposée ; c'étoit en éteignant tout raisonnement, et en laissant dominer les sens qui vouloient tout revêtir des qualités dont ils sont touchés. C'est par-là que la divintté étoit devenue visible et grossière. Les hommes lui ont donné leur figure, et, ce qui étoit plus honteux encore, leurs vices et leurs passions. Le raisonnement n'avoit point de part à une erreur si brutale. C'étoit un renversement du bon sens, un délire, une phrénésie. Raisonnez avec un phrénétique et contre un homme qu'une fièvre ardente fait extravaguer ; vous ne faites que l'irriter et rendre le mal irrémédiable. Il faut aller à la cause, redresser le tempérament, et calmer les humeurs dont la violence cause de si étranges transports. Ainsi ce ne doit pas être le raisonnement qui guérisse le délire de l'idolâtrie. Qu'ont gagné les philosophes, avec leurs discours pompeux, avec leur style sublime, avec leurs raisonnemens si artificieusement arrangés ? Platon, avec son éloquence qu'on a cru divine, a-t-il renversé un seul autel où ces monstrueuses divinités étoient adorées ? Au contraire, lui et ses disciples, et tous les sages du siècle, ont sacrifié au mensonge : *Ils se sont perdus dans leurs pensées ; leur cœur insensé a été rempli de ténèbres ; et, sous le nom de sages qu'ils se sont donné, ils sont devenus plus fous que les autres ;* puisque, contre leurs propres lumières, ils ont adoré les créatures, *Rom.* I. 21 22.

N'est-ce donc pas avec raison que saint Paul s'est écrié, dans notre passage : *Où*
1. *Cor.* I. 20. *sont les sages? où sont les docteurs? Qu'ont opéré ceux qui recherchoient les sciences de ce siècle?* Ont-ils pu seulement détruire les fables de l'idolâtrie? Ont-ils seulement soupçonné qu'il fallût s'opposer ouvertement à tant de blasphêmes, et souffrir, je ne dis pas le dernier supplice, mais le moindre affront pour la vérité? Loin de
Rom. I. 18. le faire, *ils ont reconnu la vérité captive*, et ont posé pour maxime qu'en matière de religion, il falloit suivre le peuple : le peuple, qu'ils méprisoient tant, a été leur règle dans la matière la plus importante de toutes, et où leurs lumières sembloient le plus nécessaires. Qu'as-tu donc servi,
1. *Cor.* I. 19. &c. ô philosophie? *Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie le sagesse de ce monde*, comme nous disoit saint Paul? *N'a-t-il pas détruit la sagesse des sages, et montré l'inutilité de la science des savans?*

C'est ainsi que Dieu a fait voir, par expérience, que la ruine de l'idolâtrie ne pouvoit pas être l'ouvrage du seul raisonnement humain. Loin de lui commettre la guérison d'une telle maladie, Dieu a achevé de le confondre par le mystère de la croix; et, tout semble, il a porté le remède jusqu'à la source du mal.

L'idolâtrie, si nous l'entendons, prenoit sa naissance de ce profond attachement que nous avons à nous-mêmes. C'est ce qui nous avoit fait inventer des dieux semblables à nous; des dieux qui, en effet, n'étoient que des hommes sujets à nos passions, à nos foiblesses et à nos vices:

de sorte que, sous le nom de fausses divinités, c'étoit en effet leurs propres pensées, leurs plaisirs et leurs fantaisies que les gentils adoroient.

Jésus-Christ nous fait entrer dans d'autres voies. Sa pauvreté, ses ignominies et sa croix le rendent un objet horrible à nos sens. Il faut sortir de soi-même, renoncer à tout, tout crucifier, pour le suivre. L'homme, arraché à lui-même et à tout ce que sa corruption lui faisoit aimer, devient capable d'adorer Dieu et sa vérité éternelle, dont il veut dorénavant suivre les règles.

Là, périssent et s'évanouissent toutes les idoles, et celles qu'on adoroit sur des autels, et celles que chacun servoit dans son cœur. Celles-ci avoient élevé les autres. On adoroit Vénus, parce qu'on se laissoit dominer à l'amour, et qu'on en aimoit la puissance. Bacchus, le plus enjoué de tous les dieux, avoit des autels; parce qu'on s'abandonnoit et qu'on sacrifioit, pour ainsi dire, à la joie des sens plus douce et plus enivrante que le vin. Jésus-Christ, par le mystère de sa croix, vient imprimer dans les cœurs l'amour des souffrances, au lieu de l'amour des plaisirs. Les idoles qu'on adoroit au-dehors furent dissipées; parce que celles qu'on adoroit au-dedans ne subsistoient plus. Le cœur purifié, comme dit Jésus-Christ lui-même, est rendu capable de voir Dieu; et l'homme, loin de faire Dieu semblable à soi, tâche plutôt, autant que le peut souffrir son infirmité, de devenir semblable à Dieu. *Matth.* V

Le mystère de Jésus-Christ nous a fait voir comment la divinité pouvoit, sans se ravilir, être unie à notre nature et se revêtir de nos foiblesses. Le verbe s'est incarné : celui qui avoit *la forme* et la nature *de Dieu*, sans perdre ce qu'il étoit, *a pris* *Phil. II. 6.* *la forme d'esclave*. Inaltérable en lui-même, il s'unit, et il s'approprie une nature étrangère. O hommes, vous vouliez des dieux qui ne fussent, à dire vrai, que des hommes, et encore des hommes vicieux ! C'étoit un trop grand aveuglement. Mais voici un nouvel objet d'adoration qu'on vous propose : c'est un Dieu et un homme tout ensemble ; mais un Dieu qui n'a rien perdu de ce qu'il étoit, en prenant ce que nous sommes. La divinité demeure immuable ; et, sans pouvoir se dégrader, elle ne peut qu'élever ce qu'elle unit avec elle.

Mais encore, qu'est-ce que Dieu a pris de nous ? nos vices et nos péchés ? A Dieu ne plaise : il n'a pris de l'homme que ce qu'il y a fait ; et il est certain qu'il n'y avoit fait, ni le péché, ni le vice. Il y avoit fait la nature ; il l'a prise. On peut dire qu'il avoit fait la mortalité avec l'infirmité qui l'accompagne ; parce qu'encore qu'elle ne fût pas du premier dessein, elle étoit le juste supplice du péché ; et, en cette qualité, elle étoit l'œuvre de la justice divine. Aussi Dieu n'a-t-il pas dédaigné de la prendre ; et, en prenant la peine du péché sans le péché même, il a montré qu'il étoit, non pas un coupable qu'on punissoit, mais le juste qui expioit les péchés des autres.

De cette sorte, au lieu des vices que les hommes mettoient dans leurs Dieux, toutes les vertus ont paru dans ce Dieu-homme; et, afin qu'elles y parussent dans les dernières épreuves, elles y ont paru au milieu des plus horribles tourmens. Ne cherchons plus d'autre dieu visible après celui-ci: il est seul digne d'abattre toutes les idoles: et la victoire, qu'il devoit remporter sur elles, est attachée à sa croix.

C'est-à-dire qu'elle est attachée à une folie apparente. *Car les Juifs*, poursuit saint Paul, *demandent des miracles*, par lesquels Dieu, en remuant avec éclat toute la nature, comme il fit à la sortie d'Egypte, il les mette visiblement au-dessus de leurs ennemis; *et les Grecs ou les gentils cherchent la sagesse*, et des discours arrangés comme ceux de leur Platon et de leur Socrate. *Et nous*, continue l'apôtre, *nous prêchons Jésus-Christ crucifié; scandale aux Juifs*, et non pas miracle; *folie aux gentils*, et non pas sagesse: *mais qui est, aux Juifs et aux gentils appelés à la connoissance de la vérité, la puissance et la sagesse de Dieu; parce qu'en Dieu ce qui est fou est plus sage que toute la sagesse humaine, et ce qui est foible est plus fort que toute la force humaine.* Voilà le dernier coup qu'il falloit donner à notre superbe ignorance. La sagesse, où on nous mène, est si sublime qu'elle paroît folie à notre sagesse; et les règles en sont si hautes, que tout nous y paroît un égarement. 1. Cor. I. 22. 23. 24. 25.

Mais, si cette divine sagesse nous est impénétrable en elle-même, elle se dé-

clare par ses effets. Une vertu sort de la croix, et toutes les idoles sont ébranlées. Nous les voyons tomber par terre, quoique soutenues par toute la puissance romaine. Ce ne sont point les sages, ce ne sont point les nobles, ce ne sont point les puissans, qui ont fait un si grand miracle. L'œuvre de Dieu a été si suivie; et, ce qu'il avoit commencé par les humiliations de Jésus-Christ, il l'a consommé par les humiliations de ses disciples. *Considérez, mes frères*, c'est ainsi que saint Paul achève son admirable discours, *considérez ceux que Dieu a appelés parmi vous*, et dont il a composé cette église victorieuse du monde. *Il y a peu de ces sages* que le monde admire, *il y a peu de puissans et peu de nobles : mais Dieu a choisi ce qui est fou selon le monde, pour confondre les sages ; il a choisi ce qui étoit foible, pour confondre les puissans ; il a choisi ce qu'il y avoit de plus méprisable et de plus vil, et enfin ce qui n'étoit pas, pour détruire ce qui étoit, afin que nul homme ne se glorifie devant lui.* Les apôtres et leurs disciples, le rebut du monde, et le néant même, à les regarder par les yeux humains, ont prévalu à tous les empereurs et à tout l'empire. Les hommes avoient oublié la création; et Dieu l'a renouvelée, en tirant de ce néant son église qu'il a rendu toute puissante contre l'erreur. Il a confondu, avec les idoles, toute la grandeur humaine qui s'intéressoit à les défendre : et il a fait un si grand ouvrage, comme il avoit fait l'univers, par la seule force de sa parole.

. Cor. I. 26. 7. 28. 29.

XII. *Diverses formes de l'idolâtrie. Les sens, l'intérêt, l'ignorance, un faux respect de l'antiquité, la politique, la philosophie, et les hérésies viennent à son secours; l'église triomphe de tout.*

L'idolâtrie nous paroît la foiblesse même, et nous avons peine à comprendre qu'il ait fallu tant de force pour la détruire. Mais, au contraire, son extravagance fait voir la difficulté qu'il y avoit à la vaincre ; et un si grand renversement du bon sens montre assez combien le principe étoit gâté. Le monde avoit vieilli dans l'idolâtrie ; et, enchanté par ses idoles, il étoit devenu sourd à la voix de la nature qui crioit contr'elles. Quelle puissance falloit-il pour rappeler dans la mémoire des hommes le vrai Dieu si profondément oublié, et retirer le genre humain d'un si prodigieux assoupissement ?

Tous les sens, toutes les passions, tous les intérêts, combattoient pour l'idolâtrie. Elle étoit faite pour le plaisir : les divertissemens, les spectacles, et enfin la licence même, y faisoient une partie du culte divin. Les fêtes n'étoient que des jeux ; il n'y avoit nul endroit de la vie humaine d'où la pudeur fût bannie avec plus de soin qu'elle l'étoit des mystères de la religion. Comment accoutumer des esprits si corrompus à la régularité de la religion véritable, chaste, sévère, ennemie des sens et uniquement attachée aux biens invisibles ? Saint Paul parloit à Félix, gouverneur de la Judée, *de la justice, de la chasteté et du jugement à venir. Cet homme effrayé lui dit : Retirez-vous quand à présent ; je vous manderai quand il faudra.* C'étoit un discours à remettre au loin à un homme qui vouloit *jouir, sans scrupule* et à quelque

Act. XXIV. 25.

prix que ce fût, des biens de la terre.

Voulez-vous voir remuer l'intérêt, ce puissant ressort qui donne le mouvement aux choses humaines ? Dans ce grand décri de l'idolâtrie que commençoient à causer dans toute l'Asie les prédications de saint Paul, les ouvriers qui gagnoient leur vie en faisant des petits temples d'argent de la Diane d'Ephèse s'assemblèrent ; et le plus accrédité d'entr'eux leur repré-
Act. XIX. senta que leur gain alloit cesser : Et *non*
24. *seulement*, dit-il, *nous courons fortune de tout perdre ; mais le temple de la grande Diane va tomber dans le mépris ; et la majesté de celle qui est adorée dans toute l'Asie, et même dans tout l'univers, s'anéantira peu à peu.*

Que l'intérêt est puissant et qu'il est hardi, quand il peut se couvrir du prétexte de la religion ! Il n'en fallut pas davantage pour émouvoir ces ouvriers. Ils sortirent tous ensemble criant comme des furieux, *La grande Diane des Ephésiens*, et traînant les compagnons de saint paul au théâtre où toute la ville s'étoit assemblée. Alors les cris redoublèrent ; et durant deux heures la place publique retentissoit de ces mots, *la grande Diane des Ephésiens.* Saint Paul et ses compagnons furent à peine arrachés des mains du peuple par les magistrats, qui craignirent qu'il n'arrivât de plus grands désordres dans ce tumulte. Joignez à l'intérêt des particuliers, l'intérêt des prêtres qui alloient tomber avec leurs dieux. Joignez à tout cela l'intérêt des villes, que la fausse religion rendoit illustres, comme la

ville d'Ephèse qui devoit à son temple ses priviléges, et l'abord des étrangers dont elle étoit enrichie. Quelle tempête devoit s'élever contre l'église naissante? et faut-il s'étonner de voir les apôtres si souvent battus, lapidés, et laissés pour morts au milieu de la populace? Mais un plus grand intérêt va remuer une plus grande machine; l'intérêt de l'état va faire agir le sénat, le peuple Romain et les empereurs.

Il y avoit déjà long-temps que les ordonnances du sénat défendoient les religions étrangères. Les empereurs étoient entrés dans la même politique; et dans cette belle délibération où il s'agissoit de réformer les abus du gouvernement, un des principaux réglemens que Mécénas proposa à Auguste, fut d'empêcher les nouveautés dans la religion, qui ne manquoient pas de causer de dangereux mouvemens dans les états. La maxime étoit véritable: car, qu'y a-t-il qui émeuve plus violemment les esprits, et les porte à des excès plus étranges? Mais Dieu vouloit faire voir que l'établissement de la religion véritable n'excitoit pas de tels troubles; et c'est une des merveilles qui montre qu'il agissoit dans cet ouvrage. Car, qui ne s'étonneroit de voir que, durant trois cents ans entiers que l'eglise a eu à souffrir tout ce que la rage des persécuteurs pouvoit inventer de plus cruel, parmi tant de séditions et tant de guerres civiles, parmi tant de conjurations contre la personne des empereurs, il ne s'y soit jamais trouvé un seul chrétien, ni bon, ni mauvais? Les chrétiens défient

Liv. lib. XXXIX. *et Orat. Mæc. ap. Dion.* LII. *Tertul. Apol.* 5.

Euseb. hist. eccl. II. 2.

Tert. Apo. 35. 36. *etc.*

leurs plus grands ennemis d'en nommer un seul ; il n'y en eut jamais aucun : tant la doctrine chrétienne inspiroit de vénération pour la puissance publique ; et tant fut profonde l'impression que fit dans tous les esprits cette parole du fils de Dieu : *Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.*

Matt. XXII. 21.

Cette belle distinction porta dans les esprits une lumière si claire, que jamais les chrétiens ne cessèrent de respecter l'image de Dieu dans les princes persécuteurs de la vérité. Ce caractère de soumission reluit tellement dans toutes leurs apologies, qu'elles inspirent encore aujourd'hui à ceux qui les lisent l'amour de l'ordre public, et font voir qu'ils n'attendoient que de Dieu l'établissement du christianisme. Des hommes si déterminés à la mort, qui remplissoient tout l'empire et toutes les armées, ne se sont pas échappés une seule fois durant tant de siècles de souffrances ; ils se défendoient à eux-mêmes, non seulement les actions séditieuses, mais encore les murmures. Le doigt de Dieu étoit dans cette œuvre, et nulle autre main que la sienne n'eût pu retenir des esprits poussés à bout par tant d'injustices.

Tertul. Apol. 37.

A la vérité, il leur étoit dur d'être traités d'ennemis publics, et d'ennemis des empereurs, eux qui ne respiroient que l'obéissance, et dont les vœux les plus ardens avoient pour objet le salut des princes et le bonheur de l'état. Mais la politique Romaine se croyoit attaquée dans ses fondemens, quand on méprisoit

ses dieux. Rome se vantoit d'être une ville sainte par sa fondation, consacrée dès son origine par des auspices divins, et dédiée par son auteur au dieu de la guerre. Peu s'en faut qu'elle ne crût Jupiter plus présent dans le capitole que dans le ciel. Elle croyoit devoir ses victoires à sa religion. C'est par-là qu'elle avoit dompté et les nations et leurs dieux; car on raisonnoit ainsi en ce temps: de sorte que les dieux Romains devoient être les maîtres des autres dieux, comme les Romains étoient les maîtres des autres hommes. Rome, en subjuguant la Judée, avoit compté le Dieu des Juifs parmi les dieux qu'elle avoit vaincus: le vouloir faire régner, c'étoit renverser les fondemens de l'empire; c'étoit haïr les victoires et la puissance du peuple Romain. Ainsi les chrétiens; ennemis des dieux, étoient regardés en même temps comme ennemis de la république. Les empereurs prenoient plus de soin de les exterminer que d'exterminer les Parthes, les Marcomans et les Daces; le christianisme abattu paroissoit dans leurs inscriptions avec autant de pompe que les Sarmates défaits. Mais ils se vantoient à tort d'avoir détruit une religion qui s'accroissoit sous le fer et dans le feu. Les calomnies se joignoient en vain à la cruauté. Des hommes, qui pratiquoient des vertus au-dessus de l'homme, étoient accusés de vices qui font horreur à la nature. On accusoit d'inceste ceux dont la chasteté faisoit les délices. On accusoit de manger leurs propres enfans, ceux qui étoient bienfaisans.

Cic. Orat. pro Flacco. Orat. Sym. ad Imp. Val. Theod. et Arc. ap. Amb. tomb. V. lib. 5. Ep. 30. Zorym. hist. l. II. IV. etc.

envers leurs persécuteurs. Mais, malgré la haine publique, la force de la vérité tiroit de la bouche de leurs ennemis des témoignages favorables. Chacun sait ce qu'écrivit Pline le jeune, à Trajan, sur les bonnes mœurs des chrétiens. Ils furent justifiés, mais ils ne furent pas exemptés du dernier supplice; car il leur falloit encore ce dernier trait pour achever en eux l'image de Jésus-Christ crucifié, et ils devoient, comme lui, aller à la croix avec une déclaration publique de leur innocence.

Plin. lib. X. Ep. 97.

L'idolâtrie ne mettoit pas toute sa force dans la violence. Encore que son fonds fût une ignorance brutale et une entière dépravation du sens humain, elle vouloit se parer de quelques raisons : Combien de fois a-t-elle tâché de se déguiser ? Et en combien de manières s'est-elle transformée pour couvrir sa honte ? Elle faisoit quelquefois la respectueuse envers la divinité. Tout ce qui est divin, disoit-elle, est inconnu : il n'y a que la divinité qui se connoisse elle-même : ce n'est pas à nous à discourir de choses si hautes ? c'est pourquoi il en faut croire les anciens, et chacun doit suivre la religion qu'il trouve établie dans son pays. Par ces maximes, les erreurs grossières autant qu'impies, qui remplissoient toute la terre, étoient sans remède; et la voix de la nature, qui annonçoit le vrai Dieu, étoit étouffée.

On avoit sujet de penser que la foiblesse de notre raison égarée a besoin d'une autorité qui la ramène au principe; et

que c'est de l'antiquité qu'il faut apprendre la religion véritable. Aussi en avez-vous vu la suite immuable dès l'origine du monde. Mais de quelle antiquité se pouvoit vanter le paganisme, qui ne pouvoit lire ses propres histoires sans y trouver l'origine, non seulement de sa religion, mais encore de ses dieux ? Varron et Cicéron, sans compter les autres auteurs, l'ont bien fait voir. Ou bien aurions-nous recours à ces milliers infinis d'années que les Egyptiens remplissoient de fables confuses et impertinentes pour établir l'antiquité dont ils se vantoient ? Mais toujours y voyoit-on naître et mourir les divinités de l'Egypte ; et ce peuple ne pouvoit se faire ancien, sans marquer le commencement de ses dieux. *De na Deor. lib. et* III.

Voici un autre forme de l'idolâtrie. Elle vouloit qu'on servît tout ce qui passoit pour divin. La politique romaine, qui défendoit si sévèrement les religions étrangères, permettoit qu'on adorât les dieux des Barbares, pourvu qu'elle les eût adoptés. Ainsi elle vouloit paroître équitable envers tous les dieux, aussi bien qu'envers tous les hommes. Elle encensoit quelquefois le Dieu des Juifs avec tous les autres. Nous trouvons une lettre de Julien l'apostat, par laquelle il promet aux Juifs de rétablir la sainte cité, et de sacrifier avec eux au Dieu créateur de l'univers. C'étoit une erreur commune. Nous avons vu que les païens vouloient bien adorer le vrai Dieu, mais non pas le vrai Dieu tout seul : et il ne tint pas aux empereurs que Jésus-Christ même, *Jul. Ep. ad comm. Jud*

dont ils persécutoient les disciples, n'eût des autels parmi les Romains.

Quoi donc ! les Romains ont-ils pu penser à honorer, comme Dieu, celui que leurs magistrats avoient condamné au dernier supplice, et que plusieurs de leurs auteurs ont chargé d'opprobres ? Il ne faut pas s'en étonner, et la chose est incontestable.

Distinguons premièrement ce que fait dire en général une haine aveugle, d'avec les faits positifs dont on allégue la preuve. Il est certain que les Romains, quoiqu'ils aient condamné Jésus-Christ, ne lui ont jamais reproché aucun crime particulier. Aussi Pilate le condamna-t-il avec répugnance, violenté pas les cris et par les menaces des Juifs. Mais, ce qui est bien plus merveilleux, les Juifs eux-mêmes, à la poursuite desquels il a été crucifié, n'ont conservé dans leurs anciens livres la mémoire d'aucune action qui notât sa vie, loin d'en avoir remarqué aucune qui lui ait fait mériter le dernier supplice : par où se confirme manifestement ce que nous lisons dans l'évangile, que tout le crime de notre Seigneur a été de s'être dit le Christ fils de Dieu.

Tac. an. V. 44. En effet, Tacite nous rapporte bien le supplice de Jésus-Christ sous Ponce Pilate et durant l'empire de Tibère ; mais il ne rapporte aucun crime que lui ait fait mériter la mort, que celui d'être l'auteur d'une secte convaincue de haïr le genre humain, ou de lui être odieuse. Tel est le crime de Jésus-Christ et des chrétiens ; et leurs plus grands ennemis n'ont jamais

pu les accuser qu'en termes vagues, sans jamais alléguer un fait positif qu'on leur ait pu imputer.

Il est vrai que, dans la dernière persécution, et trois cents ans après Jésus-Christ, les païens qui ne savoient plus que reprocher ni à lui, ni à ses disciples, publièrent de faux actes de Pilate, où ils prétendoient qu'on verroit les crimes pour lesquels il avoit été crucifié. Mais, comme on n'entend point parler de ces actes dans tous les siècles précédens; et que ni sous Néron, ni sous Domitien, qui régnoient dans l'origine du christianisme, quelque ennemis qu'ils en fussent, on n'en trouve rien du tout, il paroît qu'ils ont été faits à plaisir: et il y a, parmi les Romains, si peu de preuves constantes contre Jésus-Christ, que ses ennemis ont été réduits à en inventer.

Voilà donc un premier fait; l'innocence de Jésus-Christ sans reproche. Ajoutons-en un second; la sainteté de sa vie et de sa doctrine reconnue. Un des plus grands empereurs romains, c'est Alexandre Sévère, admiroit notre Seigneur, et faisoit écrire, dans les ouvrages publics aussi bien que dans son palais, quelques sentences de son évangile. Le même empereur louoit, et proposoit pour exemple, les saintes précautions avec lesquelles les chrétiens ordonnoient les ministres des choses sacrées. Ce n'est pas tout: on voyoit dans son palais une espèce de chapelle, où il sacrifioit dès le matin. Il y avoit consacré les images

Lamprid. Alex. Sev. 45. 51.

Id. c. 29. 31. *des ames saintes*, parmi lesquelles il rangeoit, avec Orphée, Jésus-Christ et Abraham. Il avoit une autre chapelle, ou comme on voudra traduire le mot latin *lararium*, de moindre dignité que la première, où l'on voyoit l'image d'Achille et de quelques autres grands hommes; mais Jésus-Christ étoit placé dans le premier rang. C'est un païen qui l'écrit; et il cite pour témoin un auteur du temps d'Alexandre. Voilà donc deux témoins de ce même fait; et voici un autre fait qui n'est pas moins surprenant.

Porph. lib. Philos. per Prac. Euseb. Dem. Ev. III. 3. Aug. de civ. Dei. XIX. 23.

Quoique Porphyre, en abjurant le christianisme, s'en fût déclaré l'ennemi il ne laisse pas, dans le livre intitulé *la Philosophie par les oracles*, d'avouer qu'il y en a eu de très-favorables à la sainteté de Jésus-Christ.

A Dieu ne plaise que nous apprenions, par les oracles trompeurs, la gloire du fils de Dieu, qui les a fait taire en naissant. Ces oracles cités par Porphyre, sont de pures inventions: mais il est bon de savoir ce que les Païens faisaient dire à leurs dieux sur notre Seigneur. Porphyre donc nous assure qu'il y a eu des oracles *où Jésus-Christ est appelé un homme pieux et digne de l'immortalité; et les chrétiens, au contraire, des objets impurs et séduits.* Il récite ensuite l'oracle de la déesse Hécate, où elle parle de Jésus-Christ comme *d'un homme illustre par sa piété; dont le corps a cédé aux tourmens, mais dont l'ame est dans le ciel avec les ames bienheureuses. Cette ame*, disoit la déesse de Porphyre, *par une espèce de fatalité, a inspiré l'er-*

reur aux ames à qui le destin n'a pas assuré les dons des dieux et la connaissance du grand Jupiter ; c'est pourquoi ils sont ennemis des dieux. Mais gardez-vous bien de le blamer, poursuit-elle en parlant de Jésus-Christ, *et plaignez seulement l'erreur de ceux dont je vous ai raconté la malheureuse destinée.* Paroles pompeuses et entièrement vides de sens, mais qui montrent que la gloire de notre Seigneur a forcé ses ennemis à lui donner des louanges.

Outre l'innocence et la sainteté de Jésus-Christ, il y a encore un troisième point qui n'est pas moins important ; c'est ses miracles. Il est certain que les Juifs ne les ont jamais niés ; et nous trouvons dans leur Talmud quelques-uns de ceux que ses disciples ont faits en son nom. Seulement, pour les obscurcir, ils ont dit qu'il les avoit faits par les enchantemens qu'il avoit appris en Egypte ; ou même par le nom de Dieu, ce nom inconnu et ineffable, dont la vertu peut tout selon les Juifs, et que Jésus-Christ avoit découvert, on ne sait comment, dans le sanctuaire ; ou enfin, parce qu'il étoit un de ses prophètes marqués par Moïse, dont les miracles trompeurs devoient porter le peuple à l'idolâtrie. Jésus-Christ, vainqueur des idoles, dont l'évangile a fait reconnoître un seul dieu par toute la terre, n'a pas besoin d'être justifié de ce reproche : les vrais prophètes n'ont pas moins prêché sa divinité qu'il a fait lui-même ; et ce qui doit résulter du témoignage des Juifs, c'est que Jésus-Christ a fait des miracles pour justifier sa mission.

Tr. de idolol. et comm. in Eccl.

Tr. de Sabb. c. 12. lib. generat. Jesu, seu hist. Jes.

Deut. XIII. 1. 2.

Au reste, quand ils lui reprochent qu'il les a faits par magie, ils devroient songer que Moïse a été accusé du même crime. C'étoit l'ancienne opinion des Egyptiens, qui, étonnés des merveilles que Dieu avoit opérées en leur pays par ce grand homme, l'avoient mis au nombre des principaux magiciens. On peut voir encore cette opinion dans Pline et dans Apulée, où Moïse se trouve nommé avec Jannès et Mambré, ces célèbres enchanteurs d'Egypte dont parle saint Paul, et que Moïse avoit confondus par ses miracles. Mais la réponse des Juifs étoit aisée. Les illusions des magiciens n'ont jamais un effet durable, ni ne tendent à établir, comme a fait Moïse, le culte du Dieu véritable et la sainteté de vie : joint que Dieu sait bien se rendre le maître, et faire des œuvres que la puissance ennemie ne puisse imiter. Les mêmes raisons mettent Jésus-Christ au-dessus d'une si vaine accusation, qui dès-là, comme nous l'avons remarqué, ne sert plus qu'à justifier que ses miracles sont incontestables.

Plin. XXX. 1.

Apul. Apol.

2. *Tim.* III. 8.

Ils le sont en effet si fort, que les Gentils n'ont pu en disconvenir, non plus que les Juifs. Celse, le grand ennemi des Chrétiens, et qui les attaque, dès les premiers temps, avec toute l'habileté imaginable, recherchant avec un soin infini tout ce qui pouvoit leur nuire, n'a pas nié tous les miracles de notre Seigneur. Il s'en défend en disant, avec les Juifs, que Jésus-Christ avoit appris les secrets des Egyptiens, c'est-à-dire, la

Orig. contr. Cels. I. II.

magie ; et qu'il voulut s'attribuer la divinité par les merveilles qu'il fit en vertu de cet art damnable. C'est pour la même raison que les Chrétiens passoient pour magiciens ; et nous avons un passage de Julien l'apostat qui méprise les miracles de notre Seigneur ; mais qui ne les révoque pas en doute. Volusien, dans son épître à saint-Augustin, en fait de même ; et ce discours étoit commun parmi les païens.

Orig. ibid. et in act. Mart. passim. *Jul. ap. Cyr. lib. VI.* *Ap. Aug. tom. II. Ep. 3. 4.*

Il ne faut donc plus s'étonner si, accoutumés à faire des dieux de tous les hommes où il éclatoit quelque chose d'extraordinaire, ils voulurent ranger Jésus-Christ parmi leurs divinités. Tibère, sur les relations qui lui venoient de Judée, proposa au sénat d'accorder à Jésus-Christ les honneurs divins. Ce n'est point un fait qu'on avance en l'air ; et Tertulien le rapporte comme public et notoire, dans son apologétique qu'il présente au sénat au nom de l'église, qui n'eût pas voulu affoiblir une aussi bonne cause que la sienne par des choses où on aurait pu si aisément la confondre. Que si on veut le témoignage d'un auteur païen, Lampridius nous dira qu'*Adrien avoit élevé à Jésus-Christ des temples qu'on voyoit ; encore du temps qu'il écrivoit ;* et qu'Alexandre Sévère, après l'avoir révéré en particulier, lui vouloit publiquement dresser des autels, et le mettre au nombre des dieux.

Tertull. Apolog. 5. *Euseb. hist. eccl. II. 2.* *Lamp. in Alex. c. 4.* *Ibid.*

Il y a certainement beaucoup d'injustice à ne vouloir croire touchant Jésus-Christ *que ce qu'en* écrivent ceux qui ne

se sont pas rangés parmi ses disciples: car c'est chercher la foi dans les incrédules, ou le soin et l'exactitude dans ceux qui, occupés de toute autre chose, tenoient la religion pour indifférente. Mais il est vrai néanmoins que la gloire de Jésus-Christ a eu un si grand éclat, que le monde ne s'est pu défendre de lui rendre quelque témoignage; et je ne puis vous en rapporter de plus authentique que celui des empereurs.

Je reconnois toutefois qu'ils avoient encore un autre dessein. Ils se mêloient de la politique dans les honneurs qu'ils rendoient à Jésus-Christ. Ils prétendoient qu'à la fin les religions s'uniroient, et que les dieux de toutes les sectes deviendroient communs. Les Chrétiens ne connoissoient point ce culte mêlé, et ne méprisèrent pas moins les condescendances que les rigueurs de la politique Romaine. Mais Dieu voulut qu'un autre principe fît rejeter par les païens les temples que les empereurs destinoient à Jésus-Christ. Les prêtres des idoles, au rapport de l'auteur païen déjà cité tant de fois, déclarèrent à l'empereur Adrien que, *s'il consacroit ces temples bâtis à l'usage des Chrétiens, tous les autres temples seroient abandonnés, et que tout le monde embrasseroit la religion chrétienne.* L'idolâtrie même sentoit dans notre religion une force victorieuse, contre laquelle les faux Dieux ne pouvoient tenir, et justifioit elle-même la vérité de cette sentence de l'apôtre : *Quelle convention peut-il y avoir entre Jésus-Christ et Bélial? Et comment peut-*

Ibid.

2 Cor. VI.

on accorder le temple de Dieu avec les idoles?

Ainsi, par la vertu de la croix, la religion païenne, confondue par elle-même, tomboit en ruine; et l'unité de Dieu s'établissoit tellement, qu'à la fin l'idolâtrie n'en parut pas éloignée. Elle disoit que la nature divine, si grande et si étendue, ne pouvoit être exprimée ni par un seul nom, ni sous une seule forme; mais que Jupiter, et Mars, et Junon, et les autres dieux, n'étoient au fond que le même dieu, dont les vertus infinies étoient expliquées et représentées par tant de mots différens. Quand ensuite il falloit venir aux histoires impures des dieux, à leurs infâmes généalogies, à leurs impudiques amours, à leurs fêtes et à leurs mystères qui n'avoient point d'autre fondement que ces fables prodigieuses, toute la religion se tournoit en allégories. C'étoit le monde, ou le soleil, qui se trouvoit être ce dieu unique: c'étoit les étoiles, c'étoit l'air, et le feu, et l'eau, et la terre, et leurs divers assemblages, qui étoient cachés sous les noms des Dieux et dans leurs amours. Foible et misérable refuge! car, outre que les fables étoient scandaleuses et toutes les allégories froides et forcées que trouvoit-on à la fin, sinon que ce dieu unique étoit l'univers avec toutes ses parties? de sorte que le fonds de la religion étoit la nature, et toujours la créature adorée à la place du créateur.

Macrob. I. sat. 17. et seq. apul. de Deo Soc. Aug. de civ. IV. 10. 11.

Ces foibles excuses de l'idolâtrie, quoique tirées de la philosophie des stoïciens, ne contentoient guères les philosophes. Celse et Porphyre cherchèrent de nou-

Orig. contr. Cels. lib. V VI. etc.

veaux secours dans la doctrine de Platon et de Pythagore ; et voici comment ils concilioient l'unité de Dieu avec la multiplicité des Dieux vulgaires. Il n'y avoit, disoient-ils, qu'un Dieu souverain, mais il étoit si grand, qu'il ne se mêloit pas des petites choses. Content d'avoir fait le ciel et les astres, il n'avoit daigné mettre la main à ce bas monde qu'il avoit laissé former à ses subalternes ; et l'homme, quoique né pour le connoître, parce qu'il étoit mortel, n'étoit pas une œuvre digne de ses mains. Aussi étoit-il inaccessible à notre nature ; il étoit logé trop haut pour nous. Les esprits célestes, qui nous avoient faits, nous servoient de médiateurs auprès de lui ; et c'est pourquoi il les falloit adorer.

Plat. conv. Tim. etc. Porphyr. l. II. de abstin. Apud. de Deo Socr. Aug. de civ. VIII. 14. et seq. 18. 21. 22. IX. 3. 6. etc.

Il ne s'agit pas de réfuter ces rêveries des Platoniciens, qui aussi bien tombent d'elles-mêmes. Le mystère de Jésus-Christ les détruisoit par le fondement. Ce mystère apprenoit aux hommes que Dieu, qui les avoit faits à son image, n'avoit garde de les mépriser : que s'ils avoient besoin de médiateur, ce n'étoit pas à cause de leur nature, que Dieu avoit fait comme il avoit fait toutes les autres ; mais à cause de leur péché, dont ils étoient les seuls auteurs : au reste, que leur nature les éloignoit si peu de Dieu, que Dieu ne dédaignoit pas de s'unir à eux en se faisant homme, et leur donnoit pour médiateur, non point ces esprits célestes, que les philosophes appeloient démons, et que l'écriture appeloit anges ; mais un homme qui, joignant la force d'un Dieu à notre nature

Aug. Ep. III. ad Volus. etc.

e infirme, nous fit un remède de
: foiblesse.

ne si l'orgueil des Platoniciens ne
roit pas se rabaisser jusqu'aux humi-
ons du Verbe fait chair, ne devoient-
pas du moins comprendre que l'hom-
, pour être un peu au-dessous des an-
, ne laissoit pas d'être, comme eux,
pable de posséder Dieu; de sorte qu'il
oit plutôt leur frère que leur sujet, et ne
voit pas les adorer, mais adorer avec eux,
1 esprit de société, celui qui les avoit
its les uns et les autres à sa ressem-
lance? C'étoit donc non-seulement trop de
assesse, mais encore trop d'ingratitude au
genre humain de sacrifier à d'autre qu'à
Dieu; et rien n'étoit plus aveugle que le
paganisme, qui, au lieu de lui réserver ce
culte suprême, le rendoit à tant de démons.

C'est ici que l'idolâtrie, qui sembloit être aux abois, découvrit tout-à-fait son foible. Sur la fin des persécutions, Porphyre, pressé par les chrétiens, fut contraint de dire que le sacrifice n'étoit pas culte suprême; et voyez jusqu'où il poussa l'extravagance. Ce Dieu très-haut, disoit-il, ne recevoit point de sacrifice : tout ce qui est matériel est impur pour lui, et ne peut lui être offert. La parole même ne doit pas être employée à son culte, parce que la voix est une chose corporelle : il faut l'adorer en silence, et par de simples pensées; tout autre culte est indigne d'une majesté si haute. *Porphy II. de ab Aug. d X.*

Ainsi Dieu étoit trop grand pour être loué. C'étoit un crime d'exprimer comme nous pouvons ce que nous pensons

de sa grandeur. Le sacrifice, quoiqu'il ne soit qu'une manière de déclarer notre dépendance profonde et une reconnoissance de sa souveraineté, n'étoit pas pour lui. Porphyre le disoit ainsi expressément : et cela qu'étoit-ce autre chose qu'abolir la religion, et laisser tout-à-fait sans culte celui qu'on reconnoissoit pour le Dieu des Dieux ?

Mais, qu'étoit-ce donc que ces sacrifices que les Gentils offroient dans tous les temples ? Porphyre en avoit trouvé le secret. Il y avoit, disoit-il, des esprits impurs, trompeurs, malfaisans, qui, par un orgueil insensé, vouloient passer pour des Dieux et se faire servir par les hommes. Il falloit les appaiser, de peur qu'ils ne nous nuisissent. Les uns, plus gais et plus enjoués, se laissoient gagner par des spectacles et des jeux : l'humeur plus sombre des autres vouloit l'odeur de la graisse, et se repaissoit de sacrifices sanglans. Que sert de réfuter ces absurdités ? Tant y a que les chrétiens gagnoient leur cause. Il demeuroit pour constant que tous les Dieux, auxquels on sacrifioit parmi les Gentils étoient des esprits malins, dont l'orgueil s'attribuoit la divinité : de sorte que l'idolâtrie, à la regarder en elle-même, paroissoit seulement l'effet d'une ignorance brutale ; mais à remonter à la source, c'étoit une œuvre menée de loin, poussée aux derniers excès par des esprits malicieux. C'est ce que les Chrétiens avoient toujours prétendu ; c'est ce qu'enseignoit l'évangile : c'est ce que chantoit le psalmiste : *tous les dieux des Gen-*

Porph. II. *de abstin. Lab. apud. Aug.* VIII. *de civ.* 23.

Ps. XCV. 5.

tils sont des démons ; mais le Seigneur a fait les cieux.

Et toutefois, MONSEIGNEUR, étrange aveuglement du genre humain ! l'idolâtrie, réduite à l'extrémité et confondue par elle-même, ne laissoit pas de se soutenir. Il ne falloit que la revêtir de quelqu'apparence, et l'expliquer en paroles dont le son fût agréable à l'oreille, pour la faire entrer dans les esprits. Porphyre étoit admiré. Jamblique, son sectateur, passoit pour un homme divin, parce qu'il savoit envelopper les sentimens de son maître de termes qui paroissoient mystérieux, quoiqu'en effet ils ne signifiassent rien. Julien l'apostat, tout fin qu'il étoit, fut pris par ces apparences ; les païens même le racontent. Des enchantemens vrais ou faux que ces philosophes vantoient, leur austérité mal entendue, leur abstinence ridicule qui alloit jusqu'à faire un crime de manger les animaux, leurs purifications superstitieuses, enfin leur contemplation, qui s'évaporoit en vaines pensées, et leurs paroles aussi peu solides qu'elles sembloient magnifiques, imposoient au monde. Mais je ne dis pas le fond. La sainteté des mœurs chrétiennes, le mépris des plaisirs qu'elle commandoit, et plus que tout cela l'humilité qui faisoit le fonds du christianisme, offensoit les hommes ; et, si nous savons le comprendre, l'orgueil, la sensualité et le libertinage étoient les seules défenses de l'idolâtrie.

Eunap. Maximus. Criba Chrysanth. Ep. Jul. a Jamb. Amm Marcell. XXII. XXI. XXV.

L'église la déracinoit tous les jours par sa doctrine, et plus encore par sa patience.

Mais ces esprits malfaisans, qui n'avoient jamais cessé de tromper les hommes, et qui les avoient plongés dans l'idolâtrie, n'oublièrent pas leur malice. Ils suscitèrent dans l'église ces hérésies que vous avez vues. Des hommes curieux, et par-là vains et remuans, voulurent se faire un nom parmi les fidèles, et ne purent se contenter de cette sagesse sobre et tempérée que l'apôtre avoit tant recommandée aux chrétiens. Ils entroient trop avant dans les mystères, qu'ils prétendoient mesurer à nos foibles conceptions : nouveaux philosophes, qui mêloient les raisonnemens humains avec la foi, et entreprenoient de diminuer les difficultés du christianisme, ne pouvant digérer toute la folie que le monde trouvoit dans l'évangile. Ainsi, successivement et avec une espèce de méthode, tous les articles de notre foi furent attaqués; la création, la loi de Moïse fondement nécessaire de la nôtre, la divinité de Jésus-Christ, son incarnation, sa grace, ses sacremens, tout enfin donna matière à des divisions scandaleuses. Celse et les autres nous les reprochoient. L'idolâtrie sembloit triompher. Elle regardoit le christianisme comme une nouvelle secte de philosophie qui avoit le sort de toutes les autres; et, comme elles, se partageoit en plusieurs autres sectes. L'église ne leur paroissoit qu'un ouvrage humain prêt à tomber de lui-même. On concluoit qu'il ne falloit pas, en matière de religion, rafiner plus que nos ancêtres, ni entreprendre de changer le monde.

Rom. XII. 3.

Orig. lib. V. contr. Cels.

Dans cette confusion de sectes qui se vantoient d'être chrétiennes, Dieu ne manqua pas à son église. Il sut lui conserver un caractère d'autorité que les hérésies ne pouvoient prendre. Elle étoit catholique et universelle ; elle embrassoit tous les temps ; elle s'étendoit de tous côtés. Elle étoit apostolique ; la suite, la succession, la chaire de l'unité, l'autorité primitive, lui appartenoit. Tous ceux qui la quittoient l'avoient premièrement reconnue, et ne pouvoient effacer le caractère de leur nouveauté ni celui de leur rebellion. Les païens eux-mêmes la regardoient comme celle qui étoit la tige, le tout d'où les parcelles s'étoient détachées, le tronc toujours vif que les branches retranchées laissoient en son entier. Celse, qui reprochoit aux chrétiens leurs divisions parmi tant d'églises schismatiques qu'il voyoit s'élever, remarquoit une église distinguée de toutes les autres et toujours plus forte, qu'il appeloit aussi, pour cette raison, *la grande église. Il y en a*, disoit-il, *parmi les chrétiens, qui ne reconnoissent pas le créateur, ni les traditions des Juifs ;* il vouloit parler des Marcionites : *mais*, poursuivoit-il, *la grande église le reçoit.* Dans le trouble qu'excita Paul de Samosate, l'empereur Aurélien n'eut pas de peine à connoître la vraie église chrétienne à laquelle appartenoit *la maison de l'église ;* soit que ce fût le lieu d'oraison, ou la maison de l'évêque. Il l'adjugea à ceux *qui étoient en communion avec les évêques d'Italie et celui de Rome*, parce qu'il voyoit de tout

Iren. III. *t.* 2. 3. 4. *Tertul. de carn. Chr.* 2. *de præscrip.* 20. 21. 32. 36.

Orig. lib. V.

Euseb. hist. eccl. lib. VII. *c.* 30.

temps le gros des chrétiens dans cette communion. Lorsque l'empereur Constance brouilloit tout dans l'église, la confusion qu'il y mettoit, en protégeant les Ariens, ne put empêcher qu'Ammiam Marcellin, tout païen qu'il étoit, ne reconnût que cet empereur s'égaroit de la droite voie *de la religion chrétienne, simple et précise par elle-même* dans ses dogmes et dans sa conduite. C'est que l'église véritable avoit une majesté et une droiture que les hérésies ne pouvoient ni imiter, ni obscurcir ; au contraire, sans y penser, elles rendoient témoignage à l'église catholique. Constance, qui persécutoit saint Athanase défenseur de l'ancienne foi, *souhaitoit avec ardeur*, dit Ammiam Marcellin, *de le faire condamner par l'autorité qu'avoit l'évêque de Rome au-dessus des autres*. En recherchant de s'appuyer de cette autorité, il faisoit sentir aux païens mêmes ce qui manquoit à sa secte, et honoroit l'église dont les Ariens s'étoient séparés : ainsi les gentils mêmes connoissoient l'église catholique. Si quelqu'un leur demandoit où elle tenoit ses assemblées, et quels étoient ses évêques, jamais ils ne s'y trompoient. Pour les hérésies, quoiqu'elles fissent, elles ne pouvoient se défaire du nom de leurs auteurs. Les Sabelliens, les Paulianistes, les Ariens, les Pélagiens, et les autres, s'offensoient en vain du titre de parti qu'on leur donnoit. Le monde, malgré qu'ils en eussent, vouloit parler naturellement, et désignoit chaque secte par celui dont elle tiroit naissance. Pour ce qui

Am. Marc. lib. XXI.

Id. lib. XV.

est de la grande église, de l'église catholique et apostolique, il n'a jamais été possible de lui nommer un autre auteur que Jésus-Christ même, ni de lui marquer les premiers de ses pasteurs sans remonter jusqu'aux apôtres, ni de lui donner un autre nom que celui qu'elle prenoit. Ainsi, quoique fissent les hérétiques, ils ne la pouvoient cacher aux païens. Elle leur ouvroit son sein par toute la terre : ils y accouroient en foule. Quelques-uns d'eux se perdoient peut-être dans les sentiers détournés : mais l'église catholique étoit la grande voie où entroient toujours la plupart de ceux qui cherchoient Jésus-Christ ; et l'espérance a fait voir que c'étoit à elle qu'il étoit donné de rassembler les gentils. C'étoit elle aussi que les empereurs infidèles attaquoient de toute leur force. Origène nous apprend que peu d'hérétiques ont eu à souffrir pour la foi. Saint Justin, plus ancien que lui, a remarqué que la persécution épargnoit les Marcionites et les autres hérétiques. Les païens ne persécutoient que l'église qu'ils voyoient s'étendre par toute la terre, ne connoissoient qu'elle seule pour l'église de Jésus-Christ. Qu'importe qu'on lui arrachât quelques branches ? Sa bonne sève ne se perdoit pas pour cela : elle poussoit par d'autres endroits : et le retranchement du bois superflu ne faisoit que rendre ses fruits meilleurs. En effet, si on considère l'histoire de l'église, on verra que, toutes les fois qu'une hérésie l'a diminuée, elle a réparé ses pertes, et en s'étendant au dehors, et en

Orig. con Cels. VII *Just. Ap.* 2.

augmentant au dedans la lumière et la piété; pendant qu'on a vu sécher, en des coins écartés, les branches coupées. Les œuvres des hommes ont péri, malgré l'enfer qui les soutenoit: l'œuvre de Dieu a subsisté: l'église a triomphé de l'idolâtrie et de toutes les erreurs.

XIII. *Réflexion générale sur la suite de la religion, et sur le rapport qu'il y a entre les livres de l'écriture.*

Cette église, toujours attaquée et jamais vaincue, est un miracle perpétuel et un témoignage éclatant de l'immutabilité des conseils de Dieu. Au milieu de l'agitation des choses humaines, elle se soutient toujours avec une force invincible; en sorte que, par une suite non interrompue depuis près de dix-sept cents ans, nous la voyons remonter jusqu'à Jésus-Christ, dans lequel elle a recueilli la succession de l'ancien peuple, et se trouve réunie aux prophètes et aux patriarches.

Ainsi tant de miracles étonnans, que les anciens Hébreux ont vus de leurs yeux, servent encore aujourd'hui à confirmer notre foi. Ce grand Dieu, qui les a faits pour rendre témoignage à son unité, et à sa toute-puissance, que pouvoit-il faire de plus authentique pour en conserver la mémoire, que de laisser entre les mains de tout un grand peuple les actes qui les atttestent, rédigés par l'ordre des temps? C'est ce que nous avons encore dans les livres de l'ancien testament, c'est-à-dire, dans les livres les plus anciens qui soient au monde; dans les livres qui sont les seuls de l'antiquité où la connoissance du vrai Dieu soit enseignée et son service

ordonné ; dans les livres que le peuple juif a toujours si religieusement gardés. Il est certain que ce peuple est le seul qui ait connu, dès son origine, le Dieu créateur du ciel et de la terre ; le seul, par conséquent, qui devoit être le dépositaire des secrets divins. Il les a aussi conservés avec une religion qui n'a point d'exemple. Les livres, que les Egyptiens et les autres peuples appeloient divins, sont perdus il y a long-temps, et à peine nous en reste-t-il quelque mémoire confuse dans les histoires anciennes. Les livres sacrés des Romains, où Numa auteur de leur religion, en avoit écrit les mystères, ont péri par les mains des Romains mêmes, et le sénat les fit brûler comme tendant à renverser la religion. Ces mêmes Romains ont à la fin laissé périr les lives sibyllins, si long-temps révérés parmi eux comme prophétiques, et où ils vouloient qu'on crût qu'ils trouvoient les décrets des dieux immortels sur leur empire ; sans pourtant en avoir jamais montré au public, je ne dis pas un seul volume, mais un seul oracle. Les Juifs ont été les seuls dont les écritures sacrées ont été d'autant plus en vénération qu'elles ont été plus connues. De tous les peuples anciens, ils sont le seul qui ait conservé les monumens primitifs de sa religion, quoiqu'ils fussent pleins des témoignages de leur infidélité et de celle de leurs ancêtres. Et, aujourd'hui encore, ce même peuple reste sur la terre pour porter à toutes les nations où il a été dispersé, avec la suite de la religion, les

Tit. Liv. l XL. *c.* 2 *Varr. lib. cult. De ap. Aug. civ.* VII.

miracles et les prédictions qui la rendent inébranlable.

Quand Jésus-Christ est venu, et qu'envoyé par son père pour accomplir les promesses de la loi, il a confirmé sa mission et celle de ses disciples par des miracles nouveaux, ils ont été écrits avec la même exactitude. Les actes en ont été publiés à toute la terre; les circonstances des temps, des personnes et des lieux, ont rendu l'examen facile à quiconque a été soigneux de son salut. Le monde s'est informé, le monde a cru; et, si peu qu'on ait considéré les anciens monumens de l'église, on avouera que jamais affaire n'a été jugée avec plus de réflexion et de connoissance.

Mais, dans le rapport qu'ont ensemble les livres des deux testamens, il y a une différence à considérer; c'est que les livres de l'ancien peuple ont été composés en divers temps. Autres sont les temps de Moïse, autres ceux de Josué et des juges; autres ceux des rois; autres ceux où le peuple a été tiré d'Egypte et où il a reçu la loi; autres ceux où il a conquis la terre promise; autres ceux où il a été rétabli par des miracles visibles. Pour convaincre l'incrédulité d'un peuple attaché aux sens, Dieu a pris une longue étendue de siècles, durant lesquels il a distribué ses miracles et ses prophètes, afin de renouveler souvent les témoignages sensibles par lesquels il attestoit ses vérités saintes. Dans le nouveau testament, il a suivi une autre conduite. Il ne veut plus rien révé-

ler de nouveau à son église après Jésus-Christ. En lui est la perfection et la plénitude ; et tous les livres divins qui ont été composés dans la nouvelle alliance, l'ont été au temps des apôtres.

C'est-à-dire, que le témoignage de Jésus-Christ, et de ceux que Jésus-Christ même a daigné choisir pour témoins de sa resurrection, a suffi à l'église chrétienne. Tout ce qui est venu depuis l'a édifiée ; mais elle n'a regardé comme purement inspiré de Dieu que ce que les apôtres ont écrit, ou ce qu'ils ont confirmé par leur autorité.

Mais dans cette différence qui se trouve entre les livres des deux testamens, Dieu a toujours gardé cet ordre admirable, de faire écrire les choses dans le temps qu'elles étoient arrivées, ou que la mémoire en étoit récente. Ainsi, ceux qui les savoient les ont écrites ; ceux qui les savoient ont reçu les livres qui en rendoient témoignage : les uns et les autres les ont laissés à leurs descendans comme un héritage précieux ; et la pieuse postérité les a conservés.

C'est ainsi que s'est formé le corps des écritures saintes, tant de l'ancien que du nouveau testament : écritures qu'on a regardées dès leur origine comme véritables en tout, comme données de Dieu même, et qu'on a aussi conservées avec tant de religion, qu'on n'a pas cru pouvoir, sans impiété, y altérer une seule lettre.

C'est ainsi qu'elles sont venues jusqu'à nous, toujours saintes, toujours sacrées,

toujours inviolables, conservées les unes par la tradition constante du peuple juif, et les autres par la tradition du peuple chrétien, d'autant plus certaine qu'elle a été confirmée par le sang et par le martyre, tant de ceux qui ont écrit ces livres divins que de ceux qui les ont reçus.

Aug. cont. Faust. XI. 2. XXXII. 21. XXXIII. 6.

Saint Augustin et les autres pères demandent sur la foi de qui nous attribuons les livres profanes à des temps et à des auteurs certains. Chacun répond aussitôt que les livres sont distingués par les différens rapports qu'ils ont aux lois, aux coutumes, aux histoires d'un certain temps, par le style même qui porte imprimé le caractère des âges et des auteurs particuliers; plus que tout cela, par la foi publique, et par une tradition constante. Toutes ces choses concourent à établir les livres divins, à en distinguer les temps, à en marquer les auteurs; et plus il y a eu de religion à les conserver dans leur entier, plus la tradition qui nous les conserve est incontestable.

Iren. I. 2. 17. *Tertul. adv. Marc.* IV. 1. 4. 5. *Aug. de util. cred.* 3. 17. *contr. Faustum Manichæum*, XXII. 79. XXVIII. 4. XXXII. XXXIII. *cont. adv. leg. et proph.* I. 20. *etc.*

Aussi a-t-elle toujours été reconnue, non seulement par les orthodoxes, mais encore par les hérétiques, et même par les infidèles. Moïse a toujours passé, dans tout l'Orient, et ensuite dans tout l'univers, pour le législateur des Juifs et pour l'auteur des livres qu'ils lui attribuent. Les Samaritains, qui les ont reçus des dix tribus séparées, les ont conservés aussi religieusement que les Juifs. Vous avez vu leur tradition et leur histoire.

V. *sup.* 1. *part. pag.* 26. 27. 28. 38. 39. 55. 56. 66. 67. 72. 91. 98. 99.

Deux peuples si opposés ne les ont pas

pris l'un de l'autre ; mais tous les deux les ont reçus de leur origine commune, dès le temps de Salomon et de David. Les anciens caractères hébreux, que les Samaritains retiennent encore, montrent assez qu'ils n'ont pas suivi Esdras qui les a changés. Ainsi le Pentateuque des Samaritains et celui des Juifs sont deux originaux complets, indépendans l'un de l'autre. La parfaite conformité, qu'on y voit dans la substance du texte, justifie la bonne foi des deux peuples. Ce sont des témoins fidèles qui conviennent sans s'être entendus ; ou, pour mieux dire, qui conviennent malgré leurs inimitiés, et que la seule tradition, immémoriale de part et d'autre, a unis dans la même pensée.

Ceux donc qui ont voulu dire, quoique sans aucune raison, que ces livres, étant perdus ou n'ayant jamais été, ont été, ou rétablis, ou composés de nouveau, ou altérés par Esdras ; outre qu'ils sont démentis par Esdras même, comme on l'a pu remarquer dans la suite de son histoire, le sont aussi par le Pentateuque qu'on trouve encore aujourd'hui, entre les mains des Samaritains, tel que l'avoient lu, dans les premiers siècles, Eusèbe de Césarée, saint Jérôme et les autres auteurs ecclésiastiques ; tel que ces peuples l'avoient conservé dès leur origine : et une secte si foible semble ne durer si long-temps que pour rendre ce témoignagne à l'antiquité de Moïse.

Les auteurs qui ont écrit les quatre évangiles ne reçoivent pas un témoignage

moins assuré du consentement unanime des fidèles, des païens et des hérétiques. Ce grand nombre de peuples divers, qui ont reçu et traduit ces livres divins aussitôt qu'ils ont été faits, conviennent tous de leur date et de leurs auteurs. Les païens n'ont pas contredit cette tradition. Ni Celse, qui a attaqué ces livres sacrés presque dans l'origine du christianisme; ni Julien l'apostat, quoiqu'il n'ait rien ignoré, ni rien omis de ce qui pouvoit les décrier; ni aucun autre païen ne les a jamais soupçonnés d'être supposés : au contraire, tous leur ont donné les mêmes auteurs que les chrétiens. Les hérétiques, quoiqu'accablés par l'autorité de ces livres, n'osoient dire qu'ils ne fussent pas des disciples de notre Seigneur. Il y a eu pourtant de ces hérétiques qui ont vu les commencemens de l'église, et aux yeux desquels ont été écrits les livres de l'évangile. Ainsi la fraude, s'il y en eût pu avoir, eût été éclairée de trop près pour réussir. Il est vrai qu'après les apôtres, et lorsque l'église étoit déjà étendue par toute la terre, Marcion et Manès constamment les plus téméraires et les plus ignorans de tous les hérétiques, malgré la tradition venue des apôtres, continuée par leurs disciples et par les évêques à qui ils avoient laissé leur chaire et la conduite des peuples, et reçue unanimement par toute l'église chrétienne, osèrent dire que trois évangiles étoient supposés; et que celui de saint Luc, qu'ils préféroient aux autres, on ne sait pourquoi, puisqu'il n'étoit pas

venu par une autre voie, avoit été falsifié. Mais quelles preuves en donnoient-ils? de pures visions, nuls faits probatifs. Ils disoient, pour toute raison, que ce qui étoit contraire à leurs sentimens devoit nécessairement avoir été inventé par d'autres que par les apôtres, et alléguoient pour toute preuve les opinions mêmes qu'on leur contestoit; opinions d'ailleurs si extravagantes, et si manifestement insensées, qu'on ne sait encore comment elles ont pu entrer dans l'esprit humain. Mais certes, pour accuser la bonne foi de l'église, il falloit avoir en main des originaux différens des siens, ou quelque preuve constante. Interpellés d'en produire, eux et leurs disciples, ils sont demeurés muets; et ont laissé, par leur silence, une preuve indubitable qu'au second siècle du christianisme, où ils écrivoient, il n'y avoit pas seulement un indice de fausseté, ni la moindre conjecture, qu'on pût opposer à la tradition de l'église. *Iren. Tertu Aug. loc. ci*

Que dirai-je du consentement des livres de l'écriture, et du témoignage admirable que tous les temps du peuple de Dieu se donnent les uns aux autres: les temps du second temple supposent ceux du premier, et nous ramènent à Salomon. La paix n'est venue que par les combats; et les conquêtes du peuple de Dieu nous font remonter jusqu'aux juges, jusqu'à Josué et jusqu'à la sortie d'Egypte. En regardant tout un peuple sortir d'un royaume où il étoit étranger, on se souvient comment il y étoit entré. Les dou-

ze patriarches paroissent aussitôt ; et un peuple, qui ne s'est jamais regardé que comme une seule famille, nous conduit naturellement à Abraham qui en est la tige. Ce peuple est-il plus sage et moins porté à l'idolâtrie après le retour de Babylonne ? C'étoit l'effet naturel d'un grand châtiment que ses fautes passées lui avoient attiré. Si ce peuple se glorifie d'avoir vu, durant plusieurs siècles, des miracles que les autres peuples n'ont jamais vus, il peut aussi se glorifier d'avoir eu la connoissance de Dieu qu'aucun autre peuple n'avoit. Que veut-on que signifie la circoncision, et la fête des tabernacles, et la pâque, et les autres fêtes célébrées dans la nation de temps immémorial, sinon les choses qu'on trouve marquées dans le livre de Moïse ? Qu'un peuple distingué des autres par une religion et par des mœurs si particulières ; qui conserve dès son origine, sur le fondement de la création et sur la foi de la providence, une doctrine si suivie et si élevée, une mémoire si vive d'une longue suite de faits si nécessairement enchaînés, des cérémonies si réglées et des coutumes si universelles, ait été sans une histoire qui lui marquât son origine, et sans une loi qui lui prescrivît ses coutumes, pendant mille ans qu'il est demeuré en état ; et qu'Esdras ait commencé à lui vouloir donner tout à coup, sous le nom de Moïse, avec l'histoire de ses antiquités, la loi qui formoit ses mœurs, quand ce peuple devenu captif a vu son ancienne monarchie renversée de fond en comble :

e fable plus incroyable pourroit-on
ıs inventer ? Et peut-on y donner
ce, sans joindre l'ignorance au blas-
ıe ?

ur perdre une telle loi, quand on
ıe fois reçue, il faut qu'un peuple
xterminé ; ou que, par divers chan-
ns, il en soit venu à n'avoir plus
ıe idée confuse de son origine, de
ligion et de ses coutumes. Si ce mal-
est arrivé au peuple juif, et que
i, si connue sous Sédécias, se soit
ıe soixante ans après, malgré les
d'un Ezéchiel, d'un Jérémie, d'un
ch, d'un Daniel, sans compter les
s, et dans le temps que cette loi
ses martyrs, comme le montrent
ersécutions de Daniel et des trois
ıs ; si, dis-je, cette sainte loi s'est
ıe en si peu de temps, et demeure
ofondément oubliée qu'il soit permis
dras de la rétablir à sa fantaisie ; ce
it pas le seul livre qu'il lui falloit
quer. Il lui falloit composer en mê-
emps tous les prophètes anciens et
eaux ; c'est-à-dire, ceux qui avoient
devant et durant la captivité ; ceux
le peuple avoit vu écrire ; aussi bien
ceux dont il conservoit la mémoire ;
on seulement les prophètes, mais
re les livres de Salomon, et les
nes de David, et tous les livres
toire ; puisqu'à peine se trouvera-t-il
toute cette histoire un seul fait con-
able, et dans tous ces autres livres
eul chapitre qui détaché de Moïse

seul moment. Tout y parle de Moïse, tout y est fondé sur Moïse ; et la chose devoit être ainsi, puisque Moïse, et sa loi, et l'histoire qu'il a écrite, etoit en effet dans le peuple juif tout le fondement de la conduite publique et particulière. C'étoit en vérité à Esdras une merveilleuse entreprise, et bien nouvelle dans le monde, de faire parler, en même temps, avec Moïse tant d'hommes de caractère et de style différent, et chacun d'une manière uniforme et toujours semblable à elle-même ; et faire accroire tout-à-coup à tout un peuple que ce sont là les livres anciens qu'il a toujours révérés, et les nouveaux qu'il a vu faire ; comme s'il n'avoit jamais ouï parler de rien, et que la connoissance du temps présent, aussi bien que celle du temps passé, fût tout à coup abolie. Tels sont les prodiges qu'il faut croire, quand on ne veut pas croire les miracles du tout-puissant, ni recevoir le témoignage par lequel il est constant qu'on a dit à tout un grand peuple qu'il les avoit vus de ses yeux.

Mais, si ce peuple est revenu de Babylone dans la terre de ses pères si nouveau et si ignorant qu'à peine se souvient-il qu'il eût été, en sorte qu'il ait reçu sans examiner tout ce qu'Esdras aura voulu lui donner ; comment donc voyons-nous, dans le livre qu'Esdras a écrit et dans celui de Néhémias son contemporain, tout ce qu'on y dit des livres divins ? Avec quel front Esdras et Néhémias osoient-ils parler de la loi de Moïse,

1. Esdr. VII. VIII. IX. X.

en tant d'endroits et publiquement, comme d'une chose connue de tout le monde et que tout le monde avoit entre ses mains ? Comment voit-on tout le peuple agir naturellement en conséquence de cette loi, comme l'ayant eue toujours présente ? Mais comment dit-on, dans le même temps et dans le retour du peuple, que tout ce peuple admira l'accomplissement de l'oracle de Jérémie touchant les 70 ans de captivité ? Ce Jérémie, qu'Esdras venoit de forger avec tous les autres prophètes, comment a-t-il tout d'un coup trouvé créance ? Par quel artifice nouveau a-t-on pu persuader à tout un peuple, et aux vieillards qui avoient vu ce prophète, qu'ils avoient toujours attendu la délivrance miraculeuse qu'il leur avoit annoncée dans ses écrits ? Mais tout cela sera encore supposé : Esdras et Néhémias n'auront point écrit l'histoire de leur temps ; quelqu'autre l'aura faite sous leur nom : et ceux qui ont fabriqué tous les autres livres de l'ancien testament auront été si favorisés de la postérité, que d'autres faussaires leur en auront supposé à eux-mêmes, pour donner créance à leur imposture.

2. *Esdr.* V VIII. IX. XII. XIII.

2. *Paralip* XXXVI. 2: 1. *Esd.* I.

On aura honte sans doute de tant d'extravagances ; et, au lieu de dire qu'Esdras ait fait tout d'un coup paroître tant de livres si distingués les uns des autres par les caractères du style et du temps, on dira qu'il y aura pu insérer les miracles et les prédictions qui les font passer pour divins, erreur plus grossière encore que

la précédonte, puisque ces miracles et ces prédictions sont tellement répandus dans tous ces livres, sont tellement inculqués et répétés si souvent, avec tant de tours divers et une si grande variété de fortes figures, en un mot, en font tellement tout le corps, qu'il faut n'avoir jamais seulement ouvert ces saints livres, pour ne voir pas qu'il est encore plus aisé de les refondre, pour ainsi dire, tout-à-fait, que d'y insérer les choses que les incrédules sont si fâchés d'y trouver. Et, quand même on leur auroit accordé tout ce qu'ils demandent, le miraculeux et le divin est tellement le fond de ces livres, qu'il s'y retrouveroit encore malgré qu'on en eût. Qu'Esdras, si on veut, y ait ajouté après coup les prédictions des choses déjà arrivées de son temps : celles qui se sont accomplies depuis, que vous avez vues en si grand nombre, qui les aura ajoutées ? Dieu aura peut-être donné à Esdras le don de prophétie, afin que l'imposture d'Esdras fût plus vraisemblable ; et on aimera mieux qu'un faussaire soit prophète, qu'Isaïe, ou que Jérémie, ou que Daniel : ou bien chaque siècle aura porté un faussaire heureux, que tout le peuple en aura cru ; et de nouveaux imposteurs, par un zèle admirable de religion, auront sans cesse ajouté aux livres divins, après même que le canon aura été clos, qu'ils se seront répandus avec les Juifs par toute la terre, et qu'on les aura traduits en tant de langues étrangères. N'eût-ce pas été à force de vouloir établir la religion,

la détruite par les fondemens ? Tout un peuple laisse-t-il donc changer si facilement ce qu'il croit être divin, soit qu'il le croie par raison ou par erreur ? Quelqu'un peut-il espérer de persuader aux chrétiens, ou même aux Turcs, d'ajouter un seul chapitre ou à l'évangile, ou à l'alcoran ? Mais peut-être que les Juifs étoient plus dociles que les autres peuples, ou qu'ils étoient moins religieux à conserver leurs saints livres ? Quels monstres d'opinions se faut-il mettre dans l'esprit, quand on veut secouer le joug de l'autorité divine, et ne régler ses sentimens, non plus que ses mœurs, que par sa raison égarée !

Qu'on ne dise pas que la discussion de ces faits est embarrassante : car quand elle le seroit, il faudroit, ou s'en rapporter à l'autorité de l'église et à la tradition de tant de siècles, ou pousser l'examen jusqu'au bout, et ne pas croire qu'on en fût quitte pour dire qu'il demande plus de temps qu'on n'en veut donner à son salut. Mais au fond, sans [illegible]ier avec un travail infini les livres des deux testamens, il ne faut que lire le livre des psaumes où sont recueillis tant d'anciens cantiques du peuple de Dieu, pour y voir, dans la plus divine poésie qui fut jamais, des monumens immortels de l'histoire de Moïse, de celle des juges, de celle des rois, imprimés par le chant et par la mesure dans la mémoire des hommes. Et, pour le nouveau testament, les seules épîtres de saint Paul, si vives, si originales, si fort du temps, des affai-

res et des mouvemens qui étoient alors, et enfin d'un caractère si marqué ; ces épîtres, dis-je, reçues par les églises auxquelles elles étoient adressées, et de-là communiquées aux autres églises, suffiroient pour convaincre les esprits bien faits que tout est sincère et original dans les écritures que les apôtres nous ont laissées.

Aussi se soutiennent-elles les unes les autres avec une force invincible. Les actes des apôtres ne font que continuer l'évangile ; leurs épîtres le supposent nécessairement : mais, afin que tout soit d'accord, et les actes et les épîtres et les évangiles réclament par tout les anciens livres des Juifs. Saint Paul et les autres apôtres ne cessent d'alléguer ce que *Moïse a dit*, ce qu'il a *écrit*, ce que les prophètes ont dit et écrit après Moïse. Jésus-Christ appelle en témoignage *la loi de Moïse*, *les prophètes et les psaumes*, comme des témoins qui déposent tous de la même vérité. S'il veut expliquer ses mystères, *il commence par Moïse et par les prophètes ;* et quand il dit aux Juifs *que Moïse a écrit de lui*, il pose pour fondement ce qu'il y avoit de plus constant parmi eux, et les ramène à la source même de leurs traditions.

Act. III. 22. VII. 32. *etc.* *Rom.* X. 5. 19.

Luc. XXIV. 44.

Ib. 27. *Joan.* V. 46. 57.

Voyons néanmoins ce qu'on oppose à une autorité si reconnue, et au consentement de tant de siècles ; car, puisque de nos jours on a bien osé publier en toute sorte de langues des livres contre l'écriture, il ne faut point dissimuler ce qu'on dit pour décrier ses antiquités. Que dit-on

pour autoriser la supposition du Pen-
que ? Et que peut-on objecter à une
ion de trois mille ans, soutenue par
opre force et par la suite des cho-
Rien de suivi, rien de positif, rien
portant ; des chicanes sur des nom-
, sur des lieux, ou sur des noms :
telles observations, qui, dans toute
matière, ne passeroient tout au plus
pour de vaines curiosités incapables
onner atteinte au fond des choses,
sont ici alléguées comme faisant la
ion de l'affaire la plus sérieuse qui fût
s.

y a, dit-on, des difficultés dans
oire de l'écriture. Il y en a, sans
, qui n'y seroient pas si le livre
moins ancien, ou s'il avoit été sup-
, comme on l'ose dire, par un hom-
habile et industrieux ; si l'on eût été
religieux à le donner tel qu'on le
oit, et qu'on eût pris la liberté d'y
ger ce qui faisoit de la peine. Il y
difficultés que fait un long-temps,
ne les lieux ont changé de nom ou
; lorsque les dates sont oubliées ;
ne les généalogies ne sont plus con-
; qu'il n'y a plus de remède aux
qu'une copie tant soit peu négligée
luit si aisément en de telles choses,
ue des faits échappés à la mémoire
ommes laissent de l'obscurité dans
ue partie de l'histoire. Mais enfin,
obscurité est-elle dans la suite mê-
ou dans le fond de l'affaire ? Nul-
nt: tout y est suivi : et ce qui reste
cur ne sert qu'à faire voir dans les

livres saints une antiquité plus vénérable.

Mais il y a des altérations dans le texte ? les anciennes versions ne s'accordent pas ; l'hébreu, en divers endroits, est différent de lui-même ; et le texte des Samaritains, outre le mot qu'on les accuse d'y avoir changé exprès, en faveur de leur temple de Garizim, diffère encore en d'autres endroits de celui des Juifs. Et de-là, que conclura-t-on ? Que les Juifs ou Esdras auront supposé le Pentateuque au retour de la captivité ? C'est justement tout le contraire qu'il faudroit conclure. Les différences du Samaritain ne servent qu'à confirmer ce que nous avons déjà établi, que leur texte est indépendant de celui des Juifs. Loin qu'on puisse s'imaginer que ces schismatiques aient pris quelque chose des Juifs et d'Esdras, nous avons vu au contraire que c'est en haine des Juifs et d'Esdras, et en haine du premier et du second temple, qu'ils ont inventé leur chimère de Garizim. Qui ne voit donc qu'ils auroient plutôt accusé les impostures des Juifs que de les suivre ? Ces rebelles, qui ont méprisé Esdras et tous les prophètes des Juifs, avec leur temple et Salomon qui l'avoit bâti, aussi bien que David qui en avoit désigné le lieu, qu'ont-ils respecté dans leur Pentateuque, sinon une antiquité supérieure non seulement à celle d'Esdras et des prophètes, mais encore à celle de Salomon et de David, en un mot, l'antiquité de Moïse dont les deux peuples conviennent ? Combien donc est incontestable l'autorité de Moïse et du Pentateuque

Deuteron. XXVII. 4.

V. *sup.* I. *p.* 46. *et seq.* 51. 57. 58.

jue que toutes les objections ne font
ffermir ?
lais enfin, d'où viennent ces variétés
textes et des versions ? D'où vien-
t-elles en effet, sinon de l'antiquité
livre même qui a passé par les mains
tant de copistes depuis tant de siècles
la langue dans laquelle il est écrit a
é d'être commune ? Mais laissons les
ies disputes, et tranchons en un mot la
culté par le fond. Qu'on me dise s'il
t pas constant que, de toutes les
ions, et de tout le texte, quel qu'il
, il en reviendra toujours les mêmes
, les mêmes miracles, les mêmes
dictions, la même suite d'histoire, le
ne corps de doctrine, et enfin la mê-
substance. En quoi nuisent après cela
diversités des textes ? Que nous falloit-
davantage que ce fonds inaltérable des
es sacrés ? Et que pouvions-nous de-
ader de plus à la divine providence ?
, pour ce qui est des versions, est-ce
marque de supposition ou de nou-
uté, que la langue de l'écriture soit
ancienne qu'on en ait perdu les délica-
es, et qu'on se trouve empêché à en
dre toute l'élégance ou toute la force
s la dernière rigueur ? N'est-ce pas
tôt une preuve de la plus grande an-
iité ? Et, si on veut s'attacher aux pe-
s choses, qu'on me dise si, de tant
adroits où il y a de l'embarras, on en
établi un seul par raisonnement ou par
jecture. On a suivi la foi des exem-
ires ; et, comme la tradition n'a ja-
is permis que la saine doctrine pût

être altérée, on a cru que les autres fautes, s'il y en restoit, ne serviroient qu'à prouver qu'on n'a rien ici innové par son propre esprit.

Mais enfin, et voici le fort de l'objection : n'y a-t-il pas des choses ajoutées dans le texte de Moïse ? Et d'où vient qu'on trouve sa mort à la fin du livre qu'on lui attribue ? Quelle merveille que ceux qui ont continué son histoire aient ajouté sa fin bienheureuse au reste de ses actions, afin de faire du tout un même corps ? Pour les autres additions, voyons ce que c'est. Est-ce quelque loi nouvelle ou quelque nouvelle cérémonie, quelque dogme, quelque miracle, quelque prédiction ? On n'y songe seulement pas : il n'y en a pas le moindre soupçon, ni le moindre indice : c'eût été ajouter à l'œuvre de Dieu : la loi l'avoit défendu, et le scandale qu'on eût causé eût été horrible. Quoi donc ! on aura continué peut-être une généalogie commencée ; on aura peut-être expliqué un nom de ville changé par le temps ; à l'occasion de la manne dont le peuple a été nourri durant quarante ans, on aura marqué le temps où cessa cette nourriture céleste ; et ce fait, écrit depuis dans un autre livre, sera demeuré par remarque dans celui de Moïse comme un fait constant et public, dont tout le peuple étoit témoin, quatre ou cinq remarques de cette nature, faites par Josué ou par Samuel, ou par quelque autre prophète d'une pareille antiquité, parce qu'elles ne regardoient que des faits notoires et où constamment il n'y avoit point de difficulté,

Deuteron. IV. 2. XII. 32.

V. *suprà* 2. *part. p.* 183.

Jos. V. 11. *Exod.* XVI. 35.

auront naturellement passé dans le texte ; et la même tradition nous les aura apportées avec tout le reste : aussitôt tout sera perdu ! Esdras sera accusé, quoique le Samaritain où ces remarques se trouvent, nous montre qu'elles ont une antiquité non seulement au-dessus d'Esdras, mais au-dessus du schisme des dix tribus ! N'importe ; il faut que tout retombe sur Esdras. Si ces remarques venoient de plus haut, le Pentateuque seroit encore plus ancien qu'il ne faut ; et on ne pourroit assez révérer l'antiquité d'un livre dont les notes mêmes auroient un si grand âge. Esdras aura donc tout fait ; Esdras aura oublié qu'il vouloit faire parler Moïse, et lui aura fait écrire si grossièrement comme déjà arrivé ce qui s'est passé après lui. Tout un ouvrage sera convaincu de supposition par ce seul endroit : l'autorité de tant de siècles et la foi publique ne lui servira plus de rien. Comme si, au contraire, on ne voyoit pas que ces remarques, dont on se prévaut, sont une nouvelle preuve de sincérité et de bonne foi, non seulement dans ceux qui les ont faites, mais encore dans ceux qui les ont transcrites. A-t-on jamais jugé de l'autorité, je ne dis pas d'un livre divin, mais de quelque livre que ce soit, par des raisons si légères ! Mais c'est que l'écriture est un livre ennemi du genre humain : il veut obliger les hommes à soumettre leur esprit à Dieu, et à réprimer leurs passions déréglées. Il faut qu'il périsse ; et, à quelque prix que ce soit, il doit être sacrifié au libertinage.

Au reste, ne croyez pas que l'impiété s'engage sans nécessité dans toutes les absurdités que vous avez vues. Si, contre le témoignage du genre humain et contre toutes les règles du bon sens, elle s'attache à ôter au Pentateuque et aux prophéties leurs auteurs toujours reconnus, et à leur contester leurs dates ; c'est que les dates sont tout en cette matière, pour deux raisons. Premièrement, parce que des livres pleins de tant de faits miraculeux, qu'on y voit revêtus de leurs circonstances les plus particulières, et avancés non seulement comme publics, mais encore comme présens, s'ils eussent pu être démentis, auroient porté avec eux leur condamnation ; et, au lieu qu'ils se soutiennent de leur propre poids, ils seroient tombés par eux-mêmes il y a long-temps. Secondement, parce que, leurs dates étant une fois fixées, on ne peut plus effacer la marque infaillible d'inspiration divine qu'ils portent empreinte dans le grand nombre et la longue suite des prédictions mémorables dont on les trouve remplis.

C'est pour éviter ces miracles et ces prédictions, que les impies sont tombés dans toutes les absurdités qui vous ont surpris. Mais qu'ils ne pensent pas échapper à Dieu : il a réservé à son écriture une marque de divinité qui ne souffre aucune atteinte. C'est le rapport des deux testamens. On ne dispute pas, du moins, que tout l'ancien testament ne soit écrit devant le nouveau. Il n'y a point ici de nouvel Esdras qui ait pu persuader aux Juifs

d'inventer ou de falsifier leur écriture, en faveur des chrétiens qu'ils persécutoient. Il n'en faut pas davantage. Par le rapport des deux testamens, on prouve que l'un et l'autre est divin. Ils ont tous deux le même dessein et la même suite : l'un prépare la voie à la perfection que l'autre montre à découvert : l'un pose le fondement, et l'autre achève l'édifice : en un mot, l'un prédit ce que l'autre fait voir accompli.

Ainsi tous les temps sont unis ensemble, et un dessein éternel de la divine providence nous est révélé. La tradition du peuple juif et celle du peuple chrétien ne font ensemble qu'une même suite de religion ; et les écritures des deux testamens ne font aussi qu'un même corps et un même livre.

Et, à cause que la discussion des prédictions particulières, quoiqu'en soi pleine de lumière, dépend de beaucoup de faits que tout le monde ne peut pas suivre également ; Dieu en a choisi quelques-uns qu'il a rendus sensibles aux plus ignorans. Ces faits illustres, ces faits éclatans, dont tout l'univers est témoin, sont, MONSEIGNEUR, les faits que j'ai tâché jusqu'ici de vous faire suivre, c'est-à-dire, la désolation du peuple juif et la conversion des gentils, arrivées ensemble, et toutes deux précisément dans le même temps que l'évangile a été prêché et que Jésus-Christ a paru.

Ces trois choses, unies dans l'ordre des temps, l'étoient encore beaucoup davantage dans l'ordre des conseils de

Dieu. Vous les avez vu marcher ensemble dans les anciennes prophéties : mais Jésus-Christ, fidèle interprète des prophéties et des volontés de son père, nous a encore mieux expliqué cette liaison dans son évangile. Il le fait dans la parabole de la vigne si familière aux prophètes. Le père de famille avoit planté cette vigne, c'est-à-dire, la religion véritable fondée sur son alliance ; et l'avoit donnée à cultiver à des ouvriers, c'est-à-dire, aux Juifs. Pour en recueillir les fruits, il envoie à diverses fois ses serviteurs, qui sont les prophètes. Ces ouvriers infidèles les font mourir. Sa bonté le porte à leur envoyer son propre fils. Ils le traitent encore plus mal que les serviteurs. A la fin, il leur ôte sa vigne et la donne à d'autres ouvriers : il leur ôte la grace de son alliance pour la donner aux gentils.

Matt. XXI. 33.

Ces trois choses devoient donc concourir ensemble, l'envoi du fils de Dieu, la réprobation des Juifs, et la vocation des gentils. Il ne faut plus de commentaire à la parabole que l'événement a interprêtée.

Vous avez vu que les Juifs avouent que le royaume de Juda et l'état de leur république a commencé à tomber dans le temps d'Hérode, et lorsque Jésus-Christ est venu au monde. Mais, si les altérations qu'ils faisoient à la loi de Dieu leur ont attiré une diminution si visible de leur puissance, leur dernière désolation, qui dure encore, devoit être la punition d'un plus grand crime.

Ce crime est visiblement leur méconnoissance envers leur Messie, qui venoit les instruire et les affranchir. C'est aussi depuis ce temps qu'un joug de fer est sur leur tête ; et ils en seroient accablés si Dieu ne les réservoit à servir un jour ce Messie qu'ils ont crucifié.

Voilà donc déjà un fait avéré et public ; c'est la ruine totale de l'état du peuple juif dans le temps de Jésus-Christ. La conversion des gentils, qui devoit arriver dans le même temps, n'est pas moins avérée. En même temps que l'ancien culte est détruit dans Jérusalem avec le temple, l'idolâtrie est attaquée de tous côtés : et les peuples, qui depuis tant de milliers d'années avoient oublié leur créateur, se réveillent d'un si long assoupissement.

Et, afin que tout convienne, les promesses spirituelles sont développées par la prédication de l'évangile, dans le temps que le peuple Juif, qui n'en avoit reçu que de temporelles, réprouvé manifestement pour son incrédulité et captif par toute la terre, n'a plus de grandeur humaine à espérer. Alors le ciel est promis à ceux qui souffrent persécution pour la justice ; les secrets de la vie future sont prêchés ; et la vraie béatitude est montrée loin de ce jour où règne la mort, où abondent le péché et tous les maux.

Si on ne découvre pas ici un dessein toujours soutenu et toujours suivi ; si on n'y voit pas un même ordre des conseils de Dieu, qui prépare dès l'origine du

monde ce qu'il achève à la fin des temps, et qui, sous divers états, mais avec une succession toujours constante; perpétue aux yeux de tout l'univers la sainte société où il veut être servi; on mérite de ne rien voir, et d'être livré à son propre endurcissement, comme au plus juste et au plus rigoureux de tous les supplices.

Et, afin que cette suite du peuple de Dieu fût claire aux moins clairvoyans, Dieu la rend sensible et palpable par des faits que personne ne peut ignorer, s'il ne ferme volontairement les yeux à la vérité. Le Messie est attendu par les Hébreux : il vient; et il appelle les Gentils, comme il avoit été prédit. Le peuple qui le reconnoît comme venu est incorporé au peuple qui l'attendoit, sans qu'il y ait entre deux un seul moment d'interruption : ce peuple est répandu par toute la terre : les Gentils ne cessent de s'y aggréger : et cette église, que Jésus-Christ a établie sur la pierre, malgré les efforts de l'enfer, n'a jamais été renversée.

Quelle consolation aux enfans de Dieu! Mais quelle conviction de la vérité, quand ils voient que, d'Innocent XI, qui remplit aujourd'hui si dignement le premier siége de l'église, on remonte, sans interruption, jusqu'à saint Pierre; établi par Jésus-Christ prince des apôtres : d'où, en reprenant les pontifes qui ont servi sous la loi, on va jusqu'à Aaron et jusqu'à Moïse; de-là jusqu'aux patriarches, et jusqu'à l'origine du monde. Quelle suite! quelle tradition! quel enchaînement merveilleux! Si notre esprit, naturellement

incertain, et devenu, par ses incertitudes, le jouet de ses propres raisonnemens, a besoin, dans les questions où il y va du salut, d'être fixé et déterminé par quelque autorité certaine; quelle plus grande autorité que celle de l'église catholique, qui réunit en elle-même toute l'autorité des siècles passés, et les anciennes traditions du genre humain, jusqu'à sa première origine?

Ainsi la société que Jésus-Christ, attendu durant tous les siècles passés, a enfin fondée sur la pierre, et où saint Pierre et ses successeurs doivent présider par ses ordres, se justifie elle-même par sa propre suite, et porte, dans son éternelle durée, le caractère de la main de Dieu.

C'est aussi cette succession que nulle hérésie, nulle secte, nulle autre société que la seule église de Dieu, n'a pu se donner. Les fausses religions ont pu imiter l'église en beaucoup de choses; et surtout elles l'imitent en disant, comme elle, que c'est Dieu qui les a fondées: mais ce discours en leur bouche n'est qu'un discours en l'air. Car, si Dieu a créé le genre humain; si, le créant à son image, il n'a jamais dédaigné de lui enseigner le moyen de le servir et de lui plaire; toute secte, qui ne montre pas sa succession depuis l'origine du monde, n'est pas de Dieu.

Ici tombent aux pieds de l'église toutes les sociétés et toutes les sectes que les hommes ont établies au dedans ou au dehors du christianisme. Par exemple, le faux prophète des Arabes a bien pu se

dire envoyé de Dieu ; et, après avoir trompé des peuples souverainement ignorans, il a pu profiter des divisions de son voisinage, pour y étendre par les armes une religion toute sensuelle : mais il n'a osé supposer qu'il ait été attendu ; ni enfin il n'a pu donner, ou à sa personne, ou à sa religion, aucune liaison réelle ni apparente avec les siècles passés. L'expédient qu'il a trouvé pour s'en exempter est nouveau. De peur qu'on ne voulût rechercher dans les écritures des Chrétiens, des témoignages de sa mission semblables à ceux que Jésus-Christ trouvoit dans les écritures des Juifs ; il a dit que les chrétiens et les Juifs avoient falsifié tous leurs livres. Ses sectateurs ignorans l'en ont cru sur sa parole, six cents ans après Jésus-Christ ; et il s'est annoncé lui-même, non-seulement sans aucun témoignage précédent, mais encore sans que ni lui, ni les siens aient osé, ou supposer, ou promettre aucun miracle sensible qui ait pu autoriser sa mission. De même les hérésiarques, qui ont fondé des sectes nouvelles parmi les chrétiens, ont bien pu rendre la foi plus facile, en niant les mystères qui passent les siens. Ils ont bien pu éblouir les hommes par leur éloquence et par une apparence de piété, les remuer par leurs passions, les engager par leurs intérêts, les attirer par la nouveauté et par le libertinage, soit par celui de l'esprit, soit même par celui des sens ; en un mot, ils ont pu facilement, ou se tromper, ou tromper les autres ? car il n'y a rien de plus humain. Mais, outre qu'ils n'ont pas

pu même se vanter d'avoir fait aucun miracle en public, ni réduire leur religion à des faits positifs dont leurs sectateurs fussent témoins : il y a toujours un fait malheureux pour eux, que jamais ils n'ont pu couvrir : c'est celui de leur nouveauté. Il paroîtra toujours, aux yeux de tout l'univers, qu'eux et la secte qu'ils ont établie se sera détachée de ce grand corps et de cette église ancienne que Jésus-Christ a fondée, où saint Pierre et ses successeurs tenoient la première place, dans laquelle toutes les sectes les ont trouvés rétablis. Le moment de la séparation sera toujours si constant, que les hérétiques eux-mêmes ne le pourront désavouer, et qu'ils n'oseront pas seulement tenter de se faire venir de la source par une suite qu'on n'ait jamais vu s'interrompre. C'est le foible inévitable de toutes les sectes que les hommes ont établies. Nul ne peut changer les siécles passés, ni se donner des prédécesseurs, ou faire qu'il les ait trouvés en possession. La seule église catholique remplit tous les siècles précédens par une suite qui ne lui peut être contestée. La loi vient au devant de l'évangile ; la succession de Moïse et des patriarches ne fait qu'une même suite avec celle de Jésus-Christ. Etre attendu, venir, être reconnu par une postérité qui dure autant que le monde, c'est le caractère du Messie en qui nous croyons. *Jésus-Christ est aujourd'hui, il étoit hier, et il est aux siècles des siècles.* *Heb.* XIII. 8.

Ainsi, outre l'avantage qu'a l'église de Jésus-Christ, d'être seule fondée sur des faits miraculeux et divins, qu'on a écrits

hautement et sans crainte d'être démenti, dans les temps qu'ils sont arrivés ; voici, en faveur de ceux qui n'ont pas vécu dans ces temps, un miracle toujours subsistant qui confirme la vérité de tous les autres ; c'est la suite de la religion toujours victorieuse des erreurs qui ont tâché de la détruire. Vous y pouvez joindre encore une autre suite ; et c'est la suite visible d'un continuel châtiment sur les Juifs qui n'ont pas reçu le Christ promis à leurs pères.

Ils l'attendent néanmoins encore ; et leur attente, toujours frustrée, fait une partie de leur supplice. Ils l'attendent, et font voir, en l'attendant, qu'il a toujours été attendu. Condamnés, par leurs propres livres, ils assurent la vérité de la religion ; ils en portent, pour ainsi dire, toute la suite écrite sur leur front. D'un seul regard on voit ce qu'ils ont été, pourquoi ils sont comme on les voit, et à quoi ils sont réservés.

Ainsi quatre ou cinq faits authentiques, et plus clairs que la lumière du soleil, font voir notre religion aussi ancienne que le monde. Ils montrent, par conséquent, qu'elle n'a point d'autre auteur que celui qui a fondé l'univers, qui, tenant tout en sa main, a pu seul et commencer et conduire un dessein où tous les siècles sont compris.

Il ne faut donc plus s'étonner, comme on fait ordinairement, de ce que Dieu nous propose à croire tant de choses si dignes de lui, et, tout ensemble, si impénétrables à l'esprit humain. Mais plutôt il faut s'étonner de ce qu'ayant établi

la foi sur une autorité si ferme et si manifeste, il reste encore dans le monde des aveugles et des incrédules.

Nos passions désordonnées, notre attachement à nos sens, et notre orgueil indomptable, en sont la cause. Nous aimons mieux tout risquer que de nous contraindre : nous aimons mieux croupir dans notre ignorance que de l'avouer : nous aimons mieux satisfaire une vaine curiosité, et nourrir dans notre esprit indocile la liberté de penser tout ce qu'il nous plaît, que de ployer sous le joug de l'autorité divine.

De-là vient qu'il y a tant d'incrédules ; et Dieu le permet ainsi pour l'instruction de ses enfans. Sans les aveugles, sans les sauvages, sans les infidèles qui restent ; et dans le sein même du Christianisme, nous ne connoîtrions pas assez la corruption profonde de notre nature, ni l'abyme d'où Jésus-Christ nous a tirés. Si sa sainte vérité n'étoit contredite, nous ne verrions pas la merveille qui la fait durer parmi tant de contradictions, et nous oublierions à la fin que nous sommes sauvés par la grace. Maintenant l'incrédulité des uns humilie les autres ; et les rebelles, qui s'opposent aux desseins de Dieu, font éclater la puissance par laquelle, indépendamment de toute autre chose, il accomplit les promesses qu'il a faites à son église.

Qu'attendons-nous donc à nous soumettre ? Attendons-nous que Dieu fasse toujours de nouveaux miracles ? qu'il les rende inutiles en les continuant ; qu'il y

accoutume nos yeux, comme ils le sont au cours du soleil et à toutes les autres merveilles de la nature ? Ou bien attendons-nous que les impies et les opiniâtres se taisent ? que les gens de bien et les libertins rendent un égal témoignage à la vérité ? que tout le monde, d'un commun accord, la préfère à sa passion ? et que la fausse science, que la seule nouveauté fait admirer, celle de surprendre les hommes ? N'est-ce pas assez que nous voyions qu'on ne peut combattre la religion sans montrer, par de prodigieux égaremens, qu'on a le sens renversé, et qu'on ne se défend plus que par présomption, ou par ignorance ? L'église, victorieuse des siécles et des erreurs, ne pourra-t-elle pas vaincre, dans nos esprits, les pitoyables raisonnemens qu'on lui oppose ? et les promesses divines, que nous voyons tous les jours s'y accomplir, ne pourront-elles nous élever au dessus des sens ?

Et qu'on ne nous dise pas que ces promesses demeurent encore en suspens, et que, comme elles s'étendent jusqu'à la fin du monde, ce ne sera qu'à la fin du monde que nous pourrons nous vanter d'en avoir vu l'accomplissement. Car, au contraire, ce qui s'est passé nous assure de l'avenir. Tant d'anciennes prédictions, si visiblement accomplies, nous font voir qu'il n'y aura rien qui ne s'accomplisse ; et que l'église, contre qui l'enfer, selon la promesse du fils de Dieu, ne peut jamais prévaloir, sera toujours subsistante jusqu'à la consommation des siè-

cles; puisque Jésus-Christ, véritable en tout, n'a point donné d'autres bornes à sa durée.

Les mêmes promesses nous assurent la vie future. Dieu, qui s'est montré si fidèle en accomplissant ce qui regarde le siècle présent, ne le sera pas moins à accomplir ce qui regarde le siècle futur, dont tout ce que nous voyons n'est qu'une préparation; et l'église sera, sur la terre, toujours immuable et invincible, jusqu'à ce que, ses enfans étant ramassés, elle soit toute entière transportée au ciel, qui est son séjour véritable.

Pour ceux qui seront exclus de cette cité céleste, une rigueur éternelle leur est réservée; et, après avoir perdu par leur faute une bienheureuse éternité, il ne leur restera plus qu'une éternité malheureuse.

Ainsi les conseils de Dieu se terminent par un état immuable; ses promesses et ses menaces sont également certaines: et ce qu'il exécute dans le temps assure ce qu'il nous ordonne ou d'espérer, ou de craindre dans l'éternité.

Voilà ce que vous apprend la suite de la religion mise en abrégé devant vos yeux. Par le temps, elle vous conduit à l'éternité. Vous voyez un ordre constant dans tous les desseins de Dieu, et une marque visible de sa puissance dans la durée perpétuelle de son peuple. Vous reconnoissez que l'église a une tige toujours subsistante, dont on ne peut se séparer sans se perdre; et que ceux qui, étant unis à cette racine; font des œu-

vres dignes de leur foi, s'assurent la vie éternelle.

Étudiez donc, MONSEIGNEUR, mais étudiez avec attention, cette suite de l'église qui vous assure si clairement toutes les promesses de Dieu. Tout ce qui rompt cette chaîne, tout ce qui sort de cette suite, tout ce qui s'élève de soi-même, et ne vient pas en vertu des promesses faites à l'église dès l'origine du monde, vous doit faire horreur. Employez toutes vos forces à rappeler dans cette unité tout ce qui s'en est dévoyé; et à faire écouter l'église par laquelle le saint-Esprit prononce ses oracles.

La gloire de vos ancêtres est, non-seulement de ne l'avoir jamais abandonnée, mais de l'avoir toujours soutenue, et d'avoir mérité par là d'être appelés ses fils aînés, qui est sans doute le plus glorieux de tous leurs titres.

Je n'ai pas besoin de vous parler de Clovis, de Charlemagne, ni de saint Louis. Considérez seulement le temps où vous vivez, et de quel père Dieu vous a fait naître. Un roi si grand en tout se distingue plus par sa foi que par ses autres admirables qualités. Il protège la religion au-dedans et au-dehors du royaume et jusqu'aux extrémités du monde. Ses lois sont un des plus fermes remparts de l'église. Son autorité, révérée autant par le mérite de sa personne que par la majesté de son sceptre, ne se soutient jamais mieux que lorsqu'elle défend la cause de Dieu. On n'entend plus de blasphême; l'impiété tremble devant lui:

c'est ce roi marqué par Salomon, qui dissipe tout le mal par ses regards. S'il attaque l'hérésie par tant de moyens, et plus encore que n'ont jamais fait ses prédécesseurs, ce n'est pas qu'il craigne pour son trône; tout est tranquille à ses pieds, et ses armes sont redoutées par toute la terre : mais c'est qu'il aime ses peuples; et que, se voyant élevé par la main de Dieu à une puissance que rien ne peut égaler dans l'univers, il n'en connoît point de plus bel usage que de la faire servir à guérir les plaies de l'église.

Imitez, MONSEIGNEUR, un si bel exemple, et laissez-le à vos descendans. Recommandez-leur l'église, plus encore que ce grand empire que vos ancêtres gouvernent depuis tant de siècles. Que votre auguste maison, la première en dignité qui soit au monde, soit la première à défendre les droits de Dieu, et à étendre par tout l'univers le règne de Jésus-Christ qui la fait régner avec tant de gloire.

Fin des deux premières parties.

TABLE

DE CE DISCOURS.

AVANT-PROPOS. Dessein général de cet ouvrage : sa division en trois parties. Pag. 1.

PREMIÈRE PARTIE.

Les Époques, ou la suite des temps.

I. ÉPOQUE. Adam, ou la création : premier âge du monde. 7
II. ÉPOQUE. Noé, ou le déluge : second âge du monde. 10
III. ÉPOQUE. La vocation d'Abraham, ou le commencement du peuple de Dieu, et de l'alliance : troisième âge du monde. 12
IV. ÉPOQUE. Moïse ou la loi écrite : quatrième âge du monde. 16
V. ÉPOQUE. La prise de Troie. 20
VI. ÉPOQUE. Salomon, ou le temple achevé : cinquième âge du monde. 22
VII. ÉPOQUE. Romulus, ou Rome fondée. 28
VIII. ÉPOQUE. Cyrus, ou les Juifs rétablis : sixième âge du monde. 45
IX. ÉPOQUE. Scipion, ou Carthage vaincue. 70
X. ÉPOQUE. Naissance de Jésus-Christ : septième et dernier âge du monde. 86
XI. ÉPOQUE. Constantin, ou la paix de l'église. 105

XII. Époque. Charlemagne, ou l'établissement du nouvel empire. 141

SECONDE PARTIE.

La suite de la Religion.

I. La création et les premiers temps. 145
II. Abraham et les Patriarches. 165
III. Moïse, la loi écrite, et l'introduction du peuple de Dieu dans la terre promise. 176
IV. David, Salomon, les rois et les prophètes. 195
V. Les temps du second temple. 226
VI. Jésus-Christ et sa doctrine. 243
VII. La descente du Saint-Esprit : l'établissement de l'église : les jugemens de Dieu sur les Juifs et sur les Gentils. 272
VIII. Réflexions particulières sur le châtiment des Juifs, et sur les prédictions de Jésus-Christ qui l'avoient marqué. 289
IX. Deux mémorables prédictions de notre Seigneur sont expliquées, et leur accomplissement est justifié par l'histoire. 302
X. La suite des erreurs des Juifs, et la manière dont ils expliquent les prophéties. 315
XI. Réflexions particulières sur la conversion des Gentils. Profond conseil de Dieu qui les vouloit convertir par la croix de Jésus-Christ. Raisonnement de saint Paul sur cette manière de les convertir. 335
XII. Diverses formes de l'idolâtrie : les sens, l'intérêt, l'ignorance, un faux

respect de l'antiquité, la politi
philosophie et les hérésies vien
son secours; l'église triomphe de to
XIII. *Réflexion générale sur la*
la religion, et sur le rapport
entre les livres de l'écriture.

Fin de la Table des deux pre
Parties.

DISCOURS

SUR

L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN;

POUR expliquer la suite de la Religion et les changemens des Empires.

TOME SECOND.

DEPUIS le commencement du monde jusqu'à l'Empire de Charlemagne.

PAR Messire JACQUES-BÉNIGNE BOSSUET, Evêque de Meaux, etc.

NOUVELLE ÉDITION.

A LYON,

Chez TOURNACHON-MOLIN, Libraire.

1805.

DISCOURS

SUR

L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN.

TROISIÈME PARTIE.

Les Empires.

I. *Les révolutions des empires sont réglées par la providence, et servent à humilier les princes.*

QUOIQU'IL n'y ait rien de comparable à cette suite de la vraie église, que je vous ai représentée, la suite des empires, qu'il faut maintenant vous remettre devant les yeux, n'est guère moins profitable aux grands princes comme vous.

Premièrement, ces empires ont, pour la plupart, une liaison nécessaire avec l'histoire du peuple de Dieu. Dieu s'est servi des Assyriens et des Babyloniens, pour châtier ce peuple; des Perses, pour le rétablir; d'Alexandre et de ses premiers successeurs, pour le protéger; d'Antiochus l'illustre et de ses successeurs, pour l'exercer; des Romains, pour soutenir sa liberté contre les rois de Syrie,

qui ne songeoient qu'à la détruire. Les Juifs ont duré jusqu'à Jésus-Christ sous la puissance des mêmes Romains. Quand ils l'ont méconnu et crucifié, ces mêmes Romains ont prêté leurs mains, sans y penser, à la vengeance divine, et ont exterminé ce peuple ingrat. Dieu, qui avoit résolu de rassembler dans le même temps le peuple nouveau, de toutes les nations, a premièrement réuni les terres et les mers sous ce même empire. Le commerce de tant de peuples divers, autrefois étrangers les uns aux autres, et depuis réunis sous la domination romaine, a été un des plus puissans moyens dont la providence se soit servie pour donner cours à l'évangile. Si le même empire romain a persécuté durant trois cents ans ce peuple nouveau qui naissoit de tous côtés dans son enceinte, cette persécution a confirmé l'église chrétienne, et a fait éclater sa gloire avec sa foi et sa patience. Enfin l'empire romain a cédé; et, ayant trouvé quelque chose de plus invincible que lui, il a reçu paisiblement dans son sein cette église à laquelle il avoit fait une si longue et si cruelle guerre. Les empereurs ont employé leur pouvoir à faire obéir l'église, et Rome a été le chef de l'empire spirituel que Jésus-Christ a voulu étendre par toute la terre.

Quand le temps a été venu que la puissance romaine devoit tomber, et que ce grand empire, qui s'étoit vainement promis l'éternité, devoit subir la destinée de tous les autres; Rome, devenue la proie des barbares, a conservé par la religion

son ancienne majesté. Les nations, qui ont envahi l'empire romain, y ont appris peu à peu la piété chrétienne qui a adouci leur barbarie; et leurs rois, en se mettant, chacun dans sa nation, à la place des empereurs, n'ont trouvé aucun de leurs titres plus glorieux que celui de protecteurs de l'église.

Mais il faut ici vous découvrir les secrets jugemens de Dieu sur l'empire romain, et sur Rome même: mystère que le Saint-Esprit a révélé à saint Jean, et que ce grand homme, apôtre, évangéliste et prophète, a expliqué dans l'apocalypse. Rome, qui avoit vieilli dans le culte des idoles, avoit une peine extrême à s'en défaire, même sous les empereurs chrétiens; et le sénat se faisoit un honneur de défendre les dieux de Romulus, auxquels il attribuoit toutes les victoires de l'ancienne république. Les empereurs étoient fatigués des députations de ce grand corps qui demandoit le rétablissement de ces idoles, et qui croyoit que corriger Rome de ses vieilles superstitions, étoit faire une injure au nom Romain. Ainsi cette compagnie, composée de ce que l'empire avoit de plus grand, et une immense multitude de peuple, où se trouvoient presque tous les plus puissans de Rome, ne pouvoient être rétirés de leurs erreurs, ni par la prédication de l'évangile, ni par un si visible accomplissement des anciennes prophéties, ni par la conversion presque de tout le reste de l'empire, ni enfin par celle des princes, dont tous les décrets autorisoient le chris-

Zorym. I
Orat. Sy
ap. Amb.
tom. V. l.
V. Ep. 3
Aug. de c
Dei. l. 1. c

tianisme. Au contraire ils continuoient à charger d'opprobres l'église de Jésus-Christ, qu'ils accusoient encore, à l'exemple de leurs pères, de tous les malheurs de l'empire ; toujours prêts à renouveler les anciennes persécutions, s'ils n'eussent été réprimés par les empereurs. Les choses étoient encore en cet état au quatrième siècle de l'église, et cent ans après Constantin, quand Dieu enfin se ressouvint de tant de sanglans décrets du sénat contre les fidèles, et tout ensemble des cris furieux dont tout le peuple Romain, avide du sang chrétien, avoit si souvent fait retentir l'amphitéâtre. Il livra donc aux barbares cette ville *énivrée du sang des martyrs*, comme parle saint Jean. Dieu renouvela sur elle les terribles châtimens qu'ils ont exercés sur Babylone ; Rome même est appelée de ce nom. Cette nouvelle Babylone, imitatrice de l'ancienne, comme elle enflée de ses victoires, triomphante dans ses délices et dans ses richesses, souillée de ses idolâtries, et persécutrice du peuple de Dieu, tombe aussi comme elle d'une grande chute ; et saint Jean chante sa ruine. La gloire de ses conquêtes, qu'elle attribuoit à ses dieux, lui est ôtée : elle est en proie aux barbares, prise trois et quatre fois, pillée, saccagée, détruite. Le glaive des barbares ne pardonne qu'aux chrétiens. Une autre Rome toute chrétienne sort des cendres de la première ; et c'est seulement après l'inondation des barbares que s'achève entièrement la victoire de Jésus-Christ sur les dieux Ro-

Apoc. XVII. 6.

Apoc. XVII. XVIII.

chains, qu'on voit non-seulement détruits, mais oubliés.

C'est ainsi que les empires du monde ont servi à la religion et à la conservation du peuple de Dieu : c'est pourquoi ce même Dieu, qui a fait prédire à ses prophètes les divers états de son peuple, leur a fait prédire aussi la succession des empires. Vous avez vu les endroits où Nabuchodonosor a été marqué comme celui qui devoit venir pour punir les peuples superbes, et sur-tout le peuple Juif ingrat envers son auteur. Vous avez entendu nommer Cyrus deux cents ans avant sa naissance, comme celui qui devoit rétablir le peuple de Dieu, et punir l'orgueil de Babylone. La ruine de Ninive n'a pas été prédite moins clairement. Daniel, dans ses admirables visions, a fait passer en un instant devant vos yeux l'empire de Babylone, celui des Mèdes et des Perses, celui d'Alexandre et des Grecs. Les blasphèmes et les cruautés d'un Antiochus l'illustre y ont été prophétisées, aussi bien que les victoires miraculeuses du peuple de Dieu sur un si violent persécuteur. On y voit ces fameux empires tomber les uns après les autres ; et le nouvel empire que Jésus-Christ devoit établir y est marqué si expressément par ses propres caractères, qu'il n'y a pas moyen de le méconnoître. C'est l'empire des saints du Très-Haut ; c'est l'empire du fils de l'homme : empire qui doit subsister au milieu de la ruine de tous les autres, et auquel seul l'éternité est promise.

Les jugemens de Dieu sur le plus grand

de tous les empires de ce monde, c'est-à-dire, sur l'empire Romain, ne nous ont pas été cachés. Vous les venez d'apprendre de la bouche de saint Jean. Rome a senti elle-même la main de Dieu, et a été, comme les autres, un exemple de sa justice. Mais son sort étoit plus heureux que celui des autres villes. Purgée par ses désastres des restes de l'idolâtrie, elle ne subsiste plus que par le christianisme qu'elle annonce à tout l'univers.

Ainsi, tous les grands empires que nous avons vus sur la terre, ont concouru par divers moyens au bien de la religion, et à la gloire de Dieu, comme Dieu même l'a déclaré par ses prophètes.

Quand vous lisez si souvent dans leurs écrits que les rois entreront en foule dans l'église, et qu'ils en seront les protecteurs et les nourriciers, vous reconnoissez à ces paroles les empereurs et les autres princes chrétiens; et comme les rois vos ancêtres se sont signalés plus que tous les autres, en protégeant et en étendant l'Eglise de Dieu, je ne craindrai point de vous assurer que c'est eux qui, de tous les rois, sont prédits le plus clairement dans ces illustres prophéties.

Dieu donc, qui avoit dessein de se servir des divers empires pour châtier, ou pour exercer, ou pour étendre, ou pour protéger son peuple, voulant se faire connoître pour l'auteur d'un si admirable conseil, en a découvert le secret à ses prophètes, et leur a fait prédire ce qu'il avoit résolu d'exécuter. C'est pourquoi, comme les empires entroient dans l'ordre des desseins

de Dieu sur le peuple qu'il avoit choisi, la fortune de ces empires se trouve annoncée par les mêmes oracles du Saint-Esprit qui prédisent la succession du peuple fidèle.

Plus vous vous accoutumerez à suivre les grandes choses, et à les rappeler à leurs principes, plus vous serez en admiration de ces conseils de la providence. Il importe que vous en preniez de bonne heure les idées qui s'éclairciront tous les jours de plus en plus dans votre esprit, et que vous appreniez à rapporter les choses humaines aux ordres de cette Sagesse éternelle dont elles dépendent.

Dieu ne déclare pas tous les jours ses volontés par ses prophètes touchant les rois et les monarchies qu'il élève ou qu'il détruit. Mais l'ayant fait tant de fois dans ces grands empires dont nous venons de parler, il nous montre, par ces exemples fameux, ce qu'il fait dans tous les autres; et il apprend aux rois ces deux vérités fondamentales; premièrement, que c'est lui qui forme les royaumes pour les donner à qui il lui plaît; et secondement, qu'il sait les faire servir, dans les temps et dans l'ordre qu'il a résolu, aux desseins qu'il a sur son peuple.

C'est, MONSEIGNEUR, ce qui doit tenir tous les princes dans une entière dépendance, et les rendre toujours attentifs aux ordres de Dieu; afin de prêter la main à ce qu'il médite pour sa gloire, dans toutes les occasions qu'il leur en présente.

Mais cette suite des empires, même à

la considérer plus humainement, a de grandes utilités, principalement pour les princes; puisque l'arrogance, compagne ordinaire d'une condition si éminente, est si fortement rabattue par ce spectacle. Car, si les hommes apprennent à se modérer en voyant mourir les rois, combien plus seront-ils frappés en voyant mourir les royaumes mêmes? et où peut-on recevoir une plus belle leçon de la vanité des grandeurs humaines?

Ainsi, quand vous voyez passer, comme en un instant, devant vos yeux, je ne dis pas les rois et les empereurs, mais ces grands empires qui ont fait trembler tout l'univers; quand vous voyez les Assyriens anciens et nouveaux, les Mèdes, les Perses, les Grecs, les Romains, se présenter devant vous successivement, et tomber, pour ainsi dire, les uns sur les autres; ce fracas effroyable vous fait sentir qu'il n'y a rien de solide parmi les hommes, et que l'inconstance et l'agitation est le propre partage des choses humaines.

II. *Les révolutions des empires ont des causes particulières que les princes doivent étudier.*

Mais, MONSEIGNEUR, ce qui vous rendra ce spectacle plus utile et plus agréable, ce sera la réflexion que vous ferez, non-seulement sur l'élévation et sur la chute des empires, mais encore sur les causes de leurs progrès, et sur celles de leur décadence.

Car, MONSEIGNEUR, ce même Dieu qui a fait l'enchaînement de l'univers, et qui, tout-puissant par lui-même, a voulu, pour établir l'ordre, que les parties d'un si grand tout dépendissent les unes des autres; ce même Dieu a voulu aussi que le cours

des choses humaines eût sa suite et ses proportions : je veux dire que les hommes et les nations ont eu des qualités proportionnés à l'élévation à laquelle ils étoient destinés ; et qu'à la réserve de certains coups extraordinaires où Dieu vouloit que sa main parût toute seule, il n'est point arrivé de grands changemens qui n'ait eu ses causes dans les siècles précédens.

Et comme, dans toutes les affaires, il y a ce qui les prépare, ce qui détermine à les entreprendre, et ce qui les fait réussir ; la vraie science de l'histoire est de remarquer, dans chaque temps, ces secrètes dispositions qui ont préparé les grands changemens, et les conjonctures importantes qui les ont fait arriver.

En effet, il ne suffit pas de regarder seulement devant ses yeux, c'est-à-dire, de considérer ces grands événemens qui décident tout-à-coup de la fortune des empires. Qui veut entendre à fond les choses humaines doit les reprendre de plus haut ; et il lui faut observer les inclinations et les mœurs, ou, pour dire tout en un mot, le caractère tant des peuples dominans en général que des princes en particulier ; et enfin de tous les hommes extraordinaires, qui, par l'importance du personnage qu'ils ont eu à faire dans le monde, ont contribué, en bien ou en mal, au changement des états et à la fortune publique.

J'ai tâché de vous préparer à ces importantes réflexions dans la première partie de ce discours : vous y aurez pu observer le génie des peuples et celui des grands

hommes qui les ont conduits. Les événemens qui ont porté coup dans la suite ont été montrés ; et, afin de vous tenir attentif à l'enchaînement des grandes affaires du monde que je voulois principalement vous faire entendre, j'ai omis beaucoup de faits particuliers dont les suites n'ont pas été si considérables. Mais, parce qu'en nous attachant à la suite, nous avons passé trop vîte sur beaucoup de choses pour pouvoir faire les réflexions qu'elles méritoient ; vous devez maintenant vous y attacher avec une attention plus particulière, et accoutumer votre esprit à rechercher les effets dans leurs causes les plus éloignées.

Par-là, MONSEIGNEUR, vous apprendrez ce qu'il est si nécessaire que vous sachiez : qu'encore qu'à ne regarder que les rencontres particulières, la fortune semble seule décider de l'établissement et de la ruine des empires ; à tout prendre, il en arrive à peu près comme dans le jeu, où le plus habile l'emporte à la longue.

En effet, dans ce jeu sanglant où les peuples ont disputé de l'empire et de la puissance, qui a prévu de plus loin, qui s'est le plus appliqué, qui a duré le plus long-temps dans les grands travaux, et enfin qui a su le mieux ou pousser ou se ménager suivant la rencontre, à la fin a eu l'avantage, et a fait servir la fortune même à ses desseins.

Ainsi ne vous lassez point d'examiner les causes des grands changemens, puisque rien ne servira jamais tant à votre instruction : mais recherchez-les sur-tout dans

a suite des grands empires, où la grandeur des événemens les rend plus palpables.

III. *Les Scythes les Etiopiens et les Egyptiens.*

Je ne compterai pas ici parmi les grands empires celui de Bacchus, ni celui d'Hercule, ces célèbres vainqueurs des Indes et de l'Orient. Leurs histoires n'ont rien de certain, leurs conquêtes n'ont rien de suivi; il les faut laisser célébrer aux poëtes, qui en ont fait le plus grand sujet de leurs fables.

Herod. l. I. I. 1. Strab. l XV.

Je ne parlerai pas non plus de l'empire que le Madyès d'Hérodote, qui ressemble assez à l'Indathyrse de Mégastène et au Tanaüs de Justin, établit pour un peu de temps dans la grande Asie. Les Scythes, que ce prince menoit à la guerre, ont plutôt fait des courses que des conquêtes. Ce ne fut que par rencontre, et en poussant les Cimmériens, qu'ils entrèrent dans la Médie, battirent les Mèdes, et leur enlevèrent cette partie de l'Asie où ils avoient établi leur domination. Ces nouveaux conquérans n'y régnèrent que 28 ans. Leur impiété, leur avarice et leur brutalité la leur fit perdre; et Cyaxare fils de Phraorte, sur lequel ils l'avoient conquise, les en chassa. Ce fut plutôt par adresse que par force. Réduit à un coin de son royaume que les vainqueurs avoient négligé, ou que peut-être ils n'avoient pu forcer, il attendit avec patience que ces conquérans brutaux eussent excité la haine publique, et se défissent eux-mêmes par le désordre de leur gouvernement.

Justin. l. I

Nous trouvons encore dans Strabon, qui l'a tiré du même Mégastène, un Téar-

Lib.

4. *Reg.* XIX. 9. *Is.* XXXII. 4. con roi d'Ethiopie. Ce doit être le Tharaca de l'écriture, dont les armes furent redoutées du temps de Sennachérib roi d'Assyrie. Ce prince pénétra jusqu'aux colonnes d'Hercule, apparemment le long de la côte d'Afrique ; et passa jusqu'en Europe. Mais que dirois-je d'un homme dont nous ne voyons dans les historiens que quatre ou cinq mots, et dont la domination n'a aucune suite ?

Herod. l. III. Les Ethiopiens, dont il étoit roi, étoient, selon Hérodote, les mieux faits de tous les hommes et de la plus belle taille. Leur esprit étoit vif et ferme ; mais ils prenoient peu de soin de le cultiver, mettant leur confiance dans leurs corps robustes et dans leurs bras nerveux. Leurs rois étoient électifs, et ils mettoient sur le trône le plus grand et le plus fort. On peut juger de leur humeur par une action que nous raconte Hérodote. Lorsque Cambyse leur envoya, pour les surprendre, des ambassadeurs et des présens tels que les Perses les donnoient, de la pourpre, des bracelets d'or et des compositions de parfums ; ils se moquèrent de ses présens où ils ne voyoient rien d'utile à la vie, aussi bien que de ses ambassadeurs qu'ils prirent pour ce qu'ils étoient, c'est-à-dire, pour des espions. Mais leur roi voulut aussi faire un présent à sa mode au roi de Perse ; et, prenant en main un arc qu'un Perse eût à peine soutenu, loin de le pouvoir tirer, il le banda en présence des ambassadeurs, et leur dit : *Voici le conseil que le roi d'Ethiopie donne au roi de Perse. Quand les Perses se pourront servir, aussi aisé-*

ment que je viens de faire, d'un arc de cette grandeur et de cette force, qu'ils viennent attaquer les Ethiopiens, et qu'ils amènent plus de troupes que n'en a Cambyse. En attendant, qu'ils rendent graces aux dieux qui n'ont pas mis dans le cœur des Ethiopiens le désir de s'étendre hors de leur pays. Cela dit, il débanda l'arc et le donna aux ambassadeurs. On ne peut dire quel eût été l'événement de la guerre. Cambyse, irrité de cette réponse, s'avança vers l'Ethiopie comme un insensé, sans ordre, sans convois, sans discipline; et vit périr son armée, faute de vivres, au milieu des sables, avant que d'approcher l'ennemi.

Ces peuples d'Ethiopie n'étoient pourtant pas si justes qu'ils s'en vantoient, ni si renfermés dans leur pays. Leurs voisins, les Egyptiens, avoient souvent éprouvé leurs forces. Il n'y a rien de suivi dans les conseils de ces nations sauvages et mal cultivées: si la nature y commence souvent de beaux sentimens, elle ne les achève jamais. Aussi n'y voyons-nous que peu de chose à apprendre et à imiter. N'en parlons pas davantage, et venons aux peuples policés.

Les Egyptiens sont les premiers où l'on ait su les règles du gouvernement. Cette nation grave et sérieuse connut d'abord la vraie fin de la politique, qui est de rendre la vie commode et les peuples heureux. La température toujours uniforme du pays y faisoit les esprit solides et constans. Comme la vertu est le fondement de toute la société, ils l'ont soigneusement cultivée. Leur principale vertu a été la reconnois- *Diod. lib. I. sect. 2.*

sance. La gloire, qu'on leur a donnée d'être les plus reconnoissans de tous les hommes, fait voir qu'ils étoient aussi les plus sociables. Les bienfaits sont le lien de la concorde publique et particulière. Qui reconnoît les graces aime à en faire ; et, en bannissant l'ingratitude, le plaisir de faire du bien demeure si pur qu'il n'y a plus moyen de n'y être pas sensible. Leurs lois étoient simples, pleines d'équité, et
Ibid. propres à unir entr'eux les citoyens. Celui qui, pouvant sauver un homme attaqué, ne le faisoit pas, étoit puni de mort aussi rigoureusement que l'assassin. Que si on ne pouvoit secourir le malheureux, il falloit du moins dénoncer l'auteur de la violence ; et il y avoit des peines établies contre ceux qui manquoient à ce devoir. Ainsi les citoyens étoient à la garde les uns des autres, et tout le corps de l'état étoit uni contre les méchans. Il n'étoit pas permis d'être inutile à l'état ; la loi assignoit à chacun son emploi, qui se perpétuoit de père en fils. On ne pouvoit, ni en avoir deux, ni changer de profession ; mais aussi toutes les professions étoient honorées. Il falloit qu'il y eût des emplois et des personnes plus considérables, comme il faut qu'il y ait des yeux dans le corps : leur éclat ne fait pas mépriser les pieds, ni les parties les plus basses. Ainsi, parmi les Egyptiens, les prêtres et les soldats avoient des marques d'honneur particulières : mais tous les métiers, jusqu'aux moindres, étoient en estime, et on ne croyoit pas pouvoir, sans crime, mépriser les citoyens dont les travaux, quels qu'ils fussent, contribuoient

au bien public. Par ce moyen, tous les arts venoient à leur perfection : l'honneur, qui les nourrit, s'y mêloit par tout : on faisoit mieux ce qu'on avoit toujours vu faire, et à quoi on s'étoit uniquement exercé dès son enfance.

Mais il y avoit une occupation qui devoit être commune ; c'étoit l'étude des lois et de la sagesse. L'ignorance de la religion et de la police du pays n'étoit excusée en aucun état. Au reste, chaque profession avoit son canton qui lui étoit assigné. Il n'en arrivoit aucune incommodité dans un pays dont la largeur n'étoit pas grande : et, dans un si bel ordre, les fainéans ne savoient où se cacher.

Parmi de si bonnes lois, ce qu'il y avoit de meilleur, c'est que tout le monde étoit nourri dans l'esprit de les observer. Une coutume nouvelle étoit un prodige en Egypte ; tout s'y faisoit toujours de même ; et l'exactitude qu'on y avoit à garder les petites choses maintenoit les grandes. Aussi n'y eut-il jamais de peuple qui ait conservé plus long-temps ses usages et ses lois. L'ordre des jugemens servoit à entretenir cet esprit. Trente juges étoient tirés des principales villes pour composer la compagnie qui jugeoit tout le royaume. On étoit accoutumé à ne voir dans ces places que les plus honnêtes gens du pays et les plus graves. Le prince leur assignoit certains revenus, afin qu'affranchis des embarras domestiques, ils pussent donner tout leur temps à faire observer les lois. Ils ne tiroient rien des procès ; et on ne s'étoit pas encore avisé de faire un métier de la

Herod. l. I
Diod. lib.
sect. 2.
Plat. de le
II.

Diod. I. sec
2.

justice. Pour éviter les surprises, les affaires étoient traitées par écrit dans cette assemblée. On y craignoit la fausse éloquence, qui éblouit les esprits et émeut les passions. La vérité ne pouvoit être expliquée d'une manière trop sèche. Le président du sénat portoit un collier d'or et de pierres précieuses, d'où pendoit une figure sans yeux qu'on appeloit la vérité. *Ibid.* Quand il la prenoit, c'étoit le signal pour commencer la séance. Il l'appliquoit au parti qui devoit gagner sa cause, et c'étoit la forme de prononcer les sentences. Un des plus beaux artifices des Egyptiens pour conserver leurs anciennes maximes, étoit de les revêtir de certaines cérémonies qui les imprimoient dans les esprits. Ces cérémonies s'observoient avec réflexion, et l'humeur sérieuse des Egyptiens ne permettoit pas qu'elles tournassent en simples formules. Ceux qui n'avoient point d'affaires, et dont la vie étoit innocente, pouvoient éviter l'examen de ce sévère *Ibid.* tribunal. Mais il y avoit en Egypte une espèce de jugement tout-à-fait extraordinaire, dont personne n'échappoit. C'est une consolation, en mourant, de laisser son nom en estime parmi les hommes; et, de tous les biens humains, c'est le seul que la mort ne nous peut ravir. Mais il n'étoit pas permis en Égypte de louer indifféremment tous les morts : il falloit avoir cet honneur par un jugement public. Aussitôt qu'un homme étoit mort, on l'amenoit en jugement. L'accusateur public etoit écouté. S'il prouvoit que la conduite du mort eût été mauvaise, on en condamnoit

la mémoire, et il étoit privé de la sépulture. Le peuple admiroit le pouvoir des lois, qui s'étendoit jusqu'après la mort; et chacun, touché de l'exemple, craignoit de déshonorer sa mémoire et sa famille. Que si le mort n'étoit convaincu d'aucune faute, on l'ensevelissoit honorablement : on faisoit son panégyrique, mais sans y rien mêler de sa naissance. Toute l'Egypte étoit noble, et d'ailleurs on n'y goûtoit de louanges que celles qu'on s'attiroit par son mérite.

Chacun sait combien curieusement les Egyptiens conservoient les corps morts. Leurs momies se voient encore. Ainsi leur reconnoissance envers leurs parens étoit immortelle : les enfans, en voyant le corps de leurs ancêtres, se souvenoient de leurs vertus que le public avoit reconnues, et s'excitoient à aimer les lois qu'ils leur avoient laissées.

Pour empêcher les emprunts, d'où naissent la fainéantise, les fraudes et la chicane, l'ordonnance du roi Asychis ne permettoit d'emprunter qu'à condition d'engager le corps de son père à celui dont on empruntoit. C'étoit une impiété, et une infamie tout ensemble, de ne pas retirer assez promptement un gage si précieux; et celui qui mouroit sans s'être acquité de ce devoir étoit privé de la sépulture. *Herod. l. II. Diod. l. sect. 2.*

Le royaume étoit héréditaire; mais les rois étoient obligés, plus que tous les autres, à vivre selon les lois. Ils en avoient de particulières, qu'un roi avoit digérées, et qui faisoient une partie des livres sacrés. *Ibid.*

Ce n'est pas qu'on disputât rien aux rois, ou que personne eût droit de les contraindre ; au contraire, on les respectoit comme des dieux : mais c'est qu'une coutume ancienne avoit tout réglé, et qu'ils ne s'avisoient pas de vivre autrement que leurs ancêtres. Ainsi ils souffroient sans peine non seulement que la qualité des viandes et la mesure du boire et du manger leur fût marquée (car c'étoit une chose ordinaire en Egypte, où tout le monde étoit sobre, et où l'air du pays inspiroit la frugalité), mais encore que toutes leurs heures fussent destinées. En s'éveillant au point du jour, lorsque l'esprit est le plus net et les pensées les plus pures, ils lisoient leurs lettres pour prendre une idée plus droite et plus véritable des affaires qu'ils avoient à décider. Sitôt qu'ils étoient habillés, ils alloient sacrifier au temple. Là, environnés de toute leur cour, et les victimes étant à l'autel, ils assistoient à une prière pleine d'instruction, où le pontife prioit les dieux de donner au prince toutes les vertus royales ; en sorte qu'il fût religieux envers les dieux, doux envers les hommes, modéré, juste, magnanime, sincère, éloigné du mensonge, libéral, maître de lui-même, punissant au-dessous du mérite et récompensant au-dessus. Le pontife parloit ensuite des fautes que les rois pouvoient commettre : mais il supposoit toujours qu'ils n'y tomboient que par surprise ou par ignorance, chargeant d'imprécations les ministres qui leur donnoient de mauvais conseils et leur déguisoient la vérité. Telle étoit la manière d'instruire les

Herod. l. II.

Diod. I. *sect.* 2.

rois. On croyoit que les reproches ne faisoient qu'aigrir leurs esprits : et que le moyen le plus efficace de leur inspirer la vertu étoit de leur marquer leur devoir dans des louanges conformes aux lois et prononcées gravement devant les dieux. Après la prière et le sacrifice, on lisoit au roi, dans les saints livres, les conseils et les actions des grands hommes, afin qu'il gouvernât son état par leurs maximes, et maintînt les lois qui avoient rendu ses prédécesseurs heureux aussi bien que leurs sujets. *Ibid.*

Ce qui montre que ces remontrances se faisoient et s'écoutoient sérieusement, c'est qu'elles avoient leur effet. Parmi les Thébains, c'est-à-dire, dans la dynastie principale, celle où les lois étoient en vigueur et qui devint à la fin la maîtresse de toutes les autres, les plus grands hommes ont été les rois. Les deux Mercures, auteurs des sciences et de toutes les institutions des Egyptiens, l'un voisin des temps du déluge, et l'autre qu'ils ont appelé le Trismégiste ou le trois fois grand, contemporain de Moïse, ont été tous deux rois de Thèbes. Toute l'Egypte a profité de leurs lumières ; et Thèbes doit à leurs instructions d'avoir eu peu de mauvais princes. Ceux-ci étoient épargnés pendant leur vie ; le repos public le vouloit ainsi : mais ils n'étoient pas exempts du jugement qu'il falloit subir après la mort. Quelques-uns ont été privés de la sépulture ; mais on en voit peu d'exemple : et, au contraire, la plupart des rois ont été si chéris des peuples, que chacun pleuroit leur mort autant *Herod. l. II* *Diod. I. sec. 2.* *Ibid.*

que celle de son père ou de ses enfans.

Cette coutume de juger les rois après leur mort parut si sainte au peuple de Dieu, qu'il l'a toujours pratiquée. Nous voyons dans l'écriture que les méchans rois étoient privés de la sépulture de leurs ancêtres; et nous apprenons de Josephe que cette coutume duroit encore du temps des Asmonéens. Elle faisoit entendre aux rois que, si leur majesté les met au-dessus des humains pendant leur vie, ils y reviennent enfin quand la mort les a égalés aux autres hommes.

Act. XIII. 23.

Les Egyptiens avoient l'esprit inventif; mais ils le tournoient aux choses utiles. Leurs Mercures ont rempli l'Egypte d'inventions merveilleuses, et ne lui avoient presque rien laissé ignorer de ce qui pouvoit rendre la vie commode et tranquille. Je ne puis laisser aux Egyptiens la gloire qu'ils ont donnée à leur Osiris; d'avoir inventé le labourage; car on le trouve de tout temps dans les pays voisins de la terre d'où le genre humain s'est répandu; et on ne peut douter qu'il ne fût connu dès l'origine du monde. Aussi les Egyptiens donnent-ils eux-mêmes une si grande antiquité à Osiris, qu'on voit bien qu'ils ont confondu son temps avec celui des commencemens de l'univers, et qu'ils ont voulu lui attribuer les choses dont l'origine passoit de bien loin tous les temps connus dans leur histoire. Mais, si les Egyptiens n'ont pas inventé l'agriculture, ni les autres arts que nous voyons devant le déluge, ils les ont tellement perfectionnés, et ont pris un si grand soin de

Diod. lib. I. *sect.* 1. *Plut. de Isid. et Osir.*

les rétablir parmi les peuples où la barbarie les avoit fait oublier, que leur gloire n'est guère moins grande que s'ils en avoient été les inventeurs.

Il y en a même de très-importans dont on ne peut leur disputer l'invention. Comme leur pays étoit uni, et leur ciel toujours pur et sans nuage, ils ont été les premiers à observer le cours des astres. Ils ont aussi les premiers réglé l'année. Ces observations les ont jetés naturellement dans l'arithmétique ; et, s'il est vrai, ce que dit Platon, que le soleil et la lune ayent enseigné aux hommes la science des nombres, c'est-à-dire, qu'on ait commencé les comptes réglés par celui des jours, des mois et des ans ; les Egyptiens sont les premiers qui ayent écouté ces merveilleux maîtres. Les planettes et les autres astres ne leur ont pas été moins connus ; et ils ont trouvé cette grande année qui ramène tout le ciel à son premier point. Pour reconnoître leurs terres tous les ans, couvertes par le débordement du Nil, ils ont été obligés de recourir à l'arpentage, qui leur a bientôt appris la géometrie. Ils étoient grands observateurs de la nature, qui, dans un air si serein et sous un soleil si ardent, étoit forte et féconde parmi eux. C'est aussi ce qui leur a fait inventer ou perfectionner la médécine. Ainsi toutes les sciences ont été en grand honneur parmi eux. Les inventeurs des choses utiles recevoient, et de leur vivant et après leur mort, de dignes récompenses de leurs travaux. C'est ce qui a consacré les livres de leurs deux Mercures, et les a fait re-

Plat. Epin. *Diod. l. sect. 2.* *Herod. l. II.*

Plat. in Tim.

Diod. lib. I. sec. 2.

Diod. lib. I. sect. 2. *Herod. III. init.*

Diod. lib. I. sect.

garder comme des livres divins. Le premier de tous les peuples où on voie des bibliothèques, est celui d'Egypte. Le titre qu'on leur donnoit inspiroit l'envie d'y entrer, et d'en pénétrer les secrets : on les appeloit *le trésor des remèdes de l'ame.* Elle s'y guérissoit de l'ignorance, la plus dangereuse de ses maladies, et la source de toutes les autres.

Une des choses qu'on imprimoit le plus fortement dans l'esprit des Egyptiens, étoit l'estime et l'amour de leur patrie. Elle étoit, disoient-ils, le séjour des dieux : ils y avoient régné durant des milliers infinis d'années. Elle étoit la mère des hommes et des animaux, que la terre d'Egypte, arrosée du Nil, avoit enfantés pendant que le reste de la nature étoit stérile. Les prêtres qui composoient l'histoire d'Egypte de cette suite immense de siècles, qu'ils ne remplissoient que des fables et des généalogies de leurs dieux, le faisoient pour imprimer dans l'esprit des peuples l'antiquité et la noblesse de leur pays. Au reste, leur vraie histoire étoit renfermée dans des bornes raisonnables : mais ils trouvoient beau de se perdre dans un abyme infini de temps, qui sembloit les approcher de l'éternité.

Plat. in Tim.
Diod. lib. I. sect. 1.

Cependant l'amour de la patrie avoit des fondemens plus solides. L'Egypte étoit en effet le plus beau pays de l'univers, le plus abondant par la nature, le mieux cultivé par l'art, le plus riche, le plus commode, et le plus orné par les soins et la magnificence de ses rois.

Il n'y avoit rien que de grand dans

leurs desseins et dans leurs travaux. Ce qu'ils ont fait du Nil est incroyable. Il pleut rarement en Egypte : mais ce fleuve, qui l'arrose toute par ses débordemens réglés, lui apporte les pluies et les neiges des autres pays. Pour multiplier un fleuve si bienfaisant, l'Egypte étoit traversée d'une infinité de canaux d'une longueur et d'une largeur incroyable. Le Nil portoit par tout la fécondité avec ses eaux salutaires, unissoit les villes entr'elles et la grande mer avec la mer rouge, entretenoit le commerce au-dedans et au-dehors du royaume, et le fortifioit contre l'ennemi : de sorte qu'il étoit tout ensemble et le nourricier et le défenseur de l'Egypte. On lui abandonnoit la campagne : mais les villes réchaussées avec des travaux immenses, et s'élevant comme des îles au milieu des eaux, regardoient avec joie de cette hauteur toute la plaine inondée et tout ensemble fertilisée par le Nil. Lorsqu'il s'enfloit outre mesure, de grands lacs, creusés par les rois, tendoient leur sein aux eaux répandues. Ils avoient leurs décharges préparées : de grandes écluses les ouvroient ou les fermoient selon le besoin ; et les eaux, ayant leur retraite, ne séjournoient sur les terres qu'autant qu'il falloit pour les engraisser. *Herod. l. I Diod. lib. sed. 2.*

Tel étoit l'usage de ce grand lac, qu'on appeloit le lac de Myris ou de Mœris : c'étoit le nom du roi qui l'avoit fait faire. On est étonné quand on lit, ce qui néanmoins est certain, qu'il avoit de tour environ cent quatre-vingt de nos lieues. Pour ne point perdre trop de bonnes *Herod. Diod. ibid.*

terres en le creusant, on l'avoit étendu principalement du côté de la Lybie. La pêche en valoit au prince des sommes immenses ; et ainsi, quand la terre ne produisoit rien, on en tiroit des trésors en la couvrant d'eaux. Deux pyramides, dont chacune portoit sur un trône deux statues colossales, l'une de Myris, et l'autre de sa femme, s'élevoient de trois cents pieds au milieu du lac, et occupoient sous les eaux un pareil espace. Ainsi elles faisoient voir qu'on les avoit érigées avant que le creux eût été rempli, et montroient qu'un lac de cette étendue avoit été fait de main d'homme sous un seul prince.

Herod. l. II. *Diod. lib.* I. 2. Ceux qui ne savent pas jusqu'à quel point on peut ménager la terre, prennent pour fable ce qu'on raconte du nombre des villes d'Egypte. La richesse n'en étoit pas même incroyable. Il n'y en avoit point qui ne fût remplie de temples magnifiques et de superbes palais. L'architecture y montroit par tout cette noble simplicicité, et cette grandeur qui remplit l'esprit. De longues galeries y étaloient des sculptures que la Grèce prenoit pour modèles. Thèbes le pouvoit disputer aux plus belles villes de l'univers. Ses cents portes chantées par Homère sont connues de tout le monde. Elle n'étoit pas moins peuplée qu'elle étoit vaste, et on a dit qu'elle pouvoit faire sortir ensemble dix mille combattans par chacune de ses portes. Qu'il y ait, si l'on veut, de l'exagération dans ce nombre, toujours est-il assuré que son peuple étoit innombrable. Les Grecs et les Romains ont celebré sa magnificence

Herod. l. II.

Diod. l. I. 2.

Pomp. Mela l. 9.

gnificence et sa grandeur, encore qu'ils n'en eussent vu que les ruines : tant les restes en étoient augustes.

Si nos voyageurs avoient pénétré jusqu'au lieu où cette ville étoit bâtie, ils auroient sans doute encore trouvé quelque chose d'incomparable dans ses ruines : car les ouvrages des Egyptiens étoient faits pour tenir contre le temps. Leurs statues étoient des colosses. Leurs colonnes étoient immenses. L'Egypte visoit au grand, et vouloit frapper les yeux de loin, mais toujours en les contenant par la justesse des proportions. On a découvert dans le Sayd (vous savez bien que c'est le nom de la Thébaïde) des temples et des palais presque encore entiers, où ces colonnes et ces statues sont innombrables. On y admire sur-tout un palais dont les restes semblent n'avoir subsisté que pour effacer la gloire de tous les plus grands ouvrages. Quatre allées à perte de vue, et bornées de part et d'autre par des sphinx d'une matière aussi rare que leur grandeur est remarquable, servent d'avenue à quatre portiques dont la hauteur étonne les yeux. Quelle magnificence, et quelle étendue ! Encore ceux qui nous ont décrit ce prodigieux édifice n'ont-ils pas eu le temps d'en faire le tour, et ne sont pas même assurés d'en avoir vu la moitié : mais tout ce qu'ils y ont vu étoit surprenant. Une salle, qui apparemment faisoit le milieu de ce superbe palais, étoit soutenue de six-vingt colonnes de six brassées de grosseur, grandes à proportion, et entremêlées

Herod. et Diod. loc. cit.

Voyages imprimés par M. Thévenot.

d'obélisques que tant de siècles n'ont pu abbattre. Les couleurs même, c'est-à-dire, ce qui prouve le plutôt le pouvoir du temps, se soutiennent encore parmi les ruines de cet admirable édifice, et y conservent leur vivacité; tant l'Egypte savoit imprimer le caractère d'immortalité à tous ses ouvrages. Maintenant que le nom du roi pénètre aux parties du monde les plus inconnues, et que ce prince étend aussi loin les recherches qu'il fait faire des plus beaux ouvrages de la nature et de l'art, ne seroit-ce pas un digne objet de cette noble curiosité, de découvrir les beautés que la Thébaïde renferme dans ses déserts, et d'enrichir notre architecture des inventions de l'Egypte? Quelle puissance et quel art a pu faire d'un tel pays la merveille de l'univers? Et quelles beautés ne trouveroit-on pas si on pouvoit aborder la ville royale, puisque si loin d'elle, on découvre des choses si merveilleuses?

Il n'appartenoit qu'à l'Egypte de dresser des monumens pour la postérité. Ses obéliques sont encore aujourd'hui, autant par leur beauté que par leur hauteur, le principal ornement de Rome, et la puissance romaine, désespérant d'égaler les Egyptiens, a cru faire assez, pour sa grandeur, d'emprunter les monumens de leurs rois.

L'Egypte n'avoit point encore vu de grands édifices que la tour de Babel, quand elle imagina ses pyramides, qui, par leur figure autant que par leur grandeur, triomphent du temps et des barbares. Le bon goût des Egyptiens leur

fit aimer dès-lors la solidité et la régularité toute nue. N'est-ce point que la nature porte d'elle-même à cet air simple auquel on a tant de peine à revenir quand le goût a été gâté par des nouveautés et des hardiesses bizarres ? Quoiqu'il en soit, les Egyptiens n'ont aimé qu'une hardiesse réglée : ils n'ont cherché le nouveau et le surprenant que dans la variété infinie de la nature ; et ils se vantoient d'être les seuls qui avoient fait, comme les dieux, des ouvrages immortels. Les inscriptions des pyramides n'étoient pas moins nobles que l'ouvrage. Elles parloient aux spectateurs. Une de ces pyramides, bâtie de brique, avertissoit par son titre qu'on se gardât bien de la comparer aux autres, et *qu'elle étoit autant au-dessus de toutes les pyramides, que Jupiter étoit au-dessus de tous les dieux.* *Herod. l. II.*

Mais, quelque effort que fassent les hommes, leur néant paroît par tout. Ces pyramides étoient des tombeaux : encore les rois qui les ont bâties n'ont-ils pas eu le pouvoir d'y être inhumés, et ils n'ont pas joui de leur sépulcre. *Herod. ibid. Diod. lib. I. sect. 2.*

Je ne parlerois pas de ce beau palais qu'on appeloit le labyrinthe, si Hérodote, qui l'a vu, ne nous assuroit qu'il étoit plus surprenant que les pyramides. On l'avoit bâti sur le bord du lac de Myris, et on lui avoit donné une vue proportionnée à sa grandeur. Au reste, ce n'étoit pas tant un seul palais, qu'un manifique amas de douze palais disposés régulièrement, et qui communiquoient ensemble. Quinze cents chambres, mêlées de terrasses, s'an- *Herod. e Diod. ibid.*

rangeoient autour de douze salles, et ne laissoient point de sortie à ceux qui s'engageoient à les visiter. Il y avoit autant de bâtimens par-dessous terre. Ces bâtimens souterrains étoient destinés à la sépulture des rois, et encore (qui le pourroit dire sans honte et sans déplorer l'aveuglement de l'esprit humain)? à nourrir les crocodiles sacrés dont une nation, d'ailleurs si sage, faisoit ses dieux.

Vous vous étonnez de voir tant de magnificence dans les sépulcres de l'Egypte. C'est qu'outre qu'on les érigeoit comme des monumens sacrés pour porter aux siècles futurs la mémoire des grands princes, on les regardoit encore comme des demeures éternelles. *Diod. ibid.* Les maisons étoient appelées des hôtelleries, où l'on n'étoit qu'en passant, et pendant une vie trop courte pour terminer tous nos desseins : mais les maisons véritables étoient des tombeaux que nous devions habiter durant des siècles infinis.

Au reste, ce n'étoit pas sur les choses inanimées que l'Egypte travailloit le plus. Ses plus nobles travaux et son plus bel art consistoit à former les hommes. La Grèce en étoit si persuadée, que ses plus grands hommes, un Homère, un Pythagore, un *Diod. ibid.* Platon, Lycurgue même et Solon ces deux *Plut. de Isid.* grands législateurs, et les autres qu'il n'est pas besoin de nommer, allèrent apprendre la sagesse en Egypte. Dieu a voulu *Act.* VII. 22. que Moïse même *fût instruit dans toute la sagesse des Egyptiens* : c'est par-là qu'il a commencé *à être puissant en paroles et en œuvres.* La vraie sagesse se sert de tout ;

et Dieu ne veut pas que ceux qu'il inspire négligent les moyens humains, qui viennent aussi de lui à leur manière.

Ces sages d'Egypte avoient étudié le régime qui fait les esprits solides, les corps robustes, les femmes fécondes, et les enfans vigoureux. Par ce moyen, le peuple croissoit en nombre et en forces. Le pays étoit sain naturellement; mais la philosophie leur avoit appris que la nature veut être aidée. Il y a un art de former le corps aussi-bien que les esprits. Cet art, que notre nonchalance nous a fait perdre, étoit bien connu des anciens, et l'Egypte l'avoit trouvé. Elle employoit principalement à ce beau dessein la frugalité et les exercices. Dans un grand champ de bataille qui a été vu par Hérodote, les cranes des Perses aisés à percer, et ceux des Egyptiens plus durs que les pierres auxquelles ils étoient mêlés, montroient la mollesse des uns et la robuste constitution qu'une nourriture frugale et de vigoureux exercices donnoient aux autres. La course à pied, la course à cheval, la course dans les chariots, se pratiquoient en Egypte avec une adresse admirable; et il n'y avoit point, dans tout l'univers, de meilleurs hommes de cheval que les Egyptiens. Quand Diodore nous dit qu'ils rejetoient la lutte comme un exercice qui donnoit une force dangereuse et peu durable, il a dû l'entendre de la lutte outrée des athlètes, que la Grèce elle-même, qui la couronnoit dans ses jeux, avoit blâmée comme peu convenable aux personnes libres: mais, avec

Diod. lib. I. sect. 1.

Herod. l. III

Diod. lib. I sect. 2.

une certaine modération, elle étoit digne
Diod. l. I. sect. 1. des honnêtes gens ; et Diodore lui-même nous apprend que le Mercure des Egyptiens en avoit inventé les règles aussi-bien que l'art de former les corps. Il faut entendre de même ce que dit encore cet
Id. I. sect. 2. auteur touchant la musique. Celle qu'il fait mépriser aux Egyptiens, comme capable de ramollir les courages, étoit sans doute cette musique molle et efféminée qui n'inspire que les plaisirs et une fausse tendresse. Car, pour cette musique *généreuse* dont les nobles accords élèvent l'esprit et le cœur, les Egyptiens n'avoient garde de la mépriser ; puisque, selon Diodore même, leur Mercure l'avoit in-
Id. I. sect. 1. ventée, et avoit aussi inventé le plus
Clem. Alex. Strom. lib. 6. grave des instrumens de musique. Dans la procession solennelle des Egyptiens, où l'on portoit en cérémonie les livres de Trismégiste, on voit marcher à la tête le chantre tenant en main *un symbole de la musique* (je ne sais pas ce que c'est) *et le livre des hymnes sacrés.* Enfin l'Egypte n'oublioit rien pour polir l'esprit, annoblir le cœur, et fortifier le corps. Quatre cent mille soldats qu'elle entretenoit, étoient ceux de ses citoyens qu'elle exerçoit avec plus de soin. Les lois de la milice se conservoient aisément, et comme par elles-même, parce que les pères les apprenoient à leurs enfans : car la profession de la guerre passoit de père en fils, comme les autres ; et, après les familles sacerdotales, celles qu'on estimoit les plus illustres étoient, comme parmi nous, les familles destinées aux armes. Je ne veux

pas dire pourtant que l'Egypte ait été guerrière. On a beau avoir des troupes réglées et entretenues ; on a beau les exercer à l'ombre dans les travaux militaires et parmi les images des combats : il n'y a jamais que la guerre et les combats effectifs qui fassent les hommes guerriers. L'Egypte aimoit la paix, parce qu'elle aimoit la justice ; et n'avoit des soldats que pour sa défense. Contente de son pays où tout abondoit, elle ne songeoit point aux conquêtes. Elle s'étendoit d'une autre sorte, en envoyant ses colonies par toute la terre, et, avec elles la politesse et les lois. Les villes les plus célèbres venoient apprendre en Egypte leurs antiquités et la source de leurs plus belles institutions. On la consultoit de tous côtés sur les règles de la sagesse. Quand ceux d'Elide eurent établi les jeux olympiques, les plus illustres de la Grèce ; ils recherchèrent, par une ambassade solemnelle, l'approbation des Egyptiens, et apprirent d'eux de nouveaux moyens d'encourager les combattans. L'Egypte régnoit par ses conseils ; et cet empire d'esprit lui parut plus noble et plus glorieux que celui qu'on établit par les armes. Encore que les rois de Thèbes fussent, sans comparaison, les plus puissans de tous les rois de l'Egypte ; jamais ils n'ont entrepris sur les dynasties voisines, qu'ils ont occupées seulement quand elles eurent été envahies par les Arabes : de sorte que, à vrai dire, ils les ont plutôt enlevées aux étrangers qu'ils n'ont voulu dominer sur les naturels du pays. Mais, quand ils se sont mêlés d'être conquérans,

Plat. in Tim.

Herod. lib II.

ils ont surpassé tous les autres. Je ne parle point d'Osiris vainqueur des Indes ; apparemment c'est Bacchus, ou quelqu'autre héros aussi fabuleux. Le père de Sésostris (les doctes veulent que ce soit Aménophis, autrement Memnon), ou par instinct, ou par humeur, ou, comme le disent les Egyptiens, par l'autorité d'un oracle, conçut le dessein de faire de son fils un conquérant. Il s'y prit à la manière des Egyptiens, c'est-à-dire, avec de grandes pensées. Tous les enfans qui naquirent le même jour que Sésostris furent amenés à la cour par ordre du roi. Il les fit élever comme ses enfans, et avec les mêmes soins que Sésostris, près duquel ils étoient nourris. Il ne pouvoit lui donner de plus fidèles ministres, ni des compagnons plus zélés de ses combats. Quand il fut un peu avancé en âge, il lui fit faire son apprentissage par une guerre contre les Arabes. Ce jeune prince y apprit à supporter la faim et la soif, et soumit cette nation jusqu'alors indomptable. Accoutumé aux travaux guerriers par cette conquête, son père le fit tourner vers l'occident de l'Égypte : il attaqua la Lybie ; et la plus grande partie de cette vaste région fut subjuguée. En ce temps, son père mourut, et le laissa en état de tout entreprendre. Il ne conçut pas un moindre dessein que celui de la conquête du monde : mais, avant que de sortir de son royaume, il pourvût à la sureté du dedans, en gagnant le cœur de tous ses peuples par la libéralité et par la justice, et réglant au reste le gouver-

Diod. lib. I. sect. 2.

Diod. ibid.

nt avec un extrême prudence. Ce-
ant il faisoit ses préparatifs; il levoit
troupes, et leur donnoit pour capi-
s les jeunes gens que son père avoit *Ibid.*
nourrir avec lui. Il y en avoit dix-
cents, capables de répandre dans
l'armée le courage, la discipline et
our du prince. Cela fait, il entra dans
iopie qui se rendit tributaire. Il con-
ı ses victoires dans l'Asie. Jérusalem
a première à sentir la force de ses
s. Les téméraire Roboam ne put lui
ter, et Sésostris enleva les richesses
alomon. Dieu, par un juste jugement
voit livrées entre ses mains. Il pénétra *Ibid.*
les Indes plus loin qu'Hercule ni que
:hus, et plus loin que ne fit depuis
andre, puisqu'il soumit les pays au-
du Gange. Jugez par-là si les pays
voisins lui résistèrent. Les Scythes
rent jusqu'au Tanaïs : l'Arménie et la
padoce lui furent sujètes. Il laissa
colonie dans l'ancien royaume de
hos, où les mœurs d'Egypte sont
ours demeurées depuis. Hérodote a
lans l'Asie mineure, d'une mer à
re, les monumens de ses victoires,
les superbes inscriptions de Sésostris
des rois et seigneur des seigneurs. Il
ı avoit jusques dans la Thrace, et il
dit son empire depuis le Gange jus-
u Danube. La difficulté des vivres
pêcha d'entrer plus avant dans l'Eu-
. Il revint après neuf ans, chargé
dépouilles de tous les peuples vaincus.
en eut qui défendirent courageuse-
t leur liberté : d'autres cédèrent sans

résistance. Sésostris eut soin de marquer dans ses monumens la différence de ces peuples, en figures hyéroglyfiques, à la manière des Egyptiens. Pour décrire son empire, il inventa les cartes de géographie. Cent temples fameux, érigés en action de graces aux dieux tutélaires de toutes les villes, furent les premières aussi bien que les plus belles marques de ses victoires; et il eut soin de publier, par les inscriptions, que ces grands ouvrages avoient été achevés sans fatiguer ses sujets. Il mettoit sa gloire à les ménager, et à ne faire travailler aux monumens de ses victoires que les captifs. Salomon lui en avoit donné l'exemple. Ce sage prince n'avoit employé que les peuples tributaires dans les grands ouvrages qui ont rendu son règne immortel. Les citoyens étoient attachés à de plus nobles exercices : ils apprenoient à faire la guerre, et à commander. Sésostris ne pouvoit se régler sur un plus parfait modèle. Il régna trente-trois ans, et jouit long-temps de ses triomphes; beaucoup plus digne de gloire, si la vanité ne lui eût pas fait traîner son char par les rois vaincus. Il semble qu'il ait dédaigné de mourir comme les autres hommes. Devenu aveugle dans sa vieillesse, il se donna la mort à lui-même, et laissa l'Egypte riche à jamais. Son empire pourtant ne passa pas la quatrième génération. Mais il restoit encore du temps de Tibère des monumens magnifiques, qui en marquoient l'étendue et la quantité des tributs. L'Egypte retourna bientôt

Herod. et Diod. ibid.

II. *Paralip.* VIII. 9.

Diod. lib. I. *sect.* 2.

Tac. Ann. II.

à son humeur pacifique. On a même écrit que Sésostris fut le premier à ramollir, après ses conquêtes, les mœurs de ces Egyptiens, dans la crainte des révoltes. S'il le faut croire, ce ne pouvoit être qu'une précaution qu'il prenoit pour ses successeurs. Car pour lui, sage et absolu comme il étoit, on ne voit pas ce qu'il pouvoit craindre de ses peuples qui l'adoroient. Au reste, cette pensée est peu digne d'un si grand prince; et c'étoit mal pourvoir à la sureté de ses conquêtes, que de laisser affoiblir le courage de ses sujets. Il est vrai aussi que ce grand empire ne dura guère. Il faut périr par quelque endroit. La division se mit en Egypte. Sous Anysis l'aveugle, l'Ethiopien Sabacon envahit le royaume : il en traita aussi bien les peuples, et fit d'aussi grandes choses qu'aucun des rois naturels. Jamais on ne vit une modération pareille à la sienne, puisqu'après cinquante ans d'un règne heureux, il retourna en Ethiopie pour obéir à des avertissemens qu'il crut divins. Le royaume abandonné tomba entre les mains de Séthon, prêtre de Vulcain, prince religieux à sa mode, mais peu guerrier, et qui acheva d'énerver la milice en maltraitant les gens de guerre. Depuis ce temps, l'Egypte ne se soutint plus que par des milices étrangères. On trouve une espèce d'anarchie. On trouve douze rois choisis par le peuple, qui partagèrent entr'eux le gouvernement du royaume. C'est eux qui ont bâti ces douze palais qui composoient le labyrinthe. Quoique l'Egypte ne pût oublier ses ma-

Nympho lib. XIII. de barb. post Herod.

Herod. Diod. ibid.

gnificences, elle fut foible et divisée sous ces douze princes. Un d'eux (ce fut Psamétique) se rendit le maître par le secours des étrangers. L'Egypte se rétablit, et demeura assez puissante pendant cinq ou six règnes. Enfin cet ancien royaume, après avoir duré environ seize cents ans, affoibli par les rois de Babylone et par Cyrus, devint la proie de Cambyse, le plus insensé de tous les princes.

Ceux qui ont bien connu l'humeur de l'Egypte ont reconnu qu'elle n'étoit pas
Str. l. XVI. belliqueuse : vous en avez vu les raisons. Elle avoit vécu en paix environ treize cents ans, quand elle produisit son premier guerrier, qui fut Sésostris. Aussi malgré sa milice si soigneusement entretenue, nous voyons sur la fin que les troupes étrangères font toute sa force, qui est un des plus grands défauts que puisse avoir un état. Mais les choses humaines ne sont point parfaites, et il est mal aisé d'avoir ensemble dans la perfection les arts de la paix avec les avantages de la guerre. C'est une assez belle durée d'avoir subsisté seize siècles. Quelques Ethiopiens ont régné à Thèbes dans cet intervalle, entr'autres Sabacon, et à ce qu'on croit Taraca. Mais l'Egypte tiroit cette utilité de l'excellente constitution de son état, que les étrangers qui la conquéroient entroient dans ses mœurs plutôt que d'y introduire les leurs ; ainsi, changeant de maîtres, elle ne changeoit pas de gouvernement. Elle eut peine à souffrir les Perses, dont elle voulut souvent secouer le joug. Mais elle n'étoit pas assez belliqueuse

pour se soutenir par sa propre force contre une si grande puissance ; et les Grecs qui la défendoient, occupés ailleurs, étoient contraints de l'abandonner : de sorte qu'elle retomboit toujours sous ses premiers maîtres, mais toujours opiniâtrement attachée à ses anciennes coutumes, et incapable de démentir les maximes de ses premiers rois. Quoiqu'elle en retînt beaucoup de choses sous les Ptolomées, le mélange des mœurs Grecques et Asiatiques y fut si grand, qu'on n'y reconnut presque plus l'ancienne Egypte.

Il ne faut pas oublier que les temps des anciens rois d'Egypte sont fort incertains, même dans l'histoire des Egyptiens. On a peine à placer Osymanduas, dont nous voyons de si magnifiques monumens dans Diodore, et de si belles marques de ses combats. Il semble que les Egyptiens n'aient pas connu le père de Sésostris, qu'Hérodote et Diodore n'ont pas nommé. Sa puissance est encore plus marquée par les monumens qu'il a laissés dans toute la terre, que par les mémoires de son pays. Et ces raisons nous font voir qu'il ne faut pas croire, comme quelques-uns, que ce que l'Egypte publioit de ses antiquités ait toujours été aussi exact qu'elle s'en vantoit, puisqu'elle même est si incertaine des temps les plus éclatans de sa monarchie. *Diod. lib. sect. 2.*

IV.

Les Assyriens anciens et nouveaux, les Mèdes et Cyrus.

Le grand empire des Egyptiens est comme détaché de tous les autres, et n'a pas, comme vous voyez, une longue suite. Ce qui nous reste à dire est plus soutenu, et a des dates plus précises.

Nous avons néanmoins encore très-peu de choses certaines touchant le premier empire des Assyriens : mais enfin, en quelque temps qu'on en veuille placer les commencemens, selon les diverses opinions des historiens, vous verrez que lorsque le monde étoit partagé en plusieurs petits états dont les princes songeoient plutôt à se conserver qu'à s'accroître, Ninus, plus entreprenant et plus puissant que ses voisins, les accabla les uns après les autres, et poussa bien loin ses conquêtes du côté de l'Orient. Sa femme Sémiramis, qui joignit à l'ambition assez ordinaire à son sexe, un courage et une suite de conseils qu'on n'a pas accoutumé d'y trouver, soutint les vastes desseins de son mari, et acheva de former cette monarchie.

Diod. lib. II. *Just. lib.* I.

Elle étoit grande, sans doute ; et la grandeur de Ninive, qu'on met au-dessus de celle de Babylone, le montre assez. Mais, comme les historiens les plus judicieux ne font pas cette monarchie si ancienne que les autres nous la représentent, ils ne la font pas non plus si grande. On voit durer trop long-temps les petits royaumes dont il la faudroit composer, si elle étoit aussi ancienne et aussi étendue que le fabuleux Ctésias, et ceux qui l'en ont cru sur sa parole, nous la décrivent. Il est vrai que Platon, curieux observateur des antiquités, fait le royaume de Troye, du temps de Priam, une dépendance de l'empire des Assyriens, Mais on n'en voit rien dans Homère, qui, dans le dessein qu'il avoit de rele-

Herod. lib. I. *Dion. Hal.* I. *Ap. init. op.*

Strab. l. XVII.

Gen. XIV. 1. 2.

Jud. III. 8.

Plat. de leg. III.

ver la gloire de la Grèce, n'auroit pas oublié cette circonstance; et on peut croire que les Assyriens étoient peu connus du côté de l'occident, puisqu'un poëte si savant, et si curieux d'orner son poëme de tout ce qui appartenoit à son sujet, ne les y fait point paroître.

Cependant, selon la supputation que nous avons jugé la plus raisonnable, le temps du siége de Troye étoit le beau temps des Assyriens, puisque c'est celui des conquêtes de Sémiramis : mais c'est qu'elles s'étendirent seulement vers l'Orient. Ceux qui la flattent le plus lui font tourner ses armes de ce côté-là. Elle avoit eu trop de part aux conseils et aux victoires de Ninus pour ne pas suivre ses desseins, si convenables d'ailleurs à la situation de son empire, et je ne crois pas qu'on puisse douter que Ninus ne se soit attaché à l'Orient, puisque Justin même, qui le favorise autant qu'il peut, lui fait terminer aux frontières de la Libye les entreprises qu'il fit du côté de l'Occident. *Just. lib. Diod. lib.*

Je ne sais donc en quel temps Ninive auroit poussé ses conquêtes jusqu'à Troye, puisqu'on voit si peu d'apparence que Ninus et Sémiramis aient rien entrepris de semblable; et que tous leurs successeurs, à commencer depuis leur fils Ninyas, ont vécu dans une telle mollesse, et avec si peu d'action, qu'à peine leur nom est-il venu jusqu'à nous, et qu'il faut plutôt s'étonner que leur empire ait pu subsister, que de croire qu'il ait pu s'étendre.

Il fut sans doute beaucoup diminué par les conquêtes de Sésostris : mais, com-

me elles furent de peu de durée, et peu soutenues par ses successeurs, il est à croire que les pays qu'elles enlevèrent aux Assyriens, accoutumés de long-temps à leur domination, y retournèrent naturellement : de sorte que cet empire se maintint en grande puissance et en grande paix, jusqu'à ce qu'Arbace ayant découvert la mollesse de ses rois, si long-temps cachée dans le secret du palais, Sardanapale, célèbre par ses infamies, devint non seulement méprisable, mais encore insupportable à ses sujets.

Vous avez vu les royaumes qui sont sortis du débris de ce premier empire des Assyriens, entr'autres celui de Ninive et celui de Babylone. Les rois de Ninive retinrent le nom de rois d'Assyrie, et furent les plus puissans. Leur orgueil s'éleva bientôt au-delà de toutes bornes par les conquêtes qu'ils firent, parmi lesquelles on compte celle du royaume des Israélites ou de Samarie. Il ne fallut rien moins que la main de Dieu, et un miracle visible, pour les empêcher d'accabler la Judée sous Ezéchias; et on ne sut plus quelles bornes on pourroit donner à leur puissance, quand on leur vit envahir un peu après, dans leur voisinage, le royaume de Babylonne, où la famille royale étoit défaillie.

Babylone sembloit être née pour commander à toute la terre. Ses peuples étoient pleins d'esprit et de courage. De tout temps, la philosophie régnoit parmi eux avec les beaux arts; et l'Orient n'avoit guère de meilleurs soldats que les

Xenoph. Cyr. III. IV.

Chaldéens. L'antiquité admire les riches moissons d'un pays que la négligence de ses habitans laisse maintenant sans culture ; et son abondance le fit regarder, sous les anciens rois de Perse, comme la troisième partie d'un si grand empire. Ainsi les rois d'Assyrie, enflés d'un accroissement qui ajoutoit à leur monarchie une ville si opulente, conçurent de nouveaux desseins. Nabuchodonosor I, crut son empire indigne de lui, s'il n'y joignoit tout l'univers. Nabuchodonosor II, superbe plus que tous les rois ses prédécesseurs, après des succès inouis et des conquêtes surprenantes, voulut plutôt se faire adorer comme un Dieu, que commander comme un roi. Quels ouvrages n'entreprit-il point dans Babylonne ? Quelles murailles, quelles tours, quelles portes, et quelle enceinte y vit-on paroître ? Il sembloit que l'ancienne tour de Babel allât être renouvelée dans la hauteur prodigieuse du temple de Bel, et que Nabuchodonosor voulût, de nouveau, menacer le ciel. Son orgueil, quoiqu'abattu par la main de Dieu, ne laissa pas de revivre dans ses successeurs. Ils ne pouvoient souffrir autour d'eux aucune domination ; et, voulant tout mettre sous le joug, ils devinrent insupportables aux peuples voisins. Cette jalousie réunit contr'eux, avec les rois de Médie et les rois de Perse, une grande partie des peuples d'Orient. L'orgueil se tourne aisément en cruauté Comme les rois de Babylone traitoient inhumainement leurs sujets ; des peuples entiers, aussi bien que des principaux seigneurs

Herod. lib. I.

Xenoph. Cyr. III. IV.

de leur empire, se joignirent à Cyrus et aux Mèdes. Babylone, trop accoutumée à commander et à vaincre pour craindre tant d'ennemis ligués contr'elle, pendant qu'elle se croit invincible, devient captive des Mèdes qu'elle prétendoit subjuguer, et périt par son orgueil.

La destinée de cette ville fut étrange, puisqu'elle périt par ses propres inventions. L'Euphrate faisoit à peu près, dans ses vastes plaines, le même effet que le Nil dans celles d'Egypte : mais, pour le rendre commode, il falloit encore plus d'art et plus de travail que l'Egypte n'en employoit pour le Nil. L'Euphrate étoit droit dans son cours, et jamais ne se débordoit. Il lui fallut faire, dans tout le pays, un nombre infini de canaux, afin qu'il en pût arroser les terres, dont la fertilité devenoit incomparable par ce secours. Pour rompre la violence de ses eaux trop impétueuses, il fallut le faire couler par mille détours, et lui creuser de grand lacs qu'une sage reine révêtit avec une magnificence incroyable. Nitocris, mère de Labynithe, autrement nommé Nabonide ou Balthasar, dernier roi de Babylone, fit ces grands ouvrages. Mais cette reine entreprit un travail bien plus merveilleux : ce fut d'élever sur l'Euphrate un pont de pierre ; afin que les deux côtés de la ville, que l'immense largeur de ce fleuve séparoit trop, pussent communiquer ensemble. Il fallut donc mettre à sec une rivière si rapide et si profonde, en détournant ses eaux dans un lac immense que la reine avoit fait

Herod. lib. I.

creuser. En même temps, on bâtit le pont, dont les solides matériaux étoient préparés; et on revêtit de brique les deux bords du fleuve jusqu'à une hauteur étonnante, en y laissant des descentes revêtues de même et d'un aussi bel ouvrage que les murailles de la ville. La diligence du travail en égala la grandeur. Mais une reine si prévoyante ne songea pas qu'elle apprenoit à ses ennemis à prendre sa ville. Ce fut dans le même lac qu'elle avoit creusé que Cyrus détourna l'Euphrate, quand désespérant de réduire Babylone ni par force, ni par famine, il s'y ouvrit, des deux côtés de la ville, le passage que nous avons vu tant marqué par les prophètes. *Herod. ibid.*

Si Babylonne eût pu croire qu'elle eût été périssable comme toutes les choses humaines, et qu'une confiance insensée ne l'eût pas jetée dans l'aveuglement; non seulement elle eût pu prévoir ce que fit Cyrus, puisque la mémoire d'un travail semblable étoit récente; mais encore, en gardant toutes les descentes, elle eût accablé les Perses dans le lit de la rivière où ils passoient. Mais on ne songeoit qu'aux plaisirs et aux festins: il n'y avoit ni ordre, ni commandement réglé. Ainsi périssent, non seulement les plus fortes places, mais encore les plus grands empires. L'épouvante se mit partout: le roi impie fut tué; et Xéphonon, qui donne ce titre au dernier roi de Babylonne, semble désigner par ce mot les sacriléges de Balthasar, que Daniel nous fait voir punis par une chute si surprenante. *Ibid.* *Xenoph.* VII.

Les Mèdes qui avoient détruit le premier empire des Assyriens, détruisirent encore le second ; comme si cette nation eût dû être toujours fatale à la grandeur Assyrienne. Mais, à cette dernière fois, la valeur et le grand nom de Cyrus fit que les Perses ses sujets eurent la gloire de cette conquête.

Xenoph. Cyr. I. En effet, elle est due entièrement à ce héros, qui, ayant été élevé sous une discipline sévère et régulière, selon le coutume des Perses, peuples alors aussi modérés que depuis ils ont été voluptueux, fut accoutumé dès son enfance à une vie sobre et militaire. Les Mèdes, autrefois si laborieux et si guerriers, mais à la fin ramollis par leur abondance, comme il arrive toujours, avoient besoin d'un tel *Pol.* V. 44. X. 24. général. Cyrus se servit de leurs richesses et de leur nom toujours respecté en Orient : mais il mettoit l'espérance du *Xenoph.* succès dans les troupes qu'il avoit ame- *Cir.* IV. V. nées de Perse. Dès la première bataille, le roi de Babylone fut tué et les Assyriens mis en déroute. Le vainqueur offrit le duel au nouveau roi ; et, en montrant son courage, il se donna la réputation d'un prince clément qui épargne le sang des sujets. Il joignit la politique à la va- *Ibid.* V. leur. De peur de ruiner un si beau pays, qu'il regardoit déjà comme sa conquête, il fit résoudre que les laboureurs seroient épargnés de part et d'autre. Il sut réveiller la jalousie des peuples voisins contre l'orgueilleuse puissance de Babylone qui alloit tout envahir ; et enfin, la gloire qu'il s'étoit acquise autant par sa généro-

sité et par sa justice que par le bonheur de ses armes, les ayant tous réunis sous ses étendards, avec de si grands secours, il soumit cette vaste étendue de terre dont il composa son empire.

C'est par-là que s'éleva cette monarchie. Cyrus la rendit si puissante, qu'elle ne pouvoit guère manquer de s'accroître sous ses successeurs. Mais, pour entendre ce qui l'a perdue, il ne faut que comparer les Perses et les successeurs de Cyrus avec les Grecs et leurs généraux, sur-tout avec Alexandre.

V. *Les Perses, les Grecs, Alexandre*

Cambyse, fils de Cyrus, fut celui qui corrompit les mœurs des Perses. Son père, si bien élevé parmi les soins de la guerre, n'en prit pas assez de donner au successeur d'un si grand empire une éducation semblable à la sienne; et, par le sort ordinaire des choses humaines, trop de grandeur nuisit à la vertu. Darius fils d'Hystaspe, qui d'une vie privée fut élevé sur son trône, apporta de meilleures dispositions à la souveraine puissance, et fit quelques efforts pour réparer les désordres. Mais la corruption étoit déjà trop universelle; l'abondance avoit introduit trop de déréglemens dans les mœurs; et Darius n'avoit pas lui-même conservé assez de force pour être capable de dresser tout-à-fait les autres. Tout dégénéra sous ses successeurs, et le luxe des Perses n'eut plus de mesure.

Plat. de le III.

Mais, encore que ces peuples devenus puissans eussent beaucoup perdu de leur ancienne vertu en s'abandonnant aux plaisirs, ils avoient toujours conservé

quelque chose de grand et de noble.
Plat. Alc. J. Que peut-on voir de plus noble que
Hérod. lib. I. l'horreur qu'ils avoient pour le mensonge, qui passa toujours parmi eux pour un vice honteux et bas ? Ce qu'ils trouvoient de plus lâche, après le mensonge, étoit de vivre d'emprunt. Une telle vie leur paroissoit fainéante, honteuse, servile, et d'autant plus méprisable qu'elle portoit à mentir. Par une générosité naturelle à leur nation, ils traitoient honnêtement
Herod. l. III. les rois vaincus. Pour peu que les enfans de ces princes fussent capables de s'accommoder avec les vainqueurs, ils les laissoient commander dans leur pays avec presque toutes les marques de leur ancienne grandeur. Les Perses étoient honnêtes, civils, libéraux envers les étrangers, et ils savoient s'en servir. Les gens de mérite étoient connus parmi eux, et ils n'épargnoient rien pour les gagner. Il est vrai qu'ils ne sont pas arrivés à la connoissance parfaite de cette sagesse qui apprend à bien gouverner. Leur grand empire fut toujours régi avec quelque confusion. Ils ne surent jamais trouver ce bel art, depuis si bien pratiqué par les Romains, d'unir toutes les parties d'un grand état, et d'en faire un tout parfait. Aussi n'étoient-ils presque jamais sans révoltes considérables. Ils n'étoient pourtant pas sans politique. Les règles de la justice étoient connues parmi eux; et ils ont eu de grands rois qui les faisoient observer avec une admirable exactitude.
Herod. lib. I. Les crimes étoient sévèrement punis ; mais avec cette modération, qu'en par-

donnant aisément les premières fautes, on réprimoit les rechutes par de rigoureux châtimens. Ils avoient beaucoup de bonnes lois, presque toutes venues de Cyrus, et de Darius fils d'Hystaspe. Ils avoient des maximes de gouvernement, des conseils réglés pour les maintenir, et une grande subordination dans tous les emplois. Quand on disoit que les grands qui composoient le conseil étoient les yeux et les oreilles du prince, on avertissoit, tout ensemble, et le prince qu'il avoit ses ministres comme nous avons les organes de nos sens, non pas pour se reposer, mais pour agir par leur moyen; et les ministres, qu'ils ne devoient pas agir pour eux-mêmes, mais pour le prince qui étoit leur chef, et pour tout le corps de l'état. Ces ministres devoient être instruits des anciennes maximes de la monarchie. Le registre qu'on tenoit des choses passées servoit de règle à la postérité. On y marquoit les services que chacun avoit rendus : de peur que, à la honte du prince et au grand malheur de l'état, ils ne demeurassent sans récompense. C'étoit une belle manière d'attacher les particuliers au bien public, que de leur apprendre qu'ils ne devoient jamais sacrifier pour eux seuls, mais pour le roi et pour tout l'état où chachun se trouvoit avec tous les autres. Un des premiers soins du prince étoit de faire fleurir l'agriculture; et les Satrapes, dont le gouvernement étoit le mieux cultivé, avoient la plus grande part aux graces. Comme il y avoit des charges établies pour la

Plat. de le
III.
Esth. I. 1
Xenoph.
Cyrop. VII
Esth. I. 11
Ibid. VI.
Herod. 1
Xenoph.
Œcon.

conduite des armes, il y en avoit aussi pour veiller aux travaux rustiques : c'étoit deux charges semblables, dont l'une prenoit soin de garder le pays, et l'autre de le cultiver. Le prince les protégeoit avec une affection presque égale, et les faisoit concourir au bien public.

Herod. I. Après ceux qui avoient remporté quelque avantage à la guerre, les plus honorés étoient ceux qui avoient élevé beaucoup d'enfans. Le respect qu'on inspiroit aux Perses, dès leur enfance, pour l'autorité royale alloit jusqu'à l'excès ; puisqu'ils y mêloient de l'adoration, et paroissoient plutôt des esclaves que des sujets soumis par raison à une empire légitime : c'étoit l'esprit des Orientaux ; et peut-être que le naturel vif et violent de ces peuples demandoit un gouvernement plus ferme et plus absolu.

Plat. Alcib. La manière dont on élevoit les enfans des rois est admirée par Platon, et proposée aux Grecs comme le modèle d'une éducation parfaite. Dès l'âge de sept ans, on les tiroit des mains des eunuques, pour les faire monter à cheval et les exercer à la chasse. A l'âge de quatorze ans, lorsque l'esprit commence à se former, on leur donnoit, pour leur instruction, quatre hommes des plus vertueux et des plus sages de l'état. Le premier, dit Platon, leur apprenoit la magie, c'est-à-dire, dans leur langage, le culte des dieux selon les anciennes maximes et selon les lois de Zoroastre fils d'Oromase. Le second les accoutumoit à dire la vérité et à rendre la justice. Le troisième leur

leur enseignoit à ne se laisser pas vaincre par les voluptés, afin d'être toujours libres et vraiment rois, maîtres d'eux-mêmes et de leurs désirs. Le quatrième fortifioit leur courage contre la crainte, qui en eût fait des esclaves et leur eût ôté la confiance si nécessaire au commandement. Les jeunes seigneurs étoient élevés à la porte du roi, avec ses enfans. On prenoit un soin particulier qu'ils ne vissent ni n'entendissent rien de malhonnête. On rendoit compte au roi de leur conduite. Ce compte qu'on lui rendoit, étoit suivi par son ordre de châtimens ou de récompenses. La jeunesse qui les voyoit apprenoit de bonne heure, avant la vertu, la science d'obéir et de commander. Avec une si belle institution, que ne devoit-on pas espérer des rois de Perse et de leur noblesse, si on eût eu autant de soin de les bien conduire dans le progrès de leur âge qu'on en avoit de les bien instruire dans leur enfance ? Mais les mœurs corrompues de la nation les entraînoient bientôt dans les plaisirs, contre lesquels nulle éducation ne peut tenir. Il faut pourtant confesser que, malgré cette mollesse des Perses, malgré le soin qu'ils avoient de leur beauté et de leur parure, ils ne manquoient pas de valeur. Ils s'en sont toujours piqués, et ils en ont donné d'illustres marques. L'art militaire avoit, parmi eux, la préférence qu'il méritoit, comme celui à l'abri duquel tous les autres peuvent s'exercer en repos. Mais jamais ils n'en connurent le fond, ni ne surent ce que peut dans une armée la

Xenoph. de exped. Cyr. jun. lib. I.

Xenoph. Œcon.

sévérité, la discipline, l'arrangement des troupes, l'ordre des marches et des campemens, et enfin une certaine conduite qui fait remuer ces grands corps sans confusion et à propos. Ils croyoient avoir tout fait quand ils avoient ramassé sans choix un peuple immense, qui alloit au combat assez résolument, mais sans ordre, et qui se trouvoit embarrassé d'une multitude infinie de personnes inutiles que le roi et les grands traînoient après eux, seulement pour le plaisir. Car leur mollesse étoit si grande, qu'ils vouloient trouver dans l'armée la même magnificence et les mêmes délices que dans les lieux où la cour faisoit sa demeure ordinaire ; de sorte que les rois marchoient accompagnés de leurs femmes, de leurs concubines, de leurs eunuques, et de tout ce qui servoit à leurs plaisirs. La vaisselle d'or et d'argent et les meubles précieux suivoient dans une abondance prodigieuse, et enfin tout l'attirail que demande une telle vie. Une armée composée de cette sorte, et déjà embarrassée de la multitude excessive de ses soldats, étoit surchargée par le nombre démesuré de ceux qui ne combattoient point. Dans cette confusion, on ne pouvoit se mouvoir de concert : les ordres ne venoient jamais à temps : et, dans une action, tout alloit comme il pouvoit, sans que personne fût en état d'y pourvoir. Joint encore qu'il falloit avoir fini bientôt et passer rapidement dans un pays : car ce corps immense et avide, non seulement de ce qui étoit nécessaire pour la vie, mais encore de ce qui servoit au

plaisir, consumoit tout en peu de temps, et on a peine à comprendre d'où il pouvoit tirer sa subsistance.

Cependant, avec ce grand appareil, les Perses étonnoient les peuples qui ne savoient pas mieux la guerre qu'eux, ceux mêmes qui la savoient se trouvèrent, ou affoiblis par leurs propres divisions, ou accablés par la multitude de leurs ennemis; et c'est par-là que l'Egypte, toute superbe qu'elle étoit, et de son antiquité, et de ses sages institutions et des conquêtes de son Sésostris, devint sujète des Perses. Il ne leur fut pas malaisé de dompter l'Asie mineure, et même les colonnies grecques que la mollesse de l'Asie avoit corrompues. Mais, quand ils vinrent à la Grèce même, ils trouvèrent ce qu'ils n'avoient jamais vu, une milice réglée, des chefs entendus, des soldats accoutumés à vivre de peu, des corps endurcis au travail, que la lutte et les autres exercices ordinaires dans ce pays rendoient adroits: des armées, médiocres à la vérité, mais semblables à ces corps vigoureux où il semble que tout soit nerf, et où tout est plein d'esprit; au reste, si bien commandées, et si souples aux ordres de leurs généraux, qu'on eût cru que les soldats n'avoient tous qu'une même ame, tant on voyoit de concert dans leurs mouvemens.

Mais ce que la Grèce avoit de plus grand, étoit une politique ferme et prévoyante, qui savoit abandonner, hasarder et défendre ce qu'il falloit; et, ce qui est plus grand encore, un courage

que l'amour de la liberté et celui de la patrie rendoit invincible.

Les Grecs, naturellement pleins d'esprit et de courage, avoient été cultivés de bonne heure par des rois et des colonies venues d'Egypte, qui, s'étant établies dès les premiers temps en divers endroits du pays, avoient répandu partout cette excellente police des Egyptiens. C'est de là qu'ils avoient appris les exercices du corps, la lutte, la course à pied, la course à cheval et sur des chariots, et les autres exercices qu'ils mirent dans leur perfection par les glorieuses couronnes des jeux olympiques. Mais ce que les Egyptiens leur avoient appris de meilleur, étoit à se rendre dociles, et à se laisser former par les lois pour le bien public. Ce n'étoit pas des particuliers qui ne songent qu'à leurs affaires, et ne sentent les maux de l'état qu'autant qu'ils en souffrent eux-mêmes, ou que le repos de leur famille en est troublé. Les Grecs étoient instruits à se regarder, et à regarder leur famille comme partie d'un plus grand corps, qui étoit le corps de l'état. Les pères nourrissoient leurs enfans dans cet esprit; et les enfans apprenoient dès le berceau à regarder la patrie comme une mère commune à qui ils appartenoient plus encore qu'à leurs parens. Le mot de civilité ne signifioit pas seulement, parmi les Grecs, la douceur et la déférence mutuelle qui rend les hommes sociables : l'homme civil n'étoit autre chose qu'un bon citoyen qui se regarde toujours comme membre de

l'état, qui se laisse conduire par les lois et conspire avec elles au bien public, sans rien entreprendre sur personne. Les anciens rois que la Grèce avoit eus en divers pays, un Minos, un Cécrops, un Thésée, un Codrus, un Témène, un Cresphonte, un Eurystène, un Patrocles, et les autres semblables, avoient répandu cet esprit dans toute la nation. Ils furent tous populaires, non point en flattant le peuple, mais en procurant son bien, en faisant régner la loi. *Plat. de leg.* III.

Que dirai-je de la sévérité des jugemens ? Quel plus grave tribunal y eut-il jamais que celui de l'aréopage, si révéré dans toute la Grèce, qu'on disoit que les dieux mêmes y avoient comparu ? Il a été célèbre dès les premiers temps, et Cécrops apparemment l'avoit fondé sur le modèle des tribunaux de l'Egypte. Aucune compagnie n'a conservé si longtemps la réputation de son ancienne sévérité ; et l'éloquence trompeuse en a toujours été bannie.

Les Grecs, ainsi policés peu à peu, se crurent capables de se gouverner eux-mêmes ; et la plupart des villes se formèrent en républiques. Mais de sages législateurs qui s'élevèrent en chaque pays, un Thalès, un Pythagore, un Pittacus, un Lycurgue, un Solon, un Philolas, et tant d'autres que l'histoire marque, empêchèrent que la liberté ne dégénérât en licence. Des lois simplement écrites, et en petit nombre, tenoient les peuples dans le devoir, et les faisoient concourir au bien commun du pays.

L'idée de liberté qu'une telle conduite inspiroit étoit admirable. Car la liberté que se figuroient les Grecs étoit un liberté sonmise à la loi, c'est-à-dire, à la raison même reconnue par tout le peuple. Ils ne vouloient pas que les hommes eussent du pouvoir parmi eux. Les magistrats, redoutés durant le temps de leur ministère, redevenoient des particuliers qui ne gardoient d'autorité qu'autant que leur en donnoit leur expérience. La loi étoit regardée comme la maîtresse: c'étoit elle qui établissoit les magistrats, qui en régloit le pouvoir, et qui enfin châtioit leur mauvaise administration.

Il n'est pas ici question d'examiner si ces idées sont aussi solides que spécieuses. Enfin la Grèce en étoit charmée, et préféroit les inconvéniens de la liberté à ceux de la sujétion légitime, quoiqu'en effet beaucoup moindres. Mais, comme chaque forme de gouvernement a ses avantages, celui que la Grèce tiroit du sien, étoit que les citoyens s'affectionnoient d'autant plus à leur pays, qu'ils le conduisoient en commun, et que chaque particulier pouvoit parvenir aux premiers honneurs.

Ce que fit la philosophie, pour conserver l'état de la Grèce n'est pas croyable. Plus ces peuples étoient libres, plus il étoit nécessaire d'y établir, par de bonnes raisons, les régles des mœurs et celles de la société. Pythagore, Thalès, Anaxagore, Socrate, Archytas, Platon, Xénophon, Aristote, et une infinité d'autres, remplirent la Grèce de ces

beaux préceptes. Il y eut des extravagans qui prirent le nom de philosophes : mais ceux qui étoient suivis étoient ceux qui enseignoient à sacrifier l'intérêt particulier, et même la vie, à l'intérêt général et au salut de l'état ; et c'étoit la maxime la plus commune des philosophes, qu'il falloit, ou se retirer des affaires publiques, ou n'y regarder que le bien public.

Pourquoi parler des philosophes ? Les poëtes mêmes, qui étoient dans les mains de tout le peuple, les instruisoient plus encore qu'ils ne les divertissoient. Le plus renommé des conquérans regardoit Homère comme un maître qui lui apprenoit à bien régner. Ce grand poëte n'apprenoit pas moins à bien obéir et à être bon citoyen. Lui et tant d'autres poëtes, dont les ouvrages ne sont pas moins graves qu'ils sont agréables, ne célébrent que les arts utiles à la vie humaine, ne respirent que le bien public, la patrie, la société, et cette admirable civilité que nous avons expliquée.

Quand la Grèce ainsi élevée regardoit les Asiatiques, avec leur délicatesse, avec leurs parures et leur beauté semblable à celle des femmes, elle n'avoit que du mépris pour eux. Mais leur forme de gouvernement, qui n'avoit pour règle que la volonté du prince maîtresse de toutes les lois, et même des plus sacrées, lui inspiroit de l'horreur ; et l'objet le plus odieux qu'eût toute la Grèce, étoient les barbares.

Cette haine étoit venue aux Grecs *Is. Paneg*

dès les premiers temps, et leur étoit devenue comme naturelle. Une des choses qui faisoit aimer la poësie d'Homère, est qu'il chantoit les victoires et les avantages de la Grèce sur l'Asie. Du côté de l'Asie étoit Vénus, c'est-à-dire, les plaisirs, les folles amours et la mollesse; du côté de la Grèce étoit Junon, c'est-à-dire, la gravité avec l'amour conjugal, Mercure avec l'éloquence, Jupiter et la sagesse politique. Du côté de l'Asie étoit Mars impétueux et brutal, c'est-à-dire, la guerre faite avec fureur : du côté de la Grèce étoit Pallas, c'est-à-dire, l'art militaire et la valeur conduite par esprit. La Grèce, depuis ce temps, avoit toujours cru que l'intelligence et le vrai courage étoit son partage naturel. Elle ne pouvoit souffrir que l'Asie pensât à la subjuguer; et, en subissant ce joug, elle eût cru assujettir la vertu à la volupté, l'esprit au corps, et le véritable courage à une force insensée qui consistoit seulement dans la multitude.

La Grèce étoit pleine de ces sentimens, quand elle fut attaquée par Darius fils d'Hystaspe et par Xerxès, avec des armées dont la grandeur paroît fabuleuse, tant elle est énorme. Aussi-tôt chacun se prépare à défendre sa liberté. Quoique toutes les villes de la Grèce fissent autant de républiques, l'intérêt commun les réunit; et il ne s'agissoit entr'elles que de voir qui feroit le plus pour le bien public. Il ne coûta rien aux Athéniens d'abandonner leur ville au pillage et à l'incendie; et, après qu'ils eurent

sauvé leurs vieillards et leurs femmes avec leurs enfans, ils mirent sur des vaisseaux tout ce qui étoit capable de porter les armes. Pour arrêter quelques jours l'armée Persienne à un passage difficile, et pour lui faire sentir ce que c'étoit que la Grèce, une poignée de Lacédémoniens courut avec son roi à une mort assurée, contens, en mourant, d'avoir immolé à leur patrie un nombre infini de ces barbares, et d'avoir laissé à leurs compatriotes l'exemple d'un hardiesse inouie. Contre de telles armées et une telle conduite, la Perse se trouva foible, et éprouva plusieurs fois, à son dommage, ce que peut la discipline contre la multitude et la confusion, et ce que peut la valeur conduite avec art contre une impétuosité aveugle.

Il ne restoit à la Perse, tant de fois vaincue, que de mettre la division parmi les Grecs; et l'état même, où ils se trouvoient par leurs victoires, rendoit cette entreprise facile. Comme la crainte les tenoit unis, la victoire et la confiance rompit l'union. Accoutumés à combattre et à vaincre, quand ils crurent n'avoir plus à craindre la puissance des Perses, ils se tournèrent les uns contre les autres. Mais il faut expliquer un peu davantage cet état des Grecs, et ce secret de la politique Persienne. *Plat. de leg.* III.

Parmi toutes les républiques dont la Grèce étoit composée, Athènes et Lacédémone étoient, sans comparaison, les principales. On ne peut avoir plus d'esprit qu'on en avoit à Athènes, ni

plus de force qu'on en avoit à Lacédémone. Athènes vouloit le plaisir : la vie de Lacédémone étoit dure et laborieuse. L'une et l'autre aimoit la gloire et la liberté : mais, à Athènes, la liberté tendoit naturellement à la licence ; et, contrainte par des lois sévères à Lacédémone, plus elle étoit réprimée au dedans, plus elle cherchoit à s'étendre en dominant au dehors. Athènes vouloit aussi dominer, mais par un autre principe. L'intérêt se mêloit à la gloire. Ses citoyens excelloient dans l'art de naviguer ; et la mer, où elle régnoit, l'avoit enrichie. Pour demeurer seule maîtresse de tout le commerce, il n'y avoit rien qu'elle ne voulût assujétir ; et ses richesses, qui lui inspiroient ce désir, lui fournissoient le moyen de le satisfaire. Au contraire, à Lacédémone, l'argent étoit méprisé. Comme toutes ses lois tendoient à en faire une république guerrière, la gloire des armes étoit le seul charme dont les esprits de ses citoyens fussent possédés. Dès-là naturellement elle vouloit dominer ; et, plus elle étoit au-dessus de l'intérêt, plus elle s'abandonnoit à l'ambition.

Lacédémone, par sa vie réglée, étoit ferme dans ses maximes et dans ses desseins. Athènes étoit plus vive, et le peuple y étoit trop maître. La philosophie et les lois faisoient, à la vérité, de beaux effets dans des naturels si exquis ; mais la raison toute seule n'étoit pas capable de les retenir. Un sage Athénien, et qui connoissoit admirablement le naturel de son pays, nous apprend que la crainte

lat. de leg. l.

étoit nécessaire à ces esprits trop vifs et trop libres; et qu'il n'y eut plus moyen de les gouverner, quand la victoire de Salamine les eut rassurés contre les Perses.

Alors deux choses les perdirent; la gloire de leurs belles actions, et la sureté où ils croyoient être. Les magistrats n'étoient plus écoutés; et, comme la Perse étoit affligée par une excessive sujétion, Athènes, dit Platon, ressentit les maux d'une liberté excessive.

Ces deux grandes républiques, si contraires dans leurs mœurs et dans leur conduite, s'embarrassoient l'une l'autre dans le dessein qu'elles avoient d'assujétir toute la Grèce; de sorte qu'elles étoient toujours ennemies, plus encore par la contrariété de leurs intérêts que par l'incompatibilité de leurs humeurs.

Les villes Grecques ne vouloient la domination ni de l'un, ni de l'autre : car, outre que chacun souhaitoit pouvoir conserver sa liberté, elles trouvoient l'empire de ces deux républiques trop fâcheux. Celui de Lacédémone étoit dur. On remarquoit dans son peuple je ne sais quoi de farouche. Un gouvernement trop rigide et une vie trop laborieuse y rendoit les esprits trop fiers, trop austères et trop impérieux : joint qu'il falloit se résoudre à n'être jamais en paix sous l'empire d'une ville qui étant formée pour la guerre ne pouvoit se conserver qu'en la continuant sans relâche. Ainsi les Lacédémoniens vouloient commander, et tout le monde craignoit qu'ils ne commandassent. Les Athéniens

Arist. Pol. VIII. 4.

Id. VII. 2.

Xenoph. de rep. Lac.

étoient naturellement plus doux et plus agréables. Il n'y avoit rien de plus délicieux à voir que leur ville, où les fêtes et les jeux étoient perpétuels; où l'esprit, où la liberté et les passions donnoient tous les jours de nouveaux spectacles. Mais leur conduite inégale déplaisoit à leurs alliés, et étoit encore plus insupportable à leurs sujets. Il falloit essuyer les bizarreries d'un peuple flatté; c'est-à-dire, selon Platon, quelque chose de plus dangereux que celles d'un prince gâté par la flatterie. *Plat. de rep. VIII.*

Ces deux villes ne permettoient point à la Grèce de demeurer en repos. Vous avez vu la guerre du Péloponnèse et les autres toujours causées ou entretenues par les jalousies de Lacédémone et d'Athènes. Mais ces mêmes jalousies, qui troubloient la Grèce, la soutenoient en quelque façon, et l'empêchoient de tomber dans la dépendance de l'une ou de l'autre de ces républiques.

Les Perses apperçurent bientôt cet état de la Grèce. Ainsi tout le secret de leur politique étoit d'entretenir ces jalousies et de fomenter ces divisions. Lacédémone, qui étoit la plus ambitieuse, fut la première à les faire entrer dans les querelles des Grecs. Ils rentrèrent, dans le dessein de se rendre maîtres de toute la nation; et soigneux d'affoiblir les Grecs les uns par les autres, ils n'attendoient que le moment de les accabler tous ensemble. Déjà les villes de la Grèce ne regardoient dans leurs guerres que le roi de Perse, qu'elles appeloient le grand *Plat. de leg. III. Isoc. paneg. etc.*

roi ou le roi par excellence ; comme si elles se fussent déjà comptées pour sujètes : mais il n'étoit pas possible que l'ancien esprit de la Grèce ne se reveillât à la veillé de tomber dans la servitude et entre les mains des barbares. De petits rois Grecs entreprirent de s'opposer à ce grand roi, et de ruiner son empire. Avec une petite armée, mais nourrie dans la discipline que nous avons vue, Agésilas roi de Lacédémone fit trembler les Perses dans l'Asie mineure, et montra qu'on les pouvoit abbatre. Les seules divisions de la Grèce arrêtèrent ses conquêtes : mais il arriva, dans ces temps-là, que le jeune Cyrus frère d'Arxerxe se révolta contre lui. Il avoit dix mille Grecs dans ses troupes, qui seuls ne purent être rompus dans la déroute universelle de son armée. Il fut tué dans la bataille, et de la main d'Artaxerxe, à ce qu'on dit. Nos Grecs se trouvoient sans protecteur au milieu des Perses et aux environs de Babylone. Cependant Artaxerxe victorieux ne put, ni les obliger à poser volontairement les armes, ni les y forcer. Ils conçurent le hardi dessein de traverser, en corps d'armée, tout son empire pour retourner en leur pays ; et ils en vinrent à bout. Toute la Grèce vit alors, plus que jamais, qu'elle nourrissoit une milice invincible à laquelle tout devoit céder, et que ses seules divisions la pouvoient soumettre à un ennemi trop foible pour lui résister quand elle seroit unie. Philippe roi de Macédoine, également habile et vail-

Polyp. lib III. c. 6.

lant, ménagea si bien les avantages que lui donnoit contre tant de villes et de républiques divisées, un royaume, petit à la vérité, mais uni, et où la puissance royale étoit absolue, qu'à la fin, moitié par adresse et moitié par force, il se rendit le plus puissant de la Grèce, et obligea tous les Grecs à marcher sous ses étendards contre l'ennemi commun. Il fut tué dans ces conjonctures; mais Alexandre son fils succéda à son royaume et à ses desseins.

Il trouva les Macédoniens, non seulement aguerris, mais encore triomphans, et devenus, par tant de succès, presque autant supérieurs aux autres Grecs en valeur et en discipline, que les autres Grecs étoient au-dessus des Perses et de leurs semblables.

Darius, qui régnoit en Perse de son temps, étoit juste, vaillant, généreux, aimé de ses peuples, et ne manquoit ni d'esprit, ni de vigueur pour exécuter ses desseins. Mais si vous le comparez avec Alexandre; son esprit avec ce génie perçant et sublime; sa valeur avec la hauteur et la fermeté de ce courage invincible qui se sentoit animé par les obstacles; avec cette ardeur immense d'accroître tous les jours son nom, qui lui faisoit préférer, à tous les périls, à tous les travaux et à mille morts, le moindre degré de gloire; enfin, avec cette confiance qui lui faisoit sentir au fond de son cœur que tout lui devoit céder, comme à un homme que sa destinée rendoit supérieur aux autres; confiance qu'il inspi-

roit ; non seulement à ses chefs, mais encore aux moindres de ses soldats, qu'il élevoit par ce moyen au-dessus des difficultés et au-dessus d'eux-mêmes ; vous jugerez aisément auquel des deux appartenoit la victoire. Et, si vous joignez à ces choses les avantages de Grecs et des Macédoniens au-dessus de leurs ennemis, vous avouerez que la Perse, attaquée par un tel héros et par de telles armées, ne pouvoit plus éviter de changer de maître. Ainsi vous découvrirez en même temps, ce qui a ruiné l'empire des Perses, et ce qui a élevé celui d'Alexandre.

Pour lui faciliter la victoire, il arriva que la Perse perdît le seul général qu'elle pût opposer aux Grecs : c'étoit Memnon Rhodien. Tant qu'Alexandre eût en tête un si fameux capitaine, il put se glorifier d'avoir vaincu un ennemi digne de lui. Au lieu de hasarder contre les Grecs une bataille générale, Memnon vouloit qu'on leur disputât tous les passages, qu'on leur coupât les vivres, qu'on les allât attaquer chez eux, et, que, par une attaque vigoureuse, on les forçât à venir défendre leur pays. Alexandre y avoit pourvu ; et les troupes qu'il avoit laissées à Antipater suffisoient pour garder la Grèce. Mais sa bonne fortune le délivra tout d'un coup de cet embarras. Au commencement d'une diversion qui déjà inquiétoit toute la Grèce, Memnon mourut, et Alexandre mit tout à ses pieds. *Diod.* XVII. *sect.* 1.

Ce prince fit son entrée dans Baby-

lone, avec un éclat qui surpassoit tout ce que l'univers avoit jamais vu : et après avoir vengé la Grèce, après avoir subjugué avec une promptitude incroyable toutes les terres de la domination Persienne, pour assurer de tous côtés son nouvel empire, ou plutôt pour contenter son ambition, et rendre son nom plus fameux que celui de Bacchus, il entra dans les Indes, où il poussa ses conquêtes plus loin que ce célèbre vainqueur. Mais celui que les déserts, les fleuves et les montagnes n'étoient pas capables d'arrêter, fut contraint de céder à ses soldats rébutés qui lui demandoient du repos. Réduit à se contenter des superbes monumens qu'il laissa sur le bord de l'Araspe, il ramena son armée par une autre route que celle qu'il avoit tenue, et dompta tous les pays qu'il trouva sur son passage.

Il revint à Babylone, craint et respecté, non pas comme un conquérant, mais comme un Dieu. Mais cet empire formidable, qu'il avoit conquis, ne dura pas plus long-temps que sa vie qui fut fort courte. A l'âge de trente-trois ans, au milieu des plus vastes desseins qu'un homme eût jamais conçus, et avec les plus justes espérances d'un heureux succès, il mourut sans avoir eu le loisir d'établir solidement ses affaires, laissant un frère imbécille, et des enfans en bas âge, incapables de soutenir un si grand poids. Mais ce qu'il y avoit de plus funeste pour sa maison et pour son empire, est qu'il laissoit des capitaines à qui il

avoit appris à ne respirer que l'ambition et la guerre. Il prévit à quels excès ils se porteroient quand il ne seroit plus au monde. Pour les retenir, et de peur d'en être dédit, il n'osa nommer, ni son successeur, ni le tuteur de ses enfans. Il prédit seulement que ses amis célébreraient ses funérailles par des batailles sanglantes; et il expira dans la fleur de son âge, plein des tristes images de la confusion qui devoit suivre sa mort.

En effet, vous avez vu le partage de son empire, et la ruine affreuse de sa maison. La Macédoine, son ancien royaume, tenu par ses ancêtres depuis tant de siècles, fut envahie de tous côtés comme une succession vacante; et, après avoir été long-temps la proie du plus fort, elle passa enfin à un autre famille. Ainsi ce grand conquérant, le plus renommé et le plus illustre qui fut jamais, a été le dernier roi de sa race. S'il fût demeuré paisible dans la Macédoine, la grandeur de son empire n'auroit pas tenté ses capitaines, et il eût pu laisser à ses enfans le royaume de ses pères. Mais, parce qu'il avoit été trop puissant, il fut cause de la perte de tous les siens: et voilà le fruit glorieux de tant de conquêtes.

Sa mort fut la seule cause de cette grande révolution. Car il faut dire, à sa gloire, que, si jamais homme a été capable de soutenir un si vaste empire, quoique nouvellement conquis, ç'a été sans doute Alexandre, puisqu'il n'avoit pas moins d'esprit que de courage. Il ne

faut donc point imputer à ses fautes, quoiqu'il en ait fait de grandes, la chute de sa famille, mais à la seule mortalité; si ce n'est qu'on veuille dire qu'un homme de son humeur, et que son ambition engageoit toujours à entreprendre, n'eût jamais trouvé le loisir d'établir les choses.

Quoiqu'il en soit, nous voyons, par son exemple, qu'outre les fautes que les hommes pourroient corriger, c'est-à-dire, celles qu'ils font par emportement ou par ignorance, il y a un foible irrémédiable inséparablement attaché aux desseins humains; et c'est la mortalité. Tout peut tomber en un moment par cet endroit-là: ce qui nous force d'avouer que, comme le vice le plus inhérent, si je puis parler de la sorte, et le plus inséparable des choses humaines, c'est leur propre caducité; celui qui sait conserver et affermir un état, a trouvé un plus haut point de sagesse que celui qui sait conquérir et gagner des batailles.

Il n'est pas besoin que je vous raconte en détail ce qui fit périr les royaumes formés des débris de l'empire d'Alexandre, c'est-à-dire, celui de Syrie, celui de Macédoine, et celui d'Egypte. La cause commune de leur ruine est qu'ils furent contraints de céder à une plus grande puissance, qui fut la puissance Romaine. Si toutefois nous voulions considérer le dernier état de ces monarchies, nous trouverions aisément les causes immédiates de leur chute; et nous verrions entr'autres choses que la plus puissante de toutes, c'est-à-dire, celle de Syrie, après avoir été

ébranlée par la mollesse et le luxe de la nation, reçut enfin le coup mortel par la division de ses princes.

V I. *L'empire romain.*

Nous sommes enfin venus à ce grand empire qui a englouti tous les empires de l'univers, d'où sont sortis les plus grands royaumes du monde que nous habitons, dont nous respectons encore les lois, et que nous devons par conséquent mieux connoître que tous les autres empires. Vous entendez bien, MONSEIGNEUR, que je parle de l'empire Romain. Vous en avez vu la longue et mémorable histoire dans toute sa suite. Mais, pour entendre parfaitement les causes de l'élévation de Rome, et celles des grands changemens qui sont arrivés dans son état: considérez attentivement, avec les mœurs des Romains, les temps d'où dépendent tous les mouvemens de ce vaste empire.

De tous les peuples du monde le plus fier et le plus hardi, mais tout ensemble le plus réglé dans ses conseils, le plus constant dans ses maximes, le plus avisé, le plus laborieux, et enfin le plus patient, a été le peuple Romain.

De tout cela s'est formé la meilleure milice, et la politique la plus prévoyante, la plus ferme, et la plus suivie qui fut jamais.

Le fond d'un Romain, pour ainsi parler, étoit l'amour de sa liberté et de sa patrie. Une de ces choses lui faisoit aimer l'autre: car, parce qu'il aimoit sa liberté, il aimoit aussi sa patrie comme une mère qui le nourrissoit dans des sentimens également généreux et libres.

Sous ce nom de liberté, les Romains se figuroient, avec les Grecs, un état où personne ne fût sujet que de la loi, et où la loi fût plus puissante que les hommes.

Au reste, quoique Rome fût née sous un gouvernement royal, elle avoit, même sous ses rois, une liberté qui ne convient guère à une monarchie réglée. Car, outre que les rois étoient électifs, et que l'élection s'en faisoit par tout le peuple, c'étoit encore au peuple assemblé à confirmer les lois, et à résoudre la paix ou la guerre. Il y avoit même des cas particuliers où les rois déféroient au peuple le jugement souverain : témoin Tullus Hostilius, qui, n'osant ni condamner ni absoudre Horace, comblé tout ensemble et d'honneur pour avoir vaincu les Curiaces, et de honte pour avoir tué sa sœur, le fit juger par le peuple. Ainsi, les rois n'avoient proprement que le commandement des armées, et l'autorité de convoquer les assemblées légitimes, d'y proposer les affaires, de maintenir les lois, et d'exécuter les décrets publics.

Quand Servius Tullius conçut le dessein, que vous avez vu, de réduire Rome en république, il augmenta, dans un peuple déjà si libre, l'amour de la liberté ; et de-là vous pouvez juger combien les Romains en furent jaloux quand ils l'eurent goûtée toute entière sous leurs consuls.

On frémit encore en voyant dans les histoires la triste fermeté du consul Brutus, lorsqu'il fit mourir à ses yeux ses deux enfans, qui s'étoient laissés entraî-

ner aux sourdes pratiques que les Tarquins faisoient dans Rome pour y rétablir leur domination. Combien fut affermi dans l'amour de la liberté un peuple qui voyoit ce consul sévère immoler à la liberté sa propre famille ! Il ne faut plus s'étonner si on méprisa dans Rome les efforts des peuples voisins, qui entreprirent de rétablir les Tarquins bannis. Ce fut en vain que le roi Porsenna les prit en sa protection. Les Romains, presque affamés, lui firent connoître, par leur fermeté, qu'ils vouloient du moins mourir libres. Le peuple fut encore plus ferme que le sénat ; et Rome entière fit dire à ce puissant roi, qui venoit de la réduire à l'extrémité, qu'il cessoit d'intercéder pour les Tarquins, puisque, résolue de tout hasarder pour sa liberté, elle recevroit plutôt ses ennemis que ses tyrans. Porsenna, étonné de la fierté de ce peuple, et de la hardiesse plus qu'humaine de quelques particuliers, résolut de laisser les Romains jouir en paix d'une liberté qu'ils savoient si bien défendre.

Dion. Hal. lib. V.

Tit. Liv. II. 13. 15.

La liberté leur étoit donc un trésor qu'ils préféroient à toutes les richesses de l'univers. Aussi avez-vous vu que, dans leurs commencemens, et même bien avant dans leurs progrès, la pauvreté n'étoit pas un mal pour eux : au contraire, ils la regardoient comme un moyen de garder leur liberté plus entière ; n'y ayant rien de plus libre, ni de plus indépendant qu'un homme qui sait vivre de peu, et qui, sans rien attendre de la protection, ou de la liberté d'autrui, ne fonde sa sub-

sistance que sur son industrie et sur son travail.

C'est ce que faisoient les Romains. Nourrir du bétail, labourer la terre, se dérober à eux-mêmes tout ce qu'ils pouvoient, vivre d'épargne et de travail : voilà qu'elle étoit leur vie ; c'est de quoi ils soutenoient leur famille, qu'ils accoutumoient à de semblables travaux.

Tite-Live a raison de dire qu'il n'y eut jamais de peuple où la frugalité, où l'épargne, où la pauvreté aient été plus long-temps en honneur. Les sénateurs les plus illustres, à n'en regarder que l'extérieur, différoient peu des paysans, et n'avoient d'éclat ni de majesté qu'en public, et dans le sénat. Du reste, on les trouvoit occupés du labourage, et des autres soins de la vie rustique, quand on les alloit quérir pour commander les armées. Ces exemples sont fréquens dans l'histoire Romaine. Curius et Fabrice, ces grands capitaines qui vainquirent Pyrrhus, un roi si riche, n'avoient que de la vaisselle de terre ; et le premier, à qui les Samnites en offroient d'or et d'argent, répondit que son plaisir n'étoit pas d'en avoir, mais de commander à qui en avoit. Après avoir triomphé et avoir enrichi la république des dépouilles de ses ennemis, ils n'avoient pas de quoi se faire enterrer. Cette modération duroit encore pendant les guerres Puniques. Dans la première on voit Régulus, général des armées Romaines, demander son congé au sénat pour aller cultiver sa métairie, abandonnée pendant son absence. Après la ruine

Tit. Liv. ep. lib. XVIII.

de Carthage, on voit encore de grands exemples de la première simplicité. Æmilius Paulus, qui augmenta le trésor public par le riche trésor des rois de Macédoine, vivoit selon les règles de l'ancienne frugalité, et mourut pauvre. Mummius, en ruinant Corinthe, ne profita que pour le public des richesses de cette ville opulente et voluptueuse. Ainsi les richesses étoient méprisées, la modération et l'innocence des généraux Romains faisoient l'admiration des peuples vaincus. *Cic.* II. *Off.*

Cependant, dans ce grand amour de la pauvreté, les Romains n'épargnoient rien pour la grandeur et l'embellissement de leur ville. Dès leurs commencemens, les ouvrages publics furent tels, que Rome n'en rougit pas, depuis même qu'elle se vit maîtresse du monde. Le capitole, bâti par Tarquin le superbe, et le temple qu'il éleva à Jupiter dans cette forteresse, étoient dignes dès-lors de la majesté du plus grand des dieux, et de la gloire future du peuple Romain. Tout le reste répondoit à cette grandeur. Les principaux temples, les marchés, les bains, les places publiques, les grands chemins, les aqueducs, les cloaques mêmes et les égouts de la ville, avoient une magnificence qui paroîtroit incroyable, si elle n'étoit attestée par tous les historiens, et confirmée par les restes que nous en voyons. Que dirai-je de la pompe des triomphes, des cérémonies de la religion, des jeux et des spectacles qu'on donnoit au peuple ? En un mot, tout ce qui servoit au public, tout ce qui pouvoit donner *Tit. Liv.* I. 53. 55. 56. VI. 5. *Dion. Hal.* III. IV. *Tac. hist.* III. 72. *Plin.* XXXVI. 15. *Dion. Hal.* VII. *Antiq. Rom.*

au peuple une grande idée de leur commune patrie, se faisoit avec profusion, autant que le temps le pouvoit permettre. L'épargne régnoit seulement dans les maisons particulières. Celui qui augmentoit ses revenus et rendoit ses terres plus fertiles par son industrie et par son travail, qui étoit le meilleur économe, et prenoit le plus sur lui-même, s'estimoit le plus libre, le plus puissant et le plus heureux.

Il n'y a rien de plus éloigné d'une telle vie que la mollesse. Tout tendoit plutôt à l'autre excès; je veux dire à la dureté. Aussi les mœurs des Romains avoient-elles naturellement quelque chose, non seulement de rude et de rigide, mais encore de sauvage et de farouche. Mais ils n'oublièrent rien pour se réduire eux-mêmes sous de bonnes lois; et le peuple le plus jaloux de sa liberté que l'univers ait jamais vu, se trouva en même temps le plus soumis à ses magistrats et à la puissance légitime.

La milice d'un tel peuple ne pouvoit manquer d'être admirable; puisqu'on y trouvoit, avec des courages fermes et des corps vigoureux, une si prompte et si exacte obéissance.

Les lois de cette milice étoient dures, mais nécessaires. La victoire étoit périlleuse, et souvent mortelle à ceux qui la gagnoient contre les ordres. Il y alloit de la vie, non-seulement à fuir, à quitter ses armes, à abandonner son rang, mais encore à se remuer, pour ainsi dire, et à branler tant soit peu sans le commandement

mandement du général. Qui metttoit les armes bas devant l'ennemi, qui aimoit mieux se laisser prendre que de mourir glorieusement pour sa patrie, étoit jugé indigne de toute assistance. Pour l'ordinaire, on ne comptoit plus les prisonniers parmi les citoyens, et on les laissoit aux ennemis comme des membres retranchés de la république. Vous avez vu, dans Florus et dans Cicéron, l'histoire de Régulus qui persuada au sénat, aux dépens de sa propre vie, d'abandonner les prisonniers aux Carthaginois. Dans la guerre d'Annibal, et après la perte de la bataille de Cannes, c'est-à-dire, dans le temps où Rome, épuisée par tant de pertes, manquoit le plus de soldats; le sénat aima mieux armer, contre sa coutume, huit mille esclaves, que de racheter huit mille Romains qui ne lui auroient pas plus coûté que la nouvelle milice qu'il fallut lever. Mais, dans la nécessité des affaires, on établit plus que jamais, comme une loi inviolable, qu'un soldat Romain devoit ou vaincre ou mourir.

Cic. de Off. III. *Florus* II. 2. *Polyb.* VI. 56. *Tit. Liv.* XXII. 57. 58. *Cic. de Off.* III.

Par cette maxime, les armées Romaines, quoique défaites et rompues, combattoient et se rallioient jusqu'à la dernière extrémité; et, comme remarque Salluste, il se trouve parmi les Romains plus de gens punis pour avoir combattu sans en avoir ordre, que pour avoir lâché le pied et quitté son poste : de sorte que le courage avoit plus besoin d'être réprimé que la lâcheté n'avoit besoin d'être excitée.

Salust. de bell. Catil. 9.

Ils joignirent à la valeur l'esprit et l'in-

vention. Outre qu'ils étoient par eux-mêmes appliqués et ingénieux, ils savoient profiter admirablement de tout ce qu'ils voyoient dans les autres peuples de commode pour les campemens, pour les ordres de bataille, pour le genre même des armes, en un mot, pour faciliter tant l'attaque que la défense. Vous avez vu, dans Salluste et dans les autres auteurs, ce que les Romains ont appris de leurs voisins et de leurs ennemis mêmes. Qui ne sait qu'ils ont appris des Carthaginois l'invention des galères, par lesquelles ils les ont battus; et enfin qu'ils ont tiré de toutes les nations qu'ils ont connues de quoi les surmonter toutes?

En effet, il est certain, de leur aveu propre, que les Gaulois les surpassoient en force de corps, et ne leur cédoient pas en courage. Polybe nous fait voir qu'en une rencontre décisive les Gaulois, d'ailleurs plus forts en nombre, montrèrent plus de hardiesse que ne firent les Romains, quelques déterminés qu'ils fussent: et nous voyons toutefois, en cette même rencontre, ces Romains, inférieurs en tout le reste, l'emporter sur les Gaulois; parce qu'ils savoient choisir de meilleures armes, se ranger dans un meilleur ordre, et mieux profiter du temps de la mêlée. C'est ce que vous pourrez voir, quelque jour plus exactement dans Polybe; et vous avez souvent remarqué vous-même, dans les commentaires de César, que les Romains, commandés par ce grand homme, ont subjugué les Gaulois, plus encore par les adresses de l'art militaire que par leur valeur.

Polyb. II. 28. et seq.

Les Macédoniens, si jaloux de conserver l'ancien ordre de leur milice formée par Philippe et par Alexandre, croyoient leur phalange invincible, et ne pouvoient se persuader que l'esprit humain fût capable de trouver quelque chose de plus ferme. Cependant le même Polybe, et Tite-Live après lui, ont démontré que, à considérer seulement la nature des armées Romaines et de celles des Macédoniens, les dernières ne pouvoient manquer d'être battues à la longue; parce que la phalange Macédonienne, qui n'étoit qu'un gros bataillon quarré, fort épais de toutes parts, ne pouvoit se mouvoir que tout d'une pièce; au lieu que l'armée Romaine, distinguée en petits corps, étoit plus prompte et plus disposée à toute sorte de mouvemens. *Pol.* XVII. *in excerpt.c* 24. *et seq.* *Tit. Liv.* IX. 19. XXXI. 39. *etc.*

Les Romains ont donc trouvé, ou ils ont bientôt appris l'art de diviser les armées en plusieurs bataillons et escadrons, et de former les corps de réserve, dont le mouvement est si propre à pousser ou à soutenir ce qui s'ébranle de part et d'autre. Faire marcher, contre des troupes ainsi disposées, la phalange Macédonienne: cette grosse et lourde machine sera terrible, à la vérité, à une armée sur laquelle elle tombera de tout son poids, mais, comme par Polybe, elle ne peut conserver long-temps sa propriété naturelle, c'est-à-dire, sa solidité et sa consistance; parce qu'il lui faut des lieux propres et, pour ainsi dire, faits exprès, et qu'à faute de les trouver, elle s'embarrasse elle-même, ou plutôt elle se rompt

par son propre mouvement : joint qu'étant une fois enfoncée, elle ne sait plus se rallier. Au lieu que l'armée Romaine, divisée en ses petits corps, profite de tous les lieux et s'y accommode ; on l'unit, et on la sépare, comme on veut : elle défile aisément, et se rassemble sans peine ; elle est propre aux détachemens, aux ralliemens, à toute sorte de conversions et d'évolutions qu'elle fait ou toute entière ou en partie, selon qu'il est convenable : enfin elle a plus de mouvemens divers, et par conséquent plus d'action et plus de force, que la phalange. Concluez donc, avec Polybe, qu'il falloit que la phalange lui cédât, et que la Macédoine fût vaincue.

Il y a plaisir, MONSEIGNEUR, à vous parler de ces choses, dont vous êtes si bien instruit par d'excellens maîtres, et que vous voyez pratiquées, sous les ordres de Louis le grand, d'une manière si admirable, que je ne sais si la milice Romaine, a jamais eu rien de si beau. Mais, sans vouloir ici la mettre aux mains avec la milice Française, je me contente que vous ayez vu que la milice Romaine, soit qu'on regarde la science même de prendre ses avantages, ou qu'on s'attache à considérer son extrême sévérité à faire garder tous les ordres de la guerre, a surpassé de beaucoup tout ce qui avoit paru dans les siècles précédens.

Après la Macédoine, il ne faut plus vous parler de la Grèce : vous avez vu que la Macédoine y tenoit le dessus ; et ainsi elle vous apprend à juger du reste. Athènes n'a plus rien produit depuis les

temps d'Alexandre. Les Etoliens, qui se signalèrent en diverses guerres, étoient plutôt indociles que libres, et plutôt brutaux que vaillans. Lacédémone avoit fait son dernier effort pour la guerre, en produisant Cléomène; et la ligue des Achéens, en produisant Philopœmen. Rome n'a point combattu contre ces deux grands capitaines; mais le dernier, qui vivoit du temps d'Annibal et de Scipion, à voir agir les Romains dans la Macédoine, jugea bien que la liberté de la Grèce alloit expirer, et qu'il ne lui restoit plus qu'à reculer le moment de sa chute. Ainsi les peuples les plus belliqueux cédoient aux Romains. Les Romains ont triomphé du courage dans les Gaulois, du courage et de l'art dans les Grecs, et de tout cela soutenu de la conduite la plus rafinée, en triomphant d'Annibal; de sorte que rien n'égala jamais la gloire de leur milice. *Plut. in Philop.*

Aussi n'ont-ils rien eu, dans tout leur gouvernement, dont ils se soient tant vantés que de leur discipline militaire. Ils l'ont toujours considérée comme le fondement de leur empire. La discipline militaire est la chose qui a paru la première dans leur état, et la dernière qui s'y est perdue; tant elle étoit attachée à la constitution de leur république.

Une des plus belles parties de la milice Romaine étoit qu'on n'y louoit point la fausse valeur. Les maximes du faux honneur, qui ont fait périr tant de monde parmi nous, n'étoient pas seulement connues dans une nation si avide de gloire. On remarque de Scipion et de César, les deux *Polyb.* X 13.

premiers hommes de guerre et les plus vaillans qui aient été parmi les Romains, qu'ils ne se sont jamais exposés qu'avec précaution, et lorsqu'un grand besoin le demandoit. On n'attendoit rien de bon d'un général qui ne savoit pas connoître le soin qu'il devoit avoir de conserver sa personne; et on réservoit pour le vrai service les actions d'une hardiesse extraordinaire. Les Romains ne vouloient point de batailles hasardées mal-à-propos, ni de victoires qui coûtassent trop de sang; de sorte qu'il n'y avoit rien de plus hardi, ni tout ensemble, de plus ménagé qu'étoient les armées Romaines.

Ibid. 29.

Mais, comme il ne suffit pas d'entendre la guerre, si on n'a un sage conseil pour l'entreprendre à propos et tenir le dedans de l'état dans un bon ordre; il faut encore vous faire observer la profonde politique du sénat Romain. A le prendre dans les bons temps de la république, il n'y eut jamais d'assemblée où les affaires fussent traitées plus mûrement, ni avec plus de secret, ni avec plus de longue prévoyance, ni dans un plus grand concours, et avec un plus grand zèle pour le bien public.

Le saint Esprit n'a pas dédaigné de marquer ceci dans le livre de Machabées, ni de louer la haute prudence et les conseils vigoureux de cette sage compagnie, où personne ne se donnoit de l'autorité que par la raison, et dont tous les membres conspiroient à l'utilité publique, sans partialité et sans jalousie.

1. *Machab.* VIII. 15. 16.

Pour le secret. Tite-Live nous en don-

Tit. Liv. XLII. 14.

ne un exemple illustre. Pendant qu'on méditoit la guerre contre Persée, Eumènes roi de Pergame, ennemi de ce prince, vint à Rome pour se liguer contre lui avec le sénat. Il y fit ses propositions en pleine assemblée, et l'affaire fut résolue par les suffrages d'une compagnie composée de trois cents hommes. Qui croiroit que le secret eût été gardé, et qu'on n'ait jamais rien su de la délibération, que quatre ans après, quand la guerre fut achevée ? Mais ce qu'il y a de plus surprenant, est que Persée avoit à Rome ses ambassadeurs pour observer Eumènes. Toutes les villes de la Grèce et d'Asie, qui craignoient d'être enveloppées dans cette querelle, avoient aussi envoyé les leurs ; et tous ensemble tâchoient de découvrir une affaire d'une telle conséquence. Au milieu de tant d'habiles négociateurs, le sénat fut impénétrable. Pour faire garder le secret, on n'eut jamais besoin de supplices, ni de défendre le commerce avec les étrangers sous des peines rigoureuses. Le secret se recommandoit comme tout seul et par sa propre importance.

C'est une chose surprenante dans la conduite de Rome, d'y voir le peuple regarder presque toujours le sénat avec jalousie, et néanmoins lui déférer tout dans les grandes occasions, et sur-tout dans les grands périls. Alors on voyoit tout le peuple tourner les yeux sur cette sage compagnie, et attendre ses résolutions comme autant d'oracles.

Une longue expérience avoit appris

aux Romains que de-là étoient sortis tous les conseils qui avoient sauvé l'état. C'étoit dans le sénat que se conservoient les anciennes maximes, et l'esprit, pour ainsi parler, de la république. C'étoit là que se formoient les desseins qu'on voyoit se soutenir par leur propre suite. Et ce qu'il y avoit de plus grand dans le sénat est qu'on n'y prenoit jamais de résolutions plus rigoureuses que dans les plus grandes extrémités.

Dion. Hal. VIII. *Tit. Liv.* II. 9.

Ce fut au plus triste état de la république, lorsque, foible encore et dans sa naissance, elle se vit tout ensemble, et divisée au dedans par les tribuns, et pressée au dehors par les Volsques que Coriolan irrité menoit contre sa patrie; ce fut, dis-je, en cet état que le sénat parut le plus intrépide. Les Volsques, toujours battus par les Romains, espérèrent de se venger, ayant à leur tête le plus grand homme de Rome, le plus entendu à la guerre, le plus libéral, le plus incompatible avec l'injustice; mais le plus dur, le plus difficile et le plus aigri. Ils vouloient se faire citoyens par force; et, après de grandes conquêtes, maîtres de la campagne et du pays, ils menaçoient de tout perdre si on n'accordoit leur demande. Rome n'avoit ni armée, ni chefs; et néanmoins, dans ce triste état et pendant qu'elle avoit tout à craindre, on vit sortir tout-à-coup ce hardi décret du sénat, qu'on périroit plutôt que de rien céder à l'ennemi armé, et qu'on lui accorderoit des conditions équitables après qu'il auroit retiré ses armées.

La mère de Coriolan, qui fut envoyée pour le fléchir, lui disoit entr'autres raisons : *Ne connoissez-vous pas les Romains ? Ne savez-vous pas, mon fils, que vous n'en aurez rien que par les prières, et que vous n'en obtiendrez ni grande, ni petite chose par la force !* Le sévère Coriolan se laissa vaincre : il lui en coûta la vie, et les Volsques choisirent d'autres généraux. Mais le sénat demeura ferme dans ses maximes ; et le décret qu'il donna de ne rien accorder par force, passa pour une loi fondamentale de la politique Romaine, dont il n'y a pas un seul exemple que les Romains se soient départis dans tous les temps de la république. Parmi eux, dans les états les plus tristes, jamais les foibles conseils n'ont été seulement écoutés. Ils étoient toujours plus traitables victorieux que vaincus : tant le sénat savoit maintenir les anciennes maximes de la république, et tant il savoit confirmer le reste des citoyens.

Dion. Hal. VIII.

Polyb. VI. 56. *excerpt. de legat.* 69. *Dion. Hal.* VIII.

De ce même esprit sont sorties les résolutions, prises tant de fois dans le sénat, de vaincre les ennemis par la force ouverte, sans y employer les ruses ou les artifices, même ceux qui sont permis à la guerre : ce que le sénat ne faisait, ni par un faux point d'honneur, ni pour avoir ignoré les lois de la guerre ; mais parce qu'il ne jugeoit rien de plus efficace pour abattre un ennemi orgueilleux, que de lui ôter toute l'opinion qu'il pourroit avoir de ses forces ; afin que, vaincu jusques dans le cœur, il ne vit plus de salut que dans la clémence du vainqueur.

C'est ainsi que s'établit par toute la terre cette haute opinion des armes Romaines. La croyance répandue par tout que rien ne leur résistoit, faisoit tomber les armes de la main à leurs ennemis, et donnoit à leurs alliés une invincible secours. Vous voyez ce que fait, dans toute l'Europe, une semblable opinion des armes Françaises; et le monde, étonné des exploits du Roi, confesse qu'il n'appartenoit qu'à lui seul de donner des bornes à ses conquêtes.

La conduite du sénat Romain, si forte contre les ennemis, n'étoit pas moins admirable dans la conduite du dedans. Ces sages sénateurs avoient quelquefois pour le peuple une juste condescendance; comme lorsque, dans une extrême nécessité, non-seulement ils se taxèrent eux-mêmes plus haut que les autres, ce qui leur étoit ordinaire, mais encore qu'ils déchargèrent le menu peuple de tout impôt; ajoutant *que les pauvres payoient un assez grand tribut à la république en nourissant leurs enfans.*

Tit. Liv. II. 9.

Le sénat montra, par cette ordonnance, qu'il savoit en quoi consistoient les vraies richesses d'un état; et un si beau sentiment, joint aux témoignages d'une bonté paternelle, fit tant d'impression dans l'esprit des peuples, qu'ils devinrent capables de soutenir les dernières extrémités pour le salut de leur patrie.

Mais quand le peuple méritoit d'être blâmé, le sénat le faisoit aussi avec une gravité et une vigueur digne de cette sage compagnie, comme il arriva dans

le démêlé entre ceux d'Ardée et d'Aricie. L'histoire en est mémorable, et mérite de vous être racontée. Ces deux peuples étoient en guerre pour des terres que chacun d'eux prétendoit. Enfin, las de combattre, ils convinrent de se rapporter au jugement du peuple Romain, dont l'équité étoit révérée par tous les voisins. Les tribus furent assemblées ; et le peuple, ayant connu dans la discussion que ces terres prétendues par d'autres, lui appartenoient de droit, se les adjugea. Le sénat, quoique convaincu que le peuple dans le fond avoit bien jugé, ne put souffrir que les Romains eussent démenti leur générosité naturelle, ni qu'ils eussent lâchement trompé l'espérance de leurs voisins qui s'étoient soumis à leur arbitrage. Il n'y eut rien que ne fit cette compagnie pour empêcher un jugement d'un si pernicieux exemple, où les juges prenoient pour eux les terres contestées par les parties. Après que la sentence eut été rendue, ceux d'Ardée, dont le droit étoit le plus apparent, indignés d'un jugement si inique, étoient prêts à s'en venger par les armes. Le sénat ne fit point de difficulté de leur déclarer publiquement qu'il étoit aussi sensible qu'eux-mêmes à l'injure qui leur avoit été faite : qu'à la vérité il ne pouvoit pas casser un décret du peuple : mais que, si après cette offense ils vouloient bien se fier à la compagnie de la réparation qu'ils avoient raison de prétendre, le sénat prendroit un tel soin de leur satisfaction, qu'il ne leur resteroit aucun sujet de plainte. Les Ardéates se

Tit. L. II. 71. I 7. 9. 10.

firent à cette parole. Il leur arriva une affaire capable de ruiner leur ville de fond en comble. Ils reçurent un si prompt secours, par les ordres du sénat, qu'ils se crurent trop bien payés de la terre qui leur avoit été ôtée, et ne songeoient plus qu'à remercier de si fideles amis. Mais le sénat ne fut pas content, jusqu'à ce que en leur faisant rendre la terre que le peuple Romain s'étoit adjugée, il abolit la mémoire d'un si infâme jugement.

Polyb. l. III. VI. 49. *etc.* Je n'entreprends pas ici de vous dire combien le sénat à fait d'actions semblables; combien il a livré aux ennemis de citoyens parjures qui ne vouloient pas tenir leur parole, ou qui chicanoient sur leurs sermens; combien il a condamné de mauvais conseils qui avoient eu d'heureux succès. Je vous dirai seulement que cette auguste compagnie n'inspiroit rien que de grand au peuple Romain, et donnoit, en toutes rencontres, une haute idée de ses conseils, persuadée qu'elle étoit que la réputation étoit le plus ferme appui des états.

On peut croire que, dans un peuple si sagement dirigé, les récompenses et les châtimens étoient ordonnés avec grande considération. Outre que le service et le zèle au bien de l'état étoient le moyen le plus sûr pour s'avancer dans les charges, les actions militaires avoient mille récompenses qui ne coûtoient rien au public, et qui étoient infiniment précieuses aux particuliers, parce qu'on y avoit attaché la gloire si chère à ce peuple belliqueux. Une couronne d'or très-mince,

et le plus souvent une couronne de feuilles de chêne, ou de laurier, ou de quelque herbage plus vil encore, devenoit inestimable parmi les soldats, qui ne connoissoient point de plus belles marques que celles de la vertu, ni de plus noble distinction que celle qui venoit des actions glorieuses.

Le sénat, dont l'approbation tenoit lieu de récompense, savoir louer et blâmer quand il falloit. Incontinent après le combat, les consuls et les autres généraux donnoient publiquement aux soldats et aux officiers la louange ou le blâme qu'ils méritoient; mais eux-mêmes ils attendoient en suspens le jugement du sénat, qui jugeoit de la sagesse des conseils, sans se laisser éblouir par le bonheur des événemens. Les louanges étoient précieuses, parce qu'elles se donnoient avec connoissance: le blâme piquoit au vif les cœurs généreux, et retenoit les plus foibles dans le devoir. Les châtimens, qui suivoient les mauvaises actions, tenoient les soldats dans la crainte: pendant que les récompenses et la gloire bien dispensée les élevoit au-dessus d'eux-mêmes.

Qui peut mettre dans l'esprit des peuples la gloire, la patience dans les travaux, la grandeur de la nation, et l'amour de la patrie, peut se vanter d'avoir trouvé la constitution d'état la plus propre à produire de grands hommes. C'est sans doute les grands hommes qui font la force d'un empire. La nature ne manque pas de faire naître dans tous les pays des esprits et des courages élevés; mais il

faut lui aider à les former. Ce qui les forme, ce qui les achève, ce sont des sentimens forts et de nobles impressions qui se répandent dans tous les esprits, et passent insensiblement de l'un à l'autre. Quest-ce qui rend notre noblesse si fière dans les combats, et si hardie dans les entreprises ? C'est l'opinion reçue dès l'enfance, et établie par le sentiment unanime de la nation, qu'un gentilhomme sans cœur se dégrade lui-même, et n'est plus digne de voir le jour. Tous les Romains étoient nourris de ces sentimens, et le peuple disputoit avec la noblesse à qui agiroit le plus par ces vigoureuses maximes. Durant le bon temps de Rome, l'enfance même étoit exercée par les travaux : on n'y entendoit parler d'autre chose que de la grandeur du nom Romain. Il falloit aller à la guerre quand la république l'ordonnoit ; et là travailler sans cesse, camper hiver et été, et obéir sans résistance, mourir ou vaincre. Les pères qui n'élevoient pas leurs enfans dans ces maximes, et comme il falloit pour les rendre capables de servir l'état, étoient appelés en justice par les magistrats, et jugés coupables d'un attentat envers le public. Quand on a commencé à prendre ce train, les grands hommes se font les uns les autres : et, si Rome en a plus porté qu'aucune autre ville qui eût été avant elle, ce n'a point été par hasard ; mais c'est que l'état Romain, constitué de la manière que nous avons vue, étoit, pour ainsi parler, du tempérament qui devoit être le plus fécond en héros.

Un état qui se sent ainsi formé se sent aussi en même temps d'une force incomparable, et ne se croit jamais sans ressource. Aussi voyons-nous que les Romains n'ont jamais désespéré de leurs affaires, ni quand Porsenna, roi d'Etrurie, les affamoit dans leurs murailles; ni quand les Gaulois, après avoir brûlé leur ville, inondoient tout leur pays et les tenoient serrés dans le capitole; ni quand Pyrrhus, roi des Epirotes, aussi habile qu'entreprenant, les effrayoit par ses éléphans, et défaisoit toutes leurs armées; ni quand Annibal, déjà tant de fois vainqueur, leur tua encore plus de cinquante mille hommes et leur meilleure milice dans la bataille de Cannes.

Ce fut alors que le consul Térentius Varro, qui venoit de perdre par sa faute une si grande bataille, fut reçu à Rome comme s'il eût été victorieux, parce que seulement, dans un si grand malheur, il n'avoit point désespéré des affaires de la république. Le sénat l'en remercia publiquement; et dès-lors on résolut, selon les anciennes maximes, de n'écouter dans ce triste état aucune proposition de paix. L'ennemi fut étonné; le peuple reprit cœur, et crut avoir des ressources que le sénat connoissoit par sa prudence.

En effet, cette constance du sénat au milieu de tant de malheurs qui arrivoient coup sur coup, ne venoit pas seulement d'une résolution opiniâtre de ne céder jamais à la fortune, mais d'une profonde connoissance des forces Romaines et des forces ennemies. Rome savoit, par son

cens, c'est-à-dire, par le rôle de ses citoyens toujours exactement continué depuis Servius Tullius; elle savoit, dis-je, tout ce qu'elle avoit de citoyens capables de porter les armes, et ce qu'elle pouvoit espérer de la jeunesse qui s'élevoit tous les jours. Ainsi elle ménageoit ses forces contre un ennemi qui venoit des bords de l'Afrique; que le temps devoit détruire tout seul dans un pays étranger où les secours étoient si tardifs; et à qui ses victoires mêmes, qui lui coûtoient tant de sang, étoient fatales. C'est pourquoi quelque perte, qui fût arrivée, le sénat, toujours instruit de ce qui lui restoit de bons soldats, n'avoit qu'à temporiser, et ne se laissoit jamais abattre. Quand, par la défaite de Cannes: et par les révoltes qui suivirent, il vit les forces de la république tellement diminuées, qu'à peine eût-on pu se défendre si les ennemis eussent pressé, il se soutint par courage; et, sans se troubler de ses pertes, il se mit à regarder les démarches du vainqueur. Aussi-tôt qu'on eut apperçu qu'Annibal, au lieu de poursuivre sa victoire, ne songeoit durant quelque temps qu'à en jouir, le sénat se rassura; et vit bien qu'un ennemi capable de manquer à sa fortune, et de se laisser éblouir pas ses grands succès, n'étoit pas né pour vaincre les Romains. Dès-lors Rome fit tous les jours de plus grandes entreprises; et Annibal, tout habile, tout courageux, tout victorieux qu'il étoit, ne put tenir contre elle.

Il est aisé de juger, par ce seul événement, à qui devoit enfin demeurer tout

l'avantage. Annibal, enflé de ses grands succès, crut la prise de Rome trop aisée, et se relâcha. Rome, au milieu de ses malheurs, ne perdit ni le courage, ni la confiance, et entreprit de plus grandes choses que jamais. Ce fut incontinent après la défaite de Cannes, qu'elle assiégea Syracuse et Capoue, l'une infidèle aux traités, et l'autre rebelle. Syracuse ne put se défendre, ni par ses fortifications, ni par les inventions d'Archimède. L'armée victorieuse d'Annibal vint vainement au secours de Capoue. Mais les Romains firent lever à ce capitaine le siége de Nole. Un peu après, les Carthaginois défirent et tuèrent en Espagne les deux Scipions. Dans toute cette guerre, il n'étoit rien arrivé de plus sensible, ni de plus funeste aux Romains. Leur perte leur fit faire les derniers efforts : le jeune Scipion, fils d'un de ces généraux, non content d'avoir relevé les affaires de Rome en Espagne, alla porter la guerre aux Carthaginois dans leur propre ville, et donna le dernier coup à leur empire.

L'état de cette ville ne permettoit pas que Scipion y trouvât la même résistance qu'Annibal trouvoit du côté de Rome : et vous en serez convaincu, si peu que vous regardiez la constitution de ces deux villes.

Rome étoit dans sa force ; et Carthage, qui avoit commencé de baisser, ne se soutenoit plus que par Annibal. Rome avoit son sénat uni ; et c'est précisément dans ces temps que s'y est trouvé ce concert tant loué dans le livre des Machabées : le sénat

Polyb. I. III. VI. 49. *etc.*

de Carthage étoit divisé par de vieilles factions irréconciliables, et la perte d'Annibal eût fait la joie de la plus notable partie des grands seigneurs. Rome, encore pauvre, et attachée à l'agriculture, nourrissoit une milice admirable, qui ne respiroit que la gloire, et ne songeoit qu'à agrandir le nom romain: Carthage, enrichie par son trafic, voyoit tous ses citoyens attachés à leurs richesses, et nullement exercés dans la guerre. Au lieu que les armées romaines étoient presque toutes composées de citoyens; Carthage, au contraire, tenoit pour maxime de n'avoir que des troupes étrangères, souvent autant à craindre à ceux qui les payent qu'à ceux contre qui on les emploie.

Ces défauts venoient en partie de la première institution de la république de Carthage, et en partie s'y étoient introduits avec le temps. Carthage a toujours aimé les richesses; et Aristote l'accuse d'y être attachée jusqu'à donner lieu à ses citoyens de les préférer à la vertu. Par-là une république toute faite pour la guerre, comme le remarque le même Aristote, en a négligé l'exercice. Ce philosophe ne la reprend pas de n'avoir que des milices étrangères; et il est à croire qu'elle n'est tombée que long-temps après dans ce défaut. Mais les richesses y mènent naturellement une république marchande: on veut jouir de ses biens, et on croit tout trouver dans son argent. Carthage se croyoit forte, parce qu'elle avoit beaucoup de soldats; et n'avoit pu apprendre, par tant de révoltes qu'elle avoit vu

Arist. Pol. l. 12.

arriver dans les derniers temps, qu'il n'y a rien de plus malheureux qu'un état qui ne se soutient que par les étrangers, où il ne se trouve ni zèle, ni sureté, ni obéissance.

Il est vrai que le grand génie d'Annibal sembloit avoir remédié aux défauts de sa république. On regarde comme un prodige, que, dans un pays étranger, et durant seize ans entiers, il n'ait jamais vu, je ne dis pas de sédition, mais de murmure dans une armée toute composée de peuples divers, qui sans s'entendre entr'eux, s'accordoient si bien à entendre les ordres de leur général. Mais l'habileté d'Annibal ne pouvoit pas soutenir Carthage, lorsqu'attaquée dans ses murailles par un général comme Scipion, elle se trouva sans forces. Il fallut rappeler Annibal, à qui il ne restoit plus que des troupes affoiblies plus par leurs propres victoires que par celles des Romains, et qui achevèrent de se ruiner par la longueur du voyage. Ainsi Annibal fut battu; et Carthage, autrefois maîtresse de toute l'Afrique, de la mer méditerranée et de tout le commerce de l'univers, fut contrainte de subir le joug que Scipion lui imposa.

Voilà le fruit glorieux de la patience romaine. Des peuples, qui s'enhardissoient et se fortifioient par leurs malheurs, avoient bien raison de croire qu'on sauvoit tout, pourvu qu'on ne perdit pas l'espérance; et Polybe a très-bien conclu que Carthage devoit à la fin obéir à Rome, par la seule nature des deux républiques.

Que si les Romains s'étoient servis de ces grandes qualités politiques et militaires, seulement pour conserver leur état en paix, ou pour protéger leurs alliés opprimés, comme ils en faisoient le semblant, il faudroit autant louer leur équité que leur valeur et leur prudence. Mais, quand ils eurent goûté la douceur de la victoire, ils voulurent que tout leur cédât, et ne prétendirent à rien moins qu'à mettre premièrement leurs voisins, et ensuite tout l'univers, sous leurs lois.

Pour parvenir à ce but, ils surent parfaitement conserver leurs alliés, les unir entr'eux, jeter la division et la jalousie parmi leurs ennemis, pénétrer leurs conseils, découvrir leurs intelligences, et prévenir leurs entreprises.

Ils n'observoient pas seulement les démarches de leurs ennemis, mais encore tous les progrès de leurs voisins; curieux sur-tout, ou de diviser, ou de contrebalancer par quelqu'autre endroit les puissances qui devenoient trop redoutables, ou qui mettoient de trop grands obstacles à leurs conquêtes.

Polyb. I. 63. Ainsi les Grecs avoient tort de s'imaginer, du temps de Polybe, que Rome s'agrandissoit plutôt par hasard que par conduite. Ils étoient trop passionnés pour leur nation et trop jaloux des peuples qu'ils voyoient s'élever au-dessus d'eux: ou peut-être que, voyant de loin l'empire romain s'avancer si vîte, sans pénétrer les conseils qui faisoient mouvoir ce grand corps, ils attribuoient au hasard, selon la coutume des hommes, les effets

dont les causes ne leur étoient pas connues. Mais Polybe, que son étroite familiarité avec les Romains faisoit entrer si avant dans le secret des affaires, et qui observoit de si près la politique romaine durant les guerres Puniques, a été plus équitable que les autres Grecs, et a vu que les conquêtes de Rome étoient la suite d'un dessein bien entendu. Car il voyoit les Romains, du milieu de la mer Méditerranée, porter leurs regards partout aux environs, jusqu'aux Espagnes et jusqu'en Syrie; observer ce qui s'y passoit; s'avancer régulièrement et de proche en proche, s'affermir avant que de s'étendre; ne se point charger de trop d'affaires; dissimuler quelque temps, et se déclarer à propos; attendre qu'Annibal fût vaincu pour désarmer Philippe, roi de Macédoine, qui l'avoit favorisé; après avoir commencé l'affaire, n'être jamais las ni contens jusqu'à ce que tout fût fait; ne laisser aux Macédoniens aucun moment pour se reconnoître; et, après les avoir vaincus, rendre, par un décret public, à la Grèce si long-temps captive, la liberté à laquelle elle ne pensoit plus; par ce moyen, répandre d'un côté la terreur, et de l'autre la vénération de leur nom. C'en étoit assez pour conclure que les Romains ne s'avançoient pas à la conquête du monde par hasard, mais par conduite.

C'est ce qu'a vu Polybe dans le temps des progrès de Rome. Denis d'Halicarnasse, qui a écrit après l'établissement de

Dion. Hal. Ant. Rom. l. II.

l'empire et du temps d'Auguste, a connu la même chose, en reprenant dès leur origine les anciennes institutions de la république romaine, si propres de leur nature à former un peuple invincible et dominant. Vous en avez assez vu, pour entrer dans les sentimens de ces sages historiens, et pour condamner Plutarque qui, toujours trop passionné pour ses Grecs, attribue à la seule fortune la grandeur romaine, et à la seule vertu celle d'Alexandre.

Plut. lib. de fort. Alex. et de for. Rom.

Mais, plus ces historiens font voir de dessein dans les conquêtes de Rome, plus ils y montrent d'injustice. Ce vice est inséparable du désir de dominer qui, aussi pour cette raison, est justement condamné par les règles de l'évangile. Mais la seule philosophie suffit pour nous faire entendre que la force nous est donnée pour observer notre bien, et non pas pour usurper celui d'autrui. Cicéron l'a reconnu; et les règles qu'il a données pour faire la guerre sont une manifeste condamnation de la conduite des Romains.

Cic. de Off. III.

Il est vrai qu'ils parurent assez équitables au commencement de leur république. Il sembloit qu'ils vouloient eux-mêmes modérer leur humeur guerrière, en la resserrant dans les bornes que l'équité prescrivoit. Qu'y a-t-il de plus beau ni de plus saint que le collége des Féciaux! soit que Numa en soit le fondateur, comme le dit Denys d'Halicarnasse; ou que ce soit Ancus Martius, comme le veut Tite Live. Ce conseil étoit établi pour juger si une guerre étoit juste: avant que

Dion. Hal. II. Ant. Rom; Tit. Liv. I. 32.

la proposât, ou que le peuple
ıt, cet examen d'équité précédoit
. Quand la justice de la guerre
connue, le sénat prenoit ses me-
ɔur l'entreprendre : mais on envo-
ıvant toutes choses, redemander
ɜ formes à l'usurpateur les choses
ıent ravies ; et on n'en venoit aux
tés qu'après avoir épuisé les voies
ɔeur. Sainte institution, s'il en fut
et qui fait honte aux chrétiens à
Dieu, venu au monde pour paci-
ıtes choses, n'a pu inspirer la cha-
a paix. Mais que servent les meil-
institutions, quand enfin elles dé-
ıt en pures cérémonies ? La dou-
ɜ vaincre et de dominer corrompît
dans les Romains ce que l'équité
e leur avoit donné de droiture.
libérations des Féciaux ne furent
ırmi eux qu'une formalité inutile ;
ɔore qu'ils exerçassent envers leurs
ands ennemis des actions de gran-
ité et même de grande clémence,
on ne permettoit pas à la justice
ner dans leurs conseils.
este, leurs injustices étoient d'au-
ıs dangereuses qu'ils savoient mieux
ıvrir du prétexte spécieux de l'équi-
qu'ils mettoient sous le joug, in-
ɜment, les rois et les nations sous
ɜ de les protéger et de les défendre.
tons encore qu'ils étoient cruels à
ui leur résistoient : autre qualité
naturelle aux conquérans, qui sa-
ıe l'épouvante fait plus de la moitié
nquêtes. Faut-il dominer à ce prix ?

Et le commandement est-il si doux, que
Polyb. X. 15. les hommes le veuillent acheter par des actions si inhumaines ? Les Romains, pour répandre partout la terreur, affectoient de laisser dans les villes prises des spectacles terribles de cruauté ; et de paroître impitoyables à qui attendoit la force ; sans même épargner les rois, qu'ils faisoient mourir inhumainement, après les avoir menés en triomphe chargés de fers, et traînés à des chariots comme des esclaves.

Mais, s'ils étoient cruels et injustes pour conquérir, ils gouvernoient avec équité les nations subjuguées. Ils tâchoient de faire goûter leur gouvernement aux peuples soumis, et croyoient que c'étoit le meilleur moyen de s'assurer leurs conquêtes. Le sénat tenoit en bride les gouverneurs, et faisoit justice aux peuples. Cette compagnie étoit regardée comme l'asile des oppressés : aussi les concussions et les violences ne furent-elles connues parmi les Romains que dans les derniers temps de la république ; et la retenue de leurs magistrats étoit l'admiration de toute la terre.

Ce n'étoit donc pas de ces conquérans brutaux et avares qui ne respirent que le pillage, ou qui établissent leur domination sur la ruine des pays vaincus. Les Romains rendoient meilleurs tous ceux qu'ils prenoient, en y faisant fleurir la justice, l'agriculture, le commerce, les arts mêmes et les sciences, après qu'ils les eurent une fois goûtées.

C'est ce qui leur a donné l'empire le plus florissant et le mieux établi, aussi bien que

e le plus étendu qui fut jamais. De-is l'Euphrate et le Tanais jusqu'aux lonnes d'Hercule et à la mer Atlanti-e, toutes les terres et toutes les mers ır obéissoient. Du milieu et comme du ntre de la mer Méditerranée, ils em-ıssoient toute l'étendue de cette mer; nétrant au long et au large tous les ıts d'alentour, et la tenant entre deux ur faire la communication de leur em-re. On est encore effrayé, quand on nsidère que les nations qui font à pré-ıt des royaumes si redoutables, toutes Gaules, toutes les Espagnes, la Grande etagne presque toute entière, l'Illyrie ıqu'au Danube, la Germanie jusqu'à l'El-, l'Afrique jusqu'à ses déserts affreux impénétrables, la Grèce, la Thrace, la rie, l'Egypte, tous les royaumes de ısie mineure, et ceux qui sont enfermés tre le Pont-Euxin et la mer Caspienne, et ı autres que j'oublie peut-être ou que je veux pas rapporter, n'ont été, durant ıusieurs siècles, que des provinces ro-ıines. Tous les peuples de notre monde, ıqu'aux plus barbares, ont respecté leur ıissance; et les Romains y ont établi esque par-tout, avec leur empire, les lois la politesse.

C'est une espèce de prodige que dans un vaste empire qui embrassoit tant de ıtions et tant de royaumes, les peuples ent été si obéissans et les révoltes si rares. ı politique Romaine y avoit pourvu, par vers moyens qu'il faut vous expliquer en ıu de mots.

Les colonies Romaines, établies de

tous côtés dans l'empire, faisoient deux effets admirables : l'un, de décharger la ville d'un grand nombre de citoyens, et la plupart pauvres ; l'autre, de garder les postes principaux, et d'accoutumer peu à peu les peuples étrangers aux mœurs Romaines.

Ces colonies, qui portoient avec elles leurs privilèges, demeuroient toujours attachées au corps de la république, et peuploient tout l'empire Romain.

Mais, outre les colonies, un grand nombre de villes obtenoient pour leurs citoyens le droit de citoyens Romains ; et, unies par leur intérêt au peuple dominant, elles tenoient dans le devoir les villes voisines.

Il arriva à la fin que tous les sujets de l'empire se crurent Romains. Les honneurs du peuple victorieux peu à peu se communiquent aux peuples vaincus : le sénat leur fut ouvert, ils pouvoient aspirer jusqu'à l'empire. Ainsi, par la clémence Romaine, toutes les nations n'étoient plus qu'une seule nation, et Rome fut regardée comme la commune patrie.

Quelle facilité n'apportoit pas à la navigation et au commerce cette merveilleuse union de tous les peuples du monde sous un même empire ? La société Romaine embrassoit tout ; et, à la réserve de quelques frontières inquiétées quelquefois par les voisins, tout le reste de l'univers jouissoit d'une paix profonde. Ni la Grèce, ni l'Asie mineure, ni la Syrie, ni l'Egypte, ni enfin la plupart des autres provinces, n'ont jamais été sans guerre que sous l'em-

pire Romain ; et il est aisé d'entendre qu'un commerce si agréable des nations servoit à maintenir dans tout le corps de l'empire la concorde et l'obéissance.

Les légions distribuées pour la garde des frontières, en défendant le dehors, affermissoient le dedans. Ce n'étoit pas la coutume des Romains d'avoir des citadelles dans leurs places, ni de fortifier leurs frontières ; et je ne vois guère commencer ce soin que sous Valentinien I. Auparavant on mettoit la force et la sureté de l'empire uniquement dans les troupes, qu'on disposoit de manière qu'elles se prêtoient la main les unes les autres. Au reste, comme l'ordre étoit qu'elles campassent toujours, les villes n'en étoient point incommodées ; et la discipline ne permettoit pas aux soldats de se répandre dans la campagne. Ainsi les armées Romaines ne troubloient ni le commerce, ni le labourage. Elles faisoient dans leurs camps comme une espèce de ville, qui ne différoit des autres que parce que les travaux y étoient continuels, la discipline plus sévère, et le commandement plus ferme. Elles étoient toujours prêtes pour le moindre mouvement ; et c'étoit assez, pour tenir le peuple dans le devoir, que de leur montrer seulement dans leur voisinage cette milice invincible.

Mais rien ne maintenoit tant la paix de l'empire, que l'ordre de la justice. L'ancienne république l'avoit établi : les empereurs et les sages l'ont expliqué sur les mêmes fondemens : tous les peuples, jusqu'aux plus barbares, le regardoient

avec admiration ; et c'est par-là principalement que les Romains étoient jugés dignes d'être les maîtres du monde. Au reste, si les lois romaines ont paru si saintes, que leur majesté subsiste encore malgré la ruine de l'empire ; c'est que le bon sens, qui est le maître de la vie humaine, y règne par-tout, et qu'on ne voit nulle part une plus belle application des principes de l'équité naturelle.

Malgré cette grandeur du nom Romain, malgré la politique profonde et toutes les belles institutions de cette fameuse république, elle portoit en son sein la cause de sa ruine, dans la jalousie perpétuelle du peuple contre le sénat, ou plutôt des plébéiens contre les patriciens. Romulus avoit établi cette distinction. Il falloit bien que les rois eussent des gens distingués qu'ils attachassent à leur personne par des liens particuliers, et par lesquels ils gouvernassent le reste du peuple. C'est pour cela que Romulus choisit les pères dont il forma le corps du sénat. On les appeloit ainsi, à cause de leur dignité et de leur âge ; et c'est d'eux que sont sorties dans la suite les familles patriciennes. Au reste, quelque autorité que Romulus eût réservée au peuple, il avoit mis les plébéiens en plusieurs manières dans la dépendance des patriciens ; et cette subordination, nécessaire à la royauté, avoit été conservée non-seulement sous les rois, mais encore dans la république. C'étoit parmi les patriciens qu'on prenoit toujours les sénateurs : aux patriciens appartenoient les emplois, les commandemens, les digni-

Dion. Hal. II.

Ibid.

tés, même celle du sacerdoce ; et les pères, qui avoient été les auteurs de la liberté, n'abandonnèrent pas leurs prérogatives. Mais la jalousie se mit bientôt entre les deux ordres. Car je n'ai pas besoin de parler ici des chevaliers Romains, troisième ordre comme mitoyen entre les patriciens et le simple peuple, qui prenoit tantôt un parti et tantôt l'autre. Ce fut donc entre ces deux ordres que se mit la jalousie : elle se réveilloit en diverses occasions ; mais la cause profonde qui l'entretenoit étoit l'amour de la liberté.

La maxime fondamentale de la république étoit de regarder la liberté comme une chose inséparable du nom Romain. Un peuple nourri dans cet esprit ; disons plus, un peuple qui se croyoit né pour commander aux autres peuples, et que Virgile, pour cette raison, appelle si noblement un peuple roi, ne vouloit recevoir de loi que de lui-même.

L'autorité du sénat étoit jugée nécessaire pour modérer les conseils publics, qui, sans ce tempérament, eussent été trop tumultueux. Mais, au fond, c'étoit au peuple à donner les commandemens, à établir les lois, à décider de la paix et de la guerre. Un peuple qui jouissoit des droits les plus essentiels de la royauté entroit en quelque sorte dans l'humeur des rois. Il vouloit bien être conseillé, mais non pas forcé, par le sénat. Tout ce qui paroissoit trop impérieux, tout ce qui s'élevoit au-dessus des autres, en un mot, tout ce qui blessoit ou sem-

bloit blesser l'égalité que demande un état libre, devenoit suspect à ce peuple délicat. L'amour de la liberté, celui de la gloire et des conquêtes, rendoit de tels esprits difficiles à manier; et cette audace, qui leur faisoit tout entreprendre au dehors, ne pouvoit manquer de porter la division au dedans.

Ainsi Rome si jalouse de sa liberté, par cet amour de la liberté qui étoit le fondement de son état, a vu la division se jeter entre tous les ordres dont elle étoit composée. De là ces jalousies furieuses entre le sénat et le peuple, entre les patriciens et les plébéiens : les uns alléguant toujours que la liberté excessive se détruit enfin elle-même; et les autres craignant au contraire que l'autorité, qui de sa nature croît toujours, ne dégénérât enfin en tyrannie.

Entre ces deux extrémités, un peuple d'ailleurs si sage ne put trouver le milieu. L'intérêt particulier, qui fait que de part ou d'autre on pousse plus loin qu'il ne faut, même ce qu'on a commencé pour le bien public, ne permettoit pas qu'on demeurât dans des conseils modérés. Les esprits ambitieux et remuans excitoient les jalousies, pour s'en prévaloir; et ces jalousies, tantôt plus couvertes et tantôt plus déclarées, selon les temps, mais toujours vivantes dans le fond des cœurs, ont enfin causé ce grand changement qui arriva du temps de César, et les autres qui ont suivi.

VII. *La suite des*

Il vous sera aisé d'en découvrir toutes les causes, si, après avoir bien compris

l'humeur des Romains et la constitution de leur république, vous prenez soin d'observer un certain nombre d'événemens principaux qui, quoiqu'arrivés en des temps assez éloignés, ont une liaison manifeste. Les voici ramassés ensemble, pour une plus grande facilité. *changemens de Rome expliqués.*

Romulus, nourri dans la guerre et réputé fils de Mars, bâtit Rome, qu'il peupla de gens ramassés, bergers, esclaves, voleurs qui étoient venus chercher la franchise et l'impunité dans l'asile qu'il avoit ouvert à tous venans : il en vint aussi quelques-uns plus qualifiés et plus honnêtes.

Il nourrit ce peuple farouche dans l'esprit de tout entreprendre par la force; et ils eurent par ce moyen jusqu'aux femmes qu'ils épousèrent.

Peu à peu il établit l'ordre, et réprima les esprits par des lois très-saintes. Il commença par la religion, qu'il regarda comme le fondement des états. Il la fit aussi sérieuse, aussi grave, et aussi modeste que les ténèbres de l'idolâtrie le pouvoient permettre. Les religions étrangères, et les sacrifices qui n'étoient pas établis par les coutumes Romaines, furent défendus. Dans la suite, on se dispensa de cette loi, mais c'étoit l'intention de Romulus qu'elle fût gardée, et on en retint toujours quelque chose. *Dion. II.*

Il choisit parmi tout le peuple ce qu'il y avoit de meilleur, pour en former le conseil public, qu'il appela le sénat. Il le composa de deux cents sénateurs, dont le nombre fut encore après augmenté; et

de la sortirent les familles nobles qu'on appelait patriciennes. Les autres s'appelèrent les plébéiens, c'est-à-dire, le commun peuple.

Le sénat devoit digérer et proposer toutes les affaires : il en régloit quelques-unes conjointement avec le roi ; mais les plus générales étoient rapportées au peuple, qui en décidoit.

Romulus, dans une assemblée où il survint tout-à-coup un grand orage, fut mis en pièces par les sénateurs qui le trouvoient trop impérieux : et l'esprit d'indépendance commença dès-lors à paroître dans cet ordre.

Pour appaiser le peuple qui aimoit son prince, et donner une grande idée du fondateur de la ville, les sénateurs publièrent que les dieux l'avoient enlevé au ciel, et lui firent dresser des autels.

Numa Pompilius second roi, dans une longue et profonde paix, acheva de former les mœurs, et de régler la religion sur les mêmes fondemens que Romulus avoit posés.

Tullus Hostilius établit, par de sévères réglemens, la discipline militaire et les ordres de la guerre, que son successeur Ancus Martius accompagna de cérémonies sacrées, afin de rendre la milice sainte et religieuse.

Après lui, Tarquin l'ancien, pour se faire des créatures, augmenta le nombre des sénateurs jusqu'au nombre de trois cents, où ils demeurèrent fixés durant plusieurs siècles, et commença les grands

ouvrages qui devoient servir à la commodité publique.

Servius Tullius projéta l'établissement d'une république, sous le commandement de deux magistrats annuels qui seroient choisis par le peuple.

En haine de Tarquin le superbe, la royauté fut abolie, avec des exécrations horribles contre tous ceux qui entreprendroient de la rétablir; et Brutus fit jurer au peuple qu'il se maintiendroit éternellement dans sa liberté.

Les mémoires de Servius Tullius furent suivis dans ce changement. Les consuls, élus par le peuple entre les patriciens, étoient égalés aux rois; à la réserve qu'ils étoïent deux qui avoient entr'eux un tour réglé pour commander, et qu'ils changeoient tous les ans.

Collatin, nommé consul avec Brutus, comme ayant été avec lui l'auteur de la liberté; quoique mari de Lucrèce, dont la mort avoit donné lieu au changement, et intéressé plus que tous les autres à la vengeance de l'outrage qu'elle avoit reçu, devint suspect, parce qu'il étoit de la famille royale, et fut chassé.

Valère, substitué à la place, au retour d'une expédition où il avoit délivré sa patrie des Véïentes et des Etruriens, fut soupçonné par le peuple d'affecter la tyrannie, à cause d'une maison qu'il faisoit bâtir sur une éminence. Non seulement il cessa de bâtir; mais, devenu tout populaire, quoique patricien, il établit la loi qui permet d'appeler au peu-

ple, et lui attribue en certains cas le jugement en dernier ressort.

Par cette nouvelle loi, la puissance consulaire fut affoiblie dans son origine, et le peuple étendit ses droits.

A l'occasion des contraintes qui s'exécutoient pour dettes par les riches contre les pauvres, le peuple, soulevé contre la puissance des consuls et du sénat, fit cette retraite fameuse au mont Aventin. *Dion. Hal. VI.*

Il ne se parloit que de liberté dans ces assemblées; et le peuple Romain ne se crut pas libre s'il n'avoit des voies légitimes pour résister au sénat. On fut contraint de lui accorder des magistrats particuliers, appelés tribuns du peuple, qui pussent l'assembler, et le secourir contre l'autorité des consuls, par opposition, ou par appel.

Ces magistrats, pour s'autoriser, nourrissoient la division entre les deux ordres, et ne cessoient de flatter le peuple, en proposant que les terres des pays vaincus, ou le prix qui proviendroit de leur vente, fut partagé entre les citoyens.

Le sénat s'opposoit toujours constamment à ces lois ruineuses à l'état, et vouloit que le prix des terres fût adjugé au trésor public.

Le peuple se laissoit conduire à ses magistrats séditieux, et conservoit néanmoins assez d'équité pour admirer la vertu des grands hommes qui lui résistoisnt.

Contre ces dissensions domestiques, le sénat ne trouvoit point de meilleur remède que de faire naître continuellement des occasions de guerres étrangè-

res. Elles empêchoient les divisions d'être poussées à l'extrémité, et réunissoient les ordres dans la défense de la patrie.

Pendant que les guerres réussissent, et que les conquêtes s'augmentent, les jalousies se réveillent.

Les deux partis, fatigués de tant de divisions qui menaçoient l'état de sa ruine; conviennent de faire des lois pour donner le repos aux uns et aux autres, et établir l'égalité qui doit être dans une ville libre.

Chacun des ordres prétend que c'est à lui qu'appartient l'établissement de ces lois.

La jalousie, augmentée par ces prétentions, fait qu'on résout d'un commun accord une ambassade en Grèce pour y rechercher les institutions des villes de ce pays, et sur-tout les lois de Solon qui étoient les plus populaires. Les lois des XII tables sont établies; mais les décemvirs, qui les rédigèrent, furent privés du pouvoir dont ils abusoient.

Pendant qu'on voit tout tranquille, et que des lois si équitables semblent établir pour jamais le repos public, les dissensions se réchauffent par les nouvelles prétentions du peuple qui aspire aux honneurs, et au consulat réservé jusqu'alors au premier ordre.

La loi pour les y admettre est proposée. Plutôt que de rabaisser le consulat, les pères consentent à la création de trois nouveaux magistrats qui auroient l'autorité de consuls sous le nom de tribuns militaires, et le peuple est admis à cet honneur.

Content d'établir son droit, il use mo-

dérément de sa victoire, et continue quelque temps à donner le commandement aux seuls patriciens.

Après de longues disputes, on revient au consulat; et peu à peu les honneurs deviennent communs entre les deux ordres, quoique les patriciens soient toujours plus considérés dans les élections.

Prof. Les guerres continuent; et les Romains soumettent, après cinq cents ans, les Gaulois Cisalpins, leurs principaux ennemis, et toute l'Italie.

Là commencent les guerres Puniques: et les choses en viennent si avant, que chacun de ces deux peuples jaloux croit ne pouvoir subsister que par la ruine de l'autre. Rome prête à succomber, se soutient principalement durant ses malheurs par la constance et par la sagesse du sénat.

A la fin la patience Romaine l'emporte: Annibal est vaincu, et Carthage subjuguée par Scipion l'Africain.

Rome victorieuse s'étend prodigieusement durant deux cents ans par mer et par terre, et réduit tout l'univers sous sa puissance.

En ces temps, et depuis la ruine de Carthage, les charges, dont la dignité aussi-bien que le profit s'augmentoit avec l'empire, furent briguées avec fureur. Les prétendans ambitieux ne songèrent qu'à flatter le peuple: et la concorde des ordres, entretenue par l'occupation des guerres Puniques, se troubla plus que jamais. Les Gracques mirent tout en confusion, et leurs séditieuses propositions furent le commencement de toutes les guerres civiles.

Alors on commença à porter des armes, et à agir par la force ouverte dans les assemblées du peuple Romain, où chacun auparavant vouloit l'emporter par les seules voies légitimes, et avec la liberté des opinions. *Vell. Pat* II. 3.

La sage conduite du sénat et les grandes guerres survenues modérèrent les brouilleries.

Marius, plébéien, grand homme de guerre, avec son éloquence militaire, et ses harangues séditieuses, où il ne cessoit d'attaquer l'orgueil de la noblesse, réveilla la jalousie du peuple, et s'éleva par ce moyen aux plus grands honneurs.

Sylla, patricien, se mit à la tête du parti contraire, et devint l'objet de la jalousie de Marius.

Les brigues et la corruption peuvent tout dans Rome. L'amour de la patrie et le respect des lois s'y éteint.

Pour comble de malheurs, les guerres d'Asie apprennent le luxe aux Romains, et augmentent l'avarice.

En ce temps, les généraux commencèrent à s'attacher leurs soldats, qui ne regardoient en eux, jusqu'alors, que le caractère de l'autorité publique.

Sylla, dans la guerre contre Mithridate, laissoit enrichir ses soldats, pour les gagner.

Marius, de son côté, proposoit à ses partisans des partages d'argent et de terre.

Par ce moyen, maîtres de leurs troupes, l'un sous prétexte de soutenir le sénat, et l'autre sous le nom du peuple,

ils se firent une guerre furieuse jusques dans l'enceinte de la ville.

Le parti de Marius et du peuple fut tout-à-fait abattu, et Sylla se rendit souverain sous le nom de dictateur.

Il fit des carnages effroyables, et traita durement le peuple et par voie de fait et de paroles, jusques dans les assemblées légitimes.

Plus puissant et mieux établi que jamais, il se réduisit de lui-même à la vie privée, mais après avoir fait voir que le peuple Romain pouvoit souffrir un maître.

Pompée, que Sylla avoit élevé, succéda à une grande partie de sa puissance. Il flattoit tantôt le peuple, et tantôt le sénat, pour s'établir : mais son inclination et son intérêt l'attachèrent enfin au dernier parti.

Vainqueur des pirates, des Espagnes et de tout l'Orient, il devint tout-puissant dans la république, et principalement dans le sénat.

César, qui veut du moins être son égal, se tourne du côté du peuple ; et, imitant dans son consulat les tribuns les plus séditieux, il propose, avec des partages de terre, les lois les plus populaires qu'il put inventer.

La conquête des Gaules porte au plus haut point la gloire et la puissance de César.

Pompée et lui s'unissent par intérêt, et puis se brouillent par jalousie. La guerre civile s'allume. Pompée croit que son seul nom soutiendra tout, et se néglige. César, actif et prévoyant, rem-

porte la victoire, et se rend le maître.

Il fait diverses tentatives pour voir si les Romains pourroient s'accoutumer au nom de roi. Elles ne servent qu'à le rendre odieux. Pour augmenter la haine publique, le sénat lui décerne des honneurs jusqu'alors inouis dans Rome: de sorte qu'il est tué en plein sénat, comme un tyran.

Antoine, sa créature, qui se trouva consul au temps de sa mort, émut le peuple contre ceux qui l'avoient tué, et tâcha de profiter des brouilleries pour usurper l'autorité souveraine. Lépidus, qui avoit aussi un grand commandement sous César tâcha de le maintenir. Enfin, le jeune César, à l'âge de dix-neuf ans, entreprit de venger la mort de son père, et chercha l'occasion de succéder à sa puissance.

Il sut se servir pour ses intérêts des ennemis de sa maison, et même de ses concurrens.

Les troupes de son père se donnèrent à lui, touchées du nom de César, et des largesses prodigieuses qu'il leur fit.

Le sénat ne peut plus rien: tout se fait par la force et par les soldats, qui se livrent à qui plus leur donne.

Dans cette funeste conjoncture, le triumvirat abattit tout ce que Rome nourrissoit de plus courageux et de plus opposé à la tyrannie. César et Antoine défirent Brutus et Cassius: la liberté expira avec eux. Les vainqueurs, après s'être défaits du foible Lépide, firent divers accords et divers partages, où César, comme plus habile, trouvant

toujours le moyen d'avoir la meilleure part, mit Rome dans ses intérêts et prit le dessus. Antoine entreprend en vain de se relever; et la bataille Actiatique soumet tout l'empire à la puissance d'Auguste César.

Rome, fatiguée et épuisée par tant de guerres civiles, pour avoir du repos, est contrainte de renoncer à sa liberté.

La maison des Césars, s'attachant sous le grand nom d'empereur le commandement des armées, exerce une puissance absolue.

Rome, sous les Césars, plus soigneuse de se conserver que de s'étendre, ne fait presque plus de conquêtes que pour éloigner les barbares qui vouloient entrer dans l'empire.

A la mort de Caligula, le sénat, sur le point de rétablir la liberté et la puissance consulaire, est empêché par les gens de guerre, qui veulent un chef perpétuel, et que leur chef soit le maître.

Dans les révoltes causées par les violences de Néron, chaque armée élit un empereur; et les gens de guerre connoissent qu'ils sont maîtres de donner l'empire.

Ils s'emportent jusqu'à le vendre publiquement au plus offrant, et s'accoutument à secouer le joug. Avec l'obéissance, la discipline se perd. Les bons princes s'obstinent en vain à la conserver; et leur zèle pour maintenir l'ancien ordre de la milice Romaine ne sert qu'à les exposer à la fureur des soldats.

Dans les changemens d'empereurs,

chaque armée entreprenant de faire le sien, il arrive des guerres civiles et des massacres effroyables.

Ainsi l'empire s'énerve par le relâchement de la discipline ; et, tout ensemble, il s'épuise par tant de guerres intestines.

Au milieu de tant de désordres, la crainte et la majesté du nom Romain diminue. Les Parthes, souvent vaincus, deviennent redoutables du côté de l'Orient, sous l'ancien nom de Perses qu'ils reprennent. Les nations Septentrionales qui habitoient des terres froides et incultes, attirées par la beauté et par la richesse de celles de l'empire, en tentent l'entrée de toutes parts.

Un seul homme ne suffit plus à soutenir le fardeau d'un empire si vaste et si fortement attaqué.

La prodigieuse multitude des guerres, et l'humeur des soldats qui vouloient voir à leur tête des empereurs et des Césars, oblige à les multiplier.

L'empire même étant regardé comme un bien héréditaire, les empereurs se multiplient naturellement, par la multitude des enfans des princes.

Marc Aurèle associe son frère à l'empire. Sévère fait ses deux enfans empereurs. La nécessité des affaires oblige Dioclétien à partager l'Orient et l'Occident entre lui et Maximien : chacun d'eux, surchargé, se soulage en élisant deux Césars.

Par cette multitude d'empereurs et de Césars, l'état est accablé d'une dépense excessive, le corps de l'empire est dé-

sunit, et les guerres civiles se multiplient.

Constantin, fils de l'empereur Constantius Chlorus, partage l'empire comme un héritage entre ses enfans : la postérité suit ces exemples, et on ne voit presque plus un seul empereur.

La mollesse d'Honorius, et celle de Valentinien III, empereurs d'Occident, fait tout périr.

L'Italie et Rome même sont saccagées à diverses fois, et deviennent la proie des barbares.

Tout l'Occident est à l'abandon. L'Afrique est occupée pas les Vandales, l'Espagne par les Visigoths, la Gaule par les Francs, la grande Bretagne par les Saxons, Rome et l'Italie même par les Hérules, et ensuite par les Ostrogoths. Les empereurs Romains se renferment dans l'Orient, et abandonnent le reste, même Rome et l'Italie.

L'empire reprend quelque force sous Justinien, par la valeur de Bélisaire et de Narsès. Rome, souvent prise et reprise, demeure enfin aux empereurs. Les Sarrasins, devenus puissans par la division de leurs voisins et par la nonchalance des empereurs, leur enlèvent la plus grande partie de l'Orient, et les tourmentent tellement de ce côté-là, qu'ils ne songent plus à l'Italie. Les Lombards y occupent les plus belles et les plus riches provinces. Rome, réduite à l'extrémité par leurs entreprises continuelles, et demeurée sans défense du côté de ses empereurs, est contrainte de se

jeter entre les bras des Français. Pepin roi de France passe les monts, et réduit les Lombards. Charlemagne, après en avoir éteint la domination, se fait couronner roi d'Italie, où sa seule modération conserve quelques petits restes aux successeurs des Césars; et en l'an 800 de notre Seigneur, élu empereur par les Romains, il fonde le nouvel empire.

Il vous est maintenant aisé de connoître les causes de l'élévation et de la chute de Rome.

Vous voyez que cet état fondé sur la guerre, et par-là naturellement disposé à empiéter sur ses voisins, a mis tout l'univers sous le joug, pour avoir porté au plus haut point la politique et l'art militaire.

Vous voyez les causes des divisions de la république, et finalement de sa chute, dans les jalousies de ses citoyens, et dans l'amour de la liberté poussé jusqu'à un excès et une délicatesse insupportables.

Vous n'avez plus de peine à distinguer tous les temps de Rome, soit que vous vouliez la considérer en elle-même, soit que vous la regardiez par rapport aux autres peuples; et vous voyez les changemens qui devoient suivre la disposition des affaires en chaque temps.

En elle-même, vous la voyez au commencement dans un état monarchique, établi selon les lois primitives; ensuite dans sa liberté; et enfin soumise encore une fois au gouvernement monarchique, mais par force et par violence.

Il vous est aisé de concevoir de quelle

sorte s'est formé l'état populaire, ensuite des commencemens qu'il avoit dès les temps de la royauté : et vous ne voyez pas dans une moindre évidence comment, dans la liberté, s'établissoient peu à peu les fondemens de la nouvelle monarchie.

Car, de même que vous avez vu le projet de république dressé dans la monarchie par Servius Tullius, qui donna comme un premier goût de la liberté au peuple Romain ; vous avez aussi observé que la tyrannie de Sylla, quoique passagère, quoique courte, a fait voir que Rome, malgré sa fierté, étoit autant capable de porter le joug que les peuples qu'elle tenoit asservis.

Pour connoître ce qu'a opéré successivement cette jalousie furieuse entre les ordres, vous n'avez qu'à distinguer les deux temps que je vous ai expressément marqués : l'un, où le peuple étoit retenu dans certaines bornes par les périls qui l'environnoient de tous côtés ; et l'autre, où, n'ayant plus rien à craindre au dehors, il s'est abandonné sans réserve à sa passion.

Le caractère essentiel de chacun de ces deux temps est que, dans l'un, l'amour de la patrie et des lois retenoit les esprits, et que, dans l'autre, tout se décidoit par l'interêt et par la force.

De là s'ensuivoit encore que, dans le premier de ces deux temps, les hommes de commandement, qui aspiroient aux honneurs par les moyens légitimes, tenoient les soldats en bride et attachés à la république : au lieu que, dans l'autre

mps où la violence emportoit tout, ils songeoient qu'à les ménager pour les ire entrer dans leurs desseins, malgré autorité du sénat.

Par ce dernier état, la guerre étoit nécessairement dans Rome : et parce que, ans la guerre où les lois ne peuvent lus rien, la seule force décide ; il falloit que le plus fort demeurât le maître, ar conséquent que l'empire retournât en puissance d'un seul.

Et les choses s'y disposoient tellement ar elles-mêmes que Polybe, qui a vécu ans le temps le plus florissant de la république, a prévu, par la seule disposition es affaires, que l'état de Rome, à la ngue, reviendroit à la monarchie. *Polyb.* VI. 1. *et seq.* 41. *et seq.*

La raison de ce changement est que la ivision entre les ordres n'a pu cesser parmi les Romains que par l'autorité d'un maître absolu ; et que d'ailleurs la liberté étoit op aimée pour être abandonée volontairement. Il falloit donc peu à peu, affoibir par des prétextes spécieux ; et ire, par ce moyen, qu'elle pût être inée par la force ouverte.

La tromperie, selon Aristote, devoit ommencer en flattant le peuple, et doit naturellement être suivie de la violence. *Polit.* V. 4

Mais de là on devoit tomber dans un itre inconvénient par la puissance des ens de guerre, mal inévitable à cet état. En effet, cette monarchie, que formèrent les Césars, s'étant érigée par les armes, il falloit qu'elle fut toute militaire; c'est pourquoi elle s'établit sous le nom

d'empereur, titre propre et naturel du commandement des armées.

Par-là vous avez pu voir que, comme la république avoit son foible inévitable, c'est-à-dire, la jalousie entre le peuple et le sénat, la monarchie des Césars avoit aussi le sien; ce foible étoit la licence des soldats qui les avoient faits.

Car il n'étoit pas possible que les gens de guerre, qui avoient changé le gouvernement et établi les empereurs, fussent long-temps sans s'appercevoir que c'étoit eux en effet qui disposoient de l'empire.

Vous pouvez maintenant ajouter, aux temps que vous venez d'observer, ceux qui vous marquent l'état et le changement de la milice; celui où elle est soumise et attachée au sénat et au peuple Romain; celui où elle s'attache à ses généraux; celui où elle les élève à la puissance absolue, sous le titre militaire d'empereurs; celui où, maîtresse en quelque façon de ses propres empereurs qu'elle créoit, elle les fait et les défait à sa fantaisie. De là le relâchement, de là les séditions et les guerres que vous avez vues; de là enfin la ruine de la milice avec celle de l'empire.

Tels sont les temps remarquables qui nous marquent les changemens de l'état de Rome, considérée en elle-même. Ceux qui nous la font connoître par rapport aux autres peuples, ne sont pas moins aisés à discerner.

Il y a le temps où elle combat contre ses égaux, et où elle est en péril. Il dure un peu plus de 500 ans, et finit à la ruine

des Gaulois en Italie et de l'empire des Carthaginois.

Celui où elle combat toujours plus forte et sans péril, quelque grandes que soient les guerres qu'elle entreprenne. Il dure 200 ans, et va jusqu'à l'établissement de l'empire des Césars.

Celui où elle conserve son empire et sa majesté. Il dure 400 ans, et finit au règne de Théodose le grand.

Celui enfin où son empire, entamé de toutes parts, tombe peu à peu. Cet état, qui dure aussi 400 ans, commence aux enfans de Théodose, et se termine enfin à Charlemagne.

Je n'ignore pas, MONSEIGNEUR, qu'on pourroit ajouter aux causes de la ruine de Rome beaucoup d'incidens particuliers. Les rigueurs des créanciers sur leurs débiteurs ont excité de grandes et de fréquentes révoltes. La prodigieuse quantité de gladiateurs et d'esclaves, dont Rome et l'Italie étoit surchargée, a causé d'effroyables violences, et même des guerres sanglantes. Rome, épuisée par tant de guerres civiles et étrangères, se fit tant de nouveaux citoyens, ou par brigue ou par raison, qu'à peine pouvoit-elle se reconnoître elle-même parmi tant d'etrangers qu'elle avoit naturalisés. Le sénat se remplissoit de barbares : le sang Romain se mêloit : l'amour de la patrie, par lequel Rome s'étoit élevée au-dessus de tous les peuples du monde, n'étoit pas naturel à ces citoyens venus de dehors ; et les autres se gâtoient par le mélange. Les partialités se multiplioient avec cette

prodigieuse multiplicité de citoyens nouveaux ; et les esprits turbulens y trouvoient de nouveaux moyens de brouiller et d'entreprendre.

Cependant le nombre des pauvres s'augmentoit sans fin par le luxe, par les débauches, et par la fainéantise qui s'introduisoit. Ceux qui se voyoient ruinés n'avoient de ressource que dans les séditions, et en tout cas se soucioient peu que tout périt après eux. Vous savez que c'est ce qui fit la conjuration de Catilina. Les grands ambitieux, et les misérables qui n'ont rien à perdre, aiment toujours le changement. Ces deux genres de citoyens prévaloient dans Rome ; et l'état mitoyen, qui seul tient tout en balance dans les états populaires, étant le plus foible, il falloit que la république tombât.

On peut joindre encore à ceci l'humeur et le génie particulier de ceux qui ont causé les grands mouvemens ; je veux dire des Gracques, de Marius, de Sylla, de Pompée, de Jules César, d'Antoine, et d'Auguste. J'en ai marqué quelque chose : mais je me suis attaché principalement à vous découvrir les causes universelles et la vraie racine du mal, c'est-à-dire, cette jalousie entre les deux ordres dont il vous étoit important de considérer toutes les suites.

Mais souvenez vous, MONSEIGNEUR, que ce long enchaînement des causes particulières qui font et défont les empires, dépend des ordres secrets de la divine providence. Dieu tient, du plus haut des cieux,

cieux, les rênes de tous les royaumes. Il a tous les cœurs en sa main : tantôt il retient ses passions, tantôt il leur lâche la bride ; et, par-là, il, remue tout le genre humain. Veut-il faire des conquérans ? Il fait marcher l'épouvante devant eux, et il inspire à eux et à leurs soldats une hardiesse invincible. Veut-il faire des législateurs ? Il leur envoie son esprit de sagesse et de prévoyance ; il leur fait prévoir les maux qui menacent les états, et poser les fondemens de la tranquillité publique. Il connoît la sagesse humaine, toujours courte par quelque endroit : il l'éclaire, il étend ses vues, et puis il l'abandonne à ses ignorances : il l'aveugle, il la précipite, il la confond par elle-même : elle s'enveloppe, elle s'embarrasse dans ses propres subtilités, et ses précautions lui sont un piége. Dieu exerce par ce moyen ses redoutables jugemens, selon les règles de sa justice toujours infaillible. C'est lui qui prépare les effets dans les causes les plus éloignées, et qui frappe ces grands coups, dont le contrecoup porte si loin. Quand il veut lâcher le dernier et renverser les empires, tout est foible et irrégulier dans les conseils. L'Egypte, autrefois si sage, marche enivrée, étourdie et chancelante, parce que le Seigneur a répandu l'esprit de vertige dans ses conseils : elle ne sait plus ce qu'elle fait ; elle est perdue. Mais que les hommes ne s'y trompent pas : Dieu redresse, quand il lui plaît, le sens égaré : et celui qui insultoit à l'aveuglement des autres tombe lui-même dans des ténèbres plus épaisses, sans qu'il faille souvent au-

tre chose, pour lui renverser le sens, que ses longues prospérités.

C'est ainsi que Dieu règne sur tous les peuples. Ne parlons plus de hasard ni de fortune ; ou parlons-en seulement comme d'un nom dont nous couvrons notre ignorance. Ce qui est hasard à l'égard de nos conseils incertains, est un dessein concerté dans un conseil plus haut, c'est-à-dire, dans ce conseil éternel qui renferme toutes les causes et tous les effets dans un même ordre. De cette sorte, tout concourt à la même fin ; et c'est faute d'entendre le tout, que nous trouvons du hasard ou de l'irrégularité dans les rencontres particulières.

1. *Tim.* VI. 15. Par-là se vérifie ce que dit l'apôtre, que *Dieu est heureux et le seul puissant roi des rois et le seigneur des seigneurs.* Heureux, dont le repos est inaltérable ; qui voit tout changer, sans changer lui-même, et qui fait tous les changemens par un conseil immuable ; qui donne et qui ôte la puissance ; qui la transporte d'un homme à un autre, d'une maison à une autre, d'un peuple à un autre ; pour montrer qu'ils ne l'ont tous que par emprunt, et qu'il est le seul en qui elle réside naturellement.

C'est pourquoi tous ceux qui gouvernent se sentent assujétis à une force majeure. Ils font plus ou moins qu'ils ne pensent ; et leurs conseils n'ont jamais manqué d'avoir des effets imprévus. Ni ils ne sont maîtres des dispositions que les siècles passés ont mises dans les affaires ; ni ils ne peuvent prévoir le cours

que prendra l'avenir, loin qu'ils le puissent forcer. Celui-là seul tient tout en sa main, qui sait le nom de ce qui est et de ce qui n'est pas encore, qui préside à tous les temps et prévient tous les conseils.

Alexandre ne croyoit pas travailler pour ses capitaines, ni ruiner sa maison par ses conquêtes. Quand Brutus inspiroit au peuple Romain un amour immense de la liberté, il ne songeoit pas qu'il jetoit dans les esprits le principe de cette licence effrénée, par laquelle la tyrannie, qu'il vouloit détruire, devoit être un jour rétablie plus dure que sous les Tarquins. Quand les Césars flattoient les soldats, ils n'avoient pas dessein de donner des maîtres à leurs successeurs et à l'empire. En un mot, il n'y a point de puissance humaine qui ne serve, malgré elle, à d'autres desseins que les siens. Dieu seul sait tout réduire à sa volonté. C'est pourquoi tout est surprenant, à ne regarder que les causes particulières; et néanmoins tout s'avance avec une suite réglée. Ce discours vous le fait entendre: et, pour ne plus parler des autres empires, vous voyez par combien de conseils imprévus, mais toutefois suivis en eux-mêmes, la fortune de Rome a été menée depuis Romulus jusqu'à Charlemagne.

Vous croirez peut-être, MONSEIGNEUR, qu'il auroit fallu vous dire quelque chose de plus de vos Français et de Charlemagne qui a fondé le nouvel empire. Mais, outre que son histoire fait partie de celle de France que vous écrivez vous-même, et que vous avez déjà fort avancée, je me

réserve de vous en faire un second discours, où j'aurai une raison nécessaire de vous parler de la France et de ce grand conquérant, qui, étant égal en valeur à ceux que l'antiquité a le plus vantés, les surpasse en piété, en sagesse et en justice.

Ce même discours vous découvrira les causes des prodigieux succès de Mahomet et de ses successeurs. Cet empire, qui a commencé deux cents ans avant Charlemagne, pouvoit trouver sa place dans ce discours : mais j'ai cru qu'il valoit mieux vous faire voir, dans une même suite, ses commencemens et sa décadence.

Ainsi je n'ai plus rien à vous dire sur la première partie de l'histoire universelle. Vous en découvrez tout les secrets : et il ne tiendra plus qu'à vous d'y remarquer toute la suite de la religion et celle des grands empires jusqu'à Charlemagne.

Pendant que vous les verrez tomber presque tous d'eux-mêmes, et que vous verrez la religion se soutenir par sa propre force, vous connoîtrez aisément quelle est la solide grandeur, et où un homme sensé doit mettre son espérance.

FIN.

SUITE

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

DE MONSIEUR

L'ÉVÊQUE DE MEAUX,

DEPUIS l'an 800 de NOTRE SEIGNEUR, jusqu'à l'an 1700 inclusivement.

PRÉFACE.

Il n'y a personne qui, ayant lu l'Histoire universelle de monsieur l'évêque de Meaux, n'ait un véritable regret de ce qu'il ne l'a point achevée. En effet, quel avantage ne seroit-ce pas, que d'avoir, de la main de ce grand homme, l'histoire du monde écrite tout d'une suite, et, pour ainsi dire, année par année, depuis sa création jusqu'à nous ? On peut dire, que tous ceux qui ont écrit l'histoire universelle jusqu'à présent n'ont point été au but où ils se proposoient d'aller. Ils ont fait des chapitres séparés, l'un pour les Grecs, l'autre pour les Romains, un pour les Français, un autre pour les Orientaux ; en sorte qu'on ne sait point à quelle distance un tel homme ou un tel événement est d'un autre : et ce sont plutôt des histoires particulières de chaque peuple qu'une histoire générale du monde. Ils ont même passé sous silence des nations entières et des plus florissantes de l'Europe, comme l'Espagne et l'Italie ; et il y a des choses curieuses dans l'histoire de l'église des derniers siècles, dont quelques-uns n'ont point du tout parlé. M. l'évêque de Meaux a écrit d'une ma-

nière bien plus exacte et bien plus convenable. Car, sans rien omettre de ce qui étoit digne de remarque, et avec un ordre merveilleux, il a concilié ensemble tous les événemens qui sont d'un même temps; il nous a présenté, à chaque année, le monde tout entier : spectacle d'autant plus beau qu'il est plus varié, et qu'il est toujours digne de notre attention. Il n'a fait qu'un fil d'histoire, qui est celle de l'univers : et, s'il avoit achevé ce magnifique dessein, nous pourrions dire que nous aurions le plus beau plan qui se puisse tracer de tout ce qui s'est fait dans chaque temps sur la terre, depuis qu'elle a été tirée du néant.

Je n'ai garde de prétendre que la continuation que j'ai faite de cette histoire puisse jamais tenir lieu de celle que M. l'évêque de Meaux avoit promis de donner, ni que mon ouvrage entre en aucune comparaison avec le sien. On ne trouvera point ici cette noblesse d'expression, cette sublimité de pensées, cette douceur de style, ces transitions heureuses et imperceptibles, ces traits vifs et ingénieux qui sont répandus dans toute l'histoire de M. de Meaux. Je n'avois même nulle intention de donner celle-ci au public; et je ne l'avois faite que pour mon instruction particulière, et par une espèce de désespoir de ce que nous ne pou-

vions pas avoir la suite que cet illustre prélat avoit promise. Néanmoins, dans le dessein que j'avois eu d'achever ce qui restoit à faire de l'Histoire universelle, je puis assurer le lecteur que je me suis attaché à n'omettre aucun des faits mémorables qui sont arrivés dans le monde pendant tout le temps que je décris, et j'ai sur-tout observé scrupuleusement l'ordre de la chronologie. On trouvera, dans cet abrégé, une suite non interrompue de tous les empereurs d'Orient et d'Occident, dont les premiers ont fait place aux empereurs turcs; des rois de France et d'Espagne; des rois d'Angleterre depuis Guillaume le conquérant. On y verra l'origine des royaumes et des souverainetés qui se sont établies sur la terre depuis neuf cents ans, et qui ne sont pas en petit nombre, les papes, les conciles généraux, les ordres religieux et militaires, les schismes et les hérésies. Je n'ai rien dit des Indes Orientales, parce que l'histoire en est très-confuse; si néanmoins on peut appeler histoire des mémoires vagues et incertains, qui ne contiennent aucun détail: aussi M. l'évêque de Meaux n'en a-t-il point parlé.

Je ne sais pas, après tout, s'il se trouvera quelqu'un qui ne soit pas de mon goût: mais il me paroît beau de savoir par combien de faits et de révolutions les siècles qui nous ont précédés se sont étendus jusqu'à

nous ; quelle est l'origine de toutes les choses que nous voyons aujourd'hui ; comment les peuples et les empires se sont succédés les uns aux autres ; quelles gens ont habité cette terre que nous cultivons : et d'être tellement présent à tout ce qui s'est fait dans le monde, que, quand nous lisons quelque chose, ou qu'on nous parle de quelque fait ancien, nous soyons aussi instruits que si nous avions été les témoins oculaires de ce qui est arrivé en cette occasion.

On se plaindra peut-être de ce que je n'ai point cité les auteurs dont j'ai tiré les faits que je rapporte, mais on peut compter que je n'en ai consulté que de bons : et, si je ne les ai point indiqués sur chaque fait, c'est que je n'ai point voulu charger les marges de citations qui auroient pu détourner l'attention du lecteur.

HISTOIRE

UNIVERSELLE,

DEPUIS l'an 800 *de* NOTRE SEIGNEUR, *jusqu'à l'an* 1700 *inclusivement.*

NICÉPHORE chassa Irène et s'empara de l'empire d'Orient. Ce fut un prince avare et sans foi, disciple des Manichéens, et rempli de leurs superstitions, grand persécuteur des ecclésiastiques et des moines. Il fit une paix honteuse avec les Sarrasins, et périt dans la guerre qu'il eut contre les Bulgares. Michel Curopalate, son gendre et son successeur, ayant perdu une bataille contre ces peuples céda l'empire à Léon Arménien : ce prince renouvela la guerre contre les images. Après sept ans de règne, il fut assassiné dans l'église de sainte Sophie, le propre jour de la naissance de notre Seigneur, par les complices de la conspiration de Michel le Bègue, qu'il tenoit prisonnier, et qu'il réservoit à un cruel supplice. Louis le débonnaire avoit succédé à la dignité d'empereur d'Occident, et aux royaumes de Charlemagne son père. Il fut couronné à Rheims par le pape Etienne cinquième ; et, peu de temps après, il reçut les excuses de Paschal premier, successeur d'Etienne, de ce qu'il étoit entré en pos-

802.

811.

813.

814.

816.

sessions de sa dignité avant que d'avoir eu sa confirmation. Louis envoya des commissaires à Rome pour informer de l'assassinat des personnes de Théodore et de Léon, officiers de l'église romaine. Il remit dans le devoir les Saxons et les Frisons révoltés ; et reçut l'hommage d'Harald, roi de Danemarck, qu'il fit baptiser à Mayence avec sa femme et ses enfans. D'autre côté, les siens lui firent la guerre, et il ne dut qu'à la compassion de ses sujets le recouvrement de la liberté et de l'empire, que ses enfans lui ôtèrent deux
820. fois. Michel le Bègue régnoit en Orient :
et suiv. ce prince brutal et inhumain, se déclara ennemi des catholiques. Il fit mourir Euthimius à coups de nerfs de bœuf, et voulut que son propre fils Théophile fût l'exécuteur de cette cruauté. Sous son ré-
823. gne, les Sarrasins d'Espagne s'emparèrent de l'île de Crète, où ils bâtirent la ville de Candide ; et ceux d'Afrique se saisirent
828. de la Sicile par la trahison d'Euphimius. La Calabre, la Pouille, et plusieurs provinces d'Italie, furent en proie à ces in-
829. fidèles. L'église eut beaucoup à souffrir sous l'empire de Théophile, quoiqu'il fût d'ailleurs grand amateur de la justice. Les fils de Louis le débonnaire se firent la
841. guerre pour le partage de la succession de leur père. La bataille de Fontenay, où il périt cent mille Français, décida cette querelle. Lothaire, qui la perdit, fut obligé de se contenter du titre d'empereur, du royaume d'Italie, de Provence, et de terres situées entre l'Escaut, la Meuse, le Rhin et la Saône : dont une partie retient encore

aujourd'hui son nom. Louis eut la Germanie. La France fut le partage de Charles surnommé le chauve. En Espagne, Ramire avoit à peine étouffé la rébellion du comte Népotien, qu'Abdérame II, roi des Maures de Cordoue, lui envoya demander le tribut de cent filles qui avoit été accordé par Mauregat. Ce prince ne put jamais consentir à cette lâcheté; et, par le secours de l'apôtre saint Jacques, qui lui étoit apparu en songe, il remporta sur ces barbares une victoire très-mémorable. Les rois d'Angleterre continuoient de signaler 856.
leur zèle. Du temps du pape Léon IV, Etelvulphe étant allé à Rome, rendit ses royaumes tributaires, envers le saint siége, d'un 850.
sterling par famille par an : et ce tribut, qu'on a appelé les deniers de saint Pierre, s'est toujours payé depuis jusqu'au temps d'Henri VIII. L'église d'Orient respira sous la régence de Théodore, veuve de Théophile, princesse pieuse et orthodoxe. Michel, son fils, étant parvenu en âge, la priva de toute autorité, par les conseils de Bardas. Ce fut 855.
dans la même année que Lothaire, empereur d'Occident, dégoûté des grandeurs humaines, partagea toutes ses seigneuries entre ses trois enfans, et prit l'habit religieux dans l'abbaye de Prom, auprès de Trèves. Louis, son fils aîné fut le quatrième empereur d'Occident. Il fit la guerre aux Sarrasins d'Afrique, qui désoloient l'Italie; dompta l'orgueil d'Adelgise, duc de Bénévent, et l'obligea de se sauver dans l'île de Corse. Saint Ignace, un des enfans de l'empereur Michel Curopalate, étoit assis sur la chaire patriarcale de Constantinople. Bardas, irrité de ce que ce saint homme lui avoit refusé les sacremens,

et n'avoit pas voulu couper les cheveux à
858. l'impératrice Théodore, la chassa de son siége, et mit Photius en sa place. Bardas, et peu de temps après Michel lui-même furent assassinés par Basile Macédonien, qui se mit sur le trône d'Orient. Ce prince
867. remporta des avantages sur les Sarrasins: mais ce qui devoit le plus illustrer son règne, c'est le quatrième concile de Constantinople, appelé le huitième concile général, tenu sous le pape Adrien II, où Photius fut
869. dégradé, et saint Ignace rétabli. Les Normands ne cessoient point de molester la France. On ne sauroit exprimer les désordres, les ravages, les incendies qu'ils ont causés. Charles le chauve fut obligé de leur donner de l'argent pour les faire retirer. Ce roi, après la mort de l'empereur Louis, ob-
875. tint la couronne impériale, qui lui fut donnée à Rome par le pape Jean VIII. En récompense, il céda, au pape la souveraineté de Rome. Le nouvel empereur prit la dalmatique à l'imitation des empereurs Grecs. Au retour d'un second voyage d'Italie, il mourut au passage des Alpes, empoisonné
877. par son médecin. Louis le Bègue, son fils, lui succéda au royaume de France. Un an après, ce prince ayant reçu à Troyes le pape Jean VIII, qui fuyoit la persécution de
878. Lambert, duc de Spolette, obtint de lui la couronne impériale. Basile, empereur d'Orient, séduit par les artifices d'un moine appelé Santabarenne, rétablit Photius dans le siége de Constantinople après la mort de saint Ignace, et lui permit d'y assembler un concile. Là, sous l'autorité de ce schismatique qui présidoit à cette assemblée, on décida

que les Latins avoient inséré mal-à-propos, dans le symbole, que le saint Esprit procède du Fils aussi bien que du Père; et les légats du pape Jean VIII eurent la foiblesse d'y souscrire. Bien que le pape ait cassé tout ce qui s'étoit fait dans ce concile, les Grecs ne laissèrent pas de s'y attacher: et ce différend fut la source de la funeste division qui a toujours été depuis entre l'église Grecque et la Latine. Louis et Carloman, enfans 882.
de Louis le Bègue, régnèrent en France avec une merveilleuse union. La mort, qui 884.
les sépara, les rejoignit bient-tôt après. Charles le gros, le dernier des fils de Louis roi de Germanie, étoit empereur d'Occident. Les seigneurs Français crurent trouver en lui une puissante protection contre les Normands. Ils le choisirent pour roi pendant l'enfance de Charles le simple, fils posthume de Louis le Bègue. Ses mauvais succès, et 885.
l'imbécillité de son esprit, le firent chasser; 887.
tous ses autres sujets l'abandonnèrent: et ce malheureux prince, ayant à peine subsisté un an d'une médiocre pension qu'Arnoul son neveu lui fit donner, mourut de misère dans un village de la Souabe. La France avoit 888.
besoin d'un défenseur, parmi tant de maux dont elle étoit environnée. Elle le trouva dans la personne d'Eudes, fils de Robert le fort, et d'Adélaïde, fille de Louis le débonnaire. Ce roi remporta plusieurs victoires contre les Normands: et, après avoir fait voir qu'il pouvoit garder la couronne malgré les efforts qu'on faisoit pour la lui arracher, il la céda aussi généreusement qu'il l'avoit conservée. Léon, devenu empereur d'Orient après la mort de Basile 889.
son père, mit la philosophie en honneur par

l'amour qu'il eut pour elle. Il chassa Photius du siége de Constantinople, et fit crever les yeux à Santabarenne. Les Turcs lui furent d'un grand secours dans la guerre qu'il eut contre les Bulgares. Alphonse III, petit-fils de Ramire, régnoit en Espagne, et se rendoit plus grand par sa fermeté dans la mauvaise fortune que par la gloire de ses exploits. La
796. couronne impériale d'Occident fut long-temps flottante sur plusieurs têtes. Arnoul, qui la reçut des mains du pape Formose, y avoit le plus de droit. Ce pape avoit été
897. transféré de l'évêché de Porto à celui de Rome. Après sa mort, Etienne VII, son successeur, le fit déterrer, le fit revêtir de ses habits Pontificaux; et, lui ayant fait son procès pour avoir changé d'église, il lui fit ôter ses habits, lui fit couper trois doigts de la main, et le fit jeter dans le Tibre. Cette action, qui sembloit maintenir la discipline de l'église, a eu peu d'approbateurs; et l'on peut dire que la punition à causé plus de scandale que la faute.

900. Louis, fils d'Arnoul, fut mis sur le trône de son père. Il régna douze ans sans prendre la couronne impériale, ni le nom d'empereur. Les Hongres, peuple originaire de Scythie, le vainquirent, et ravagèrent ensuite l'Allemagne impunément. L'ordre de Cluni tire son origine de ce temps-là. Cette riche abbaye fut fondée par Guillaume, duc
910. d'Aquitaine. Alexandre, frère de Léon, se saisit de l'empire d'Orient, sous le nom de
911. tuteur de Constantin Porphyrogènete. Ce jeune prince étoit fils de Léon, et de Zoë sa quatrième femme. Le patriarche Nicolas, qui avoit été exilé pour avoir désapprouvé

ce mariage, fut rappelé : et, après la mort d'Alexandre, il prit soin, conjointement avec Zoë, de l'éducation du jeune empereur. Le tyran Constantin Ducas causa un trouble qui ne dura guère. Les Bulgares, sous la conduite de leur roi Siméon, se jetèrent dans les provinces de l'empire. Ils furent vaincus par Léon Phocas, à qui depuis il en coûta la vie, pour avoir voulu usurper l'autorité souveraine. Les Normands continuoient leurs ravages en France. Charles le Simple fut obligé de leur céder la Neustrie, appelée de leur nom NORMANDIE : et, pour 912.
rendre ce traité plus inviolable, il donna sa fille en mariage à leur duc, qui embrassa le christianisme et reçut le Baptême. Ordonius II, fils d'Alphonse, transféra à Léon la siége royal d'Oviéde. Ce prince se rendit 918.
si redoutable aux Sarrasins par les grandes victoires qu'il remporta sur eux, qu'il les força d'acheter de lui une trêve. Son courage parut principalement, en ce qu'ayant perdu depuis une bataille contre ces infidèles, il recueillit les débris de ses troupes; et, presqu'aussi-tôt conquérant que vaincu, il attaqua les frontières de leur royaume de Cordoue, et y prit plusieurs villes. Sa gloire seroit sans tache, si la jalousie qu'il eut contre des seigneurs, à qui il avoit commis la défense de la Castille, ne lui eût fait tremper ses mains dans leur sang par une indigne trahison. La révolte de la Castille fut la suite d'une action si détestable. Heureusement elle se conserva contre les Sarrasins. Conrad avoit été élu roi de Germanie. Il eut assez de peine à se maintenir : cependant il régna sept années; et, en mourant, il 919.

exhorta les princes Allemands à lui donner pour successeur Henri, duc de Saxe. Ni l'un ni l'autre ne reçurent du pape la couronne impériale. Romain Lécapène, beau-père de Constantin, après avoir chassé Zoë, se fit appeler gardien et père de l'empereur; qualité inconnue jusqu'à ce temps-là. On y ajouta le titre de César, et enfin celui d'Auguste. L'église gémit encore aujourd'hui des scandales qu'elle souffrit pendant ce siècle. Rien ne donne plus d'horreur que les infâmes commerces du pape Serge III avec Marozia, et de Jean X avec Théodora. Celui-ci, plus guerrier que religieux, remporta deux
920. victoires mémorables sur les Sarrasins, et les chassa de l'Italie. Henri, surnommé l'Oiseleur, à cause du plaisir qu'il prenoit à la
922. chasse de l'oiseau, remporta une grande victoire sur les Hongres, et délivra l'Allemagne du tribut qu'elle leur payoit. La France étoit agitée par des mouvemens intestins. Charles le Simple, se laissant trop gouverner par Haganon son ministre, s'attira la haine des seigneurs du royaume. Ils lui proposèrent d'abord Robert, comte de Paris, frère du roi Eudes, qui fut couronné à Rheims par l'archevêque Hervé. Ce prince ayant été tué l'année suivante dans une bataille de Soissons (quelques-uns disent même de la propre main de Charles), les factieux élurent Raoul, duc de Bourgogne : et, par la trahison d'Hébert, comte de Vermandois, Charles fut
923. enfermé dans une prison. Sa femme, qui étoit Anglaise, se réfugia en Angleterre avec son fils, et y attendit un meilleur temps. Raoul réduisit une bonne partie de la Lorraine sous son obéissance; et força Guillaume, duc

d'Aquitaine, à lui rendre hommage. Les Nor- 924.
mands lui firent bien de la peine; car, outre ceux qui étoient en Neustrie, il y en avoit encore en plusieurs endroits du royaume: cependant il les vainquit dans le Limousin. La division qui se mit entre ce prince et Hébert pour la ville de Laon, laissa entrevoir au malheureux Charles un rayon de lumière et de liberté. Leur racommodement le replongea dans sa prison à Péronne, où 929.
il mourut. Le saint siége fut tout de nouveau deshonoré par l'intrusion de Jean XI, 931.
fils de Serge III et de Marozia, qui fut fait pape à vingt ans. Alphonse, fils d'Ordonius, après avoir cédé la couronne à Ramire son frère, voulut la reprendre. Les troubles que cela causa donnèrent lieu aux Castillans de s'affermir dans leur révolte, et de donner à Fernand Gonzalès la qualité de comte souverain de Castille. Néanmoins Ramire et 934.
Fernand ne laissèrent pas de se secourir mutuellement contre les Maures, et ils en tuèrent trente mille en une occasion. Othon succéda 937.
à Henri, son père, au royaume d'Allemagne. Dans la même année, et après la mort de Raoul, les seigneurs Français envoyèrent un célèbre députation en Angleterre, à Louis, fils de Charles le Simple, pour le prier de venir prendre possession de son royaume; et ils le reçurent à Boulogne à la descente de son vaisseau. C'est de là que ce prince a été appelé Louis d'Outre-Mer. Othon porta le nom de GRAND, et le mérita. Il dissipa la 939.
faction d'Henri son frère puîné, qui prétendoit que la couronne lui appartenoit, parce qu'il étoit né son père étant roi. Il chassa Louis d'Outre-Mer de la Lorraine. Il dompta

les Esclavons et les Bohémiens, et se rendit par-tout redoutable à ses ennemis. Louis
943. d'Outre-Mer voulut envahir le duché de Normandie sur le petit duc Richard. Il fut
944. lui-même arrêté prisonnier, et eut bien de
954. la peine à obtenir sa délivrance. Lothaire, qui lui succéda, poursuivit le même dessein avec aussi peu de succès. Le sang de Marozia se maintenoit dans la chaire de saint Pierre. Octavius, son petit-fils, fut fait pape à l'âge de dix-huit ans. Il se fit appeler Jean XII,
955. et c'est le premier pape qui ait changé son nom. Une multitude effroyable de Hongres se jeta dans la Bavière. Othon remporta une grande victoire sur eux, et les tailla tous en pièces. Hugues le Blanc, duc des Français, fils de Robert compétiteur de Charles le Simple, neveu du roi Eudes, et père de Hugues Capet, mourut à Paris, plus roi que ceux
956. qui en avoient porté le nom depuis vingt-ans. On l'appeloit aussi Hugues l'abbé, parce qu'il possédoit les abbayes de saint Denys en France, de saint Germain des prés et de saint Martin de Tours. Rien ne manquoit à Othon que la couronne impériale d'Occident. Il la reçut à Rome par les mains de
962. Jean XII. Ce pape s'étant aussi-tôt ligué avec ses ennemis, l'empereur retourna sur ses pas, fit déposer Jean dans un concile, et
963. mit Léon VIII en sa place. Toutefois, après le départ de l'empereur, Jean se rétablit dans Rome, et en chassa Léon : mais enfin ses débauches le firent périr, et il fut
964. poignardé ayant été trouvé couché avec une femme. Cependant Othon étant retourné à Rome pour rétablir Léon, trouva que les Romains avoient élu Benoît en la place de

Jean. Il remit Léon en possession de sa dignité, et envoya Benoît prisonnier à Hambourg. Tant de scandales et de désordres furent cause que Léon donna à l'empereur le droit d'élire les papes.

Il y avoit dès-lors un duc de la haute LORRAINE, ou Lorraine Mosellanique, appelé Gérard, de qui l'on prétend que sont descendus les princes Lorrains d'aujourd'hui.

Constantin, empereur d'Orient, avoit été empoisonné par Romain son fils. Ce parricide 969.
ne jouit pas long-temps de son crime. Sous son règne, Nicèphore Phocas ôta la Candie aux Sarrasins. Cette conquête lui servit de
degré pour monter au trône après la mort 973.
de Romain. Nicéphore gagna plusieurs batailles en Syrie et en Cilicie contre les infidèles; et, entre plusieurs villes, il leur enleva celle d'Antioche. D'autre part, Othon conquit sur lui la Pouille et, après s'être rendu maître de l'Italie, qui, depuis plus de soixante ans, avoit été en proie à plusieurs usurpateurs, il fit couronner Othon son fils, empereur, par le pape Jean XIII. L'ordre des Camaldules prit naissance en ce temps-là, et dut son institution à saint Romuald. Celle de bénir les cloches des églises vient du pape Jean XIII, qui consacra à Rome la grosse cloche de l'église de Latran, et la nomma Jean, du nom de saint Jean-Baptiste, patron de cette basilique.

Nicéphore périt par la trahison de Théophanon, sa femme, et de Jean Zimiscès, qui fut aussi-tôt élu empereur. Ce prince associa à l'empire Basile et Constantin, enfans de Romain; et, par l'avis de Polieucte, patriarche de Constantinople, il relégua

Théophanon et tous les complices de la mort de Nicéphore. Il chassa les Sarrasins, vainquit les Bulgares, et les contraignit à lui demander la paix. Après des succès si glorieux, il fit porter l'image de la sainte Vierge
975. en triomphe par les rues de Constantinople, comme lui étant redevable de ses victoires. Pendant qu'il faisoit la guerre en Syrie, il fut empoisonné par son chambellan Basile, dont il avoit réprimé les excès. L'empereur Othon II regnoit en Allemagne. Il créa Charles, frère de Lothaire, duc de la basse
977. Lorraine. Les Grecs, secourus des Sarrasins, lui ayant redemandé la Pouille et la Calabre, en vinrent à une bataille contre lui. Ils
982. taillèrent son armée en pièces, et l'obligèrent de se sauver à la nage. Le chagrin de cette défaite le mit au tombeau, laissant un
983. fils de même nom que lui, âgé seulement de sept ans. Lothaire, roi de France, mourut
986. empoisonné par sa femme; et Louis, son fils unique, éprouva l'année suivante un
987. pareil destin. Il ne restoit de la race masculine de Charlemagne, que Charles, duc de Lorraine, oncle du défunt roi. Ce prince s'étant rendu odieux aux Français, à cause de l'hommage qu'il avoit fait à l'empereur Othon II de ce duché, et ayant comme renoncé à sa patrie par l'établissement qu'il s'étoit fait en pays étranger, les Français déférèrent la couronne à Hugues Capet, que Louis même en mourant avoit, dit-on, nommé pour son successeur. Quoiqu'il en soit, il fut couronné à Noyon, et sacré à Rheims par l'archevêque Adalberon, et c'est en lui que commence la troisième race de nos rois.

La France étoit alors partagée en plusieurs souverainetés. Les guerres civiles et étrangères, les ravages des Normands, et la minorité ou la foiblesse de quelques rois, avoient donné lieu aux seigneurs de s'approprier les plus belles provinces du Royaume, dont ils n'étoient auparavant que gouverneurs. Hugues Capet, à son avènement, approuva leur usurpation, et consentit que ces provinces leur demeurassent héréditaires, à la charge de l'hommage à la couronne. D'un autre côté, le peu de domaines des rois, qui n'avoient presque que Rheims et Laon, fut cause que depuis ce temps-là les cadets ne partagèrent plus avec les aînés, et qu'ils eurent seulement quelques terres en apanage, sous condition de réversion, faute d'hoirs mâles.

Cependant Charles fit des efforts pour se mettre en possession du royaume. Il se saisit 988.
de la ville de Laon, et ensuite de celle de Rheims et de Soissons : mais il fut trahi par Ancelin, évêque de Laon, et livré au roi Hugues, qui l'envoya prisonnier à Orléans, où il 991.
mourut depuis. Arnoul, archevêque de Rheims, frère naturel de Charles, fut pris avec lui. Les évêques de France, assemblés à Rheims, lui firent son procès, pour avoir violé la foi qu'il devoit à Hugues, et le 992.
déposèrent. Gerbert, moine de saint Benoît, qui avoit été précepteur d'Othon III et de Robert, fils de Hugues, fut élu en sa place ; personnage extrêmement savant pour ce temps-là, et qui, par la connoissance qu'il avoit des mathématiques et de l'astronomie, donna lieu aux simples de croire qu'il étoit magicien. Toutefois le pape Jean XV n'approuva pas la déposition d'Arnoul. Il

excommunia les évêques qui avoient assisté au concile de Rheims, et envoya un légat
994. en France pour en faire tenir un autre au même lieu, dans lequel Arnoul fut rétabli, et Gerbert déposé. Celui-ci se retira auprès d'Othon, qui le fit archevêque de Ravenne. Basile et Constantin tenoient l'empire d'Orient. Plusieurs tyrans s'élevèrent contre ces deux frères, et se détruisirent les uns les autres. Basile, délivré de ses ennemis, pacifia la Syrie, et s'empara de la Bulgarie, après avoir vaincu le roi Samuel. Cet empereur, pour accomplir le vœu qu'il avoit fait de se faire moine s'il obtenoit cette victoire, porta, tout le reste de sa vie, l'habit religieux sous les vêtemens impériaux, et se priva de l'usage des viandes. Othon III donna à toute le terre un mémorable exemple de sévérité. Marie d'Arragon, sa femme, ayant été convaincue d'avoir sollicité un jeune compte, et de l'avoir ensuite accusé du crime qu'il n'avoit pas voulu commettre,
995. il la fit brûler toute vive. Ce prince reçut à Rome la couronne impériale par les mains de Grégoire V, son parent. Après le départ de l'empereur, Crescentius, qui s'étoit érigé en tyran de Rome, chassa Grégoire; et installa en sa place Philagarus, évêque de Plaisance, qui prit le nom de Jean XVI. L'empereur étant revenu à Rome, fit couper la
998. tête a Crescentius, rétablir Grégoire; et, après avoir fait crever les yeux à l'antipape Jean, il l'abandonna aux Romains, qui lui firent mille indignités. Dans un concile que Grégoire tint à Rome, ce pape, pour gratifier son sang et sa nation, donna aux Allemands le droit d'élire l'empereur, à condition

tion qu'il ne porteroit que le titre de roi des Romains, jusqu'à ce qu'il eut reçu la couronne impériale des mains du pape. Tous les auteurs ne s'accordent pas sur le fait, si ce fut le même Grégoire qui dès-lors établit l'ordre de ces électeurs. Peu s'en fallut, en Espagne, que les Maures, profitant de la division des chrétiens, ne renversassent le royaume de Léon, dont ils prirent la ville capitale. Le roi Raymond II, petit-fils de Ramire II, et Garcie Fernandès, comte de Castille, s'étant réunis, et étant encore fortifiés des troupes de don Garcie roi de Navarre, ils remportèrent une victoire signalée sur ces infidèles, et les chasserent de leurs terres. Gerbert parvint au souverain pontificat, après la mort de Grégoire V, et prit le nom de Sylvestre II. Dans la même année, l'empereur Othon III étant allé à Gnesne visiter le tombeau de saint Adalbert, martyr, érigea la POLOGNE en royaume, et donna les ornemens royaux au duc Boleslas. L'année suivante, la HONGRIE fut honorée d'un pareil titre par Sylvestre II, en faveur du prince Etienne, fils de Geisa, qui le premier de cette nation embrassa le christianisme. 1000.

L'église étoit alors très-sévère contre les mariages qui étoient contractés dans les degrés défendus. Robert, roi de France, fils et sucesseur d'Hugues Capet, s'étoit muni du consentement des évêques de son royaume pour épouser Berthe, sœur de Raoul le Fainéant, roi de Bourgogne, et veuve d'Eudes I, compte de Chartres, qui étoit sa parente au quatrième degré, et dont il avoit tenu un enfant sur les fonts. Le pape, qui n'avoit 1003.

pas été consulté, cassa son mariage : et, parce que le roi retenoit son épouse, il l'excommunia, et mit son royaume en interdit. Cette excommunication causa tant d'effroi, que tous ses domestiques, à l'exception de deux ou trois, l'abandonnèrent, et qu'on jetoit aux chiens ce qu'on desservoit de devant lui. Ainsi il fut contraint d'obéir, et il fit même un voyage à Rome, pour se ré-
1006. concilier avec l'église. Robert revendiqua par les armes le duché de Bourgogne, dont Othe Guillaume, compte de la Haute-Bourgogne, vulgairement appelée la Franche-Comté, s'étoit emparé en vertu d'un testament d'Henri, frère de Hugues Capet ; et il ôta à Renard son comté de Sens, pour le punir des mauvais traitemens qu'il faisoit à son archevêque. Ce prince fut aussi religieux que vaillant ; et l'église chante tous les jours des cantiques qu'il a composés en l'honneur des saints et des martyrs. Il eut beaucoup à souffrir de l'humeur hautaine et altière de Constance sa femme, fille de Guillaume comte d'Arles, qui, par l'effet d'un caprice inoui, persécuta jusqu'à la mort Hugues son fils aîné, que le père avoit associé à la royauté ; et vouloit encore faire tomber la couronne à Robert, le dernier de ses enfans, au préjudice d'Henri son second fils. Celui-ci, aidé du secours de Robert, duc de Normandie, sut maintenir ses droits.
1014. Henri de Bavière, successeur d'Othon III, reçut à Rome la couronne impériale, des mains du pape Benoît VIII, qui lui fit aussi présent d'une boule d'or, représentant le monde, surmontée d'une croix d'or. Ce saint empereur persuada au pape de faire

chanter dorénavant à Rome, à la messe, le symbole de Nicée, comme c'étoit l'usage dans toute la Chrétienté. Il édifia l'église par ses vertus, et entr'autres par la continence qu'il garda toute sa vie pendant le mariage. Les Normands commencèrent à s'établir dans l'Italie. Dès l'an 1003, quarante aventuriers de cette nation, au retour d'un voyage de la Terre-sainte entreprirent la défense de Salerne, qui étoit assiégée par les Sarrasins sur Gaimar, seigneur de cette place et, les ayant mis en fuite après des actions prodigieuses de valeur, ils revinrent en leurs pays comblés d'honneurs et de présens. Cela excita les autres à se signaler en de pareilles aventures. Drengot Osmond fut contraint de prendre ce parti; car il tua, en présence de Robert duc de Normandie, Guillaume Répostel, qui se vantoit d'avoir abusé de sa fille. Ainsi ayant été obligé de s'enfuir, il alla avec ses quatre frères et quelques-uns de ses amis, offrir ses services à Mello, duc de Barry, et à Pandolphe prince de Capoue, qui s'étoient révoltés contre les Grecs. Ces deux seigneurs les reçurent à bras ouverts, et leur donnèrent une ville et des terres pour leur entretien.

Ce fut à peu près dans ce temps que Guy Arétin, moine, donna aux six premières notes de la musique des noms qu'il tira de la première strophe de l'hymne de saint Jean, et qu'elles retiennent encore aujourd'hui. 1022.

Romain Argyre, pour monter au trône de l'empire de Grèce, fut obligé de répudier sa première femme, et d'épouser Zoë, fille de Constantin. D'abord il fit paroître beaucoup de modération et de justice. 1028.

Bientôt après il changea de conduite, et ses peuples n'eurent pas peu à souffrir de ses exactions. Il perdit par sa faute une bonne partie de la Syrie, que ses prédécesseurs avoient recouvrée. Saint Odillon, abbé de Cluni, touché de quelques révé-
1029. lations, institua dans son abbaye l'usage de prier tous les ans, le lendemain de la Toussaint, pour les ames des fidèles trépassés. L'église a trouvé cette institution si sainte, qu'elle l'a embrassée. L'union de plusieurs couronnes donna lieu à Sanche IV, roi de Navarre, de prendre la qualité d'empereur des Espagnes; et cela, joint à plusieurs victoires qu'il remporta sur les Maures, lui acquit le nom de GRAND. Il avoit épousé Nugna, fille aînée de Sanche Garcie, fils de Garcie Fernandès, comte de Castille. Il en eut trois fils, Garcie, Ferdinand et Gonzalès; outre lesquels ils eut d'une maîtresse un quatrième fils, nommé don Ramire, qui posséda toutes les qualités qui font un grand homme. Sanche partagea de son vivant
1033. ses royaumes entre ses enfans. Il ordonna que don Garcie succéderoit à la couronne de Navarre : il donna la Castille à Ferdinand, avec la qualité de roi : Gonzalès eut le royaume de Sobrarbre : le partage de Ramire fut l'Arragon, qui fut alors érigé en royaume, comme la Castille. Rodolphe ou Raoul, roi de la Bourgogne Transjurane, laissa par testament son pays à l'empereur Conrad, successeur de Henri de Bavière. Ce prince sut le conserver contre les efforts d'Eude, comte de Champagne, qui y avoit le meilleur droit, comme ayant épousé l'aînée des sœurs du défunt roi, au lieu que Conrad n'avoit

épousé que la cadette. Néanmoins les empereurs ont laissé depuis échapper cette partie de leur empire. Henri, étant parvenu à la couronne de France, céda à son frère Robert le duché de Bourgogne. Un sentiment de reconnoissance et de générosité lui fit accorder sa protection à Guillaume, fils naturel de Robert, duc de Normandie, que son père avoit institué son héritier. Mais ce qu'il acquit en cela de gloire, fut effacé par le honteux dessein qu'il eut de le dépouiller dans la suite. L'église souffrit un nouveau scandale dans l'intrusion de Benoît IX dans la chaire de saint Pierre. Ce pape, qui n'avoit que douze ans, ne laissa pas d'être reconnu : et, entre autres actions d'éclat qu'il fit, il délia Casimir, prince de Pologne, des vœux qu'il avoit faits dans l'abbaye de Cluni, où il avoit même reçu l'ordre de diaconat. Il lui permit de se marier, et de posséder la couronne de Pologne, pour pacifier les troubles de ce royaume, causés par la mort de son oncle Boleslas. Benoît quitta le pontificat, et le reprit, et donna lieu à un 1034.
schisme qui ne fut éteint que par une simonie. Romain périt par la trahison de sa femme Zoë. Michel Paphlagonien, son adultère, fut tourmenté du démon pendant tout le temps de son règne, et finit ses jours dans un monastère. Ce prince se servit des Normands, sous la conduite de Guillau- 1039.
me, surnommé Fier-à-bras, l'aîné des fils de Tancrède, pour chasser les Sarrasins de la Sicile. C'étoit à condition qu'il leur feroit part de ses conquêtes. Son manque de 1040.
foi fut cause qu'ils se jettèrent sur la Pouil- *et suiv.*

le ; et qu'ils lui enlevèrent cette province. Cependant Ferdinand I, roi de Castille, rendoit son règne illustre par une infinité de beaux exploits. Il avoit acquis la couronne de Léon par son mariage avec Sancie, sœur de Bermond III, petit-fils de Bermond II. Il étendit les frontières de ce royaume jusqu'à la rivière du Mondégo, qui est dans le milieu du Portugal. Et, profitant de la mauvaise conduite des Maures, qui, en faisant plusieurs petits royaumes, avoient ruiné celui de Cordoue, le principal siége de leur grandeur en Espagne ; il fit plusieurs conquêtes sur eux, jusqu'à forcer leurs rois d'acheter de lui la paix, et de se rendre ses tributaires. Henri III succéda à son père Conrad, et fut couronné à Rome par le pape Clément II. Cet empereur dompta
1041. les Bohémiens et les Hongrois, et rétablit Pierre, que ceux-ci avoient chassé de son royaume. Zoë adopta Michel Caléphate. Cet ingrat ayant voulu la perdre, elle lui fit crever les yeux au bout de quatre mois, et elle
1042. épousa Constantin Monomaque. Ce prince
1048. fit rebâtir le temple de Jérusalem, que les Sarrasins avoient ruiné trente-neuf ans auparavant. Dans ce même temps, les Turcs, qui servoient dans l'armée de Machmet Sarrasin, roi de Perse, tournèrent leurs armes contre lui ; et, après l'avoir battu plusieurs fois, ils s'emparèrent de son royaume. Ce fut alors qu'ils prirent la religion mahomé-
1049. tane. L'empereur Henri III, nomma, pour pape Brunon, évêque Toul en Lorraine, qui prit le nom de Léon IX. Ce prélat s'étant mis en chemin pour aller à Rome, et ayant passé par l'abbaye de Cluni, le moine Hilde-

brand, qui avoit été élevé dans l'église de saint Pierre de Rome, et qui désiroit de faire retourner l'élection des papes aux Romains, lui persuada de quitter les marques de sa dignité dont il étoit revêtu, et d'entrer à Rome en personne privée ; lui faisant entendre que l'empereur n'avoit pas droit de créer le pape, et qu'il valoit mieux qu'il tint son élévation du suffrage du peuple. Brunon le crut ; et, aussi-tôt qu'il fut entré dans Rome, le peuple et le clergé le proclamèrent pape. Ce pontife fit la guerre aux Normands qui entreprenoient sur 1053.
les terres de l'église. Ils taillèrent son armée en pièces, et le firent prisonnier. Néammoins ils usèrent si bien de leur victoire, en lui rendant toutes sortes de respects avec la liberté, qu'il leur donna les terres qu'ils avoient conquises, et celles qu'ils pourroient conquérir sur les Grecs et sur les Sarrasins. Il survenoit tous les jours de nouveaux sujets de discorde entre l'église Grecque et la Latine. Michel Cérularius, patriarche de Constantinople, publia un écrit contre l'église Romaine. Léon le réfuta 1054.
doctement ; et l'année suivante il envoya ses légats à Constantinople, qui obligèrent le moine Nicétas à se rétracter de ce qu'il avoit aussi avancé témérairement contre les Latins. Et, parce que Michel persista dans son schisme, ils l'excommunièrent, et mirent son excommunication sur le principal autel de l'église de sainte Sophie, en présence du clergé et du peuple. Après la mort de Léon, Benoît IX, tant de fois chassé du siége de Rome, ayant voulu s'y établir, les Romains envoyèrent Hilde-

brand à l'empereur Henri III, lui demander Gébrand, évêque d'Eichstat, pour pape.
1055. Dans cette légation, ce moine adroit désigna, en qualité de légat, Henri, fils de l'empereur, pour son successeur; afin qu'au lieu que l'empereur prétendoit que c'étoit à lui faire le pape, il fut dit que c'étoit le pape qui avoit fait l'empereur Victor II (c'est le nom que Gébrand avoit pris) envoya Hildebrand dans les Gaules. Ce légat tint un concile à Lyon, et ensuite se transporta à Tours, où il convainquit Bérenger, et lui fit signer la rétractation de ses erreurs. L'empereur Henri III voulut rendre l'Espagne dépendante de l'empire, et faire quitter à Ferdinand le nom d'empereur, que ses sujets lui avoient donné. Pour cela, il mit le pape Victor II dans son parti; et le roi avoit sujet de craindre d'être opprimé par ces deux grandes puissances. Mais Rodrigue, fils de don Diègue, dont les faits héroïques, ont fait l'admiration de tout l'univers, lui conseilla de soutenir l'honneur de sa couronne; et la chose ayant été depuis mise en négociation, il fut arrêté que l'empereur n'avoit aucun droit
1057. sur l'Espagne. L'Orient vit passer bien vîte le règne de Théodore, sœur de Zoë, et celui de Michel Stratiotique. Celui d'Isaac Comnene dura un peu plus de deux ans. C'étoit un prince d'un esprit vif et prompt, grand capitaine, mais superbe. Une maladie longue et désespérée le fit retirer dans le monastère de *Studium*, après avoir nommé Constantin Ducas pour son successeur. Pierre Damien vivoit alors. Ses rares vertus et son éminent savoir firent beaucoup d'hon-

neur à son siècle. Etienne X le tira de son hermitage, pour le faire cardinal évêque d'Ostie. Les Normands s'agrandissoient de jour en jour en Italie. Robert Guischard, ayant 1058.
conquis la Calabre, prit le titre de duc de cette province. Après la mort de Léon X, le saint siége fut envahi à main armée par un certain Jean, de la famille des comtes de Toscanelle. Hildebrand, de retour d'une légation qu'Etienne lui avoit donnée, remit le calme dans l'église, en faisant élire canoniquement Gérard, évêque 1059.
de Florence, qui prit le nom de Nicolas II. Ce pontife tint un concile à Rome, où Bérenger fut obligé de comparoître, et de brûler de sa propre main le livre de Scot Erigène, dans lequel il avoit puisé sa 1060.
mauvaise doctrine. Henri I laissa, par sa mort, le royaume de France à son fils Philippe, sous la tutelle de Baudouin, comte de Flandres. Cette minorité se passa fort heureusement. L'Angleterre souffrit une révolution considérable. Edouard, le dernier des rois Anglois, et le dernier de ceux de cette île que l'église a canonisé, ayant vécu dans une perpétuelle continence pendant le mariage, institua Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, son héritier. 1066.
Celui-ci défit Héralde, que les peuples avoient choisi pour roi; et, s'étant mis en possession de ce royaume à la pointe de l'épée, mérita le surnom de CONQUÉRANT. Aussi-tôt après, il changea les lois de cet état, et y établit les siennes. L'empire de 1067.
Grèce avoit été beaucoup resserré par les barbares, sous le règne de Constantin Ducas. Ce prince étant à l'article de la mort, sa fem-

Eudoxie lui promit de ne se remarier jamais, et elle en déposa un écrit entre les mains de Jean Xiphilin, patriarche de Constantinople. Sept mois après, elle eut l'adresse de retirer cet écrit, sous prétexte qu'elle vouloit, disoit-elle, épouser un des
1068. parens du patriarche : et elle épousa Romain Diogène. Ce fut un prince belliqueux, et tel qu'il falloit pour soutenir les ruines de l'empire. Il combattit plusieurs fois heureusement contre les Turcs. Enfin, par la trahison d'Andronic, l'un de ses beaux-fils, il fut défait, et tomba entre les mains de leur sultan. Les histoires Grecques assurent que les victorieux usèrent modérément de leur victoire, et qu'ils renvoyèrent Romain après lui avoir fait beaucoup d'honneur. Ses sujets au contraire devinrent ses plus cruels ennemis ; car ils lui crevèrent les yeux, et élevèrent Michel Parapinace, l'aîné des en-
1071. fans de Constantin Ducas, sur le trône. L'Espagne fut agitée par des troubles domestiques. Ferdinand avoit partagé ses royaumes entre ses trois fils. Sanche l'aîné dépouilla ses deux frères Alphonse et don Garcie, et réunit en sa personne les couronnes de Castille, de Léon, et de Galicie. Comme il vouloit encore ôter Zamore à sa sœur, il fut tué par un Castillan, devant cette place. Alphonse fut reconnu roi des trois royaumes, et fut le sixième de ce nom. Les Normands avançoient toujours leurs conquêtes. Roger fut envoyé en Sicile par Robert Guischard son frère. Il y conquit les villes de Messine et de Palerme, qui lui ouvrirent le chemin à se rendre maître de toute l'île. Il se mut alors une très-grande que-

relle entre les papes et les empereurs : ceux-ci prétendant d'avoir droit de faire les papes, ou du moins de les confirmer ; et les papes voulant ôter aux empereurs la disposition des bénéfices dans l'étendue des terres de leur obéissance. L'empereur Henri IV ayant trouvé mauvais qu'on eût élu à Rome Alexandre II sans lui demander son consentement, avait nommé pour pape l'évêque de Parme, qui prit le nom d'Honoré II. Le droit d'Alexandre fut jugé le meilleur. Ce pape entra depuis dans une ligue que les Bavarois et les Saxons firent contre l'em- 1072.
pereur ; et cita ce prince à Rome, pour 1073.
avoir vendu des évêchés. Mais la querelle s'échauffa bien d'une autre manière, sous le pontificat suivant : car Hildebrand, devenu pape sous le nom de Grégoire VII, passa jusqu'à déposer l'empereur ; ce qui avoit été jusques-là sans exemple. L'empereur fut d'abord contraint de plier. Ensuite 1076.
ayant repris ses premières brisées, on nomma successivement deux empereurs, dont l'un fut tué dans une bataille, l'autre mourut de maladie. Henri, de son côté, opposa à Grégoire Guibert ou Gibert, ar- 1076.
chevêque de Ravenne, qui prit le nom de Clément III ; et, ayant mené ce pape à Rome, il étoit en état de forcer Grégoire dans les château de Saint-Ange, où il s'étoit renfermé, si ce Pontife n'eût imploré le secours des Normands, qu'il avoit auparavant excommuniés, comme usurpateurs du royaume de Sicile. Ainsi, après qu'il eut levé son excommunication, Robert Guischard accourut à Rome, mit l'empereur en fuite, et délivra le pape, qui se retira

à Salerne où il mourut. De ces sanglantes querelles entre les papes et les empereurs, naquirent deux factions en Italie, l'une des Guelphes qui tenoient pour le pape, l'autre des Gibelins, qui étoient partisans de l'empereur. Grégoire acquit à l'église de Rome la ville de Ferrare, et plusieurs terres qui lui furent données par la comtesse Mathilde, fille d'un aîné de la maison d'Est : depuis ce temps les puînés de cette maison ne les possédèrent plus que comme vicaires du saint siége. Dans un concile que ce pon-
1066. tife tint à Rome, Bérenger abjura tout de bon ses erreurs ; et, s'étant retiré dans le prieuré de saint Côme, à deux lieues au-dessous de Tours, il y passa le reste de sa vie dans les exercices d'une pénitence très-
1078. rigoureuse. Nicéphore Botaniate, assisté des Turcs ; s'empara de la ville de Constantinople, et de l'empire de Grèce, ayant forcé Michel de se retirer dans un monastère. Au bout de trois ans, Alexis Comnè-
1081. ne, général de ses armées, lui fit le même traitement, et se mit sur le trône. Robert Guischard étant entré en Thrace avec une armée de quinze mille Normands, défit cet empereur, qui vint au-devant de lui avec dix-sept mille hommes. Alphonse, roi
1083. de Castille, conquit la ville de Tolède sur les Maures ; et il acquéroit ce qu'ils perdoient tous les jours de leur réputation. Quelque temps après, ce prince épousa une princesse Maure, nommée Zaïde, fille d'Almucamus Aben-Amet, roi de Séville, qui prit le nom de Marie au baptême. On vit éclore plusieurs ordres religieux. Saint Bruno, chanoine et écolâtre de l'église de

Rheims, aidé des conseils et des bons offices de Hugues, évêque de Grenoble, institua celui des chartreux, dont le silence et la solitude représentent bien l'ancienne manière de vivre des anachorètes. L'ordre de Grammont avoit commencé dix ans auparavant, et avoit eu pour fondateur un gentilhomme d'Auvergne, nommé Etienne. La Bohême, qui jusques-là avoit été gouvernée par des ducs, fut honorée du titre de royaume, par l'empereur Henri IV, qui, dans une diète de l'empire, donna la qualité de roi à Uladislas. Entre les enfans d'Alphonse à qui ce prince fit part de ses états, Thérèse, une de ses filles naturelles, fut mariée à Henri de Lorraine, comte de Limbourg, et eut en dot toutes les terres que Ferdinand son aïeul avoit conquises dans le Portugal, avec titre de comté héréditaire pour ses successeurs légitimes. De ce mariage naquit un fils qui fut nommé Alphonse Henriquès. Philippe, roi de France, ayant fait dissoudre son mariage avec Berthe, fille de Florent I, comte de Hollande, et de Gertrude de Saxe, sous prétexte de parenté, épousa publiquement Bertrade de Montfort, avec qui non-seulement il avoit de pareils engagemens, mais qui avec cela étoit actuellement femme de Foulques le Réchin, comte d'Anjou. Yves, évêque de Chartres, zélé défenseur de la discipline des canons, poursuivit son excommunication au concile d'Autun, dont néanmoins le pape Urbain II suspendit l'effet jusqu'à l'année suivante qu'il la fulmina lui-même dans le concile de Clermont. Ce fut dans ce concile que, sur le rapport

1086. 1091. 1094. 1095.

de Pierre l'hermite, gentilhomme d'auprès d'Amiens, des cruautés qu'il avoit vu exercer par les infidèles contre les chrétiens qui habitoient la Terre-Sainte, le pape excita, par une forte harangue, tous les princes chrétiens à s'unir ensemble pour la
1096. conquête de ce pays. Son discours eut tant d'effet, que plus de trois cent mille hommes passèrent en Orient, ayant vingt souverains à leur tête; lesquels, étant arrivés en Bythinie, élurent, pour leur chef, Godefroi, duc de Bouillon et de la basse Lorraine. Ces expéditions s'appellèrent croisades, parce que ceux qui s'y enrôloient portoient une croix rouge cousue sur l'épaule gauche. Le pape, pour obtenir l'assistance de Dieu par l'intercession de la sainte Vierge, ordonna que les ecclésiastiques recitassent l'office de notre-Dame, que les chartreux et les hermites institués par Pierre Damien avoient déjà reçu parmi eux. Ceux des croisés, qui prirent leur chemin par l'Italie, ramenèrent le pape à Rome, d'où il avoit été contraint de s'enfuir, et le rétablirent dans son siége, malgré ses ennemis. Dans ce même temps, il se forma à Vienne en Dauphiné un ordre appelé de saint Antoine. Ce n'étoit d'abord qu'une société de laïcs qui se dévouoient au soulagement de ceux qui étoient atteints du feu sacré, et qui venoient implorer le secours de ce saint à Vienne, où son corps avoit été apporté de Constantinople par
1098. Jocelin, comte d'Albon, du temps de Lothaire, roi de France. Peu après, cette société devint un ordre religieux, sous la règle de saint Augustin. Robert, abbé de

Molême, institua l'ordre de Cîteaux, qui est devenu très-puissant dans la suite. Un autre Robert, natif du village d'Arbrissel au diocèse de Rennes, fut l'auteur de celui de Fontevrault, dont les monastères sont doubles d'hommes et de femmes, sous la règle et l'habit de saint Benoît, et dans tous lesquels l'abbesse commande aux religieux. Après plusieurs victoires et des conquêtes très-importantes, les croisés pénétrèrent jusqu'à la sainte cité. Ils s'en rendirent les maîtres au quinzième juillet, et de-là a pris naissance le ROYAUME DE JÉRUSALEM, dont Godefroi de Bouillon fut le premier roi. Les Maures d'Espagne, partagés, comme ils étoient en plusieurs petits états, et ne pouvant presque plus se soutenir contre la puissance des princes chrétiens, s'étoient réunis depuis quelques années sous celle de Joseph, roi de Maroc, souverains des Maures d'Afrique, qui étoit passé en Espagne, et y avoit établi sa domination dans quelques provinces. Haly, son fils et son successeur, y fit une nouvelle descente, et y remporta une grande victoire sur les troupes d'Alphonse VI, commandées par don Sanche, son fils unique, qui y perdit la vie. Philippe, roi de France, ne put jamais se résoudre à quitter sa Bertrade. Il fut tenu un concile à Poitiers, auquel Jean et Benédict, cardinaux-légats du Pape, présidoient, et où ce roi fut frappé d'anathême, et son royaume mis en interdit. Néanmoins, à force de persévérer dans son opiniâtreté, il obtint au bout de quelque temps une dispense de Rome, et son mariage avec Bertrade fut confirmé.

1099. 1100. 1100.

La querelle des investitures coûta enfin l'empire au malheureux Henri, qui fut dépossédé par son propre fils, et mourut un
1106. an après dans la ville de Liége. Guillaume le Roux, roi d'Angleterre, et ensuite Henri son frère tous deux enfans de Guillaume le conquérant, résistèrent long-temps sur
1107. un pareil sujet à saint Anselme, archevêque de Cantorbéri; et ce prélat fut chassé de son église. Pour conclusion, Henri fut contraint d'abandonner la disposition des bénéfices à condition que les évêques lui rendroient hommage. L'empereur Henri V ne se rendit pas sitôt; il trouva moyen de se saisir de la personne du pape Pas-
1110. chal II; et, l'ayant enfermé avec ses cardinaux dans une forteresse au mont Soracte,
1111. il le força de lui accorder les investitures.
1118. Mais cette concession fut cassée dans un concile qui fut depuis tenu à Rome. Cela, et l'élection de Gélase II, faite sans son aveu, l'irrita de telle sorte, qu'il créa un anti-pape, et obligea Gélase de se sauver en France. Louis le gros y régnoit alors, et affermissoit l'autorité royale par le châtiment de plusieurs petits tyrans qui s'efforçoient de la détruire. En Espagne, Alphonse, roi d'Arragon, gendre d'Alphonse VII, roi de Castille, se maintenoit dans les royaumes d'Uracca sa femme, bien qu'il l'eût répudiée à cause de ses adultères, et en même temps il prit la ville de Sarragosse sur les Maures. Alexis Comnène, empereur de Grèce, mourut si généralement haï de ses sujets, qu'il ne fut pas même honoré des funérailles d'un empereur, quoique son fils lui eût suc-

cédé. Le zèle de la défense de la Terre-Sainte fit naître plusieurs ordres militaires. Le premier fut institué sous le titre de *pauvres chevaliers de la sainte cité.* Ils furent bientôt après appelés *Templiers*, à cause qu'ils eurent leur première demeure auprès du temple de Jérusalem; et de-là vient aussi que les maisons qu'ils eurent en France, et ailleurs, furent appelées Temples. L'établissement des chevaliers de saint Jean de Jérusalem n'est que de l'année suivante. Vers ce même temps, saint Norbert s'étant arrêté dans une solitude, à deux lieues de la ville de Laon, y fonda l'ordre des Prémontrés, qui fut ainsi nommé du lieu où ce saint avoit fixé sa demeure. Néanmoins il n'y finit pas ses jours, ayant depuis été promu à l'archevêché de Magdebourg. La chaire de saint Pierre étoit remplie par un pape autant illustre par sa naissance, que vénérable par sa piété. C'étoit Calliste II, de la maison des comtes de Bourgogne. Le ciel lui avoit réservé la gloire de terminer le schisme d'Allemagne. L'empereur, excommunié de nouveau au concile de Rheims tenu par ce pape, et se voyant en danger de tout perdre comme son père, renonça aux investitures dans le premier concile général de Latran, qui fut tenu à cet effet par le même Calliste. Cependant les mouvemens que ce schisme causa dans l'Allemagne et dans l'Italie donnèrent lieu à plusieurs villes de se révolter contre l'empereur. En Allemagne, une partie des evêques s'étant fait les chefs des rebelles, s'attribuèrent les revenus publics et les droits royaux; et

1119.

1120.

1122.

ils se sont depuis maintenus dans la possession de cette espèce de souveraineté, sauf néanmoins l'hommage envers l'empereur. L'Orient étoit sous la domination des Grecs, des Sarrasins, et des Turcs. Jean Comnène, empereur de Grèce, vainquit les Scythes, et les Hongrais, qui avoient passé le Danube, et défit en Asie les Persaméniens. Il crut devoir ces victoires à la protection de la sainte Vierge; et, suivant l'exemple de Zémiscès, il fit porter l'image de la mère de Dieu en triomphe dans les rues de Constantinople. Urraca avoit un fils du premier mariage, nommé Alphonse : cette princesse s'étant rendue odieuse à ses propres sujets, ils couronnèrent son fils, qui, peu de temps après par le décès de sa mère, devint
1126. paisible possesseur de la Castille. Il s'éleva un nouveau trouble dans l'église. Après la mort d'Honoré II, successeur de Calliste, on élut à Rome deux papes en un même jour. Le monde se trouva partagé sur le droit de ces deux concurrens. Les évêques de France assemblés au concile d'Estampes, se soumirent à l'obéissance d'Innocent II, à la persuasion de saint Bernard, premier abbé de Clairvaux, que ses grandes vertus et son puissant génie avoient rendu l'arbitre des plus grandes affaires de son temps. L'empereur Lothaire, successeur d'Henri, vouloit bien reconnoître Innocent, pourvu qu'il lui rendît les investitures. Saint Bernard l'obligea de se désister de cette prétention. Il ramena aussi
1135. à l'unité de l'église Guillaume IX, duc d'Aquitaine, qui tenoit le parti d'Anaclet :

Je ne parle point des Indes.

ce fut par l'effet de ses remontrances
es et touchantes, que ce prince fit 1136.
ıitence, et qu'il entreprit le pélerinage
saint Jacques en Galice, pendant le-
ıl il mourut. L'Angleterre et le reste
l'Occident suivit l'exemple de la France
de l'empire. Il n'y eut que Roger, duc
Sicile, qui persista dans l'obéissance
naclet, parce que cet anti-pape lui 1138.
ıit donné le titre de roi, à condition
payer tous les ans une redevance de
cents écus au saint siége. Il fit même,
ès la mort d'Anaclet, élire un autre
ıe, qui prit le nom de Victor IV :
ıs ce prélat vint presque aussitôt se
ır aux pieds d'Innocent, présenté par
ıt Bernard. D'ailleurs Innocent tint à
me le deuxième concile général de La- 1139.
ı, qui éteignit les restes de ce schis-
, en même temps qu'il condamna les
robrusiens, et certaines propositions
bailard qui n'étoient pas conformes à
doctrine de l'église touchant la sainte
nité. Innocent avoit pris les armes contre
ger. Ce prince le vainquit et le fit
ıonnier. Néanmoins, comme il usa bien
cet avantage, l'accommodement ne fut
difficile à faire, le prince reconnut
ocent pour pape, dès que ce pape
reconnu le prince pour roi. Ce pon-
fit une constitution par laquelle il
au peuple romain le droit d'élire le
e, le donnant au seul clergé de Ro-
; et effectivement on remarque que
peuple n'eut aucune part à l'élection
Célestin II, son successeur. Un autre
ıume prit aussi naissance en Europe;

Alphonse Henriquès, comte de PORTUGAL, petit-fils d'Alphonse VI, roi de Castille, étant sur le point de donner bataille à cinq rois Maures, qui s'étoient ligués contre lui, fut salué et proclamé roi par ses troupes. Des cinq étendards de ces rois, dont il fut le vainqueur, il composa les armes de PORTUGAL, et mit
1141. cinq petits écus dans un écu d'azur. Cette victoire fut d'une telle importance, que les Portugais en célèbrent encore aujourd'hui la mémoire. Louis VII, roi de France, fit une rude guerre à Thibaut, comte de Champagne, qui soutenoit le droit de Pierre de la Châtre, élu archevêque de Bourges, et qui fit agir le pape Innocent II contre Raoul de Vermandois, lequel avoit répudié Gerbette, parente du comte, pour épouser Alix Pernelle, sœur de la reine Eléonore. Les troupes du roi entrèrent dans la Champagne, y commirent plusieurs hostilités; entre autres elles
1143. mirent le feu à l'église de Vitry, où il fut brûlé plus de treize cents personnes qui s'y étoient réfugiées. Louis fut si touché des remords de cette cruauté, que saint Bernard eut toutes les peines du monde à lui persuader qu'il pouvoit trouver miséricorde auprès de Dieu; et, dès ce moment là, il fit vœu d'aller à la Terre-Sainte. Cette résolution fut fortifiée par la nouvelle qui vint alors, que les Sarrasins s'étoient rendus maîtres de la ville d'Edesse. On consulta néanmoins le pape Eugène III, qui donna ordre à saint Bernard de prêcher la croisade. Ce pontife avoit été autrefois disciple de saint

Bernard, se nommoit comme lui ; et, du rang d'abbé de saint Anastase des Trois-Fontaines, avoit été élevé au souverain pontificat. La croisade fut résolue au concile de Chartres. On vouloit en donner le commandement à saint Bernard. Il le refusa, et se contenta d'en donner de bonnes espérances. Le roi, avant que de partir, reçut en France le pape Eugène, qui avoit été obligé de s'y réfugier à cause des soulèvemens qu'avoit excités à Rome Arnaud de Bresse, qui prêchoit que le pape n'avoit rien au temporel, et que c'étoit aux Romains à gouverner eux-mêmes leur ville. Louis laissa la régence du royaume à Raoul comte de Vermandois, et à Suger, abbé de saint Denis ; et suivit d'assez près l'empereur Conrad III qui étoit parti le premier. Cette entreprise échoua entièrement, par la perfidie de Manuel empereur de Grèce, qui empoisonna une partie de l'armée, en mêlant du plâtre et de la chaux dans les farines qu'il lui fournissoit, et qui lui donna des guides qui la trompèrent. Le roi même, comme il revenoit en France monté sur ses vaisseaux, fut attaqué par l'armée navale des Grecs ; et auroit été pris sans le secours de l'armée de Roger roi de Sicile, commandée par son lieutenant, qui mit ces lâches en fuite. Les princes Espagnols furent plus heureux contre les Sarrasins de leur pays ; car les deux Alphonses, rois de Castille et de Portugal, conquirent sur eux les villes d'Almérie et de Lisbonne.

1146. 1147. 1148. 1149.

Ce fut peu de temps après que Gra-

tien, moine de Boulogne, publia un recueil des canons, des conciles et des décisions des saints pères, qui fait aujourd'hui la première partie du droit canonique, sous le titre de *Décret*.

1152. L'empereur Conrad étant mort sans enfans mâles les électeurs déférèrent l'empire à Frédéric, son neveu, surnommé Barberousse, duc d'Allemagne ou de Souabe; et c'est depuis ce temps-là, vraisemblablement, que les Germains ont été appelés Allemands. Louis VII, roi de France, mal satisfait de la conduite de sa femme Eléonore, fille de Guillaume IX, duc d'Aquitaine, qui étoit d'ailleurs sa parente, fit dissoudre son mariage par une assemblée de prélats tenue à Beaugenci. On croit qu'il eut mieux fait de n'en point venir à cet éclat, pour n'être pas obligé de restituer les provinces de Guienne et de Poitou : car cette princesse les ayant apportées en dot à Henri II, roi d'Angleterre, qui étoit déjà duc de Normandie et comte d'Anjou et du Maine, ce prince devint plus puissant en France que le roi. Frédéric reçut à Rome la couronne impériale des mains du pape Adrien IV. Toutefois il se brouilla bien fort depuis avec lui, mais sans en venir à une rupture ouverte.

1158. L'Espagne enfanta un nouvel ordre militaire, dont le sujet fut que les templiers, sur le bruit de l'arrivée des Maures, ayant abandonné la ville de Calatrava qui leur avoit été donnée, et l'ayant remise entre les mains de Sanche III roi de Castille et de Tolède, qui venoit de succéder à Alphonse VIII son père, deux religieux de

l'ordre de Cîteaux s'offrirent de se jeter dedans et de la défendre. Sanche, pour exciter d'autant plus leur courage, leur promit de donner cette ville à leur ordre, s'ils pouvoient la conserver. D'autre côté, les Maures avertis du bon état de cette place, tant pour les troupes que pour les munitions qui étoient dedans, n'osèrent avancer et se retirèrent. Cependant plusieurs Castillans, ayant pris les armes pour seconder l'ardeur de ces religieux, reçurent de leurs mains une espèce d'habit; et de-là a pris naissance l'ordre des chevaliers de Calatrava, qui, sous le règne suivant, a eu de grands maîtres, et qui est encore aujourd'hui en grande considération en Espagne. D. Sanche ne garda pas long-temps la couronne. Il la laissa, par sa mort, à Alphonse IX son fils, qui étoit alors en très-bas âge, et qui depuis a été surnommé le Noble. Dans ce même temps, un certain Valdo, riche bourgeois de Lyon, ayant donné tout son bien aux pauvres, fut auteur de la secte des vaudois, ou *pauvres de Lyon*, qui tenoient des opinions à peu près semblables à celles que les zuingliens et les calvinistes ont prêchées quatre cents ans après. Des restes des manichéens se répandirent aussi dans la province du Languedoc, et furent nommés albigeois, parce qu'ils étoient sous la protection de Roger comte d'Alby.

Après la mort d'Adrien IV, le cardinal Roland, Siennois, fut élu pape et prit le nom d'Alexandre III, le même jour de son exaltation, deux cardinaux, appuyés d'une partie du clergé de Rome, élurent 1159.

le cardinal Octavien, qui se fit nommer
1161. Victor IV. La France, ensuite d'un concile tenu à Estampes, adhéra à Alexandre: et tout l'Occident suivit son exemple, à l'exception de l'empereur Frédéric; lequel, offensé de ce que ce pontife ne lui avoit pas demandé son approbation, approuva l'anti-pape Victor, et fit confirmer son élection au concile de Pise, qu'il assembla de son autorité. Ainsi on vit renaître un nouveau schisme dans l'Allemagne. Car, après la mort de Victor, Frédéric lui substitua deux papes successivement, qui entretinrent le scandale que cette
1162. désunion causoit dans l'église. Alexandre III, ayant été obligé de se sauver en France, y fut reçu à Torcy-sur-Loire par les rois de France et d'Angleterre, Louis VII et Henri II. Ils mirent pied à terre à sa rencontre, prirent chacun une rêne de la bride de son cheval, et le conduisirent au logis qui lui avoit été préparé. Henri venoit de soumettre l'Irlande; et ce pays est toujours demeuré depuis uni avec l'Angleterre. Alexandre tint plusieurs conciles en France contre l'anti-pape Victor, contre Frédéric, et leurs adhérens;
1165. et donna sa protection à saint Thomas, archevêque de Cantorbéri, que l'Anglais avoit chassé de son siége, parce qu'il soutenoit trop ardemment contre lui les priviléges du clergé. Ce prélat demeura quelque temps dans l'abbaye de Pontigny au diocèse de Sens, et fut rétabli dans son église à la prière du roi Louis VII. Comme il continuoit d'agir avec la même fermeté, quatre gentils hommes

mes de la cour d'Henri, croyant se rendre agréables à leur prince, entrèrent une des fêtes de Noël, dans l'église de Cantorbéri, où ce saint archevêque faisoit l'office, et le massacrèrent au pied de l'autel. 1170.

Cependant, les affaires de l'empereur Frédéric ayant changé de face en Italie, le pape avoit été rappelé à Rome, de là il envoya ses légats à Henri II, qui lui imposèrent de grandes pénitences, que ce prince exécuta avec une merveilleuse édification de tout le monde; et le saint archevêque fut canonisé et révéré comme martyr. 1171.

Depuis le retour d'Alexandre à Rome, il confirma à Alphonse Henriquès le titre de roi de Portugal, moyennant un tribut annuel de deux marcs d'or. 1172.

L'ordre des chevaliers de Saint Jacques, l'un des plus célèbres qui soient en Espagne, eut alors son commencement, par le zèle de quelques cavaliers Espagnols qui, voulant rendre les chemins surs contre les Maures à ceux qui alloient en pélerinage visiter le tombeau de ce saint apôtre, mirent leurs biens en commun pour l'exécution de ce dessein. 1175.

L'empereur Frédéric, ayant été chassé de l'Italie, et appréhendant une prochaine révolte de l'Allemagne, se vit réduit à demander pardon au pape, qui lui mit le pied sur la gorge dans la ville de Venise. 1177.

L'année suivante, l'anti-pape Calliste vint de même se jeter aux pieds d'Alexandre, et on vit le calme succéder à la tempête. 1178.

Ce pontife tint à Rome le troisième concile général de Latran, où les vaudois et les albigeois furent condamnés; et où il fut fait des dé-

fenses aux laïcs, qui possédoient des dixmes, de les transférer à d'autres laïcs. Dans ce même concile, Alexandre III renferma dans les seuls cardinaux le droit d'élire le pape, et l'ôta au reste du clergé
1180. de Rome, comme Innocent II l'avoit ôté au peuple romain. Alexis Comnène succéda à son père. Il fut forcé d'associer à l'empire Andronic son cousin, qui, après avoir fait tuer tous les Latins, principalement les Français, qui se trouvèrent à
1183. Constantinople, fit aussi assassiner Alexis et usurpa seul l'autorité souveraine. Philippe Auguste, fils de Louis VII, régnoit en France. Il signala les commencemens de son règne par la punition des seigneurs qui opprimoient les ecclésiastiques, par des édits très-sévères contre ceux qui blasphémoient le saint nom de Dieu, et par l'expulsion des Juifs, des comédiens et des farceurs. Les pertes que les Sarrasins faisoient de jour en jour en Espagne obligèrent Aben-Jacob leur souverain d'y passer avec une armée formidable. Alphonse Henriquès roi de Portugal,
1184. à l'âge de 90 ans, remporta sur ces barbares une victoire signalée, et les mit en fuite. Ce généreux prince ne survécut pas long-temps à cette belle action. Il mourut, à quelque temps de-là, plein de gloire et d'années; et laissa sa couronne à Sanche son fils. Andronic, empereur de Grèce, reçut la récompense de ses crimes. Au bout de deux ans, lorsqu'il son-
1185. geoit à se défaire d'Isaac Ange, qui lui donnoit de l'ombrage, ses sujets se révoltèrent contre lui: et d'abord on lui

coupa une main et on lui creva un œil; ensuite on le promena par toute la ville sur un chameau, et à la fin on le mit en pièces. Le peuple en tumulte éleva Isaac Ange sur le trône impérial, et consacra une dignité qu'il venoit de fouler aux pieds. Saladin, roi de Syrie d'Egypte, ayant remporté plusieurs victoires sur les chrétiens, leur arracha enfin la sainte cité de Jérusalem, dont alors Gui de Lusignan étoit roi. La nouvelle de cette révolution excita les princes chrétiens de l'Europe à faire des efforts pour reconquérir ce royaume. Dans un parlement que Philippe Auguste tint à Paris, il fut résolu que, pour fournir aux frais de cette guerre, on leveroit la dixième partie des biens de toutes sortes de personnes, tant ecclésiastiques que laïques, à l'exception des moines de Cîteaux et de Fontevrault, des Chartreux et des Léproseries; et on nomma cet impôt *la dîme Saladine*. Frédéric Barberousse fut le premier qui passa en Orient, malgré les efforts qu'Isaac empereur de Grèce fit pour l'en empêcher. Après plusieurs exploits, il se noya dans la rivière de Cydne, qui faillit autrefois à être fatale à Alexandre le grand. Henri VI son fils lui succéda, et reçut à Rome la couronne impériale : on ne sauroit dire des mains de Célestin III; car ce pontife, étant assis dans sa chambre sur une espèce de théâtre, prit la couronne entre ses pieds, la posa de cette manière sur la tête d'Henri qui étoit à genoux devant lui et découvert, la renversa avec le pied, pour montrer qu'il avoit le pouvoir de le

1187.

1188.

1190.

1191.

déposer ; après quoi, les cardinaux la relevèrent, et la lui remirent sur la tête. Philippe Auguste roi de France, et Richard roi d'Angleterre, fils et successeur d'Henri II, arrivèrent devant la ville d'Acre, autrefois Ptolémaïde. Richard ne s'y rendit que deux mois après Philippe ; parce que, en chemin faisant, il conquit le royaume de Chypre sur un prince grec nommé Isaac, et le fit prisonnier avec sa femme. La ville d'Acre se rendit à composition : et ce premier succès auroit eu de très-grandes suites, si les maladies contagieuses qui se mirent dans les armées de ces princes, et leur mésintelligence, ne leur eussent fait perdre le fruit de leurs travaux. On rendit à Saladin toutes ses places, moyennant une trève de trois ans. Pendant que les affaires étoient encore en bon état, Richard acquit de Gui de Lusignan son droit au royaume de Jérusalem, en échange du royaume de Chypre. De tout cela, il ne resta à l'Anglais qu'un vain titre ; et, pour sucroît d'in-
1192. fortune, comme, en revenant, il repassoit par l'Allemagne, il fut arrêté par Léopold duc d'Autriche, et livré à l'empereur Henri VI, qui le retint prisonnier pendant quatorze mois, et exigea de lui une grosse rançon Cet empereur avoit épousé Constance, fille de Roger, premier roi de Sicile. Les deux Guillaume, fils et petit-fils de Roger, étant morts, il se mit en
1193. possession de ce royaume, et en chassa Tancrède, bâtard de Roger, qui s'y étoit maintenu pendant quelque temps. L'Espagne se vit tout-à-coup inondée par une

armée de Maures et d'Ethiopiens, qui y passa d'Afrique sous la conduite d'Aben Joseph grand miramamolin des Arabes. Alphonse IX, roi de Castille, ayant joint ces infidèles auprès de la ville d'Alarcos qu'ils tenoient assiégée, voulut les combattre sans attendre les rois de Navarre et de Léon qui venoient à son secours. Il perdit la bataille, et le roi maure s'empara de plusieurs villes. Néanmoins ce barbare entendit à une trève : mais il ne retourna en Afrique qu'après s'être jeté sur le Portugal, et y avoir laissé de sanglantes marques de sa fureur. Alexis Ange priva Isaac son frère des yeux et de la liberté, et s'empara de l'empire de Grèce. Henri VI, empereur d'Allemagne, obligea ce prince, par la terreur de ses armes, à lui payer un tribut. Il mourut bientôt après lui-même à Messine, d'un poison 1197.
que sa femme lui donna. Il y eut, après sa mort, une grande contestation sur le choix d'un successeur. Les Allemands déférèrent l'empire à Philippe son frère. Le 1198.
pape Innocent III ne voulut point le reconnoître, et se déclara pour Othon fils du duc de Saxe, qui fut même couronné à Aix-la-Chapelle. Philippe Auguste roi de France avoit ci-devant répudié Ingenburge sa femme, sœur de Canut roi de Danemarck, et en avoit épousé un autre. Le Danois ayant sollicité le pape de lui faire justice, il fut tenu un concile à Di- 1199.
jon, dans lequel Philippe fut excommunié et le royaume mis en interdit. Ce scandale ne dura pas long-temps : car, au bout de sept mois, comme on tenoit une autre

assemblée à Soissons pour revoir cette affaire, le roi, qui eut avis qu'elle ne tournoit point à son avantage, vint lui-même reprendre Ingerburge qui étoit demeurée dans un couvent à Soissons, et l'emmena avec lui. Ce changement causa la mort à Marie-Agnès de Méranie sa dernière épouse, dont le pape néanmoins légitima les enfans.

1200. Il étoit difficile qu'un roi aussi guerrier et aussi magnanime que Philippe, pût voir tranquillement un prince étranger dominer dans les plus belles provinces de son royaume. Aussi avoit-il presque toujours été en guerre avec Richard. La mollesse de Jean Sans-Terre, frère et successeur de Richard, lui donna une belle occasion de recouvrer une bonne partie de ce que les rois de France ses prédécesseurs avoient laissé usurper. Artus, duc de Bretagne, lui en fournit le prétexte. Ce prince devoit naturellemment succéder à Richard, étant fils de son frère Géoffroy qui etoit l'aîné de Jean Sans-Terre; et il avoit commencé de poursuivre son droit par les armes. Jean, l'ayant surpris dans son lit, lorsqu'il étoit devant Mirebeau en Poitou, l'envoya prisonnier à Falaise, et se défit de lui, sans qu'on ait pu savoir ce qu'il est devenu. Constance sa mère demanda
1202. justice à Philippe de ce meurtre commis dans ses terres et sur la personne d'un de ses vassaux. Jean fut cité à la cour des pairs; et n'ayant point comparu, il fut déclaré convaincu de parricide et de félonie, et comme tel condamné à perdre toutes les terres qu'il avoit en France. En

exécution de cet arrêt, Philippe en moins de trois ans, lui enleva la Normandie, les comtés d'Anjou, du Maine et de Touraine, et presque tout le Poitou. Dans ce même temps, il arriva une révolution dans l'empire de Grèce. Alexis, fils d'Isaac, après le malheur de son père, s'étoit réfugié auprès de l'empereur Philippe, qui avoit épousé sa sœur. Ce jeune prince, ayant eu avis qu'il y avoit à Venise une armée de croisés prêts à passer en la Terre Sainte, les alla trouver, et les supplia d'employer leurs armes à le rétablir sur le trône, et à chasser le tyran qui s'en étoit emparé. Les croisés y consentirent, à condition qu'Alexis leur payeroit les frais de cette expédition, et qu'il soumettroit l'église grecque à l'obéissance du pape. Le tyran ne put soutenir l'effort des croisés. Il fut obligé de se sauver avec Théodore Lascaris son beau-frère. Isaac fut délivré, et Alexis mis sur le trône. L'armée hivernoit aux environs de Constantinople, en attendant l'effet des promesses de ce prince; lorsqu'un troisième Alexis surnommé Mauzufle, grand maître de sa garderobe, profitant des mauvaises dispositions du peuple sur qui ont avoit été obligé de faire des levées, se saisit de sa personne, l'étrangla de ses propres mains, et, pendant qu'Isaac agonisoit, se fit déclarer empereur. Ensuite il sortit contre les croisés; mais il fut repoussé, et Constantinople assiégée et prise au bout de soixante jours. Les vainqueurs donnèrent pouvoir à douze des principaux d'entr'eux d'élire un empereur; à condition que, s'il

1203. 1204. 1205. 1201. 1203. 1204.

étoit Français, le patriarche seroit Vénitien ; et que, si l'empereur étoit Vénitien, le patriarche seroit Français. Par un commun suffrage, l'empire fut déféré à Baudoin, comte de Flandres, et le patriarchat à Thomas Morosini Vénitien. Les croisés n'eurent pas de peine à conquérir tout ce que les Grecs possédoient en Europe. Ils en firent plusieurs souverainetés qu'ils partagèrent entr'eux. La Thessalie échut à Boniface, marquis de Montferrat, avec titre de royaume ; moyennant quoi, il céda l'île de Candie aux Vénitiens. D'autre part, les Grecs conservèrent ce qu'ils avoient en Asie. Théodore Lascaris prit les ornemens impériaux à Nicée en Bithynie, et signala son règne par une grande victoire qu'il remporta depuis sur les Turcs, dont il tua le sultan de sa propre main. De la maison des Comnène, Alexis eut la ville de Trébisonde sur le Pont-Euxin ; et de là s'est formé l'EMPIRE DE TRÉBISONDE, qui est toujours demeuré séparé de celui de Constantinople, jusqu'à ce que l'un et l'autre ont été envahis par les Turcs, comme nous le remarquerons en son lieu. Cependant plusieurs ordres religieux prirent naissance. Saint Dominique, de la noble maison des Guzmans en Espagne et chanoine d'Osma, fut l'instituteur
1208. de celui des *frères prêcheurs* ou jacobins ; et saint François, fils d'un marchand de la ville d'Assise en Italie, de celui des *frères mineurs* ou cordeliers. La dévotion du premier envers la sainte Vierge lui fit inventer le *rosaire*, qui est comme une couronne ou un chapeau de fleurs

pour couronner la mère de Dieu; d'où est venu aussi le mot de chapelet. Dès auparavant, l'ordre des carmes s'étoit formé en Syrie, par le concours de plusieurs pélerins des régions de l'Occident, qui, étant parvenus en ce pays-là s'y étoient arrêtés en plusieurs hermitages. Aimeric, légat du pape et patriarche d'Antioche, les rassembla tous sur le mont Carmel, d'où ils ont tiré leur nom; et Albert patriarche de Jérusalem dressa leur règle.
L'ordre de la sainte Trinité, de la ré- 1203.
demption des captifs, vulgairement appelé des mathurins, est aussi de ce temps-là. Il prétend ne tirer son origne que de Dieu seul, qui en donna le dessein au bienheureux Jean de Matha, gentilhomme provençal et docteur en théologie à Paris, et à l'hermite Félix, qui s'étoient rétirés dans la solitude de Cerfroi auprès de Meaux. Raimond, comte de Toulouse, s'attira les foudres de Rome, parce qu'il protégeoit ouvertement les Albigeois, et avoit fait massacrer Pierre de Châteauneuf, moine de Cîteaux, un des légats du pape et le premier qui exerça l'INQUISITION. Le pape excommunia le comte, délia ses sujets de leur serment de fidélité, et donna ses terres au premier occupant. Ce
prince fut si effrayé de cette sentence, 1208.
et de ce qu'en même temps on prêchoit une croisade contre lui, que pour conjurer cet orage, il se soumit à la plus grande de toutes les ignominies. Car il fut battu
de verges à la porte de l'église de Saint 1209.
Gilles, où Pierre de Châteauneuf avoit été enterré, et ensuite traîné sur son tom-

beau avec une étole au col par le légat du pape, en présence de vingt archevêques et d'une multitude de peuple. Les croisés ne laissèrent pas de poursuivre les hérétiques. Ils prirent sur eux la ville de Béziers où il fut tué plus de 60,000 personnes. Leurs autres villes ne tinrent pas, et cédèrent à la valeur de Simon comte de Montfort, qui fut élu chef de cette guerre. Philippe empereur d'Allemagne ayant été assassiné, Othon IV se vit paisible possesseur de l'empire et prit le nom d'empereur. Le pape Innocent, qui s'étoit jus-
1210. ques-là déclaré son protecteur et qui cette année le couronna à Rome de ses propres mains, l'excommunia bientôt après, parce qu'il entreprenoit sur les terres de l'église et sur celles de Frédéric roi de Sicile, feudataire du saint siége. L'Espagne se trouva alors dans un très-grand danger.
1211. Aben-Mahomad, empereur des Maures d'Afrique, y fit passer une armée de trois cent mille hommes de pied et de cent-
1212. ving mille chevaux. Le pape ayant provoqué une croisade contre ces infidèles, ils furent taillés en pièces dans les plaines de Tolosa, et leur empereur eut bien de la peine à se sauver. Ce barbare avoit barricadé avec des chaînes le côté de son camp où il étoit. Sanche roi de Navarre força cette barricade; et, en mémoire de cette action, il mit des chaînes sur son écu, d'où sont venues les armes de Navarre. La France se vit attaquée à son tour par une puissante ligue qui se fit entre l'empereur Othon, Jean roi d'Angleterre, Ferrand comte de Flandre, fils

de Sanche I roi de Portugal, et Renaud comte de Boulogne. Jean commença la guerre en Anjou. Il n'osa attendre l'armée française, et se retira avec précipitation. Les grands coups se donnèrent auprès de Bouvines, qui est un village entre Lille et Tournay. Les confédérés avoient une armée de cent cinquante mille hommes : celle de Philippe Auguste étoit plus foible de la moitié. On en vint aux mains le quinze 1214.
juillet, et le combat dura depuis midi jusqu'au soir. Philippe y courut grand risque de sa personne, ayant été abattu, foulé aux pieds des chevaux, et blessé à la gorge : néanmoins il remporta une pleine victoire. L'empereur fut obligé de s'enfuir. Son grand étendard qui étoit un dragon avec un aigle impérial au-dessus, et le chariot qui le portoit, furent rompus en morceaux ; et cinq comtes, entre lesquels étoient Ferrand et Renaud, avec vingt-deux seigneurs portant bannière, furent faits prisonniers. Ferrand fut mené en triomphe à Paris chargé de fers ; et accomplit ainsi, dans un sens bien différent de celui qu'il avoit imaginé, une prédiction qu'on lui avoit faite. L'abbaye de notre Dame de la victoire près de Senlis, que le roi fonda à cette occasion est un monument éternel de la valeur et de la piété de ce prince. Henri I succéda à son père Alphonse le Noble, étant âgé seulement de neuf ans. La régence du royaume de Castille fut donnée à Bérengèle sa sœur, femme d'Alphonse, roi de Léon. Les comtes de Lara la lui contestèrent. Cela causa des troubles qui en

attirèrent encore d'autres dans le règne suivant : car Henri étant mort au bout de trois ans d'une blessure qu'il reçut à la tête par la chute d'une tuile, et Bérengèle ayant fait couronner son fils Ferdinand III, le roi de Léon se mit de la partie, et voulut dépouiller son propre fils. Le mauvais succès qu'il eut devant Burgos et la mort de dom Alvar de Lara, rétablirent la paix dans le royaume. La doctrine de l'église touchant le saint sacrement ayant
1215. besoin d'une plus grande explication, pour fermer tout-à-fait la bouche aux hérétiques, le pape Innocent III assembla à Rome le quatrième concile général de Latran, dans lequel le mot de *transubstantiation* fut reçu. On y condamna aussi le livre de l'abbé Joachin, contenant des propositions dangereuses et contraires à la foi. Dans ce même concile, on adjugea à Simon de Montfort la propriété des terres de Raimond comte de Toulouse, qui ayant pris les armes depuis sa réconciliation, avoit été entièrement dépouillé. Jean roi d'Angleterre éprouva un pareil destin. Il s'étoit brouillé avec le pape, par refus qu'il avoit fait de recevoir pour archevêque de Cantorbéri le cardinal Etienne Langton, qui avoit été élu sans lui demander son consentement; et, parce que le pape avoit menacé son royaume d'interdit, il en avoit chassé tous les ecclésiastiques et tous les moines. Ce prince, ayant été excommunié et se voyant à la veille de perdre son royaume, voulut se raccommoder avec le pape, et rendit sa couronne tributaire envers le saint

siége de mille marcs d'argent par an. Mais ses sujets s'étoient déjà donné à Louis fils de Philippe ; et l'ayant appelé en Angleterre, ils le couronnèrent solennelement 1216.
dans la ville de Londres. Toutefois, le malheureux Jean étant venu à mourir sur ces entrefaites d'un poison qu'on croit qu'un moine lui donna, les Anglais furent émus de compassion pour ses enfans, et reconnurent Henri son fils aîné : de sorte que Louis fut obligé de revenir en France. C'est dans ces troubles que le parlement d'Angleterre a pris son origine et ses priviléges, quoique la chambre basse n'y ait participé que sur la fin du quinzième siècle. Pour Raimond comte de Toulouse, 1217.
il se rétablit dans sa ville capitale par le seul secours de Jacques roi d'Arragon, qui étoit neveu de sa femme. Simon de Montfort alla aussitôt assiéger cette ville. Il y fut tué dans une sortie, et laissa des enfans qui ne se trouvèrent pas assez puissans pour conserver ses conquêtes. Ainsi le Toulousain rentra dans toutes ses places.

On vit en France se former une congrégation appelée de sainte Catherine du Val des écoliers, dans le diocèse de Langres. Elle fut établie sous la règle de saint Augustin, par un certain Guillaume qui, ayant étudié à Paris et enseigné depuis en Bourgogne, se retira dans cette solitude avec ses écoliers, et fit approuver son institut par l'évêque diocésain. Sept ou huit ans auparavant, on en avoit vu commencer un autre de la règle de Cîteaux au même diocèse, dans le lieu dit le Val des Choux.

1215. Après la mort d'Othon IV, Frédéric II, fils de l'empereur Henri VI, et de Constance fille de Roger premier roi de Sicile, prit possession de l'empire qui lui avoit été déféré du vivant de son prédécesseur, et fut couronné à Rome par le pape Honoré III. Ce prince épousa Iolande fille de Jean de Brienne roi de Jérusalem; et c'est delà que le titre de ce royaume est demeuré uni à celui du royaume de Sicile. Jean Ducas succéda à Théodore Lascaris son beau-père: et, pendant le cours de son règne, il retira plusieurs places de la domination des Latins. L'ordre de Notre-Dame de la Merci commença alors, et dut son institution à Jacques roi d'Arragon, à Raymond de Pegnafort dominicain son confesseur, et à Pierre de Nolasque gentilhomme natif du diocèse de saint Pancul en Languedoc. Dans la même année, Philippe Auguste laissa par sa mort le royaume de France à Louis VIII son fils. Ce prince, après avoir gagné une bataille en Poitou contre les Anglois, remporta sur eux les villes de Niort, de saint Jean d'Angely, de la Rochelle, et généralement toutes les places qu'ils possédoient depuis à la Garonne. Il se croisa contre les Albigeois: et, par la prise d'Avignon et de plusieurs villes de Provence, il y avança jusqu'à quatre lieues près de Toulouse. Comme il revenoit en France par l'arrière saison, il fut empoisonné par un des grands du royaume que l'histoire ne nomme point, et mourut au château de Montpensier en Auvergne. La minorité de saint Louis son fils fut beaucoup tra-

versée par la jalousie des seigneurs français, qui avoient de la peine à souffrir que le gouvernement fût entre les mains d'une femme. C'étoit Blanche la mère, fille d'Alphonse IX roi de Castille, belle et pieuse princesse. Elle sut profiter adroitement de l'inclination que Thibaud comte de Champagne avoit pour elle; et, l'ayant détaché de leur parti, elle vint à bout de le dissiper. L'empereur Frédéric II avoit promis au pape, à son couronnement, qu'il meneroit une armée dans la Terre-Sainte. Il y alla en effet; et trahit les intérêts de la religion, s'étant contenté d'une ville démantelée, et de quelque peu de terres. Raimond VII comte de Toulouse fit la paix avec le roi saint Louis, par le mariage de sa fille Jeanne avec Alphonse frère du roi; et fut réconcilié à l'église comme son frère, ayant fait amende honorable à Notre-Dame, nus pieds et en chemise, le jour du vendredi saint. Ensuite le légat du pape alla établir l'inquisition dans son pays. La France, continuant d'avoir des rois pour vassaux, vit 1229.
couronner Thibaud comte de Champagne, à qui le droit héréditaire déféra le royaume de Navarre après le décès de don Sanche son oncle maternel. Les Sarrasins faisoient tous les jours de nouvelles pertes. Jacques roi d'Arragon les chassa des îles de Majorque et de Minorque, et conquit 1230.
sur eux le royaume de Valence. Davantage, Ferdinand III roi de Castille et de 1238.
Léon, leur prit la ville de Cordoue, et re- 1239.
çut d'Hudiel le royaume de Murcie, à con- 1240.
dition de lui en laisser la moitié des re-

venus, sa vie durant. Frédéric remplissoit l'Italie de troubles, et renouveloit les factions des Guelphes et des Gibelins. Henri son fils aîné se révolta en Allemagne con-
1236. tre lui, fut défait, et mourut peu de temps après dans la Pouille.

Vers ce même temps, le pape Grégoire IX publia les décrétales, qui sont une com-
1231. pilation qu'il fit faire des rescrits et des constitutions des papes, principalement depuis Alexandre III jusqu'à lui. Un de ses successeurs a fait faire un pareil recueil, à la fin duquel on a encore ajouté les constitutions de quelques papes postérieurs; et tout cela ensemble, avec le décret de Gratien, est ce qu'on appelle le droit canonique.

L'empire des Latins en Grèce étoit sur le penchant de sa ruine. Baudouin II fut obligé d'engager aux Vénitiens la couronne d'épines de notre Seigneur pour une somme d'argent, et vint en France l'offrir au roi saint Louis. Le roi l'envoya retirer et fit bâtir à cette occasion la sainte cha-
1245. pelle dans son palais à Paris, où ce précieux gage de notre salut a été conservé depuis ce temps-là, et dans laquelle il fonda des chanoines et des chapelains. Ce prince rangea à son devoir Hugues de Lusignan comte de la Marche, dont la femme Isabelle, veuve de Jean roi d'Angleterre, ne pouvoit consentir qu'il rendît hommage à Alphonse nouveau comte de Poitou, frère du roi. La bataille de Tail-
1242. lebourg, que Louis gagna contre les Anglais, abatit les Hugues et sa femme à ses pieds. L'empereur Frédéric II se dé-

claroit ennnemi des papes, et commettoit des hostilités sur les terres de l'église. Innocent IV, fuyant sa persécution, se réfugia en France, et y assembla le premier concile général de Lyon, dans lequel ce prince fut excommunié, et dégradé de l'empire et de toutes ses terres 1245.
et seigneuries. Après quoi, les Allemands élurent pour roi des Romains, Henri Landgrave de Hesse et de Thuringe. Dans ce même concile, le pape, voulant honorer les cardinaux par quelque marque éclatante, de distinction, ordonna que ceux de cet ordre porteroient le chapeau rouge, pour signifier qu'ils devoient être toujours prêts à répandre leur sang pour la défense de la foi. Pendant qu'en Espagne 1249.
Ferdinand III se rendoit le royaume de Grenade tributaire, et qu'il ajoutoit celui de Séville à ses conquêtes, le saint roi se disposoit au voyage de la Terre-Sainte. Il partit; et prit terre à Damiette, malgré la resistance des Sarrasins qui étoient sur le bord de la mer pour l'empêcher. La prise de cette ville, ni le gain de deux combats ne purent le mettre en sureté. Il fut enveloppé à la fin, fait prisonnier 1250.
avec ses deux frères Alphonse et Charles, ne fut délivré que moyennant une rançon de quatre cent mille livres.

Ce fut alors que les Tartares, ci-devant sujets des rois des Indes, chassèrent les Turcs de la Perse, et s'emparèrent de ce grand royaume.

Le malheureux Frédéric combattoit contre sa destinée. Les électeurs, après la mort d'Henri, lui avoient substitué Guil-

laume comte d'Hollande. Ce prince donna la ville de Turin à Thomas comte de Savoie, en faveur de son mariage avec une nièce du Pape Innocent IV. Frédéric fut emporté par une mort violente; soit qu'il ait été empoisonné par Mainfroi son fils naturel; ou que, comme d'autres disent, ce bâtard l'ait fait étouffer entre deux matelas. L'université de Paris se rendoit tous les jours plus recommandable. Robert, docteur en théologie, natif du village de Sorbonne, près de Sens, très-chéri du roi saint Louis, bâtit à Paris le collége des
1252. *pauvres maîtres de Sorbonne*, qui depuis long-temps est dans une haute réputation. Dans la même année, la reine Blanche, mère de ce saint roi, passa à une meilleure vie; et fut portée avec grande pompe sur les épaules des principaux seigneurs de la cour, assise dans une chaise d'or, le visage découvert, et revêtue des ornemens royaux par-dessus l'habit de religieuse de l'ordre de Cîteaux, qu'elle avoit pris quelque temps avant sa mort au monastère de Maubuisson, du même ordre, que son fils lui avoit fondé. Alphonse X succéda à son père Ferdinand; et ne crut pas qu'il fût indigne d'un prince de cultiver l'astronomie, dans laquelle il se rendit très-cé-
1254. lèbre. Les crimes servirent de degrés à Mainfroi pour monter au trône de Sicile. Il empoisonna Conrad fils de Frédéric, qui, ne le croyant point auteur de sa mort, lui donna la tutelle de Conradin son fils.
1255. L'empire d'Allemagne étant devenu vacant par le trépas de Guillaume comte de Hollande, qui périt dans une embuscade que

lui dressèrent les Frisons, fut déféré par une partie des électeurs à Richard duc de Cornouaille, frère d'Henri III roi d'Angleterre; et, par un autre, à Alphonse X roi de Castille. Ce dernier ne daigna pas se transporter en Allemagne, et ne s'y fit reconnoître que par son argent. Pour Richard, il se rendit en diligence à Francfort, et prit possession de sa dignité. Peu après, ayant épuisé toutes ses finances par des libéralités excessives, il tomba dans le mépris de ceux mêmes qui l'avoient élevé; et fut contraint, au bout de deux ans, de retourner en Angleterre. Les augustins commencèrent à avoir un nom dans le monde. Cet ordre fut composé d'un assemblage de plusieurs sortes de congrégations d'hermites de l'Occident, qui avoient différens habits et différentes règles. Le pape Alexandre IV, par sa constitution du mois de mai, les réunit toutes en une sous la règle de saint Augustin, et leur donna l'habit noir. L'année suivante, ce même pape confirma l'institution, faite par le prieur et les religieux du monastère de sainte Marie des arènes de Marseille, des serfs de sainte Marie, mère de Christ, vulgairement appelés les Blancs-Manteaux.[e] Après le décès de Théodore Lascaris qui avoit succédé à Jean Ducas, Michel Paléologue, descendu par sa mère d'Alexis Comnène, gouverna l'empire des Grecs en qualité de tuteur de Jean fils du défunt, qui étoit en bas âge. Au bout de quatre ans, ayant fait crever les yeux à son pupille, il se fit déclarer empereur. Par un avis qui lui fut donné, il surprit la ville de Constantinople, et mit fin

1256.

1257.

1261.

à l'empire des Latins. Mainfroi s'étoit rendu odieux par ses crimes. Il avoit sur-tout excité l'indignation du pape, à cause de son usurpation et des entreprises qu'il faisoit sur les terres de l'église. Pour se donner de l'appui, il maria sa fille Cons-
1262. tance à Pierre fils aîné de Jacques roi d'Arragon, qui ne dédaigna point ce parti, parce qu'il lui donnoit une espérance au
1263. royaume de Sicile. D'autre côté, le pape Urbain IV conféra ce royaume à Charles comte d'Anjou, frère du roi saint Louis.
1264. Urbain a laissé à l'église un monument de lui, que tous les siècles révéreront. C'est l'institution de la fête du saint Sacrement, à l'occasion d'un miracle qui arriva dans un village auprès d'Orviette; une hostie ayant jeté du sang pour confondre l'incrédulité du prêtre qui célébroit la messe. Saint Thomas d'Aquin, qui étoit pour lors professeur en théologie, à Orviette composa l'office de cette fête. Clément IV, succes-
1265. seur d'Urbain, confirma le don fait à Charles du royaume de Sicile. Ce prince fut reçu à Rome, avec de très-grands honneurs; et,
1266. ayant défait Mainfroi dans une bataille où cet usurpateur perdit la vie, il se mit en possession de ce royaume. Conradin, petit-fils de Frédéric, assembla une fameuse ar-
1268. mée pour révendiquer l'héritage de ses pères. Il fut défait auprès du lac Célano, et arrêté par les chemins comme il se sauvoit par la fuite. L'année suivante, Char-
1269. les lui fit couper la tête publiquement dans la ville de Naples, et éteignit en lui les restes de l'illustre maison de Souabe. Ce jeune prince, étant sur l'échaffaud, après

avoir déploré son malheur, jeta son gand dans la place, pour marque de l'investiture de ses royaumes, à celui de ses parens qui voudroit poursuivre sa querelle. Un cavalier l'ayant relevé, le porta à Pierre infant d'Arragon. Le roi saint Louis étoit sans doute l'héritier légitime du royaume de Castille, étant fils de Blanche fille aînée d'Alphonse IX; au lieu qu'Alphonse X n'étoit issu que de Bérenge la cadette. Pour accommoder ce différend; il maria sa fille Blanche avec Ferdinand fils aîné d'Alphonse; à condition que, si Ferdinand mouroit avant son père, les enfans qui seroient nés de ce mariage succéderoient à la couronne, à l'exclusion de leurs oncles: et, moyennant cela, il renonça aux droits qu'il avoit sur la Castille. Ce saint roi, touché des maux que souffroient les chrétiens du Levant, et voulant s'assurer de l'Egypte pour être en état de les protéger, crut qu'il devoit commencer par la conquête du royaume de Tunis. Il se mit en chemin, ayant laissé la régence de son royaume à Mathieu abbé de saint Denis et à Simon comte de Nesle, et arriva devant cette ville. Après cinq semaines de siége, les chaleurs excessives du pays, la disette d'eau, l'air de la mer, et plusieurs autres incommodités, causèrent des fièvres pestilentes et des dyssenteries dans son armée, dont il 1270.
fut lui-même emporté. Philippe le Hardi son fils lui succéda; et bientôt après le décès de Jeanne, veuve d'Alphonse son oncle, qui étoit mort douze jours avant elle sans enfans, il se vit maître du comté de 1271.
Toulouse, suivant le traité qui avoit été

fait avec le comte Raimond. Rodolphe, comte
1273. d'Hasbourg fut élu empereur d'Allemagne. C'est lui qui a posé les fondemens de la maison d'Autriche, dont il est le chef. Plusieurs sujets importans, mais principalement l'espérance de réunir l'église Grecque avec la Latine, donnèrent lieu au pape Grégoire X de convoquer le deuxième concile général de Lyon. Michel Paléologue empereur
1274. de Grèce y envoya ses ambassadeurs avec des lettres de sa part, par lesquelles il renonçoit à son schisme et protestoit de suivre la foi de l'église Romaine. Ce n'étoit qu'une feinte pour s'ôter de dessus les bras Baudouin qui lui contestoit l'empire, et Charles roi de Sicile qui le menaçoit continuellement. On fit dans ce concile des règlemens pour l'élection des papes, et on y excita les princes chrétiens au recouvrement de la Terre-Sainte. L'église perdit alors deux de ses docteurs les plus célèbres, saint Thomas d'Aquin, comme il alloit au concile, et saint Bonaventure, que le pape avoit fait cardinal, pendant que le concile duroit encore. Après la mort de Jacques roi d'Ar-
1276. ragon, les îles de Majorque et de Minorque furent données, suivant son testament, à Jacques son fils puîné, avec titre de royau-
1278. me. L'empereur Rodolphe gagna une bataille mémorable contre Ottocar roi de Bohême, qui fut tué sur le champ de bataille. Le fruit de cette victoire fut le duché d'Autriche, que ce prince donna à son fils Albert, et qui est toujours depuis demeuré à sa postérité. L'Europe se vit incontinent toute en feu par le ressentiment d'un simple particulier. Jean, seigneur de l'île de Procida, ayant été dé-

pouillé de ses biens par Charles roi de Sicile, entreprit de le dépouiller lui-même, et de mettre le roi d'Arragon en possession de son royaume. Il trouva dans tous les princes de l'Europe des dispositions très-favorables à son dessein : car les deux empereurs de Grèce et d'Allemagne ne redoutoient que trop l'agrandissement de Charles, et sa puissance donnoit de l'ombrage au pape même. De plus, ce pontife (c'étoit Nicolas III, de la maison des Ursins) avoit un extrême dépit de ce que Charles lui avoit refusé avec mépris une de ses filles pour un de ses neveux. Ainsi, 1282.
après bien des allées et des venues que Jean fit déguisé en moine, tel fut l'effet de sa conspiration, que le 20 mars jour de Pâque, au premier coup de vêpres, tous les Français, à l'exception d'un seul, furent massacrés par toute l'île de Sicile. Ce fut avec tant de fureur, que les pères éventroient leurs filles qui étoient grosses des Français, et écrasoient leurs enfans contre les rochers. Nicolas II étoit mort auparavant cette sanglante tragédie, et le saint siége étoit rempli par un pape tout Français. Mais le branle étoit donné ; et cette grande affaire avoit été amenée de trop loin, pour ne pas arriver à sa fin. Charles étoit dans la Toscane, quand il en apprit la nouvelle. Il vint aussitôt mettre le siége devant Messine. Les Siciliens furent rassurés par la présence de Pierre, roi d'Arragon, qui aborda à Palerme, et Messine fut délivrée. D'ailleurs Charles se laissa amuser par la proposition que le roi d'Arragon lui fit d'un duel qui n'eut point d'exécution. Michel Paléologue

1283. mourut ; et, parce qu'il étoit entré en quelque liaison avec les Latins, Andronic son fils et son successeur lui dénia les honneurs de la sépulture, le fit enterrer avec aussi peu de pompe que s'il eût été le dernier homme de l'empire. Cependant le pape Martin IV fulmina contre l'Arragonois. Il donna son royaume à Charles, second fils de Philippe le Hardi, et envoya en France le cardinal Jean Cholet son légat pour investir ce prince. Tout cela ne put retarder les progrès du roi d'Arragon, à qui la fortune donna une nouvelle matière de triomphe. Car son amiral Roger de Lauria, ayant mis le siége devant Naples pendant l'absence du roi de Sicile, trouva moyen d'attirer Charles le boiteux son fils à un combat naval, dans lequel il le fit prisonnier et l'emmena à Palerme. Le roi Philippe le Hardi mit une nouvelle couronne dans sa maison, par le mariage de Philippe le bel son fils aîné avec Jeanne héritière de Navarre. La Castille étoit en trouble depuis quelque temps, à cause des entreprises de Sanche fils d'Alphonse X qui dépossèda presqu'entièrement son père de son vivant. Cette année, il lui succéda, au préjudice des enfans de Ferdinand son frère aîné, qui étoit mort du vivant du père, et contre les termes exprès du contrat de mariage de Blanche fille de saint
1285. Louis avec ce prince. L'année suivante fut fatale à trois rois ; à Charles roi de Sicile, à Pierre roi d'Arragon son ennemi, et à Philippe le Hardi roi de France. Pierre mourut à Valence d'une blessure qu'il reçut en voulant secourir Gironne, et laissa trois fils, dont

dont l'aîné Alphonse lui succéda au royaume d'Arragon, et Jacques, le second, s'empara de celui de Sicile. Pour Philippe, après avoir pénétré assez avant dans la Catalogne, il fut obligé de revenir à cause des maladies qui se mirent dans son armée; et, ayant vu la perte subite de ses conquêtes, il mourut en partie de chagrin à Perpignan. L'empereur Rodolphe vendit la souveraineté à plusieurs villes d'Italie, et dégrada ainsi l'empire qui lui avoit été confié. Charles le Boiteux fut délivré sous des conditions qui ne furent point exécutées; et cette fameuse querelle tint suspendus les esprits encore quelque temps. Les chrétiens achevèrent de tout perdre en Orient. Alsir, soudan d'Egypte leur arracha les villes de Tripoli, de Sidon, de Tyr, et quelques autres forteresses; et, comme s'ils avoient voulu contribuer eux-mêmes à leur ruine, l'infraction qu'ils firent d'une trève leur coûta encore la ville de Ptolémaïde, qui étoit la seule qui leur étoit restée. De sorte que les guerres saintes cessèrent; et il ne passa en ce pays-là que des pélerins. 1291.

En cette année, la maison de la sainte Vierge à Nazareth, où elle conçut le fils de Dieu, fut, dit-on, transportée par les anges sur une petite montagne dans la Dalmatie, à l'autre bord de la mer Adriatique. Trois ans après, elle fut apportée au bord de deçà dans un bois qui appartenoit à une veuve nommée Lorette. Il s'y est depuis bâti une petite ville et une magnifique église, qui conservent encore le nom de cette veuve.

Quoique la renonciation que saint Louis

avoit faite au royaume de Castille pût être révoquée par l'inexécution du contrat de mariage de Blanche de France; néanmoins
1290. Philippe le Bel, fils et successeur de Philippe le Hardi, renonça cependant à cette
1291. couronne par un traité qu'il fit avec don Sanche. Après la mort de Rodolphe, Adolphe comte de Nassau fut élu empereur. Les historiens parlent diversement des qualités de ce prince. Le saint siége ayant été vacant pendant plus de deux ans après la mort de Nicolas IV, les cardinaux, ennuyés de ne pouvoir s'accorder, nom-
1294. mèrent pour pape un bon hermite appelé Pierre de Moron, qui ne s'attendoit guère à un tel honneur, et qui fit tout son possible pour ne le point accepter. Enfin, ayant été contraint de céder aux instances qu'on lui fit, il prit le nom de Célestin, et le donna aux religieux dont il fut l'instituteur. Ce saint homme, se trouvant peu propre au gouvernement des affaires temporelles, le cardinal Bénédict Cajétan sut profiter de son dégoût, et au bout de six mois, lui ayant persuadé qu'il pouvoit se déposer lui-même, il se fit élire en sa place, sous le nom de Boniface VIII. Il fit plus: car, pour empêcher que Célestin ne se ravisât, il le fit enfermer dans une étroite prison, et l'y retint le reste de ses jours. Le nouveau pape, à son avénement, frappé du désir de procurer la paix entre les princes chrétiens, pour les unir au recouvrement de la Terre-Sainte, fit consentir Jacques roi de Sicile, devenu roi d'Arragon par la mort d'Alphonse son frère, à restituer cette île à Charles le

Boiteux. D'autre part, Frédéric son puîné, à qui Alphonse avoit légué ce royaume, s'en fit nommer roi par les Siciliens. Depuis ce temps, l'île de Sicile est demeurée à la maison d'Arragon : le royaume de NAPLES resta sous l'obéissance de Charles. Les titres commencèrent à illustrer l'Italie. Mathieu Visconti fut créé duc de MILAN, et prit de l'empereur Adolphe l'in- 1295.
vestiture de ce duché. Ferdinand IV succéda à don Sanche roi de Castille, son père. L'ambition de don Juan son oncle, et les prétentions légitimes d'Alphonse de la Cerde, son cousin, fils du frère aîné de Sanche, excitèrent des mouvemens pendant la minorité de Ferdinand. Il s'affermit sur le trône par la double alliance qu'il fit avec Denys roi de Portugal, dont il épousa la fille, et dont le fils épousa sa sœur. Le pape Boniface s'étoit persuadé qu'il avoit droit de commander aux rois, et que toutes les puissances du monde devoient être soumises à la sienne. Cette opinion
n'étoit point reçue en France ; et il trouva, 1296.
dans le roi Philippe le Bel, un prince tout-à-fait déterminé à soutenir le contraire. L'érection de l'abbaye de saint Antonin de Pamiers en évêché, et plus encore la nomination faite par le pape de Bernard Saissery pour remplir ce siége, offensa le roi, qui ne permit pas à cet évêque d'en prendre possession pendant plus de deux ans. Toutefois le pape parut vouloir regagner ses bonnes graces, en canonisant saint Louis son aïeul.
Pendant ce temps-là, Philippe et Edouard 1297.
I, roi d'Angleterre se faisoient la guerre. Leur rupture arriva par une querelle que

deux mariniers, sujets des deux rois, se firent sur les côtes de la Guienne. L'Anglais mit dans son parti Gui de Dampière, comte de Flandre. Ce prince fut d'abord abattu par la perte de la bataille de Furnes, et par la prise de plusieurs de ses villes; et, ayant été assiégé dans Gand avec toute sa famille, il se rendit à la discrétion du roi, qui le fit mettre lui et ses enfans en diverses prisons. L'empereur Adolphe, devenu odieux aux prin-
1298. ces d'Allemagne, fut déposé, et Albert d'Autriche, fils de Rodolphe, fut élu en sa place. La bataille de Spire, où Adolphe perdit la vie, confirma l'élection d'Albert. Ce fut alors, pour la première fois, que
1300. l'usage de visiter, tous les cent ans, le tombeau des saints apôtres à Rome fut consacré par un acte authentique. Le pape Boniface VIII, ayant été instruit de cette coutume, fit une bulle pour la perpétuer dans les siècles à venir, et accorda une indulgence générale à tous les fidèles qui satisferoient à ce devoir. Mais, dans un temps de paix et de réconciliation un nouvel incident ralluma, plus que jamais, la querelle entre le pape et le roi. Bernard Saisset, que le pape avoit chargé d'exhorter le roi à porter les armes en la terre sainte, le fit en des termes si hauts et si impérieux que le roi le fit arrêter prisonnier. Depuis ce temps-là, les choses furent portées à des extrémités qu'on auroit de la peine à s'imaginer, si elles n'étoient attestées par l'histoire et confirmées par les monumens publics qui en sont demeurés. Les Turcs faisoient des progrès dans l'Orient. Ils divisèrent leurs conquê-

tes en sept principautés. La province de Bithynie échut à OTTOMAN, qui, bientôt après, se rendit maître de toutes les autres, et donna son nom à leur empire.

Comme le point le plus important de la querelle entre le pape Boniface VIII et le roi Philippe le Bel étoit la prétention de ce pontife d'être le supérieur des rois, même au temporel; pour se fortifier contre cette entreprise, le roi fit assembler, dans l'église de Notre-Dame de Paris, les états de son royaume, qui déclarèrent qu'ils ne reconnoissoient point d'autre supérieur au temporel que lui. On ajouta à cela, de la part du roi, un appel au futur concile de toutes les procédures que Boniface pourroit faire. Le pape, de son côté, envoya en France le cardinal le Moine, pour sonder les dispositions du clergé à son égard. Il n'en trouva point de favorables. Enfin, après que les Français se furent bien mis dans l'esprit que Boniface n'étoit pas un pape légitime, Guillaume de Nogaret alla en Italie, se joignit avec Sciarra Colone; et, étant escorté de deux cents chevaux, entra dans la ville d'Agnania où ce pontife s'étoit retiré, et se saisit de sa personne. Quatre jours après, le pape fut délivré par le peuple de cette ville qui chassa les Français; mais il conçut un si grand déplaisir de l'outrage qu'on lui avoit fait, qu'aussitôt qu'il fut retourné à Rome il y mourut d'une fièvre chaude. Cependant Philippe perdit toutes ses conquêtes de Flandre. La bataille de Courtrai, que les Flamands gagnèrent contre Robert d'Artois, leur

1301.

1302.

1303.

haussa furieusement le courage : et peu s'en fallut que le roi lui-même, qui y alla, deux ans après, avec une nouvelle armée, ne fut accablé, ayant été surpris
3041. par un effort subit et impétueux des ennemis. Néanmoins il remporta une pleine victoire auprès de Mons en Puelle, où il fut tué plus de vingt-cinq mille Flamands. En mémoire de cet heureux événement, qu'il crut devoir à l'assistance de la mère de Dieu, il fit mettre dans l'église de Paris, devant la chapelle de la Vierge, sa statue équestre qui y est encore aujourd'hui. Il assiégea Lille : là, il fit la paix avec ces peuples, et remit leur comte en possession de son comté, à l'exception de quelques villes qu'il retint jusqu'à ce qu'on lui eût payé une somme de cent mille livres ; et, depuis encore, il se réserva le pouvoir de bannir du pays trois cents des plus factieux. Les justes prétentions d'Alphonse de la Cerde, petit-fils d'Alphonse X roi de Castille, donnoient de l'inquiétude à Ferdinand IV, qui ne pouvoit s'empêcher de voir que le droit de ce prince étoit meilleur que le sien. C'est pourquoi il l'engagea à se soumettre à l'arbitrage des rois d'Arragon et de Portugal, qui lui adjugèrent trente-deux villes, dont est composé le duché de Medina-Céli, qui est encore aujourd'hui possédé par ses descendans. Benoît XI et Clément V, successeurs de Boniface, expliquèrent ou révoquèrent ses constitutions, et donnèrent à Philippe le Bel toute la satisfaction qu'il pouvoit désirer. Ce prince ayant du ressentiment contre les templiers

qui avoient excité une sédition contre lui, et qui d'ailleurs étoient accusés par-tout de plusieurs crimes énormes, obtint le consentement du pape Clément V pour leur entière destruction. On les arrêta dans tous les états de la chrétienté; il 1307.
en fut brûlé à Paris cinquante-sept tout vifs et à petit feu, sans compter Jacques de Molai leur grand maître, qui fut aussi brûlé vif quelque temps après. 1308.
Les Juifs n'étoient guère moins odieux. On se contenta en France de les bannir et de confisquer leurs biens. Le pape Clément V, par une nouveauté qui causa de très-funestes effets, fixa le saint siége à Avignon, où il subsista pendant plus de soixante-dix ans. L'empereur Albert fut assassiné, et Henri, comte de Luxembourg, fut élu en sa place. Charles le Boiteux, roi de Naples, autant illustre dans la paix que malheureux dans la guerre, mourut dans cette même année. Il y eut contestation, pour sa succession, entre Carobert, roi de Hongrie, fils de Charles Martel son fils aîné prédécédé, et Robert son troisième fils (car Louis, le second, avoit pris l'habit de saint François et étoit évêque de Toulouse). Clément V décida pour Robert, et l'investit du royaume de Naples. L'île de Rhodes avoit été conquise sur les Grecs par les Sarrasins, et sur les Sarrasins par les Turcs. Les chevaliers de saint Jean de Jérusalem en chassèrent ces 1310.
derniers, et s'y établirent. Les Turcs firent d'inutiles efforts pour la reprendre. Elle fut si généreusement défendue par le secours

1311. et 1312. d'Amédée V, comte de Savoie, qu'ils furent obligés de se retirer. Ces chevaliers s'enrichirent des dépouilles des templiers, dont l'ordre fut supprimé au concile général de Vienne. Néanmoins les biens que ceux-ci avoient en Portugal furent depuis adjugés aux chevaliers de l'ordre de Christ, que le roi Denys institua six ans après. On condamna au concile de Vienne les erreurs des béguards ou béguins, qui étoient des espèces de contemplatifs, qui portoient l'habit de moine sans être astreints par aucuns vœux, et qui tenoient pour maxime que, dans l'état de perfection, on n'étoit assujetti à aucune loi. L'alliance helvétique commençoit à se former, et opposoit déjà l'union de trois cantons aux oppressions des lieutenans de la maison d'Autriche qui possédoit le duché de Souabe. L'empereur Henri VII fit la guerre en Italie contre les Guel-
1313. fes. Il y périt, ayant été empoisonné avec
1314. une hostie par un dominicain. Philippe le Bel mourut l'année suivante. Ses trois fils régnèrent successivement ; et à l'exception du premier, dont le fils posthume mourut au bout de huit jours, ils ne laissèrent point d'enfans mâles. Louis Hutin ayant laissé une fille, on jugea alors pour la première fois, avec délibération, que les filles étoient incapables de succéder à la couronne de France. Le règne du fils de Philippe le Bel fut fatal à quelques financiers, principalement à Enguerrand de Marigni, et à Gérard de la Guette, dont le premier fut pendu, l'autre mourut à la question. Un autre financier, nommé Pierre Remi, sieur de Montigni, fut aussi pendu sous

le règne suivant. Après un intervalle de plus de deux années, depuis la mort de Clément V, les cardinaux n'ayant pu s'accorder sur le choix de son successeur, convinrent de reconnoître pour pape celui que Jacques d'Ossa cardinal, évêque de Porto, nommeroit. Ce prélat se nomma lui-même, et se fit appeler Jean XXII. C'étoit un homme de basse naissance, mais d'un grand courage, et d'un esprit élevé. Il multiplia les évêchés et les revenus de la cour de Rome. Alphonse XI avoit succédé depuis peu à Ferdinand IV, roi de Castille, son père. Comme il étoit en très-bas âge, il y eut des contestations pour la régence du royaume entre don Pèdre, son oncle, et don Juan son grand oncle. Néanmoins ces deux princes s'accommodèrent, et partagèrent entr'eux l'autorité. Ils n'en jouirent pas long-temps; car étant entrés avec une armée dans les terres du roi de Grenade, et revenant chargés de butin, ils furent défaits par les Maures, et périrent tous deux en cette occasion. Les troubles recommencèrent dans l'empire et dans l'Italie. Louis de Bavière et Frédéric d'Autriche se disputoient le titre d'empereur qui leur avoit été donné à chacun par une partie des électeurs. Celui-ci fut vaincu, et fait prisonnier par son rival. Le pape Jean XXII, irrité de ce que Louis portoit ce titre sans sa permission, l'excommunia. Louis ne laissa pas d'aller à Rome prendre les ornemens impériaux; et, quelque temps après, il plaça dans la chaire pontificale Michel de Corbière, de l'ordre de saint François, qui prit le

1316. 1319. 1323. 1324.

nom de Nicolas V. De là de sanglantes guerres, et de soudaines révolutions. Plusieurs seigneurs d'Italie se rendirent maîtres des villes dont il n'étoient que gouverneurs. Benoît XII déclara ensuite leur domination légitime, pour s'en faire un appui contre cet empereur. Ainsi les Scaliger régnèrent à Véronne, et dans quelques villes voisines, les princes de la maison d'Est
1325. à Ferrare, et les Gonzagues à Mantoue. L'Angleterre n'étoit guère plus paisible. Les Spencer, père et fils, abusant de leur autorité, firent trancher la tête à vingt-deux barons, et obligèrent la reine Isabelle, femme d'Edouard II, de se réfugier en France auprès de Charles le Bel son frère. Le roi ayant remarqué quelque familiarité entre sa sœur et un certain Roger de Mortemer, gentilhomme Normand, qui s'étoit depuis peu sauvé de la tour de Londres, la chassa de son royaume. Cette princesse trouva de la protection dans la cour de
1326. Guillaume, comte de Hainaut; et ayant assemblé des forces qui augmentèrent tous les jours, elle retourna en Angleterre, fit exécuter les Spencer, et condamner son mari à une prison perpétuelle. Au bout de quelque temps, elle fit mourir ce malheureux roi d'une manière si barbare, qu'Edouard III, son fils, vengea cette mort
1328. sur elle-même. Philippe de Valois parvint à la couronne de France par le défaut de postérité masculine de Philippe le Bel, nonobstant les prétentions d'Edouard, qui étoit issu d'une fille de ce roi. La Navarre et les comtés de Brie et de Champagne étoient le patrimoine de Jeanne fille de

Louis Hutin, mariée à Philippe, comte d'Evreux, prince du sang; néanmoins les deux derniers rois les avoient retenues. Philippe leur rendit la Navarre, et leur donna des terres en récompense des comtés de Brie et de Champagne, qu'il réunit à la couronne. Ce prince ayant embrassé la défense de Louis, comte de Flandre, contre qui ses peuples s'étoient révoltés, gagna contr'eux la bataille de Cassel, et les rangea à leur devoir. Autant qu'il fit voir de valeur en cette occasion, autant montra-t-il de piété à conserver au clergé sa juris- 1329.
diction, que les juges royaux vouloient lui ôter par la bouche de Pierre de Cugnières, avocat général au parlement de Paris. L'empire de Grèce étoit en proie aux fureurs du jeune Andronic. Ce prince ambitieux s'ennuyant de la trop longue vie de son aïeul, qui l'avoit désigné son successeur, se révolta plusieurs fois contre 1332.
lui, et enfin il le contraignit d'abdiquer. Le pape Jean XXII voulut remettre en crédit une vieille opinion touchant l'état des ames après la mort, jusqu'au jour du jugement universel. Il trouva une forte 1333.
contradition de la part de la faculté de 1334.
théologie de Paris. Ce pontife mourut peu de temps après, et eut pour successeur Benoît XII, qui condamna cette opinion, et qui gouverna l'église avec beaucoup de modération et de désintéressement. On remarque qu'il ne voulut jamais agrandir ses parens, et qu'il avoit ordinairement à la bouche ces paroles du prophète royal: *Si mei non fuerint dominati, tunc immaculatus ero.* Bien qu'Edouard III, roi

d'Angleterre, eût acquiescé, par plusieurs actes, au jugement des seigneurs Français qui avoient déféré la couronne de France à Philippe de Valois, et qu'il eût personnellement rendu hommage à ce prince du duché de Guienne; néanmoins, excité par les instances continuelles de Robert, qui prétendoit qu'on ne lui avoit pas rendu justice en France sur le comté d'Artois, qu'on avoit adjugé, à son préjudice, à Mahaut, sœur du dernier comte son aïeul paternel, il entreprit de conquérir cette couronne à la pointe de l'épée. D'abord il débaucha les Flamands par l'entremise de Jacques Artevelle, brasseur de bière, qui étoit tout-puissant en ce pays-
1339. là : et, après que ces peuples l'eurent reconnu pour roi de France, il en prit la qualité, et mit des fleurs de lys dans ses armes. Il y avoit long-temps que l'Espagne n'avoit plus rien à craindre des Maures qui y habitoient; mais elle étoit de temps en temps en butte aux irruptions de ceux de cette nation qui y passoient d'Afrique. Albohacénus y aborda avec une armée effroyable, et mit le siége devant Tariffe. Les rois de Castille et de Portugal ayant marché au secours de cette place, remportèrent une victoire si entière sur
1340. ces infidèles, qu'il en fut tué plus de deux cent mille, et que leur roi fut obligé de repasser la mer en toute diligence. Cette déroute des Maures entraîna la perte de plusieurs de leurs villes au royaume de
1341. Grenade, et entr'autres d'Algézire, dont
1344. le siége, qui dura près de deux ans, fut un théâtre de valeur pour ceux de l'un

et de l'autre parti. Andronic, empereur de Grèce, mourut, et nomma Jean Cantacuzène, tuteur de ses deux fils. Il s'alluma alors une guerre considérable pour la succession de Jean II, duc de Bretagne. Il avoit laissé une nièce, fille de Gui son frère germain, qu'il avoit mariée à Charles de Blois, neveu du roi Philippe, et un frère consanguin nommé Jean de Montfort. Les pairs de France, devant qui les parties produisirent leurs mémoires, adjugèrent le duché à Charles de Blois. Son adversaire ne s'en tint pas à ce jugement; et, après avoir lutté quelque temps contre sa mauvaise fortune, il laissa cette cause à défendre à son fils, qui la soutint mieux que lui. Robert, roi de Naples, grand astrologue, finit ses jours, et eut pour héritière sa petite-fille Jeanne, qu'il avoit mariée à André frère de Louis, roi de Hongrie. Cette princesse, au bout de deux ans, fit étrangler son mari, et épousa Louis, prince de Tarente. Une pure galanterie donna lieu à l'ordre de la Jarretière, qui fut institué en ce temps-là par Edouard III, roi d'Angleterre. On espéroit que la querelle de ce roi avec celui de France pourroit s'accommoder par l'entremise du pape Clément VI, dont la médiation étoit agréable à toutes les parties. Le meurtre d'Olivier de Clisson, et de dix ou douze autres seigneurs Bretons, rompit toutes sortes de mesures; et l'Anglais recommença la guerre plus fort qu'auparavant. La bataille de Creci que ce prince gagna, et la prise de Calais, furent le commencement des malheurs dont la France

1341. 1343. 1349. 1346. 1347.

fut affligée pendant plusieurs règnes. On remarque que, dans cette bataille, les Anglais firent jouer quatre ou cinq pièces de canon, qui donnèrent bien de l'épouvante, parce que c'étoit la première fois qu'on eût vu de ces machines foudroyantes dans nos guerres. Louis de Bavière étant mort, Charles de Luxembourg, qui avoit déjà été nommé roi des Romains, prit possession de l'empire d'Allemagne. Autant que les précédens empereurs s'étoient montrés rebelles envers les papes, autant celui-ci se montra-t-il soumis à leurs volontés; et il rétablit en Allemagne leur puissance, qui étoit extrêmement affoiblie. C'est ce prince qui a fait la constitution appelée la *bulle d'or*, qui contient plusieurs réglemens pour les électeurs et les princes de l'empire. La France ne laissa pas de s'enrichir au milieu de ses pertes. Humbert, dauphin de Viennois, n'ayant point d'enfans, lui fit
1349. donation du DAUPHINÉ, à la charge que les fils aînés des rois porteroient le nom et les armes de dauphin. Jean, fils aîné de Philippe de Valois, qui étoit déjà duc de Normandie, céda le titre de dauphin
1350. à son fils Charles; et ce prince est le premier qui l'ait porté. Presqu'aussitôt après, Jean succéda à son père, et fit la guerre contre les Anglais avec plus d'infortune encore que lui. Dans cette même année, Pierre le Cruel succéda aussi à son père Alphonse XI, et remplit toute la Castille de trouble et d'horreur. Le meurtre d'Eléonore de Gusman, maîtresse de son père, de quantité de seigneurs des plus considérables de l'état, et d'un roi de Grenade

qui s'étoit confié à sa foi, ne noircit point tant encore sa mémoire, que celui de Blanche de Bourbon sa femme, jeune et belle princesse, qui ne lui avoit jamais donné de déplaisir, qu'il quitta au bout de deux jours pour retourner à Marie de Padille, dont il étoit amoureux, et qu'il fit empoisonner au bout de quatre ans après l'avoir fait enfermer dans une prison dès la première année de son mariage.

Vers le milieu de ce siècle, le pape Clément VI ordonna que les indulgences générales seroient renouvelées tous les cinquante ans; et ce fut alors seulement qu'on leur donna le nom de jubilé. 1343.

Jeanne, reine de Naples, avoit été obligée de se réfugier dans son comté de Provence, parce que Louis, roi de Hongrie, étoit entré dans son royaume avec une armée pour venger la mort de son frère, et pour revendiquer cette couronne qu'il prétendoit lui appartenir, comme étant issu de l'aîné des enfans de Charlemagne le Boiteux. Le pape Clément VI, profitant de cette conjoncture, engagea la princesse à lui vendre le comtat d'Avignon, et, l'ayant réconciliée avec Louis, il l'a remit en possession de son royaume. 1352.

Cependant les Turcs étendoient leur empire: et, pendant que Cantacuzène et Jean Paléologue, fils aîné d'Andronic, étoient aux prises l'un contre l'autre, Orchan, fils d'Othoman, s'empara de la Carie, de la Mysie, de la Lycaonie, de la Phrygie, et des autres provinces jusqu'à l'Hellespont. 1355.

Enfin Jean Paléologue vint à bout de chasser Cantacuzène, et demeura seul posses-

seur de ce qui restoit de l'empire de Grèce.

1356. La France retomba dans de plus grands malheurs qu'auparavant. La perte de la bataille de Poitiers, et la prison du roi Jean, mirent le royaume dans un terrible désordre. Durant la confusion qui y régnoit, les villes pourvurent à leur défense; et c'est à ce temps-là que se rapportent les chaînes qui sont dans les rues de Paris.

1357. Amurat, fils d'Orchan, succéda à son père, et accrut son empire par la conquête de Gallipoli, d'Andrinople, et des provinces voisines. Les troubles continuoient toujours en France. Charles le Mauvais, roi de Navarre, s'étant sauvé de la prison où le roi Jean l'avoit fait enfermer, en-

1358. tretenoit la révolte des Parisiens. On vit paroître les chaperons mi-partis; invention funeste d'Etienne Marcel, prévôt des marchands. L'autorité du dauphin étoit si méprisée, que l'on massacra, dans son palais et en sa présence, le maréchal de Clermont et deux autres seigneurs des plus qualifiés, pour avoir obéi à ses ordres. Les paysans (c'est ce qu'on nomma la *Jacquerie*) s'attroupèrent et prirent les armes contre la noblesse qui les opprimoit;

1360. et les *Tarvenus* sont une preuve que, même après le traité de Bretigny et la délivrance du roi, le désordre n'étoit point encore appaisé. Pendant ce temps-là, Pierre, roi de Castille, faisoit une guerre cruelle au roi d'Arragon, et s'attiroit la haine de tout le monde. Une sévérité inflexible, et pourtant animée par un esprit de justice, étoit le caractère de don Pèdre, roi de Portugal, qui en acquit les

noms de juste et de sévère. Pour ne laisser dans les causes de ses sujets aucun lieu au pouvoir de l'éloquence, il bannit les avocats de son royaume. Le roi Jean ayant appris que son second fils, le duc d'Anjou, l'un des ôtages qu'il avoit donnés à Edouard, s'étoit sauvé d'Angleterre, y retourna pour faire voir qu'il n'avoit aucune part à cette action, et y mourut dans la même année. C'est à lui que l'on attribue ces belles paroles : QUE SI LA FOI ET LA VÉRITÉ ÉTOIENT BANNIES DE TOUT LE MONDE, NÉANMOINS ELLES DEVROIENT SE RETROUVER DANS LA BOUCHE DES ROIS. Charles V, son fils aîné, régna avec plus de bonheur, et répara les pertes qu'on avoit faites. Le duché de Bretagne, si long-temps disputé, fut enfin acquis à Jean de Montfort par le gain de la bataille d'Auray, où Charles de Blois son rival perdit la vie. L'horreur du meurtre de Blanche de Bourbon n'étoit point effacée des esprits. Le roi Charles, qui avoit épousé sa sœur, ne put mieux la venger qu'en soulevant Henri, frère naturel de Pierre, contre lui. Ce prince, dont le *Cruel* avoit fait mourir la mère et le frère, n'avoit de son côté que de trop justes sujets de ressentiment. C'est alors qu'on voit la valeur héroïque de Bertrand du Guesclin, qui passe au travers de l'Arragon, chasse le tyran de son trône, et y place don Henri. Toutefois ce méchant trouva de la protection auprès d'Edouard, prince de Galles, qui, par le gain d'une bataille, se rétablit dans son royaume; mais, s'étant montré perfide envers son

1364.

1366.

protecteur, il en fut abandonné, et perdit
1369. une seconde bataille auprès de Tolède. Etant réduit à l'extrémité, il se hasarda de venir trouver du Guesclin dans sa tente, espérant de tirer quelque composition de lui. Son frère y étoit; ils se joignirent l'un et l'autre, et le tyran paya de son sang tout celui qu'il avoit si injustement répandu. Ainsi Henri II régna en Castille, et ce royaume est demeuré à sa postéririté. La maison de Bourgogne s'éleva dès ses commencemens à un haut degré de puissance, par le mariage de Philippe le Hardi, le dernier des fils du roi Jean, avec Marguerite, héritière de Flandres. Le roi, avoit donné à son fils ce duché qui lui étoit échu par le décès d'un autre Philippe, le dernier de la première branche de ces ducs, mort sans enfans. Il sembloit que la destinée eût tranché les jours de ce jeune prince pour donner son duché, sa veuve et sa fortune à un autre
1370. prince de même nom que lui. Charles V,
et suiv. roi de France, reprit toutes les provinces qui avoient été cédées aux Anglais par le traité de Bretigny et une grande partie de de la Guienne. Ces grands succès furent dus principalement à la valeur et à la magnanimité de Bertrand du Guesclin, à qui le roi donna l'épée de connétable, et qui, dans une occasion, vendit toutes les pier-
1375. reries et les riches meubles qu'il avoit ga-
1377. gnés en Espagne pour acheter des soldats. L'indisposition, et ensuite la mort du généreux prince de Galles et du roi Edouard III son père, et la minorité de Richard II, petit-fils de ce roi, firent le reste.

Pour prévenir les troubles que causent ces minorités dans un état, Charles, par une ordonnance digne de sa sagesse, déclara les rois de France majeurs à quatorze ans, au lieu qu'auparavant ils ne l'étoient qu'à vingt. 1374.

Après un séjour des papes à Avignon de soixante-douze années, Grégoire XI, excité par les révélations et par les instantes prières de sainte Brigitte de Suède, de sainte Catherine de Sienne, reporta le saint siége à Rome, où ce pontife n'arriva qu'après avoir essuyé de grandes tempêtes sur la mer; présage de l'agitation future de l'église. En effet, Grégoire étant mort au bout de quatorze mois, les Romains craignant que les cardinaux n'élussent pour pape quelqu'un de ceux de leur ordre qui étoient restés à Avignon, et que le saint siége n'y fût encore transporté, se rendirent les maîtres du conclave, et menacèrent ceux qui y étoient enfermés de les faire périr par le fer et par le feu, s'ils n'élisoient un pape Romain ou Italien. Les cardinaux, effrayés par les clameurs de ce peuple en fureur, convinrent entr'eux que celui qu'ils nommeroient ne seroit pas réputé légitime pape, et qu'ils feroient une autre nomination quand ils seroient en liberté. Sous cette convention, ils nommèrent Barthelemi Prignan, Napolitain, archevêque de Bari, qui prit le nom d'Urbain VI. Ce prélat ayant été couronné et reconnu dans Rome, et étant bien persuadé, en son particulier, qu'il étoit pape légitime, la chose seroit demeurée là, si son orgueilleuse sévérité et ses manières dures 1378.

et piquantes n'eussent soulevé tous les cardinaux contre lui. Alors, se souvenant de leur convention, ils prirent occasion des grandes chaleurs pour sortir l'un après l'autre de la ville de Rome ; et, quand ils furent à Fondi, sous la protection du comte de cette ville et de Jeanne, reine de Naples, ils élurent pour pape Robert frère de Pierre, comte de Genève, qui prit le nom de Clément VII. De là il s'ensuivit un schisme dans l'église, qui dura quarante ans. Car Clément n'ayant pu venir à bout de détrôner Urbain, se retira à Avignon, et il y eut en même temps deux papes, l'un à Rome, et l'autre à Avignon, qui eurent chacun des successeurs jusqu'au temps du concile de Pise, ou plutôt jusqu'au concile de Constance qui termina tout-à-fait ce schisme, comme nous le marquerons en son lieu. La France, après
1340. plusieurs assemblées, adhéra à Clément VII, et entraîna avec elle la Castille et l'Ecosse. Le comte de Savoie et la reine de Naples suivirent le même parti. Pierre, roi d'Arragon, demeura neutre, tout le reste de la chrétienté obéit à Urbain. Au reste, chacun des contendans eut pour lui de grands personnages, des saints, et des raisons si fortes, qu'on ne put jamais terminer ce différend que par la déposition de l'un et de l'autre pontife.

Cependant les troubles qui agitèrent l'église, en attirèrent d'autres dans les états des princes chrétiens, et principalement en Italie. Urbain, pour se venger de la reine de Naples, donna son royaume à Charles de Duras, qui prit aussitôt les armes pour s'en mettre en

possession. La princesse adopta Louis, duc d'Anjou, frère du roi Charles V, et l'appella à son secours. Avant qu'il pût être arrivé, l'usurpateur fut reçu dans Naples; et ayant pris la malheureuse Jeanne et sa sœur, qui s'étoient renfermées dans le château de l'Œuf, ils les fit étrangler toutes deux. Louis, après 1482.
s'être assuré de la Provence, continua son chemin pour venger du moins sa bienfaitrice, s'il n'avoit pu la secourir, et pour revendiquer son royaume. Au bout de deux ou trois ans, l'armée de ce prince se vit réduite à la dernière nécessité, et il mourut lui-même de déplaisir. Venceslas étoit empereur d'Allemagne, et avoit succédé à son père au 1378.
royaume de Bohême. Don Juan régnoit en 1379.
Castille après la mort d'Henri II son père; et Charles VI, fils de Charles V, avoit succédé 1380.
au royaume de France. Le règne de ce dernier ne fut qu'une longue suite de malheurs. Les impôts excessifs dont les peuples furent accablés, et les fréquentes révoltes qu'ils causèrent, en rendirent les commencemens 1382.
funestes. L'Angleterre n'étoit pas en meilleur état. Le menu peuple se souleva contre la noblesse, et mit le royaume en péril. En Flandre, les Gantois se révoltèrent contre leur comte, sous la conduite de Philippe Artevelle, fils de ce Jacques dont nous avons parlé; et leur orgueil ne put être dompté par la perte de la bataille de Rosebecq que Charles VI gagna contr'eux. La mort de 1384.
Ferdinand, roi de Portugal, causa aussi de grands troubles dans ce royaume; car don Juan, roi de Castille, son gendre, ayant voulu en prendre possession, les Portugais ne voulurent point le reconnoître, et élurent

et piquantes n'eussent soulevé tous les cardinaux contre lui. Alors, se souvenant de leur convention, ils prirent occasion des grandes chaleurs pour sortir l'un après l'autre de la ville de Rome ; et, quand ils furent à Fondi, sous la protection du comte de cette ville et de Jeanne, reine de Naples, ils élurent pour pape Robert frère de Pierre, comte de Genève, qui prit le nom de Clément VII. De là il s'ensuivit un schisme dans l'église, qui dura quarante ans. Car Clément n'ayant pu venir à bout de détrôner Urbain, se retira à Avignon, et il y eut en même temps deux papes, l'un à Rome, et l'autre à Avignon, qui eurent chacun des successeurs jusqu'au temps du concile de Pise, ou plutôt jusqu'au concile de Constance qui termina tout-à-fait ce schisme, comme nous le marquerons en son lieu. La France, après
1340. plusieurs assemblées, adhéra à Clément VII, et entraîna avec elle la Castille et l'Ecosse. Le comte de Savoie et la reine de Naples suivirent le même parti. Pierre, roi d'Arragon, demeura neutre, tout le reste de la chrétienté obéit à Urbain. Au reste, chacun des contendans eut pour lui de grands personnages, des saints, et des raisons si fortes, qu'on ne put jamais terminer ce différend que par la déposition de l'un et de l'autre pontife.

Cependant les troubles qui agitèrent l'église, en attirèrent d'autres dans les états des princes chrétiens, et principalement en Italie. Urbain, pour se venger de la reine de Naples, donna son royaume à Charles de Duras, qui prit aussitôt les armes pour s'en mettre en

possession. La princesse adopta Louis, duc d'Anjou, frère du roi Charles V, et l'appella à son secours. Avant qu'il pût être arrivé, l'usurpateur fut reçu dans Naples; et ayant pris la malheureuse Jeanne et sa sœur, qui s'étoient renfermées dans le château de l'Œuf, ils les fit étrangler toutes deux. Louis, après 1482.
s'être assuré de la Provence, continua son chemin pour venger du moins sa bienfaitrice, s'il n'avoit pu la secourir, et pour revendiquer son royaume. Au bout de deux ou trois ans, l'armée de ce prince se vit réduite à la dernière nécessité, et il mourut lui-même de déplaisir. Venceslas étoit empereur d'Allemagne, et avoit succédé à son père au 1378.
royaume de Bohême. Don Juan régnoit en 1379.
Castille après la mort d'Henri II son père; et Charles VI, fils de Charles V, avoit succédé 1380.
au royaume de France. Le règne de ce dernier ne fut qu'une longue suite de malheurs. Les impôts excessifs dont les peuples furent accablés, et les fréquentes révoltes qu'ils causèrent, en rendirent les commencemens 1382.
funestes. L'Angleterre n'étoit pas en meilleur état. Le menu peuple se souleva contre la noblesse, et mit le royaume en péril. En Flandre, les Gantois se révoltèrent contre leur comte, sous la conduite de Philippe Artevelle, fils de ce Jacques dont nous avons parlé; et leur orgueil ne put être dompté par la perte de la bataille de Rosebecq que Charles VI gagna contr'eux. La mort de 1384.
Ferdinand, roi de Portugal, causa aussi de grands troubles dans ce royaume; car don Juan, roi de Castille, son gendre, ayant voulu en prendre possession, les Portugais ne voulurent point le reconnoître, et élurent

niers ; et le comte de Nevers, après avoir vu hacher en sa présence plus de six cents des siens, fut bienheureux de revenir en France lui quinzième, et d'en être quitte pour une grosse rançon. Le schisme duroit toujours. Boniface IX, successeur d'Urbain VI, paroissoit assez bien intentionné pour le finir, et avoit envoyé pour cela un chartreux à
1397. Clément VII. Ce pape ne voulut jamais se soumettre, et mourut de déplaisir après avoir entendu la lecture des remontrances libres et hardies de l'université de Paris. Benoît XIII, son successeur, donna beaucoup de paroles, et n'en tint pas une ; en sorte qu'on ne trouva point en France et en Es-
1398. pagne d'autre remède à ce scandale, que de se soustraire à l'obéissance de l'un et de l'autre pape. La fortune, en moins de trois ans, déposa quatre souverains. Les Anglais irrités contre leur roi Richard II, de ce qu'en épousant Isabelle, fille du roi Charles VI, il avoit rendu Brest et Cherbourg
1399. aux Français, lui ôtèrent la couronne, et la mirent sur la tête d'Henri, comte d'Erby, devenu duc de Lancastre après la mort de son père. Ce ne fut point assez pour contenter leur ressentiment, que ce malheureux roi fut condamné à une prison perpétuelle ; ils ne furent point satisfaits qu'ils ne l'eussent fait étrangler. D'un autre côté, Louis II, duc d'Anjou fut, chassé du royaume de Naples, pour n'avoir pas voulu accomplir le mariage de Charles comte du Maine, son frère, avec la fille de Thomas de Sanseverin : et Ladislas, fils de Charles de Duras, fut mis en possession de cette couronne.
1400. L'année suivante, Venceslas, que son ivrognerie

gnerie et sa brutalité rendoient indigne de l'empire, fut déposé par les électeurs qui mirent en sa place Henri, duc de Brunswick. Ce prince ayant été assassiné au retour de de la diète par le comte de Valdek, ils lui substituèrent Robert, duc de Bavière et comte palatin, qui étoit du collége électoral. Dans ce même temps, Manuel II, empereur de Grèce, vint en France demander du secours contre les Turcs, qui tenoient Constantinople investi; et il n'y fut rétabli que par la prise et la captivité de Bajazet.

Ce sultan étant allé au-devant de Timur Lenc, vulgairement Tamerlan, roi des Tartares, qui avoient fait une irruption dans 1401.
l'Asie, perdit la bataille, et tomba vif en la puissance de son vainqueur, qui le tint enfermé le reste de ses jours dans une cage de fer. La France et l'Espagne se mirent encore une fois sous l'obéissance de Benoît. Ce fut pour peu de temps, pendant lequel Innocent VIII et Grégoire XII remplirent 1403.
successivement la chaire de Rome. Il arriva alors des changemens considérables en Italie. 1404.
Les Vénitiens s'emparèrent de Vérone, et mirent fin par-là à la principauté de Scaliger; Pise se soumit aux Florentins. La jalousie 1405.
du gouvernement avoit allumé une haine entre Jean, duc de Bourgogne, et Louis, duc d'Orléans, qui ne put être assouvie que par le meurtre de ce dernier; et ce qui est 1407.
presque aussi déplorable, c'est qu'il se soit trouvé un orateur capable d'entreprendre de justifier cette action dans une grand assemblée. Après la mort d'Henri III, roi de Castille, les seigneurs vouloient déférer la couronne à son frère Ferdinand. Ce prince la refusa

par un sentiment de justice, et fut le premier à prêter serment de fidélité à don Juan II son neveu, fils du défunt roi, âgé de vingt-deux mois. Enfin on en vint à un grand éclat contre Benoît XIII, et l'on pu-
1408. blia en France *la soustraction*. Le pape qui avoit été averti de la résolution qu'on avoit prise, envoya des lettres au roi quelques jours auparavant, par lesquelles il le menaçoit d'excommunication s'il en usoit ainsi. Ces lettres furent déchirées par le recteur de l'université; et pour marquer davantage le mépris que l'on faisoit d'une autorité qui ne pouvoit plus être légitime, on promena à deux diverses fois ses envoyés par les rues de Paris dans un tombereau, avec des mitres de papier sur leurs têtes, et des dalmatiques de toile peinte. A cette nouvelle les deux papes, qui feignoient de s'approcher de Savonne, s'enfuirent chacun de son côté, Benoît en Catalogne sur ses galères, et Grégoire par terre à Sienne, tous deux abandonnés de leurs cardinaux. Ensuite on travailla sérieusement à l'extinction du schisme. Les cardinaux de l'un et de l'autre
1409. parti s'étant assemblés à Pise déposèrent les deux papes, et élurent canoniquement Alexandre V, lequel au bout d'un an eut pour successeur Jean XXIII. Ce qui arriva de cela, c'est que les deux autres ne voulant point se soumettre, il y ent trois papes au lieu de deux. Gênes, nation volage, prenant occasion de l'absence du maréchal de Boucicaut, chassa les Français, et se remit en liberté. Dans ce même temps don Juan, roi de Portugal, voyant son royaume en paix, entreprit de faire quelque conquête en

Afrique pour contenir les Maures, et empêcher leurs irruptions. Il équipa une flotte, et ayant passé la mer, il prit la ville de Ceuta sur ces infidèles. Sigismond, roi de Hongrie, frère de Vinceslas, fut élu empereur d'Allemagne. L'église dut au zèle de ce prince la paix qui lui fut rendue. Car non content d'avoir envoyé ses ambassadeurs dans toutes les cours de l'Europe, il parcourut lui-même la France, l'Espagne, l'Angleterre et l'Italie, et ne quitta point prise que Jean XXIII ne lui eût permis d'assembler un concile. Ferdinand, régent de Castille, défit les Maures de Grenade dans une bataille, leur tua quinze mille hommes, et prit sur eux la ville d'Antequera. Le refus que ce prince avoit fait d'une couronne l'avoit rendu digne de la porter. Le ciel lui donna celle d'Arragon, par le choix de neuf des principaux seigneurs du royaume. En France les amis du duc d'Orléans avoient formé un parti considérable pour venger sa mort, dont le connétable d'Armagnac étoit chef. De là deux célèbres factions, l'une des Bourguignons, l'autre des Armagnacs. Après plusieurs révolutions, la première eut l'avantage sur l'autre, et il en coûta la vie au connétable et au chancelier. Le roi étoit entraîné par ces mouvemens différens, et il eut la foiblesse d'aller au parlement coiffé d'un chaperon blanc que les séditieux lui avoient donné. Henri IV, roi d'Angleterre, mourut, et laissa sa couronne à Henri V son fils. Les enfans du malheureux Bajazet s'étoient égorgés les uns les autres par l'ambition de régner. De cinq qu'ils étoient, Mahomet

1410.

1411.

1413.

resta seul, et recueillit la succession de son père. Les besoins pressans de l'église qui etoit divisée dans son gouvernement, et attaquée dans sa foi, donnèrent lieu au
1414. concile de Constance, qui fut ouvert le seize de novembre. L'empereur Sigismond y arriva la veille de Noël, et chanta l'épître en habit de soudiacre à la messe de minuit, qui fut célébrée par le pape XXIII. Ce pontife,
1415. ayant déclaré publiquement à sa seconde Session qu'il étoit prêt d'abdiquer le pontificat, en cas que les deux autres, Grégoire et Benoît, voulussent y renoncer, se sauva de nuit de la ville de Constance. Mais comme il erroit de côté et d'autre sans que personne lui voulût donner de retraite, il fut pris, ramené à Constance, et déposé le 18 de mai. Grégoire de sa part donna sa cession par procureur: Benoît seul persista dans le schisme, et se tint enfermé dans son château de Paniscole en Arragon. La vieille haine des Anglais contre la France les anima tout de nouveau à sa destruction; et dans un temps qui lui étoit déjà assez funeste par les guerres civiles dont elle étoit déchirée, on peut dire que la perte de la bataille d'Azincourt mit le comble à ses infortunes. Cependant on procéda au concile de Constance contre Jean Hus, qui avoit depuis quelque temps répandu dans la Bohême les erreurs de Jean Wiclef, et en avoit ajouté d'autres. Le concile ne crut pas être
1416. lié par le sauf-conduit que l'empereur avoit donné à cet hérésiarque, et il le fit brûler vif. L'année suivante Jérôme de Prague son disciple, fut puni du même supplice. Ce

fut dans cette même année que l'empereur Sigismond érigea LA SAVOYE en duché en faveur d'Amédée VIII. Le concile ayant usé du pouvoir qu'il avoit de déposer les papes schismatiques, élut, pour remplir cette sublime dignité, le cardinal Othon Colonne, qui prit le nom de Martin V. On approuva dans cette assemblée l'usage qui s'étoit introduit depuis long-temps dans l'église, de ne donner la communion aux laïques que sous l'espèce du pain, et on leur retrancha le calice, sous la faculté néanmoins de dispenser de cette loi quand il seroit jugé à propos. Les Anglais se saisirent de la Normandie, et conçurent de plus hautes espérances au sujet du meurtre de Jean, duc de Bourgogne, qui fut assassiné sur le pont de Montereau. La reine Isabelle déjà irritée contre le dauphin de ce qu'il avoit souffert qu'on l'eût éloignée de la cour, prit cette occasion pour le perdre, et pour livrer la France à ses ennemis. Elle fit déclarer Charles incapable de succéder à la couronne, et la donna avec sa fille Catherine à Henri V, roi d'Angleterre. L'empire de Grèce dont il ne restoit plus que le nom, passa à Jean Paléologue par la cession que Manuel II, son pere, lui en fit. Les Portugais découvrirent l'Ile de Madère et plusieurs autres grands pays, le long des côtes extérieures de l'Afrique, dont les papes leur donnèrent la souveraineté. Amurat II, fils de Mahomet lui succéda, et ajouta Thessalonique à son empire. Depuis quelques années Jeanne, veuve de Guillaume d'Autriche et sœur de Ladislas, lui avoit succédé au royaume de

1317.

1419.

1420.

1419.

1420. *et suiv.*

1421.

Naples, et avoit épousé en secondes noces Jacques de Bourbon, comte de la Marche. Ce prince ayant voulu prendre trop d'autorité, elle l'avoit contraint de se retirer en France où il se fit moine. Le pape Martin V, irrité contre Jeanne de ce qu'elle s'étoit liée avec ses ennemis, appela en Italie Louis III, duc d'Anjou, fils de Louis II, et l'investit du royaume de Naples. C'est alors que l'on voit comme cette reine implora le secours d'Alphonse V, roi d'Arragon et de
1423. Sicile, fils et successeur de Ferdinand, qu'elle adopta; comme ce prince s'étoit brouillé avec elle, elle révoqua son adoption, et la transféra au duc d'Anjou; comme Alphonse, en haine du pape qui protégeoit ce parti-là, soutint pendant cinq années l'antipape Clément VIII, qui étoit un chanoine de
1424. Barcelone, que deux cardinaux avoient élu après la mort de Benoît XIII, et comme Alphonse et Louis furent successivement maîtres du royaume de Naples. Cependant les Hussites firent de grands ravages en Bohême. La lâcheté de Venceslas augmenta beaucoup leur audace; Sigismond même, son frère et son successeur, ne put résister à Jean Zisca leur chef. On dit que ce capitaine commanda aux siens, en mourant, de faire un tambour de sa peau, afin qu'après sa mort ce son effrayât encore leurs ennemis. La mort d'Henri IV, roi d'Angleterre, et celle de Charles VI, roi de France, arrivées deux ans auparavant, donnèrent lieu à de nouvelles révolutions. Le duc de Betfort tenoit presque toute la France sous la domination Anglaise, et étoit appuyé des forces de Philippe, duc de Bourgogne, qui vouloit

venger la mort de son père. Charles VII avoit ce qui est au-delà de la Loire, à l'exception de la Guienne; et parce qu'il résidoit ordinairement dans le Berri, ses ennemis l'appeloient par dérision *le roi de Bourges*. Pour s'acquérir le duc de Bretagne, il donna l'épée de connétable à Artur, comte de Richemont, frère de ce duc. Bientôt après, ses ministres et ses favoris les lui firent perdre tous deux. La puissance de Philippe, duc de Bourgogne, s'accrut d'une manière extraordinaire. Il joignit à ses états en moins de trois ans, soit par succession, soit par acquisition, le Hainaut, la Hollande, la Zélande et la Frise, les comtés de Namur et de Zutphen, les duchés de Lothier, de Brabant et de Limbourg, le marquisat du Saint-Empire et la seigneurie d'Anvers. Ce prince voulant illustrer son troisième mariage avec Isabelle, fille de don Juan, roi de Portugal, qui se fit à Bruges, institua l'ordre de la Toison d'or, dont le roi d'Espagne, comme héritier de sa maison, se fait honneur d'être le chef. La France étoit en même temps le théâtre et le prix de la guerre qui étoit entr'elle et l'Angleterre. Les Anglais étoient sur le point de s'en rendre maîtres par la prise d'Orléans qu'ils tenoient étroitement assiégé, et Charles VII méditoit déjà de se retirer dans le Dauphiné, lorsque Dieu qui choisit ce qu'il y a de plus foible au monde pour confondre ce qu'il y a de plus fort, suscita une jeune paysanne du village de Domremy sur la Meuse, qui vint s'offrir au roi, et lui déclara qu'elle avoit une mission particulière de Dieu,

1425. 1426. 1428. 1430. 1429.

de Lorraine retourna aux mâles de cette maison. Albert, duc d'Autriche, succéda à l'empereur Sigismond, son beau-père, dans ses royaumes de Hongrie et de Bohême, et peu après à l'empire par le suffrage des
1438. électeurs. Il y eut une si furieuse discorde entre le pape Eugène et le concile de Bâle, qu'elle aboutit enfin à un schisme. Le pape déclara le concile dissous, et en convoqua un autre à Ferrare. Le concile de Bâle ne laissa pas de continuer, et ne prétendoit pas moins que de déposer le pape. Le clergé de France ayant été assemblé à Bourges pour tâcher de réconcilier ces deux puissances, prit cette occasion pour se mettre à couvert des entreprises de la cour de Rome, et dressa cette fameuse pragmatique qui a été si long-temps attaquée par les papes, et qu'ils sont enfin venus à bout
1439. de détruire. Cependant Eugène transféra son concile de Ferrare à Florence, et là il fut traité de la réunion de l'église Grecque avec la Latine. L'empereur de Grèce, Jean Paléologue, s'y rendit en personne, accompagné de Joseph, patriarche de Constantinople, de Bessarion, évêque de Nicée, et de plusieurs autres prélats. On y reconnut la procession du saint Esprit, du Père et du Fils, le purgatoire et la primauté du pape, qui y fut qualifié le père et le docteur de tous les chrétiens. Ce pontife même donna aux Arméniens un formulaire de foi, dont l'observation dura de leur part autant de temps qu'ils en mirent à retourner en leur pays. La réputation de ce concile ne fit qu'échauffer davantage les pères qui étoient à Bâle. Ils déposèrent Eugène et

élurent en sa place Amédée VII, duc de Savoie, qu'ils tirèrent de la solitude de Ripaille, et qui prit le nom de Félix V. La France, la Germanie, et la plus grande partie de l'Occident rendirent obéissance à ce nouveau pape, tant qu'Eugène vécut. Après sa mort, qui n'arriva pourtant qu'au bout de huit ans, tout se réunit sous Nicolas V, son successeur, et Félix même se dépouilla de sa dignité. La France continua de se fortifier par la réconciliation sincère de la maison de Bourgogne avec 1440.
celle d'Orléans, Philippe ayant retiré Charles, duc d'Orléans, de sa prison d'Angleterre, où il avoit été détenu depuis la bataille d'Azincourt.

C'est à cette année que se rapporte l'invention de l'imprimerie par un gentilhomme de Mayence, nommé Jean Guttemberg. Elle ne fut pas sitôt en usage en France, n'y ayant été apportée que trente ans après par trois Allemands.

Frédéric III, duc d'Autriche, fut élu empereur. René d'Anjou, depuis sa délivrance, s'étoit mis en possession du royaume de Naples avec assez de bonheur. Alphonse, roi d'Arragon, son rival, l'en chassa, s'étant rendu maître de la ville capitale par le moyen d'un aqueduc, par lequel 1442.
Bélisaire conquit autrefois cette ville sur les Goths. La Hongrie avoit été souvent attaquée par les Turcs. Elle s'étoit soutenue par la valeur de Jean Corvin Huniade, qui avoit contraint ces barbares de faire la paix. Cette paix ayant été rompue mal-à-propos par le roi Ladislas, Amurat n'en fut que trop vengé; car il gagna la

1444. bataille de Varnes, où toute l'armée chrétienne fut défaite ; le roi tué, et avec lui le cardinal Julien, pernicieux auteur de ce conseil. Constantin VIII reçut de son père
1445. l'empire de Grèce, qu'il ne devoit point transmettre à sa postérité. La domination des *Viscomti* finit à Milan par la mort du duc Philippe. Plusieurs puissances préten-
1447. doient à cet état, et Charles, duc d'Orléans, y avoit plus de droit que personne, étant neveu du défunt par Valentine sa mère. Néanmoins il n'en put rien avoir que
1448. le comté d'Ast, les peuples s'étant donnés à François Sforce, qui avoit épousé la
1449. bâtarde du défunt duc. Le roi Charles VII chassa enfin les Anglais de France. En un an et six jours il reconquit la Normandie ;
1450. il n'employa guère plus de temps à sou-
1451. mettre toute la Guienne ; en sorte qu'il ne
1452. resta plus rien en France aux Anglais,
1453. que Calais et le comté de Guisnes. L'em-
1452. pereur Frédéric III érigea MODÈNE et Rhège en duchés ; et cet état a encore aujourd'hui ses princes qui tiennent rang entre les souverains d'Italie. Après des fortunes diverses, et plusieurs pertes reçues par l'invincible courage de Corvin et de Scanderberg, roi d'Albanie, Amurat, sultan des Turcs, mourut de chagrin au
1451. siége de Croie, capitale de l'empire. Mahomet II son fils, quoique né d'une mère chrétienne, fut plus funeste à la chrétienté qu'aucun de ses prédécesseurs. Il renversa deux empires, et conquit douze royaumes. Au commencement de son règne, il prit Constantinople, et mit fin par-là à l'em-
1453. pire d'Orient. Don Alvare, connétable de

Castille, servit d'exemple à l'univers des caprices de la fortune. Ce favori, qui possédoit soixante-douze villes, et sous l'autorité de qui toute l'Espagne avoit tremblé pendant plus de trente ans, eut la tête tranchée sur un échafaud. L'année suivante le roi don Juan II mourut, et laissa la 1454.
couronne à Henri IV son fils. Don Juan aimoit la musique et la poésie, et faisoit du bien aux gens de lettres. La fierté de Mahomet fut humiliée par Jean Corvin Huniade, qui gagna contre lui une grande bataille, et qui lui fit lever le siége de 1456.
Belgrade. En mémoire de cet heureux événement, le pape Calliste III institua la fête de la transfiguration de Notre Seigneur. Mahomet se vengea de cet affront sur les Vénitiens, auxquels il enleva Corinthe, Lemnos, Mitylène, et l'île d'Eubée. En France, le dauphin Louis donnoit de grands chagrins au roi Charles VII son père, à cause les vexations qu'il exerçoit dans le Dauphiné, où il avoit été relégué. Le roi ayant envoyé les gens pour se saisir de lui, il se sauva chez le duc de Bourgogne, et ne vit plus son père, quoiqu'il lui eût depuis ordonné plusieurs fois de venir. Alphonse, roi d'Arragon, finit sa vie et ses glorieux 1458.
travaux. Ce prince eut toutes les qualités d'un grand roi, et il a rendu sa mémoire illustre. Son frère don Juan lui succéda aux royaumes d'Arragon et de Sicile, et 1459.
Ferdinand son fils naturel au royaume de Naples. Louis de Savoie fut chassé de l'île de Chypre. Il avoit épousé Charlotte fille et héritiére de Jean, dernier roi de la maison de Lusignan. Mais Jacques, bâtard de

ce roi, s'étant rendu vassal du soudan d'Egypte, fut mis en possession de cette île par ce prince infidèle. Peu de temps après ce bâtard épousa Catherine, fille de Marc Cornaro, Vénitien, que le sénat de Venise adopta pour sa fille. Don Juan retenoit la Navarre qui appartenoit au prince Charles son fils, par la succession de Blanche sa mere. Ce fut le sujet d'une guerre domestique, dans laquelle le fils eut toujours du désavantage. A la fin, comme on vit que sa cause étoit trop juste, on l'empoisonna. L'Angleterre étoit depuis quelques
1459. années toute en troubles par la sanglante discorde des maisons d'Yorck, prenant occasion de la mauvaise disposition des peuples pour leur roi, prétendit que la couronne lui appartenoit, comme venant de Lyonel de Clarence, second fils du roi Edouard III, quoique par les femmes, au lieu qu'Henri VI venoit de Jean, duc de Lancastre, qui n'étoit que le troisième fils du même roi. Richard gagna deux batailles contre Henri, et le fit prisonnier. La reine Marguerite d'Anjou, femme d'un courage viril, ayant tiré du secours d'Ecosse, vainquit, et tua Richard en bataille, délivra son mari, et le remit sur le trône. Néanmoins la fortune changea encore une fois en faveur d'Edouard, fils de Richard. Il
1462. remporta une victoire sur Henri, et l'ayant obligé de s'enfuir en Ecosse pendant que sa femme se sauvoit en France, il se fit couronner à Londres. Cette même année fut fatale à Charles VII, roi de France, qui, s'étant persuadé qu'on avoit résolu d'attenter à sa vie, s'abstint de manger

pendant quelques jours, et pour éviter la mort, se livra à elle. Pie II, autrefois Énéas Sylvius, étoit assis dans la chaire de saint Pierre. Jamais particulier n'a tant écrit contre les entreprises des papes; jamais pape ne les a poussées si loin. C'est lui qui a défendu qu'on interjetât les appellations au futur concile. Nicolas V, son prédécesseurs avoit fait des défenses, sous peine d'excommunication, de disputer si le concile général étoit au-dessus du pape, ou le pape au-dessus du concile général. Pie II obtint de Louis XI, fils de Charles VII, la révocation de la pragmatique : toutefois le parlement et l'université s'y étant opposés, elle subsista encore plus de cinquante ans. Henri IV, roi de Castille, se voyant méprisé de ses peuples, parce qu'on le tenoit pour impuissant, comme il l'étoit en effet, eut recours à un remède bien extraordinaire. Il s'étoit apperçu que la reine Jeanne, son épouse, avoit de l'inclination pour un seigneur de sa cour, nommé Bertrand de la Cuéva. Il les engagea l'un et l'autre à lui faire un héritier, et tâcha ainsi de réparer son honneur par une infamie. La reine étant accouchée d'une fille, qui fut nommée Jeanne comme elle, il la fit déclarer son héritière par les états, et 1462.
donna pour récompense à ce seigneur le comté de Lodesme. Louis XI s'attira la haine de tous les grands de son royaume. Il envoya faire des défenses au duc de 1463.
Bretagne de ne plus se qualifier *duc par la grace de Dieu*, de faire battre monnoie, et lever des tailles dans son duché. Le duc eut recours au comte de Charolois, fils du

duc de Bourgogne, qui étoit déjà fort irrité contre le roi, de ce qu'il avoit retiré de son père les villes de Somme. Romillé, vice-chancelier de Bretagne, étoit passé en Hollande, le roi y envoya le bâtard de Rumbempré pour s'en saisir. Le comte en ayant avis, le fit arrêter; et ayant aussitôt fait savoir cette nouvelle à son père, qui étoit allé à Hesdin pour conférer avec le roi, il lui fit entendre en même temps qu'on avoit des desseins sur leurs personnes. Le duc se retira en diligence; on publia dans tous ses états des choses très-injurieuses au roi. Ce prince en voulut avoir raison, et envoya au duc le chancelier de Morvilliers, homme indiscret, qui par ses hauteurs aigrit encore les esprits, et attisa un feu qui menaçoit d'embraser bien-tôt toute la France. L'Espagne n'étoit pas plus tranquille. Les Catalans faisoient la guerre à don Juan, roi d'Arragon, pour venger la mort de Charles leur prince, et ils envoyerent offrir la couronne à don Pedre, connétable de Portugal, issu du sang d'Arragon par les femmes. Don Pèdre arriva a Barcelonne, y fut couronné, et mourut au bout de quelque temps, après avoir eu de très-mauvais succes. D'un autre côté, les faveurs dont le roi de Castille combloit le comte de Lodesme, révoltèrent les Castillans, qui étoient bien per-
1454. suadés que Jeanne n'étoit point la fille de leur roi. Ainsi les etats s'assemblérent, déclarerent Jeanne incapable de succéder à la couronne, reconnurent Alphonse, frère du roi, pour son légitime héritier, et ôtèrent la maîtrise de l'ordre de Saint-

Jacques au favori, au lieu de laquelle le roi lui donna le duché d'Alburquerque. Les choses allèrent même plus loin : car Alphonse fut proclamé roi, et nonobstant un 1465.
traité, qui fut fait encore depuis, il auroit donné bien de la peine à son frère, si la mort n'eût arrêté ses entreprises. Isabelle, sœur du roi, ne voulut point accep- 1466.
ter le titre de reine qu'on lui offroit, et se contenta de celui d'héritière présomptive de la couronne. Le refus qu'elle fit ensuite l'épouser Alphonse, roi de Portugal, donna lieu à de nouveaux troubles. En France, a guerre *du bien public*, mit le roi en dan- 1465.
ger de perdre son royaume. La bataille de Montlhéri ne fut d'aucune décision : mais peu s'en fallut que les princes ligués ne se rendissent maîtres de Paris. Louis XI se retira de cette méchante affaire par le conseil de François Sforce, duc de Milan, son bon ami, en accordant à chacun de ces princes tout ce qu'il demandoit; et, après les avoir ainsi envoyés, il les rangea à leur levoir les uns après les autres. Il reprit 1466.
au bout de deux mois la Normandie, qu'il avoit été obligé de céder à Charles son frère, et le réduisit à aller chercher un asile chez le duc de Bretagne. Il auroit bien souhaité de pouvoir châtier le Breton. Pour cela il falloit détacher d'avec lui le comte Charolois, devenu duc de bourgogne par le décès de Philippe le Bon son père. 1467.
Le roi crut qu'il lui seroit aisé de le gagner s'il pouvoit avoir une conférence avec lui. Il se hasarda de l'aller trouver à Péronne. Le duc apprit en même temps la révolte des Liégeois, qu'il avoit domp-

tés l'année précédente. Il ne douta point que ce ne fût un effet des menées de Louis XI. Le péril où ce prince se trouva, dans un lieu qui avoit été déjà si funeste à un roi de France, l'obligea de passer un traité avec le duc ; par lequel, entr'autres choses, il céda à Monsieur les comtés de Brie et de Champagne, et il fut contraint d'accompagner le Bourguignon à la destruction des Liégeois, qu'il avoit lui-même soulevés. Néanmoins il fit si bien que son frère se contenta de la Guienne. Dans la même année, le pape Paul II fit une constitution, portant qu'il n'y auroit que les cardinaux qui pourroient être élus papes. La guerre des Catalans contre leur roi duroit toujours. Ces peuples, après la mort de don Pédro, s'étoient donnés à René roi de Naples. Jean, duc de Calabre, son fils, grand capitaine, gagna une bataille contre Ferdinand, infant d'Arragon, et prit Gironne. Après tout, ni cette victoire, ni celle qu'il avoit auparavant remportée contre un autre Ferdinand, dans la poursuite du royaume de Naples, ne purent l'élever au rang où il aspiroit ; et la mort, dont il fut surpris bientôt après à Barcelonne, fixa enfin sa destinée. Le mariage d'Isabelle de Cas-
1460. tille avec l'infant d'Arragon fut le lien qui unit ces deux royaumes, et qui commença d'assembler ces grandes pièces dont la monarchie d'Espagne a été composée dans la suite. Louis XI, roi de France, forma un autre lien pour s'attacher les grands de l'état, et pour les avoir en sa disposition quand il voudroit. Ce fut le collier de l'ordre de saint Michel qu'il institua dans

on château d'Amboise. Le duc de Bretagne le refusa, et le duc de Bourgogne prit celui de la Jarretière. 1470.
Les Tartares, ayant été en possession de la Perse pendant plus de deux cents ans, en furent chassés par Usum-Cassan, prince turc, qui régnoit en Arménie. Ce nouveau roi de Perse fit la guerre contre les Ottomans, et étendit beaucoup son empire. L'Angleterre, en moins de trois ans, changea quatre fois de maître. Richard comte de Warwick, qui avoit tenu le parti d'Edouard, se tourna contre lui, le vainquit et le fit prisonnier. Edouard, s'étant échappé, vainquit à son tour Richard, qui fut obligé de se sauver en France et de venir demander du secours à Louis XI. Avec ce secours il retourna en Angleterre, tira Henri VI de la tour de Londres, le rétablit sur son trône, et contraignit Edouard de se réfugier, en Flandre, chez le duc de Bourgogne son beau-frère. Au bout de six mois, Edouard ayant gagné deux batailles, où le comte et le fils d'Henri furent tués, il fit mourir ce malheureux roi, et se remit la couronne sur la tête. Les dignités continuoient d'ennoblir l'Italie. Paul II érigea FERRARE en duché; et ce titre donna un nouveau lustre à la maison d'Est, qui possédoit déjà ceux de Rhège et de Modène. Alphonse, roi de Portugal, étendit sa domination en Afrique. Il y avoit pris, depuis quelques années, Alcaçar-Ceguer, place importante : il s'y rendit encore maître des villes d'Arzille et de Tanger; et les Maures, qui s'étoient autrefois rendus si redoutables à l'Espagne, eurent sujet de craindre pour 1472.

leur propre pays. D'autre part, le roi d'Arragon dompta ses sujets rebelles. La France
1472. au contraire se vit à la veille de retomber dans de nouveaux malheurs, Monsieur ayant été empoisonné par un moine bénédictin son confesseur, Charles duc de Bourgogne se porta aux dernières extrémités. Il entra en Picardie, la torche en une main et l'épée de l'autre. Ce ne furent que meurtres et qu'incendies. Au milieu de cette
1473. fougue, il fut arrêté à Beauvais par une femme. L'année suivante, il prit possession du duché de Gueldres qui lui avoit été donné par Arnoul, en haine de ce qu'Adolphe son fils avoit eu l'inhumanité de le tenir prisonnier. Dans ce même temps, commença l'ordre des minimes, qui fut institué par saint François Martotile, natif de Paule dans la Calabre, et confirmé par le pape Sixte IV. C'est ce même pontife qui a réduit la distance d'un jubilé à un autre à vingt-cinq ans. Mahomet
1474. II conquit la Paphlagonie; et, ayant vaincu David Comnène, dernier empereur de Trébisondes, il l'emmena captif à Constantinople, avec toute sa famille. Henri IV roi de Castille mourut, et nomma Jeanne son héritière. Nonobstant cela, les principaux seigneurs du royaume allèrent trouver Isabelle qui étoit à Ségovie, et la saluèrent reine de Castille et de Léon. On mit en délibération si Ferdinand son époux seroit aussi déclaré roi; et les états ne vouloient point lui déférer cet honneur. A la fin, il fut résolu que les noms de l'un et de l'autre seroient mis conjointement dans tous les actes; que leurs armes se-

roient aussi jointes ensemble sur les monnoies, celles de Castille ayant la droite; et que, quand ils seroient en différens lieux, chacun commanderoit dans celui où il seroit. Charles duc de Bourgogne, perpétuel ennemi de la France, y appela de nouveau les Anglais; et Edouard IV fit une descente à Calais avec une armée. Comme ce prince 1475.
n'étoit pas naturellement fort belliqueux, et qu'il n'avoit entrepris cette guerre que pour avoir de l'argent de ses peuples, il fut aisé à Louis XI de le renvoyer, en lui donnant encore une bonne somme d'argent et de belles espérances. Ainsi les deux rois s'étant vus sur le pont de Pequigny se séparèrent bons amis; et l'Anglais s'en retourna dans son île, charmé de la bonne réception qu'on lui avoit faite en France. Le duc de Bourgogne, n'ayant pas eu la satisfaction qu'il espéroit, tourna toute sa colère contre le jeune René, duc de Lorraine, petit-fils, par sa mère, du vieux duc René, et le dépouilla de son duché. Ce fut pendant cette expédition qu'il livra au roi le connétable de Saint-Pol. Ce seigneur, s'étant montré perfide à l'un et à l'autre, fut trahi lui-même, et eut la tête tranchée à Paris. Charles, dont l'ambition n'avoit point de bornes, voulut soumettre les SUISSES, qui n'étoient alors que des paysans peu connus, mais qui étoient gens d'un naturel féroce et amoureux de la liberté. La puissance de ce prince se brisa 1476.
contre cet écueil. La bataille de Morat, qu'il perdit, fit changer de face aux affaires; et le duc René reprit sa ville de Nanci. Le Bourguignon, quoique vaincu

et affoibli par ses pertes, y remit le siége. Il fut trahi par Campobasse, Napolitain, son principal confident, et périt malheureusement devant cette place. Tandis que ces choses se passoient, la guerre étoit allumée en Espagne au sujet de la couronne de Castille. Alphonse, roi de Portugal, ayant fiancé Jeanne, s'empara de plusieurs villes, et eut d'abord de très-grands succès. Il perdit depuis une bataille contre Ferdinand, et fut obligé de venir lui-même en France demander du secours à Louis XI, qui n'étoit point en état de lui en donner. Après la mort de Jacques, roi de Chypre de sa femme, et d'un fils posthume, issu de leur mariage, la république de Venise, en qualité de leur héritière, se mit en possession de cette île, et recueillit ainsi les fruits de son adoption. Muley Alboacem, roi de Grenade, craignant que Ferdinand victorieux ne vînt fondre sur son royaume, lui envoya des ambassadeurs pour lui demander la continuation de la trêve qui étoit entre eux. Ferdinand y consentit, à condition que le Maure lui payeroit les arrérages du tribut qu'il lui devoit. Les ambassadeurs répondirent : « Que les rois de Grenade » qui s'étoient rendus tributaires, étoient » décédés, que l'on ne battoit plus de mon» noie d'or ni d'argent dans les états du » roi leur maître, et qu'on ne s'y occupoit » qu'à faire des lances, des flèches et des » armes. » Cette bravade auroit été magnifique si elle avoit été bien soutenue. La France délivrée de ses ennemis par la retraite d'Edouard et la mort de Charles,

fit plus que prospérer pendant un très-
ıg temps. Louis XI se remit en posses-
ın des villes de Picardie. Il acquit de
ırtrand de la Tour d'Auvergne la ville de
ıulogne, moyennant le comté de Laura-
ais qu'il lui donna en échange, et réunit
sa couronne le duché et le comté de
ırgogne; le premier, par droit de ré-
ersion, faute d'hoirs mâles; et le second,
mme ayant été autrefois donné à la France
r le comte Othon V, quand il maria sa
e à Philippe le Long. La princesse Ma-
, héritière de Bourgogne, étoit sous
tyrannie des Gantois, qui, à sa vue,
sans avoir égard à ses prières et à ses
mes, firent couper la tête au chance-
r Hugonet, et au seigneur d'Imbercourt,
s plus fidèles serviteurs. Elle épousa Ma-
milien, fils de l'empereur Frédéric, de
i, quoique pauvre, elle ne laissa pas de
er du secours et de la protection. L'Italie
étoit point exempte de troubles. Il y avoit
Florence deux puissantes familles. Celle
s Pazzi plus ancienne, et celle des Mé-
cis plus riche. La dernière gouvernoit
ors, et les deux frères Laurent et Julien
étoient les chefs. Les Pazzi, sous la
otection secrète du pape Sixte IV, qui
issoit la maison de Médicis, conspirèrent
ntre ces deux frères, et projetèrent de les
assiner dans l'Eglise pendant qu'ils en-
ndroient la messe. Julien y fut tué, Lau-
nt se sauva dans la sacristie. Le peuple 1478.
it les armes. Les conjurés, qui s'étoient
és dans le palais pour s'en saisir, y fu-
nt enfermés, et entre les autres, Bar-
elemi Salviat, archevêque de Pise et

légat du pape, y fut pendu aux fenêtres, revêtu de ses habits pontificaux. C'est à ce même temps que se rapporte l'établissement de l'inquisition en Espagne. Ferdinand y érigea ce tribunal, pour empêcher que les juifs et les mahométans nouvellement convertis, ne retournassent à leur impiété. Ce prince et la reine son épouse s'assurèrent la couronne de Castille, par un traité qu'ils firent avec Alphonse, roi de Castille, par lequel il fut dit qu'Isabelle leur fille aînée épouseroit le petit-fils de
1479. ce roi, et que don Juan leur fils épouseroit Jeanne. Et parce que don Juan n'étoit encore qu'un enfant, il fut arrêté que si, étant en âge, il ne vouloit pas accomplir le mariage, Jeanne auroit le choix d'accepter cent mille écus d'or, ou d'entrer dans un monastère. Elle prit tout d'un coup son parti; et renonçant aux espérances trompeuses du monde, elle se consacra à Dieu dans le monastère de sainte Claire, où elle vécut très-saintement. En ces années s'éleva la puissance du grand czard de RUSSIE ou MOSCOVIE. La Russie auparavant avoit bien des princes. Ils étoient comme esclaves du Kam de ces Tartares qui habitoient au-delà du Volga. Le duc Jean secoua le joug de cette servitude. Il conquit plusieurs villes dans la Russie blanche, qui obéissoit au duc de Lithuanie. Il réduisit sous ses lois la grande et fameuse ville de Novogorod, capitale de Russie, et ensuite celle de Moscou, qui prend son nom de la rivière sur laquelle elle est située, et le donne à tout cet état. Don Juan roi d'Arragon, et René roi titulaire de

de Naples, moururent dans une grande vieillesse. Celui-ci institua Charles du Maine, son neveu, son héritier dans tous ses biens, à l'exception du duché de Bar, qu'il laissa à René, duc de Lorraine, fils de sa fille. La puissance ottomane menaçoit d'inonder toute la terre. Si elle reçut un 1480.
échec au siége de Rhodes, elle s'accrut d'un autre côté par la prise d'Otrante sur les côtes de la Calabre, et jeta l'épouvante par toute l'Italie. Mahomet II se préparoit à remettre le siége devant Rhodes, et à envoyer une nouvelle armée à Otrante, lorsque pour le bonheur de l'empire d'Occident, il mourut à Nicomédie. La discorde qui survint entre Zizim et Baja- 1481.
zet ses deux fils, dont le dernier fut élevé au trône par les Janissaires, au préjudice de son aîné, donna lieu au pape et à Ferdinand, roi de Naples, de reprendre Otrante. Zizim, ayant perdu deux batailles, se réfugia à Rhodes. Il y fut arrêté par les chevaliers, qui trouvèrent à propos de le retenir, moyennant une pension de 50,000 écus, que Bajazet promit de leur payer tous les ans. Peu de temps après, ils l'envoyèrent en France, d'où il fut livré au pape Innocent VIII. Charles d'Anjou, comte du Maine, mourut à Marseille, et institua le roi Louis XI, son héritier en toutes ses terres, pour en jouir, lui, et les rois de France ses successeurs. C'est par-là que la Provence a été unie à la couronne de France, et que l'Anjou et le Maine y sont revenus. Palamède de Fourbin, principal conseiller du comte, rendit un grand service en cette occasion. Marie de

1482. Bourgogne étant morte d'une chute de cheval à la chasse, ses états échurent à Philippe son fils. Elle laissa aussi une fille nommée Marguerite, qui n'étant encore
1483. âgée que de trois ans, fut amenée en France et fiancée à Charles, dauphin, fils du roi Louis XI. Richard duc de Glocester, s'empara de la couronne d'Angleterre, au préjudice des enfans de défunt Edouard IV son frere. Il prétendit que ces enfans étoient nés d'une conjonction illégitime, Edouard ayant auparavant contracté un mariage secret avec une femme qui vivoit encore. Les deux princes, ses neveux, furent massacrés par ses ordres, et les filles déclarées bâtardes. Il y avoit déja quelques années que Louis XI, roi de France, menoit une vie languissante. Ses fréquens pélerinages, ni sa confiance particulière en saint François de Paule, qu'il avoit fait venir exprès d'Italie, ne purent le garantir de la loi commune à tous les hommes. Il mourut, et fut enterré dans l'église de Notre-Dame de Cléry. Sa mort fut fatale à son barbier, Olivier le Diable, ou le Daim, qui se faisoit appeler le comte de Meulan, et qui fut pendu au commencement du règne suivant.
1484. Ferdinand et Isabelle faisoient la guerre aux Maures de Grenade, et le temps approchoit que la domination de ces infidèles devoit être tout-à-fait éteinte en Espagne. En France les princes, et principalement le duc d'Orléans, avoient une furieuse jalousie de ce que le gouvernement étoit entre les mains d'Anne, comtesse de Beaujeu, fille de Louis XI, et sœur du roi Charles VIII. Ils se liguèrent avec le duc de Bre-

tagne, qui de son côté avoit guerre contre ses sujets, à l'occasion de Landais, son ministre, et dont ils ne pouvoient souffrir la trop grande autorité. Landais fut pendu. Les seigneurs Bretons, après s'être encore 1485.
une fois brouillés avec leur duc, se raccommodèrent avec lui et avec le duc d'Orléans, pour s'opposer aux progrès de Charles VIII, qui sous prétexte, de les défendre, vouloit se rendre maître de la Bretagne. La bataille de Saint-Aubin que Louis de la Tremouille gagna, et ensuite la mort du duc François, mettoient Charles en état 1488.
d'achever la conquête de cette province; mais il aima mieux devoir à la paix ce qu'il tenoit déjà de la victoire, et le flambeau de la guerre fut éteint, pour faire place au flambeau de l'hymen, qui fut contracté entre lui et Anne, fille héritière du défunt duc. Maximilien, en faveur de qui 1491.
l'empereur Frédéric III, son père, avoit donné à l'Autriche le titre d'ARCHIDUCHÉ, et qui, deux ans auparavant, avoit épousé cette princesse par procureur, fut obligé de prendre patience et de souffrir qu'on lui renvoyât sa fille Marguerite; ce qui ne se fit pas néanmoins sans qu'il en coûtât au roi les comtés d'Artois et de Bourgogne qu'il voulut bien céder par un traité. L'Angleterre étoit sous la domination d'Henri VII, qui ayant prétendu que la couronne lui appartenoit, comme étant de la maison de Lancastre, quoiqu'en degré éloigné, avoit tué Richard en bataille, et s'étoit mis en possession du trône, après quoi il avoit épousé Elizabeth, fille d'Edouard IV, et avoit ainsi réuni en sa personne tous les

droits des deux maisons d'Yorck et de Lancastre. Le royaume de Navarre avoit aussi passé depuis un certain temps par plusieurs mains; car de la maison d'Evreux il étoit entré dans celle d'Arragon par le mariage de Blanche, fille de Charles, le Noble, avec don Juan; ensuite il étoit tombé dans la maison de Foix, par le mariage d'Eléonore, fille de Blanche, avec Gaston, comte de Foix, et il étoit alors possédé par Jean d'Albret, comme ayant épousé Catherine, fille de ce comte. Après huit années de guerre Ferdinand se rendit enfin maître du royaume
1492. de Grenade. Cette conquête fut d'autant plus glorieuse à ce prince, que par-là l'empire des Maures en Espagne fut tout-à-fait détruit, et qu'il acheva de délivrer son pays d'une puissance barbare qui l'opprimoit depuis près de 800 ans. Il chassa aussi les Juifs de ses états; et on remarque qu'il en sortit 170,000 familles. A peine avoit-il exécuté ces grandes choses, que Christophe Colomb, Génois, partit de Cadix pour porter la gloire de son nom dans un nouveau monde, et pour y établir en même temps sa domination. Cet excellent pilote, ayant jugé par un raisonnement tiré de la rondeur du globe de la terre, qu'il y avoit des pays habitables dans la partie opposée à celle que nous habitons, obtint trois vaisseaux de ce prince, et navigua tant qu'il trouva les îles de la Floride, nommées par les Espagnols Indes Occi-
1493. dentales, d'où il retourna en Espagne au mois de mars de l'année suivante, rapportant des marques certaines de sa dé-

couverte, et des grandes richesses de ce pays-là. Le pape Alexandre VI, qui étoit Arragonois de naissance, donna à Ferdinand, à Isabelle et à leurs successeurs, rois de Castille, toutes ces terres et les autres qu'ils pourroient découvrir au-delà d'une certaine ligne, à la charge qu'ils enverroient des prêtres et des gens savans pour y instruire les peuples dans la religion chrétienne. Dans ce même temps, Barthelemi Dias, Portugais, découvrit le cap de Bonne-Espérance, et ouvrit par-là à ceux de sa nation le chemin aux Indes orientales. L'empereur Frédéric III mourut, et Maximilien, son fils, déjà roi des Romains, prit possession de l'empire d'Allemagne. La France jouissant d'un calme heureux, Charles VIII tourna ses pensées 1494.
du côté du royaume de Naples, qu'il prétendoit lui appartenir, comme étant aux droits de la maison d'Anjou. Louis Sforce ne cessoit de l'animer à cette conquête, parce qu'il ne pouvoit pas autrement venir à bout d'opprimer Jean Galéas, duc de Milan, son neveu, qui étoit gendre d'Alphonse, fils de Ferdinand, roi de Naples. Aussi quand le roi arriva à Pavie, il trouva ce jeune prince bien malade, et à Plaisance il apprit sa mort. Ferdinand étoit décédé dans la même année, et Alphonse lui avoit succédé. Charles perça l'Italie comme un éclair, et fut reçu par-tout comme souverain. Il rendit la liberté aux Pisans, qui étoient soumis aux Florentins. Ceux-ci chassèrent Pierre de Médicis qui usurpoit la tyrannie parmi eux, et ouvrirent les portes de leur ville au roi, qui

y entra en bataille. Rome ensuite fléchit devant ce vainqueur. Il y fit entrer son ar-
1495. mée, et y disposa ses troupes et son artillerie dans les places publiques. Alexandre VI, qui avoit bien des sujets de craindre qu'on ne le déposât, s'étoit enfermé dans le château Saint-Ange. Il en fut quitte pour quelques chapeaux de cardinal, qu'il donna aux principaux ministres du roi, et pour quelques ôtages, avec lesquels il livra Zizim empoisonné.

Ce fut alors que prit naissance l'ordre des filles pénitentes. Il dut son institution à un cordelier, nommé frère Jean Tisseran, dont les sermons vifs et pénétrans eurent la force de convertir plusieurs personnes de ce sexe, qui étoient engagées dans la débauche, et de les faire rentrer dans la voie du salut.

La terreur et l'épouvante marchoient bien loin devant Charles. Elles firent tant d'effet sur l'esprit d'Alphonse, roi de Naples, qu'il s'enfuit avec précipitation au-delà de la mer, et se jeta dans un monastère à Messine, laissant sa couronne à son fils Ferdinand. En quinze jours de temps, Charles conquit le royaume. Il fit son entrée triomphante dans la ville de Naples, monté sur un cheval, revêtu des habits impériaux, la couronne sur la tête, la boule d'or en la main droite, le sceptre en la gauche, sous un poêle porté par les plus grands seigneurs du pays, le peuple criant : *Vive l'empereur Auguste.* Bajazet craignoit pour sa ville de Constantinople, et pour la Grèce, dont le pape avoit donné l'empire au roi. Quelques-uns prétendent que ce pon-

tife lui-même, et les Vénitiens, par les avis qu'ils donnèrent au sultan, rompirent les mesures qu'on avoit prises pour s'en rendre maître : ensorte que Charles, après avoir établi Gilbert, comte de Montpensier, son vice-roi, au royaume de Naples, ne songea plus qu'à son retour. Pendant que ce prince s'étoit engagé bien avant dans l'Italie, les autres potentats de l'Europe, du nombre desquels étoit le perfide Sforce, avoient formé une ligue contre lui, et avoient mis quarante mille hommes sur son chemin, commandés par François de Gonzagues. Il leur passa sur le ventre à Fornove, quoiqu'il n'eût que 9,000 hommes ; et ayant délivré son beau-frère le duc d'Orléans, que Sforce tenoit enfermé dans Novare, il arriva à Lyon. Néanmoins ce prince ne garda pas long-temps sa conquête ; avant qu'il eût fait la moitié du chemin pour s'en revenir, Ferdinand avoit repris la moitié de son royaume, autant par la mauvaise conduite des Français, que par le secours de Ferdinand, roi d'Espagne, qui y envoya des troupes sous le commandement de Gonsalve Fernandez de Cordoue, depuis surnommé le grand capitaine. L'autre moitié ne tint guère davantage. Le comte de Montpensier, n'ayant pu exécuter un traité qu'il avoit fait, fut relégué avec les siens dans des contrées maritimes, dont l'air pestilent les tua presque tous, et lui-même mourut à Pouzzol de maladie, ou de poison. Ferdinand, roi 1496.
de Naples, le suivit de près, et eut pour successeur Frédéric, son oncle, frère d'Alphonse.

Les Portugais continuant leurs navigations, Vasquez de Gama pénétra jusqu'aux Indes orientales, dont la route jusque-là avoit été inconnue du côté de la mer.

1497. Ferdinand et Isabelle avoient cinq enfans, un fils et quatre filles. Dom Juan, leur fils, avoit épousé Marguerite d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien. Isabelle avoit été mariée en premières noces à Alphonse, prince de Portugal, fils de don Juan, dont elle n'avoit point d'enfans. Jeanne étoit femme de l'archiduc Philippe, fils de l'empereur; et ils avoient encore deux filles, Catherine et Marie.

1498. L'infant don Juan mourut laissant sa femme grosse, qui accoucha d'un enfant mort. Isabelle fut remariée à don Emmanuel, roi de Portugal, cousin germain du défunt roi; elle mourut en couche d'un fils qui fut nommé Michel. Le roi de Portugal épousa

1499. en secondes noces, Marie quatrième fille de Ferdinand et d'Isabelle, et en eut une postérité dont nous aurons occasion de parler dans la suite. Charles VIII, roi de France, n'avoit pas assez de santé pour entreprendre de conquérir le royaume de Naples, et peu de temps après, il fut at-

1500. taqué d'une apoplexie au château d'Amboise, dont il mourut le même jour. Louis XII, son cousin, fils de Charles, duc d'Orléans, fut son successeur. Ce prince avoit épousé, malgré lui, Jeanne, fille de Louis XI, qui étoit boiteuse et qu'on croyoit incapable d'avoir des enfans. Il sollicita auprès du pape Alexandre VI, la dissolution de son mariage avec cette princesse; et, pour faciliter la chose, il donna le duché de Va-

lentinois à César Borgia, fils naturel de ce pape, qui quitta aussitôt le chapeau de cardinal. Le bâtard ayant apporté au roi une bulle qui lui donnoit des commissaires dans le royaume pour connoître de cette affaire, le mariage du roi avec Jeanne fut déclaré nul, et ce prince épousa Anne de Bretagne, veuve de son prédécesseur, qui étoit sa première inclination. La malheureuse Jeanne supporta son affliction avec beaucoup de constance, et se retira à Bourges, où elle institua l'ordre de L'ANNONCIATION, ou des ANNONCIADES, dont il y a aujourd'hui plusieurs monastères en France et aux Pays-bas. Le royaume de Perse, après avoir été successivement sous la domination des Sarrazins, des Turcs, des Tartares, et encore des Turcs-Arméniens, retomba de nouveau sous la puissance des Sarrasins, et devint la conquête d'Ismaël Sophi, petit-fils, par sa mère d'Usum-Cassan, et descendu, par son père, d'Hali, cousin germain de Mahomet. C'est la postérité de ce prince qui y règne présentement. Louis XII avoit de justes prétentions sur le duché de Milan, à cause de Valentine son aïeule, sœur du duc Philippe, qui n'avoit laissé qu'une fille bâtarde. En quinze jours il se rendit maître de cet état, et y établit Jean-Jacques Trivulce pour gouverneur. Sforce trouva moyen d'y rentrer l'année suivante; le roi l'en chassa encore une fois, et l'ayant pris comme il se sauvoit déguisé en soldat Suisse, il l'envoya au château de Loches, où ce malheureux demeura enfermé jusqu'à sa mort. La princesse Jeanne, femme de

1499.

1500.

l'archiduc Philippe, accoucha d'un fils qui fut nommé Charles ; et, presque en même temps, le petit prince Michel, fils d'Emmanuel, roi de Portugal, et d'Isabelle d'Arragon, mourut. Cependant les Turcs firent de cruelles irruptions dans le Frioul et dans le Péloponèse, et y enlevèrent plusieurs villes aux Vénitiens. D'un autre côté, les Portugais, dans un de leurs voyages, découvrirent le Brésil, et s'y établirent ; et parce que l'auteur de cette expédition se nommoit *Americus*, cette contrée, et ensuite toute la partie du globe, opposée à la nôtre, fut nommée AMÉRIQUE.

La conquête du Milanois ne fit qu'irriter l'ambition de Louis XII, et lui ouvrir les chemins à se rendre maître du royaume de Naples. Pour agir plus surement, il partagea avec Ferdinand, roi d'Espagne, qui prétendoit, à son égard, qu'Alphonse dont
1501. il étoit héritier immédiat, n'avoit pu donner ce royaume à son bâtard Ferdinand. Ces princes n'eurent pas beaucoup de peine à dépouiller Frédéric, à qui on donna une pension de 10,000 écus en France. Louis eut pour son partage la ville de Naples, la terre de Labour et l'Abbruzze ; Ferdinand eut la Pouille et la Calabre, qui étoient plus à sa bienséance à cause que cette partie étoit la plus prochaine de son royaume de Sicile. Mais au bout de deux ans, sur un différent qui survint au sujet du Capitanat que les Français soutenoient être de l'Abbruzze, et que les Espagnols au contraire prétendoient faire partie de la Pouille, les Français furent chassés en-

tièrement du royaume, et ne sauvèrent leur honneur que par le mariage de Germaine de Foix, nièce du roi, avec Ferdinand, devenu veuf depuis peu de temps, à qui on donna en dot les droits du roi au royaume de Naples. Les Portugais s'établirent dans les Indes orientales, et Ferdinand se rendit maître en Afrique d'un port considérable, que les Arabes ont nommé pour cela *Mazalquivir*, c'est-à-dire, grand port. Philippe d'Autriche alla, avec la reine Jeanne, son épouse, prendre possession du royaume de Castille, qui leur étoit échu par le décès d'Isabelle. Ce jeune prince mourut dans la même année. Cette mort troubla tellement l'esprit de Jeanne, qui l'avoit déjà un peu foible, qu'elle le perdit tout-à-fait, et les grands du royaume furent obligés de rappeler Ferdinand pour le gouverner pendant la vie de sa fille. L'Italie étoit dans une agitation continuelle. La cité de Gênes qui avoit été soumise avec le Milanois à l'obéissance de Louis XII, se révolta contre lui. Elle fut tout aussitôt domptée. Les Florentins reprirent la ville de Pise, qui s'étoit depuis longtemps soustraite à leur domination. Les Vénitiens furent attaqués par une partie des princes de l'Europe, sur qui ils avoient fait des usurpations. La bataille d'Aignadel qu'ils perdirent contre les Français, les réduisit à une telle extrémité, qu'ils abandonnèrent tout ce qu'ils possédoient dans la terre ferme, et se retirèrent dans les îles de leur golfe. Néanmoins ils reprirent peu après la ville de Padoue, et repoussèrent l'empereur Maximilien qui y

1503. 1505. 1506. 1507. 1509.

étoit venu mettre le siége. Pendant ce temps-là, le cardinal Ximenès, archevêque de Tolède, conduisit une armée en Afrique, et
1510. y conquit la ville d'Oran, place très-importante. L'année d'après les Espagnols y prirent encore les villes de Bugie et de Tripoli, et obligèrent les corsaires d'Alger, et tous les peuples de cette contrée, de se rendre leurs tributaires. Les Portugais continuant de s'établir dans les Indes orientales, y conquirent la ville de Goa, dont ils ont fait le siége principal de leur domination dans cette partie du monde. La chaire de Rome étoit alors remplie par un pape ennemi déclaré de la France. C'étoit Jules II qui, par adresse, avoit exclus George d'Amboise du souverain pontificat après la mort d'Alexandre VI, et se l'étoit depuis procuré à lui-même. Ce pontife offensé de ce qu'Alphonse, duc de Ferrare, faisoit bon marché au roi de son sel de Comachio, et par-là étoit cause que le roi n'en achetoit plus de celui que sa sainteté avoit à Cervie, déclara la guerre à ce duc. Le roi connut bien qu'il ne pouvoit se dispenser de l'avoir contre le pape. Les évêques de France assemblés à Tours, l'ayant assuré que ses armes étoient justes, ce prince fit des défenses à ses sujets de plus se pourvoir en cour de Rome pour les bénéfices, et d'y porter aucun argent du royaume. Il fit même frapper une médaille, autour de laquelle il y avoit ces paroles tirées du prophète Isaïe : *Perdam Babylonis nomen*, et demanda un concile général. Jules de son côté voulant oppri-
1511. mer le duc de Ferrare, commença par

enlever la petite ville de la Mirande aux enfans de Jean Pic, qui ne lui avoient donné aucun sujet de mécontentement. Puis ayant vu que quelques cardinaux, à la dévotion du roi et de l'empereur, avoient assigné un concile à Pise contre lui, il en assigna un autre à Rome au palais de Latran, qui fut le cinquième concile général de ce nom. Le concile de Pise fit très-peu d'effet, et dès la troisième session, ne se trouvant pas en sureté, il se transféra à Milan. Cependant le pape ayant fait 1512.
une ligue avec Ferdinand, roi d'Espagne, et les Vénitiens, assiégea Boulogne et Bresse, dont les Français s'étoient rendus maîtres. Les bourgeois de Bresse ouvrirent leur ville à l'armée des confédérés. Comme elle assiégeoit le château, le jeune Gaston de Foix arriva de France, qui, en moins de quinze jours, fit lever le siége de Boulogne, défit Paul Baillon qui commandoit une partie de l'armée Vénitienne, et reprit la ville de Bresse. De là ayant mis le siége devant Ravenne, et l'armée de la Ligue s'étant présentée pour le lui faire lever, il gagna cette mémorable bataille qui coûta si cher à la France, puisqu'elle y perdit ce généreux prince qui étoit seul capable de maintenir la gloire de ses armes en Italie. En effet, quoique la prise et le sac de Ravenne aient été les fruits de cette victoire, la mésintelligence des chefs de l'armée française, le ménage mal entendu du trésorier-payeur des troupes, et quelques autres contre-temps, firent une révolution si surprenante, que le roi même perdit le Milanois, où Maximilien Sforce,

fils aîné de Ludovic, fut rétabli par les Suisses, et qu'il perdit aussi la domination de Gênes, qui se créa un duc. Dans cette déroute générale, le concile de Pise se sauva à Lyon, et n'y fut guère respecté. Celui de Latran agissoit avec bien plus de force, et donnoit bien un autre poids à ses résolutions. Jean d'Albret, roi de Navarre, s'étoit rendu odieux au pape, parce qu'il étoit allié de la France, et qu'il favorisoit le concile de Pise. Les Espagnols prétendent que Ferdinand obtint une bulle, par laquelle le pape excommunioit le Navarrais, et donnoit son royaume au premier occupant. Soit que cette bulle soit vraie ou non, Ferdinand se jeta sur la Navarre, et l'ôta à son prince légitime, qui fut obligé de se retirer dans le Béarn. Bajazet II, empereur des Turcs, étant fort âgé, fut contraint, par les ba-
1513. chas, de céder l'empire à Selim, le dernier de ses fils. C'est vers ce même temps que commence le règne des chérifs en Afrique. Mahomet Benhemet, se disant issu du sang de son prophète, et s'étant sanctifié dans l'opinion des peuples par une longue solitude, les anima d'un furieux zèle contre les chrétiens et contre les Maures qui s'étoient alliés avec eux; et par le moyen de ses deux fils, conquit les royaumes de Fez, de Maroc et de Trémecen. La mort du pape Jules fut un rayon de bonne fortune pour le roi Louis XII, qui se remit aussitôt en possession du Milanois et de Gênes. Il les reperdit avec la même promptitude. Les Suisses ayant défait l'armée française à Navarre, mirent le siége devant Dijon, et la France dut

alors son salut à la prudence de Louis de la Trimouille, qui les renvoya en leur pays par un traité. L'empereur Maximilien et Henri VIII, roi d'Angleterre, fils et successeur d'Henri VII, avoient jeté une armée du côté de la Picardie. La journée de Guinegaste les rendit maîtres de Téroüanne et de Tournai; et, pour surcroît de malheur, Jacques IV, roi d'Ecosse, le seul allié qui restât à la France, étant entré en Angleterre, pour faire diversion, y fut tué dans une bataille. Louis XII rétablit ses affaires, renonçant au concile de Pise, qui aussi bien n'avoit été convoqué que contre les attentats du pape Jules, et en épousant en troisièmes noces Marie, sœur du roi d'Angleterre. Il ne jouit pas long- 1514.
temps de la douceur de ce troisième mariage, et il laissa bientôt, par sa mort, le royaume à François de Valois, son gendre et son cousin, fils de Charles, comte d'Angoulême, et de Louise de Savoie. Ce 1515.
règne eut de glorieux commencemens; mais il eut presque toujours depuis la fortune contraire. Le jeune roi porta ses armes en Italie, et ses premiers succès avoient rendu les Suisses capables d'un accommodement, lorsqu'émus tout-à-coup par une harangue du cardinal de Sion, ils se jetèrent sur les Français qui étoient logés à Marignan, à une lieue de Milan. La bataille dura deux jours; les Français la gagnèrent. Le duc François Sforce, successeur de son frère Maximilien, qui s'étoit enfermé dans le château de Milan, le céda au roi avec le duché, moyennant une somme d'argent comptant, trente mille ducats de pension,

et le chapeau de cardinal. Le roi, du même pas, alla trouver le pape Léon X à Bologne, et fit avec lui le *Concordat*, par lequel la pragmatique sanction fut abolie; le pape donna à ce prince la nomination aux évêchés et aux abbayes de son royaumes, et le roi accorda au pape les annates, c'est-à-dire, les revenus d'un an de ces grands bénéfices, à chaque nouvelle provision. Ferdinand, roi d'Espagne, mourut, et laissa l'administration de la Castille au cardinal Ximenés, qui gouverna ce royaume pendant deux années avec une merveilleuse sagesse. Par le secours des Français, les Vénitiens reprirent Véronne, et firent perdre à l'empereur Maximilien toutes les pensées qu'il avoit d'établir sa domination en Italie. Selim, empereur des Turcs, rendit la puissance Ottomane toujours plus formidable. Il soumit le reste de la Syrie, et conquit l'Egypte, dont il fit pendre le soudan. Le pape craignant que ce torrent ne vînt à inonder toute l'Europe, envoya des légats à tous les princes chrétiens pour les exhorter à s'unir contre cet ennemi commun, et fit publier des indulgences pour ceux qui, par leurs aumônes, contribueroient aux frais de cette guerre. C'étoit l'usage de tout temps d'adresser ces commissions aux augustins dans l'Allemagne: néanmoins Albert, archevêque de Mayence, donna celle-ci aux jacobins. Les autres s'en offensèrent. Luther, qui étoit un des premiers d'entr'eux, et qui enseignoit alors la théologie dans l'université de Wittemberg, se mit à déclamer contre ces prêcheurs d'indul-

gences, et contre les indulgences mêmes. Et enfin, les choses furent poussées si loin, que ce moine renonça au pape et à l'église romaine ; et, sous la protection de Frédéric et de Jean, successivement ducs de Saxe, fit une religion que la licence et le déréglement ont depuis établie dans une partie des royaumes de l'Europe. Comme on ne reconnoissoit plus d'autre règle que son propre sens, il se forma une infinité de sectes qui combattoient les unes contre les autres. Zuingle, qui étoit curé de Zurich en Suisse, fut un des auteurs de celle des sacramentaires. Il y avoit en Savoie un ordre militaire qui avoit été autrefois institué par Amédée VI, et qui se nommoit l'ordre du collier. Le duc Charles III y fit quelques augmentations, et changea le nom de l'ordre en celui de l'Annonciade. 1518.

Cependant Charles d'Autriche parut comme un astre naissant, qui devoit bientôt porter sa splendeur aux deux bouts de la terre. A peine étoit-il allé prendre possession des Espagnes, qu'il fut élu empereur avant l'âge de vingt ans, après la mort de son aïeul Maximilien. Ce prince, ayant été obligé de faire un voyage en Allemagne, laissa le gouvernement de ses royaumes au cardinal de Tortose, ci-devant son précepteur, et à quelques Flamands. Cela donna de la jalousie aux Espagnols, qui firent entr'eux une ligue appelée *la santa junta*, pour l'expulsion de ces étrangers. Au bout d'un an cette faction fut dissipée après la perte d'une bataille. Pendant que les vice-rois étoient occupés de ce côté-là, on crut devoir prendre cette occasion de 1519. 1520. 1521.

rétablir Henri, fils et successeur de Jean d'Albret, dans son royaume de Navarre. François I y envoya André de Foix, frère de la comtesse de Château-Briand, et des seigneurs de Lautrec et de Lescun, qui conquit ce royaume en peu de temps, et le reperdit de même. Ce fut au siége de Pampelune, qu'Innigo de Loyola d'Ognez, jeune gentilhomme du pays de Guipuscoa, qui s'étoit jeté dans cette ville, fut blessé de l'éclat d'un coup de canon, qui lui rompit une cuisse, dont il demeura boiteux toute sa vie. Cette disgrace le détacha des choses de la terre, et donna naissance *à la compagnie de Jésus*, dont il fut l'instituteur. Vers ce même temps, les Espagnols étendirent leur domination dans le nouveau monde, et Fernand Cortez y fit la con-
1520. quête du Méxique. Il y avoit tant de dispositions dans les esprits de l'empereur et du roi de France à se faire la guerre, qu'ils
1521. ne purent se tenir d'en venir aux mains. Le comte de Nassau, général de l'armée de l'empereur, prit Mouzon. Le chevalier Bayard lui fit lever le siége de Mézières. Le roi reprit Mouzon, brûla et demantela Bapaume, et réduisit Landrecies et Bouchain. Henri VIII, roi d'Angleterre, qui étoit à Calais, voulut accommoder ces deux princes; et l'on étoit d'accord de tout, lorsque la nouvelle arriva de la prise de Fontarabie par l'amiral de Bonnivet. Le refus que fit le roi de rendre cette place, par les conseils de ce seigneur, trop jaloux de sa conquête, jeta la France dans un abîme de malheurs, et lui causa des pertes dont elle se sent encore aujourd'hui. Le pape et l'empereur

chassèrent les Français du Milanois et de Gênes : Sforce fut rétabli dans son duché. Il en coûta la vie à Jean de Baulne Samplaçai, vénérable vieillard, que le roi appeloit son père, et qui fut pendu en 1527, pour avoir osé soutenir à Madame, mère du roi, qu'elle avoit diverti les trois cent mille écus qui avoient été destinés pour les frais de cette guerre. Les Turcs continuoient de s'agrandir ; Soliman II, fils et 1522.
successeur de Selim, conquit la ville de Belgrade en Hongrie, et arracha l'île de Rhodes aux chevaliers de saint Jean de Jérusalem. Le pape Adrien VI, qui est ce même cardinal de Tortose, dont nous venons de parler, et qui cette année avoit succédé à Léon X, leur donna la ville de Viterbe pour retraite. On remarque qu'à son avénement au pontificat, il ne voulut point changer son nom, ce qui n'est arrivé qu'une autre fois, et dans ce même siècle, depuis le temps de Jean XII. On commença alors à ordonner des supplices contre 1523.
les nouveaux sectaires. Jean le Clerc, cardeur de laine, eut le fouet et la fleur-de-lys à Meaux, pour avoir dit que le pape étoit l'antechrist, et fut brûlé à Metz pour y avoir abattu des images. Deux augustins du pays de Brabant souffrirent une pareille mort à Bruxelles. Le roi François I avoit un extrême désir de recouvrer le Milanois. La révolte du connétable de Bourbon, que Madame avoit dépouillé de ses biens par un dépit amoureux ; la perte de Fontarabie, que Fauget rendit à la première attaque, et une descente des Anglais en Picardie, ne purent lui faire perdre cette

pensée. Il y envoya l'amiral de Bonnivet, qui d'abord eut quelques bons succès. De-
1524. puis il fut obligé de lever le siége de Milan ; et ayant été blessé dans une retraite, il en donna la charge au chevalier Bayard, qui sauva l'armée aux dépens de sa propre vie. On dit que le connétable de Bourbon, général de l'armée de l'empereur, ayant trouvé cet illustre guerrier expirant au pied d'un arbre, lui témoigna qu'il plaignoit son infortune ; mais que l'autre lui répondit : « Qu'il étoit lui-même bien » plus à plaindre de porter les armes contre » sa patrie, et de vouloir mettre le poi- » gnard dans le sein de celle qui lui avoit » donné naissance et l'éducation. » Parmi tant de disgraces et d'autres plus grandes encore qui suivent, on doit faire peu de compte de la découverte et de la conquête qui furent faites en ce temps-là par les Français du Canada dans l'Amérique, sous la conduite de Jean Vérazzanni, Florentin. Charles de Bourbon entra en France, et y auroit causé une dangereuse révolution, si l'empereur, pour de certaines raisons, ne l'eût assujéti à faire le siége de Marseille. Il y trouva une forte résistance, et fut contraint de se retirer promptement. Le roi qui s'étoit avancé jusqu'à Avignon résolut de le suivre. Lorsqu'il étoit prêt de fondre sur les ennemis, et qu'il leur tenoit, pour ainsi dire, l'épée dans les reins, l'avis de l'amiral Bonnivet, opposé à celui des plus vieux capitaines,
1525. l'arrêta devant Pavie. La perte de la bataille qui y fut donnée, la prise du roi, et tout ce qu'un si grand malheur entraîne

après lui, furent les suites de ce méchant conseil, qui fut en particulier fatal à son auteur. Dans cette étrange extrémité, la jalousie que le roi d'Angleterre conçut des prospérités de l'empereur, fut une des premières causes du salut de la France. D'autre part, les princes d'Italie avoient intérêt d'empêcher que ce prince ne devînt si puissant parmi eux. L'empereur ayant su qu'ils avoient fait une ligue contre lui, qui alloit même à lui ôter le royaume de Naples, se servit de ce prétexte pour dépouiller Sforce, comme étant coupable du crime de félonie. Il lui prit toutes ses places; et ce duc, qu'il réduisit à se renfermer dans le château de Milan, fut encore obligé, l'année suivante, de le lui rendre. Pendant que Charles se couronnoit de gloire, la fortune lui préparoit des richesses immenses par la conquête du Pérou, que François Pizarre fit dans l'Amérique.

Il arriva alors un changement dans l'ordre de saint François. Mathieu de Baschi, frère mineur observantin au couvent de Montefalconi, se tailla un capuchon long et pointu; et s'étant retiré avec dix ou douze de ses compagnons dans une solitude, fut auteur de la réforme des *capucins*.

Cependant on traitoit à Madrid de la dé- 1526.
livrance de François I. Les principaux articles du traité furent que le roi, qui, depuis deux ans, étoit veuf, épouseroit Eléonore, sœur de l'empereur et veuve d'Emmanuel, roi de Portugal: qu'il céderoit à l'empereur ses droits au royaume de Naples, et au duché de Milan; qu'il lui abandonneroit le duché de Bourgogne en

toute souveraineté, et qu'il perdroit celle des comtés de Flandre et d'Artois. Sous ces conditions, et quelques autres, il fut délivré, et ses deux fils furent donnés en ôtage pour sureté de l'exécution de ce traité. Cette même année les Turcs firent une grande irruption en Hongrie. Ils gagnèrent la bataille de Mohats. La prise de Bude fut le fruit de cette victoire, et la mort du roi Louis, qui périt dans cette bataille, les conduisit à de plus amples conquêtes. Le traité de Madrid étoit si injuste, que les Espagnols mêmes jugerent qu'il n'auroit point d'exécution, et le chancelier Gattinara refusa de le signer. Le roi François I protesta hautement contre la violence qui lui avoit été faite. Il se ligua avec le pape Clement VII, successeur d'Adrien, avec les Venitiens, les Florentins et Sforce, pour procurer la délivrance de ses enfans et chasser les Espagnols de l'Italie. Quelques-uns disent même qu'il traita secrètement avec le connétable de Bourbon qui,
1527. de sa part, n'avoit pas trop sujet d'être content de l'empereur. Quoi qu'il en soit, Bourbon, ayant quelque grand dessein en tête, et ayant besoin d'argent pour l'exécuter, et pour payer ses troupes qui se mutinoient contre lui, résolut de saccager Rome ou Florence pour en avoir le butin. Le bon ordre qu'il trouva à Florence, le fit tourner du côté de Rome. Au troisième assaut qu'il fit donner à une brèche, il fut tué d'un coup de mousquet. Ses troupes ne laisserent pas de forcer la ville, y commirent toutes les hostilités et toutes les violences imaginables. Le pape qui s'étoit

enfermé dans le château Saint-Ange, ne fut délivré qu'au bout de six mois, après avoir été rançonné d'une manière très-barbare ; et il trouva si peu de foi parmi les Espagnols, que quoique le traité de sa délivrance fut tout-à-fait conclu, il jugea à propos de se sauver déguisé en marchand. Ainsi l'empereur qui l'avoit tenu captif, et qui ne pouvoit plus le garder, parce que toutes les puissances de l'Europe étoient en marche pour l'aller délivrer, eut sujet de rendre graces au ciel, de ce qu'il avoit accordé sa liberté aux prières publiques, et aux processions qu'il avoit fait faire pour cela par toute l'Espagne. Les Français reprirent une partie du Milanais, et le rendirent à Sforce. Ensuite ils entrèrent dans le royaume de Naples, ét en assiégèrent la ville capitale. Au bout de quatre mois les maladies contagieuses les obligèrent de lever le siége, principalement après la mort de Lautrec leur général. Ces revers, et le mécontentement d'André Doria, qui passa du côté de l'empereur, mirent les affaires de la France dans une très-mauvaise situation. Doria, après avoir obtenu de l'empereur une autorité absolue dans Gênes, s'en servit pour rendre la liberté à sa patrie, et y rétablit la forme du gouvernement qu'on y voit encore aujourd'hui. C'est à cette année que se rapporte l'origine du schisme d'Angleterre. Le cardinal Volsey, outré de ce que l'empereur n'avoit plus pour lui la même considération qu'il avoit eue autrefois, et voulant favoriser le roi François I qui flattoit sa vanité, persuada à son maître d'obtenir de Rome la dissolution de son mariage 1528.

avec Catherine d'Arragon, tante de l'empereur, sous prétexte que cette princesse, quand il l'avoit épousée, étoit veuve d'Arthus, son frère aîné, et d'épouser Marguerite, sœur du roi de France, et veuve du duc d'Alençon. Henri VIII, qui avoit ses vues, prêta l'oreille à ce discours, et déjà le pape Clément VII, irrité aussi contre l'empereur, avoit nommé ce prélat, et le cardinal Campègge, pour être juges de cette affaire sur les lieux. Mais Volsey ayant reconnu qu'Henri ne vouloit la cassation de son mariage, que pour épouser Anne de Boulen, qui étoit une des filles de la reine, et luthérienne, tira la chose en longueur; et le pape appréhendant le ressentiment de l'empereur, qui devenoit tous les jours plus puissant, évoqua la cause à soi. Ce fut la cause de la disgrace du cardinal, qui, ayant été destitué de la charge de chancelier, fut encore accusé du crime de lèse-majesté, et mourut l'année suivante. Les Florentins avoient pris occasion de la détention du pape, pour chasser les Médicis, et se remettre en liberté. Ce pontife brûlant du désir de rétablir sa famille, et de lui donner de nouveaux accroissemens d'honneur et de puissance, s'accommoda avec l'empereur qui, de son côté, avoit
1529. une grande passion d'aller recevoir la couronne impériale à Rome. Une des principales conditions de leur traité, fut le mariage de la fille naturelle de ce prince, avec Alexandre de Médicis, et le rétablissement de cette maison dans Florence, avec la même autorité qu'elle y avoit eue avant que d'en être chassée. Presque dans

le

le même temps, Marguerite, tante de l'empereur, et Louise, mère du roi François I, conclurent le traité de Cambrai, peu différent de celui de Madrid, si ce n'est que le duché de Bourgogne demeura au roi. L'empereur alla en Italie pour y recevoir la couronne impériale. Il rétablit François Sforce dans ses états, et contraignit les Florentins de subir le joug qu'il leur avoit imposé. Cependant la Hongrie étoit toute en trouble par l'ambition de Jean, comte de Scépus; vaivode de Transilvanie, qui s'en étoit fait élire roi par une partie des peuples, au préjudice de l'élection qui avoit été faite de Ferdinand, frère de l'empereur et beau-frère du défunt roi. Soliman, empereur des Turcs, que Jean avoit appelé à son secours, au lieu de le mettre en possession de ce royaume, s'empara des villes de Cinq-Eglises, d'Albe-Royale, où étoient les tombeaux des rois de Strigonie, et d'Altembourg; ensuite il alla mettre le siége devant Vienne. Au bout d'un mois la disette des vivres et les approches de l'hiver le lui firent lever. Charles-Quint ayant appris en Italie cette irruption des Turcs, se hâta d'en sortir pour aller mettre ordre à l'Allemagne. Cela fut cause qu'il n'alla point jusqu'à Rome, et qu'il reçut la couronne impériale dans la ville de Bologne, où le pape s'étoit avancé. Il affecta pour cette cérémonie le jour de saint Mathias, parce que c'étoit celui de sa naissance, et celui auquel son armée avoit pris François I devant Pavie. Avant son départ, il erigea le marquisat de Mantoue en duché, en faveur de Frédéric de 1530.

Gonzague, dont les vertus étoient au-dessus de tous les titres d'honneur qu'on pouvoit lui donner. Dans ce même temps il fit don de l'île de Malte aux chevaliers de saint Jean de Jérusalem, qui en sont encore aujourd'hui en possession. La secte de Luther se fortifioit tous les jours. L'archiduc Ferdinand et les princes catholiques d'Allemagne, ayant fait un décret l'année précédente contre ces sectaires dans la diète de Spire, ils avoient protesté contre; ce qui leur acquit le nom de protestans. Cette année ils présentèrent à l'empereur leur confession de foi dans la ville d'Ausbourg, où il se tenoit une assemblée au sujet de la religion; et c'est ce que l'on a appelé
1531. dans la suite *La confession d'Ausbourg*. Luther l'avoit composée en dix-sept articles. Mélanchthon les expliqua et les étendit. L'empereur érigea l'état de Florence en duché, et éleva ainsi la maison de Médicis, pour la rendre plus digne de son alliance.

L'ordre de saint François se partageoit en plusieurs congrégations, qui faisoient comme autant d'ordres séparés. Quelques-uns des frères mineurs se piquant d'une plus étroite discipline que les autres, le pape Clément VII leur fit attribuer des couvens particuliers où ils recevoient ceux qui avoient l'esprit de recueillement, à cause de quoi ils se nommèrent *Récollets*. Il y avoit dès auparavant un tiers ordre, que l'on a depuis nommé en France les *Picpus*, à cause d'un couvent qu'ils avoient en ce lieu-là.

1532. Soliman parut sur les frontières de Hongrie avec une armée formidable. L'empereur lui en opposa une autre qui l'obligea de

se retirer, et ces deux grandes puissances tenoient, pour ainsi dire, l'univers en équilibre. Henri VIII, roi d'Angleterre, ne put résister plus long-temps à son amoureuse impatience : il fit dissoudre son mariage par l'archevêque de Cantorbéri, et épousa en secret Anne de Boulen. Le pape, qui en eut avis, prononça une sentence d'excommunication contre ce prince ; toutefois à la prière de François I, il différa de la publier jusqu'à ce qu'on eût employé les voies de la douceur pour le ramener à la raison. Cela arriva dans la conjoncture du mariage de Catherine de Médicis, petite cousine du pape, avec Henri, duc d'Orléans, second fils du Roi. Le pape s'étant rendu à Marseille, y conféra avec le Roi, et lui promit de faire son possible pour obtenir de l'empereur l'investiture du duché de Milan pour le nouvel époux. On voit ensuite comme Jean du Bellay, évêque de Paris, et depuis cardinal, fut envoyé en Angleterre ; comme il porta à Rome des assurances d'une prochaine soumission d'Henri ; comme le courrier qui devoit apporter les pouvoirs nécessaires de la part de ce roi, ayant retardé de deux jours, le pape, par une trop grande précipitation, fit afficher l'excommunication de ce roi dans les places publiques de Rome; et comme cette faute fut la cause funeste de la séparation de l'Angleterre du corps de l'église : l'empereur et le roi de France avoient de part et d'autre de nouveaux sujets de se faire la guerre. Le Roi étoit entré dans la ligue des princes protestans d'Allemagne qui s'étoit faite à Smalkalde, et avec les secours d'argent qu'il donna, Phi- 1533.

lippe, landgrave de Hesse, força Ferdinand par le gain d'une bataille, à rendre aux ducs de Wirtemberg les terres qu'il leur retenoit. D'un autre côté le roi étoit fort offensé de ce que le duc Sforce, pour contenter l'empereur, avoit fait mourir en prison un ambassadeur secret que Sa Majesté très-chrétienne lui avoit envoyé. Pen-
1534. dant que cet orage se formoit, CALVIN commença à débiter sa doctrine, plus conforme à celle des sacramentaires, qu'à celle de Luther, qui changeoit tout l'extérieur de la religion. Il étoit natif de Noyon, fils de Gérard, secrétaire de l'évêque. On tient qu'il jeta les premiers fondemens de sa secte à Poitiers dans un jardin, et qu'il y institua la forme de la cêne, ou manducation, qui est pratiquée aujourd'hui par ses disciples. Il en envoya alors quelques-uns en différens endroits pour y semer ses dogmes, et lui-même se transporta à Nérac et à Ferrare vers les princesses Marguerite et Renée, sœur et belle-sœur de Francois I, qui étoient fort curieuses de ses nouveautés. Après que Genève eut chassé son évêque, il en fit le lieu de sa résidence, et y demeura jusqu'à sa mort. Cette même année les anabaptistes firent une furieuse sédition dans la ville de Munster, et y élurent pour roi un tailleur, nomme Jean de Leyden. Leur évêque les ayant assiégés, et réduits sous sa puissance, il fit mourir les plus factieux par divers supplices. L'IRLANDE, qui jusque-là n'avoit été distinguée par aucun titre honorable, s'érigea elle-même en royaume, et Henri VIII en fut proclamé roi dans l'assemblée des états du pays. Le roi Fran-

çois I ne perdoit point de vue le duché de Milan ; et parce qu'il eut quelques avis que Charles, duc de Savoie beau-frère de l'empereur, écoutoit les propositions que ce prince lui faisoit de lui donner d'autres états en Italie pour les siens ; ce qui auroit extrêmement nui au dessein que le roi avoit de recouvrer le Milanais, et lui auroit donné un trop puissant voisin, il résolut de le prévenir. Pour cela, sous prétexte que le duc ne lui faisoit pas raison des droits qui avoient appartenu à Louise sa mère, décédée depuis quelques années, il fit entrer une armée sur ses terres sous le commandement de l'amiral de Biron, et lui enleva d'abord toutes ses places de la Bresse, et celles de la Savoie en deça du Mont-Cenis. 1535.

L'empereur étoit occupé dans la guerre d'Afrique, où le corsaire Barberousse, sous les auspices de Soliman, s'étoit rendu maître du royaume d'Alger, et venoit encore de s'emparer de celui de Tunis, dont il avoit chassé Muley-Assan. Ce petit roi ayant eu recours à la protection de Charles-Quint, l'empereur passa en ce pays-là avec une armée de cinquante mille hommes, prit le fort de la Goulette qu'il garda pour lui, battit Barberousse qui vint à sa rencontre, rétablit Muley-Assan dans Tunis, et délivra deux mille esclaves chrétiens. Dans ce temps-là même le duc François Sforce étant mort sans enfans, l'empereur se mit en possession du Milanais, et amusa longtemps le roi Francois I de l'espérance de le donner à l'un de ses fils. Ce prince ne laissa pas d'achever la conquête des états du duc de Savoye, qui fut obligé de sortir 1536.

de Turin avec sa famille, et de se retirer à Verceil, après avoir fait embarquer sur le Pô son artillerie et ses plus riches meubles. On connut bientôt les mauvaises dispositions de l'empereur à l'égard de la France, par une harangue pleine d'invectives qu'il fit à Rome contre le Roi en plein consistoire. Peu après il leva tout-à-fait le masque et attaqua le royaume par deux endroits. Il vit échouer sa puissance contre la ville de Marseille dont il fit le siége en personne. Il fut obligé de se retirer, ayant perdu une bonne partie de son armée, et le comte de Nassau qu'il avoit fait entrer en Picardie, leva le siége de Péronne. Il n'en coûta à la France que la ville de Guise, qui fut emportée d'assaut. Mais le Roi eut bien un autre sujet d'affliction de ce que François, son fils aîné, jeune prince âgé de dix-neuf à vingt ans, fut empoisonné à Valence. Le comte Sébastien Montécuculli, ferrarois, avoua qu'il lui avoit donné du poison dans une tasse d'eau fraîche, comme il jouoit à la paume, et accusa les généraux de l'empereur de l'avoir excité à commettre ce crime. Sur le bruit de l'irruption de l'empereur, Jacques V, roi d'Ecosse, se ressouvenant des anciennes alliances de cette couronne avec la France, amena au roi un secours de seize mille hommes sans qu'il en eut été prié. Le Roi trouva cette action si généreuse, et en fut si touché, qu'il donna à ce prince Magdeleine, sa fille aînée, en mariage. La princesse étant morte dans la même année, Jacques épousa en secondes noces Marie fille de Claude, premier duc de Guise,

et veuve de Louis, duc de Longueville. En haine de ce renouvellement d'alliance entre la France et l'Ecosse, Henri VIII, roi d'Angleterre, se raccommoda avec l'empereur. Cela fut d'autant plus aisé, que Catherine d'Arragon étoit morte il y avoit près de trois ans, et que l'Anglais avoit depuis peu fait couper la tête à Anne de Boulen, pour crime d'adultère. Ce prince mit toute l'Angleterre en trouble par son apostasie. Car, quoiqu'il semblât ne vouloir rien changer à la religion, sinon qu'il se déclara chef de l'église Anglicane, et qu'il renonça à l'obéissance que tous les fidèles doivent au pontife de Rome, néanmoins il fit au surplus des actions qui convenoient mieux à un mahométan qu'à un prince chrétien. En effet, sans parler de la rupture des cloîtres et de la déprédation des biens ecclésiastiques, il fit faire le procès à la mémoire de saint Thomas, archevêque de Cantorbéri, détruisit son tombeau qui avoit été si long-temps l'objet de la vénération des peuples, et fit brûler ses os sacrés : et, parce que les gens de bien murmuroient contre un procédé si scandaleux, il fit couper la tête à plusieurs personnes de marque, et entr'autres à son chancelier Thomas Morus et à Jean Fischer, évêque de Rochester, que le pape avoit fait cardinal. François I appréhendant les suites de l'alliance de ce roi avec l'empereur, en fit une avec Soliman, qui, peu de temps après, gagna deux grandes batailles contre Ferdinand, roi de Hongrie, et affermit par-là les conquêtes qu'il avoit faites en ce royaume. Les Florentins firent un dernier effort 1537.

pour se soustraire à la domination des Médicis, et le nouveau duc Alexandre fut assassiné par un homme même de sa famille. Ce coup n'ayant pas eu la suite qu'il sembloit devoir attirer, le cardinal Innocent Cibot, fils d'une sœur de Léon X, qui se trouva à Florence, et Alexandre Vitelli, capitaine de la garde de la ville, mirent le jeune Côme en la place du défunt duc, où il se maintint malgré Strozzi, et les autres zélateurs de la liberté. Le pape Paul III, successeur de Clément VII, employoit tous ses soins pour réconcilier l'empereur et le roi de France. Son grand âge ne l'empêcha
1538. pas de se transporter dans la ville de Nice où il avoit obtenu que ces deux princes se rendroient pour conférer séparément avec lui; et n'ayant pu les amener à une paix finale, il les fit du moins consentir à une trève de neuf ans. L'empereur avoit une nouvelle affaire sur les bras, qui lui donnoit beaucoup d'inquiétude c'étoit la
1539. révolte des Gantois, sur qui Marie, reine douairière de Hongrie, sa sœur, gouvernante des Pays-Bas, avoit établi des impôts qu'ils prétendoient être contraires à leurs priviléges. La nécessité où il étoit alors de passer par la France pour aller réduire ces peuples, lui fit reprendre les propositions dont il avoit si souvent amusé le roi, de lui rendre le Milanais. On crut même que, pour le piquer davantage de générosité, on devoit lui accorder le passage sans prendre
1540. de sûretés avec lui. On le reçut en France avec tous les honneurs imaginables, le roi lui permit de faire des actes de souverain, il donna des graces, et fit ouvrir les pri-

sons en plusieurs endroits ; mais quand il fut passé, et qu'il fut venu à bout de dompter les rebelles, il ne tint aucune des paroles qu'il avoit données. La Hongrie étoit depuis long-temps le théâtre d'une guerre sanglante : la mort du comte Scépus en fournit une nouvelle matière. On étoit demeuré d'accord avec lui, que la partie du royaume qu'il occupoit, lui demeureroit pendant sa vie avec le titre de roi. Il s'étoit depuis marié, et avoit eu un fils. Ferdinand voulut se mettre en possession de ce qui avoit été tenu par ce prince. La veuve, tutrice de son fils, eut recours au Turc, et l'armée de Ferdinand fut défaite auprès de Bude. Ce secours pourtant ne profita guère 1541.
à ceux qui l'avoient obtenu ; car Soliman, étant survenu ensuite, se saisit de la mère et du fils, et des villes qui leur appartenoient. La trêve qui étoit entre le roi de France et l'empereur fut bientôt rompue. Le roi demanda à l'empereur le sang de deux de ses ambassadeurs que le marquis de Guast avoit fait assassiner, et néanmoins il eut la générosité de ne rien entreprendre contre ce prince, pendant qu'il étoit à son expédition d'Alger, dans laquelle les vents et la tempête defirent son armée, de la manière du monde la plus pitoyable. L'année suivante le roi l'attaqua par cinq en- 1542.
droits. Ses armes ne furent pas heureuses dans le Roussillon, où l'on fut contraint de lever le siége de Perpignan. Elles firent plus de progrès du côté de Luxembourg, et la capitale de cette même province fut deux fois au pouvoir de François. Durant ces troubles les Portugais abordèrent au Japon

par une tempête. Saint François Xavier, qui étoit arrivé depuis peu dans les Indes, passa aussi au Japon, et porta la lumière de l'évangile dans ces pays tout couverts de ténèbres. Le duc de Clèves avoit été depuis long-temps sous la protection de la
1543. France. L'empereur le força d'y renoncer; et lui ôtant le titre de duc de Gueldres, l'obligea de se contenter de celui d'administrateur. Le Roi tira peu de secours de l'alliance qu'il avoit faite avec Soliman. Ce sultan lui envoya Barberousse avec cent trente galères. François de Bourbon, comte d'Enguien, y joignit les siennes, et ces deux chefs formèrent conjointement le siége de Nice. Cette entreprise n'ayant pas réussi, le général Turc demanda son congé au roi, qui ne se fit pas beaucoup prier pour le laisser aller, tous deux étant fort mal satisfaits l'un de l'autre. L'empereur leva le siége de Landrecies, et prit Cambrai par intelligence. Du côté du Piémont le marquis de Guats s'étoit saisi de Carignan. Le jeune comte d'Enguien, que le Roi venoit de faire son lieutenant-général de-là les
1544. monts, rabattit l'orgueil de ce capitaine. Il gagna contre lui la fameuse bataille de Cerisoles, qui entraîna la prise de Carignan, et de tout le Montferrat, à la réserve de Casal. Le marquis qui avoit fait provision de menottes pour enchaîner les Français, fut trop heureux de se sauver lui-même à Milan, blessé au genou, et en très-petite compagnie. La France ne laissa pas d'être dans un très-grand danger à cause de la ligue que l'empereur et le roi d'Angleterre avoient faite ensemble. Heureusement Saint-Dizier,

petite place de la frontière de Champagne, quoique mal fortifiée et toute dégarnie, arrêta l'empereur pendant six semaines. Et même l'armée de ce prince, qui s'étoit ensuite engagée trop avant, couroit risque de périr faute de vivres, si la maîtresse du Roi, pour l'intérêt du duc d'Orléans, dont elle ménageoit la faveur, ne lui eût facilité la prise d'Espernay et de Château-Thierri, où il trouva de quoi refaire ses troupes. Après cela on fit la paix de Crépy en Laonnois, par laquelle le roi et l'empereur abandonnèrent de part et d'autre toutes les places qu'ils avoient prises depuis la trève de Nice. L'armée du roi d'Angleterre étoit alors devant Montreuil, et il s'étoit déjà rendu maître de Boulogne par la lâcheté de Jacques de Couci-Vervins, gendre du maréchal de Biez. La paix de Crépy sauva la première place, parce que les comtes de Bures et de Rœux, généraux de l'empereur qui étoient au siége, eurent ordre bien exprès de lui de se retirer. Un des articles du traité fait avec Charles V étoit, que dans deux ans il donneroit à son choix, ou sa fille ou celle de Ferdinand son frère, au duc d'Orléans, second fils du Roi, avec le Milanais ou les Pays-Bas, et réciproquement le Roi devoit rendre au duc de Savoie tout ce qu'il avoit conquis sur lui. La mort du jeune prince rompit toutes ces mesures, et remit les affaires dans la même confusion où elles étoient. L'église étoit encore dans un plus grand trouble. Les nouvelles opinions se répandoient par-tout, et l'on fut obligé de faire enfin l'ouverture du concile de Trente, 1545.

dont l'indiction avoit été faite trois ans auparavant par le pape Paul III. Les rois de
1546. France et d'Angleterre firent la paix, et
1547. moururent à un mois l'un de l'autre. François fut un prince vaillant et magnanime, et qui eut toutes les qualités qu'on peut souhaiter dans un grand roi. Il honora les savans, et mérita le glorieux titre de père et de restaurateur des lettres.

Les affaires de l'empereur contre les protestans étoient en fort bon état; car Maurice, l'un des ducs de Saxe, avoit pris son parti, et il y avoit de la division entre le duc Jean Frédéric, et le landgrave de Hesse, leurs principaux chefs. Ce dernier même avoit retiré ses troupes, et l'armée de la ligue se trouvoit très-affoiblie. L'empereur, profitant de cette conjoncture, donna bataille aux protestans, les vainquit à Mulberg, et fit le duc de Saxe prisonnier. Il condamna ce prince à perdre la tête; néanmoins il se contenta de le retenir en prison, et de donner son duché à Maurice son cousin, qui étoit de la même religion. Toutes les grandes villes plièrent, à l'exception de Magdebourg. Au reste, il seroit difficile d'excuser la perfidie dont on usa envers le landgrave de Hesse; car, contre la parole donnée à Maurice son gendre, et contre la foi d'un écrit, on l'arrêta prisonnier; sous prétexte que dans un mot de cet écrit, on prétendit qu'il y avoit un double W, qui vouloit dire, *dans perpétuelle prison*, au lieu d'un N qui signifioit, *dans aucune prison*. Le pape Paul III avoit donné à Pierre-Louis Farnèse, son fils naturel, les villes de PARME et de

Plaisance avec titre de duché. Ce prince exerçant de grandes rigueurs contre ses nouveaux sujets, ils l'assassinèrent dans cette dernière ville, la remirent entre les mains de Ferdinand de Gonzague, que l'empereur avoit fait gouverneur du Milanais en la place de de Guast, qui mourut disgracié. Au milieu de tant de prospérités, l'empereur pensa perdre le royaume de Naples par l'établissement que le vice-roi don Pèdre de Tolède y voulut faire de l'inquisition. Cette entreprise fut abandonnée, et l'on permit à un chacun de demeurer catholique sur sa foi. Dans ce même temps pour pacifier les troubles de l'Allemagne, au sujet de la religion, l'empereur fit un édit qu'on appella l'*interim*, par lequel en attendant 1548.
les décisions du concile de Trente, il ordonna qu'on suivroit une certaine formule de doctrine et de cérémonies. Cet édit contenoit vingt-six articles, parmi lesquels il y en avoit deux favorables aux protestans, le mariage des prêtres et l'usage du calice pour les laïques, néanmoins il ne plut à aucun des deux partis, et ne fut reçu que par force. L'Angleterre devint tout-à-fait hérétique. Henri VIII avoit laissé trois enfans de trois différentes femmes, un fils et deux filles. Le fils, nommé Edouard, fut mis sous la tutelle d'Edouard Seymer, duc de Sommercet ou son oncle maternel, qui, par ce moyen, fut déclaré régent ou *protecteur* d'Angleterre. Ce duc se trouvant imbu des opinions de Zuingle, travailla de sorte avec Thomas Crammer, archevêque de Cantorbéri, qui étoit Luthérien, que par une ordonnance du parlement, il fit abolir l'exer-

cice de la religion catholique dans tout le royaume, et y en introduisit une autre mêlée des opinions de Calvin et de celles de Luther. La France trouva une occasion de s'agrandir par le décès de Gabriel, marquis de Saluces, sans enfans. Ce marquisat étant, pour ainsi dire, vacant, Henri II, fils et successeur de François I, s'en
1549. mit en possession, comme étant un fief mouvant du Dauphiné. Les Anglais étoient
1550. dans une espèce de guerre civile. Le comte de Warvick étoit opposé au duc de Sommerset, et le peuple à la noblesse. Henri II prit cette occasion pour recouvrer Boulogne qui lui fut rendu par un accommodement, et par le même traité tout ce que les Anglais avoient pris sur Marie, reine douairière d'Ecosse, lui fut aussi restitué. La guerre se ralluma entre le roi de France et l'empereur, au sujet de la ville de Parme. Ce dernier s'étant déjà emparé de Plaisance, comme nous avons dit, vouloit encore ôter Parme à Octave Farnèse, fils de Pierre Louis, quoiqu'Octave fut son gendre, ayant épousé Marguerite, sa fille naturelle, veuve d'Alexandre de Médicis. Le pape Jules III, qui cette année succéda à Paul, fut d'abord favorable à Octave; ensuite il se joignit avec l'empereur pour l'opprimer. Le Roi prit la défense d'Octave, et excita tout de nouveau Soliman à faire la guerre à l'empereur. Le sultan venoit de remporter des victoires signalées sur le roi de Perse, et il ne manquoit pas de sujets pour rompre la trève qui avoit été faite depuis peu entre Charles et lui, parce que l'empereur lui avoit pris sur le cor-

saire Dragut, l'un de ses capitaines, les villes d'Afrique et de Monester en Barbarie, et Ferdinand avoit trouvé moyen, par l'entremise d'un moine, de se faire céder sous de certaines conditions la Transilvanie par la veuve de Jean, comte de Scépus. Le Turc ne pouvant souffrir que Ferdinand possédât cette province, dont Jean lui avoit rendu hommage, y jeta une puissante armée, et l'envahit presque toute entière. Mais ce fut contre l'intention du roi que Sinan Bassa, général de l'armée navale turque, se rendit maitre 1551.
en Barbarie de Tripoly, qui étoit tenu par les chevaliers de Malte. Cependant le différent de Parme brouilla tellement le pape avec le roi, que ce prince envoya Jacques Amiot, abbé de Bellozane, au concile de Trente, pour protester contre cette assemblée. Il déclara qu'il n'y enverroit point ses évêques, parce qu'il ne la connoissoit point pour légitime, et il fit des défenses très-expresses à tous ses sujets de porter aucun or ni argent à Rome, ou autre lieu de l'obéissance du pape. En même temps le roi se ligua avec les princes protestans d'Allemagne, que l'empereur avoit, pour ainsi dire, réduits en servitude. Maurice, duc de Saxe, furieusement irrité de ce que ce prince continuoit de retenir le landgrave, son beau-père, se mit à leur tête, et, l'ayant presque surpris dans Inspruck, il l'obligea de fuir cent lieues devant lui. L'empereur fut contraint de rendre son prisonnier, et d'accorder aux protestans la liberté entière de leur religion. Il en coûta à l'empire 1552.

les villes de Metz, Toul et Verdun, dont le roi s'empara, et qui sont toujours depuis demeurées à la France. Ce ne fut pas la seule disgrace qui arriva à l'empereur; car le pape Jules III s'accommoda avec le roi, et l'empereur étant venu en personne mettre le siége devant Metz avec une armée de cent mille hommes, François de Lorraine, duc de Guise, le lui fit lever honteusement. Il est vrai que l'armée que Charles jeta en même temps du côté de la Picardie fit grande peur aux Parisiens; à cela près elle ne fit pas beaucoup d'effet, et elle fut cause seulement que, pour les délivrer à
1553. l'avenir de pareilles frayeurs, le roi fit fortifier leur ville à leurs dépens de ce côté-là. L'année suivante l'empereur détruisit les villes de Terouanne et d'Hesdin, et les Français, avec l'aide des Turcs, s'emparèrent de l'île de Corse qui appartenoit aux Gênois. La flotte turque ne fut pas plutôt retirée, qu'André Doria reprit une bonne partie des places de cette île. La mort du jeune roi Edouard causa une grande révolution en Angleterre. Le duc de Northumberland lui avoit persuadé de laisser la couronne à Jeanne de Suffolck qui étoit du sang royal par Marie, sœur de Henri VIII, et qui avoit épousé le fils de ce duc. Après la mort du jeune roi, Jeanne, suivant son testament, fut reconnue reine, et reçue dans la tour de Londres. Lorsque le duc marchoit avec des troupes pour se saisir de Marie, sœur d'Edouard, les choses changèrent en un moment. Jeanne fut arrêtée prisonnière, les troupes du duc s'assurèrent de sa personne; Marie fut reçue en triom-

phe à Londres, et cimenta son nouveau règne avec le sang de Jeanne, de son mari, de son beau-père, et de presque 1554.
toute leur parenté. Cette princesse rétablit la religion catholique en Angleterre, et épousa Philippe, prince des Espagnes, qui étoit veuf de Marie, infante de Portugal, et qui en avoit un fils. La guerre qui avoit été comme suspendue entre le roi de France et l'empereur, recommença avec plus de violence qu'auparavant. Le roi prit les villes et châteaux de Marienbourg, Bouvines, Dinant, Maubeuge, Bavay, Mariémont, Binch, et vit fuir l'empereur à la journée de Renti. D'autre part, la défaite du maréchal de Strozzi à Marcian, fut un contrepoids à ces prospérités. Elle entraîna la perte de Sienne qui s'étoit donnée au roi, et qui retourna au pouvoir de l'em- 1555.
pereur, après que Blaise de Montluc en eut soutenu le siége pendant huit mois. Par le traité de la reddition de cette place, on étoit convenu que l'état de Sienne subsisteroit en forme de république comme par le passé. L'empereur manqua de foi. Il subjugua ce petit état, et le donna à son fils Philippe, qui trois ans après le céda au duc de Florence, à la réserve des places maritimes. Cependant le maréchal de Brissac faisoit des merveilles en Piémont; car, sans parler de ses autres exploits, il prit Verceil et Yvrée, et surprit Casal un jour de mardi-gras, pendant que Figueroa, gouverneur de Milan, et toute la noblesse Espagnole étoient dans la débauche.

Après la mort de Jules III, et de Marcel II, son successeur, (qui est le deu-

xième pape qui n'ait point changé son nom depuis Jean XII, et qui ne tint le siége que vingt-un jours), on élut le cardinal Jean-Pierre Caraffe, qui prit le nom de Paul IV. Ce pontife avoit été archevêque de Théate, et c'est lui qui est l'instituteur des Théatins. Les clercs réguliers de saint Paul sont à-peu-près du même temps. Leur congrégation prit naissance à Milan, et eut pour auteurs deux gentils-hommes de cette ville-là, et un autre de Crémone. On les nomma Barnabites à cause qu'ils s'établirent dans le quartier de Saint-Barnabé, et que l'Eglise qu'ils bâtirent fut consacrée à Dieu sous l'invocation de cet apôtre.

Henri d'Albret, roi de Navarre, mourut et laissa sa couronne à Jeanne d'Albret, sa fille unique, qui étoit mariée à Antoine de Bourbon, duc de Vendôme. Un fait singulier causa beaucoup de surprise et d'admiration. L'empereur Charles-Quint, se sentant affoibli par les longues fatigues de la guerre, résolut de se retirer pour ne penser plus qu'à la mort. En mariant son fils Philippe avec la reine d'Angleterre, il lui avoit donné les royaumes de Naples et de Sicile, et quelques années auparavant il l'avoit investi du duché de Milan. Cette année il lui céda les Pays-Bas, les Espagnes et le Nouveau Monde. Il garda néanmoins l'empire encore un an pour essayer d'obliger son frère Ferdinand, qui étoit roi des romains, à y renoncer en faveur de ce prince. Dans ce temps-là même le nouveau pape se brouilla avec l'Espagne, et Octave Farnèse, duc de Par-
1556. me, se raccommoda avec elle. Le cardinal

Charles Caraffe, neveu du saint père, étant venu en France pour demander du secours à Henri II, et pour l'obliger à rompre une trêve qu'il avoit faite avec les Espagnols, le roi envoya Montluc en Italie avec trois mille hommes, en attendant que son armée, qui devoit être commandée par le duc de Guise, fut en état de marcher. Ce fut alors que l'empereur renonça tout-à-fait au monde, et que, par une retraite qui le séparoit des choses de la terre, il eut le plaisir de se survivre, pour ainsi dire, à lui-même. Ce grand prince, après avoir envoyé sa renonciation au collége électoral, et dit adieu à son fils, s'embarqua à Sud-Bourg en Zélande au commencement de septembre, aborda en Espagne, et se renferma dans le couvent de saint Just, de l'ordre des hiéronimites, situé dans la province d'Estramadoure, où il vécut encore près de deux ans. Par-là l'empire demeura à Ferdinand, qui l'a transmis à sa postérité. Le 1557.
duc de Guise fit peu de progrès en Italie parce qu'il fut presque aussitôt rappelé pour défendre le royaume, que la perte de la bataille de Saint-Quentin, et de plusieurs villes de Picardie avoit mis en péril. Néanmoins il y resta assez long-temps pour faire faire un accommodement honorable au pape; car le duc d'Albe demanda pardon à ce pontife au nom du roi d'Espagne. Dans la consternation où la victoire des Espagnols avoit mis la France, les religionnaires, qui jusque-là avoient eu grand soin de se tenir cachés, osèrent s'assembler dans une maison au haut de la rue Saint-Jacques. On en prit un assez grand nombre, parmi

lequel il se trouve des personnes de qualité, même des filles de la reine. Le retour du duc de Guise ranima le courage des Français, et fit changer la fortune. On donna à ce prince le titre de lieutenant général des armées du roi, dedans et dehors le royaume, et cela fut vérifié dans tous les parlemens. Aussitôt on vit des
1558. effets de sa valeur et de sa conduite. La prise de Calais et de Guines, et l'expulsion entière des Anglais qui avoient pris la querelle du mari de leur reine, la prise de Thionville, et le mariage du dauphin avec Marie Stuart, reine d'Ecosse, nièce de ce duc, l'élevèrent au plus haut degré de gloire. L'Angleterre changea encore une fois de situation par le décès de la reine Marie. La foi de ces peuples étant aussi volage que leur naturel, leur nouvelle reine Elisabeth, qui étoit luthérienne, les ramena sans effort à la religion protestante. Lorsque la guerre étoit très-allumée entre la France et l'Espagne, l'amour qui produit d'ordinaire les plus grands événemens, fit la paix des deux couronnes. On convint de donner madame Elisabeth de France à Philippe II, et Marguerite, sœur d'Henri, au duc de Savoie. Par-là le duc de Savoie fut rétabli dans tous ses états, et le roi Henri II abandonna une foule de conquêtes.
1559. Cet accord, qu'on nomme le traité de Château-Cambresis, fut certainement très-désavantageux à la France; mais elle en tira du moins cette utilité que Calais lui demeura.

La dignité d'empereur, jointe à celle de roi d'Espagne, avoit fait donner aux ambassadeurs de Charles-Quint la préséance

par-dessus ceux des autres princes de l'Europe. Celui de Philippe voulut garder le même rang à Venise. Noailles, évêque de Dax, ambassadeur pour le roi Henri II s'y étant opposé, et ne s'étant pas même voulu contenter des tempéramens qui pouvoient laisser la question indécise, la seigneurie fit un décret par lequel elle ordonna que l'ambassadeur de France précéderoit celui d'Espagne; suivant l'ancien usage.

Les réjouissances qui accompagnèrent les noces de la fille et de la sœur du roi, furent changées en deuil par la mort de ce prince. Il avoit contraint le comte de Montgomeri de rompre une lance contre lui. Le tronçon de cette lance l'atteignit à l'œil, et lui ôta la vie. Le règne de François II, l'aîné de ses fils, fut fort court, et ne se passa pas néanmoins sans de grands troubles. Les Guises devenus tout-puissans, parce que la reine étoit leur nièce, donnèrent de la jalousie aux princes du sang, et les obligèrent de se jeter dans le parti des huguenots. C'est alors que commencèrent ces mouvemens qui ont été si funestes à la France. Anne de Bourg, conseiller-clerc au parlement de Paris, et l'un de ceux qui avoient été arrêtés sous le règne précédent, fut exécuté à mort. Les religionnaires poussés de tous côtés, conspirent contre l'état, et veulent s'emparer de plusieurs villes. Leur aveugle fureur échoue à Amboise, et les Guises donnèrent de si bons ordres, que rien ne réussit à ces rebelles. Sur cela on convoque l'assemblée des états à Orléans. Louis, prince de Condé, y est arrêté, et condamné à perdre la 1560.

tête. La mort du Roi le dégage, et la face des affaires change en un instant. Pendant que ces choses se passoient, les Espagnols firent une entreprise sur Tripoli. Ils furent repoussés, et perdirent beaucoup de monde en cette occasion. Charles IX n'avoit guère plus de dix ans quand il succéda à François II, son frère. La régence du royaume fut donnée à Catherine de Médicis, mère du roi, et l'on fit plusieurs assemblées pour
1561. tâcher de remédier aux maux de l'état. Dans celle qui fut tenue à Saint-Germain-en-Laye, les cardinaux prétendirent avoir rang devant les princes du sang, comme ils l'avoient eu fort souvent en d'autres rencontres. Le contraire fut jugé en faveur de ces princes. Quelques cardinaux acquiescèrent à ce jugement; ceux de Tournon, de Lorraine et de Guise, ne voulurent point céder, et se retirèrent. On auroit bien voulu ramener les huguenots à l'unité de l'église par la force des raisons, plutôt que par celle des armes. Pour cela on tenta le colloque de Poissy, où le cardinal de Lorraine et Théodore de Bèze, firent des discours très-éloquens, mais si opposés, qu'on ne put retirer aucun fruit de cette conférence. Cependant le parti des huguenots se fortifioit tous les jours. On
1562. fut obligé de leur permettre, par un édit, de prêcher leur croyance par tout le royaume, hors dans les villes closes. Et parce qu'on sut qu'ils prenoient des mesures du côté des princes d'Allemagne pour en obtenir du secours, le duc de Guise et le cardinal de Lorraine son frère, allèrent eux-mêmes à Saverne conférer avec le duc de

Wirtemberg, et l'empêchèrent de donner sa protection à ces mutins. Ce fut au retour de ce voyage que le duc de Guise, passant par la petite ville de Vassi, fut spectateur d'un combat qui se fit entre les gens de sa suite et des huguenots, avec qui ils avoient pris querelle. Le duc y ayant été blessé d'un coup de pierre à la joue, comme il tâchoit d'appaiser le désordre, ses domestiques poussèrent les huguenots avec tant de furie, qu'ils en tuèrent près de soixante, et en blessèrent deux cents. C'est ce qu'on a appelé *le massacre de Vassi*, et ce qui a été le premier signal des guerres civiles qui ont désolé le royaume pendant plusieurs règnes. Car le prince de Condé s'étant plaint de cette insulte, et voyant qu'on ne lui en faisoit point raison, et que ses ennemis étoient maîtres de la personne du roi, se jeta dans Orléans, dont Dandelot, frère de l'amiral de Coligni, s'étoit saisi d'une des portes. Incontinent après les huguenots s'emparèrent d'un très-grand nombre de villes en plusieurs provinces, et y commirent tant de profanations et de massacres, que, par arrêt du parlement, il fut enjoint de les tuer par-tout où on les trouveroit, comme gens enragés et ennemis de Dieu et des hommes. Les armées du roi reprirent presque toutes ces villes, et entr'autres Rouen, où Antoine de Bourbon, roi de Navarre, fut blessé dans la tranchée. Ce prince, s'étant voulu faire transporter à Paris par bateau, mourut à Andeli, laissant sa couronne à Henri son fils, qui depuis a été roi de France. La

guerre se faisoit séparément dans chaque province, et le royaume étoit tout en feu. Entre ceux qui servirent bien l'état, Montluc se signala dans la Guienne. Les huguenots s'étant mis en campagne avec un secours considérable de reîtres et de lansquenets, qu'ils avoient obtenus du landgrave de Hesse, on les suivit de près, et on en vint enfin à la bataille de Dreux, où le prince de Condé et le connétable de Montmorenci furent réciproquement faits prisonniers, et dont tout l'honneur demeura au duc de Guise, qui la gagna. Ce
1563. fut la dernière action d'une si belle vie; car, comme ce généreux prince étoit devant Orléans, qu'il tenoit assiégé, il fut assassiné d'un coup de pistolet par un gentilhomme huguenot, nommé Jean Poltrot de Meré, dont il mourut six jours après. Aussitôt on fit la paix avec les huguenots; et, par un édit qui restreignit un peu celui qu'on leur avoit donné un an auparavant, on leur accordoit une pleine liberté de conscience. On reprit le Havre-de-Grâce qu'ils avoient livré à la reine Élisabeth; et la majorité du roi, qui arriva en ce temps-là, acheva de remettre le calme dans le royaume. Toutefois la licence des guerres ayant laissé quelque reste d'agitation dans les provinces, des seigneurs, dans le Languedoc, du nombre desquels étoient les cardinaux d'Armagnac et de Strozzi, firent une ligue entr' eux pour la défense de l'ancienne religion contre les nouveaux sectaires, qui fut même confirmée par un arrêt du parlement de Toulouse. C'est de cette ligue et de quelques

ques autres qui furent faites en d'autres endroits à son imitation, que s'est formée, dans la suite, la grande ligue qui a servi de rempart contre l'hérésie, et qui a maintenu l'état dans la pureté de la foi. Les Maures, secourus par les Turcs, firent un vain effort pour s'emparer d'Oran, place espagnole en Afrique. Le concile de Trente, après diverses interruptions, fut enfin heureusement terminé sous le pape Pie V, et cette grande lumière dissipa les ténèbres de l'erreur, qui couvroit déjà la face de la terre. L'empereur Ferdinand laissa l'empire par sa mort à Maximilien II son fils. Les Espagnols ne pouvoient se résoudre à céder le pas à la France. Leurs ambassadeurs avoient trouvé plusieurs expédiens, tant durant le concile que depuis, pour ne pas être assis après l'ambassadeur de cette couronne. La fermeté d'Henri Clutin d'Oisel les obligea de plier, et le premier rang fut adjugé à ce ministre, par une décision solennelle du pape Pie IV. 1564.

En ce même temps saint Philippe de Néri posa à Rome les fondemens de la congrégation des prêtres de l'oratoire.

Soliman II, étant parvenu à une grande vieillesse, voulut signaler la fin de sa vie et de son règne par quelque exploit mémorable. Il fit assiéger l'île de Malte. Il y perdit une bonne partie de son armée, le reste fut contraint de lever le siége. L'année suivante il se saisit de l'île de Chio, qui étoit possédée par les Justinians, famille Génoise, et mourut d'apoplexie devant Sigeth, ville de Hongrie, qui fut néanmoins em- 1565. 1566. 1565.

portée par ses troupes. Selim II, son frère lui succéda. Un an auparavant les Espagnols avoient découvert des îles dans la partie la plus orientale de l'Asie, au-delà de la Chine, qu'ils nommèrent Philippines, du nom de Philippe leur roi. Ce prince, trop inflexible, perdit une partie de l'hé-
1566. ritage de ses ancêtres ; et c'est à ce temps que se rapporte le commencement des guerres civiles des Pays-Bas, qui ne purent jamais être soumis au joug de l'inquisition qu'on voulut leur imposer. Le duc
1567. d'Albe fut envoyé en Flandre avec une armée. Les religionnaires en France en ayant pris l'alarme, recommencèrent la guerre. Entre plusieurs villes dont ils se rendirent maîtres, ils se saisirent de la Rochelle. Ils osèrent même entreprendre d'enlever la cour qui étoit à Monceaux ; et le roi ne s'étant pas trouvé en sureté à Meaux, où il s'étoit d'abord retiré, fut obligé de se sauver de nuit à Paris, où il n'arriva qu'après avoir évité une attaque qu'ils firent en chemin à une partie de son escorte. Leur audace alla jusqu'à venir braver Paris et l'armée royale. Certainement on peut dire que, nonobstant la perte qu'ils firent à la bataille de saint Denis, ils eurent tout l'honneur de cette journée, dans laquelle le connétable de Montmorenci fut blessé à mort, et où à leur égard c'étoit être victorieux que de n'être pas entièrement défaits. Après qu'ils eurent reçu un secours considérable d'Allemagne, qui leur fut amené
1568. par Jean Casimir, prince Palatin, ils mirent le siége devant Chartres. Pendant le

siége la paix se fit, et on leur donna un édit pareil à celui qu'on leur avoit accordé cinq ans auparavant. Ils étoient convenus par le traité de remettre entre les mains du roi les villes qu'ils tenoient. La Rochelle refusa d'obéir, et fut comme le repaire où le monstre de l'hérésie poussé de fois à autre, mais non tout-à-fait abattu, se retira pendant soixante ans. Le duc d'Albe acheva de tout perdre en Flandre par son orgueilleuse sévérité. Il fit bâtir des citadelles dans les principales villes, et fit couper la tête aux comtes d'Egmont et de Horn. D'un autre côté le roi d'Espagne par des motifs de jalousie, autant que par raison d'état, fit étouffer le prince Charles, son fils unique, et peu de temps après fit périr par le poison la reine Isabelle, son épouse, et le fruit dont elle étoit grosse. La paix, qui avoit été faite en France avec les huguenots, fut presqu'aussitôt rompue. On voulut se saisir du prince de Condé et de l'amiral de Coligni. Ils se jetèrent dans la Rochelle, où les autres chefs du parti se rendirent de toutes parts. Jeanne d'Albret, reine de Navarre, y arriva aussi avec ses enfans, et y amena un secours de quatre mille hommes. Ainsi la guerre recommença avec plus de fureur qu'auparavant. Le roi avoit donné le commandement de ses armées à son frère le duc d'Anjou. Ce jeune prince débuta par 1569.
le gain de deux batailles, et par la prise d'une ville. Le prince de Condé ayant été pris à la bataille de Jarnac, et étant assis au pied d'un buisson, parce qu'il avoit la jambe cassée d'un coup de pied

de cheval, y fut tué de sang-froid par Montesquiou, capitaine des gardes du duc, qui partit d'auprès de lui pour faire ce coup. L'armée ennemie, presqu'entièrement détruite après la seconde bataille donnée auprès de Montcontour, n'avoit plus que l'amiral pour chef. Le parlement mit sa tête à prix, et l'ayant condamné à mort avec le vidame de Chartres, et le comte de Montgomeri, il les fit exécuter tous trois en effigie. Mais ni ces pertes, ni ces proscriptions ne purent abattre le courage des huguenots; et ils se rendirent assez redoutables pour obtenir une paix plus glorieuse encore pour eux que les précédentes.
1570. Car on leur permit l'exercice de leur religion dans les faubourgs de deux villes en chaque province; on leur ouvrit l'entrée à toutes les charges, et on leur donna pour gages de sureté les villes de la Rochelle, de Montauban, de Cognac, et de la Charité. Les Maures d'Espagne s'étoient révoltés depuis trois ans, et s'étoient fait deux rois l'un après l'autre. Cette fois ils furent entièrement domptés, et le duc d'Arcos acheva cette guerre. Le roi Philippe, peu heureux dans ses premiers mariages, épousa en quatrièmes noces N. fille de sa sœur et de l'empereur Maximilien II, dont il eut dans la suite un fils qui lui succéda. On trouve alors l'institution des *Frères de la Charité*. Le bienheureux Jean de Dieu, né au diocèse d'Evora, en Portugal, homme simple et sans lettres, brûlant au reste d'un zèle charitable d'assister les pauvres infirmes, commença cette congrégation en Espagne. Il alloit

par les rues et par les maisons, exhortant les chrétiens à faire l'aumône, et ayant souvent ces paroles à la bouche : *Faites le bien, mes frères, pendant que vous en avez le temps.* Paul V l'a érigée en ordre religieux au commencement du dernier siècle. Cependant le Turc, ennemi perpétuel du nom chrétien, mit une armée formidable en mer, et se jeta sur l'île de Chypre, 1571.
qui appartenoit aux Vénitiens. Cette année il prit Nicosie, et l'année suivante Famagouste, capitale de cette île. Le bassa Mustapha, qui en faisoit la conquête au nom de Selim II, irrité de la trop grande résistance de Bragadin, et violant en barbare la foi qu'il lui avoit donnée, le fit écorcher tout vif. Le pape Pie V fit ce qu'il put pour empêcher une perte si funeste à la chrétienté. Il conclut une ligue avec le roi d'Espagne et les Vénitiens. Tandis que les chefs disputoient entr'eux du commandement, Famagouste se perdit. L'armée des ligués ne laissa pas de se mettre en mer; et, ayant rencontré celle des Turcs dans le golfe de Corinthe auprès de Lépante, elle remporta sur ces infidèles une victoire qui auroit dû produire de grands avantages, si la mésintelligence des chefs n'en eût fait perdre le fruit. Le pape ayant reçu la nouvelle de ce glorieux évènement, et l'attribuant à l'intercession de la sainte Vierge, institua en son honneur la fête du rosaire, et voulut qu'on ajoutât à ces litanies, *auxilium christianorum.* C'est ce pontife qui a donné au duc de Florence la qualité de GRAND DUC de Toscane. En France on avoit un terrible dessein contre

les huguenots. Pour les endormir on proposa le mariage de Marguerite, sœur du roi, avec le roi de Navarre. Il falloit pour cela avoir une dispense de Rome. On n'avoit pu l'obtenir du pape Pie V. Grégoire XIII, son successeur, l'accorda, et le mariage fut célébré. L'assassinat de l'amiral de Châtillon, et le massacre de la Saint-Barthe-
1572. lemi, suivirent de près cette cérémonie, et laissèrent une horreur que tous les siècles à venir ne pourront effacer. Les huguenots irrités menacèrent encore une fois le royaume. On crut qu'il falloit les aller forcer jusque dans leur plus fort retran-
1573. chement, et Monsieur assiégea la Rochelle. Ils s'y défendirent avec tant de courage, que ce prince fut trop heureux, dans la nécessité où il étoit de lever le siége, d'avoir un prétexte honorable d'aller prendre possession de la couronne de Pologne, que les ambassadeurs Polonois lui vinrent offrir. Ainsi on donna aux huguenots un édit de pacification, qui leur accordoit la liberté de conscience, et l'exercice public de leur religion aux villes de la Rochelle, de Nimes et de Montauban. A peine le roi de Pologne eut été quatre mois dans ses états, que Charles IX mourut, laissant
1574. une fille qui lui survécut encore quarante ans. Le roi Henri III, ayant reçu la nouvelle de la mort de son frère, se déroba de la Pologne, et vint prendre possession de la couronne de France; nouvel exemple de la loi salique. Comme il étoit à Avignon pour s'opposer aux huguenots qui avoient repris les armes, arriva la mort du cardinal de Lorraine, dont on parla

diversement. Pendant ce temps-là Philippe II, roi d'Espagne, reçut un grand échec en Afrique. Il y avoit envoyé une armée pour rétablir un roi de Tunis que les Turcs avoient détrôné. Il éprouva un sort tout contraire à celui que son père avoit eu lorsqu'il arma pour un pareil dessein. Les Turcs demeurèrent les maîtres de Tunis, et lui ôtèrent la Goulette. Ce fut le dernier exploit du règne de Selim II, qui laissa par sa mort l'empire Ottoman à Amurat III son fils. Quand les Polonais eurent perdu l'espérance de faire revenir le roi Henri chez eux, ils procédèrent à une nouvelle élection. Les voix furent partagées entre l'empereur Maximilien et Sigismond Batotri, prince de Tran- 1575.
silvanie. Celui-ci, plus diligent que son rival, accourut promptement en Pologne; et, ayant épousé la princesse Anne, sœur du défunt roi, se mit en possession du trône, où il fut confirmé par le décès de l'empereur, qui survint l'année suivante. La guerre civile étoit rallumée en France, et désoloit toutes les provinces. En Dauphiné, François de Bonne Lesdiguières, simple gentilhomme, succéda à Montbrun, chef du parti huguenot, et commença à rendre son nom illustre. Mais ce qui mit l'état en danger, ce fut l'évasion de François, duc d'Alençon, frère du roi, auquel se joignirent les *politiques*, qui faisoient un troisième parti dans le royaume. Ils eurent d'abord un mauvais succès. Car comme Toré, l'un des frères du maréchal de Montmorenci, menoit deux mille réîtres, et cinq cents hommes de pied au duc d'Alen-

çon qui étoit en Berri, le duc de Guise, gouverneur de Champagne, les défit auprès de Château-Thierry, et ce fut là qu'il fut blessé à la joue d'un coup d'arquebuse, dont il lui resta toute sa vie une marque qui le fit surnommer le Balafré. On fit une trêve. Le roi de Navarre s'échappa de la
1576. cour. Le prince de Condé arriva d'Allemagne avec Casimir et une armée. Il fallut acheter la paix à quelque prix que ce fut. On permit aux huguenots l'exercice de leur religion par tout le royaume : il fut dit que dorénavant on la nommeroit la religion prétendue réformée ; on leur donna des cimetières pour enterrer les morts, et entr'autres celui de la Trinité à Paris ; on leur accorda des chambres mi-parties dans chaque parlement, et quantité de villes pour places de sûreté : on donna au duc d'Alençon, pour augmentation d'apanage, les provinces de Berri, de Touraine et d'Anjou, avec le droit d'y nommer aux bénéfices consistoriaux, comme son frère Henri l'avoit eu du temps de Charles IX, et cent mille écus de pension ; au prince de Condé la jouissance effective du gouvernement de Picardie, dont il avoit déjà le titre, et à Casimir, des sommes immenses d'argent pour le paiement desquelles il fallut obtenir un consentement du pape Grégoire XIII, pour aliéner jusqu'à cinquante mille livres de rente du domaine ecclésiastique. Pierre de Gondy, évêque de Paris, qui fut envoyé à Rome pour ce sujet, en rapporta une bulle que le parlement vérifia, sans approuver néanmoins la clause qui portoit : *Que la distraction*

de ces biens se feroit, même malgré les possesseurs. Rodolphe II succéda à son père Maximilien, et prit les rênes de l'empire d'Allemagne. La paix que l'on avoit faite en France avec les huguenots, ne fut pas de longue durée. La jalousie que les catholiques en eurent, acheva de les unir plus étroitement pour la défense de l'ancienne religion; et de plusieurs ligues particulières qui s'étoient faites, comme nous avons dit, il se forma une LIGUE générale qui causa de terribles mouvemens dans le royaume. Le roi même, de peur qu'on ne lui donnât un autre chef que lui, fut obligé de la signer pendant la tenue des états à Blois, et la fit signer par tous 1577.
les grands. Ainsi l'édit de pacification fut révoqué. On pousse les huguenots sur mer et sur terre. On leur prend la Charité-sur-Loire, Isoire en Auvergne, et on oblige même la Rochelle de capituler. Enfin, on leur donne un édit qui restreint l'exercice de leur religion, et l'éloigne de dix lieues de Paris. Cependant la guerre étoit plus allumée que jamais dans les Pays-Bas. Depuis douze ans le roi d'Espagne y avoit envoyé trois gouverneurs, qui tinrent des conduites différentes, et ne purent jamais pacifier ces provinces trop jalouses de leur 1578.
liberté. Cette année elles se jetèrent entre les bras du duc d'Anjou, (c'est ainsi que nous nommerons dans la suite le duc d'Alençon) et promirent que, si elles acceptoient un autre seigneur que le roi d'Espagne, elles n'en auroient point d'autre que lui. Toutefois dom Juan d'Autriche, qui en étoit alors gouverneur, leur auroit fait bien

de la peine si une mort suspecte et précipitée n'eût terminé ses jours. Une autre catastrophe donna un grand branle à toute l'Europe. Don Sébastien, roi de Portugal, ayant entrepris mal-à-propos une guerre contre les Maures d'Afrique, y périt avec toute son armée. Ce prince étoit petit-fils de don Juan III, qui étoit fils d'Emmanuel, et il n'étoit point marié. Le cardinal Henri, son grand oncle, presque septuagénaire, lui succéda, et tint pour quelque temps en suspens les tempêtes qui étoient sur le point d'éclater. Le roi Henri III voulant conserver la mémoire d'un jour qui lui avoit apporté deux couronnes, institua L'ORDRE DU SAINT-ESPRIT, parce qu'elles lui étoient venues toutes deux, quoiqu'en différens temps, le jour de la Pentecôte. La France étoit sans cesse agitée par de nouveaux troubles. La reine Marguerite, outrée au dernier point des mépris de son frère, et des avis qu'il donnoit au roi, son mari, contre sa conduite, réveilla la faction des huguenots, et leur
1579. fit reprendre les armes. Ils eurent du désavantage par-tout, et furent trop heureux d'accepter la paix qu'on leur offrit. Les Pays-Bas prirent tout de bon la résolution de se soustraire à la domination du roi d'Espagne. L'année suivante, dans une assemblée tenue à la Haye, ils le déclarèrent déchu de la souveraineté de ces provinces. Celle-ci, ils envoyèrent des députés au duc d'Anjou, qui étoit au Plessis-les-Tours, et firent un traité avec lui, par lequel ils le reconnoissoient pour leur seigneur. Le cardinal Henri mourut, et le Portugal se vit

sans maître pour en avoir trop. Les branches de la postérité d'Emmanuel faisoient ce concours. Il y avoit trois princes entr'autres, qui avoient plus de droit à cette couronne : don Antoine, prieur de Crato, fils de Louis, l'aîné des enfans d'Emmanuel après don Juan III. Catherine, femme de Jean, duc de Bragance, fils d'Edouard, un autre des enfans, et Philippe II, roi d'Espagne, fils d'Isabelle, qui étoit pareillement fille d'Emmanuel. Philippe opposoit à don Antoine qu'il étoit bâtard, et à Catherine, qu'étant en pareil degré qu'elle, il lui devoit être préféré, parce qu'il étoit mâle. Le duc de Bragance s'accommoda avec Philippe ; don Antoine fut proclamé par les peuples. Le roi d'Espagne ayant envoyé en ce pays-là le duc d'Albe avec une armée, se rendit maître du royaume, et fit fuir devant lui don Antoine, qui se sauva premièrement en Hollande, et ensuite en France. La fortune sembloit vou- 1581.
loir combler le duc d'Anjou de ses faveurs. Ce prince, après avoir secouru Cambrai, qui étoit assiégé par Alexandre Farnèse, duc de Parme, passa en Angleterre ; et les projets de son mariage avec la reine Elizabeth furent poussés si avant, que cette reine lui donna un anneau pour gage de sa foi. De là il retourna en Flandre, où il
fut couronné duc de Brabant à Anvers, et 1582.
comte de Flandre à Gand. La France qui avoit donné sa protection à don Antoine, lui fournit des vaisseaux pour lui aider à conserver les îles Açores, et pour réduire celle de Saint-Michel, qui étoit la seule qui tint pour le roi Philippe. La perte

d'une bataille navale acheva de lui ôter ce qu'il possédoit, et il fut obligé de renoncer pour jamais à l'espérance de recouvrer la couronne de Portugal. Le mécompte de la durée du cours du soleil avoit causé une étrange confusion dans les temps, qui auroit encore beaucoup augmenté dans la suite, parce qu'on avoit fixé l'année à trois cent soixante-cinq jours et six heures, et qu'il s'en falloit quarante-cinq minutes en quatre ans, que cela ne fût de cette manière. Le pape Grégoire XIII ayant assemblé les plus célèbres astronomes de son temps pour remédier à ce désordre, il fut arrêté qu'on retrancheroit dix jours de cette année, et que dorénavant de quatre siècles en quatre siècles on supprimeroit le bissexte de la dernière de chacune des trois premières centaines d'années, à commencer cette suppression en l'an 1700. Les princes protestans rejetèrent ce réglement, parce qu'il avoit été fait par un pape, comme s'il étoit permis à aucun homme raisonnable de ne pas recevoir la raison de quelque part qu'elle vienne. Le duc d'Anjou, pour affermir sa domination en Flandre, et se tirer de la dépendance où il étoit, entreprit de se saisir de plusieurs villes
1583. en un même jour. Il manqua son coup, et fut obligé de quitter le pays. Ce prince destiné à tant de couronnes, ne jouit d'au-
1584. cune, et mourut l'année suivante à Château-Thierry. Cependant les affaires des Pays-Bas étoient dans une grande agitation. Le duc de Parme qui en étoit gouverneur, s'y acquit une gloire immortelle par la rapidité de ses conquêtes, et ramena quan-

tité de villes à l'obéissance espagnole. Sur cela Guillaume de Nassau, prince d'Orange, fut assassiné, et les états furent réduits à nommer pour leur capitaine général le prince Maurice son fils, âgé seulement de dix-huit ans. La mort de Monsieur réveilla les factions en France, ou plutôt y en excita de nouvelles. On connoissoit que le roi ne pouvoit avoir d'enfans à cause d'une débilité qui lui étoit survenue. La reine mère auroit bien voulu appeler à la couronne les enfans de la duchesse de Lorraine sa fille, nonobstant la loi salique, et elle faisoit entendre au roi (contre les vraies maximes de l'état) que les princes de la ligne masculine n'étoient presque pas ses parens, tant ils étoient éloignés. D'un autre côté, les Guises auroient mieux aimé la couronne pour eux-mêmes que pour les aînés de leur maison. Dans cette vue ils se servirent du cardinal de Bourbon pour l'opposer en même temps à la reine mère et au roi de Navarre, qui étoit l'héritier légitime. Le roi, connoissant leur dessein, trouva qu'il convenoit de se joindre avec le roi de Navarre; et, parce que la religion prétendue réformée étoit un obstacle à l'élévation de ce prince, il lui envoya le duc d'Epernon, pour tâcher de le résoudre à la quitter. Sur le bruit de l'union du roi avec le roi de Navarre, la ligue s'échauffe, les prédicateurs crient dans les chaires que la religion est en péril. Le roi d'Espagne qui avoit déjà plusieurs fois sollicité les Guises de remuer, pour empêcher que le roi ne secourut les rebelles des Pays-bas, intervint là-dessus, et on

fit un traité avec lui, par lequel il s'obligea de fournir de l'argent, pour faire tomber la couronne au cardinal de Bourbon, et
1585. pour en exclure les princes huguenots et relaps. Dans ce temps-là même les états des Pays-Bas envoyèrent des députés au roi pour le supplier de les accepter pour ses sujets. Aussitôt on fait agir les Guises; ils se saisirent de plusieurs villes au nom de la ligue. Le pape Sixte V, nouvellement parvenu au pontificat, déclare le roi de Navarre et le prince de Condé incapables de succéder à la couronne. Le roi qui voit son royaume en feu, offre à la ligue tout ce qu'elle demande, c'est-à-dire, des places de sureté, et un édit contre les religionnaires. Les princes, de leur côté, se mettent en défense. Le roi, sous main, favorise les huguenots, pour s'en servir contre les Guises, et se rend odieux. Les armes du roi d'Espagne prospéroient dans les Pays-Bas. Philippe, pour récompenser les services du duc de Parme, lui fit rendre Plaisance, dont Charles-Quint s'étoit emparé après la mort de Pierre-Louis Farnèse, comme nous avons vu. Ce duc couronna ses beaux exploits en Flandre par la prise d'Anvers, après une année de siége, et une résistance toute extraordinaire. La congrégation des Feuillans prit alors naissance
1586. dans l'abbaye de ce nom, au diocèse de Rieux, à six lieues de Toulouse. Elle eut pour auteur Jean de la Barrière, qui étant abbé commendataire de ce lieu-là, y avoit pris l'habit de moine. Le roi Henri III lui fonda un couvent à Paris au faubourg-Saint Honoré, à côté du jardin des Tuileries;

et, l'année suivante, cet abbé y mena soi- 1587.
xante de ses religieux. Une sanglante tragédie parut sur le théâtre du monde. Elizabeth, reine d'Angleterre, sur des soupçons de conspiration, fit couper la tête à Marie Stuart, reine d'Ecosse, sa cousine, veuve en premières noces de François II, roi de France, et en secondes noces d'Henri Stuart, duc de Lenox, après l'avoir tenue dix-huit ans prisonnière. L'empereur Rodolphe ayant guerre contre les Polonais, l'archiduc Maximilien, son frère, mit le siége devant Cracovie. Il fut contraint de le lever après avoir été défait; et, dans une seconde bataille donnée l'année suivante, il fut fait prisonnier par Zamoski, général des troupes Polonaises. En France le sort des armes se partagea. Le roi de Navarre gagna la bataille de Coutras contre le duc de Joyeuse, qui vouloit empêcher que ce roi ne joignît les troupes que les princes protestans d'Allemagne envoyoient au secours des religionnaires. D'autre part, les reîtres qui en faisoient la meilleure partie furent défaits à Auneau au pays Chartrain, par le duc de Guise. Cette perte des 1588.
protestans fut suivie de celle qu'ils firent du prince de Condé, lequel mourut à Saint-Jean-d'Angeli, empoisonné par ses domestiques. Les juges du lieu firent le procès à Charlotte-Catherine de la Tremouille, sa veuve, prétendant qu'elle étoit complice de cette mort; et elle eût perdu la vie si elle ne se fût trouvée grosse d'un prince, dont elle accoucha six mois après. Toutefois elle fut justifiée au parlement de Paris sous le règne suivant. Les nuages,

qui, depuis plusieurs années, avoient troublé la sérenité de l'état, éclatèrent enfin en tonnerres, qui écrasèrent les têtes les plus éminentes. Le roi voulut avoir raison des SEIZE, ainsi nommés, parce qu'ils étoient les chefs des seize quartiers dont la ville de Paris est composée. Ceux-ci appelerent à leur secours le duc de Guise qui étoit à Soissons. Le duc arriva à Paris aux acclamations du peuple; le roi ne se trouvant pas en sureté, fait entrer de nuit des troupes dans la ville; le lendemain ces troupes sont poussées, et l'on fait des barricades de rue en rue. Le roi s'enfuit à Chartres, et aussitôt apres se réconcilie avec la ligue. Il fait un édit par lequel il jure de ne faire jamais ni paix, ni treve avec les huguenots, et ordonne à ses sujets de jurer pareillement qu'après sa mort ils ne reconnoîtront pour roi aucun prince hérétique. Cette réconciliation fut en partie l'effet de la terreur que lui donna la flotte d'Espagne, la plus formidable qui eût paru depuis si long-temps, et qui étoit destinée à la conquête de l'Angleterre. Mais les vents et l'orage qui la firent périr, retablirent le calme dans son ame, et lui relevèrent un peu le courage. Durant les troubles de la France, Charles Emmanuel, duc de Savoie, croyant que le royaume s'alloit démembrer, s'empara du marquisat de Saluces, qui étoit à sa bienséance. Le roi retomba dans de plus grandes inquiétudes qu'auparavant. Il étoit quelquefois si dégoûté du gouvernement, qu'il étoit tenté d'y renoncer. A la fin, sa foiblesse se tourna en fureur, et pendant que les états étoient

assemblés à Blois, il y fit massacrer le duc de Guise et le cardinal son frère. La reine mère ne survécut pas long-temps à cette action, et lui en fit voir les conséquences. En effet, dès que la nouvelle en fut répandue, les principales villes du royaume se soulevèrent. La Sorbonne même donna un décret, portant : *Que les Français étoient déliés du serment de fidélité, et du devoir d'obéissance envers Henri de Valois, et qu'ils pouvoient en sureté de conscience prendre les armes contre lui.* Il y avoit des sujets dans le parlement de Paris qui tenoient pour le roi. Bussi le Clerc, autrefois tireur d'armes, et alors procureur au parlement, entra dans la grand'chambre, et y fit lire une liste de ceux qu'il disoit avoir ordre d'arrêter. Comme on eut nommé Achille de Harlay, premier président, et dix ou douze autres, tout le reste de la compagnie se leva, et les suivit généreusement à la Bastille. Néanmoins quelques jours après il en fut relâché une bonne partie qui se dévouèrent à la ligue. Le duc de Mayenne étoit en Bourgogne. Après qu'il se fut assuré de cette province, il vint à Paris, et y fut créé *Lieutenant général de l'état et couronne de France.* On ne sauroit exprimer la confusion qui étoit dans cet état. Le Roi avoit transféré le parlement à Tours ; il y en avoit un autre à Paris, et presque tout étoit double dans le royaume. La ligue fit faire de nouveaux sceaux, sur l'un des côtés desquels il y avoit trois fleurs de lys à l'ordinaire, et sur l'autre un trône vide avec ces mots : *Le scel du royaume de France.* Le roi ne se trouvant 1589.

point assez fort pour résister à ce torrent, fut obligé d'appeler le roi de Navarre à son secours. Aussitôt le pape Sixte V lance une excommunication contre lui; et tandis qu'il s'endormoit à Tours, il pensa y être surpris par le duc de Mayenne. Les deux rois mirent le siége devant Paris; et cette grande ville commençoit à désespérer de son salut, quand un jacobin, nommé Jacques Clément, entreprit d'aller tuer le roi Henri III à Saint-Cloud. Ce détestable parricide sauva Paris. Henri IV, légitime héritier de la couronne, s'étant retiré en Normandie pour y recueillir quelques troupes qu'il attendoit de la reine d'Angleterre, y fut suivi par l'armée de la ligue, et ayant été enfermé à Arques, auprès de Dieppe, il courut risque d'y être pris. Son grand courage le tira de là; et ce prince, ayant reçu un secours de quatre mille Anglais, se trouva en état de venir forcer les fauxbourgs de Paris, où il seroit entré si son canon fût arrivé assez tôt pour rompre les portes de la ville. Les choses étant en cette situation, le pape Sixte V dépêcha un légat en France. Le duc de Mayenne craignit que ce prélat ne rompit les mesures qu'il avoit prises pour régner sous le nom du cardinal de Bourbon. Il se hâta de le faire proclamer roi, et dès-lors la justice, la monnoie, et tous les actes publics se firent au nom
1590. de ce cardinal, qu'on appella Charles X. Cela n'eut pas une grande suite. Le roi Henri IV ayant défait l'armée de la ligue à la journée d'Ivri, vint mettre le siége devant Paris; et le cardinal, qui étoit

prisonnier au château de Fontenay en Poitou, mourut en prison cinq ou six mois après son élévation. Tout ce que la famine peut causer de plus funeste dans une ville assiégée, fut éprouvé à Paris. Une infinité de gens, se voyant prêts d'expirer, se traînoient aux portes des églises pour avoir la consolation de mourir, pour ainsi dire, aux pieds des autels. Le duc de Parme avoit reçu ordre du roi d'Espagne de venir délivrer cette ville; et ce général différoit toujours, parce qu'il craignoit que, pendant son absence, le prince Maurice ne lui enlevât quelqu'une de ses conquêtes. A la fin, pressé par des ordres plus exprès il partit, et ayant facilité le transport des vivres à Paris, par la prise de Lagny, il obligea le roi de lever le siége, et s'en retourna aux Pays-Bas. Le pape Sixte V commençoit à revenir de l'opinion avantageuse qu'il avoit eue de la ligue, et de ses mauvaises prétentions contre Henri IV lorsqu'il mourut. Grégoire XIV, son successeur, pour favoriser le roi d'Espagne qui aspiroit à la couronne de France, et dont il étoit né sujet, envoya des bulles par lesquelles il renouveloit les excommunications fulminées contre Henri, le déclaroit déchu de ses royaumes, terres et seigneuries, et défendoit aux peuples de le reconnoître. Le parlement de Tours condamna ces bulles comme scandaleuses, et contraires aux saints décrets et aux droits de l'église Gallicane, et déclara Grégoire ennemi de la paix et de l'union de l'église, ennemi du roi et de l'état, adhérent à la conjuration d'Espagne, fauteur des rebelles, 1591.

et coupable du parricide du roi Henri III. Au contraire, celui de Paris prononça que cet arrêt étoit nul, et de nul effet, donné par des gens sans pouvoir, schismatiques, hérétiques, ennemis de Dieu, et destructeurs de son église; ordonna qu'il seroit lacéré, l'audience tenant, et les fragmens brûlés sur la table de marbre, par l'exécuteur de la haute justice. Le roi, de son côté, pour se concilier l'affection et la confiance des huguenots, dont il avoit besoin, leur accorda un édit par lequel il révoquoit tous ceux qui avoient été donnés contr'eux, et les jugemens qui avoient suivi, et remettoit en vigueur les édits de pacification.

Le sultan Amurat avoit eu guerre contre les Perses. Il n'eut pas plutôt fait la paix avec ces peuples, qu'il tourna ses armes contre l'empereur Rodolphe.

Le duc de Savoie faisoit la guerre en Provence, et tâchoit, à la faveur de la religion, de se rendre maître de cette belle partie du royaume de France. Il y eut de très-mauvais succès, et il avoit outre cela, à ses portes, en la personne de Lesdiguières, un ennemi très-redoutable. Dans ces temps malheureux où la licence étoit au-dessus des lois, il arriva à Paris que les *seize*, pour quelque mécontentement qu'ils eurent du parlement, et pour venger leurs querelles particulières, se saisirent du président Brisson, de Larcher et Tardif, l'un conseiller de la cour, l'autre du châtelet, et que, les ayant fait étrangler en prison, ils exposèrent leurs corps pendant tout un jour en place de grève. Cette action donna tant d'horreur à tout le monde, qu'on écrivit

au duc de Mayenne qui étoit à Lyon, pour le supplier de revenir à Paris en diligence, et de pourvoir à la sureté publique. Le duc, étant de retour, commença par se faire remettre la Bastille, qui étoit au pouvoir de Bussi le Clerc, et dressa lui-même une sentence de mort contre neuf des plus factieux. On n'en put arrêter que quatre, qui furent pendus sur le champ. Bussi le Clerc se sauva à Bruxelles. On l'y a vu long-temps après, ayant un gros chapelet à son cou, et relevant par un 1592.
mystérieux silence la gloire des grandes choses qu'il avoit exécutées. Le roi ayant assiégé Rouen, le duc de Parme lui fit encore lever le siége, et tout d'un même pas pris Caudebec. Le génie de ce capitaine lui fournit une invention pour se tirer de ce poste, qui ne lui étoit pas avantageux. Il retourna aux Pays-Bas, où le prince Maurice lui avoit pris plusieurs villes, pendant les deux voyages qu'il avoit faits en France. Il se préparoit à y revenir, quand la mort l'arrêta dans Arras, et mit fin à ses glorieux travaux. Le roi ne demeuroit pas sans rien faire. Ce fut au siége d'Epernai que le maréchal de Biron, le meilleur de ses généraux, eut la tête emportée d'un coup de canon. Les Espagnols ne trouvèrent point dans les états du royaume, qui 1593.
furent assemblés à Paris, les dispositions qu'ils auroient souhaitées pour faire élire leur infante, reine de France. Ils proposèrent ensuite de la marier à un prince Français, avec qui elle régneroit conjointement; et dans un conseil particulier qu'ils tinrent avec le duc de Mayenne, ils nommèrent

Bourges. Le peuple de Pa
foule à cette cérémonie, e
l'excès de sa joie, qu'il c
fidèle à Dieu et à son prin
sitôt une trève avec le roi
quelle on envoya à Rome c
tre, pour obtenir son ab
avant qu'elle vint, les ville
foule dans l'obéissance, et l
1594. à Chartres. Il fit même son
phante à Paris, et après y
la messe à Notre-Dame, e
le *Te Deum*, il alla au Lo
le plaisir, deux heures apr
maître paisible de sa ville c
ces prospérités, il courut d
risque de sa vie; car, l'anné
un nommé Pierre Barrière
de le tuer; et celle-ci, Jea
de Paris, lui porta un coup
qui l'atteignit à la lèvre,
baissoit, et lui rompit une

fait étrangler vingt-un frères qu'il avoit, recueillit la succession de son père Amurat III. Ce nouveau sultan continua la guerre que son père avoit commencée contre l'empereur Rodolphe II. Néanmoins la fortune ne lui fut pas d'abord favorable, les Impériaux lui ayant pris la ville de Strigonie, et ayant fait fuir son grand visir. Henri IV eut la gloire de faire reculer les 1595.
Espagnols à la journée de Fontaine-Française. D'autre part, ils eurent de grands succès en Picardie, par le mécontentement de Rosne, à qui le roi avoit refusé un bâton de maréchal de France. Trois choses adoucirent les chagrins de ce prince. L'absolution qui lui fut donnée solennellement à Rome par le pape Clément VIII, l'ac- 1596.
commodement du duc de Mayenne, et la réduction de la Provence, dont le duc de Guise chassa le duc d'Epernon, qui n'étoit pas agréable au roi. Mahomet eut sa revanche contre Rodolphe. Il emporta dans la haute Hongrie la forteresse d'Agria, que les Turcs appellent l'*inexpugnable*, et gagna une grande bataille contre Mathias, frère de l'empereur. Les Espagnols continuoient de faire des conquêtes en Picardie. En un an, ils y prirent six places considérables. Le roi eut assez de peine à reprendre la Fère, qui avoit été mise par la ligue entre les mains du duc de Parme, et il fut obligé de demander du secours à quelques princes Allemands, aux Hollandais, et à la reine d'Angleterre. Cependant Philippe II n'avoit plus assez de vigueur, ni de santé pour seconder sa fortune; et l'on parloit déjà d'un accom-

modement, lorsque, par un coup aussi funeste qu'imprévu, Hernand Teille, gouverneur de Dourlens, se rendit maître
1597. d'Amiens. Aussitôt Henri IV monte à cheval, suivi de toute la noblesse, et reprend cette ville à la vue de l'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas, qui étoit venu à la tête de vingt-deux mille hommes pour la secourir. L'archiduc dut être d'autant moins content de son voyage, que pendant son absence le prince Maurice lui enleva sept ou huit places le long des rives du Rhin, et dans les pays d'Over-Issel. La guerre se faisoit en Savoie, où Lesdiguières prit Saint-Jean-de Morienne, Saint-Michel, Aiguebelle, et plusieurs châteaux, et fit connoître au duc qu'il devoit peu compter sur les conquêtes qu'il s'étoit proposé de faire en France. En cette année le duché de Ferrare retourna au saint siége par le défaut d'hoirs mâles d'Alphonse II, le dernier légitime des princes du nom d'Est. Ce prince, se voyant hors d'espérance d'avoir des enfans, avoit fait plusieurs tentatives pour obtenir du pape la translation de ce duché à César d'Est, son parent. Il ne put y réussir, parce que César étoit issu d'une branche bâtarde. Tout ce qu'il put faire, ce fut, par le moyen des grandes sommes d'argent qu'il donna à l'empereur Rodolphe II, de conserver à ce César les duchés de Rhège et de Modène, la principauté de Carpi, et quelques autres terres mouvantes de l'empire, qu'il a depuis transmises à sa postérité. Au milieu de tous ces événemens, les Hollandais, qui commençoient à faire un corps séparé,

trouvèrent

trouvèrent le chemin des Indes orientales, et s'y établirent. Il y avoit dans les esprits des rois de France et d'Espagne, tant de penchant pour la paix, qu'elle fut conclue à Vervins sans beaucoup de peine. 1598.
Les deux rois se rendirent réciproquement tout ce qu'ils s'étoient pris depuis 1559, et on remit les différens que le duc de Savoie avoit avec la France au jugement du pape. L'accommodement du duc de Mercœur, la pacification de la Bretagne, et l'édit de Nantes qui fut donné aux huguenots, achevèrent de remettre une parfaite tranquillité dans le royaume; et le roi Henri IV jouit enfin d'un repos qu'il s'étoit acquis par des travaux immenses. Philippe II mourut peu après le traité de Vervins, et laissa par son testament les Pays-Bas et et la Franche-Comté à sa chère fille Isabelle-Claire-Eugénie en toute souveraineté, en faveur de son mariage avec l'archiduc Albert, frère de l'empereur Rodolphe, à la charge de réversion à la couronne d'Espagne, faute de postérité. L'archiduc, qui étoit cardinal, déposa la pourpre sacrée, et le mariage fut accompli. Les royaumes d'Espagne, celui de Portugal, les deux Siciles, et le reste de la monarchie espagnole passa à Philippe III, fils du défunt roi. Le mariage d'Henri IV avec Marguerite de Valois n'avoit jamais été bien concordant, et ils n'y avoient pas donné de part et d'autre un consentement bien libre. Ils se trouvèrent plus unis à le faire dissoudre, et obtinrent du pape qu'il en prononçât la nullité. Les termes du compromis 1599.
pour l'affaire de Savoie étant expirés, ce

pontife déclara qu'il ne vouloit plus s'en mêler. Il s'agissoit principalement du marquisat de Saluces. Le duc de Savoie crut qu'il obtiendroit plus aisément de la générosité du roi ce qu'il ne pouvoit attendre
1600. d'une justice exacte. Il vint en France, fit sa cour au roi en habile prince; après tout il le trouva inflexible sur l'article du marquisat, en sorte qu'il fut réduit à faire un traité avec le roi, par lequel on lui donnoit le choix, ou de rendre cet état, ou de céder la Bresse, et on lui donnoit trois mois pour en délibérer. Une fameuse dispute recréa la curiosité de bien des gens. Duplessis-Mornay avoit fait un livre contre la messe, qui lui avoit acquis beaucoup de réputation parmi ceux de son parti. Jacques-David Duperron, évêque d'Evreux, personnage déjà fort recommandable par ses négociations à la cour de Rome, prétendit qu'il y avoit dans ce livre cinq cents passages, dont les uns ne se trouvoient point dans les auteurs qui y étoient cités, les autres avoient été tronqués ou altérés. Mornay soutint le contraire. On nomma des juges de l'une et de l'autre religion, et la chose fut examinée en présence du roi et des princes du sang. L'avantage demeura tout entier à la religion catholique. Mornay se retira de la cour sans demander congé; un des juges de sa religion passa dans le parti victorieux, et Duperron en eut un chapeau de cardinal. L'archiduc Albert n'avoit pas peu d'affaires en Flandre, où il perdit une bataille contre le prince Maurice. Le duc de Savoie, d'un autre côté, portoit la guerre en son pays, ayant refusé

d'exécuter le traité qu'il avoit fait avec le roi Henri IV. Ce prince, avant la fin de l'année, conquit presque toute la Savoie, et mêla à ses lauriers les myrtes de l'amour, par l'accomplissement qu'il fit en ce pays-là de son mariage avec Marie de Médicis, nièce de Ferdinand, duc de Florence, et fille du défunt duc François.

Après bien de détours et des fuites, le duc de Savoie fut obligé de plier, et de céder au roi les pays de Bresse, Bugey et Valromey, et le bailliage de Gex, en échange du marquisat de Saluces. La guerre entre l'empereur et le Turc avoit été comme interrompue par les invasions du roi de Perse et les mutineries des janissaires. Cette année Ibrahim Bassa prit Kanise, et le duc de Mercœur, général de l'armée de l'empereur, conquit Albe-Royale sur les Turcs. Ils la reprirent l'année suivante. En France, le maréchal de Biron troubloit la tranquillité du royaume par ses intelligences avec les Espagnols et le duc de Savoie. Il ne laissa pas de rendre de grands services à l'état, en procurant le renouvellement de l'alliance avec les Suisses. Enfin ses mauvais desseins ayant été tout-à-fait avérés, et ce seigneur trop fier et trop vain n'ayant point voulu profiter du pardon que le roi lui offroit, il eut la tête tranchée sur un échafaud. Elisabeth, reine d'Angleterre, qui, deux ans auparavant, avoit aussi fait couper la tête au comte d'Essex son favori, mourut, et nomma pour son successeur Jacques VI, roi d'Ecosse, fils de Marie Stuart et du duc de Lenox. Ainsi les royaumes d'Angleterre,

1601.

1602.

1603.

d'Irlande et d'Ecosse, reconnurent un même souverain. Il y avoit long-temps que les jésuites sollicitoient leur rappel en France.
1604. Ils l'obtinrent par une déclaration vérifiée en parlement, à la charge qu'il y auroit toujours un des leurs à la suite de la cour, pour répondre des actions de la compagnie. Cette condition, qui étoit une espèce de flétrissure, leur a tourné à un insigne honneur, parce que par-là ils sont devenus les confesseurs des rois. La prise d'Ostende, au bout de trois années de siége, fut due à la valeur d'Ambroise Spinola, Génois. Cette place coûta à l'archiduc Albert une dépense infinie et plusieurs villes qui lui furent enlevées pendant ce temps-là par le prince Maurice. La Suède secoua le joug de la domination de Sigismond, roi de Pologne, son légitime prince, pour se donner à Charles, oncle de ce roi, qui faisoit profession de la religion protestante. L'empire Ottoman souffrit de grandes pertes du côté des Perses, et ne fut point si florissant sous le règne de Mahomet et d'Achmet son successeur, qu'il l'avoit été du temps de leurs prédécesseurs. En Angleterre, les catholiques irrités de ce que le roi Jacques, après avoir laissé espérer un peu plus de liberté qu'ils n'en avoient eu, les poursuivoit à toute rigueur, entreprirent de le faire périr avec les plus
1605. notables du royaume. Pour cela, ils louèrent les maisons voisines de celle où l'on devoit tenir le parlement, et les caves mêmes qui étoient au-dessous de la salle où l'on devoit s'assembler, et les remplirent de barriques de poudre qu'ils recouvrirent de

fagots, à dessein de faire sauter toute la compagnie. Un des conjurés ayant écrit à un de ses amis, qu'il le prioit instamment de ne se point trouver au parlement de quelques jours, la trame fut découverte, et il en coûta la vie à plusieurs des coupables. Le saint siége étant devenu vacant par le décès de Clément VIII, la pluralité des voix alloit à élire le cardinal Baronius pour remplir cette place: mais, parce que ce cardinal avoit écrit dans le onzième tome de ses anales contre les droits que le roi d'Espagne prétend avoir au spirituel en Sicile, les Espagnols lui donnèrent l'exclusion, et on élut le cardinal de Médicis, qui, au bout de vingt-sept jours, eut pour successeur Camille Borghèse, sous le nom de Paul V. Ce pontife eut un grand 1606.
démêlé avec la seigneurie de Venise, au sujet des défenses qu'elle avoit faites l'année précédente, de donner à l'avenir aucuns biens-fonds aux ecclésiastiques et aux communautés sans une permission expresse du sénat. L'interdit que le pape jeta sur l'état de Venise, fut mal observé, et l'af- 1607.
faire fut enfin accommodée par l'entremise du cardinal de Joyeuse, que le roi Henri IV y employa. Pendant le doux repos de la paix, ce prince institua l'ordre militaire de Notre-Dame du Mont Carmel, qu'il fit 1608.
unir l'année suivante à celui de saint Lazare. Ce dernier avoit eu son institution dans la Terre-Sainte, dès le douzième siècle. Le roi d'Espagne et les HOLLANDAIS étoient également las d'une guerre qui les avoit épuisés d'hommes et d'argent. D'autre part, il sembloit bien dur à ce roi de se

voir contraint de céder à des sujets rebelles, et de reconnoître pour souverains ceux à qui il avoit droit de commander. Néanmoins les victoires que ces peuples avoient remportées depuis trois ans sur mer contre les Espagnols, et la crainte de perdre les Indes, hâtèrent sa résolution; et
1609. les choses ne s'étant pas trouvées disposées à une paix finale, il fut fait une trêve pour douze ans, par laquelle le roi d'Espagne et l'archiduc Albert reconnurent ces provinces pour libres et indépendantes. En même temps l'Espagne perdoit au-dehors une partie de sa domination; elle se ruina au-
1610. dedans par l'exclusion entière des Maures, qui se retirèrent en divers endroits. On tient qu'il en sortit de ce pays-là plus de douze cent mille. Le roi Henri IV se préparoit à exécuter un grand dessein qu'il avoit formé contre la maison d'Autriche, lorsqu'un monstre suscité par l'enfer trancha le fil des jours de ce bon prince, et remplit toute la France de deuil. Louis XIII, son fils, lui succéda dans sa neuvième année, et la régence du royaume fut donnée à Marie de Médicis, mère du roi. Gustave Adolphe
1611. succéda aussi à Charles, roi de Suède, son père, qui mourut de chagrin pour avoir été battu par les Danois; et vers ce même temps Mathias prit possession de l'empire d'Allemagne, après la mort de son frère Rodolphe II. La minorité de Louis XIII fut accompagnée de quelques troubles qui
1613. furent suscités par les grands de l'état, ja-
1614. loux du trop grand pouvoir de Concino Concini, marquis d'Ancre. Ils furent bientôt appaisé, et le roi devint majeur. En

Italie, le duc de Savoie faisoit la guerre au duc de Mantoue pour quelques places du Montferrat. Le premier étant sur le point d'être opprimé par les Espagnols, qui avoient pris la défense du duc de Mantoue, fut soutenu par les Français, commandés par le maréchal de Lesdiguières. Toutefois ce prince ne put alors obtenir ce qu'il demandoit, et il fut obligé d'attendre un autre temps. Les troubles recommencèrent en France, et ayant cessé encore une fois, ils se renouvellèrent. Le maréchal d'Ancre fit arrêter le prince de Condé, et donna à Jean-Armand du Plessis de Richelieu, évêque de Luçon, la commission de secrétaire d'état, en la place de Villeroi qu'il bannit de la cour. Elevé à cette haute fortune, une seule parole du roi le précipita dans le dernier malheur. Vitri, capitaine des gardes du corps, eut ordre de l'arrêter; et au premier geste qu'il fit pour se défendre, il fut tué de trois coups de pistolet sous la porte du Louvre. Sa femme, qui étoit fille de la nourrice de la reine mère, eut la tête tranchée en grève; l'évêque de Luçon fut congédié; Villeroi reprit sa place, la reine mère se retira à Blois, et Charles d'Albert, seigneur de Luynes, qui, par les plaisirs de la chasse et de la volerie, s'étoit acquis la faveur du roi, prit en main le gouvernement de l'état. Achmet, sultan des Turcs, étant mort, les janissaires déférèrent l'empire à Mustapha son frère, parce que son fils Osman étoit encore fort jeune. Au bout de deux mois ils mirent Osman sur le trône, et Mustapha dans une prison. Osman fut un

1615. 1616. 1615. 1616. 1617.

prince d'un grand courage. Il fut mal secondé de la fortune, et fut battu par les Polonais en divers combats, avec perte de près de trois cent mille hommes. La puissance de Ferdinand, archiduc d'Autriche et roi de Bohême, s'accrut en très-peu de temps. Il étoit fils de Charles, frère de
1618. Maximilien II. L'empereur Mathias lui donna le royaume de Hongrie; l'année suivante il parvint à l'empire, après la mort
1619. de cet empereur. Peu s'en fallut que l'Espagne ne comptât parmi ses pertes celle du royaume de Naples, dont le duc d'Ossone, qui en étoit vice-roi, médita de se rendre maître. Son dessein fut découvert; il fut révoqué, et obligé d'aller à Madrid justifier sa conduite. En France la reine mère causa de nouveaux troubles par son évasion du château de Blois et par sa retraite à Angoulême où le duc d'Epernon la reçut. Le roi ayant pris le pont de Cé, et défait l'armée de la reine, il y eut un
1620. accommodement. Ce monarque, se voyant en paix, n'eut plus d'autre pensée que d'abaisser les huguenots, et de faire dominer la religion catholique dans son royaume. Il commença par aller lui-même dans le Béarn, où il n'y avoit presque plus d'exercice de la vraie religion, et il l'y rétablit. Depuis trois années les hérétiques de Bohême s'étoient révoltés contre Ferdinand, et avoient élu pour roi Frédéric, électeur palatin. Ce prince fut vaincu, mis au ban de l'empire, et son électorat donné au duc de Bavière. Dans cette malheureuse extrémité, il fut obligé de s'enfuir en Hollande avec sa famille, il y a vécu en homme

privé. De Luynes étoit monté au faîte des dignités. Le roi l'avoit fait duc et pair : cette année il le fit connétable. Avant la fin de l'an la mort le mit au niveau des autres hommes. Cependant les huguenots se préparèrent à la guerre, et choisirent le duc de Rohan pour leur chef. Ils furent poussés de tous côtés ; on leur prit soixante villes ; tant dans la Saintonge, que dans les provinces voisines, et il n'y eut que Montauban qui put résister aux armes victorieuses du roi. Philippe III, roi d'Espagne, mourut, et le pape Paul V subit la même destinée. Ce pontife a confirmé l'institut des Ursulines ; celui de la visitation, fondé par saint François de Sales ; celui des pères de la doctrine chrétienne, par César de Bus, et celui des prêtres de l'oratoire, fondé à Paris par Pierre de Berulle, qui depuis a été cardinal. L'archiduc Albert mourut aussi, et par sa mort les Pays-Bas, ou pour mieux dire, le Flandre fut réunie à la monarchie d'Espagne. La Hollande faisait un état particulier, qui pourtant n'étoit pas encore bien assuré ; car la trêve qu'elle avoit avec le roi catholique étant expirée, Philippe IV, fils et successeur de Philippe III, voulut reprendre ses droits, et les hostilités recommencèrent comme auparavant. On continuoit la guerre en France contre les huguenots. Pendant que l'armée du Roi étoit devant Montpellier, on fit la paix avec eux, et on laissa les villes de la Rochelle et de Montauban. Quatre événemens considérables ne devoient point être passés sous silence : l'abjuration du maréchal de Lesdiguières, à qui le roi envoya l'épée

1621.

1622.

de connétable et le cordon bleu : ce seigneur étoit âgé de quatre-vingts ans; la promotion de Jean-Armand du Plessis de Richelieu, évêque de Luçon, au cardinalat ; l'érection de Paris en archevêché par Grégoire XV; et la mort de saint François de Sales, dont les vertus et les pieux écrits ont laissé dans l'église une odeur toute divine. Osman attribuant ses malheurs aux fréquentes mutineries des janissaires, avoit résolu de les casser, et même de transporter le siége de son empire à Damas, ville de Syrie. Les janissaires le prévinrent. Ils remirent Mustapha sur le trône; et après avoir promené Osman par dérision sur un méchant cheval dans les rues de Constantinople, ils l'étranglèrent
1623. avec une corde d'arc. Urbain VIII succéda à Grégoire XV. Ce pape réunit au saint siége le duché d'Urbain, vacant par la mort de François-Marie de la Rouère, second du nom, sans enfans mâles; c'est lui qui a donné aux cardinaux le titre de EMINENTISSIME. Les Turcs dédaignant d'obéir au stupide Mustapha, le remirent dans sa prison, et reconnurent pour leur empereur
1624. Amurat IV, frère d'Osman. Le cardinal de Richelieu fut fait premier ministre d'état à la recommandation de la reine Marie de Médicis, et prit place au conseil au-dessus du connétable de Lesdiguières. Bientôt après Louis XIII unit la basse-Navarre et le Béarn à la couronne de France, et par-là l'étendit jusqu'aux Pyrénées. En ce même temps il s'éleva une guerre dans la Valteline, qui intéressa toute l'Europe, et qui obligea le
1625. pape d'envoyer en France le cardinal François Barberin, son neveu, en qualité de légat.

L'affaire s'accommoda l'année suivante. Les huguenots ayant repris les armes ne firent qu'affoiblir leur puissance. Soubise, frére du duc de Rohan, fut chassé des îles de Rhé et d'Oléron, et les Rochelais, qui avant cela étoient redoutables sur la mer, se virent renfermés dans l'enceinte de leurs murailles. La guerre se continuoit aussi aux Pays-Bas avec beaucoup de chaleur. La perte de Bréda, quoique très-importante, fut moins sensible aux Hollandais, que celle qu'ils firent du comte Maurice. Ce prince eut Henri de Nassau, son frère, pour successeur au commandement des armées. L'Italie fut troublée tout de nouveau par la guerre de Gênes. Le duc de Savoye et le connétable de Lesdiguières prirent d'abord plusieurs places sur cette république. Les Espagnols étant accourus au secours, on fut trop heureux de les obliger à se retirer but à but. En France, le refus que fit Monsieur, frere du roi, d'épouser Marie de Bourbon, duchesse de Montpensier 1626. causa quelques brouilleries; et parce que le cardinal de Richelieu étoit menacé, on lui permit de prendre des gardes. Néanmoins le mariage s'accomplit. Ce ministre fit supprimer la charge de connétable après la mort du connétable de Lesdiguières. Les huguenots, au mépris de la paix qui venoit de leur être accordée, appelèrent à eux le duc de Buckingham, amiral d'Angleterre, qui 1627. descendit dans l'île de Rhé. Il en fut chassé par Toiras, et par le maréchal de Schomberg; et cette entreprise fit peu d'honneur à Charles I, roi d'Angleterre, qui depuis trois ans, avoit succédé au roi Jacques son père. Ce fut alors qu'on résolut la ruine totale des

huguenots. Et parce qu'on ne pouvoit en venir à bout qu'en réduisant la Rochelle, et que cette ville tiroit de continuels secours de la mer qu'elle avoit entièrement libre, on trouva qu'il étoit nécessaire de lui ôter cette communication. Pour cela on fit une digue qui tenoit, pour ainsi dire, la mer enchaînée;
1628. ouvrage digne du cardinal de Richelieu, et qui fut d'un tel effet, que les Rochelois furent obligés de se rendre, et de souffrir la démolition des fortifications de leur ville, et la révocation de leurs priviléges. Depuis ce temps les huguenots ne furent plus en état de
1629. remuer: leurs autres villes furent démolies; Montauban fut contrainte de fléchir sous la puissance du vainqueur, et le duc de Rohan se retira à Venise. La guerre de Mantoue donna une nouvelle matière aux armes du Roi. Ce prince prit la défense de Charles, duc de Nevers, légitime héritier des duchés de Mantoue et de Montferrat, contre le duc de Montferrat, contre le duc de Savoie, qui se trouvoit appuyé de l'empereur et du roi d'Espagne. D'abord le duc de Savoie voyant son pays ouvert aux Français, qui avoient forcé les passages de l'Italie, fit un traité
1630. avec eux. Il le rompit avec précipitation; et, ayant été chassé de la Savoie et de Saluces, il n'eut pas la consolation, en mourant, de laisser son état tout entier à Victor Amédée son fils. Cependant cette guerre alloit avoir de terribles suites, les Impériaux s'étant saisis de Mantoue, et Casal étant assiégée par le marquis de Spinosa, si l'adresse de Jules Mazarin, ministre du pape Urbain VIII, qui avoit déjà obtenu une trêve de cinq semaines, n'eût arrêté cet embrâsement. Comme on étoit

sur le point d'en venir aux mains à cause de l'inexécution de quelques paroles que les Espagnols avoient données, et que le canon commençoit à jouer, il sortit de leurs retranchemens, faisant signe de son chapeau et criant : *La paix*, qui fut en effet conclue au mois d'Avril de l'année suivante. Par le traité qui fut fait, les duchés de Mantoue et de Montferrat demeurèrent au duc Charles, moyennant des récompenses qui furent données au duc de Savoie. Le grand pouvoir du cardinal de Richelieu ayant attiré la haine des personnes les plus éminentes, la reine mère, et Monsieur, frère du Roi, se déclarèrent ouvertement contre lui, et ce ministre se vit à deux doigts de sa perte. Lorsqu'il étoit dans les plus grandes allarmes, et que ses ennemis secrets commençoient à chanter victoire, le Roi lui envoya dire par Saint Simon qu'il étoit content de ses services, et qu'il vouloit qu'il les lui continuât. C'est ce qu'on a appelé *la journée des dupes* : depuis laquelle l'autorité et la fortune du cardinal ne firent plus qu'augmenter. Monsieur commença le premier à faire éclater son 1631.
ressentiment en se retirant à Orléans, et ensuite en Lorraine. La reine mère qui avoit accompagné le Roi à Compiégne, y fut retenue, parce qu'on lui faisoit entendre que de-là il seroit bon qu'elle allât pour quelque temps à Moulins, elle imputa à bonne fortune l'offre qui lui fut fait par le marquis de Vardes, de la recevoir à la Chapelle. Après qu'elle fut sortie du château de Compiégne avec beaucoup de secret et de bonheur, à ce qu'il lui paroissoit, on lui dit qu'on ne pouvoit plus exécuter ce qu'on lui

avoit promis, et elle fut obligée de se retirer à Bruxelles. Gustave-Adolphe, roi de Suède, avoit guerre contre l'empereur. Les princes protestans d'Allemagne s'étoient joints avec lui pour se défendre de restituer les biens ecclésiastiques qu'ils avoient usurpés, et pour empêcher les contributions et le passage des armées impériales sur leurs terres. Le roi Louis XIII, indigné de ce que Philippe IV, roi d'Espagne, avoit fomenté la guerre civile dans son royaume, en fournissant de l'argent au duc de Rohan, et, ayant intérêt d'abaisser la maison d'Autriche, appuya les armes du roi de Suède, qui avoit, outre cela, dans son parti le roi d'Angleterre et les Hollandais. Jamais l'Empire ne fut en plus grand danger. Gustave-Adolphe renversa les bataillons Impériaux à la journée de Leipsick, et cette victoire fut suivie d'une foule de conquêtes. Monsieur, duc d'Orléans, trouva une retraite dans le Languedoc, et engagea le duc de Montmo-
1632. rency, gouverneur de la province, à prendre les armes contre le roi. Son armée fut défaite par le maréchal de Schomberg à Castelnaudary, et le duc de Montmorency fait prisonnier. Monsieur se raccommoda avec le roi. Néanmoins n'ayant pu obtenir la grace du duc de Montmorency, qui eut la tête tranchée à Toulouse, il se retira tout de nouveau en Flandre, et les troubles recommencèrent. Le roi de Suède avoit conquis les deux tiers de l'Allemagne, et sa valeur ne trouvoit rien qui lui resistât; mais la mort plus fière encore que lui, l'attendoit à la bataille de Lutzen, que les Suédois gagnèrent, et où ce prince fut enseveli dans son propre triomphe. Pen-

dant que les Suédois entamoient l'empire de toutes parts, le prince d'Orange prit Mastricht sur les Espagnols, et les Hollandais s'enrichissoient des pertes de la maison d'Autriche. La France ne négligeoit pas ailleurs ses avantages. Le roi Louis XIII fit un traité avec le duc de Savoie, par lequel ce prince céda au roi la ville et le château de Pignerol, le fort de la Perouse et leurs dépendances, moyennant une somme d'argent que sa majesté s'obligea de payer en son acquit au duc de Mantoue. 1633. Ensuite le roi déclara la guerre au duc de Lorraine, parce que l'année précédente ce duc avoit marié secrètement sa sœur Marguerite à Monsieur qui étoit veuf. Il le contraignit de promettre que dans quinze jours il lui remettroit cette princesse entre les mains, et cependant sa majesté prit possession de Nancy, pour gage des paroles que le duc lui avoit données. En ce même temps la princesse Isabelle-Claire-Eugénie, gouvernante des Pays-Bas, mourut, et laissa à tous les Espagnols un très-grand regret de sa perte. Charles de Lorraine ne trouva point de meilleur expédient pour ne point tenir la promesse qu'il avoit faite comme duc, de ne point 1634. faire la guerre aux alliés de la France, que de céder son duché au prince Nicolas-François, son frère, qui étoit cardinal. Aussitôt ce prince, ayant quitté la pourpre romaine, épousa dans Lunéville la princesse Claude, sa cousine, sœur de Nicole, femme de Charles. Le roi ne voulut point reconnoître ce nouveau duc, et Nicole, qui fut amenée en France,

protesta contre la cession qui avoit été faite, prétendant que le duché lui appartenoit comme fille aînée du dernier duc Henri II. Sa majesté se saisit de la Lorraine, et le prince Nicolas-François fut obligé de se retirer à Florence avec son épouse. L'Allemagne étoit en proie à des ennemis étrangers et domestiques. Walstein, général des troupes de l'empereur, ayant donné lieu, depuis quelque temps, de soupçonner sa fidélité, ce prince le fit tuer, et donna le commandement de ses armées à Ferdinand, roi de Hongrie, son fils. Il sembloit que la fortune de l'empire le voulut ainsi; car Ferdinand gagna la bataille de Nordlinghen contre les Suédois, et les chassa de la Bavière, de la Souabe, du duché de Wurtemberg, et presque de la Franconie. L'électeur même de Saxe quitta leur parti, et prit celui de l'empereur. Le parlement de Paris déclara le mariage de Monsieur non valablement contracté. Ce prince choqué de l'orgueil des Espagnols et de leur mauvais procédé à son égard, se sauva de Bruxelles et vint à Saint-Germain-en-Laye trouver le roi son frère, qui le reçut avec tous les témoignages d'une parfaite amitié. Parmi les occupations du
1635. ministre, le cardinal de Richelieu faisoit fleurir les Muses. Il fonda l'académie française, dont les plus grands seigneurs se font honneur de remplir les places, et qui compte entre ses membres des cardinaux, des ducs, des prélats et des chevaliers de l'ordre. Le péril où étoit l'Allemagne avoit obligé l'électeur de Trèves de se mettre sous la protection du roi

très-chrétien. Les Espagnols, secondant l'indignation de l'empereur contre ce prélat, le chassèrent de ses états, et le firent prisonnier. Cela engagea le roi Louis XIII à déclarer la guerre à l'Espagne. La bataille d'Avein auroit été d'une grande conséquence pour la France, si la jalousie des Hollandais ne lui eût fait perdre le fruit de cette victoire. Les Espagnols eurent ensuite divers avantages. Henri, prince de Condé, leva le siége de Dôle, et le prince Thomas de Savoie, général de l'armée d'Espagne, prit la Chapelle, Bouchain, le Catelet, Bray-sur-Somme, Roye et Corbie. Ces deux dernières villes furent promptement reprises. Galas, un des généraux de l'empereur, leva le siége de Saint-Jean-de-Laune, dans le duché de Bourgogne, et les Impériaux furent défaits à Wisloke par 1636.
les Suédois, qui pénétroient plusieurs provinces de l'empire. L'année suivante les Français reprirent Bouchain et la Chapelle, et se rendirent maîtres du Château-Cambresis, de Landrecies, de Meaubeuge, et de plusieurs autres villes, tant dans le Luxembourg que dans la Franche-Comté. Les Espagnols furent chassés par le comte d'Harcourt des îles de Sainte-Marguerite et de Saint-Honorat, dont ils s'étoient ci-devant emparés. Ils furent contraints de lever le 1637.
siége de Leucate en Languedoc, et, pour surcroît d'infortune, le prince d'Orange leur prit Bréda. Ferdinand II mourut, et laissa à Ferdinand III son fils, l'empire affoibli par quantité de pertes. La mort du duc de Savoie causa aussi des troubles dans cet état. Le cardinal Maurice prétendit

Formidable, le maréchal d
de Saint-Omer, et le princ
d'Anvers et de Gueldres. A
de Longueville eut quelqu
la Franche-Comté, et du H
telet. Le sultan Amurat co
Bagdad sur les Perses, e
exploit la réputation des a
Après vingt-deux années de
Anne d'Autriche, femme
accoucha d'un fils que les
derent comme un présent
à leurs vœux, et pour cela i
Dieu donné. Dans la suite l
règne et ses actions imm
acquis le surnom de GRA
gne Bernard de Saxe, d
prit plusieurs villes con
ayant gagné trois batailles
néraux de l'empereur, il
ses premières conquêtes.
soumettre une grande ét

réchal de France. Le prince Thomas quitta la Flandre, et se joignit avec le cardinal Maurice son frère, contre Madame Royale. Cette princesse ayant été obligée de sortir de Turin, et de se retirer à Suze, le roi envoya en Italie le comte d'Harcourt, qui défit le prince Thomas et le marquis de Léganez, secourut Casal, que ce dernier tenoit assiégé, et rétablit dans Turin le duc de Savoie, et la duchesse régente sa 1640.
mère. En même temps le maréchal de la Meilleraie prit Arras, et la reine accoucha d'un second fils. Mais si la France étoit comblée de prospérités, l'Espagne se vit à la veille de voir sa monarchie renversée, et elle fut très-heureuse d'en être quitte pour la perte d'un royaume. Le gouvernement dur et orgueilleux du comte-duc d'Olivarez causa ces révolutions. Les Catalans se révoltèrent les premiers, et le Portugal ayant reconnu pour roi Jean IV, duc de Bragance, retourna à ses anciens maîtres. Amurat IV, empereur des Turcs, étant mort, Ibrahim son frère, sortit des fers pour monter sur le trône. Ce sultan eut guerre contre les Vénitiens. Philippe IV, impatient de recouvrer la Catalogne, y fit marcher une armée sous la conduite du marquis de Los Velez, qui tenta le 1641.
siége de Barcelone. Il fut repoussé, et les Catalans élurent le roi Louis XIII pour leur souverain. La Mothe-Houdancourt, que ce prince y envoya, chassa les Espagnols de plusieurs places, prit Constantin, et n'eut pas le même bonheur devant Tarragone. Les troubles de Piémont obligèrent le roi d'y renvoyer le comte d'Harcourt,

qui, par la prise de Cosny, affermit de plus en plus l'autorité de la régence. Le comte de Soissons avoit sujet d'appréhender le ressentiment du cardinal de Richelieu, parce qu'il avoit réfusé d'épouser Marie Viguerot, duchesse d'Aiguillon, sa nièce, et depuis quatre ans il s'étoit retiré à Sédan, où il ne laissoit pas de jouir des droits attribués à sa charge de grand-maître. Ces droits lui ayant été ôtés, il se ligua avec le duc de Bouillon et avec Henri de Lorraine, duc de Guise, archevêque de Reims, qui, pour un refus qu'on lui avoit fait à la cour, s'étoit aussi retiré. Ces princes ayant mis une armée sur pied, par le secours du cardinal Infant, gouverneur des Pays-Bas, le roi leur opposa une autre armée sous la conduite du maréchal de Châtillon. On combattit auprès de Sédan. Les princes gagnèrent la bataille. Le comte de Soissons y fut tué d'un coup de pistolet dans la tête, ou par un de ses gardes, ou par un cavalier de la compagnie de Monsieur, ou par lui-même, comme il vouloit lever avec son pistolet la visière de son casque pour regarder la retraite de l'armée royale. Le duc fit depuis son accommodement avec le roi, et fut reçu dans les bonnes graces de sa majesté. Quoique le duc Charles de Lorraine eût fait cette année un traité avec le roi, par lequel, en recevant de lui ses états, il s'étoit obligé de le servir contre ses ennemis, il refusa néanmoins de le faire en cette occasion, et par la révolte des princes, s'étant accommodé avec le cardinal Infant, il étoit passé en Flandre. Cette nouvelle

infraction lui coûta une seconde fois la Lorraine, dont le comte de Grandpré se rendit maître sans beaucoup de résistance. Le maréchal de la Meilleraie prit la ville d'Aire. On ne put conserver cette conquête. Tandis que les forces de l'Espagne et de l'empire étoient occupées à la reprendre, les généraux français conquirent les villes de Lens, de la Bassée et de Bapaume. En Italie, le prince de Monaco étant mal satisfait des Espagnols, qui le tenoient, pour ainsi dire, en servitude, et lui faisoient payer la garnison qu'ils avoient mise dans la place, trouva le moyen de les en chasser. Il envoya au gouverneur de Milan l'ordre de la toison d'or, et mit le roi Louis XIII en possession de la ville, moyennant le duché de Valentinois, quatre-vingt mille livres de rente et le cordon bleu. La France faisoit redouter ses armes par toute l'Europe. Le comte de Guébriant gagna une grande bataille contre les Impériaux, où Lamboi et Mercì furent faits prisonniers. En même 1642.
temps le roi partit de Paris pour la conquête du Roussillon. Dans Valence il donna à Jules Mazarin le bonnet de cardinal qu'il avoit obtenu pour lui, et, ayant traversé le Languedoc, il arriva à Narbonne. L'importance de la ville de Collioure, dont le maréchal de la Meilleraie fit alors le siége, obligea don Pierre d'Arragon, marquis de Ponar, fils du duc de Cardonne, et don François de Térate, son lieutenant, de se mettre en campagne pour la secourir. La Mothe-Houdancourt leur ferma tous les passages; et, les ayant battus en plusieurs

rencontres, il les força auprès de Villefranche de se rendre à discrétion. Ainsi Colioure fut surpris, et Perpignan fut investi. Par-dessus cela le maréchal de la Mothe entra dans le royaume de Valence, où il fit un grand butin, et prit Mousson dans le royaume d'Arragon. Le duc Charles de Lorraine ne savoit comment faire pour secouer le joug de son mariage avec la princesse Nicole. Il étoit amoureux de Béatrix de Cusance, veuve d'Eugène Léopold, comte de Cantecroix, et il souhaitoit de l'épouser. Le cardinal infant son protecteur vouloit qu'il y procédât selon les formes de l'église, et qu'il obtînt du saint siége la dissolution de son mariage. Ce cardinal étant mort, il franchit toutes sortes de barrières; et n'ayant pas voulu déférer aux monitions du pape Urbain VII, il fut excommunié. Cependant don Francisque de Melos, gouverneur des Pays-Bas, fit une puissante diversion du côté de la Flandre; il prit Lens et la Bassée, et gagna une bataille contre le maréchal de Grammont à Honnecourt. Le cardinal de Richelieu étoit malade à Narbonne, et s'apercevoit depuis quelque temps, que le Roi étoit refroidi à son égard. Quelques-uns même ont dit qu'il avoit donné ordre au maréchal de Grammont de perdre la bataille pour se rendre plus nécessaire. Quoi qu'il en soit lorsque ce ministre étoit dans ces inquiétudes, on découvrit la conspiration de Cinq-Mars, avec Monsieur, duc d'Orléans, et le duc de Bouillon. Le cardinal de Richelieu, en ayant fait donner avis au roi qui étoit devant Perpignan, regagna sa confiance et ses bonnes graces. Cinq-Mars fut arrêté dans Narbonne,

et eut la tête tranchée à Lyon. François-Auguste de Thou, fils de l'auteur de l'histoire de France, fut exécuté avec lui, pour avoir *su et tu* cette conspiration, quoiqu'il s'y fût opposé de tout son pouvoir. Monsieur se retira dans le Beaujolais. Quant au duc de Bouillon, il fut arrêté en Italie, où il commandoit l'armée, et il en fut quitte pour recevoir garnison française dans sa ville de Sédan. Le roi qui avoit été obligé, à cause d'une maladie, de quitter le siége de Perpignan, et de revenir à Fontainebleau, reçut la nouvelle de la prise de cette ville. Une nouvelle affligeante avoit prévenu celle-là; c'étoit celle de la mort de la reine sa mère, qui finit ses jours à Cologne. La prise de Salces acheva d'assurer la conquête du Roussillon, et dans le même temps le maréchal de la Mothe-Houdancourt vice-roi de Catalogne y gagna une bataille contre le marquis de Léganez, auprès de Lérida. Torstenson, général des Suédois, alliés de la France, en ayant gagné une pareille contre le duc de Lawembourg, courut librement la Moravie, la Silésie, et la Bohême; et par une autre victoire plus considérable qu'il remporta contre l'archiduc Léopold-Guillaume, et contre Piccolomini; il se rendit maître de Leipsick. Les choses étoient en cet état, lorsque le cardinal de Richelieu mourut à Paris dans son palais, âgé de cinquante-sept ans. Sa fortune, égale à son génie, l'avoit porté à un si haut degré d'élévation, qu'il ne voyoit au-dessus de lui que la souveraine puissance, dont il étoit dépositaire. Louis 1643.
ne lui survécut que peu de mois. Ce prince, après avoir reçu Monsieur favorablement, lui

permit de faire venir la duchesse d'Orléans sa femme, qui étoit à Bruxelles, et laissa par sa mort le royaume à Louis XIV, son fils, âgé de quatre à cinq ans, sous la régence d'Anne d'Autriche sa mère.

Les Espagnols crurent que, pendant cette minorité, leurs affaires ne manqueroient pas de se rétablir; mais Louis, victorieux dès l'enfance, leur fit bientôt éprouver le contraire, car le sixième jour de son règne, le duc d'Enguien, général de ses armées, gagna contre eux la bataille de Rocroy, où le comte de Fontenay, un de leurs chefs, fut tué, et dont le succès entraîna la prise de plusieurs places importantes, et entr'autres de Thionville et de Barlemont. La mer, jalouse de la terre, donna aussi une victoire au jeune roi, et le duc de Brézé y défit la flotte d'Espagne auprès de Gibraltar. Outre cela, les Français prirent Trin et Fondesture en Italie. Dans cette même année, Gaston de France, duc d'Orléans, ayant fait venir à Paris la duchesse Marguerite de Lorraine, son épouse, renouvela son mariage avec elle. Cependant la fortune fit aussi quelques faveurs aux ennemis de la france. Le comte de Rantzau fut défait à Turlingen, par les Impériaux, qui surprirent les Français endormis dans leurs logemens. Les Espagnols reprirent Lérida en Catalogne, y firent lever
1644. le siége de Tarragone. François de Mercy, général du duc de Bavière, prit Fribourg, et défit les Français à Christeim, près de Marienthal. D'autre part, le duc d'Orléans prit Gravelines; le duc d'Enguien se rendit maître de Philisbourg et de Mayence; Rosen prit Oppenheim; et le maréchal de Turenne conquit

conquit Worms, Landau, Nieustadt, et Manheim. Le roi de Portugal sut aussi profiter de l'occasion, et fit des conquêtes en Castille. Au milieu de ces tumultes, le saint siége étant devenu vacant, par la mort du pape Urbain VIII, fut rempli par le cardinal Pamphile, qui prit le nom d'Innocent X. L'année suivante fut de toutes manières 1645.
glorieuse à la France. Le comte du Plessis Praslin prit Rose, et le roi étendit ses conquêtes en Flandre, en Artois, en Lorraine, et en Catalogne. Torstenson, général des Suédois, remporta une victoire contre les Impériaux dans la Bohême, et le duc d'Enguien gagna la bataille de Norlingen dans la Haute Suabe, contre les Bavarois, dont le général François de Mercy fut tué. Pendant que ce jeune prince entassoit lauriers sur lauriers, et qu'il ajoutoit Norlingen et Dunkespiel aux précédentes conquêtes, le maréchal de Turenne prit Trèves, et y rétablit l'électeur. Ensuite 1646.
le duc d'Orléans et le duc d'Enguien prirent Courtrai, Bergue et Mardick, et le duc d'Enguien prit encore Furnes et Dunkerque. Le comte d'Harcourt leva le siége de Lérida, et le prince Thomas, qui combattoit pour la France, celui d'Orbitelle en Italie. Toutefois les maréchaux de la Meilleraie et du Plessis-Praslin y prirent Piombino et Portolongone dans l'île d'Elbe, et y firent respecter les armes du roi. Le duc d'Enguien, devenu prince de Condé par la mort d'Henri de Bourbon son père, mit le siége devant Lérida. Il fut contraint de le lever, et de se 1647.
contenter de prendre Ager, et de sauver Constantin. L'archiduc Léopold, frère de l'empereur, gouverneur des Pays-Bas, prit

Armentieres et Landrecy, et le maréchal de Grassion prit la Bassée. Ce vaillant guerrier fut tué au siége de Lens, comme il arrachoit les pieux d'un palissade. Le feu étoit, pour ainsi dire, aux quatre coins, de la monarchie Espagnole. A Naples, un simple pêcheur, avec son habit de toile, donna la loi au duc d'Arcos, viceroi. Il le contraignit de révoquer un nouvel impôt qui avoit été mis sur les fruits, de rétablir tous les anciens priviléges accordés par les rois. Ce particulier ayant été assassiné, le peuple appela à son secours Henri de Lorraine, duc de Guise, qui étoit à Rome, et le créa duc de la république de Naples. Philippe IV trouva son premier salut
1648. dans la paix qu'il fit avec les états des Provinces-Unies. D'ailleurs, la révolte de Naples n'eut aucune suite, parce que le duc de Guise fut trahi, et que, pendant qu'il étoit allé assiéger Nisira, quelques-uns des factieux, jaloux de son pouvoir, introduisirent les chefs Espagnols dans la ville capitale. Ce prince même ayant voulu se retirer à l'Abrussa, fut fait prisonnier par la garnison de Capoue, et le viceroi lui auroit fait couper la tête, comme à un perturbateur du repos public, si don Juan d'Autriche, fils naturel du roi Philippe, ne l'eût empêché. Le duc fut amené en Espagne, et ne fut délivré qu'au bout de quatre années. Cependant le maréchal de Turenne et les généraux Suédois, pour se venger de ce que le duc de Bavière avoit rompu un traité qui avoit été fait avec lui, entrèrent dans son pays, y défirent les Impériaux et les Bavarois; et, ayant conquis ses états, le contraignirent, à l'âge de soixante-dix-huit ans, de quitter Munich, et de

se réfugier à Salsbourg. Le général Geis, qui commandoit l'armée du landgrave de Hesse, allié de la France, vainquit aussi les Impériaux à Grevembruch, et obligea Lamboy Spar, général de l'électeur de Cologne, et le comte de Furstemberg, de se sauver par la fuite. Les succès furent partagés en Italie et en Catalogne. François d'Est, duc de Modène, et le maréchal du Plessis-Praslin, levèrent le siége de Crémone. Le maréchal de Schomberg prit Tortose, et délivra Flix, que François de Melos avoit investi. L'archiduc Léopold crut que, pour se bien défendre, il falloit attaquer, et, après avoir pris Courtrai, Furnes et Lens, il se proposoit d'entrer en France. Il trouva en son chemin le prince de Condé, qui venoit de réduire Ypres, et qui gagna contre lui la bataille de Lens, ensuite de quoi ce prince reprit cette ville et Furnes. Ce fut à la sortie du *Te Deum*, qui fut chanté à Notre-Dame de Paris pour cette victoire, qu'on arrêta le président Potier de Blancmesnil, et Broussel, conseiller de la cour. Le peuple ayant pris les armes, et fait des barricades, ils furent relâchés le lendemain. Dans cette conjoncture se fit la paix de Munster, entre le roi, l'empereur Ferdinand III, Christine reine de Suède, et les états de l'Empire, par laquelle il fut dit; que l'électeur de Trèves seroit rétabli dans tous ses biens; que Maximilien, duc de Bavière, jouiroit de la dignité électorale, qui avoit appartenu aux électeurs Palatins, et qu'il retiendroit pareillement le Haut-Palatinat, et le comté de Cham; que Louis, comte Palatin, auroit un huitième électorat qui

seroit créé en sa faveur, et que le Palatinat du Rhin lui seroit rendu; que Metz, Toul et Verdun, Moyenvic et l'Alsace demeureroient au roi en toute souveraineté; que la reine de Suède auroit la Poméranie citérieure et l'île de Rugen, et dans la Poméranie ultérieure Stétin, Garts, Dam, Golnau, et l'île de Volim, et que l'empereur lui céderoit l'archevêché de Bremen, et l'évêché de Verdun, avec titres de duché. Le sultan Ibrahim se tenoit enfermé dans le sérail de Constantinople, sans se soucier beaucoup du gouvernement. Sa brutalité lui coûta l'empire et la vie; car le muphti, à la fille duquel il avoit fait violence, souleva contre lui les janissaires, qui couronnèrent Mahomet IV son fils, âgé de sept ans, et étranglèrent cet infortuné empereur. Les
1649. Anglais, avec plus de cérémonie, firent couper la tête à Charles I, leur roi, par la main du bourreau, et donnèrent à tout l'univers ce témoignage illustre de leur respect et de leur fidélité envers leur prince. En France, il y eut quelques mouvemens, qui furent comme le présage de plus grands troubles. Le roi sortit de Paris d'une manière à faire craindre qu'il ne traitât cette ville d'ennemie; les Parisiens levèrent des troupes; et il en coûta du sang avant que la paix se fit. L'archiduc prit saint-Venant et Ypres, et don Juan de Garai prit quelques places en Catalogne. Marsin, lieutenant général pour le roi dans cette province, l'empêcha d'attaquer Barcelone. En Italie, le marquis de Caracene, gouverneur de Milan, prit quelques villes sur l'état du duc de [illegible], et obligea ce prince de quitter le

parti de la France. Il s'y formoit un orage qui devoit bien enfler le cœur aux Espagnols; car les princes de Condé et de Conti, et le duc de Longueville leur beau-frère, furent arrêtés, mis au bois de Vincennes, ensuite 1650.
au château de Marcoussi, et de là au Havre-de-Grâce. Aussitôt le duc de Bouillon, et le duc de la Rochefoucault, partisans des princes, firent soulever la Guienne, et cette province ne fut calmée que par la présence du roi et de la reine régente. Durant ces troubles, le comte de Fuensaldagne prit le Catelet, et leva pourtant le siége de Guise, avec perte de cinq mille hommes. L'archiduc Léopold prit la Capelle, et plusieurs villes en Champagne; le comte d'Ognate, vice-roi de Naples, emporta Piombino et Portolongone en Italie; le marquis de Mortare, général des Espagnols en Catalogne, y prit Flix, Miravel, et Tortose, et le comte de Ligneville, général des troupes du duc Charles de Lorraine, se saisit de Bar. Le cardinal Mazarin ramena le troupes de Guienne en Champagne, et les joignit à celles du maréchal du Plessis-Praslin, qui reprit Rethel, et qui, après avoir gagné une bataille contre le maréchal de Turenne, engagé dans le parti du duc de Bouillon son frère, recouvra Château-Porcien, les autres villes d'entre les rivières de Meuse et d'Oise. Les Turcs avoient une extrême passion de se rendre maîtres de l'île de Candie. Ils y avoient déjà la Canée, qui étoit une conquête d'Ibrahim; et ils avoient depuis attaqué la ville capitale de cette île. Pour cette fois ils furent contraints de lever le siége. Le duc d'Orléans ayant demandé la liberté des princes, le cardinal 1651.

Mazarin alla au Havre-de-grâce les délivrer, et se retira à Cologne. Le roi devenu majeur tint son lit de justice au parlement, et il sembloit que le royaume alloit reprendre sa première tranquillité. Néanmoins, soit que le prince de Condé eût du ressentiment de sa prison, ou qu'il eût de nouvelles défiances, il se retira à Bordeaux, et prit les armes. Les Espagnols se hâtoient de profiter de ces divisions. L'archiduc Léopold prit Bergues, leurs autres chefs se rendirent maîtres de quelques villes en Catalogne, et don Juan d'Autriche assiégea Barcelone. Dans cette extrémité le cardinal Mazarin revint en France, amena des troupes au roi, et vit Sa Majesté
1652. à Poitiers. Le parlement de Paris avoit donné plusieurs arrêts contre lui. Ils furent cassés par un arrêt du conseil d'état. Le prince de Condé, à qui on opposoit différens corps d'armée, défit le maréchal d'Hocquincourt à Blenau, et vint se loger aux environs de Paris. Les Parisiens, incommodés des gens de guerre, demandoient la paix et l'éloignement du cardinal. On porta la châsse de sainte Geneviève en procession, où les compagnies assistèrent. Le prince, qui n'étoit pas le plus fort, voulut essayer de gagner Charenton. Il fut attaqué par l'armée du roi dans le faubourg Saint Antoine; et, quelques efforts de valeur, qu'il fit en cette occasion, il étoit perdu, si les Parisiens ne lui eussent ouvert les portes. On tira même le canon de la bastille sur l'armée royale, pour faciliter l'entrée de ses troupes dans la ville. Ceux de Paris, qui étoient du parti des princes mirent de la paille à leurs chapeaux, et il ne fut pas libre aux bons bourgeois de n'en pas mettre

aux leurs. Mais les princes perdirent tout leur crédit ; car, n'ayant pu obtenir sur-le-champ ce qu'ils avoient demandé dans une assemblée qui fut tenue à l'hôtel de ville, ils dirent en sortant quelques paroles, qui donnèrent lieu à une sédition. On mit le feu aux portes de l'hôtel de ville, on y entra à main armée, et plusieurs personnes y périrent. Le roi transféra le parlement de Paris à Pontoise, et on étoit occupé à négocier de part et d'autre, lorsque tout-à-coup le cardinal Mazarin se retira à Sédan. Alors les royalistes de Paris mirent du papier à leurs chapeaux, et le roi entra dans sa ville capitale aux acclamations du peuple. Le prince de Condé en étoit sorti quelques jours auparavant; et étant allé en Champagne, il s'y rendit maître de Rhetel et de Sainte-Menehould. Les Espagnols cependant faisoient admirablement bien leurs affaires. L'archiduc Léopold prit Gravelines et Dunkerque, et don Juan d'Autriche réduisit Barcelone. Le duc de Mantoue même prit Casal sur les Français, et y mit une garnison qui fut payée par les Espagnols. Le cardinal de Retz avoit une grande part aux troubles. Sur l'avis qu'il eut que la reine le vouloit venir entendre prêcher le jour de Noël à Saint-Germain-l'Auxerrois, il alla au Louvre pour l'en remercier ; et comme il sortoit de sa chambre, il fut arrêté, et conduit au bois de Vincennes. Tous les obstacles étant écartés, le cardinal Mazarin revint à Paris glorieux et triomphant, et fut régalé dans l'hôtel de ville. 1653.
Le duc de Candale réduisit la Guienne qui tenoit le parti des princes : les généraux Français reprirent Rhethel, sainte Menehould,

Bar et Ligni ; et le maréchal de Grancei gagna une bataille en Italie contre le marquis de Caracène. On fit aussi quelques conquêtes en Catalogne. Le prince de Condé qui s'étoit jeté dans le parti des Espagnols, entra en France avec le comte de Fuensaldagne, et prit Rocroi. D'autre côté, le prince de Conti et la duchesse de Longueville se raccommodèrent avec la cour. A mesure que la discorde quittoit la France, elle passoit chez ses ennemis. L'archiduc Léopold, sur quelques
1654. soupçons, fit arrêter dans son palais le duc Charles de Lorraine, et le fit mettre dans la citadelle d'Anvers, d'où il fut envoyé en Espagne. Ses troupes ne laissèrent pas de servir sous le commandement du prince François son frère. L'année suivante, ce prince les retira, et étant venu à Paris, il fit son accommodement avec le roi. Sa Majesté ayant été sacrée à Reims, le marquis de Faber et le comte de Grandpré assiégèrent Stenai, et presqu'en même temps l'archiduc et le prince de Condé formèrent le siège d'Arras avec une armée de trente mille hommes. Le sort de ces deux places fut différent. Stenai fut pris, Arras fut secouru. Ensuite le maréchal de Turenne prit le Quesnoi, et le maréchal de la Ferté réduisit la ville de Clermont. Le prince de Conty, viceroi de Catalogne, y prit Villefranche, Puicerda, Urgel, Ripaille, et le château de Belver, et les armes du roi furent un seconde fois victorieuses en Italie, sous le commandement du maréchal de Grancey. Le duc de Guise appelé de nouveau par les Napolitains, retourna en ce pays-là avec une armée navale, et se rendit maître de Castelmare. Depuis, ayant été battu à l'attaque du pont de la

Persica, il fut obligé de s'en revenir. L'Angleterre étoit une république, et toutefois elle étoit sous la domination de Cromwel, qui en étoit en même temps le PROTECTEUR 1655.
et le tyran. Le pape Innocent X mourut, et eut pour successeur le cardinal Chigi, qui prit le nom d'Alexandre VII.

La France continuant d'être supérieure à ses ennemis, le duc de Modène retourna avec elle. Les maréchaux de Turenne et de la Ferté Séneterre prirent Landrecies, Maubeuge, Condé et Saint-Guilain, pendant que le prince de Conti et le duc de Mercœur, qui commandoient dans le Roussillon et dans la Catalogne, y prirent le Col-du-Pertuis, le Cap-de-Quiers, et la ville de Castillon. Il étoit important d'empêcher que l'Angleterre ne se liguât avec l'Espagne; et la raison d'état voulut qu'on fit alliance avec Cromwel. Cela fut cause que le roi Charles II quitta la France, où il avoit toujours demeuré depuis la mort de son père, et se retira à Bruxelles. Le maréchal de la Ferté ayant formé le siége 1656.
de Valenciennes avec le maréchal de Turenne, y fut pris et défait. Ce dernier s'en vengea par la prise de la Chapelle. Don Juan d'Autriche, de sa part, réduisit Condé. En Italie les ducs de Mercœur et de Modène prirent Valence, et la guerre avoit plus d'un théâtre pour y exercer ses fureurs. La reine Christine de Suède, qui, deux ans auparavant, avoit laissé son royaume à Charles Gustave Palatin son cousin, pour embrasser la religion catholique, vint en France; et, après avoir fait un premier voyage à Rome, elle s'y retira tout-à-fait.

Des trois places que les Espagnols attaquèrent du côté de la Flandre, ils ne purent prendre que Saint-Guilain, et ils furent contraints de lever le siége d'Ardres et de Calais. Le marquis de Saint-Abre leur fit aussi lever le siége d'Urgel en Catalogne. Il est vrai que le prince de Conti et le duc de Modène, qui faisoient la guerre dans le Milanais, eurent un pareil sort devant Alexandrie. En récompense, le maréchal de la Ferté Séneterre, délivré depuis peu, prit Montmédi, où le roi fit son entrée; le maréchal de Turenne prit Saint-Venant, Bourbourg, et Mardick, et remit cette dernière place entre les mains de l'amiral d'Angleterre, suivant le traité
1658. fait avec Cromwel. Le maréchal d'Aumont, croyant avoir des intelligences dans Ostende, fut trahi et fait prisonnier. Ce fut la dernière faveur que la fortune fit aux Espagnols, dont les affaires allèrent toujours depuis en décadence. Car étant venus au nombre de trente mille hommes au secours de Dunkerque qui étoit assiégé par le maréchal de Turenne, et ayant à leur tête le prince de Condé, don Juan d'Autriche et le maréchal d'Hocquincourt, qui faisoient la guerre pour eux contre la France, ils furent battus, le maréchal d'Hocquincourt tué, et Dunkerque réduit à l'obéissance du roi. Ce prince, qui étoit à Mardick, se rendit au camp; et, ayant fait son entrée dans la ville, il la remit, comme il l'avoit promis, entre les mains de milord Lokard, ambassadeur d'Angleterre. Le maréchal de Turenne prit encore Bergue, Furnes, Dixmude, Oudenarde

et Ypres, et défit six mille hommes qui vouloient s'opposer à ces dernières conquêtes. Le maréchal de la Ferté emporta Gravelines, et les ducs de Modène et de Navailles prirent Mortare dans le Milanais. Après plus d'un an d'interrègne, depuis la mort de Ferdinand III, Léopold-Ignace d'Autriche, roi de Bohême et de Hongrie son fils, fut proclamé empereur dans la diète de Francfort, et couronné dans la même ville. La mort d'Olivier Cromwel, protecteur d'Angleterre, fut un grand sujet d'espérance au roi Charles II de recouvrer son royaume. Don Juan IV, roi de Portugal, étoit mort il y avoit deux ans et avoit laissé sa couronne à Alphonse VI son fils mineur. Les Portugais, pour être plus en état de s'opposer aux Espagnols, entreprirent de faire des conquêtes sur eux, et assiégèrent Bajadox, qui est une place située sur les frontières de Galice et de Portugal. Ils furent contraints de lever le siége et de se retirer à Elvas. Les Espagnols, qui les y assiégèrent, eurent une pareille destinée, si ce n'est que par-dessus cela ils furent défaits dans un combat par les Portugais, qui gagnèrent aussi une bataille contre les Hollandais devant Goa. La paix des Py- 1659.
rénées et le mariage du roi fait à Saint- 1660.
Jean-de-Luz, terminèrent enfin la guerre entre la France et l'Espagne, qui avoit duré près de trente ans. Par le traité de paix, le comté d'Artois, le Roussillon, le Hainaut, le Luxemboug, une partie de la Flandre, le duché de Bar et le comté de Clermont furent cédés au roi; et ce jeune prince, que l'amour et la

gloire avoient couronné, revint triomphant à Paris, où la reine Marie-Thérèse d'Autriche, son épouse, fit son entrée avec lui, et y reçut les respects et les hommages de tous les ordres du royaume. La mort de Gaston de France, duc d'Orléans,
1661. avoit précédé de quelques mois cette cérémonie; celle du cardinal Mazarin la suivit et toutes choses reprirent une nouvelle face. Le roi supprima la charge de surintendant des finances, fit faire le procès à Nicolas Fouquet qui en étoit revêtu, et créa une chambre de justice pour la recherche des financiers. Peu à peu les royaumes électifs de l'Europe devinrent héréditaires. Celui de Bohême avoit pris cette forme sous l'empereur Ferdinand II. Frédéric III, roi de Danemarck, mit le sien sur le même pied, et tous les priviléges de la noblesse y furent abolis. Charles II prit possession de son royaume d'Angleterre, et fut couronné à Londres. Le baron de Batteville, ambassadeur d'Espagne en cette cour, ayant voulu dans une occasion prendre le pas sur le comte d'Estrade, ambassadeur de France, le roi en fit faire ses plaintes au roi catholique, qui désavoua son ambassadeur; et, pour un plus grand éclaircissement, le marquis de Fuentes fut envoyé par ce prince en qualité de son ambassadeur extraordinaire auprès du roi, pour déclarer, comme il fit solennellement
1662. au Louvre, en présence de vingt-sept, tant ambassadeurs qu'envoyés, que son maître ne disputeroit jamais le pas à la France. La majesté de cette couronne fut une autre fois offensée par une insulte qui fut faite

à Rome à quelques Français, et au duc de Créqui, ambassadeur de France, chez qui ils s'étoient réfugiés. On songea bientôt à en faire au roi une satisfaction éclatante. Le duc Charles de Lorraine, à qui le roi avoit rendu son pays, fit un traité avec ce prince, par lequel il lui céda la propriété des duchés de Lorraine et de Bar, pour être unis à la couronne de France, moyennant sept cent mille livres de pension sa vie durant, et deux cent mille livres de rente perpétuelle, y compris une terre avec titre de duché et pairie. Les autres conditions furent, que les princes de la maison seroient déclarés capables de succéder à la couronne de France, après l'auguste maison de Bourbon, qu'ils auroient rang devant les autres princes étrangers et devant les enfans naturels des rois, et qu'ils jouiroient des prérogatives des princes de sang. Ce traité, qui fut vérifié au parlement de Paris, n'a point eu d'exécution, et dès l'année suivante le duc se saisit de Marsal, qu'il fut pourtant contraint de remettre entre les mains de Sa Majesté. Charles II, roi d'Angleterre, épousa l'infante Catherine de Portugal, qui lui apporta pour dot la ville de Tanger en Afrique. C'étoit la seconde place qui sortoit de la domination Portugaise en ce pays-là; car du temps de Philippe II, roi d'Espagne, Ceuta, avoit passé, avec tout le Portugal, sous la domination Espagnole, et n'étoit point retournée au Portugal dans la révolution de 1640. Le roi racheta des Anglais la ville de Dunkerque moyennant cinq millions, et y fit son entrée. Les vertus et la puissance 1663.

de ce prince rendant son amitié précieuse à toutes les nations, les Suisses lui envoyèrent leurs ambassadeurs qui renouvelèrent dans l'église de Notre-Dame de Paris, l'alliance des treize cantons avec la France. Les Turcs, toujours avides de conquêtes, prirent Neuhausel en Hongrie. Le roi fit marcher contr'eux une armée, avec laquelle ces infideles furent défaits
1664. sur les bords du Raab, et ils firent la paix avec l'empereur pour vingt ans. Les conditions de la réparation qui devoit être faite à sa majesté très-chrétienne, pour l'insulte faite à Rome à son ambassadeur, ayant été réglées, le cardinal Flavio Chigi, neveu du pape Alexandre VII, vint en France en qualité de légat *à latere*. Il salua le roi à Fontainebleau, l'assura que le pape n'avoit aucune part à ce qui étoit arrivé, et qu'il en avoit un sensible déplaisir, fit son entrée à Paris avec beaucoup de pompe, et quelque temps après reprit le chemin de Rome. Le roi eut dessein de se saisir de quelque port en Afrique pour la sureté du commerce, et les troupes qu'il y fit passer s'emparèrent de Gigeri. On fut contraint d'abandonner ce poste. La guerre entre l'Espagne et le Portugal avoit eu divers évenemens. Les Espagnols, quoique d'abord assez maltraités, s'étoient rendus maîtres de plusieurs places sur les Portugais, et ils commençoient à devenir supérieurs. Dès que le comte de Schomberg eut le commandement des armées de Portugal, ils n'eurent plus que du désavantage, et ils fu-
1665. rent toujours battus. Pendant que les armées du roi purgeoient les mers des cor-

saires d'Afrique, et qu'il maintenoit au-dedans de son royaume les droits des plus foibles contre les oppressions des plus puissans, par les grands jours qu'il fit tenir à Clermont en Auvergne, ce prince faisoit triompher l'église d'une nouvelle hérésie qui s'étoit depuis peu introduite, et il fit enregistrer au parlement la bulle du pape Innocent X qui condamnoit les cinq propositions de Jansénius. Philippe IV, roi d'Espagne, mourut, et Charles II son fils lui succéda sous la tutelle de Marie-Anne d'Autriche sa mère. Les Hollandais et les Anglais étoient en différent pour leur commerce des Indes occidentales. Le roi qui, par un traité fait trois ans auparavant, avoit fait alliance avec les états, prit leur parti, et il y eut quelques batailles navales. Les Anglais furent chassés de l'île de Saint-Christophe; néanmoins ils y rentrèrent par la paix qui se fit l'année suivante. Les sciences et les arts fleurissoient en France sous un règne si illustre, et on vit s'élever des académies et des manufactures. Un deuil public suivit la mort d'Anne d'Autriche, mère du roi. Peu de temps après il fallut reprendre les armes pour se faire raison des droits qui appartenoient à la reine par le décès de Philippe IV son père, et du prince Balthasar son frère. Le roi fit une ligue offensive et défensive pour dix ans avec Alphonse VI, roi de Portugal; et, ayant laissé la régence du royaume à la reine, il se mit en campagne, se saisit de Charleroi que don Castel Rodrigo, gouverneur des Pays-Bas avoit abandonné, et le fit fortifier. Il prit Bins, Ath, Tournay.

1666.

1667.

et Douay, et fit faire à la reine son entrée dans ces deux dernières villes. Tout fléchissait devant ce vainqueur. Il soumit encore à son puissance Oudenarde, Alost et Lille. Le maréchal d'Aumont, de sa part, prit Bergue, Furnes, Armentières et Courtrai. Les Turcs obtinrent à la prise de Candie y soumirent le siège. L'église reçut alors un nouveau chef en la personne du cardinal Jules Rospigliosi, qui succéda à Alexandre VII, et prit le nom de Clément IX. Le roi, en seize jours de temps et pendant le mois de février, se rendit maître de la Franche-Comté. Charles II, roi d'Espagne, ne pouvant soutenir tant d'affaires, fut obligé de reconnaître Alphonse VI pour légitime roi de Portugal. Ce dernier étant incapable de corps et d'esprit, ses amis lui ôtèrent le gouvernement; son mariage avec Louise-Marie-Françoise de Savoie fut déclaré nul, pour impuissance, et la princesse, aussi bien que la régence, fut donnée à don Pedre son frère. La paix rendit enfin la France. Le traité d'Aix-la-Chapelle fut conclu, par lequel sa majesté catholique céda au roi les places qu'elle avait conquises en Flandre, et le roi lui rendit la Franche-Comté. Jean Casimir, roi de Pologne, se démit volontairement du souverain pouvoir, et depuis, il eut obtenu des états du royaume une pension de trois cent mille livres, il vint à Paris, où le roi lui donna l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Un autre événement causa beaucoup de joie et d'édification. Le maréchal de Turenne, persuadé par la vérité, fit une abjuration pu-

blique et solennelle de la religion prétendue réformée dans l'église de Notre-Dame de Paris. Cependant les Turcs pressoient vivement le siége de Candie. Le duc de 1669.
Beaufort, amiral de France, s'embarqua à Toulon avec dix mille hommes pour aller secourir cette place. On ne put réussir en ce dessein; le duc fut tué dans un combat, et la ville fut obligée de se rendre. En Espagne, la haine de don Juan d'Autriche, fils naturel de Philippe IV, contre le père Nitard, jésuite, inquisiteur général et confesseur de la régente, pensa causer une guerre civile. Pour l'empêcher, il fallut bannir ces religieux des terres de la monarchie. Le roi reçut à Paris un envoyé du grand seigneur, et les barbares, au milieu de leurs succès, respectoient sa puissance. Elle donna tant de terreur à toute l'Europe, que l'Angleterre, la Suède et les Provinces-Unies, excitées par l'Espagne, firent un traité qu'on nomma *la triple* 1670.
alliance, pour défendre les Pays-Bas, si le roi les attaquoit. Le roi négligea ce complot de ses ennemis. Il fit éclater son indignation contre le duc Charles, qui continuoit de l'offenser, et le chassa de la Lorraine. Clément X étoit assis sur la chaire de saint Pierre, et avoit succédé à Clément IX qui étoit mort l'année précédente. Les Hollandais, fiers de leurs prospérités, ne se souvenoient plus des obligations qu'ils avoient à la France, et manquoient au respect qu'ils devoient à la personne du roi. Ce prince résolut de les châtier. Le roi d'Angleterre se déclara contr'eux, l'électeur de Cologne et l'évêque de Munster, sur qui ils avoient

nemie des villes, se joignirent à ces princes.
1672. On peut dire que les Hollandais ne furent pas seulement vaincus, mais qu'ils furent soumis. Le roi, en moins de deux mois, prit quarante villes fortes. Le Rhin qui semblait être une barrière à ses troupes, leur servit de passage, et ses armes portèrent l'épouvante si avant dans la Hollande que, les états qui étoient assemblés à la Haie, se sauvèrent à Amsterdam avec leurs biens et leurs papiers. Le prince d'Orange essaya de reprendre Voërden. Il fut battu par le duc de Luxembourg, et contraint de lever le siége, aussi bien que celui de Charleroi. Les Français brûlèrent le pont de Strasbourg, dont les alliés de la Hollande auroient pu se saisir pour entrer dans l'Alsace. Durant ce temps-là, les Turcs profitant de l'occasion de la révolte des Cosaques, se jetèrent sur la Pologne et y prirent Caminiek. L'empereur s'étoit ligué avec le roi de Danemarck, l'électeur de Brandebourg, les ducs de Brunswic et le landgrave de Hesse-Cassel, pour la défense
1673. de la Hollande. Ils entrèrent dans la Westphalie, et y attaquèrent quelques villes. Le maréchal de Turenne s'étant avancé, en fit plusieurs autres sur l'électeur de Brandebourg, et força ce prince de quitter le parti de l'empereur. La guerre se faisoit en même temps sur mer. Les Hollandais, commandés par Ruyter, perdirent deux batailles navales contre les flotes de France et d'Angleterre. Le roi prit Mastricht, et le marquis de Rochefort réduisit Trèves, dont l'évêque s'étoit déclaré pour l'empereur. Le prince d'Orange de son côté, prit Norden,

et s'étant joint arec le comte Montecuculli, il prit encore Bonn, ville de l'électorat de Cologne. Les Espagnols, que les Hollandais avoient attirés dans leur parti, ne pouvant plus dissimuler leur ligue, déclarèrent la guerre à la France, et la France la déclara à l'Espagne. La Pologne arma contre les Turcs. Jean Sobieski, grand maréchal du royaume, remporta sur eux une victoire qui l'éleva au trône. Néanmoins il ne put reprendre Caminiek. L'empereur, contre le droit des gens, fit arrêter le prince Guillaume de Furstemberg, plénipotentiaire de l'électeur de Cologne, et le fit conduire prisonnier à Bonn, et de-là à Vienne. Le roi, justement irrité de cet attentat, rappela ses plénipotentiaires. Nonobstant cela, le roi d'Angleterre, l'évêque de Munster, et l'électeur de Cologne même, firent la paix avec la Hollande, et laissèrent la France engagée seule contre tant d'ennemis. L'électeur Palatin fut induit par l'empereur à se déclarer contre elle. Il lui en coûta la désolation de son pays, et la ville de Germensheim, que le marquis de Rochefort lui enleva. Le Roi soumit encore une fois la Franche-Comté à son obéissance. Le duc Charles de Lorraine avoit promis aux Impériaux et aux Espagnols de secourir cette province. Lui et le comte de Caprara furent battus par le maréchal de Turenne entre Hilderberg et Hailbron. Le comte de Souche, général de l'empereur, Monterei, gouverneur des Pays-Bas, et le prince d'Orange, général des états d'Hollande, n'eurent par un meilleur succès à Senef, où ils furent défaits en huit combats donnés en un même jour par le prince de Condé. Bien- 1674.

tôt après ils furent obligés de lever le siége d'Oudenarde. Le duc de Bournonville, chef de l'armée des confédérés en Alsace, ayant passé le Rhin à Strasbourg, qui viola la neutralité, et s'étant posté à Ensheim, fut encore défait par le maréchal de Turenne, de sorte que tout le feu des ennemis, pendant cette campagne, se réduisit à la prise d'un plénipotentiaire, et de la ville de Grave, qui fut emportée par les Hollandais avec beaucoup de peine. Cependant le peuple de Messine se révolta, et se mit sous la protection du Roi, qui
1675. y envoya des troupes. Le duc de Vivonne gagna une bataille navale contre les Espagnols, devant le fare de Messine, et entra victorieux dans cette ville. Ensuite il prit la ville d'Agouste, entre Catane et Syracuse, et en tira quantité de provisions. Le roi se saisit de la ville de Liége, appartenante à l'électeur de Cologne, sur l'avis qu'il eut que l'empereur avoit le même dessein, et soumit à son obéissance Dinan, Huy et Limbourg. Les états d'Hollande ayant déclaré la guerre au roi de Suède, le connétable Wangrel prit quelques villes sur l'électeur de Brandebourg, qui venoit de faire alliance avec eux. D'autre part, l'électeur vainquit les Suédois auprès d'Hakemberg. Le maréchal de Turenne, après avoit défait en deux occasions une partie des troupes des confédérés, et les avoir contraints de repasser le Rhin, le passa lui-même dans le dessein de leur donner bataille. Comme il s'étoit avancé pour les reconnoître, il fut emporté d'un boulet de canon qui avoit fait trois bonds avant que de venir jusqu'à lui. Telle fut la fin de cet homme illustre, dont le génie et la capacité dans la guerre eut peu de

semblables, et qui étoit d'autant plus grand qu'il étoit plus simple et plus modéré. Sa Majesté pour honorer ses vertus, et récompenser ses services, lui donna la sépulture des rois. Le comte de Lorge prit le commandement de l'armée, et, ayant été attaqué dans sa retraite il tourna tête contre les ennemis, et les repoussa vigoureusement. Les confédérés passèrent le Rhin sur le pont de Strasbourg qui viola encore une fois la neutralité, et prirent Molsheim. Ils levèrent les siéges d'Agneau et de Saverne. Le maréchal de Créqui fut défait auprès de Trèves, la ville prise, et ce général qui s'y étoit jeté, fait prisonnier. Ce fut le dernier exploit du duc Charles de Lorraine, qui mourut à Lobaw dans le Palatinat, âgé de soixante et quinze ans, prince vaillant et tout-à-fait guerrier, mais turbulent et inquiet et qui ne put trouver de repos que dans la mort. Le roi prit Condé, Monsieur prit Bouchain, et le maréchal d'Humières prit la ville d'Aires. Le prince d'Orange leva le 1676.
siége de Mastricht. Le prince Charles de Lorraine, neveu du défunt duc, Frédéric et Herman de Bade, généraux de l'empereur et des cercles de l'Empire, prirent Philisbourg. En Sicile, Duquesne, lieutenant général de l'armée navale de France, gagna deux batailles navales contre Ruyter, amiral de Hollande, à la dernière desquelles cet Hollandais fut blessé d'un coup de canon, dont il mourut à Syracuse. Depuis le duc de Vivonne, accompagné de Duquesne, étant sorti du port de Messine, combattit encore, à la vue de Palerme, les flottes d'Espagne et de Hollande, brûla douze vaisseaux et six galères, et fit périr cinq mille hommes et sept

cents pièces de canon. Le duc prit Tormina, Saint-Alexis, la Croix, Savoca, Fieumendentsi, et la ville de Scaletta. Les rois de Suède et de Danemarck se faisoient la guerre, et les Suédois firent quelques pertes. Ils en furent récompensés par une grande victoire qu'ils remportèrent sur les Danois dans la Scanie. Cette même année, la chaire de saint Pierre, étant devenue vacante
1677. par le décès de Clément X, fut remplie par le cardinal Odescalchi, Milanais, qui prit le nom d'Innocent XI. Le roi remonta à cheval, et fit la plus glorieuse campagne qui eut été faite jusqu'alors. Car sa Majesté réduisit les villes de Valenciennes et de Cambrai; Philippe, duc d'Orléans, son frère unique, gagna contre le prince d'Orange la bataille de Cassel, lieu célèbre, par une semblable victoire qu'un autre Philippe, roi de France, y avoit remportée trois cent quarante-neuf ans auparavant, et son Altesse Royale prit Saint-Omer. Le maréchal de Créqui arrêta le prince Charles de Lorraine, qui marchoit vers la Moselle à la tête de cinquante millehommes pour se joindre au prince d'Orange. Il lui défit quinze escadrons auprès de Strasbourg, l'obligea de repasser le Rhin, et l'ayant passé lui-même, prit Fribourg. Le duc de Navailles vainquit, auprès d'Epoville, le comte de Monterei, viceroi de Catalogne. Le duc de Luxembourg fit lever le siége de Charleroi au prince d'Orange, et au duc de Villa Hermosa, et le maréchal d'Humières prit Saint-Guillain. Dès l'année précédente le comte d'Etrées, vice-amiral de France, avoit pris le fort de Cayenne dans

l'Amérique. Celle-ci, il s'y rendit maître de l'île de Tabago, et la puissance du roi se faisoit sentir dans les deux parties du monde. Les Suédois gagnèrent une bataille, sur terre, contre les Danois; ils furent battus deux fois sur mer, et perdirent l'île de Rugen. Outre cela, l'électeur de Brandebourg leur prit Stetin, capitale de la Poméranie. Le roi prit les villes de Gand et d'Ypres; le duc de Navailles se rendit maître de Puycerda en Catalo- 1678.
gne, et les troupes de la garnison de Mastricht se saisirent de Lewe, place du Brabant. Au milieu des prospérités qui accompagnoient par-tout les armes du roi, ce prince voulut bien borner ses victoires et ses conquêtes par une paix générale. L'Espagne et la Hollande l'acceptèrent cette année; et néanmoins parce qu'elle n'étoit pas encore publiée, le prince d'Orange abusant de la confiance des Français qui étoient campés près de Mons, à l'abbaye de Saint-Denis, vint fondre sur eux avec une armée de quarante-cinq mille hommes. Il fut si vigoureusement repoussé par le duc de Luxembourg, qu'il put connoître qu'il n'y avoit point de meilleur parti pour lui que de s'en tenir à la paix. Une des conditions du traité fait avec les Hollandais à Nimègue, fut qu'ils ne seroient point réputés aubains en France. A l'égard de l'Espagne, le roi lui rendit Charleroi, Bins, Ath, Oudenarde, et Courtrai, qui faisoient partie des places qui lui avoient été cédées par le traité d'Aix-la-chapelle. Sa Majesté lui rendit de plus le duché de Limbourg, Gand, Leule, Saint-Guillain,

et Puy-Cerda, qu'elle avoit conquis dans la dernière guerre. Elle retint de ces dernières conquêtes, outre ce qui lui restoit du traité d'Aix-la-Chapelle, la Franche-Comté, Valenciennes, Bouchain, Condé, Cambray, Aire, Saint-Omer, Ypres, Warwich, et Warneton sur la Lys, Poperheinghe, Bailleul, Cassel, Bavay et leurs dépendances, et il fut dit que le roi d'Espagne remettroit au roi, dans un an, la ville de Charlemont, ou celle de Dinant, avec le consentement de l'empereur et de l'évêque de Liége. L'empereur voulut encore tenter la fortune de la guerre. Le maréchal de Créqui fit échouer tous les desseins du prince Charles de Lorraine, général de son armée, défit une partie de ses troupes en plusieurs combats, prit Sckingen, le fort de Kell, brûla douze arches du pont de Strabourg, prit Landaw et le château de Lichtemberg. Le duc de Luxembourg, de son côté, se saisit d'Aix-la-chapelle, et d'une partie du duché de Juliers. La guerre continuoit entre les Danois et les Suédois, et entre ceux-ci et l'électeur de Brandebourg. Les Suédois gagnèrent une bataille contre les Danois; l'électeur au contraire leur fit souffrir plusieurs pertes, et les chassa de l'Empire. L'année suivante apporta un calme universel à l'Europe. Les plénipotentiaires du roi et ceux de l'empereur conclurent un traité à Nimégue, par lequel la paix de Munster fut confirmée, l'empereur céda au roi la ville et la citadelle de Fribourg et leurs dépendances, au lieu de Philisbourg, qui avoit été pris par sa Majesté. On convint de rétablir le prince
1679.
Charles

Charles de Lorraine dans les états que le duc Charles, son oncle, possédoit en 1570, à l'exception que Nancy et sa banlieue seroient unis à la couronne de France : en récompense de quoi le roi céderoit au duc la souveraineté et la propriété de la ville et des faubourgs de Toul, et sa majesté se réserva un passage sur les terres du duc pour aller en Alsace et dans la Franche-Comté. De plus, l'empereur s'obligea de mettre en liberté le prince Guillaume Egon de Furstemberg, et de rétablir ce prince, François, évêque de Strasbourg, son frère, et Antoine Egon landgrave de Furstemberg leur neveu, en tous leurs biens, charges et dignités. Les autres princes firent pareillement la paix. Le roi de Suède fut remis en possession de l'île de Rugen, et des villes que l'électeur de Brandebourg lui avoit prises dans la Poméranie. Le refus que fit le prince Charles de Lorraine d'accepter le traité fait avec l'empereur ne causa aucun trouble. Le roi, en exécution de ce traité et de celui de Munster, se mit en possession de Strasbourg, où il rétablit l'évêque et la religion catholique, et en même temps ses troupes furent reçues dans Casal. Le pape Innocent XI ne se montroit pas bien intentionné pour la France. Il voulut empêcher l'effet d'un édit du roi, qui étendoit le droit de la régale à toutes les provinces de la domination de sa majesté. Le clergé de France donna de sa part une déclaration de ses sentimens sur la puissance ecclésiastique et sur celle du pape; et le roi fit enregistrer cette déclaration dans tous les parlemens et dans toutes les uni- 1681.

versités du royaume. L'empereur ne jouit pas long-temps de la paix qu'il s'étoit procurée. Le comte Tekeli se révolta contre lui, et les Turcs assiégèrent Vienne, sa ville capitale. Elle fut délivrée par la valeur de Jean Sobieski, roi de Pologne, et de Charles V, duc de Lorraine, qui mirent ces barbares en fuite. La France pleura sur la mort de la reine qui étoit précieuse devant Dieu, et qui n'avoit été qu'un passage à une meilleure vie. Les Algériens s'étoient attiré la colère du roi par leurs brigandages. Ils ne purent autrement la fléchir qu'en rendant promptement et sans rançon, près de six cents esclaves Français. L'année suivante ils vinrent faire des excuses à sa majesté. Les Espagnols ayant commis quelques actes d'hostilité contre la France, le roi fit assiéger Courtrai et Dixmude, et la prise de ces deux villes fut suivie de celle de Luxembourg. Outre cela le maréchal de Bellefond défit les Espagnols en Catalogne. Dans ces circonstances, il fut fait une trêve pour vingt ans entre le roi, l'empereur et le roi d'Espagne, pendant laquelle on convint que le roi jouiroit de la ville et province de Luxembourg, et des territoires de Beaumont, de Bouvines et de Chimai. Gênes ayant donné au roi des sujets de plaintes, fut bombardée, et ne rentra en grace que par une soumission proportionnée à la dignité du souverain qu'elle avoit offensé.

1685. Le doge, accompagné de quatre sénateurs, vint en France faire satisfaction au roi, et conserva sa qualité de doge contre les statuts de la république, qui lui ôtent

cette qualité quand il sort de la ville. Tripoli sentit aussi les effets de la puissance de ce prince. Les corsaires de cette ville furent contraints de rendre tous les esclaves Français qui étoient chez eux, et de payer cinq cent mille livres pour les prises qu'ils avoient faites sur les sujets du roi. Charles II, roi d'Angleterre, mourut, et Jacques second son frère, lui succéda. L'empereur, qui avoit pensé succomber sous la puissance des Turcs, prit une telle supériorité sur eux, que depuis il ne l'a point quittée. Ce prince reconquit les villes de Bude et de Neuhausel, et remporta une victoire sur ces infidèles auprès de Gand. Le temps étoit venu que le calvinisme devoit être aboli en France, et ce monstre, que sept rois de suite n'avoient pas pu abattre, tomba sous les coups de LOUIS LE GRAND. Les huguenots qui, depuis cent cinquante ans, avoient élevé autel contre autel, virent démolir leurs temples, et révoquer les édits que la nécessité des temps leur avoit fait accorder; et selon l'expression de l'écriture, il n'y eut plus qu'un pasteur et une bergerie. Le roi en même temps pourvoyoit au soulagement de ses peuples. Il avoit depuis peu établi dans ses citadelles de Metz et de Tournai, deux compagnies de jeunes gentils hommes, qui étoient instruits à ses dépens à tous les exercices convenables à leur état. Il fit bâtir un superbe édifice pour la retraite des soldats et des officiers qui auroient été blessés à l'armée, où, sans 1686.
rien relâcher de la discipline militaire, ils goûtent un repos et une subsistance

que leurs services leur ont mérités ; et il appliqua un fonds considérable à l'entretien de trois cents demoiselles à Saint-Cyr, près Versailles. La gloire de ce prince ayant pénétré jusqu'aux extrémités du monde, le roi de Siam lui envoya trois ambassadeurs pour faire alliance avec lui. Quelques années auparavant le duc de Moscovie et le roi de Maroc lui avoient envoyé demander l'honneur de son amitié, et les nations les plus reculées s'empressoient
1687. à lui rendre hommage. Mais ses voisins, jaloux, firent un ligue à Ausbourg et à Venise pour troubler la félicité de son règne, et l'obligèrent bientôt après de reprendre les armes. Les Turcs ne savoient à qui se prendre de leurs disgraces. Ils déposèrent Mahomet IV, leur empereur, mirent Soliman II, son frère, sur le trône. Une hérésie dangereuse et à peu près pareille à celle qui fut condamnée au concile de Vienne, s'étoit répandue depuis quelque temps, et il étoit à craindre qu'elle ne prît de plus profondes racines. On appela ceux qui en étoient tachés *quiétistes*, qui est le même nom que Justinien, dans une de ses constitutions, donne aux contemplatifs et aux parfaits de son temps. Ceux-ci, sous prétexte de contemplation, renversoient tous les fondemens de la religion. Le pape Innocent XI condamna cette erreur, et étouffa le mal dans sa naissance. Ce pontife ayant fait une bulle, par laquelle il ôtoit aux ambassadeurs des princes, les franchises dont ils jouissoient dans leurs quartiers, et même dans leurs hôtels à Rome, et leur défendoit d'en

user sous peine d'excommunication ; il rendit une ordonnance portant interdiction de l'église saint Louis, parce que le curé de cette église avoit admis, la nuit de Noël, à la participation des sacremens, le sieur de Lavardin, ambassadeur de France, *notoirement* excommunié. Cela fit grand 1688.
bruit en France. Le procureur du roi interjeta un appel simple de la bulle et de l'ordonnance au futur concile général, et l'on rendit un arrêt qui, faisant droit sur l'appel comme d'abus de ces mêmes actes, déclara le tout nul et abusif. Depuis même, le procureur général interjeta un autre appel simple au futur concile des procédures que le pape pourroit faire, et des jugemens qu'il pourroit rendre au préjudice de sa majesté et de ses sujets, dont il fut donné *lettre* par l'official de Paris, et auquel appel le clergé de France et l'université de Paris adhérèrent. Cela et l'article de la régale n'étoient pas les seules raisons qu'on eut en France de se plaindre des mauvaises dispositions du pape à l'occasion de cette couronne. Car il donna des dispenses au prince Clément de Bavière, âgé de dix-sept ans, pour posséder l'archevêché de Cologne, et confirma l'élection de ce prince au préjudice de la postulation canonique du cardinal de Furstemberg, qui étoit sous la protection du roi. Ainsi sa majesté, tant pour soutenir ce cardinal, que pour revendiquer les droits de Madame dans les successions des électeurs Palatins, son père et son frère, fit marcher une armée de ce côté-là ; et afin d'ôter les moyens à l'empereur d'entrer

dans ses états, comme il l'avoit résolu après qu'il auroit fait la paix avec le Turc, il fit assiéger Philisbourg, qui fut la première conquête de MONSEIGNEUR. Ensuite ce prince prit Manheim et Frackendal, place du Palatinat, et ces premiers succès furent suivis de la réduction de Spire, de Mayence, de Bonn, de Trèves et de Worms. Dans ce même temps les états de Hongrie étant assemblés à Presbourg pour l'élection de l'archiduc Joseph, fils aîné de l'empereur, firent un décret portant que cette couronne seroit héréditaire à la maison d'Autriche, et que la branche d'Espagne y seroit appelée au défaut de celle de l'empereur. On vit alors arriver une révolution surprenante. Guillaume de Nassau, prince d'Orange, s'empara du royaume d'Angleterre, où il fut reçu d'un consentement général, et le roi Jacques II, trahi et abandonné par ses peuples, fut obligé de se réfugier en France avec la reine son épouse, et le prince leur fils. La guerre fut bientôt allumée par toute l'Europe, et la France eut à combattre tout-à-la-fois l'Empire, l'Espagne, l'An-
1689. gleterre, la Hollande et la Savoie. Le roi Jaques II fut reçu en Irlande, le duc de Noailles prit Campredon en Catalogne, les Français furent repoussés à Valcourt, et les Impériaux reprirent Mayence, Bonn et quelques autres places. Le projet qui fut formé par l'empereur d'un neuvième électorat en faveur du duc d'Hanovre, ne fut pas approuvé par les autres électeurs, et c'est encore aujourd'hui la matière d'une
1690. grande dispute. Le pape Innocent XI mou-

rut, et le cardinal Ottoboni lui succéda sous le nom d'Alexandre VIII. La France, malgré les efforts de tant de nations conjurées contre elle, se signala par plusieurs victoires, et réduisit ses ennemis à ne pouvoir pas même suffire à leur propre défense. Le maréchal de Luxembourg gagna une bataille contre le prince de Valdek à Fleurus ; la flotte du roi, commandée par le comte de Tourville, vice-amiral de France, défit dans la Manche les flottes d'Angleterre et de Hollande. Le sieur de Catinat se rendit maître du pas de Suze, prit Nice, Villefranche, Cahors, et gagna la bataille de Stafarde, contre les troupes du duc de Savoie. En Irlande, le prince d'Orange donna une bataille, dont le succès fut assez équivoque, et leva le siége de Limerick. Mons, ville fameuse où le roi étoit en personne, le château de Valence en Catalogne, Carmagnole et Montmélian en Savoie, furent les conquêtes de la campagne suivante ; et Cosini en eût augmenté le nombre, sans la crainte que le sieur de Boulonde eut d'un secours, auquel néanmoins on avoit pris soin de fermer les passages. Liége, qui avoit pris parti contre le roi, fut bombardé ; et la cavalerie du prince d'Orange fut battue au combat de Leuse. Cependant ce prince, plus heureux cette fois-ci en Irlande, réduisit Limérik, et ne laissa plus aucune ressource au roi Jacques son beau-père. Soliman III, empereur des Turcs, étant mort, les janissaires reconnurent son frère Achmet pour leur souverain, et n'eurent point d'égard aux enfans des deux derniers

empereurs. Dans la même année, le pape Alexandre VIII finit ses jours, et eut pour successeur le cardinal Pignatelli, qui prit le nom d'Innocent XII. La guerre continuoit en Europe. Les Anglais et les Hollandais remportèrent quelque avantage dans un combat naval sur les Français qui étoient beaucoup inférieurs en nombre, et qui avoient le vent contraire. Ces derniers firent bien un autre progrès par la surprise de Namur, dont le roi fit lui-même le siége; et, quoique trompés par de faux avis, ils défirent l'infanterie du prince d'Orange à Steinkerque. Le duc de Savoie, de son côté, prit Embrun et Gap dans le Dauphiné, villes sans défense, et qu'il abandonna après les avoir pillées. En Allemagne, le Maréchal de Longes prit Forzheim, mit les ennemis en fuite, et fit lever le siége d'Édinbourg. Les alliés se saisirent de Furnes et de Dixmude. Ces villes furent reprises presqu'aussitôt, et les ennemis n'avoient pas de quoi se consoler de leurs pertes. L'ordre de saint-Louis prit naissance au milieu de la guerre, et fut institué par le roi pour honorer la vertu des officiers qui se distingueroient à l'armée. Le duc de Savoie se rendit maître du fort de Sainte-Brigitte, qu'il fit sauter. D'autre part, la prise d'Heidelberg, de Huy, de Charleroi, de Roses, et deux victoires remportées, l'une à Nervinde par le duc de Luxembourg, l'autre à
1694. Marseille par le maréchal de Catinat, firent voir toujours de plus en plus la supériorité de la France. Elle continua de triompher en Catalogne, sous le comman-

dement du maréchal duc de Noailles, qui y défit l'armée Espagnole, et qui prit Polamos, Gironne, Ostalric, et Cassel-Follit. Les ennemis, peu satisfaits d'avoir repris Huy, exercèrent leur impuissante rage sur les villes maritimes du royaume qu'ils bombardèrent. Ils firent une assez grande perte à Camaret en Bretagne, où on les reçut d'une manière très-vigoureuse. Ils avoient tenté de reprendre Ostalric. Ils ne réussirent pas mieux là qu'aux siéges de Castel-Follit et de Palamos, qu'ils furent obligés de lever. Toutefois ils reprirent 1695.
Namur, qui étoit défendu par le maréchal de Bouflers : nonobstant la capitulation, ils arrêtèrent ce général comme il sortoit de la ville à la tête des troupes. Les Français, pendant ce siége, prirent Deinse et Dixmude, qui étoient retournés au pouvoir des ennemis, et convinrent de rendre Casal, démoli, au duc de Mantoue. Après la mort de Sultan Achmet, Mustapha II, fils de Mahomet IV, fut proclamé empereur au Divan, malgré la brigue du grand visir, qui vouloit mettre sur le trône Selim Ibrahim, fils du défunt empereur. Le roi, indigné des bombardemens continuels des ennemis, fit le même traitement à Bruxelles, où l'on prétend qu'il y eut une perte de plusieurs millions. Enfin, du sein de la tempête, on vit sortir un rayon de lumière qui promettoit dans peu une par- 1696.
faite sérénité. Une trève, réitérée avec la Savoie, amena la paix avec cet état, dont le plus ferme lien fut le mariage de Monseigneur le duc de Bourgogne, fils aîné de MONSEIGNEUR, avec la princesse de

Savoie. On rendit au duc Pignerol rasé, outre ce qu'on avoit conquis sur lui. On avoit formé le siége de Valence dans le Milanais, pour contraindre les ennemis d'accepter la neutralité de l'Italie. Le consentement qu'ils y donnèrent fit lever le siége de cette place. Ainsi la guerre reflua, pour ainsi dire, en Flandre et en Catalogne. Le maréchal Catinat se rendit maître d'Ath; le duc de Vendôme prit Barcelone; Carthagène,
1697. place Espagnole en Amérique, fut prise et pillée par le sieur de Pontis. Les choses étoient en ces termes lorsque la paix générale fut conclue à Riswick. Par le traité de cette paix, le roi a rendu à l'Espagne ce qu'il avoit conquis sur elle depuis le traité de Nimégue. Le duc de Lorraine, fils du prince Charles, a été mis en possession de ses états; l'électeur de Trèves est rentré dans sa ville capitale; Strasbourg est demeurée au roi; et on est convenu que le Rhin serviroit de bornes à la France.
Il y avoit un an que Jean Sobieski, roi
1699. de Pologne, étoit mort. On lui donna pour successeur Auguste, électeur de Saxe, qui quitta le luthéranisme pour embrasser la religion catholique. L'empereur fit la paix avec le Turc. Mais, nonobstant ce grand calme dans l'Europe, on ne laissoit pas de prévoir que la mort prochaine du roi d'Espagne, qui n'avoit point d'enfans, pourroit causer de nouveaux troubles. Ce prince mourut, et nomma pour son héritier le duc d'Anjou, second fils de MONSEIGNEUR. Pendant que l'église, qui venoit de perdre son chef, s'en donne un autre très-digne en la personne de Clément XI, l'Espa-

gne, prosternée devant le trône de LOUIS LE GRAND, se félicite de recevoir de sa main un des princes ses fils pour lui commander, et le nouveau roi est proclamé dans tous les pays de cette monarchie sous le nom de PHILIPPE V.

FIN.

TABLE

DE LA TROISIÈME PARTIE DU DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE, DE M. L'EVÊQUE DE MEAUX.

Les Empires.

I. *Les révolutions des empires sont réglées par la providence, et servent à humilier les princes.* page 1

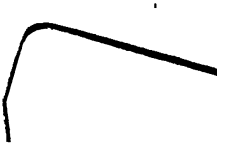
II. *Les révolutions des empires ont des causes particulieres, que les princes doivent étudier.* 8

III. *Les Scythes, les Ethiopiens et les Egyptiens.* 11

IV. *Les Assyriens anciens et nouveaux, les Medes et Cyrus.* 37

V. *Les Perses, les Grecs et Alexandre.* 45

VI. *L'Empire romain.* 67

VII. *La suite des changemens de Rome est expliquée.* 102

Fin de la Table.